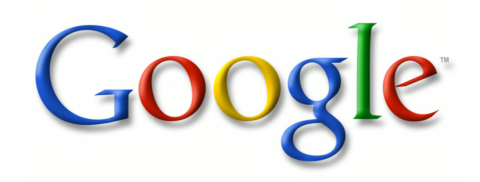
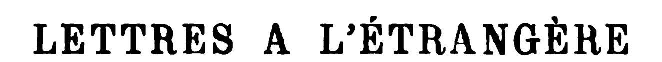





LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY





LETTRES A L'ÉTRANGÈRE

H. DE BALZAC

— ŒUVRES POSTHUMES —

II

LETTRES

A

L'ÉTRANGÈRE

(1842-1844)



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

MCMVI

LETTRES A « L'ÉTRANGÈRE »

I

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

[Passy], 11 janvier 1842.

Ah ! mon ange, la lettre que j'ai mise pour vous à la poste, il y a deux ou trois jours, fut écrite après avoir lu la vôtre, et vous allez savoir que je relis toujours plusieurs fois vos lettres. Or, en la relisant, j'ai été saisi d'un froid mortel en faisant peser mon âme sur les vingt dernières lignes où vous me dites vous si mal porter que vous m'exprimez des craintes funestes. Non, rien ne peut vous exprimer quel coup profond m'a atteint en lisant dans le journal ces lignes : « *La* Gazette de Posen *nous apprend la mort de madame la comtesse Kicka, née comtesse Krosnowska, en Volhynie.* » Il est si facile d'imprimer un K pour un H et pour un R, et nos imprimeurs commettent tant d'erreurs dans vos noms russes ou polonais, que je n'ai pu retenir un cri; un mouvement nerveux m'a fait rejeter mon déjeuner; je me suis trouvé mal et l'on m'a porté dans mon lit où j'ai eu, depuis deux jours, une fièvre nerveuse qui vient de se calmer, et me voici, relisant encore votre lettre et vous écrivant, vous suppliant par notre *adoremus in æternum*, par l'*una fides*, que je porte comme une *emprinse* [1] du moyen âge, de me répondre courrier par courrier !

1. Pour *emprise*. Terme de chevalerie. Signe que l'on portait ostensiblement, en souvenir du vœu que l'on avait fait. Porter une emprise *(Dictionnaire Larousse)*.

Je me suis dit que Wierzchownia était en Ukraine, que cette sèche annonce eût mentionné deux noms au lieu d'un. Mais peut-être ne connaissez-vous bien ni mon cœur, ni mon imagination, qui se correspondent si étrangement que l'une double et décuple les jouissances comme les douleurs de l'autre. Tout me démontre l'absurdité de cette nouvelle dans le sens que mon excessif attachement lui donne par peur; mais, vous savez La Fontaine par cœur et qu'

... un rien, tout lui fait peur,
Dès qu'il s'agit de ce qu'il aime!

Ainsi, répondez-moi promptement un mot, et songez que si vous étiez sérieusement malade il faudrait me le faire écrire, si vous ne pouviez écrire, car maintenant il n'y a rien qui m'empêche de courir à vous et d'aller vous voir; ô cher ange de ma vie, ne me privez pas d'avoir de vos nouvelles!

Moi, à force de travail depuis dix-huit mois, j'ai conquis un peu de liberté. Vous sauriez combien vous êtes aimée si vous pouviez voir de vos yeux les prodiges que j'ai accumulés pour me ménager quatre mois en 1842, d'avril en août, car maintenant j'ai le poignard hors du cœur et je respire presque. Vingt ouvrages finis coup sur coup, pièces de théâtre en répétition, tout m'a servi pour arriver à ce résultat : quatre mois à lui donner! Il fallait pour cela ne plus avoir d'engagements avec des libraires ni avec des journaux, et, enfin, fabriquer les livraisons à faire paraître de mes œuvres complètes pendant mon absence, entasser travail sur travail!

Maintenant, *Eva mia*, tout est devenu facile et il me semble que Dieu récompense tant de résignation noble d'un côté, tant de courage de l'autre. Vous vous êtes plaint quelquefois de ne pas recevoir de mes lettres, et j'en ai plus écrit que je n'en ai reçu. Mais, quand vous mesurerez le temps à mes travaux, vous vous direz, chère chérie : « Comment a-t-il pu m'écrire? » Vous n'en savez rien, parce que tout a paru dans les journaux de l'opposition, qui payent cher et qui ne vont pas chez vous, et que, par une nécessité de son encombrement d'ouvrages, mon libraire en a douze volumes de moi, fabriqués, qui ne paraissent pas.

Il faut tant de temps, mon Ève chérie, pour expliquer les affaires

et les détails de ma vie, que je vous écrivais des lettres fastidieuses. Elle s'est, depuis trois ans, résumée en deux mots : le travail, et pour tout plaisir, le souvenir. Depuis trois ans, je n'ai pas mis le pied dans le monde et l'on ne m'a vu nulle part, si ce n'est à deux bals de Tufiakin, où j'allais parler [de] Vienne avec la princesse Constantine.

Croyez-vous, mon ange adoré, que je veuille vous offrir des ennuis, une position embarrassée ? Non. Je veux ne pas devoir deux liards et me trouver député, plus considérable que Lamartine, et apporter en dot plus que la gloire, plus que moi. Voilà quel est le but de mes efforts. Il ne me manque, pour être de trois académies, pour être député, que l'indépendance de fortune, et je la voulais obtenir par mon travail.

Gavault, mon avoué, est une mère pour moi. Il est d'un dévouement, d'une tendresse que rien ne peut rendre. C'est une de ces belles âmes, comme vous et comme celle que j'ai perdue, à qui je dois ma vie et à qui je devrai d'être tout ce que je serai. Ses actions nobles, et constamment nobles, sont au-dessus de tout éloge, et vous allez me comprendre par un petit détail. Gavault, depuis deux ans, dirige mes affaires ; il me voit *me passant de tout*, et vivant à l'intérieur comme un Gobseck, et mettant tout à l'amortissement de ma dette ; il me donne souvent de l'argent pour les cas pressés ; eh bien, vous savez comme du bienfaiteur à l'obligé s'abat promptement la barrière du respect, et combien l'*obligeant* tend à se familiariser avec l'obligé, quand il reconnaît l'obligé pour son supérieur. Gavault, après deux ans de services rendus, continuels, dans les affaires, en argent, etc., est toujours avec moi dans les termes d'admiration et de déférence des premiers jours ! N'est-ce pas la marque d'une âme bien grande et d'une inouïe délicatesse de sentiments ? Il veut me voir à ma place ; il souffre de ma position plus que moi-même ; il est épouvanté de mes cent nuits passées à travailler, comme vous le seriez vous-même. Enfin, après deux ans, j'ai, grâce à lui, conquis cette position, que je me suis mis en mesure de payer tranquillement, sans frais, sans poursuites ni tourments. Et l'on m'a calomnié près de lui, comme on me calomnierait demain auprès de vous, si l'on vous savait à moi. Ah ! c'est des délices inexprimables pour mon cœur que ces âmes si pleines et si entières, au milieu de ma

lutte, car tout ce qui tient une plume *me hait* et me persécute. En présence d'un succès pressenti par tout le monde à l'Odéon, Victor Hugo a changé subitement pour moi. Il ordonne le silence à mon égard à tous ses pages littéraires. Ai-je le temps de vous expliquer que les journaux qui ont le plus besoin de moi m'exècrent. Que madame de Girardin ne me pardonne pas d'étouffer les stupidités de *Mathilde* d'Eugène Sue, avec les *Mémoires de deux jeunes mariés,* et que partout c'est ainsi. Que pendant que *Madame* et le duc de Bordeaux me font faire des compliments, je suis attaqué par tous les journaux légitimistes, qui voudraient que je leur donnasse mes ouvrages *pour rien* et par dévouement, tandis qu'aucun grand seigneur ne veut donner *un liard* pour la cause !

Mon Dieu, j'imagine que tout ce que je vous dis là doit vous profondément intéresser, et voyez où je vais en vous causant affaires ! Ma santé a résisté à tout cela. Je n'ai que quelques cheveux blancs épars, et l'étude m'a conservé, sauf l'embonpoint, qui revient à l'homme toujours assis. Je ne crois pas avoir changé depuis Vienne, et j'ai le cœur si jeune que, le corps s'est maintenu sous la rigidité monacale de mon existence. Enfin, j'ai encore quinze ans de quasi jeunesse, absolument comme vous, chère, et je donnerais bien en ce moment dix ans de ma vieillesse pour hâter l'heure où nous nous reverrons. J'y pense sans cesse et sans cesse je regarde cet étang, cette pelouse, et votre fastueuse maison. Combien de fois ai-je pêché mes idées dans cet étang, Dieu le sait !

Oh ! c'est quand on se sent tant haï, tant d'envieux, et d'ennemis, qu'on se jette tout entier dans un cœur ! Vous ne saurez jamais la violence de mes retours par la pensée à mes pauvres petites heures si rares ! Mais, ce que vous ne saurez que plus tard, c'est de quel bel avenir je me suis constamment bercé ! Combien de fois, lassé de la lutte, pensant à tout quitter et à aller à l'étranger, je suis resté, nous voyant un jour tous deux à Paris, heureux, ayant un salon semblable à celui de Gérard, moi, dominant à la Chambre, et vous, une des reines de ce Paris si difficile à fixer ! Et alors je reprenais mon collier de misère et je travaillais, voyant *mes amis* étonnés de ce constant courage, eux qui ne savaient pas où il se retrempait.

Adieu, bon génie de ma vie; adieu, ma force et mon courage. Songez à bien vous soigner, et songez que vingt jours avant ma fête et ma

naissance, le 1er mai, je serai à Dresde, pas loin de vous, attendant une permission. Mais je vous écrirai de toutes les villes où je ferai quelque séjour. Je partirai le 20 mars d'ici, riche de deux succès, ou venant chercher des consolations à deux chutes. Quant à *l'École des Grands Hommes (les Ressources de Quinola)*, je tomberai de haut, car le sujet est un des plus vastes de la comédie; c'est le débat du grand homme avec son siècle. J'ai pris pour sujet le singulier fait de l'inventeur qui fit manœuvrer à Barcelone, dans le XVIe siècle, un vaisseau par la vapeur, et qui le coula devant trois cent mille spectateurs, sans qu'on sache ce qu'il est devenu ni le *pourquoi* de sa rage. Mais j'ai deviné le *pourquoi*, et c'est ma comédie.

Oh, mon ange adoré, ce n'est plus l'auteur ni l'homme affamé d'argent, c'est l'amant qui désire un succès, et quand vous recevrez cette lettre, le 10 ou le 15 février, mon sort se décidera. Jugez de mes émotions pendant la première représentation! Il n'y a que vous au monde qui connaissiez le secret de mon âme dans cette terrible soirée, où tout le Paris élégant parera, pour ma gloire ou ma honte, la magnifique salle de l'Odéon !

Adieu, fleur céleste, tout mon espoir et ma vie, ma consolation et mon honneur, tout enfin. Oh ! dites-moi que vous m'aimez toujours mieux, et que *bientôt* se rapproche ! Les jours sont comptés maintenant, et, à cette époque de notre vie, il ne faut pas de faux calculs. Ne puis-je vous aller voir au printemps sans qu'on le sache, moi qui flânerai en Allemagne ?

Mille tendres caresses d'âme à ma fleur adorée.

Ma chère âme n'a plus besoin d'autographes ; elle sera bientôt à la source.

II

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

[Passy], 20 janvier-1er février 1842.
20 janvier.

Il se passe en moi le plus singulier phénomène d'esprit. Depuis que j'ai reçu votre lettre et dans la fervente confiance que nous

sommes deux âmes d'exception, que rien en nous n'a changé, je suis de plus en plus incapable, à mesure que les jours s'écoulent, d'aucune force. Mon cerveau s'est détendu. Ma croyance au bonheur, à une tranquillité prochaine, à d'autres destinées, en enlevant tout mal a enlevé, pour un moment, je l'espère, l'énergie, la résistance. Voici vingt jours que je dors tous les jours quatorze heures et que ma tête se refuse à tout travail d'esprit. Mon intelligence sommeille, tandis que mon cœur existe par toutes ses fibres, et que je vis de la vie que j'aurai dans un an, par avance. Une puissance mystérieuse me jette malgré moi dans le bonheur. On s'empare si avidement de ce qu'on a, pendant des années, désiré!

Notez, chère âme de mon âme, que je suis accablé d'obligations; *primo:* que *le Messager* me demande avec menaces *les Paysans*, deux volumes in-octavo, dus également à mon éditeur, et dont l'argent est empoché depuis un an par ce terrible Lecou, qui a tant pesé sur ma vie, et que j'appelle *Licou; secundo*: que les répétitions de *l'École des Grands Hommes (Quinola)* sont commencées, et que j'ai les deux derniers actes à faire; *tertio* : que je dois à *la Presse* un volume, également dû à mon éditeur *pour terminer mes traités; quarto*: que pour avoir de l'argent pour moi, pour ma vie, il faut que j'écrive des nouvelles; *quinto* : que pour compléter le prix des Jardies, entre les mains de mon prête-nom, il faut écrire une comédie en cinq actes *(Prudhomme en bonne Fortune)*, pour le Vaudeville; *sexto* : que je suis poursuivi par les épreuves de mes œuvres complètes; *septimo* : que je dois préparer et écrire au moins deux romans pour réunir les fonds nécessaires à mon voyage et à ma mère, pendant mon absence, et que je n'ai plus que deux mois pour tout cela!

Eh bien, en présence de ces sept obligations pour lesquels il faudrait deux ans à qui que ce soit, et pour lesquelles je n'ai que deux mois, je ne puis rien faire. Je marche accompagné d'une personne; je parle à une voix qui me répond et que j'écoute; je vis sous un ciel clément et pur; je me vois, je me crois heureux, hors des griffes du malheur; je me sens aimé, je me sens aimant; rien de mes plus puissants intérêts ne m'intéresse; je ne songe plus qu'à une seule chose, à ce bonheur souhaité depuis bientôt dix ans, l'étoile de mes ténèbres, le jour qui m'éclairait pendant cette longue

lutte. Les émotions d'une première représentation, je n'y songe pas. Que ma pièce tombe, cela ne me fait rien. Je suis dans un autre monde, je vis dans un autre cœur que le mien; je ne suis plus à Paris, je suis en route!

Qui me rendra ma force et mon courage? La nécessité même de pourvoir à mon voyage.

Je vous écris ces choses comme elles se passent et en venant de prendre une troisième tasse de café pour me forcer au travail. Mais les plumes ne me semblent faites que pour vous écrire, et, avant de commencer, j'ai voulu dire ce qui en est à mon Ève adorée.

22 [janvier].

Je dors toujours, et c'en est inquiétant. Je dors dix-huit heures, et ne fais rien pendant les six autres; absolument le contraire de ma vie antérieure, pendant laquelle je dormais six heures et travaillais pendant dix-huit. J'ai, de plus, pris un de ces gros rhumes qui vous suppriment le cerveau. Néanmoins, je vais essayer de me remettre à l'œuvre.

Oh! combien je désire ardemment d'aller vous revoir! Mais combien j'attends de vos nouvelles! Je suis effrayé, maintenant que vous êtes libre, de ne pas avoir de vos nouvelles, après une lettre où vous me dites que vous êtes malade! Voici bientôt un mois que j'ai reçu la bienheureuse lettre, et vous resteriez un mois sans m'écrire? Mon Dieu, je ne sais plus que penser, en ayant cette idée en tête. J'ai tant de choses à savoir, à apprendre!

J'éprouve bien des ennuis pour *les Ressources de Quinola*; j'ai tous les malheurs à la fois. Enfin, je crois que la pièce sera retirée de l'Odéon et portée ailleurs.

Adieu, ma chère chérie; à bientôt. Je vais essayer de travailler et, comme les enfants, j'ai commencé par une prière, ou comme les poètes, par une invocation. Je suis bien tourmenté.

31 [janvier].

Depuis ces huit jours, je n'ai rien fait; vous savez alors tout ce que j'ai fait.

J'ai relu encore votre lettre, et [je] crois que j'ai encore bien des choses à vous en dire. Et d'abord, vous devez reconnaître que j'avais bien raison dans les conseils que je vous donnais à Genève, relativement à la gestion de votre fortune. Or, vous avez une immense intelligence et, pour vous, ce doit être un jeu, malgré ce que vous m'annoncez, que de diriger vos affaires; il ne faut que de l'intelligence et du bon sens.

Voulez-vous me permettre, à moi, votre ami si profondément dévoué, de vous donner un conseil? Il est d'une excessive simplicité. C'est de chercher pour Anna un homme de tête et capable, un homme riche surtout, dont la fortune vous permettra de *résoudre vos droits* par une somme fixe. En réunissant ainsi l'usufruit que vous possédez à la nu-propriété que possède Anna, vous faites Anna si riche que tout se simplifie, et il n'y a plus aucun embarras dans votre position, ou plutôt vous résumez tous les embarras par celui du choix d'un mari pour elle, que vous ne pouvez éviter. La séparation de vos intérêts se fera très instantanément, et vous avez devant vous tout le temps nécessaire pour choisir. Je vous donne ce conseil en croyant me rappeler que vous m'avez dit que par votre contrat vous aviez la jouissance des biens, ou ce que nous appelons ici l'usufruit. Pour rendre votre faculté de choisir plus étendue, en étendant la fortune d'Anna, il ne s'agit que de faire votre part plus petite. C'est pour vous éclairer sur ces points que je voudrais avoir, au commencement de juin, une conversation avec vous aux environs de Brody, car, que peut-on dire dans cent lettres? Pas la moitié de ce qui se dit en deux heures!

Hélas! Anna n'a eu que la seconde de mes pensées, et je vois, moi, que je n'ai pas même eu la seconde des vôtres. Mais, qui aime tant peut quelquefois être injuste! Dites-moi que cette plainte est une injustice.

Dans votre situation, je n'ai pas besoin, chère, de vous recommander une excessive prudence en toute chose; mais, en fait d'affaires, faites comme les avoués de Paris, prenez toujours le temps d'une dernière délibération avant de faire les moindres choses.

Ne soyez point triste. Je sais votre âme par cœur, et sais que vous avez été la femme la plus accomplie qui puisse être dans la situation où vous étiez, et le respect que j'ai de votre caractère et de votre

cœur est tel, que je vous préfère à toutes les femmes de ce monde, amour à part, et ce n'est pas une vaine parole. Dieu vous a rendu la liberté à un moment qui vous permet d'avoir encore une belle et heureuse vie; mais ce bonheur ne saurait aller sans l'accomplissement de tous vos devoirs et de votre affection pour cette chère petite Anna. Voilà pourquoi je me hasarde à vous écrire ce conseil tout plein de ses intérêts; vous devriez bien m'expliquer votre situation, dans le cas où je me serais trompé.

Hélas! chère adorée, voici un grand mois que j'ai reçu votre lettre et vous ne m'en avez pas écrit une seconde! Vous me laissez un mois sans lettres, après m'avoir dit que vous étiez si atteinte que vous craigniez de mourir! Jugez dans quelles angoisses vous me faites vivre, moi qui vous aime comme vous savez. De grâce, une lettre tous les quinze jours.

C'est une grande consolation et un plaisir, un bonheur infini pour moi, que de travailler dans mon cabinet, où personne n'entre, entre votre paysage, votre demeure et ce portrait qui vous représente telle que je vous ai laissée à Vienne! Non, il n'y a jamais eu, malgré l'absence, de personne plus présente que vous; il ne me manque que l'intérieur de votre chambre, que j'ai toujours souhaité.

Vous ne m'avez rien dit des deux jeunes personnes que vous aviez prises avec vous [1]. Enfin, *cara vita*, quand vous m'écrirez, écrivez-moi donc bien en détail sur vous et votre intérieur, afin que je n'en ignore rien. Vous me parlez de trahisons domestiques sans me dire de quoi il s'agit.

1er février.

J'ai attendu jusqu'aujourd'hui; mais la poste ne m'apporte rien! Rien! Décidément vous ne savez pas ce que c'est que cette angoisse, ou si, quelquefois, emporté par les cruels hasards ou par les plus cruelles nécessités de ma vie de travail et de misère, je vous ai fait attendre une lettre, vous n'avez pas souffert autant que je souffre. Un mois sans lettre après celle que j'ai reçue! Un mois, dont chaque heure a été pleine de vous, occupée de divinations à

1. Mademoiselle Séverine et Denise Wylezynska.

travers les espaces, pour savoir si vous étiez bien ou mal, si vous souffriez, si l'on vous tourmentait, et si vous aimiez un peu, au milieu de tant de soucis, celui qui vous a mise en premier dans toute chose et dont vous êtes, depuis tant de temps, l'unique pensée!

Je vais me jeter dans le travail comme dans un abîme pour ces deux mois, car, le 1er avril, je pars. Je ne crois pas avoir mis plus tôt mes affaires en ordre comme elles doivent l'être pour une absence de six mois. *L'École des Grands Hommes*, très retardée, ne se jouera que dans les premiers jours de mars, précisément quand vous tiendrez cette lettre entre les mains. Mais je ne m'intéresse plus à rien qu'à vous, et vous me sauvez en ce moment bien des ennuis qui pâlissent sous ce lever de soleil! Aussi, a-t-on peut-être le droit de faire bien souffrir un cœur qui s'est rempli de tant d'espérances!

Adieu, chère vie; en songeant combien vous êtes aimée vous prendrez soin de vous et de votre chère santé, n'est-ce pas? Mille tendresses et mille caresses d'âme!

III

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

[Passy, 21 - 22 février] 1842.
21 février.

Je reçois à l'instant votre seconde lettre, et je suis encore sous le coup de l'abattement qu'elle a produit en moi, surtout enveloppée de celle de votre terrible tante, qui a sous-entendu tant de choses dans son mot : *Paris*. Oh! comme vous avez eu bientôt fait le procès à la plus tendre, la plus constante et la plus vivace affection qui fût jamais, sans l'entendre, sans vous expliquer les petites choses dont vous vous êtes choquée, sans vous rappeler le peu d'explications qu'il m'a été permis de vous donner dans le temps! Avec quelle glaciale tranquillité vous lui dites : « Vous êtes libre ». Cela dit, dans les circonstances actuelles, à celui qui n'a jamais

imaginé qu'il le fût depuis neuf ans, qui aimait sans espoir et qui préférait le bonheur en cheveux blancs de Sismondi à toutes les splendeurs, qui préférait la misère et ses horribles luttes, qui l'ont brisé, à tous les accommodements trouvés par la plus ingénieuse tendresse de sœur qui fût jamais! Non! tenez, je n'aurais jamais inventé ce désastre. Vous vous servez de votre fille contre moi!... Écoutez; je puis vous parler sur ce que vous m'objectez. Dieu veuille que ce soit jalousie, car alors vous seriez excusée. Je suis allé en Italie au lieu de venir où vous êtes!... Finissons tout à ce propos. Chaque fois que je suis allé en Italie, j'y suis allé dans ces moments où le médecin ordonnait impérieusement le repos. *Je n'y suis pas allé à mes frais* (cela eût été impossible), mais à ceux des affaires [1], et je n'y suis jamais resté plus de deux mois. Pesez tout ceci. Depuis Vienne, je n'ai jamais pu conquérir le temps et l'argent nécessaires à un voyage de trois mois. Ah! certes, je serais allé sur mes pieds, si j'avais eu le temps. Mais le temps!... En ce moment, dans trois mois, je me trouverai dans la situation où je ne me suis *jamais trouvé depuis 1830*, c'est-à-dire que, grâce à M. Gavault, à ses sacrifices d'argent, je ne devrai plus ni à un journal, ni à un libraire des ouvrages à faire dont l'argent est reçu d'avance et employé. Voici trois ans que je travaille nuit et jour pour arriver à ce résultat, qui me *donne la liberté* de ma pensée et de ma personne. Pour aller en Uk[raine] avec sécurité, il me fallait six mille francs et quatre mois. Voici sept années que je ne puis pas avoir devant moi l'argent du mois pendant lequel je fais la pièce de théâtre qui aurait pu me sauver. Ma vie laborieuse, j'ai beau vous la raconter, vous n'y croyez pas!... Hélas! elle ôterait tout mérite à la fidélité, car bien des femmes n'en tiendraient pas compte à un homme qui passe les nuits et les jours dans son cabinet. Voici sept ans que plus particulièrement je lutte contre la tempête, en tenant un mât auquel j'étais accroché désespérément, et il vous plaît de me briser cet appui, froidement. Voici ce que je disais à l'un des quatre libraires qui font mes œuvres complètes :

— « J'ai toujours envié la simplicité d'existence et le profond désintéressement de Luther, de Calvin, de Spinoza, de Descartes,

1. Celles du comte Émile Guidoboni Visconti.

de Malebranche, [de] Kant, de J.-J. Rousseau. Mes deux cent mille francs de dettes me donnent, ainsi que l'obligation de vivre dans un certain milieu, l'air d'un homme cupide et altéré d'or. Il n'en est rien; je vis comme vivaient ces hommes célèbres. Aussi, quand, à force de patience, mes dettes seront enfin payées, serais-je entre deux systèmes d'existences, et je ne sais lequel je prendrai : ou vivre aux Jardies de cent louis de rente, sans en sortir et sans rien vouloir accepter, sans ambition vulgaire, mais en remuant le monde des idées; ou conquérir l'existence princière de M. de Talleyrand. Cela dépendra d'une femme. Peut-être voudrais-je pour *elle* cette quasi royauté. »

Voilà ce que je disais en 1841, au mois d'avril, il y a dix mois, en apercevant dans le lointain l'heure heureuse où, n'ayant plus de dettes, il me sera permis d'avoir mon caractère. Ainsi, mon thème est fait en cas d'un désastre complet dans les régions, inconnues à tous, de mon cœur. Il y a longtemps que : *ou tout, ou rien* est ma devise. Vous voyez que vous ne soupçonniez pas l'étendue de mes sentiments. Le désintéressement, le dévouement, la foi, la constance, sont les quatre angles de mon caractère, et, entre ces pierres angulaires, il n'y a que de la tendresse et la bonté la plus absolue. Sous le vent glacé du dédain et de la raillerie tout se referme, et je ne laisse paraître que l'écorce du Français.

Donc, après cette lettre cruelle, j'attendrai. Vous m'y avez fait de bien profondes et de bien cruelles blessures; elles atteignent sept années pendant lesquelles vous avez été la vierge intronisée au-dessus du foyer et que le pauvre regarde à toute heure dans ses petits bonheurs et dans ses angoisses.

Vous avez bien diminué les appréhensions qui m'agitaient, en attendant ce qui sera décidé dans [l'espace de] sept heures, le 14 mars, de *Quinola*, cette œuvre de sept années qui devait me donner les moyens d'errer autour de l'Uk[raine], en attendant un mot de vous, en juin et juillet. C'était toute ma vie qui se jouait; vous en avez ôté l'âme en m'écrivant : « Ne venez pas, n'ôtez pas huit cents lieues de distance ». Et moi qui me faisais un plaisir d'aller en Galicie pour la seule idée de me promener dans votre air!

J'ai toujours cru, à part moi, que Pétrarque était plus grand que Laure. Si Hugues de Sade l'avait laissée libre, elle aurait eu

contre l'auteur des *Sonnets* des raisons de tutelle, des toiles d'araignées, dont elle aurait fait des fils d'airain, des considérations sur lesquelles elle aurait groupé des assemblées de parents. Au risque de voir retourner le mot contre moi, je dis : « Qu'est-ce que l'amour qui trouve des obstacles, parce que voici sept ans que je m'acharne à aplanir le terrain ! »

J'ai le cœur déchiré, parce que j'ai salué chaque arbre sur la route, chaque accident de terrain, chaque ville, en vous allant voir à V[ienne], parce que je n'ai pas passé une semaine sans me rappeler les moindres événements de ce séjour, et que, mille fois, j'ai eu des larmes en me rappelant le terrible mouvement de jalousie que vous eûtes (à tort), en me rencontrant un jour, à l'hôtel de la Poire, et que je croyais à une tendresse absolue comme est la mienne. J'ai le cœur déchiré, parce que ces dix ans de travaux m'ont fait dévorer vingt ans de jeunesse et que, dans deux ans, je ne sais ce qui adviendra de moi. Je ne voudrais pas, — oh ! non, — je ne voudrais pas vous voir recommencer la vie avec un vieillard, et vous ne savez pas tout ce que votre lettre a tué en moi de jeunesse, en m'arrachant cette foi, cet arbre, autour duquel j'avais passé le bras.

Que si vous m'aviez dit : « Je suis comme vous ; je ne vis que par une idée, par un désir, par une espérance ; nous avons au fond du cœur la même foi ; mais il faut encore attendre dix-huit mois, deux ans tout au plus. Restez, car venir ici, c'est compliquer mes embarras », oh ! chère, j'eusse pleuré de vos embarras, pleuré de vos ennuis, [et] je me serais résigné à deux ans de travail. Mais vous m'envoyez la lettre de votre affreuse tante, mon ennemie jurée, en ayant l'air de suivre le conseil : *Paris, jamais !* Vous me dites que vous vous devez *toute* à votre fille, qui vous a consolée, en me disant que je n'ai rien été pour vous, quand vous savez être, vous, tout pour moi. Vous dites cela à celui qui vous a écrit de *tout sacrifier* à Anna pendant que vous lui disiez ces cruelles paroles ! Je m'arrête ; je ne veux pas ajouter des paroles qui vous blesseraient, quoique j'en aie bien envie.

A demain.

22 février.

Après vous avoir écrit hier, je suis allé au théâtre. *Quinola* sera joué le 14 mars, l'anniversaire de la fatale représentation de *Vautrin*. Combien de douleurs, de travaux et de malheurs dans ces deux années! Ma ruine amenée par un lâche et vil usurier! Enfin, ne songeons point au passé. On négocie en ce moment pour que j'aie mademoiselle Georges dans le rôle de la Brancadori. Si les courriers sont exacts, vous aurez cette lettre peut-être le 14 mars, jour du triomphe ou de la chute; avec la grandeur du sujet, il n'y a pas d'alternative. J'ai encore mon cinquième acte à faire, et je suis dans une mauvaise situation d'esprit pour le faire. Il aurait fallu l'avoir fini avant de [recevoir] votre lettre, que je viens de relire encore, comme pour y chercher des raisons contre le chagrin qu'elle m'a causé, qui m'a tenu tout éveillé pendant cette nuit, malgré la fatigue d'une journée passée dans ces catacombes appelées l'*Odéon*. « *Si ma pauvre enfant m'était ôtée, je mourrais!* » me dites-vous. Peut-on plus énergiquement dire à quelqu'un : « Votre affection ne me retiendrait pas dans la vie! »

Vous me remerciez, comme si l'expression, si longtemps contenue et interdite, de ma tendresse était nouvelle et d'hier! Oh! il y a là une souveraine injustice, aussi grande que celle dont je crois avoir fait justice en commençant, et relative aux voyages d'Italie. Il en est un que j'ai fait pour sortir de ma torture, celui de Sardaigne, et vous savez quelle en a été l'issue. Pensez profondément à ce que je vous ai écrit en commençant cette lettre sur ces voyages; pesez-en bien toutes les paroles, et vous reconnaitrez combien je suis innocent.

Il y a un passage de votre lettre que je ne comprends point, d'aucune manière. C'est : « *Quand vous me trompiez!* » Hélas! vous avez ôté de ma vie ce mot pour toujours, et c'est en cela que je vous ai trouvée la plus grande des femmes, la plus supérieure, et c'est là ce qui m'a fait vous vouer un amour que vous ne pouvez pas ébranler avec votre lettre, car cette lettre me démontre à moi-même la profondeur des racines par la profondeur des lésions. Vous m'avez dit : « *N'ayez aucun attachement. — Je ne veux que votre constance et tout*

votre cœur. » Je vois encore l'arbre du jardin que je regardais en écoutant cela, à Vienne. Vous m'avez mis à l'aise et je puis parler franchement. Eh bien, la vie que j'ai menée depuis 1836 a rendu vos recommandations plus faciles à suivre que vous ne le croyez. Laissez-moi vous dire ceci : depuis mon retour de Vienne, il est venu vers moi plus d'une femme attirée par l'éclat, — comme le papillon par la lumière. Pas une n'a supporté l'*égoïsme* (faux) apparent de mes travaux constants. Toutes se sont enfuies avec plus de célérité qu'elles ne venaient. Il y a cinq jours, je dînais chez mon vieux patron [1] (celui chez qui mon père m'a fait apprendre la procédure, qui est très fier de moi et qui tous les ans me donne un dîner anniversaire). A ce dîner, s'est trouvé un *troubadour français*, un *Prudhomme* de Monnier, qui m'a interpellé sur mes *prétendues bonnes fortunes*, et à qui j'ai dit : « Je n'en ai jamais eu », au grand étonnement des vingt convives qui, comme une grande partie du public, me croyaient un maréchal de Richelieu, et même un être profondément immoral.

— « Monsieur, lui ai-je dit, cette année j'ai écrit douze volumes et dix actes de pièces; c'est vous dire que j'ai passé trois cents nuits sur les trois cent soixante-cinq que Dieu a faites. Eh bien, l'année 1841 est en tout point semblable aux dix années précédentes. Je ne nie pas que des femmes se soient amourachées d'un M. de B[alzac] imaginaire, et qu'elles ne soient pas venues jusqu'au gros soldat joufflu qui a l'honneur de vous répondre. Mais les femmes veulent toutes (la plus grande comme la plus petite, la duchesse comme la grisette), qu'on ne s'occupe que d'elles; elles ne souffrent pas dix jours, sans révolte, un homme occupé de la plus grande chose. Et voilà pourquoi toutes les femmes aiment des sots. Le sot leur donne tout son temps et leur prouve qu'elles sont aimées en ne s'occupant que d'elles. Qu'un homme de génie leur donne son cœur, sa fortune, s'il ne donne pas son temps, la plus noble ne se croira pas aimée. Moi qui ai deux cent mille francs de dettes à payer *avec ma plume*, qui passe les nuits, qui n'a[i] pas de pain en février si je n'ai pas travaillé en janvier, je n'ai pas rencontré, en dix ans, dix jours de

1. Maître Guillonnet-Merville, dans l'étude duquel Balzac avait été clerc, en même temps que Scribe.

constance. La certitude d'être *sans rivale* ne suffit pas, et dès qu'une femme a un amant enfermé dans une prison morale, elle le laisse là. *Je n'ai été aimé qu'une fois*, car je n'oserais pas me porter garant pour le présent, la personne que j'aime n'étant pas dans le secret des choses qu'elle inspire. »

Voilà, chère, ce que j'ai dit. Il y avait là deux avocats généraux, deux vieux magistrats et deux célèbres avocats qui, tous six, m'ont compris et ont dit : « M. de B[alzac] a malheureusement raison », et trois femmes ont dit que c'était vrai. Et vous, à qui je répète ceci, vous ne le croirez peut-être pas, mais c'est l'exacte vérité. Oui, chère, l'être le plus tendre qui existe (à dix plaisirs près par an), a vécu depuis sa séparation avec madame de B..., dans *le plus complet isolement*, et dans *la plus profonde solitude*. Calculez : voici dix-huit mois que je vis à Passy, travaillant nuit et jour ; et je venais des Jardies, où j'ai vécu deux ans, sans la moindre distraction. Auparavant, Dieu sait ce que j'avais de procès, d'ennuis et de travaux !... Vous m'avez reproché de ne pas vous avoir écrit... Mais sachez donc que dans ces longs intervalles je n'avais pas *une* minute de relâche, et que je vivais comme un cerf aux abois !

Aussi, le passage de votre lettre auquel je fais cette longue réponse, m'a-t-il fait sourire avec amertume et pitié. Eh quoi, vous, vous ! Vous ne comprenez pas qu'un homme qui écrit aussi difficilement que moi (il n'y a pas une feuille de mes écrits qui n'ait exigé dix-sept à dix-huit épreuves), en produisant autant donne toute sa vie et tous ses instants ! Mais je revois encore cinq à six épreuves de la réimpression de mes œuvres !... Mais pour gagner trente mille francs par an avec des livres, il faut en faire quatre, et qu'est-ce que trois mois pour écrire un ouvrage et le corriger comme je les corrige ?... Combien de fois vous ai-je écrit ces choses, que vous me forcez à vous rabâcher. C'en est honteux pour votre intelligence. Exemple : voici deux mois que je suis soir et matin au théâtre, et j'ai eu si peu de moments en montant *Quinola* que, quoique je sois harcelé dans mon intérieur pour quinze cents francs de dettes et que je puisse les gagner en trois jours, je n'ai pas trouvé trois jours pour écrire la nouvelle qui me les ferait gagner ! Quoi de plus frappant que cela ? Eh bien, vous penserez que je me suis *amusé* pendant le carnaval !

Ces cruelles suppositions me font un mal atroce. Quand on a fait d'un seul cœur le monde, la vie et tout, y être méconnu, c'est trop. On s'habitue à la calomnie d'un monde dont on se soucie fort peu; mais à [celle] de celui par lequel on vit, c'est trop.

Ce que vous me rappelez de mes impressions *anglaises* et *italiennes* n'a de vrai que ceci : au milieu de cet ouragan, j'ai trouvé dans un coin un peu de paix et de tranquillité. J'y suis allé [1]. Mais j'y ai trouvé, comme partout, ce que je disais à *mon troubadour*, et je suis plus cruellement puni d'avoir cru à quelque chose de meilleur, que vous ne le voudriez si vous vouliez une vengeance. Ne parlons jamais de cela, je vous en supplie. C'est à douter d'une providence!

Je vous obéirai. Je ne veux avoir lu de votre lettre que la fin où vous me dites d'avoir foi en vous et d'être fidèle, comme si je n'étais pas constant. Pensez à moi le 14 mars, au soir. *Quinola* est pour moi ce qu'était la bataille de Marengo pour le Premier Consul, et c'est irrévocablement ce jour-là que se donne la pièce, et que se décide le sort de celui qui vous aime aussi *raisonnablement* qu'*involontairement*, et qui n'a pas cessé d'être au lendemain des jours heureux du Pré-Lévêque.

IV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

[Passy], 25 février 1842.

[A]

Peut-être ai-je eu tort de faire partir ma dernière lettre, et m'en voudrez-vous de vous tant aimer, que la moindre blessure faite à ce fond, si chastement voilé, de mon cœur, faite même par vous, m'irrite et m'emporte. Aussi, depuis cinq jours que je réfléchis, ai-je vu que je n'ai répondu qu'à ce qui me froissait le cœur; je ne vous ai pas

1. Allusion à la comtesse Émile Guidoboni Visconti.

remerciée de m'avoir bien parlé de votre chère et précieuse santé. Ce voyage fait en voiture découverte, par vingt degrés de froid, ne m'a pas surpris, car j'ai beaucoup bavardé avec quelques Russes, qui m'ont expliqué leur façon de voyager. Mais, je ne me suis pas étonné non plus de quelques pages froides de votre réponse. Si vous ne vous êtes pas sentie enveloppée à toute heure d'une âme ardente, je n'ai rien à dire, et je comprends que vous ayez eu la nostalgie du cœur ; mais moi, je n'ai pas eu de pensée dans laquelle vous ne fussiez pour les trois quarts. Mes efforts enragés, mes travaux, mes recherches de fortune, tout était vous, et je n'avais pas la triste consolation de vous le dire, car c'eût été trop dangereux. Enfin, soyez tranquille ; je comprends que les affaires dont vous me parlez, et que vous m'avez expliquées, s'accommoderaient difficilement de ma présence, et j'ai pleine confiance en vous et en votre affection. Non, chère, j'ai senti, *pour moi du moins*, qu'on ne *fait* pas du temps, et que neuf ans de *dolce costume* ne se recommencent ni pour la pensée, ni pour le cœur. Il est dans la tendresse un point élevé, comme le point suprême des Alpes ; ce point est blanc et pur, inébranlable, inaltérable et froid; c'est ce que j'appelle le comble de l'amitié, qui a pour ramification ces vallées alpestres pleines, tièdes et fleuries, et c'est dans cette comparaison que je me plais à mettre les jouissances de l'amour, de la tendresse, et tout ce qu'il y a d'humain dans notre cœur. Beaucoup de tendresses se promènent dans ces vallons changeants et splendides ; mais quand il y a le pic, *la Jung-Frau*, le lien de toutes ces choses, la vie est complète ; l'inaltérable amitié, froide, égale, pure et persistante, est le lien, le sceau, l'alimentation de ces richesses profondes, et d'autant plus précieuses qu'elles sont renouvelées par la certitude. Eh bien, c'est cet amour doublé, fertilisé par une inaltérable amitié que vous avez, depuis bientôt dix ans, en moi. Aussi suis-je quelquefois triste comme maintenant, quand je vois les petitesses de l'amour faire un orage en moi-même.

La cime de cette puissante et robuste affection ne tarde pas à se montrer. Vous ignorez tout cela. Vous ne savez pas combien, avec le temps et surtout en voyant les malheurs reculant pour moi le but, je me suis attaché fortement à vous. Je m'y suis attaché par tous les liens humains : l'amour, l'amitié, l'ambition, la fortune, l'orgueil,

la vanité, le souvenir, le plaisir, la certitude, et par la foi en vous, que j'ai mise au-dessus de bien des créatures.

Je puis aujourd'hui vous écrire ces choses-là. Je vous les écris naïvement, sans me soucier de vous faire voir que je tiens à vous et par le bien et par le mal. C'est donc tout l'être qui a été attaqué quand, en me disant : *vous êtes libre*, vous aviez l'air de reprendre aussi, vous, votre liberté. Allez, chère, faites vos affaires, ne vous séparez point d'Anna, qu'au moment où il le faudra. Peut-être était-ce à moi seul à pousser ce long cri de joie qui m'a tenu nerveux, tremblant, malade pendant six semaines. Mais ne soyez point étonnée que j'aie eu de l'affliction de ne pas rencontrer un écho dans votre cœur.

Voici trois jours que je maudis des distances qui font que l'Honoré n'a pas été suffisamment connu de vous. Saisi d'un transport inexprimable en voyant enfin possible un rêve recommencé tous les jours, depuis Genève surtout, il était si naturel de pousser une exclamation, que Dieu l'a dû pardonner à un pauvre amant, qui n'a pas eu une pensée à se reprocher dans sa longue et cruelle attente ; et c'est parce que j'avais la conviction de la noblesse secrète de ma vie intérieure, que j'ai dit à Dieu : Merci !

Je reconnais que votre Tante a raison dans ce qu'elle vous dit de celui qui a rempli ses devoirs envers vous, et je pense à lui avec une sorte de piété à cause de cela même ; mais elle va trop loin dans sa haine contre tout ce qu'il y a de caché dans le mot : *Paris*. La vie vous doit beaucoup et cette dette ne m'effraie pas.

Vous avez mal compris mes intentions relativement au voyage. Dans trois mois d'ici, toutes les questions qui vous intéressent si vivement, que vous y liez votre vie (autre injure que vous m'avez faite de subordonner votre existence à une seule personne), seront décidées, et vous n'avez pas compris combien il était charmant pour moi de n'avoir plus que cent lieues à faire pour vous parler pendant une matinée, aux environs de Brody. Mais si cela même offre du danger, je resterai à Paris, à faire représenter des comédies, afin de payer le plus de dettes possible.

Hélas ! mon ange aimé, je ne demandais pas grand'chose à mon Ève ; je ne voulais que ceci : « dans dix-huit mois, dans deux ans, nous serons heureux ». Je ne voulais que ce *nous* et un terme. Vous

m'auriez rendu bien fort. Vous m'auriez donné l'énergie, qui commence à s'user dans une lutte que je voyais sans terme.

Il me faut environ trois mois pour achever mes traités avec mon libraire, les journaux, et mettre mes affaires un peu en ordre, car *Quinola* me coûte un dérangement dans mes recettes ; voici deux mois que je ne fais rien, et, ne rien faire pendant deux mois, c'est ne pas avoir dix mille francs, et quand dix mille francs manquent dans mes affaires, c'est comme si je m'endettais de dix mille francs, car je manque à les payer.

Je ne vous parle pas de mon désir de vous voir ; c'est de ces choses dont il ne faut même point parler. Je m'ordonne à moi-même de n'y point songer. Il y a quelque chose de plus terrible que cette nostalgie du cœur dont vous me parliez, c'est ce prurit (passez-moi l'expression) qui agite à la fois le cœur, le sang, le cerveau, l'âme et les pieds et qui comprend amour, curiosité, besoin, faim, soif, désir, plaisir, tous les ressorts de la vie de l'âme et de la vie du corps. Enfin, je ne sais pas si les dix certaines années de jeunesse qui nous restent suffiront à étancher cette aspiration altérée. Je puis vous le confier aujourd'hui, ce secret ! Entre madame de B... et moi, il y a eu plus d'attachement de fils à mère qu'autre chose ; elle m'aimait de toutes les tendresses ensemble ; mais elle ne m'a jamais donné ce que veut l'amour, une belle femme ! Elle était éminemment gracieuse, dévouée à se jeter par la fenêtre si je le lui avais dit. Mais il n'y avait pas cette certitude de non-séparation, cette confiance de mourir et de vivre ensemble, d'être unis de fait, d'âme et de corps, d'intérêts et par la légalité même, enfin de ne pas faire un effort qui ne soit chez l'un pour l'autre. Cette cohésion parfaite, cette perfection qui vient de deux volontés bien assorties, je l'ai espérée depuis 1834, et c'est cette espérance qui m'a fait vivre. S'il fallait me marier au hasard, s'il fallait renoncer à cela, je préférerais, comme je vous l'ai écrit, prendre la vie monastique de Kant, de Calvin, de J.-J. [Rousseau], et satisfaire le mouvement vital du cerveau comme je le fais, mais en le portant dans la sphère élevée des intérêts généraux de l'humanité. Aussi, chère fleur de ma vie et de mon âme, ne sera-ce pas sans de nouvelles anxiétés que j'attendrai la réponse à cette lettre, que je numérote A. Chiffrez-les vôtres aussi en chiffres romains afin que malgré

les distances nous sachions bien si elles se suivent et à quoi nous recevons des réponses.

Adieu ; je vais voir un drame à l'Odéon, celui qui me précède, *Cédric-le-Norwégien*, de [Félix] Pyat. Hier *Lorenzino*, de Dumas, est tombé ; la *Chaîne*, de Scribe, n'a pas été un succès. Ce serait bien beau pour moi si j'étais le succès de la saison! Je n'épargne rien pour cela. Il y a tant de questions dans cette question !

Allons, adieu. Soignez bien votre santé. Écrivez-moi au moins deux fois par mois. Vous avez plus de temps que je n'en ai, et voici cinq lettres que je vous écris, contre vous *deux* !... Est-ce bien, cela, madame ? Surtout, dites-moi bien tout ce qui vous arrivera, et pensez que s'il vous arrivait quelque désastre de cœur, vous avez des consolations infinies dans une âme toute à vous et qui vous rendrait au centuple tout ce que vous perdriez. Je vous en supplie, pensez à ceci : vous avez encore toute une vie à vous.

Mille effusions de cœur et mille fleurs de tendresse. On ne dit : *soyez fidèle*, qu'à des oisifs. Les hommes fortement occupés sont et constants et fidèles. *Una fides*, *unus dominus*.

V

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Passy, 31 mars-9 avril [1842].

[B] 31 mars.

Si depuis quelque temps je ne vous ai pas écrit, bien chère et adorée, c'est que se livrait pour moi la bataille de *Quinola*, qui a été une bataille, et sur laquelle je voulais vous donner des renseignements positifs.

Votre dernière lettre, où vous me parlez de l'étrange fin de vos discussions, — et si étrange qu'elle est incompréhensible pour un Français, — est arrivée un ou deux jours avant le combat, et ce fut une peine très vive, qui ressemblait à un présage pour mon propre compte, tant je regarde nos âmes comme unies et vivant d'une même

vie. Je vous dirai là-dessus qu'après un sentiment de tristesse pour ce qui vous concerne, il m'a pris un singulier et profond contentement de ne plus savoir entre nous cette sauvage question de fortune. Je vous aime encore bien mieux comme vous fait ce jugement, que comme vous étiez auparavant; mais, vous vous devez à vous-même d'en appeler; car il y a dans cette iniquité quelque chose de blessant pour vous. Ce fait m'explique, hélas! tout ce que vous m'écriviez et qui me semblait si singulier. Aussi maintenant, aurais-je la plus entière soumission à vos observations, et si entière, qu'apprenant votre résolution d'aller à Saint-Pétersbourg, je renonce à y aller moi-même faire l'excursion que j'y projetais, dans le cas où j'eusse été forcé de ne pas aller en Pologne, ce qui arrive. Je resterai dans mes foyers, occupé à travailler, à payer mes dettes.

Tous ces délais, dont la nécessité m'est maintenant démontrée par tout ce que vous me dites de votre situation, m'ont plongé dans un véritable, un amer et profond chagrin. La vie me devient ainsi de plus en plus lourde, et je ne sais plus si j'aurais le droit, le bonheur, d'entrer dans cette terre promise qui servait de but à tous mes efforts. Tout me semble difficile.

8 avril.

Quelle interruption! Tout est si difficile, qu'en dix jours je n'ai pu vous ajouter une ligne ni achever cette lettre commencée, et que je reprends en me voyant quelques heures à moi.

Au moment où je reprends cette lettre, il arrive un grand malheur à la France. Victor Hugo est dans une maison de santé, après avoir été atteint de trois accès de folie furieuse. Peut-être est-ce une calomnie; j'irai savoir de ses nouvelles en portant cette lettre [à la poste].

Quant à moi, je suis au bout de toutes mes forces, et corporelles et morales. Si je deviens fou, ce sera par épuisement.

Quinola a été l'objet d'une bataille mémorable, semblable à celle d'*Hernani*. On est venu siffler toute la pièce, d'un bout jusqu'à l'autre sans vouloir l'entendre, pendant sept représentations consécutives. Aujourd'hui, nous sommes à la dix-septième représentation, et l'Odéon fait de l'argent.

Il a donc fallu se trouver sur le champ de bataille sept fois et,

fatigué comme on l'est en campagne, après avoir enfin obtenu une représentation calme, il m'a fallu quitter Paris et aller à Lagny où, par économie, mon libraire imprimait *Quinola*. Vous lirez quelque jour cette pièce, fruit de tant d'efforts et de travaux, et vous vous demanderez comment cela a pu être poursuivi d'injures et de calomnies, ou plutôt, vous vous l'expliquerez à merveille.

Voilà donc mes affaires empirées, car à tous ces déboires il faut joindre la tromperie des gens de l'Odéon qui m'ont abusé, et qui, après m'avoir donné la salle de l'Odéon pour le jour de la première représentation, ont su me la reprendre en détail, et qui ont fait peser sur moi le prix soi-disant excessif des places à la première représentation, qui ne m'a pas donné *deux mille cinq cents francs*. Ainsi, j'ai donné quatre mois de mon temps à l'Odéon, ce qui représente quinze mille francs d'argent que j'aurais gagnés, et *Quinola* ne me donnera pas cinq mille francs ; on m'a trompé sur tout, et dans le traité fait pour la pièce, et par l'exécution du traité.

Maintenant tous mes ennemis, et ils étaient en grand nombre, se sont rués sur moi à propos de *Quinola*. Tous les journaux, à deux exceptions près, se sont mis à m'injurier et à calomnier la pièce, à qui mieux-mieux.

Enfin, mes éditeurs éprouvent, pour mes œuvres complètes, des entraves invincibles pour en faire parler dans les journaux.

Ainsi, tout m'accable et il faut que je prenne un parti.

Jugez si, par réflexion, je suis heureux en songeant à tout ce qui vous arrive, et aux nouveaux obstacles sérieux et réels qui nous séparent !

Au milieu de tout ceci j'ai dans mon intérieur, par ma mère, la cause première de tous les malheurs de ma vie, des chagrins renaissants.

Avouez que le ciel m'a vendu bien cher une lueur d'espérance, cette aspiration si large vers le bonheur que j'ai eue, et qui se trouve séparée de la réalité par tout ce que vous m'avez dit dans votre dernière lettre. Mais, il est dans la nature de mon cœur et de mon esprit de persévérer. Il m'est impossible de concevoir la vie sans vous, pauvre ou riche, laide ou belle, jeune ou vieille; ainsi vous voyez, chère É[ve], que je suis plus absolu que jamais, quoique je sois un peu dans ce moment comme Charles XII à Bender, et que, depuis deux ans, j'aie énormément grisonné.

S'il n'y avait pas d'inconvénient à mon séjour à Saint-Pétersbourg en juin, juillet et août, vous me le diriez, n'est-ce pas? Peut-être, si je n'y vais pas, ferais-je par distraction le voyage de la Belgique et des Bords du Rhin, et un peu de l'Allemagne, car, en ce moment, j'ai bien besoin de distractions en présence de tant de chagrins : la question financière devenue plus difficile que jamais; les débats littéraires devenus plus étendus, plus ardents; le bonheur devenu problématique, avec son ajournement!

Cher ange, je vous pardonne bien des injustices, car, à distance il est difficile, pour ne pas dire impossible, de s'expliquer. Mais, il en est une que je ne peux laisser passer sans la relever aussitôt. Vous m'avez dit : « L'affection m'abandonnait, tandis que ma fille était ma consolation! » Tel est le sens d'une portion de votre lettre. Mais, chère, depuis le jour où je vous ai vue, il n'y a pas eu dans mon cœur une autre pensée que celle de hâter le moment de notre vie à deux, et toutes les entreprises que j'ai faites pour obtenir la fortune n'ont pas eu d'autre but, et le sort les a toutes renversées. Ainsi la *Chronique* [*de Paris*], ainsi le voyage en Sardaigne, ainsi la *Revue* [*parisienne*], ainsi *Vautrin*, ainsi *Quinola*. Malheureusement, la fortune par mes œuvres ne se fera que quand je n'aurai plus besoin de fortune, car il faut vingt-cinq ans pour qu'un succès devienne financier, car il faut un demi-siècle pour qu'une grande chose se comprenne!

On aime ou l'on n'aime pas; moi, j'aime. Outre cela, de toutes les femmes du monde vous êtes la seule qui soit la mienne. Fortune ou pauvreté, je puis tout supporter avec vous; mais je ne voulais vous aller chercher qu'avec la certitude de vous rendre ici l'équivalent de ce que vous auriez perdu là-bas. Voilà l'explication nette et claire de ces six dernières années. Aujourd'hui, je suis si malheureux que je n'ai plus de *vouloir*; il ne me reste qu'un amour, une tendresse, une affection, une amitié, un dévouement absolus.

Si j'avais eu les moyens de me faire nommer cette fois-ci (en octobre prochain) député, toute ma vie aurait changé. Mais je ne puis plus l'être que dans cinq ans. Dans cinq ans j'en aurai quarante-six [1]. A quarante-six ans qu'est-ce que la vie? Je ne l'accepterais,

1. Balzac se trompe de deux ans. En 1847, il devait avoir quarante-huit ans.

grande et large, avec ses combats, que si, d'ici à deux ans, nous étions l'un à l'autre. Si cela n'est pas, j'irai végéter dans un coin, dans la plus absolue solitude.

Tout est dit pour moi. Vous ne savez pas à quel degré de fatigue tous ces combats m'ont fait arriver. A toujours travailler et lutter, on s'use ! Et, à prendre du café toutes les nuits, j'ai usé l'estomac. Je suis livré à d'atroces souffrances nerveuses. Aussi le repos m'est-il absolument nécessaire pour quelques mois. J'ai des livres à terminer qui vont m'occuper d'ici au mois de mai. Après, je compte ne rien faire d'ici au mois d'octobre et me promener. Encore faut-il de l'argent pour obtenir quatre mois de repos !

9 avril.

Chère, quant à vous, pour tout ce qui vous regarde, vous avez maintenant raison; allez à Saint-Pétersbourg et appliquez toute votre intelligence, tous vos efforts à gagner votre procès. Employez-y tout ; voyez l'empereur ; et usez, si cela est possible, du crédit de votre frère et de votre belle-sœur. Tout ce que vous m'avez écrit à ce sujet est plein de sens. Vous êtes donc persécutée comme je le suis ? Nous avons une similitude.

Donc, écrivez-moi quand vous le voudrez, quand vous le pourrez; dites-moi si je dois vous écrire autant, en vous envoyant mes lettres moins souvent, mais ne me dites pas qu'il n'y a devant vous que le cercueil et l'oubli. Comptez ma vie dans votre vie pour quelque chose, pour tout; faites-en votre avenir. Comptez aussi pour beaucoup que, dans vos revers, mon affection a grandi, comme celle de ceux qui vous aiment véritablement. Je vous aime si véritablement que vous ne saurez jamais, qu'après une longue suite d'années passées en commun, quel est ce fonds inépuisable de tendresse. Je deviendrai Russe, si vous n'y voyez pas d'obstacles, et j'irai demander au tsar la permission nécessaire à notre mariage. Ce n'est pas si sot ! Et, dans les quinze premiers jours d'engouement qui marqueront ma visite, l'hiver prochain, je pourrais obtenir bien des choses. Pensez à ceci. Il y a deux ans que je songe à aller faire une littérature et un théâtre à Saint-Pétersbourg, et [à] y juger les œuvres de l'Europe, et j'y resonge depuis quelques jours. Dites-moi votre

avis. Je voulais faire un premier voyage pour étudier le terrain, les hommes et les choses. Ce qui m'a surtout arrêté, c'est le défaut de connaissance de la langue.

Ce que vous me demandez pour ma chère petite Anna, la lettre de Liszt, je l'ai. Mais il m'a été impossible de la trouver ; je vous l'enverrai dans ma prochaine lettre.

Je n'ai pas besoin d'informations pour vous répondre que de Saint-Pétersbourg au Havre il n'y a que huit jours de traversée. Je le sais très bien. Mais on dit huit jours, et il en faut quelquefois dix ou douze, si les temps sont mauvais. Généralement c'est huit jours et cinq cents francs que coûte cette traversée. J'y ai trop songé et j'ai si souvent projeté le voyage, que je vous en réponds.

Cette lettre vous arrivera sans doute avant votre départ. Tâchez de m'y répondre, et, après, de Saint-Pétersbourg, vous pourrez m'écrire peut-être plus à l'aise. J'attendrai que vous m'y donniez votre adresse ; mais répondez-moi bien à tout.

Enfin, chère âme de mon âme, ne me dites plus jamais que, si vous mariez bien Anna, vous oublierez que *vous auriez pu* être heureuse ! Laissez-moi croire que nous serons alors heureux, et croyez-le vous-même. Songez à chaque instant que mon affection vous enveloppe et, qu'à toute heure une pensée amie, et un amour plein de dévouement vous suivent dans tous les chagrins, dans toutes les difficultés ; et qu'après tout, [si vous êtes] vaincue, nous pouvons toujours avoir, dans un coin, la vie de Sismondi et de sa femme, *aux Chênes*. Pour cela nous serons toujours assez riches, et j'ai pour encore dix à douze années de courage, de talent et de jeunesse.

Enfin, chère, songez que *l'indifférence au malheur sera la seule manière de le vaincre* ; c'est un des grands mots de *Quinola*. Vous le lirez quelque jour. Êtes-vous au courant de tout ce qui paraît de moi ? Il y a bien des livres dont vous ne m'avez rien dit. Mais ce n'est pas un reproche ; la femme du cordonnier doit être très mal chaussée.

Custine s'est enfui en Italie, après avoir aidé *son ami*, le Polonais Gurowski, à enlever l'Infante d'Espagne. Borget, revenu de Chine, fait de détestables tableaux chinois, que Louis-Philippe achète. Ma sœur a une belle-fille à marier. Vous ignorez à quel point les actrices sont bêtes et laides. Les deux actrices de *Quinola* ont failli faire

baisser le rideau tant elles étaient épouvantablement mauvaises, et j'ai pour tout ce qui grimpe sur les planches une aversion si profonde, que je ne sais pas comment vous m'en parlez. Mon frère et son Indienne sont dans la dernière misère. Mon beau-frère lutte avec ses ponts, et va faire un canal latéral à la basse-Loire. *Ursule Mirouet* est dédiée à ma nièce Sophie, qu'il faut marier dans quelque temps.

Voilà des réponses catégoriques ! Mais songez que tout cela doit vous être indifférent et que le mot : *je vous aime plus que jamais*, doit vous remplir le cœur, comme le mien s'abreuve de vos peines et de vos joies.

Adieu, chère chérie adorée. Dites-moi donc l'âge d'Anna, qui comprend Beethoven !

P.-S. — Ceci est de Monrose, notre plus grand comédien avec Talma, mademoiselle Mars et Frédérick [Lemaître] [1].

VI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Passy, 10-25 avril [1842].

[C] 10 avril.

J'ai reçu ce matin votre lettre datée du 12 mars et j'ai fait partir hier ma lettre, que j'ai oublié de marquer B. Je suis fâché de ne pas l'avoir gardée un jour de plus, car je vous y aurais mis quelques lignes de réponse.

1. Voici cette lettre :

Rouen, samedi, 29 janvier 1842.

Je pars de Rouen lundi prochain à huit heures du matin. Je serai à Paris le même jour entre *huit et neuf heures du soir.* J'arrive par où je suis parti [les messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires.] Que je trouve Catherine à la descente de la voiture.

Tu as bien fait de prendre de l'argent chez mon caissier. Tu as été indisposé et j'en suis peu surpris. Je te redirai, à mon retour, ma façon de penser.

Je t'embrasse de cœur et d'âme.

Ton père.

MONROSE.

Si vous aviez pu voir quelle a été ma joie en lisant cette lettre, vous auriez su combien vous êtes aimée ! Oui, je voudrais faire, cher ange adoré, le journal que vous voulez ; mais la lettre qui court en avant de celle-ci vous dira combien cela est difficile ; enfin, je l'essairai et [je] mettrai tous les quinze jours un paquet à la poste. La lettre que vous recevrez d'ici à quelques jours vous fera comprendre quel rire homérique m'a pris en relisant *tes* nouvelles considérations sur le défaut de fortune. Certes, il n'y a rien de plus charmant que d'avoir toutes les difficultés de la vie résolues ; mais, comme vous savez, âme chérie, que l'intérêt n'a jamais été, ne sera jamais le mobile personnel de ma vie (car mes dettes me donnent souvent l'air intéressé, pour ceux qui ne me connaissent que superficiellement), et que nous sommes jumeaux sous ce rapport, je m'en fie à Dieu là-dessus et crois que rien ne peut empêcher notre bonheur. Aussi, est-ce plus pour votre dignité que par intérêt que je vous répète d'agir à S[aint]-P[étersbourg] avec ardeur et à l'aide de tous vos parents et connaissances. Quant à votre chère personne, je la connais ; elle est adorable et adorée, et je vous aime encore bien mieux comme vous devez être que comme vous voudriez [être]. Tout ce qui vous est arrivé, à vous, dans ces dernières années, m'est arrivé à moi. Vous me plaisez *absolument*, est-ce clair ? Aussi, tous les témoignages d'affection que contient cette dernière lettre m'ont-ils fait oublier tous mes derniers petits malheurs, car, les grands malheurs, c'est tout ce qui peut vous toucher ou nous toucher.

Hélas ! chère Ève, je ne vous parlais d'une belle et grande existence qu'autant qu'elle pourrait vous plaire ; mais rien ne me convient plus que le silence et la retraite, qui, avec vous, sera pleine et sans fatigue, riche de plaisirs brodés sur une étoffe de bonheur continu. J'ai l'âme constante, malgré la *furia francese*, et ce qui m'a plu à Genève m'a plu davantage de jour en jour. Seulement, quand je suis attaqué dans ce *haut lieu* où vous régnez, il me semble que j[e m]'écroule tout entier. Vous ne savez pas avec quelle piété je porte en mon cœur la pensée unique, et quelle force elle m'a donné contre les adversités. Faut-il donc vous répéter que depuis que j'ai eu votre cher portrait, je n'ai eu que lui sous les yeux en travaillant, et jamais personne n'est entré dans l'endroit

où je travaille, à moins que la divine image ne fût retirée, et que, depuis que j'ai eu Wierzchownia, mes yeux ont constamment embrassé ce paysage et vous ; en sorte que je n'ai pas ravaudé de phrase, cherché d'idée ou trouvé de sujet, que ce ne soit dans vos yeux ou dans l'étang de W[ierzchownia].

A Passy, mon cabinet est tout tendu de velours rouge avec des cordons en soie noire, et vous ressortez sur ce fond riche, dans un cadre d'or sculpté, comme une étoile que vous êtes. Wierzchownia est en face.

Chère, si vous êtes vieillie dans les luttes et les ennuis secrets dont vous me parlez, vous rajeunirez dans mon cœur, comme moi dans le vôtre ; nous trouverons, l'un chez l'autre, une nouvelle vie, et vous serez vous-même calme, heureuse et adorée, car il n'y aura pas la moindre ride au front de votre bonheur. Pour atteindre à ce bonheur, j'ai bien souffert, et, comme je vous l'ai dit, j'ai préféré les horribles combats de la misère aux mariages d'argent que mon infatigable sœur me trouvait ; mais j'avais mon idée et mon espérance au cœur. On m'en trouve encore ; mais, si je les refusais dans les anxiétés de l'attente, jugez si je veux aujourd'hui qu'on m'en parle ; mais je ne puis rien dire de la chère Ukraine, et vous n'avez pas besoin de me défendre d'en parler. Je ne vous dis ces choses que parce que vous m'ordonnez de vous tout dire.

12 avril.

J'aime cette lettre que je viens de relire, et j'ai eu des larmes dans les yeux en relisant ce que vous m'y dites de mes cruautés précédentes. Mais vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un doute pour moi ! Et n'avez-vous pas eu d'ailleurs ainsi la mesure de l'amour, de la tendresse infinie, qu'il y a pour vous dans le cœur de votre mougik ?

Hélas ! il n'y a plus à plaisanter. *Quinola* ne fait de l'argent que pour l'Odéon, et ne m'en donnera jamais. Je dois encore quatre volumes au libraire Souverain, dont deux, *les Paysans,* vont [passer] dans *le Messager*, et un dans *la Presse*, qui me les demandent à cors et à cris ; puis, j'ai une petite histoire [à faire] pour le *Musée des Familles*, et un volume [encore] promis à un autre journal ; en tout

cinq ouvrages, à finir d'avril à mai. Aussi, quoique futur prince Albert de l'Ukraine, je n'en dois pas moins accomplir mes obligations, car je n'ai ni sou ni maille, et j'ai besoin de mille ducats d'ici à deux mois. Mais, avec la chère certitude que me donne votre lettre, tous les malheurs de ma vie me semblent des roses, et je puis sourire à bien des martyres. On fait honneur de cela à mon caractère, et je souris encore ; il n'y a que vous qui sachiez qu'il y a une rose mystique en U[kraine], et que quelques lignes tracées par votre chère petite main opèrent ces prodiges.

Depuis deux jours, le prospectus de mes *Œuvres complètes* est lancé ; vous le voyez, une bataille succède à une autre.

15 avril.

Les souscriptions à *nos Œuvres complètes* vont bien. Charpentier va réimprimer *Louis Lambert* et *Séraphita* dans un seul volume in dix-huit qui ne coûtera que trois francs. Ce sera une édition définitive. Ainsi vont reparaître ces deux œuvres chéries, tant caressées, devenues parfaites, dont l'une sous la protection de l'ange qui est au ciel, et l'autre sous celle de l'ange qui est avec moi, qui lutte, qui souffre, qui aime avec moi, comme l'autre a lutté, souffert, aimé, et qui, de plus, a ce que l'autre n'eût jamais, à son éternel regret, la jeunesse et la beauté ! Oh ! que de fois elle a dit : « Si je n'avais que trente-cinq ans ! » Je vous enverrai cet ouvrage, avec l'exemplaire corrigé qui a servi de manuscrit pour cette dernière édition à Saint-P[étersbourg]. Cherchez ce que je puis vous y joindre qui vous ferait bien plaisir ; un bijou, un rien de Paris, auquel je puisse consacrer l'argent économisé sou à sou. Dites-le-moi, car j'aime à mettre ainsi ce trésor de peines, de courses à pied au lieu de [courses en] voiture, de petites privations, dans un souvenir qui repose à votre doigt, à votre poitrine; j'aime ce magnétisme.

17 [avril].

Les uns disent que Victor Hugo a été pris de trois accès de mélancolie furieuse en lisant les articles écrits en Allemagne contre *le*

Rhin; d'autres disent qu'il n'en est rien. On dit que sa fille et sa femme ont eu le courage d'aller et de venir, gaies comme à leur ordinaire, et de recevoir pendant ces jours de folie. Sans savoir encore ce qui en est, je viens de voir Hugo au spectacle, absolument comme à son ordinaire, et j'ai lu le deuxième volume du *Rhin* qui m'a semblé être un chef-d'œuvre.

19 [avril].

Ces jours-ci, voulant me distraire, je me suis quelque peu dissipé : j'ai joué sans gagner ni perdre, mais j'ai eu l'air de m'adonner au jeu. Je me disais : « Si je continuais encore ainsi, sans rien gagner ni perdre, pendant quinze jours, quelle belle réputation ne me ferait-on pas ! Elle irait jusqu'en Uk[raine], et pourrait obtenir un moment de créance. » Là-dessus, je ne joue plus.

Je ne pense plus qu'à nous, depuis cette si bonne lettre que j'ai baisée en pensant que vos chères mains avaient tracé, que vos yeux avaient suivi ces lignes. Oh ! quel trésor qu'une lettre ! Oh ! je suis bien enfant ! Ne croyez pas que j'aie quarante ans ; je n'en ai que vingt à votre sujet. Oh ! je vous en supplie, mon cher amour, soignez-vous bien ; veillez à votre précieuse santé. Je vous veux comme vous étiez à Genève, et avec le baume de ma tendresse dans votre cœur, ce doit être. On est ce qu'on veut être, quand on aime bien. Madame de B... me l'a bien prouvé. Comme j'aime cette chère Anna, qui vous aime ! Ah ! si elle pouvait épouser un Français ! Mais c'est impossible et cela me chagrine.

Allons, il faut se mettre à corriger des épreuves et à faire dix feuillets de manuscrit. Je fais en ce moment une *Scène de la Vie privée*, pour mettre en relief les infiniment petites choses du mariage qui font que deux êtres mariés par amour finissent par se haïr.

Mille fleurs d'âme à ma chérie.

20 [avril].

J'ai, dans ce moment, quelques ressentiments de névralgie dans la tête, par suite d'une pauvre dent qui se gâte, et peut-être aussi à

cause des effroyables tourments que *Quinola* m'adonnés. Compter sur deux mille ducats et n'en pas toucher trois cents, c'est une perte irréparable pour moi, surtout dans l'état de fatigue où se trouve mon cerveau, car j'éprouve une peine presque insurmontable à me mettre à l'ouvrage; j'hésite; je ne trouve plus dans ma pensée cette agilité, cette fraîcheur d'il y a dix ans; et c'est assez naturel. Il me faudrait le repos pour me rafraîchir le crâne, et pour avoir du repos, il faut voyager, et, pour voyager il faut de l'argent, et, pour avoir de l'argent il faut travailler, créer, etc. : je suis dans un cercle vicieux d'où il m'est impossible de sortir.

Ma mère est plus atroce qu'elle ne l'a jamais été pour moi dans la vie, et me ferait perdre la tête, si je ne l'avais pas si fortement organisée.

Les Ressources de Quinola ont paru chez Souverain, avec une préface d'une douceur angélique. Eh bien, cela vient d'être l'objet d'attaques nouvelles et horribles dans la plupart des journaux. Ce redoublement de haines, d'injures et de calomnies à l'égard d'un homme pauvre, travailleur, et qui vit dans un coin, est un des plus curieux spectacles du monde littéraire. On en veut surtout à mon caractère, qu'on essaie de salir. Enfin, dans la *Revue Indépendante*, publiée par G[eorge] Sand, il s'y est glissé, à son insu, un affreux article qui m'a valu d'elle une lettre de quatre pages où elle s'excusait de son inattention. Je suis allé la voir pour lui expliquer combien les injustices servaient le talent, et comme elle m'y avait dit qu'elle voulait faire un grand travail sur moi, j'ai tâché de la dissuader en lui disant qu'elle se créerait des haines terribles. Elle a persisté, et alors je l'ai priée de faire la préface de *la Comédie Humaine* (titre général de mes œuvres réunies), en lui laissant le temps de se décider. Je suis retourné chez elle, et, ses réflexions bien faites, elle accepte, et va écrire une appréciation complète de mes œuvres, de mon entreprise, de ma vie et de mon caractère, ce qui sera une réponse à toutes les lâchetés dont j'ai été le sujet. Elle veut me venger, et, quand elle est animée ainsi, sa plume monte à une certaine éloquence. Il sera nécessaire que j'aille à sa terre de Nohan[t]-Vic où elle retourne, afin de lui donner quelques renseignements. Rien que la tâche de lire mes œuvres est quelque chose; cela fait bien des volumes, et il était bien temps de les réduire sous

une forme moins volumineuse et facile à acheter. Les deux premières vignettes de *la Comédie Humaine* sont délicieuses. G[eorge] Sand demande deux mois pour faire son travail [1].

Pendant que je suis repersécuté, mon pauvre Gavault est aussi l'objet d'une infâme persécution ; il est l'avoué de la ville de Paris, et cette position est l'objet d[e l]'envie. On voudrait l'en déposséder et l'on cherche des prétextes. Il est très malheureux et très tourmenté, en sorte que j'ai du chagrin dans un des cœurs les plus dévoués que j'aie rencontrés, car Gavault a peut-être, depuis deux ans, mis dix mille francs de son argent dans mes affaires. Hélas ! par quelle loi souffrons-nous donc tant ?... Et dans ceux que nous aimons, et dans notre cœur !

21 [avril].

On réimprime dans la collection Charpentier, comme je vous l'ai dit, *Louis Lambert* et *Séraphita*. Je viens d'en recevoir les premières épreuves. Cela a été corrigé sept fois ; voici la huitième fois que j'y applique mon esprit ; et ceci ne s'entend que des impressions, car je l'ai relu cent fois. Eh bien, j'y ai trouvé douze fautes en trente-six pages. Qu'on dise que j'ai de l'orgueil !... J'en ai eu des larmes aux yeux.

Décidément, le redoublement de rage contre moi m'a fait renoncer à l'idée de publier ce dont je vous parlais, cette histoire intitulée : *la Séparation*, où je voulais montrer les taquineries de l'intérieur domestique. Je veux mettre dans mon premier volume de *la Comédie Humaine* une grande leçon pour *l'homme*, sans y mêler de leçon pour *la Femme*, et je veux montrer comment en donnant à la vie sociale un but trop vaste, et en fatiguant et le cœur et l'intelligence, on arrive à ne plus vouloir ce qui avait été l'objet de toute la vie, au début. Ce sera *Louis Lambert* sous une autre forme. Ce petit-grand sujet va s'appeler *Albert Savarus* ; j'en veux faire une belle et poétique page pour faire enrager les critiques. Ma seule vengeance a toujours consisté à répondre à leurs aboiements par un chef-d'œuvre, et je crois tenir un chef-d'œuvre dans *Albert Savarus*.

1. Cette notice, dont le plan fut très modifié, ne fut écrite et publiée qu'après la mort de Balzac.

23 avril.

Ah ! chère chérie, combien de croyances réunies dans un espoir comme celui par lequel je vis ! Il faut croire que ni vous ni moi ne serons atteints par la maladie ni par la mort, ni détournés jamais de notre route, que la jeunesse du cœur ne s'altérera point ! Au milieu des mille souffrances de ce combat qui s'est rallumé, cette pensée : « Si elle se lassait ! » m'a traversé le cœur, et j'ai senti plus de douleur, à cette pensée, qu'à toutes les pierres que l'on me jette, qu'à toutes les calomnies que l'on m'entasse sur la tête ! Dans ces moments-là, une lettre de vous me rendrait la vie !

Enfin, je vais faire comme je fais depuis quinze ans ; je vais m'enfoncer dans les abîmes du travail, de la conception qui a cet avantage de vous faire oublier, par ses douleurs, d'autres douleurs. Il faut que je trouve par ma plume treize mille francs d'ici à un mois, et Dieu sait quels engagements je dois prendre, ou quels travaux je dois faire !

Allons, mille tendresses ; il faut se mettre à écrire, et quelle foi dans soi-même ne faut-il pas pour toujours créer, et jeter [sur le papier] des créations auxquelles on reconnaisse autant de mérites qu'aux précédentes, en présence d'une foule qui ne demande qu'à y trouver des défauts ! Oh ! vieille histoire humaine, toujours jeune !...

25 [avril].

Ce qui ne m'arrive pas six fois par an, je viens de rêver de vous ! je suis très paresseux pour me lever, car on ne prend pas tout à coup l'habitude de se lever à trois ou quatre heures du matin et de s'endormir à six heures du soir. Or, mon réveil a sonné à trois heures ; mais je suis resté pendant une heure à me rendormir et [à] me réveiller tour à tour, et c'est pendant cette heure que j'ai rêvé de vous. Je n'aime pas les rêves, même heureux ; ils m'inquiètent. Je suis de l'école des *Deux Amis*, de La Fontaine.

Hier, j'ai fait onze feuillets de ma nouvelle et je vais reprendre [ce travail]. Oh ! j'ai des jours bien laborieux !

Pendant dix ans, madame de B... rêvait constamment [à] sa lettre [de moi] qui était en route et ne s'est jamais trompée. Si je reçois une lettre de vous aujourd'hui, je croirai qu'une même tendresse aura le même privilège, car il y avait une lettre dans ce rêve.

Allons, adieu, ou plutôt à bientôt, car quand est-ce que, malgré toutes vos chères accusations, je vous ai jamais quittée de la pensée, vous qui êtes celle au nom de qui tout se fait et s'accomplit? Adieu. Je dis comme vous quelquefois. Plus heureuse que moi, cette lettre ira sous vos yeux, vous tiendrez ce papier... Oh! à cette pensée, il me semble, qu'en cet endroit, j'y puis laisser encore plus d'âme et de pénétrante affection qu'il n'y en a dans les pages précédentes, et que vous en serez plus particulièrement atteinte et frappée, et qu'en ce moment où vous lirez ces lignes, vous serez pour un moment toute à moi, comme je suis toujours, moi, tout à vous, et que vous finirez comme je finis, dans une chère extase où les âmes sont unies malgré les distances et se confondent en échangeant tous leurs plaisirs et toutes leurs douleurs, leurs mille tendresses et leurs mille craintes!

A toi, chère idole tant caressée, depuis tant de jours, et toujours plus désirée! Il y a une magnifique vie dans ma vie, et je n'en ai pas d'autre confident que ce papier!

VII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

[Passy], 27 avril-15 mai [1842].

[D] 27 avril.

Maintenant, ma vie est monotone et sans accidents. A force de me manier comme un cheval, j'ai fini par reprendre l'habitude si pénible de me coucher à sept heures, après mon dîner, et de me lever à trois heures du matin, et, depuis quelques jours, le café aidant, cet autre cruel moyen, j'ai retrouvé quelque peu d'aptitude au travail, je n'ose dire du talent, car je ne sens plus d'agilité dans

la pensée, ni de rapidité dans la conception. Je ne vois plus de fraîcheur dans les images, ni de réflexions neuves dans la trame de mon œuvre. La nécessité me pousse, et j'obéis.

29 [avril].

Vous voyez ces intervalles, sans vous les expliquer; vous vous souvenez des quinze ou vingt jours pendant lesquels une lettre *à vous* est dans le papier blanc, que j'emplis de petites pattes de mouche, sans que j'y puisse mettre un mot pour vous, et rien n'est plus explicable cependant. Pour écrire, ainsi que je l'ai toujours fait, des ouvrages au pied levé, en sept ou dix ou quinze jours, il faut se lever à deux heures dans la nuit et travaille quinze heures de suite; pendant les intervalles, on pense aux fils de l'intrigue, aux scènes, à leur disposition. Écrire à celle qu'on aime le plus au monde exige qu'on dépose le fardeau des pensées littéraires et des combinaisons dramatiques; est-ce toujours possible? Puis, mettez avec cela les exigences des affaires, des conférences, des courses!... Les vingt-quatre heures, dont sept appartiennent au sommeil, sont toujours trop courtes. La plupart du temps, je ne me soigne pas corporellement; je n'ai ni le temps de me baigner, ni de m'habiller, ni de me raser. Et il y a nombre de gens qui me veulent mis comme un dandy, qui passe à s'attifer autant de temps que j'en passe à écrire. Ajoutez à ceci que vous écrire, c'est tomber dans le paradis de mes souvenirs et dans l'enfer des espérances retardées et qu'alors, je m'absorbe, je rêve; vous, c'est ma débauche, c'est mes rêveries heureuses, c'est les flâneries de mon âme! Oh! si vous saviez quels regards je jette sur ce paysage et sur ce portrait, alternativement; combien de vie et d'éloquence! il y a mille pages de lettres écrites, jetées en cinq secondes! Que d'appels à l'avenir, que de consolations j'y trouve dans les accablements, dans les grandes injustices que je souffre. dans les détresses! — Ordinairement, quand je puis vous écrire quelques lignes, c'est et ce fut toujours le matin, en me levant, en attendant que mes esprits reviennent et soient en état de reprendre les travaux de la veille. Vous êtes ainsi la continuation de mon sommeil, de mon temps heureux!

Je ne crois pas que j'atteigne à l'année prochaine sans quelque catastrophe de fortune ou de santé. Je ne puis plus soutenir cette lutte tout seul, après quinze ans de constants travaux! Créer, toujours créer! Dieu n'a créé que pendant six jours! Aussi, mes dettes payées, vivre dans un coin, Russie ou France, sans entendre parler de quoi que ce soit, en compagnie d'un amour comme le vôtre, est une idée que je caresse beaucoup plus que celle des grandeurs que vous me reprochiez. Voudrez-vous de cette âme lassée, de cet esprit fatigué, quoique le cœur soit resté pur et enfant? Oh! dites-le-moi souvent et rendez-moi plus doux encore cet oreiller sur lequel repose si souvent ma tête, ce joli oreiller de peau qui m'a fait m'exclamer comme un badaud de Paris.

1er mai.

Les coups de canon pour la fête de L[ouis]-P[hilippe] tonnent, et dans vingt jours ce sera ma fête de naissance, dans seize jours la fête de mon saint. Après-demain on publie *Ursule Mirouët*, le chef-d'œuvre, selon moi, de la peinture des mœurs, et je lis à force une édition de *Louis Lambert* et de *Séraphita*, dans laquelle je ne voudrais pas de fautes : madame de B... et vous, mes deux anges, dans le même volume, car c'est l'ouvrage que chacune de vous a voulu. Dieu sait quelle attention je mets à cette dernière correction; vous aurez sans doute cela quand vous serez à Pétersbourg, avec *Ursule Mirouët;* je vous l'enverrai par Bellizard. Moi qui avais tant envie de voir Pétersbourg, me voilà consigné! Quant à ce que vous y allez faire, j'avoue que je ne comprendrais pas comment vous ne réussiriez pas, car *la raison* est la première loi humaine, et je ne vois pas comment on a pu annuler un contrat de mariage fait avant le mariage. On peut annuler des donations excessives faites pendant le mariage et par testament, mais ce qui vous a été concédé en vue du mariage, mais vos acquisitions personnelles?... Enfin, je ne sais rien de vos lois; seulement, cela me paraît si monstrueux que c'est incompréhensible. Mettez-vous au mieux avec votre belle-sœur; vous aurez sans doute tout par là. Soignez cette chère santé, soyez égoïste; c'est m'aimer. Allons, je

me mets à tourner ma meule comme l'esclave romain; il faut que *la copie* soit prête : trois journaux attendent.

2 mai.

Si vous voulez avoir le portrait de votre serviteur au daguerréotype, vous n'avez qu'à dire un mot, vous le recevrez dans une lettre à Pétersbourg. Je reviens de chez le *daguerréotypeur*, et je suis ébaubi de la perfection avec laquelle agit la lumière. Vous souvenez-vous qu'en 1835, cinq ans avant cette invention, je publiais à la fin de *Louis Lambert*, dans ses dernières pensées, les phrases qui la contiennent? Geoffroy-Saint-Hilaire l'avait aussi pressentie. Ce qui est admirable, c'est la vérité, la précision!

9 mai.

Je ne vous dirai rien de la terrible catastrophe de Versailles, (j'y étais, à Versailles!), car tous les journaux de l'Europe retentiront de cette affreuse affaire, mais je vous en dirai ce qui n'ira peut-être pas jusqu'à vous. Une jeune femme réussit à s'élancer par la portière hors d'une diligence en feu, mais les morts la retenaient par les pieds; elle fait d'incroyables efforts, et, en les voyant, on s'élance pour la sauver, mais elle se sent prise par le feu, retenue par les morts; elle fait signe que c'est inutile, se croise les bras sur la poitrine, et disparaît dans le brasier. On n'a retrouvé d'elle qu'un sein, intact, d'une admirable beauté, et elle a été reconnue à ses bras en croix. Ce pauvre contre-amiral Dumont d'Urville s'est écrié : « Sauvez ma femme! » et il s'est plongé dans le feu. Ce qu'on ne publiera pas, c'est le dévouement du mécanicien en chef qui, voyant l'administration résolue à faire marcher la fatale locomotive à quatre roues (au lieu de six) en mauvais état, a dit : « Eh bien, si vous la faites aller, c'est moi qui la conduirai! » Il était le mécanicien en chef. Au moment du désastre, il le prévoyait, et il avait fait signe d'arrêter, mais on n'a pas vu ses signaux, et alors il a essayé d'arrêter sa machine au moment où les essieux ont cassé, et, dans le conflit, on a vu ses mains et ses bras se cramponnant toujours (dans le feu) à la mécanique. Il y a

eu de grands actes de dévouement au milieu des flammes. Et comme il faut toujours que le Français soit *drôle*, il y a eu un jeune homme qui s'est jeté dans le feu pour sauver un bourgeois, sa femme et son enfant; quand, en brûlant ses habits, ses bottes, il les a eu mis sur la berge : « Et la bonne! a dit le bourgeois. — Ah! il vous manque votre bonne? » Il est allé chercher la bonne dans les flammes! Puis, il leur a donné vingt francs pour prendre une voiture. « Mais, votre nom? a dit le bourgeois. — Je m'appelle *Arthur de Trois Étoiles;* ne m'ayez aucune reconnaissance; mon oncle m'a fait assurer contre l'incendie ». Et il a disparu.

14 mai.

Il y a des moments où je me rappelle votre charmant : « *Je vous prie, si vous m'aimez!* », ces accents si enfantins, si câlins, et je reste alors perdu dans mes souvenirs pour quelques heures. Il me semble entendre votre voix chérie, à laquelle rien ne devrait résister. Si parfois, dans la furie du travail, je perds un peu la pensée de vous, je sens bientôt un froid dans mon âme; c'est à la lettre, et Dieu sait combien je travaille en ce moment! Il faut réparer les quatre mois inutiles qu'a dévorés *Quinola*. Perte immense! Pendant ce temps-là, les Jardies se dégradaient, et Gavault, cet inépuisable cœur, cette constante bienveillance, y fait faire des réparations. Je ne sais que devenir; mon travail ne suffit à rien et, sans mes espérances, le découragement serait entré dans mon âme pour y tout ruiner. Toujours créer! Toujours! Et, pour récréation, être assailli de soucis matériels! Hier, j'ai fini *le Voyage en Coucou*, une histoire de jeunes gens, pour le *Musée des Familles*, et qui a coûté tout autant de travail qu'un poème[1]. J'achève *Albert Savarus*; on me réclame à cors et à cris *les Paysans*, et *la Presse* me demande la fin des *Deux frères*, dont le commencement a paru il y a deux ans. C'est à en perdre la tête. — Oh! quand viendra : *vous* et *la tran-*

1. *Le Voyage en Coucou* est devenu *un Début dans la Vie*. Il fut remplacé, le 29 mai, par *les Méchancetés d'un saint*, début de *Madame de la Chanterie* [*L'envers de l'Histoire contemporaine*], morceau paru dans le *Musée des Familles* de septembre 1842.

quillité! Jamais homme n'aura été préparé par la souffrance pour le bonheur, autant que moi!

15 mai, la veille de ma fête, la Saint Honoré.

Je suis allé hier me faire daguerréotyper encore, il faisait très beau; j'ai pensé qu'en été, à Saint-Pétersbourg, on doit user du daguerréotype! Comme les communications sont rapides! En huit jours être du Havre à Saint-Pétersbourg! C'est aujourd'hui la Pentecôte, le jour où les Bourbons tenaient le chapitre de l'ordre bourbonien, et je travaille depuis cinq heures; il est six heures du matin, je me suis interrompu pour penser à vous, ramené à vous par la Suisse où j'ai mis la scène dans *Albert Savarus*. — Des amants en Suisse, pour moi, c'est l'image du bonheur. Je ne veux pas placer la princesse Gandolphini dans la maison Mirabaud, car il y a par le monde des gens qui nous en feraient un crime. Cette princesse est une étrangère, une Italienne, aimée par Savarus. Ah! si vous saviez comme les lignes que j'écris sur le lac des Quatre-Cantons me donnent le vertige! — Voici la réimpression de *Louis Lambert* et de *Séraphita* finie; j'ai eu du mal, il y avait encore quelques fautes, mais, maintenant, je n'y puis plus rien, et c'est, selon moi, les deux plus belles choses que j'aie faites. — Vous recevrez par la maison Bellizard ce volume à P[étersbourg], avec tout ce que je pourrai vous envoyer de livres.

Allons, adieu, chère vie, chère fleur; je mettrai demain cette lettre à la poste, car il faut aller à Paris pour cela. Ce sera ma fête! Hélas! ma fête, ange adoré, c'est bien moins recevoir des vœux que d'en faire, c'est bien moins d'accepter des fleurs que d'en envoyer de toujours fraîches, de toujours brillantes, cueillies dans les champs de la plus vaste affection qui fut jamais, ces champs cultivés par un constant désir, immense par tant de distances mises entre l'objet des vœux et l'être qui souhaite, qui prie, mais plus immense encore par lui-même; un désir qui comprend toutes les ambition dans un plaisir, mille vies dans une vie, d'innombrables pensées dans une pensée et qui doit vous révéler un amour justifié par les plus délicieuses qualités, car, au moins, j'ai le souvenir qui, souvent, trop souvent, hélas! me rappelle tout ce que j'aime, réuni

dans une personne : la jeunesse et la beauté, l'esprit et le dévouement, la finesse et la grâce, et tant *de propriétés*, disait madame de Motteville, de la Reine, tant *de propriétés* qui entretiennent l'amour. Quel trésor qu'un souvenir! Que de force on y puise, que de jouissances on y trouve! Chère Ève, je vous aime trop, et vous, vous ne m'aimez pas avec cet entraînement qui fait tout oublier, Mais je ne suis pas injuste; vous avez, dans votre tendresse, une profondeur qui souvent m'a consolé de bien des chagrins que vous ignorez. Mille baisers bien tendres; c'est ma fête!

VIII

A MADAME HANSKA A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Passy, 1er et 2 juin [1842].

[E] 1er juin.

Je reçois enfin une lettre de vous, le 1er juin. J'ai cru que j'en aurais une pour le 16 ou le 20 mai; depuis ces jours j'ai attendu, d'angoisse en angoisse, cette lettre; mais vous ne vous savez pas aimée comme vous l'êtes, et alors vous ne pouvez pas savoir ce qu'est [pour moi] une longue interruption. Quoique vous m'eussiez prévenue de votre défaut de liberté, chère, le temps est le temps. Enfin, je vous pardonne, par cette raison de J.-C. : « *Ils ne savent ce qu'ils font!* » Non, vous ne savez pas ce que c'est que de vivre dans un trou, travaillant toujours, et ne vivant que par une idée, et n'attendant d'autres plaisirs que d'une feuille de papier pliée en quatre. Vous ne me dites pas pourquoi votre voyage de Saint-Pétersbourg est remis; vous ne me parlez pas de vous, si vous vous portez bien, si vous êtes contente, etc., etc. Vous allez me trouver bien grognon, mais il y a plus; c'est une petite fureur de déception; vous ne me dites rien de vous.

J'avais cessé de vous écrire, par prudence. Je ne voyais point de lettres; je croyais venu le temps de votre voyage, et je me disais que vous n'étiez plus à Wierzchownia. Je ne savais que penser.

D'ailleurs, que vous aurais-je écrit? Du travail et toujours du travail. Si vous allez en août à Pétersbourg et que vous ne voyiez pas d'inconvénients à mon voyage, j'y serai, du 1er au 15 août; pour y rester jusqu'au 15 septembre. Voilà qui est facile et qui ne me coûtera que deux mille francs, un volume! Avec quelle joie je le ferai, celui-là!

Vous avez donc eu du monde, et vous avez un abbé! C'est bien XVIIIe siècle. Quant à parler de cet abbé à Berryer, Berryer me *promettra tout* et ne *fera rien*. Tel est Berryer. Berryer se croit tout son parti; il est égoïste comme un roi, sans liste civile. Cependant j'irai le voir un matin; mais ce ne pourra pas être pendant les élections.

Je travaille trop, je deviens trop cerveau; le défaut d'exercice m'engraisse démesurément, et j'attends beaucoup, pour me [faire] maigrir, des travaux du voyage. Il n'en coûte que quatre cents francs du Havre à Saint-Pétersbourg, et quatre cents francs pour revenir, ce qui fait huit cents francs; deux cents francs pour aller et revenir du Havre [à Paris]; en tout, mille francs. Ainsi, en comptant mille francs de [frais de] séjour, pour un mois, tout ira bien. Seulement je vous prie de me *caser dans une maison honnête*, car M. de Custine m'a dit qu'il n'y avait pas d'auberges, et que l'on était bien embarrassé de se loger. Si je pars, car il faut que vous me répondiez là-dessus courrier par courrier, je partirais le 1er août et [je] serais [arrivé] le 8 ou le 9, à moins que vous n'aimiez mieux que je ne parte que le 15 août, pour être à P[étersbourg] le 23 ou le 24. Les départs ne sont que le 1er et le 15 de chaque mois. Chère enfant, ceci est bien important. Répondez-moi bien en détail là-dessus.

2 juin.

Chère, vous ne m'avez pas jeté le moindre petit mot d'affection dans cette lettre, écrite en une heure, et vous croyez que je puis être *homme de lettres* en quelque chose, en vous lisant! Je n'ai jamais si cruellement senti l'ennui de cette position de faire des livres et de vivre de leur produit. Moi, *homme de lettres* en quelque chose!

En relisant votre lettre, je me suis trouvé comme tracassé par le sort dans votre chère personne. Vous êtes bien ennuyée, bien

peu libre, et tourmentée, judiciairement parlant. Ainsi, même dans ce cœur où je voudrais me reposer, il y a des affaires, des ennuis, des comptes à rendre, et des tracas. O chère adorée, à quand donc la tranquillité, le bonheur, la paix ! Je vivais beaucoup par cette idée que mes souffrances acquittaient les vôtres et que vous aviez une vie tranquille, et cette pensée me faisait accepter bien des tourments. Et vous avez des affaires encore ! Et vous êtes l'oiseau sur la branche, comme moi ! Mais sans dettes, j'espère !...

Ne donnez jamais ni harmonie ni nombre à vos phrases ; voici bientôt dix ans que je vous écris sans relire mes phrases, et sans en avoir jamais fait une. Oui, dix ans, car la vue de l'île Saint-Pierre que m'a donnée Anna, est de 1833, et nous sommes en 1842 ! Dix ans, chère, et, malgré tout ce que vous dites ou avez pensé, il n'y a eu que vous dans mon âme, *cara signora.*

Voici deux volumes de *la Comédie Humaine* d'imprimés ; mais il faut en imprimer encore trois autres, pour que je puisse avoir deux mois de liberté. Je vous porterai tout ce qu'il y aura d'imprimé. Mais pourrais-je vous apporter tous vos manuscrits, une énorme bibliothèque, qui exigera trois caisses, et pourrez-vous lever toutes les difficultés du débarquement ?

Chère, combien la vie me semble légère à porter en songeant que le 24 août je débarquerai sur le quai de la Néva. Mon Dieu, vous voir ! Mais, en écrivant ce mot, je sens mon cœur qui soulève mon bras gauche ! Venez vers la fin de juillet, pour que je puisse arriver au commencement d'août. Vous savez qu'il faut repartir en octobre, absolument. Ne diminuez pas le nombre de mes jours heureux !

Louis Lambert et *Séraphita* ont enfin paru dans la collection Charpentier, magnifiquement imprimés, et n'ayant plus de fautes que pour moi, car j'ai retrouvé cinq à six passages qui pouvaient être plus élégants, ou des suppressions à faire. Hélas ! le premier volume de *la Comédie Humaine* est plein de fautes et de changements. Il ne sera bien et correct qu'à la première réimpression.

Je travaille des pieds et des mains à faire illustrer *le Médecin de Campagne* et *Eugénie Grandet.* Je ne puis même voyager que ces deux affaires-là faites, car elles représentent vingt mille francs pour moi, indispensables chez Gavault pour payer le prix des Jardies et m'ôter les questions graves de dessus le corps, car il faut songer à

l'embarras dans lequel serait mon prête-nom si je n'étais pas en mesure de payer.

Il faut que je fasse ce mois-ci deux volumes pour *le Messager*, et un volume pour *la Presse*, afin d'éteindre mes obligations avec les journaux et avec la librairie. Cela fait, en gagnant cent cinquante mille francs, je serai quitte et j'aurai ma fortune à faire.

Adieu, cher trésor de bonheur. Je vis beaucoup par l'espérance ; mais il est dans ma nature de vivre aussi beaucoup par le souvenir, et il y a des souvenirs qui pour moi sont si beaux que je m'y abîme. Oh ! chère, aimez-moi bien ! J'attends une [nouvelle] lettre, car celle-ci n'a pas un seul petit mot de tendresses, un de ceux que vous écriviez si fin à la fin de la lettre où vous cachiez votre cœur et votre âme avec cette gentillesse qui vous est propre. Enfin, c'est à croire qu'il y avait une demi-feuille de plus [à la dernière] qui aurait été prise !

Mille fleurs de tendresse.

IX

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

[Passy], 7-9 juin [1842].

[F] 7 juin.

J'ai reçu hier matin votre lettre [numéro] trois, chère, et je puis vous dire d'elle ce que vous me dites de la mienne ; j'éprouve autant de joie que de peine ; mais plus de peine peut-être, car je ne comprends pas comment vous preniez de moi de si mauvaises idées, uniquement parce que je vous dis tout ce qui se passe dans ma vie. Quand je vous dis que je joue pour me distraire, vous entendez que je joue comme les Polonais, qui jouent à se ruiner. Mais jouer, pour moi, c'est risquer à perdre ou à gagner cent francs dans toute une soirée. Ne savez-vous pas que les *jeux* sont abolis en France, et que je n'y suis allé que deux fois, par curiosité, dans ma vie ? Pendant les quinze jours que j'ai essayé de me distraire, j'ai tout au plus gagné cent francs et rien perdu. Dans toute ma vie, je n'ai rien perdu au jeu. Aussi, tout ce que vous me dites à propos de cette passion

est tout à fait faux, par rapport à moi et m'eût fait rire si je n'avais pas aperçu dans votre lettre les ravages que cette fausse idée avait faits dans votre esprit.

Mais j'ai eu bien du malheur, et voyez ce que c'est que de vous raconter les plus petits détails de mon existence? A propos des tentatives de ma sœur, voilà que vous revenez à ces horribles phrases par lesquelles vous me conseillez de prendre un de ces partis. Non, vous ne savez pas tout ce que vous m'avez fait de mal, quand, il y a cinq mois, vous me parliez ainsi, et je ne comprends pas que vous y reveniez. Il y a, dans le chagrin nouveau que je ressens, une irritation que je vous cache et vous cacherai soigneusement. Vous m'inspirez alors un si profond dégoût de la vie, que je regrette de ne pas être compris dans quelque catastrophe, et, hier, en revenant en chemin de fer, j'étais tout à fait insensible et presque joyeux de la chance que nous avons couru de renouveler l'accident du 8 mai. Nous sommes arrivés sains et saufs miraculeusement. Je ne sais pas quand je reprendrai goût à la vie, car ayant reçu deux lettres de vous à une semaine d'intervalle, je ne crois pas que j'en reçoive de si tôt. Quand je suis ainsi frappé au cœur, je me plonge dans des travaux avec une rage qui ne s'épuise que par l'abattement le plus complet, et une faiblesse où la vie semble cesser, et c'est ce que je vais faire, car jamais je n'ai tant eu de douleurs à éteindre, à comprimer. Mon Dieu, si je vous ai fait de la peine, c'est bien involontairement, et c'est en vous obéissant. Ne parlons plus de tout ceci. J'attends la lettre où vous me direz si je puis aller à P[étersbourg], et vous me direz alors, si j'y vais, plus de choses en une soirée que dans cent lettres. Si vous ne m'aimez pas comme je vous aime, j'aurai bientôt arrangé ma vie!

8 [juin].

Si nous devons nous voir au commencement du mois d'août, il est inutile de vous envoyer le *Quinola*, car je vous apporterai bien des choses, et je ne crois pas à la bonne volonté de la maison Bellizard, pour quelque chose qui viendrait de moi. Voilà ce qui m'a empêché jusqu'à présent de me servir de cette voie que vous m'avez recommandée.

Il y a une lutte entre les paquebots du Havre et ceux de Dunkerque. et il s'ensuit que les premières places pour aller à Saint-Pétersbourg ne coûtent plus que deux cent cinquante francs. Voilà le voyage devenu bien moins cher, puisque l'aller et le retour ne font plus que cinq cents francs, et, si l'on peut vivre pour cinq cents francs pour un mois à Saint-Pétersbourg, avec quinze cents francs on peut rester deux mois. Voilà les bienfaits de la concurrence.

9 [juin].

Je vais faire remettre pour vous chez Bellizard, par mon libraire : 1° *Quinola ;* 2° *le Curé de Village ;* 3° *les Mémoires de deux Jeunes Mariées ;* 4° *Ursule Mirouët ;* 5° *une Ténébreuse Affaire* (qui n'a pas encore paru en librairie) ; 6° la nouvelle édition de *Louis Lambert* et *Séraphita ;* 7° le premier volume de *la Comédie Humaine*, où se trouvent *la Fausse Maîtresse* et *Albert Savarus*. Si cela ne vous parvient pas, ce ne sera que du papier perdu. Je n'y mettrai pas un mot, et le libraire sera censé avoir reçu une demande de vous. Mais cela ne partira que quand les dernières livraisons [du premier volume] de *la Comédie* [*Humaine*] auront paru, c'est-à-dire par le premier paquebot de juillet ou le dernier de juin. Comme nous avons un volume de *la Comédie* imprimé à l'avance et que les *Mémoires de deux Jeunes Mariées* s'y trouvent, peut-être vous enverrai-je ce deuxième volume, où vous les aurez mieux imprimés, ce qui diminuera la grosseur du paquet.

Oh ! chère aimée, malgré vos duretés, vous ne savez pas dans quel marasme me voilà tombé, vous ne savez pas ce qu'est le doute substitué à la croyance, la nuit qui succède à la lumière, la désespérance à la foi ! Vous ne savez rien, car vous ne savez pas combien vous êtes aimée ! Vous l'êtes si follement, qu'en ce moment je me cramponne à la dernière page de votre lettre ; je ne crois qu'à cela, je me cache à moi-même les autres pages où vous me rendez la liberté, la plus atroce chose que vous puissiez faire, et je m'efforce d'oublier pour ne voir que ce que vous me dites de bon, de tendre et de fidèlement affectueux. N'est-ce pas qu'il y a des démentis dans les points que vous avez laissés, en me permettant d'y voir tout ce qui me ferait le plus de plaisir ? Dites que vous entendez tout ce

qu'il y a de fraîcheur, et d'enfance et de grâce dans mon cœur, pour vous seule au monde! Écrivez-moi promptement que, quoi qu'il arrive, nous sommes toujours en 1833. Oh! chère, moi je suis toujours au lendemain de ces jours, et, vous, vous n'y croyez pas! Vous m'écrivez : « Nous ne sommes plus là »!

Voici, sans doute, la dernière lettre que je vous écrirai jusqu'à ce que j'aie reçu de vous une réponse sur Pétersbourg. Une lettre ne vous arriverait maintenant qu'au moment de votre départ. Je voudrais la finir plus heureux; mais ma tristesse est invincible, et il me semble que vous êtes changée pour moi totalement; et, pour moi, c'est la mort, ou, pour être plus vrai, ce n'est plus la vie!

Adieu, chère; même vous n'étant plus la même pour moi, vous êtes encore tout pour moi. Mais je souffre, et vous ne savez pas ce qu'est une pareille souffrance au milieu de mes travaux et de mes angoisses d'affaires!

Adieu, chère fleur, qui vous fermez à un regard trop vif du soleil, ou à une phrase de confidence, quand vous l'avez demandée. Vous êtes femme! Et moi, je vous mets plus haut!

X

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Passy, 12-13 juillet [1842].

[G G] 12 juillet

Cher ange adoré, je ne vous dirai jamais le bonheur que votre dernière lettre reçue, celle numérotée 4, du 12/24 juin, m'a causé! Combien de souffrances cette âme écrite efface! Voilà tout ce que je voulais savoir pour tout souffrir, tout pouvoir, tout supporter!

Je vais vous répondre d'abord à tout ce qui n'est pas tendresse, car je n'y veux rien mêler d'étranger. Je vois que j'ai encore le temps de vous envoyer cette lettre avant votre départ pour Pétersbourg, où je serai dans les premiers jours de septembre.

D'abord, je ne vais pas plus d'une fois faire une visite à Versailles par quinzaine, et je vois que vous avez là-dessus de fausses idées.

Au moment où vous écriviez combien M. Gambey, le plus fameux constructeur d'*ouvrages de précision*, membre de l'Académie des sciences, vous causait de jalousie relativement à l'abbé Jacottin, j'étais dans les ateliers de Gambey, à causer machine avec lui. J'ai admiré cette coïncidence, et ce fait, puéril en lui-même, m'a causé tant d'émotion que j'ai eu les yeux mouillés; il m'a semblé que le nom écrit par vous m'avait frappé ici, car il y avait d'autres membres de l'Académie à consulter. L'un, M. Poncelet, est plus près de Passy que Gambey, qui demeure dans le faubourg du Temple, et c'est chez Gambey que j'ai couru. Explique cela qui pourra!

Chère chérie, lutter! Oh! moi qui sais ce qu'est la lutte, et cruellement, jugez ce que j'éprouve quand vous me dites que vous luttez! Je vous adorerais, quand je ne vous aimerais pas déjà de toutes les puissances de mon âme! Vous ne saurez jamais les torrents d'émotions qui m'ont labouré le cœur en lisant la page de votre lettre où vous me parlez de tout cela. Non, je ne vous écrirai jamais rien qui puisse vous faire sourciller. J'ai deux lignes de votre lettre qui sont toute ma vie. Vous serez et à Dieu et à moi. Je sais bien que l'on fait de moi une espèce de Croquemitaine et que la calomnie, les mille sottises parisiennes, l'ignorance, agissent avec moi, sans comparaison, comme avec Napoléon, que tout l'équipage du *Northumberland* croyait velu comme un ours et qui les a stupéfaits, *quand on a su qu'il se servait d'eau de Cologne pour sa toilette*. Le premier camérier du pape a pris un de mes amis à part, dernièrement, il y a trois mois, et l'a prié de venir déjeuner avec lui, Monsignor Brutti. Le prélat s'enferme, se met dans une pièce inaccessible, et là, lui dit :

— J'ai su que vous connaissiez monsieur de Balzac: décrivez-le-moi! Dites-moi ses mœurs, ses habitudes, etc.

Séraphita et *L[ouis] Lambert* ont mis contre moi tout le Sacré Collège.

Je continue, car ceci est arrivé tant de fois, sous tant de formes, que je ne vous le dis que parce que mon ami arrive de Rome, et m'a dit cela en riant ce matin. Donc, je réponds à une question grave de votre lettre. *Politiquement*, je suis de la religion catholique ; je suis du côté de Bossuet et de Bonald, et ne dévierai jamais. *Devant Dieu*, je suis de la religion de Saint-Jean, de l'église mystique, la seule qui ait conservé la vraie doctrine. Ceci est le fond de mon cœur. On

saura, dans quelque temps, combien l'œuvre que j'ai entreprise est profondément catholique et monarchique. Mais il arrivera à *la Comédie Humaine* ce qui est arrivé au système continental, d'être comprise quinze ans après la mort de l'auteur.

Vous vous trompez donc étrangement, mon ange chéri, sur moi; ne vous occupez plus de la question religieuse; vous vous faites des chagrins inutiles et à faux. Nous ne pouvons pas avoir de dissidence à cet égard.

J'arrive au délicieux passage de votre lettre, relatif aux hommes qui ne se construisent pas leurs nids, comme les hirondelles. Chère, vous me feriez, je crois, au besoin de la littérature. C'est charmant de style; voici la première fois que je vous parle style, car je n'ai jamais cherché que votre cœur sous les phrases. Le style est un vêtement, et comme il s'agissait de choses matérielles, j'ai pu admirer ce passage. Écoutez-moi donc encore ici bien sérieusement.

Un jour, à Genève, à brûle-pourpoint, en nous promenant vers le pont de fil de fer (oh! ces lieux, je les vois toujours!) vous m'avez demandé : « Peut-on vivre à Paris avec cinq cent mille francs de fortune? » Oui et non. Non, si l'on veut aller dans le monde; oui, si l'on vit pour soi, chez soi.

Apprenez, chère âme de mon âme, que je n'ai point de goûts fastueux; que pour certains esprits vraiment grands, et je crois être grand, il n'y a que deux façons d'être : ou vivre grandement, comme vivent les gens qui ont cent mille francs de rente, ou vivre simplement. Ce qui me fait horreur (et vous penserez comme moi), c'est le milieu bourgeois, c'est les demi-mesures, les demi-partis; c'est de concilier la richesse et la pauvreté, de ménager la chèvre et le chou. Avec douze mille francs de rente on peut vivre *simplement* à Paris, se loger dans un faubourg, n'avoir que deux domestiques et se tenir sur une apparence respectable.

Mais, j'appelle douze mille francs de rente, douze mille francs de rente avec un mobilier et tout ce qu'il faut pour vivre. Or, un mobilier est une chose chère; cela représente cinquante mille francs. J'ai, moi, pour quatre-vingt mille francs de mobilier.

Entre douze mille francs de rente pour un ménage de deux personnes (mari et femme) et soixante mille francs de rente (pour le même ménage), tous les revenus intermédiaires sont pleins

d'ennuis et de souffrances; c'est les fortunes bourgeoises qui veulent les plaisirs du luxe parce qu'elles en approchent, et qui flottent entre les privations et les plaisirs. A soixante mille francs [de rente] commence la vie de Paris, pleine, entière et sans soucis, avec une bonne administration.

Je veux traiter cela à fond avec vous, car vous me le demandez, et je veux vous apprendre cette vie-là.

Supposez que vous ayez huit cent mille francs d'argent à vous (soixante-dix mille ducats), que vous vouliez venir vivre en France, voici ce qu'il faut faire pour y vivre bien, heureuse et sans soucis. Il faut consacrer trois cent mille francs à l'achat d'une terre où vous rez passer sept mois de l'année et qui ne rapportera que dix mille francs de rente, mais où vous vivrez pendant sept mois pour sept mille francs, vous et votre famille. Vous emploierez cent mille francs à [acheter] une maison à Paris pour y passer cinq mois d'hiver; puis, vous emploierez les quatre cent mille francs restant, en rentes *dans les fonds français* pour subvenir à vos cinq mois d'hiver à Paris, qui vous coûteront quinze mille francs. Voilà la sagesse et le bonheur, à huit cent mille francs. Diminuez les placements d'un peu d'argent, si vous n'avez que six cent mille francs (cinquante mille ducats), c'est la même chose, le même emploi. Mais comptez toujours une somme de cinq mille ducats en plus pour l'arrangement de la vie.

Entrons dans les détails. Un ménage dans ses cinq mois d'hiver à Paris (novembre, décembre, janvier, février, mars), se fait voiturer pour trois mille francs; sa cuisine lui coûte cinq mille francs; ses toilettes et ses plaisirs deux mille cinq cents, ses dépenses générales : les gens, le feu, les lumières, etc., deux mille cinq cents. Vous voyez qu'il y a deux mille francs de plus pour les oublis et pour les cas extraordinaires. (Je suppose le ménage dans sa maison, avec ses meubles payés.) Ancelot a acheté rue Joubert, chaussée d'Antin, une charmante maison pour cent mille francs. Il vaut mieux employer ainsi cent mille francs que de payer dix mille francs de loyer, ou de se mettre, à deux mille francs par mois, dans un appartement meublé.

Le reste de l'année, dans la petite terre, on vit comme on veut. Toutes les terres, outre leurs revenus, ont leurs redevances en

beurre, volaille, fruits, grains, etc, leurs jardins et leurs parcs; et la province est, sur Paris, comme existence, de quatre-vingts pour cent meilleur marché, dans les campagnes. Ce programme ne comporte pas de chevaux à soi.

Autre formule. On peut parfaitement vivre toute l'année à Paris, (avec une maison à soi), avec trente mille francs de rente. Gérard recevait comme un roi, les mercredis, et n'avait que trente mille francs de rente. Mais il avait sa maison de campagne à Auteuil et sa maison à Paris, qui représentaient bien un capital de trois cent mille francs. Or, pour avoir trente mille francs de rente dans les fonds français, il faut huit cent mille francs.

Lamartine tient un état [de maison] assez considérable, et n'a pas plus de cinquante mille francs de rente; il va passer six mois dans sa terre.

En s'éloignant de Paris et cherchant de bonnes occasions, on peut avoir une charmante terre (et avoir une perspective d'augmentation de capital) avec trois cent mille francs. On trouve même un château qui a coûté plus que cela à bâtir, dans le Berry, dans la Sologne, dans les Landes auprès de Bordeaux, dans le Périgord, car en Normandie et autour de Paris, dans un rayon de soixante lieues, tout est à sa plus grande valeur.

Il faut consacrer un an ou deux à chercher et à attendre les occasions et avoir pour conseil un homme comme Gavault, *au fait de ce qui est une bonne affaire*.

Cette chère madame de B... était toujours divinement mise et ne dépensait que huit cents francs par an pour sa toilette. Avec neuf mille francs de rente elle faisait vivre sa famille. Il y a une science de l'existence à Paris; mais je la connais mieux que qui que ce soit. Avec cette science, une famille ayant une fortune de soixante mille francs de rente, vit mieux et plus grandement qu'une [famille ayant une] fortune de cent mille francs de rente, qui ne la possède pas.

Vous me croyez fastueux, et je suis l'homme le plus économe qui existe. Seulement, il y a des calculs que les imbéciles appellent du faste. Exemple : rue Cassini, j'ai acheté pour quinze cents francs de tapis en 1833; ils sont encore neufs et très beaux. On a crié au luxe. Ils couvrent sept pièces. Depuis dix ans, si j'avais fait frotter mes

pièces par un frotteur à cinq francs par mois, j'aurais dépensé six cents francs dont il ne me resterait rien. Ils dureront encore dix ans et seront une magnificence dans une terre. Eh bien! j'aurai eu le luxe, là où un ménage économe aura eu la pauvreté. Mon cabinet ici est tendu de velours ; on a crié au luxe. Les gens qui crient au luxe mettent chez eux du papier à dix francs le rouleau ; un rouleau équivaut à cinq aunes d'étoffe. Mon étoffe coûte deux francs cinquante centimes [l'aune]. Ils laissent leurs dix francs au propriétaire et moi j'emporte mes douze francs cinquante centimes quand je quitte mon appartement. Mais on dira que je me ruine en ameublements. Ici, la chambre de ma mère est tendue en perse qui a duré dix ans, rue Cassini, et qui durera encore dix ans, et qui coûtait deux francs l'aune ! Un cartonnier en acajou vulgaire, de douze cartons, un meuble d'épicier, vaut cent francs. J'achète pour quatre-vingts francs un délicieux meuble d'ébénisterie antique, et l'on crie au luxe ! Un épicier achète [pour] deux cent cinquante francs une commode en acajou ; moi j'achète un meuble en ébène, orné de cuivres superbes, plus beau qu'un Boulle, pour le même prix. Il perd [à l'occasion] deux cents francs sur sa commode et mon meuble vaut cinq cents francs. Tout est ainsi. Hippolyte Souverain disait à quelqu'un, de moi : « Il sait mieux calculer que Rothschild » !

En voilà assez sur la vie parisienne. Vous voyez que les fortunes sont ce que les font les maîtres, et qu'on ne peut rien dire sans une base ; il aurait fallu me poser des chiffres. Si, en 1833, vous eussiez vendu Paulowska, cinq cent mille francs, et que vous les eussiez placés dans les fonds français, vous auriez aujourd'hui vingt-cinq mille francs de rente et trois cent cinquante mille francs de capital, (outre vos vingt-cinq mille francs de rente), produits par l'accumulation des intérêts ; et, si on les eût placés à mesure, vous auriez quinze mille francs de rente de plus, c'est-à-dire quarante mille francs de rente. Si vous n'en avez pas assez, de ceci, nous y reviendrons.

Moi, j'ai quatre-vingt mille francs de mobilier, et les Jardies me coûtent cent vingt mille francs. Je dois deux cent mille francs. Si mes valeurs étaient réalisables, je serais sans fortune, mais sans dettes.

Les Jardies sont une erreur ; je voulais y vivre en dépensant peu. La vie autour de Paris est deux fois plus chère qu'à Paris. Nous payons une côtelette sept sous à Passy ; elle vaut cinq sous à Paris,

Paris affame ses environs, comme un grand chêne qui ne laisse rien venir sous lui.

En somme, cent mille francs [employés] à une maison, cent mille francs aux ustensiles de la vie, trois cent mille francs à une terre, et trois cent mille francs sur le grand livre, font une charmante existence et veulent quatre-vingt mille ducats. Si vous n'avez que quarante mille ducats, vous tombez dans une existence simple, effacée, calme et tranquille, au fond d'une province, ou dans un faubourg de Paris.

Cher ange, aimé comme jamais créature ne le fut, car vous êtes aimée pour vous, plus pour votre belle âme que pour votre beauté, et vous savez de quelle passion vous êtes l'objet, — mais vous êtes encore plus aimée pour votre esprit et pour votre cœur, — eh bien, ne vous jetez dans aucun désespoir. Dieu nous a réunis, il fera le reste. Oui, je le sais, vous n'avez pas eu comme moi, dans ces neuf années, les préoccupations pour mitiger l'attente; mais, croyez bien que pour être rapide, au milieu des combats, le sentiment n'en était pas moins tout aussi profond. J'aime, j'aime uniquement et j'espère. Je ne veux pas que vous ayez de tristesses; je veux que vous sentiez tout ce que vous êtes pour moi, mais je veux aussi que vous sentiez tout ce que je suis pour vous. Il y a quelque chose de fixe et d'immuable dans mon cœur, qui doit donner de la force à ma chère compagne. (Hélas, Sismondi est mort, et comme nous avions vu dans l'avenir une image de notre attachement dans ce couple, j'ai eu comme un coup au cœur en apprenant cette nouvelle et j'ai pensé à sa veuve, et à notre soirée aux Chênes, pendant quelques jours.) Oui, nous serons heureux pour le reste de nos jours et nous aurons un beau soir, après avoir été l'un et l'autre bien tourmentés dans nos premières années. Aucune circonstance, aucune chose possible ne peut me faire changer. Ne tourmentez jamais votre cœur ni le mien. Ayez en moi la foi vive que j'ai en vous. Ne vous mettez de rides ni au cœur ni au front. Non, votre esprit n'a pas vieilli; vos lettres d'hier sont celles de 1833; il y a les mêmes inquiétudes, les mêmes idées, et, croyez-moi, ma chère fleur céleste, toutes ces choses s'abîmeront dans le cours du bonheur, dans la profondeur *océanienne* d'un amour comme le mien. Je me charge de vous rajeunir, ma coquette bien-aimée, car je prends cela pour des coquetteries.

Albert Savarus a eu beaucoup de succès. Vous le lirez dans le premier volume de *la Comédie Humaine*, presque après *la Fausse Maîtresse*, où j'ai fait reluire le nom de Rzewuski, au milieu de ceux des plus illustres familles du Nord, avec une joie d'enfant !

Pourquoi je n'ai pas mis Francesca Colonna à Diodati [1] ? Hélas, j'ai eu peur que ce ne fût trop transparent. Diodati me fait battre le cœur ! Ces quatre syllabes, c'est le cri du : *Montjoie Saint-Denis !* de mon amour. Il y a deux choses que je sais : aimer et souffrir ! Si vous saviez que je ne puis arrêter ma pensée sur l'idée de vous revoir dans deux mois d'ici, à Saint-Pétersbourg, sans avoir tout mon sang au cœur ! Vous n'êtes pas encore dans le secret de votre empire ; vous n'êtes pas encore allée au bout de votre royaume ; vous ignorez l'étendue de l'impression que vous faites ; vous n'avez pas vu les larmes que me met aux yeux une page comme celle que je viens de lire sur l'accident du 8 mai. M. de Balaincourt, lui qui tord une barre de fer avec ses mains, y était ; il m'a tout raconté. La femme qui a apparu au-dessus des wagons, comme le génie du feu, était belle ; elle a vu l'impossibilité d'être secourue ; elle a plié un genou, fait ses prières et s'est jetée la tête la première dans le feu. M. de Balaincourt avait des larmes aux yeux en me disant cela.

Oh ! chère, vous ne sauriez imaginer le tressaillement de cœur que m'a causé le récit de vos inquiétudes ! En ce moment, j'ai vingt ans, et je vois que j'aime pour la première fois, pour la seule fois, en vous aimant.

Je suis très chagrin de savoir que vous n'êtes pas à Pétersbourg pour votre affaire ; mais j'espère que votre frère et votre belle-sœur vous auront rendu service.

Pendant l'intervalle que j'ai mis entre ma dernière lettre et celle-ci, et qui est motivé par ce que je vous y disais, je suis allé à *Arcis-sur-Aube* pour voir le pays, car j'y mets la scène du roman que je fais pour vous aller voir [2], et j'ai vu ces lieux mémorables où l'Empereur a combattu, et la maison où Danton est né.

1. Francesca Colonna, princesse Gandolphini, l'héroïne de *l'Ambitieux par amour*, la nouvelle citée dans *Albert Savarus*. A peine voilés et modifiés, presque tous les détails réels de l'entrée en relations de Balzac avec madame Hanska figurent dans ce roman.

2. *Le Député d'Arcis.*

Ah ! j'ai beaucoup de chances pour être élu membre de l'Académie française ; permettez-moi de vous le dire, madame *l'humble*, ça mène à la pairie. Mes dettes sont le seul argument des opposants contre moi.

Je n'ai pas eu le temps d'aller à Nohant, et comme *elle* veut faire quelque chose sur moi, je ne suis pas fâché de n'y pas aller [1].

Chère adorée, je vous envoie cette longue lettre écrite dans le premier moment de joie que m'a fait cette chère lettre, que je vais relire ; et il est bien entendu *que jusqu'à ce que je reçoive une information* de la chère *Babouche de Salomon*, je continue à vous écrire. Je serai le 20 août à Dunkerque, prêt à partir par les bateaux, à moins d'un contre-ordre de ma souveraine absolue.

Donc, à quelques jours d'ici, vous recevrez une lettre où je vous aurai écrit tous les soirs un petit mot. Je reprends mes chères habitudes.

Je crois que vous serez très heureuse de lire *Ursule Mirouët*, et si l'abbé Jacottin est avec vous, il vous dira que c'est l'ouvrage d'un catholique.

Je ne vous parle pas de nos élections qui sont finies, car j'éprouve une rage en pensant que faute de quatre mille ducats, je ne suis pas cette année à la Chambre.

Il ne m'est rien arrivé de bien saillant dans l'intervalle assez considérable qui se trouve entre cette lettre et ma dernière lettre. Beaucoup de travaux, d'énormes sur mes réimpressions de *la Comédie Humaine*, beaucoup d'ennuis et peu d'argent ; nous sommes en ceci frère et sœur. L'hostilité de votre petit monde ne m'étonne pas. Ils sentent que je vous aime plus à moi seul qu'à eux tous, et ils sont jaloux. Je dis comme vous : beaucoup d'adresse, de prudence, et je me fie à vous ! Hélas ! cher ange, quand ne m'y suis-je pas fié ? Enfin, j'attends depuis dix ans, les pieds dans un brasier, la tête menacée d'une fièvre cérébrale et mon docteur tous les quinze jours, et dans des difficultés d'existence qui auraient fait se suicider des gens bien forts. Je ne me fais pas de ceci un mérite, mais je le dis comme fait, car la grandeur de la récompense est en harmonie avec la grandeur du martyre.

1. Chez George Sand.

13 [juillet.]

Je veux rendre ce 13 heureux en vous écrivant et vous disant un petit mot d'adieu. Il était onze heures du soir hier quand j'ai cessé de vous écrire. Je griffonnais ainsi depuis neuf heures, après mon dîner.

Je viens de relire l'*Avant-Propos* qui commence *la Comédie Humaine*. Il a vingt-six pages et ces vingt-six pages m'ont donné plus de mal qu'un ouvrage, car elles prennent, par la circonstance, un caractère de solennité qui effraie celui qui prononce ces quelques paroles en tête d'une collection si volumineuse. Gavault a été mon critique, et mon critique plein de paternité, je dirais presque de maternité. Quand vous lirez ces pages, vous ne me demanderez plus si je suis catholique et quelles sont mes opinions ; elles ne sont que trop tranchées, dans un siècle aussi éclectique que le nôtre.

J'ai relu votre chère lettre ; dans le premier moment, j'étais comme un Italien, tout à la sensation, au bonheur, et je ne pouvais juger. Laissez-moi vous dire, avec la plus vive tendresse, que je vous vois plus tourmentée qu'il ne le faut par les choses de la vie. C'est ne pas savoir mettre son âme en haut lieu, que de leur donner autant de prise sur nous. A quoi sert l'élévation de l'âme, si on laisse monter jusqu'en cet endroit les tracasseries de la vie? Mais, chère, on peut être calmes, dignes, heureux, au fond de la Bretagne avec dix mille francs de rente. Je ne veux pas que vous subordonniez votre bonheur à des considérations matérielles. Je vous aime mieux que cela ; je ne veux pas que vous vous fassiez de pareils chagrins. Ne prêtez à la douleur que ce qu'elle doit prendre. Dans mes plus cruelles anxiétés, moi, j'ai toujours réservé dans le fond de mon cœur la place où vous étiez et où je me réfugiais. Sachez bien que si, mes dettes payées, il ne nous restait que dix mille francs de rente, vous auriez encore une magnifique existence, car j'ai encore douze années à travailler dans le silence et la retraite, et mon travail représente vingt-cinq mille francs par an. Voilà pourquoi je veux me trouver libre d'engagements.

Allons, adieu, chère flamme de ma vie. Ayez foi en nous deux ; rejetez-vous sur moi quand vous vous trouvez trop blessée, car ce fut mon

secret quand mes douleurs étaient trop vives, et trouvez ici tous les trésors de la plus solide, de la plus vraie, de la plus sincère et entière affection qui fut jamais; elle est infinie, inébranlable, immuable et heureuse! Que la certitude de mon bonheur fasse du moins le vôtre, si je suis assez malheureux pour que vous ne soyez pas heureuse d'aimer. Ah! je voudrais qu'ici vous fussiez enveloppée, enserrée, par les mille tendresses, par les effusions, par les fleurs de mon âme, et par les caresses de ce sentiment inépuisable. Comment ne suis-je pas tout pour vous, comme vous êtes tout pour moi? Y a-t-il en moi quelque imperfection qui s'y oppose? Vous me direz cela, car si je pars le 20 août de Dunkerque, je ne puis avoir de réponse à cette lettre qu'à Pétersbourg.

Mille et mille adorations.

Un certain monsieur de Gericht, qui se dit votre cousin, ici, à Paris, est-il votre cousin?

XI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

[Passy], 8 août [1842], onze heures du matin.

[H H]

Je reçois à cette heure, aujourd'hui, votre chère et adorée lettre cinq, du 8/20 juillet, et ma réponse va être à la poste, dans trois heures, à Paris. Je brûle dix feuillets écrits où il n'y avait que mon journal, des choses tristes, la description du service du duc d'Orléans, etc., et je veux répondre ici seulement à votre lettre. Oh! chère aimée, si vous saviez quelles larmes je viens de répandre, sans les avoir pu retenir, en lisant la défense de venir à Saint-Pétersbourg! Quelles fleurs d'espérances ont été coupées! Que de soupirs et de bonheurs dissipés! Quels rêves sont [détruits] autour de moi! Oh non! vous n'en saurez rien, car *vous avez raison*. C'est moi qui suis un insensé! Mais je vous aime comme je vis, comme je respire, et j'avais tant vécu, tant respiré dans cette espérance! Pour

vaincre la profonde mélancolie dans laquelle je vais tomber après vous avoir écrit, il faudra m'accabler de travail. Il n'y aura que cela !

Quant à la pierre tombée, n'en ayez point peur; mais votre superstition m'a fait plaisir. J'ai eu le même sentiment d'effroi le jour où j'ai perdu, sur la place Saint-Sulpice, un des deux anneaux de chemise que m'avait donnés madame de B...; mais c'était en 1822, et nous avons eu neuf ans de bonheur sans nuage.

Quand vous serez à Saint-Pétersbourg, donnez votre adresse à l'ambassade française. Je verrai M. de Barante, dont un autographe enveloppe ma lettre, et il vous fera parvenir sûrement (s'il est à Paris), — lui ou le ministère des Affaires étrangères, — une bague que je porte et sur laquelle est écrit *Ave*, votre nom d'*Éva* retourné. Elle est faite pour mon petit doigt et vous ira à merveille; c'est un joli bijou, et vous l'aurez vers le commencement de septembre, à Saint-Pétersbourg.

Je quitte, pour vous écrire, un article qu'on attend pour le numéro de demain d'un nouveau journal, au risque de voir interrompre ma publication [1]; mais votre lettre m'a bien violemment ému; je ne pourrais rien faire !

Ne vous impatientez pas si vous n'aviez pas la bague. C'est que j'aurais trouvé les occasions peu sûres ou dangereuses.

Ce que vous m'apprenez de vos affaires m'afflige profondément, autant que l'affliction de votre tante [2], quoique votre tante ne m'aime pas et me soit opposée. Elle vous aime, et quiconque vous aime est sacré pour moi, fût-ce un de mes ennemis.

Tout ce que vous me dites de votre intérieur m'a fait autant de mal qu'à vous, et voilà de ces douleurs qui ont prise sur moi, car je leur réserve tout mon cœur. J'avoue, à ma honte, que les événements comme le chemin de fer, comme la mort du duc d'Orléans, me trouvent presque froid. Mourir, ce n'est rien; mais savoir une nature élevée, supérieure, en lutte avec les hommes et les choses, blessée à tout moment, ah ! je sens ses douleurs par tous les pores ! Ah ! chère, que me dites-vous, que je n'ai eu que des con-

1. *Le Danger des mystifications (Un Début dans la vie)* dans *la Législature.*
2. Comtesse Rosalie Rzewuski née Lubomirska.

trariétés ! Ah ! chère ! j'ai vécu de désastres. Ma vraie vie n'est que dans deux sentiments ; — je n'en ai pas d'autres : — ma tendresse filiale (et qui n'a plus d'objet aujourd'hui), pour madame de B..., et mon amour pour vous. Voilà l'histoire de mon âme, en deux mots. Aussi, ne savez-vous pas tout ce qu'il y a dans mon cœur pour vous ! Toutes mes actions, mes déterminations, mes pensées, n'ont de sens que par vous; vous en êtes le principe, le mobile secret, et je n'aurais plus de sens si vous veniez à me manquer. Toute vie, quelle qu'elle soit, splendide ou de la dernière simplicité, sera pour moi la vie heureuse, avec vous. Si je n'avais plus que moi, j'irais achever de vivre dans un coin, avec douze cents francs de rente, que je saurais me constituer en un an, sans me soucier de quoi que ce soit au monde, pas même de ce que je pourrais devoir. Ainsi, vous êtes encore plus que vous ne le croyez, vous êtes ma probité. Vous pouvez tout me demander, [même] de rester ici quand vous êtes à six jours de moi; je pleurerai, je marcherai plus souvent la tête baissée que la tête levée; mais je resterai. Si vous vous souvenez du roman d'*Indiana*, je vous dirai que je vous aime comme aimait Ralph, ou plutôt que je vous aime comme je sais aimer, ce qui n'a été dit par aucun livre; pas même par les miens, et ce qui ne sera connu de personne au monde, si vous ne le devinez pas ou ne le sentez pas à travers les distances qui nous séparent.

Si l'abbé Jacottin revient en France, adressez-le-moi, pour que je voie quelqu'un qui vous a vue, que je le questionne et que je respire l'air qu'il apporte. S'il veut un outil quelconque de M. Gambey, qu'il me le demande; je le lui envoie, fût-ce un quart de cercle. Non, car il faut des années pour le construire et cinquante mille francs !

Donc j'attendrai vos ordres pour aller vous voir. Oh ! si vous pouviez venir cet hiver en Galicie ou à Vienne, ou à Berlin, ou à Dresde ! Enfin, chère, ne me dites pas que vous êtes brisée, que vous avez le cœur froid, que vous perdez de votre calme; ne me faites pas ces affreux chagrins; laissez-moi croire qu'il y aura dans l'affection si profonde et si étendue que j'ai pour vous un baume réparateur, que le bonheur vous rendra la jeunesse que vous avez soi-disant perdue. C'est moi qui crains que vous soyez épouvantée

des changements que mes continuels travaux et les séances constantes à ma table ont faits en moi. J'ai tourné au Taltischeff. Quant à vous, songez [aux] Sismondi! Étaient-ils heureux! Le regard et le sourire de cette chère ange-femme sur ce bœuf travailleur, sur cet homme si ennobli par la continuité du labeur, est ce que j'ai vu de plus pénétrant et de plus attendrissant au monde, après votre chère voix, votre jalousie et votre tendresse.

C'est donc à Pétersbourg que je vous enverrai les trois premiers volumes de *la Comédie Humaine*, et ce que je dois vous y joindre de livres.

Je vais me distraire en faisant le drame de *Richard-Cœur-d'Éponge* pour Frédérick [Lemaître].

J'ai appris quelque chose de bien vilain de Victor Hugo à moi, et d'une manière certaine. Un si beau génie avoir des petitesses semblables!

Oh, chère! Adieu, car je ne veux pas perdre une minute; il est midi, il faut que je cachète cette lettre et que je la porte au centre de Paris. Avec quelle anxiété votre lettre était attendue, et quel chagrin de renoncer à cette espérance de vous voir, d'entendre votre voix chérie, de sentir cette chère petite main! Enfin, ma vie se passe dans le provisoire, et puis vous êtes en ce moment l'arbitre souverain de mes destinées. Il y a huit jours, je voulais partir sans attendre votre lettre. Eh bien, je vous aime tant, que tout en sentant des larmes dans mes yeux, j'ai dit: « Allons, j'ai bien fait, je l'aurais contrariée; je lui aurais nui. Il faut tant de circonspection dans une pareille crise; elle est plus sage que moi; qui veut la fin veut les moyens. » Mais, comme il y a toujours un peu de l'enfant chez moi, j'ai pleuré.

L'*Avant-Propos* de *la Comédie Humaine* est terminé. Il m'a bien coûté. Vous ne vous en apercevrez pas en le lisant.

Ah! vous ne me trouvez pas assez calme, assez soumis aux événements! Chère, ne me reprochez pas le peu de jeunesse qui me reste; c'est vous plaindre de votre bien, et de ce qui vous appartient. Après des années de bonheur, je serai toujours exigeant, mais ne croyez pas pour cela que mon affection ne soit pas profonde. Un attachement créé par une si puissante sympathie, par

dix années de liens, de pensées !... N'accusez pas cela, car cela est si rare et ne se crée que par des femmes comme vous, et ne se refait pas dans la vie. Je vous aime de toutes les manières, et voilà le vrai mot de tout ceci, et vous seriez fâchée avec raison de ne pas être aimée ainsi.

Allons, adieu, chère vie et âme de mon âme et de ma vie. Ayez toujours bien soin de vous, ne prenez pas trop de soucis; faites comme moi, qui ne puis être agité que par ce qui vient de vous, ou vous regarde. Enfin, que votre volonté soit faite.

Chère Anna! Je la veux bien heureuse, car elle calme bien de vos chagrins.

Comme je suis fâché que vous n'ayez pas *Ursule Mirouët*, et qu'il faille encore tant de temps avant que vous connaissiez toute la littérature de votre mougik!

Allons, mille tendresses, et toutes les fleurs de mon âme, toutes les caresses de mon cœur. Écrivez-moi tous les endroits où vous irez. Une lettre, ne savez-vous pas que c'est un de mes trésors?

XII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Passy, 25 août 1842.

[J J]

Chère, je reçois votre dernière lettre [numéro] six, où vous m'annoncez votre départ pour Pétersbourg. Vous faites bien. Gagnez votre procès, ce sera mieux. Mais ce que je veux que vous vous graviez d'une manière inaltérable dans le cœur, c'est que votre procès perdu vous rendrait peut-être plus chère à votre ami, si son affection pouvait s'augmenter, et que, malgré vos absurdes idées sur les Dames Augustines, vous vivrez heureuse et adorée, *con vostro sposo di cuore*.

Je ne veux pas que vous changiez de bague pour quelque chose qui n'irait pas bien. Il n'y a pas de date à mettre, que : *in æter-*

num. Vous aurez une bague absolument semblable à la mienne, et il y aura dessus mon *Ave* retourné : *Éva*.

On vous remettra à Saint-Pétersbourg un paquet composé des quatre premiers volumes de la *grrrrande Comédie Humaine*, et d'une petite boîte contenant la bague. Ce ne sera confié qu'à un jeune homme de l'Ambassade française, ou à quelqu'un de sûr, un Français. Je m'adresserai pour cela aux Affaires étrangères.

Je travaille énormément pour diminuer mon passif le plus possible. Travailler, c'est vous aimer. Ah ! si vous saviez quel redoublement d'ardeur j'ai depuis que je travaille pour nous ! Les libraires en sont étonnés, eux qui ne s'étonnent de rien.

Moi, je voudrais que vous eussiez promptement une solution. Perdu ou gagné, le procès vous laisserait tranquille.

Oh ! chère niaise ! Ne savez-vous pas qu'avec l'alphabet on obtient vingt-quatre fois plus de nombres qu'avec les nombres, car c'est vingt-quatre infinis ? A la bibliothèque royale de Paris, on numérote A—1, B—1, C—1, etc. On a donc vingt-quatruplé les nombres ! Ainsi tombent vos doléances sur le choix de ma numération.

Comment vous parler de ce qui termine votre chère lettre ? Si je me livre naïvement aux expressions de mon cœur, vous me dites que j'aime en collégien, que j'ai quinze ans, et vous vous moquez de moi. Mais, hélas ! le travail, à ma grande honte, m'a conservé très enfant; je n'ai pas le cœur de mes quelques cheveux blancs. Je suis exactement le même que j'étais à Neuchâtel, et à Genève, et à Vienne; seulement, le corps a vieilli dans ce travail de géant, travail continuel, sans relâche, sans trêve, sans autres douceurs que celles qui sont tombées comme une rosée depuis quelques mois. Chère, soyez mille fois bénie pour ces suaves lignes, où vous me donnez tant de courage en me disant les secrets de votre cœu angélique.

Ne croyez pas, cher ange, que j'aie les distractions dont vous me gratifiez; je vis bien dans la solitude, comme vous, et plus que vous ne le pensez. Mais il faut le voir pour le croire. Comment une femme comme vous n'additionne-t-elle pas les travaux de l'année, les pages que j'écris, et me répète-t-elle les mêmes banalités ? Voilà ce qui me confond. Vous ne savez donc pas qu'il n'y a rien de plus exigeant que le monde de Paris, qu'il vous veut tout entier,

qu'il n'y a que solitude pour un homme qui travaille seize heures par jour, et que je n'ai pas le temps de faire mes courses d'affaires. Vous êtes dans la plus étrange erreur sur mon compte en vous imaginant qu'un homme comme moi *a des amis!...* Je ne vois pas ma sœur trois fois en deux mois. Pour écrire un roman de deux volumes tous les trois mois, il faut écrire avec une rapidité qui vous effraierait; mais il y a des gens qui seraient trois mois *à le concevoir!...* Vous me faites tomber des mains votre lettre; je reste hébêté; il me vient une larme aux yeux, et je me dis: « De qui peut-on donc être connu? ».

Outre *Quinola*, — cette grande bataille perdue, avec mille calomnies sur ma tête, de plus, — j'ai écrit cette année: 1° *la Fausse Maîtresse;* 2° *Albert Savarus;* 3° un quart de volume des *Mémoires de deux* [*Jeunes*] *Mariées;* 4° mon *Avant-Propos* [de la *Comédie Humaine*]*;* 5° *un Début dans la Vie* (deux volumes in-octavo, qui ont paru dans *la Législature*, un nouveau journal, sous le titre de : *le Danger des Mystifications*)*;* 6° *un Ménage de garçon en Province*, que j'achève pour *la Presse;* 7° j'ai commencé *l'Ambitieux malgré lui*[1], deux volumes in-octavo; 8° il faut que je donne *David Séchard* au *Messager* ce mois-ci; 9° j'ai fait *les Méchancetés d'un Saint* dans le *Musée des Familles;* 10° j'ai fait *les Amours de deux bêtes* pour Hetzel, [pour] *les Animaux peints par eux-mêmes;* 11° j'ai revu les épreuves de la nouvelle édition de *L*[*ouis*] *Lambert* et de *Séraphita;* 12° j'ai lu et corrigé les épreuves de trois volumes de *la Comédie Humaine*, et nous ne sommes qu'en septembre!... J'ai quelques travaux commencés dont je ne vous parle pas, comme *les Frères de la Consolation*, etc.

Ah çà, voulez-vous me dire, si vous joignez à ceci les conférences avec Gavault et les courses d'affaires, s'il y a place pour une heure de plaisir, pour une soirée? Mais je n'ai ni le temps de m'habiller, ni d'aller voir une pièce nouvelle. Il y a longtemps que je vous ai dit que telle était ma vie et, si vous saviez ce qu'est une femme de Paris, vous sauriez qu'elles n'ont pas ce dévouement qui consiste à s'occuper d'un travailleur tel que moi. L'égoïsme de mon travail a bientôt vaincu le leur. Quand vous m'écrivez de ces choses-là:

1. *Le Député d'Arcis.*

« Vous, vous avez Paris, vos amis, etc. », il faut que vous ayez perdu le sens.

Non, jamais deux âmes n'ont été plus confondues que ne le sont les nôtres. J'ai fait de vous mon meilleur *moi*. Aussi, ce qui vous arrive d'heureux ou de malheureux m'affecte-t-il plus vivement que les événements de ma vie, et si je travaille encore, si je suis debout, si je persiste, c'est qu'il y a *vous* en moi, et que je crois m'occuper d'un autre que de moi-même. Aussi, personne ne me comprend-il !... Ma vie n'est pas en moi. Vous avez bien raison de vous réfugier en ce cœur; c'est votre empire, empire plein de fleurs célestes que vous y avez amassées.

Allons, à bientôt, car qu'est-ce que quelques mois !

Surtout, n'imaginez jamais qu'une *homélie* de vous me fasse [du] chagrin ou m'impatiente. Vous ne savez pas ce qu'est votre écriture pour moi, et tout ce qui retrace votre chère pensée. Je n'aime pas que vous ayez de ces idées. Je me crois très grand de ne pas avoir de ces défiances. Je vous écris avec un abandon qui pourrait cependant m'inspirer de la crainte en ce genre.

Mille tendresses et mille caresses d'âme.

Je ne vous écrirai plus que quand j'aurai votre adresse à Saint-Pétersbourg.

Ceci est l'autographe de M. Hase, de l'Institut, un savant en *us*. Il vous fallait bien un savant dans votre collection. M. Hase est ce que nous appelons une bibliothèque reliée en peau humaine[1].

1. Voici cette lettre :

Ce jeudi, 11 août 1842.

Je n'ai point oublié ma promesse de l'autre jour, Monsieur. Voici un billet pour la séance publique de notre Académie. J'y joins un second, que vous aurez la bonté d'offrir, avec mes respectueux hommages, à madame Zulma Carraud, si demain elle veut assister à cette espèce de solennité où les dames sont toujours en grand nombre.

Dès que vous aurez terminé le Mémoire dont vous m'avez fait l'honneur de me parler l'autre jour, veuillez bien me le communiquer. Je le lirai avec beaucoup d'intérêt; et, en vous revoyant, Monsieur, je serai heureux de vous réitérer de vive voix l'assurance de mon dévouement et de ma haute considération.

HASE.

XIII

A MADAME HANSKA, MAISON KAMMEL,
PLACE DU THÉATRE ALEXANDRA, SAINT-PÉTERSBOURG.

Passy, 14-17 octobre [1842].

[K K K] 14 octobre.

Je reçois aujourd'hui votre lettre de Saint-Pétersbourg, où je vous vois arrivée, et je ne pouvais vous rien écrire ni rien vous envoyer que j[e n']y connusse votre adresse.

Cultivez-bien votre belle-sœur ; vous pourrez tout obtenir par elle, et la grande affaire de votre présent, c'est le triomphe. La persécution a une cause, et je crois que le vieil oncle pourrait avoir une pensée de mariage avec An[na], car qui est capable de ce qu'il a fait ne reste pas en chemin. Ce que je vous enverrai vous sera remis par les soins de l'Ambassade française, et commis à quelqu'un de sûr.

J'ai beaucoup et peu de chose à vous dire. Les affaires se sont enflammées ; il me faut, d'ici à la fin de l'année, quarante mille francs et les trouver par mon travail, en sorte que cet avenir est effrayant. Il faut écrire cinq ou six ouvrages, et l'impression de *la Com*[*édie*] *Hum*[*aine*] m'enlève bien du temps; je me sens affaibli ; j'ai peur de n'être plus qu'un sac vide quand le bonheur m'arrivera.

Je viens d'achever *les Deux Frères*, pour *la Presse*; j'achève *Illusions perdues*, pour *le Messager*; j'ai à écrire en entier *un Député de Province*[1], ouvrage très ingrat; j'ai mille autres petites choses à finir, et Souverain a de moi trois ouvrages terminés à faire paraître. Je vais m'engager pour cinq ouvrages, et j'ai fait dans *la Législature*, un nouveau journal, un roman qui aura pour titre: *un Début dans la Vie*. C'est effrayant. J'ai redoublé de sobriété pour ne pas me laisser gagner par un embonpoint gênant; je me mesure ma nourriture et me suis retranché les

1. Toujours *le Député d'Arcis*.

trois quarts du pain ; je fais beaucoup d'exercice à pied, et j'ai trouvé de grands avantages à cette méthode ; l'esprit a retrouvé de l'agilité, le corps aussi ; je souffre un peu, car il faut remettre les organes en de justes bornes ; mais, par ce moyen, mes horribles douleurs d'estomac ont cessé ; je ne souffre plus par là, et c'était devenu intolérable.

[Pour] vous parler de mes travaux, il faudrait des volumes, car je n'ai jamais tant travaillé ; mais vous parler de ce que j'ai au cœur serait encore plus diffus, car j'ai beaucoup souffert de cette interruption causée par votre voyage. J'ai maintenant beaucoup de défiance de la vie et de ce qui doit m'arriver. Je n'ai jamais été heureux, car était-ce être heureux que de voir madame de B... souffrant des maux inouïs de sa différence d'âge et la combattant sans cesse? Vous voyez ce qui arrive pour le seul bonheur complet qui se soit montré pour moi dans la vie. Eh bien, je ne pensais qu'à des accidents, et jamais créature de Dieu n'a voyagé la tête plus chargée de vœux, plus accompagnée d'un regard constant, d'une affection à l'état de nuée biblique, et suivie avec plus de tendresse que vous et Anna. Votre lettre m'a fait palpiter comme si j'avais seize ans et le cœur d'un père de soixante ans qui ne peut plus avoir d'enfants ! Je suis resté pendant tout ce temps dans des anxiétés continuelles ; j'ai tenu votre petit portr[ait] pendant des demi-journées entières ; je me suis si profondément uni à vous que j'ai eu (ce qui ne m'est pas arrivé depuis 1834, tant j'ai fatigué mon cerveau !) des rêves où je vous aime, où j'ai entendu votre voix, où j'ai été béni par votre sourire, où vos regards ont été comme une lumière du ciel, où je vous ai retrouvée comme à Genève, de ces rêves supérieurs peut-être à la réalité, tant Dieu y épanche de l'air du ciel et de ses lueurs ! Un rêve pareil tous les huit jours, et je supporterais l'absence, si l'absence était supportable.

Chaque jour, chaque moment me rapproche de vous, [et] fait que je me serre au plus près de votre cœur; vous êtes mon unique vie et je n'ai que votre pensée en toute chose. Plus je paie de dettes, plus nous aurons d'aisance, et voilà le secret de mes terribles efforts.

Savez-vous ce que c'est que cinq romans à faire !... Et de ceux que je vais faire !... *Un Député de Province* (c'est la politique de la Cham-

bre et ses détails intérieurs, comme *un Grand Homme de Province à Paris* était la cuisine de la littérature et du journal); *les Paysans, une Histoire de Garnison, la Torpille,* c'est des œuvres d'une horrible difficulté, et auxquelles je pense depuis trois ans. Rien que la fin du *Grand Homme de Province à Paris* effrayerait un auteur. Jugez combien est difficile à créer cette opposition en faveur de David Séchard, de sa conduite à Angoulême pendant celle de Lucien à Paris, et j'ai huit jours pour faire cela !

Je m'étonne que vous n'ayez pas aimé *Albert Savarus* ; mais il est vrai que, selon moi, les *Mémoires de deux Jeunes Mariées,* même auprès d'*Ursule Mirouët,* font tout pâlir. Néanmoins *Ursule Mirouët* est la *sœur heureuse* d'*Eugénie Grandet.*

J'ai la plus affreuse peur d'être emporté par ces derniers travaux et ces dernières obligations. Si je puis donner ces quarante mille francs à Gavault, la portion enflammée et ennuyeuse de ma dette aura disparu, et, avec quarante mille francs encore, j'y verrai clair. Oh ! j'aurai bien souffert et beaucoup travaillé ! Le morceau de pain que je puis manger un jour aux Jardies m'aura coûté bien des sueurs. Oh ! une vie calme au fond d'une province est un souhait que je fais, et je voudrais vous y tenir ! Dieu veuille que ce soit promptement ! Chaque jour me vaut une année et j'ai peur de ne pas arriver tout entier à ce bienheureux jour, souhaité mille fois par année, depuis dix ans.

Vous êtes si bien tout pour moi, qu'il m'a semblé que je n'avais fait que les *Mémoires de deux Jeunes Mariées* quand j'ai lu ce que vous m'en dites. Ce livre a brillé, en éclipsant tous les autres.

Je vous enverrai la bague dans le volume de *Louis Lambert.* Puis les quatre, peut-être les cinq premiers volumes de *la Comédie Humaine.* Il faut une occasion dans les premiers jours de novembre, et c'est rare. Je serai à la disposition du hasard en ceci ; mais il y aura aussi une lettre où je pourrai vous parler plus cœur-à-cœur, ce dont ma pauvre âme a bien besoin. Il y a des mots qui me montent du cœur quand je vous écris, et que je suis obligé de refouler. Aussi, ne savez-vous pas ce qu'il y a d'affection comprimée dans ces lettres que je vous écris entre deux épreuves, et pendant lesquelles vous êtes là, debout, devant moi, comme l'*Empérière du cœur,* disai[ent] Ronsard, Marot, Du Bartas, et d'autres.

Il y a beaucoup de fautes dans le premier volume de *la Comédie Humaine* ; mais, à partir du deuxième, je suis content, et les textes sont fixés. C'est là ma richesse. J'ai le premier volume chez moi corrigé, et tout noir de corrections. C'était bien mal écrit ces premiers ouvrages des premières *Scènes de la Vie privée*.

Fleurissez-moi souvent l'âme, en m'écrivant le plus que vous pourrez, et ne m'omettez aucun détail de votre vie dans la capitale, où j'aurais passé si bien cet hiver près de vous sans ce damné procès. Surtout, Ève adorée, oh ! soignez-vous bien, ayez de vous-même des soins minutieux ! Pensez que vous êtes plus que *vous*, que vous êtes le monde et l'avenir d'un pauvre persécuté, d'un pauvre travailleur qui vous aime comme on n'a jamais aimé sur terre, excepté la marquise et le marquis de Pescaire, au XVI[e] siècle.

Adieu pour aujourd'hui, chère *petite babouche de Salomon* ; quoique vous sachiez tout, en cette qualité, vous ne savez pas avec quelle constance de regard et d'attention, à travers les espaces, un cœur et des yeux s'attachent à vous. Je me plais quelquefois à vous suivre ; je crois vous voir, je vous suis ! Je cherche, depuis deux jours, le plan de Saint-Pétersbourg sans le pouvoir trouver, car me voilà dépaysé. J'avais Wierzchownia, j'y vivais, tandis que je ne sais plus où vous êtes ; je ne connais plus votre appartement. Oh ! chère, gagnez votre procès, que vous soyez sans ennuis ; je souffre trop de toutes ces anxiétés. Ça et les miennes, cela me tue, et me fait brûler à petit feu.

Je vous quitte pour les épreuves des *Deux Frères*, un terrible roman.

16 octobre

Toutes mes affaires ont manqué ou sont ajournées, tandis qu'il faut immédiatement des fonds à Gavault ; il est consterné. Je fais mille démarches le jour et je travaille la nuit ; je suis désespéré. Il faut plus de talent et de diplomatie pour arracher avec des romans quinze mille francs à nos libraires, que pour réussir à quelque chose au Congrès de Vienne ! Et tout cela vient de ce que l'on me sait dans le besoin !... Oh ! la liberté de mes mouvements ! Oh ! l'indépendance ! Rossini avait bien raison : c'est la seule, celle de l'argent !

Paris, 17 octobre.

Curmer vient de refuser d'illustrer *le Médecin de campagne* ce matin. Je lui en offrais la propriété pour dix ans, pour dix mille francs. On m'a refusé de même un autre traité, et il faut ne pas avoir l'air contrarié ! Et il faut pendant toute la nuit avoir des idées et travailler ! Il y a des instants, où, malgré ma force, je succombe sous le poids de ces contrariétés, car il n'y a qu'un malheur pour moi. Il viendrait de vous. Tout ce qui, pour les autres, serait les plus atroces chagrins, ne [fait] que me harceler. Le malheur a d'autres proportions pour moi. S'il arrivait, ma vie serait brisée net.

Sachez, je vous prie, comment doivent faire les étrangers à Saint-Pétersbourg, où et comment ils doivent s'y loger et vivre pour n'y dépenser qu'une somme de cinq cents francs par mois ; dites-moi quel est le quartier que vous habitez ; enfin, quant à votre abbé Jacottin, voici ce que je puis bien sérieusement pour lui ; répondez-moi là-dessus catégoriquement : veut-il rentrer dans le sacerdoce ? Veut-il une place dans l'enseignement ?

Par un singulier hasard, je puis parler pour lui très efficacement à l'Archevêque de Paris ou à ses deux bras (gauche et droit), deux personnes très influentes, et on lui trouverait soit une place dans le clergé, soit une place dans un des collèges tenus par des prêtres. Il me faudrait, le plus promptement possible, *une note* sur ses antécédents, car, que puis-je dire ? Envoyez-moi cette note courrier par courrier. Je tâcherai de lui obtenir l'argent de son voyage, par Sa Grandeur l'Archevêque, et c'est la chose dont je sois le plus sûr. Ainsi, une note très explicative et sa décision sur ce qu'il veut être. Puis, au départ du premier bateau, le printemps prochain, il reviendra prendre possession de sa place.

Adieu, chère ; vous m'avez fait rire avec vos meubles de Gambs ; nous avons ici des ouvriers qui refont des *Boulles* mieux que Boulle. On sculpte en ce moment le bois mieux qu'au moyen âge, ce paradis des bahuts. Il y a ici des armoires de vingt-cinq mille francs. Je me défie énormément *du goût* des Russes, quoique j'aie vu chez madame Samoyloff, à Milan, des sculptures de bois, une chambre à coucher, qui venaient de Russie, et où il y avait du travail comme

les Chinois en font avec l'ivoire. Cela aurait coûté beaucoup d'argent à Paris, voilà tout, et je ne me suis émerveillé que du bon marché. Nous irons voir Gambs!

Que vous dire, en terminant, que vous ne sachiez? mais il y a tant de variétés dans le dahlia que vous pouvez bien imaginer l'infini dans les choses du cœur et trouver ici les fleurs de l'affection la plus rare, tout aussi fraîches que le premier jour, mais venues d'une tige bien plus profondément plongée dans l'âme, dont elle prend toute la substance.

Adieu donc, c'est-à-dire *à Dieu*; je ne vous confie qu'à lui!

XIV

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy, 17-31 octobre 1842.]

[L] 17 [octobre], au soir.

Dans mon désir de vous envoyer promptement de mes nouvelles, je n'ai pas fait attention que je vous disais mes inquiétudes, et mes inquiétudes sur mes affaires à moi, c'est mes maladies! En sorte que je recommence promptement une lettre pour vous tenir au courant, et, dès que j'aurai un bon résultat, cette lettre partira. Il est tout naturel que l'Ève soit au fait des affaires de son ménage.

J'ai bien des choses encore à vous dire. Et, d'abord, *si je ne vous dis pas tout*, c'est que le temps et le papier n'y suffiraient pas. Comment voulez-vous que je vous parle des noirceurs de Hugo; il fau[drai]t des volumes! Il m'a fait si horriblement attaquer par un de ses critiques ordinaires, [Édouard] Thierry, du *Messager*, que Durangel, le secrétaire de M. Guizot, qui est à la tête du *Messager*, a refusé l'article, et Thierry l'a porté ailleurs, dans un journal tout dévoué à Hugo. C'est affreux, non pas de m'éreinter dans un article, mais d'accepter une dédicace comme celle de : *Illusions perdues*, de se dire tout à moi, et de me faire attaquer; ce n'est pas d'un grand poète. On est grand poète, et petit homme. C'est

surtout de lui qu'on peut dire : *C'est un grand écrivain et un petit farceur*. Il n'y aura rien de pareil dans ma vie, pas même contre mes ennemis.

Oui, chère, la perspective d'une espérance possible m'a donné un grand courage, et à chaque difficulté surmontée, je me dis : « C'est pour elle ! » C'est enfin quelque chose de travailler pour nous au lieu de travailler pour soi. J'ai quelque fierté de mon *una fides*, car, quoi qu'on dise et quoi qu'il soit arrivé, cette devise est d'une profonde vérité pour moi. Elle explique toute ma vie depuis 1832. Madame de B... a été ma mère, et Dieu, en me la retirant, m'a bien frappé, car si vous saviez ce qu'est ma mère !... C'est à la fois un monstre et une monstruosité ! Dans ce moment, elle est en train *de tuer ma sœur*, après avoir tué ma pauvre Laurence et ma grand'mère. Elle me hait pour bien des raisons ; elle me haïssait avant que je fusse né. Mais, pour vous la peindre d'un seul trait, voici le dernier mot qu'elle a dit. Elle sait tout ce qu'est Gavault pour moi, et elle a dit : « *Oh ! si j'allais voir M. Gavault, en deux heures je le mettrais contre mon fils !* » Aussi, ne vous étonnez jamais si, quelque jour, vous me voyez dire à mon Ève de ne la voir qu'en cérémonie, une fois par mois, pour cinq minutes. Ma mère a un masque qui est effrayant. Je viens de voir ma sœur, qui est dans le plus fâcheux état, avec une de ces inflammations de femme qui obligent à se mettre entre les mains de Lisfranc et qui sont causées par des peines morales chez les âmes tendres. Or, ma mère abreuve ma sœur de scènes cruelles pour le cœur, depuis un an. Moi, j'ai failli rompre avec ma mère ; ce serait une nécessité. J'aime mieux continuer à souffrir. C'est une plaie que rien ne peut guérir. Nous l'avons crue folle. Nous avons consulté le médecin qui est son ami depuis trente-trois ans, et il nous a répondu : « Hélas ! elle n'est pas folle, elle est méchante ! »

En 1822, mon père me dit que je n'aurais pas dans la vie de plus cruelle ennemie que ma mère ; madame de B... m'avait dit de ne jamais la voir. Mais ma mère s'est ruinée sans avoir jamais voulu prendre mes conseils ; je lui dois du pain, et tant que je ne le lui aurai pas assuré, je ne puis pas secouer les lois sociales et naturelles, quoiqu'elle ait tout rompu.

Voilà, dans tous mes malheurs, le plus grand ! Elle ne nous par-

donne pas ses fautes. Il faut vous bien aimer pour vous verser au cœur ces terribles confidences!... Ma mère est l'auteur de tous mes maux, et aujourd'hui encore elle me calomnie, elle me donne des intrigues fausses, elle me marie tous les quinze jours! Non, ne parlons plus de cela.

Oui, chère, mon courage ne s'abattra jamais parce que vous savez ce qu'il a pour principe. Ce serait renoncer à l'*una fides* que de lâcher pied.

Cet hiver, vous entendrez parler des plus beaux ouvrages que j'aurai faits. Ce dernier mot de votre chère lettre m'a retrempé!...

18 [octobre].

Rien de nouveau. J'avais des conférences; tout est rompu. La vie s'use dans ces espérances, tour à tour au faîte et à fond.

19 [octobre].

Il y a un Russe qui me tourmente beaucoup pour me voir, et qui s'appelle M. de Lenz. Je fuis tous les Russes à cause des cancans, mais celui-là met une insistance énorme; il a fait des sottises, comme de supposer qu'on m'invite à dîner et que tout est dit. Je viens de lui répondre que ce n'était pas aux Russes de faire les honneurs de Paris aux Parisiens, mais aux Parisiens à les faire aux Russes, et qu'il avait tort de me considérer comme le seul homme de talent qu'il y eût en France, que je lui offrirais à dîner au Rocher de Cancale et lui ferais connaître des gens d'esprit et des poètes.

21 [octobre].

J'ai vu le Russe chez ma sœur; il est employé au ministère de la Justice à Saint-Pétersbourg. Il s'est démis le col du fémur en apportant des papiers chez l'Empereur, qui lui a donné un passeport pour Paris et trois cents ducats. « Ah! lui ai-je dit, nous nous verions bien; Louis-Philippe en serait content ». J'ai eu la bouche

close [sur vous], mais le ministère de la Justice m'a fait être très agréable au jeune employé. Je l'ai invité à dîner au Rocher de Cancale pour jeudi prochain avec Hugo, Léon Gozlan, et un de mes amis qui est aussi spirituel que Gozlan et Hugo, qui sont les deux hommes, avec Nodier, les plus spirituels. *Ecco, signora!*

29 [octobre].

Avant-hier, nous avons dîné avec le Russe, et, quoique mon ami le peintre ait été malade et n'ait pas assisté au dîner, il a été charmant. M. de Lenz a dû voir que nous sommes riches en intelligence, sinon en capitaux. Ce jeune ou vieil employé, car on ne met pas l'âge sur ces figures, repart pour Saint-Pétersbourg. J'ai voulu lui donner un tout petit paquet (la bague), mais sur ce mot : « A qui? Pour qui? », j'ai dit que je ne croyais pas être prêt pour le jour de son départ, qui est après-demain. S'il pouvait vous être utile, vous me le diriez. Je ne me fierai pour mon envoi qu'à un Français de l'Ambassade.

Mes affaires ne vont pas bien. Je suis excessivement fatigué, et même assez pour craindre qu'un nouveau travail, du genre de celui que je sors de faire, ne m'emporte, et cela me chiffonne tellement l'esprit que j'ai envie de me faire assurer au profit de ma mère et de madame Delannoy, mes principales créancières. Ce serait dur de mourir la veille du bonheur. Le matin du jour où je traitais ce Russe, il me fallait deux mille francs pour Gavault et cent vingt francs pour le dîner, et je disais en riant que je trouverais plus facilement les deux mille francs que les cent vingt, ce qui est arrivé. J'avais terminé *les Deux Frères* pendant la nuit de ce jour-là. Ces *Deux Frères* prendront, dans *la Comédie Humaine*, le titre de : *un Ménage de Garçon*. C'est la troisième histoire de[s] *Célibataires* et, avec *l'Abbé Troubert* et *Pierrette*, cela complète ce que je voulais écrire sur le célibat.

Il faut maintenant terminer les *Illusions perdues* et faire *un Député de Province*, puis *les Paysans*. Et peut-être serais-je obligé, pour avoir l'argent nécessaire à payer le prix des Jardies, de faire préférablement *les Frères de la Consolation*, et, sans doute, tout à la fois. Voilà ma vie. Du travail, et toujours du travail!

31 [octobre].

J'ai bien compris combien la discrétion et la prudence étaient nécessaires, aussi vivai-je dans mon trou de Passy, comme un rat. Je n'y vois personne, et ni ma mère, ni ma sœur ne savent un mot de vous. Le fidèle et secret Gavault a seul la clef de mes espérances, et il en est tout aussi agité que moi. C'est une bien belle âme et qui ne se dément pas. Il est le premier à me soutenir dans mon courage et à me dire de marcher comme si je n'avais aucune espérance. Mais il est bien temps que le bonheur et le repos m'arrivent, et personne ne l'aura mieux mérité. Sans dettes et dans l'aisance, tout m'arrivera : la députation, l'Académie, etc. Bien plus, je serai débarrassé de toutes les calomnies qui me poursuivent, quand on me verra, marié, dans la position où je dois être. Le monde est ainsi fait.

La Comédie Humaine marche. Nous imprimons le cinquième volume. Hélas! il faudra sept années pour la terminer!

Oh! comme je voudrais que, vers la fin de l'année prochaine, nous fussions dans l'assiette que je nous désire : un petit coin bien arrangé au soleil, et vivre dans le travail et l'amour, sans nul souci du monde, — et sans rien devoir à personne! — achever en paix cette grande histoire des hommes, des mœurs, des choses et de la vie, du cœur et des intérêts sociaux!

Hélas! chère, j'aurais bien voulu savoir où était le Théâtre-Alexandra, et je n'en ai soufflé mot! Je ne sais plus où vous vivez, comment vous vivez, ce que vous faites, et j'attends avec une anxiété que rien ne peut peindre des nouvelles de vos démarches, de vos affaires, de votre santé! Chaque jour, je palpite à l'heure de la poste. Je ne pense qu'à vous à travers toutes mes immenses combinaisons d'affaires et de littérature. (J'ai toujours imaginé que nous avions au cœur de votre maison des ennemis, qui doivent être pour quelque chose dans le procès inouï, sauvage, qu'on vous a fait.)

Adieu, chère âme de mon âme. Adieu. Soignez-vous bien. Pensez, comme moi, qu'il y a plus que vous en vous-même, et cela aide bien à vivre, et à combattre, et à résister!

Mille tendresses.

XV

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Passy [11-16 novembre 1842].

[M M] 11 novembre.

Et pas de lettres ! Quand je sors le matin pour aller dans Paris et que je rencontre le facteur de la poste, le cœur me bat comme un lézard pris. Et toujours rien ! Oh ! que de force et de puissance d'âme dépensées dans ces élans refoulés ! Ne parlons pas de cela. Cette lettre est chiffrée par un délicieux calembour alphabétique [1], et je ne veux pas qu'un mot [d'elle] vous fasse mal. Ce doit être une caresse perpétuelle.

Je suis allé hier à l'Arsenal, chez Nodier, lui lire la dédicace que je lui fais d'un livre terminé, intitulé *les Deux Frères*, mais qui, dans *la Comédie Humaine*, portera le titre d'*un Ménage de Garçon*. Cette dédicace l'a rendu très heureux, et il m'a dit alors ces paroles : « Mon cher B[alzac], vous avez l'unanimité à l'Académie. Mais l'Académie, qui accepte très bien un scélérat politique qui sera traîné aux gémonies de l'histoire, qui élira même un fripon qui a su ne pas aller en cour d'assises à cause de l'immensité de sa fortune, s'évanouit à l'idée d'une lettre de change qui peut envoyer à Clichy. Elle est sans cœur ni pitié pour l'homme de génie qui est pauvre ou dont les affaires vont mal. (Et elle a nommé Ancelot, qui s'est fait *d'une façon infâme* directeur du Vaudeville, et qui peut faire faillite !) Ainsi, ayez une position soit par un mariage, soit en prouvant que vous ne devez rien, soit en ayant pignon sur rue, et vous êtes élu. »

Or, je serai, une fois élu, nommé membre de la commission du Dictionnaire, ce qui fait une place inamovible de six mille francs ; [plus] deux mille francs comme académicien, et je serai bien certainement nommé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres,

1. *Aime, aime !*

et deviendrai secrétaire perpétuel. Ainsi j'ai, en dehors de l'action du gouvernement, quatorze mille francs de places inamovibles, qui ne dépendent de personne et qui ne sont pas frappées par la loi du cumul (c'est-à-dire que leurs traitements ne cessent pas si l'on a des places dans le gouvernement), à avoir, dans le cas où je n'aurais plus de dettes ! Gagnez donc votre procès ! Vous gagnez le mien !

Cher ange, voici bien des jours d'angoisse de passés. Vous ne soupçonnez pas quels sont mes efforts. Il faut payer vingt-quatre mille francs pour les Jardies, sous le nom de mon acquéreur postiche, et si vous saviez ce que c'est que de gagner deux mille ducats avec sa plume ! Il faut pour cela que j'écrive, d'ici au mois de février 1843, six volumes ! A savoir : *un Député de Province* ; *les Paysans* ; la fin des *Illusions perdues* et une nouvelle pour terminer le sixième volume de *la Comédie Humaine*. Puis, je suis sans argent chez moi. Je n'y dépense que cent cinquante francs par mois.

A moins que vous ne vous y opposiez, à la fin du mois de mars j'emprunterai quatre mille francs et j'irai voir Naples, Rome, Alexandrie, Constantinople et Odessa, car je serai dans un tel état d'épuisement que le voyage sera nécessaire, médicalement parlant ; je commence à me mal porter, et ces derniers travaux m'achèveront. *Un Député de Province* est d'une horrible difficulté. C'est sans succès possible, et ce sera plus tard, dans dix ans, une de ces pierres profondément fouillées qui, dans le monument, éclipsent les autres sculptures, vues d'abord plus favorablement.

Les deux Frères (*un Ménage de Garçon*), que la contrefaçon vous enverra bien avant *la Comédie Humaine*, est un ouvrage fait sans l'élément *amour*, ce qui est d'un difficile !... Enfin, n'en parlons pas. J'étais bien sûr de plaire à mon univers, à mon seul public, à mon Ève, avec les *Mémoires de deux Jeunes Mariées* ! Il y a là une lettre inspirée par une jalousie à faux de Vienne. Je ne sais si cela vous a frappée; c'est la seule lettre de *Louise* à *Felipe* [1].

Vous ne connaissez pas assez notre société française actuelle pour apprécier *Albert Savarus*. Il y a un nombre prodigieux de *Philo-*

1. Lire cette lettre, ainsi qu'un passage de celle de Balzac à madame Hanska datée du 2 juin 1839.

mène [1]. Mais je me suis étonné que cet amour unique et violent, que cette démission de la vie d'Albert, ne vous ait pas frappée.

On dit que M. de Barante retourne à Saint-Pétersbourg ; je vais m'en informer.

Je ne vous parle pas de mes anxiétés actuelles; je vis dans l'anxiété. Ma vie, mon cœur, mon âme, mes aspirations, tout est circonscrit dans cette ville; où j'ai peur de tout pour vous. J'ai peur que vous ne m'y aimiez moins; j'ai peur de cette justice qui ne vaut pas mieux que la nôtre, et où votre adversaire a des intelligences, à raison de ses anciennes fonctions. Oh ! je ne savais pas que j'avais un ami dans le prince d'Askoff, l'ancien ministre de la justice, aujourd'hui mort. C'est ce jeune de [Lenz] qui me l'a appris.

Sans la vie cachée au fond de mon cœur, que vous me faites, je ne vivrais plus. Je tire maintenant mes forces de mes espérances ; je me défends par moments de songer à l'avenir pour ne pas m'user le cœur, et je me jette dans de nouveaux abîmes de travail avec une intrépidité qui surprend les libraires eux-mêmes.

J'ai l'espoir, si les affaires que je vais entamer réussissent, de payer trente mille francs de dettes, et vous ne savez pas combien je serai heureux, quand je ne devrai plus que cent cinquante mille francs !...

Adieu, pour aujourd'hui, chère madone à laquelle s'adressent tous mes vœux et mes prières, mes soupirs de joie et d'affliction, vous dont les deux yeux éclairent mes nuits et dont la céleste image est cent fois par jour consultée comme si je devais tout y trouver, même les mots que je cherche. Adieu, chère *Babouche de Salomon* ; j'aime ce surnom que vous donnait votre père ; adieu, fleur de ma vie. Ayez bien soin de vous ; oh ! ayez bien soin de votre chère personne !

14 [novembre].

Il y a des jours où je suis d'une tristesse mortelle, où je me dis que le bonheur n'existera pas pour moi, que je vous porte malheur,

1. Ce nom du principal personnage a été changé plus tard en celui de *Rosalie*.

que rien dans la vie ne m'a encore réussi. Puis, il y a des jours où, sans raison, je ne sais quel vent du ciel souffle sur mon âme, et je me figure qu'il va m'arriver du bonheur, que je vais apprendre par une lettre que vos ennuis sont terminés, que dans tel mois, à telle heure, toute la vie heureuse, si longtemps rêvée, si courageusement attendue, commencera pour ne plus finir ni dans cette vie ni dans l'autre, et que je pourrai, une fois dans ma vie, verser dans un cœur les trésors d'affection, de gaieté, d'amour, de tendresse, que je m'y sens !... Ces alternatives sont ma vie, et je me demande si ce n'est pas un effet de quelque communication invisible ; si les jours de doute et de douleur, vous n'êtes pas endolorie, douteuse et souffrante; si les jours où je suis heureux, par anticipation, vous n'avez pas aussi du bonheur, de l'espérance ? Ces jours-là, je m'arrête devant les maisons à vendre et je m'y loge. Vous allez dire que je suis un enfant, et vous aurez dit le vrai mot. Par instants, je suis jeune comme en 1833. Mais il y a aussi dans tout ceci une vérité, c'est que ma tendresse est inaltérable et ne se fatiguera jamais. Si vous saviez quel chagrin pour moi de sortir de ces beaux palais de la fantaisie, où je me couche et me roule dans mes chères blanches et belles espérances, et de me remettre sur les épreuves et les placards envoyés par trois ou quatre imprimeries différentes !

Je vais ce matin à Lagny conclure un marché pour trois romans avec un banquier qui sert de prête-nom, je crois, à des imprimeurs. C'est une affaire de sept mille cinq cents francs, dont quatre mille payés à l'instant, et Dieu sait si mon cher Gavault en a besoin !... Si vous saviez comme on tourmente et comme on calomnie cet homme angélique ! Et pourquoi ?...

14 [novembre] au soir.

Chère, je reçois à l'instant votre deuxième lettre de Saint-Pétersbourg (huit), et je commence par vous dire que la lettre que je finis pour vous l'envoyer est la troisième depuis que vous y êtes arrivée, et que je ne pouvais vous y écrire avant d'avoir votre adresse.

1° Votre *patito* ne vous apporte que des niaiseries. Je vous dis tout, au risque d'avoir des lettres où vous me dites des choses

navrantes pour vous avoir tout dit. Est-ce que je *veux* me marier ? Est-ce que je *peux* faire une corbeille, moi qui vis avec cent cinquante francs par mois à Passy et qui porte tout ce que je gagne à Gavault ? G. Sand et moi, nous travaillons *nuit et jour* ; nous ne pouvons pas nous voir une fois par six mois !... Je suis en ce moment plus attaqué que jamais, et l'objet des plus sottes histoires. Mais, que voulez-vous, je n'apprends ces calomnies que six mois après.

Votre lettre m'a communiqué votre chagrin noir. Et pourquoi vous attrister ? Je vous réponds de l'avenir ; rien ne me fera varier, ni vous non plus. Eh bien, à la grâce de Dieu ! Comment, l'espérance si robuste qui anime ma vie, ne passera pas dans votre âme ?

Quant à Liszt, s'il va à Saint-Pétersbourg, chose dont je doute, je joins dans ma lettre un petit mot pour lui qui le fera aller chez vous exceptionnellement. Vous le lui enverrez, et il viendra vous voir [1].

Oh ! chère chérie, ne manquez jamais à m'écrire ce que vous appelez si mal vos jérémiades, vos tristesses, vos peines, vos mélancolies ! A qui les direz-vous, si ce n'est à moi ? Vous ne me connaissez

1. Balzac a écrit ce mot à Liszt au revers d'un billet même du musicien. Voici ces deux curieuses lettres :

Tâchez, cher Balzac, de ne pas me manquer samedi matin. *L'éloquence*, a dit Ballanche, je crois, *est autant dans ceux qui écoutent que dans celui qui parle*. Il en est de même de la musique. Il me faut des auditeurs comme vous, et à défaut d'*auditeurs* au pluriel, il me faut *vous*, au singulier.

Bien à vous,

F. LISZT.

L'éloquence, mon cher Franz, est, comme vous l'avez dit, autant dans ceux qu écoutent que dans l'orateur. Si donc vous tenez à me rendre un service personnel, vous irez passer une soirée chez la personne qui vous enverra ce billet de ma part, et vous jouerez quelque chose pour ce petit ange que vous fascinerez sans doute, mademoiselle Anna de Hanska.

Je serai, en revanche, à vos ordres pour tout ce que vous voudrez.

Vous attendiez-vous à trouver à S[aint]-Pétersbourg votre ami.

DE BALZAC ?

Si je vous prie d'aller chez madame la comtesse de H[anska], c'est que vous serez écouté par deux âmes !

donc pas ? Ah ! je sens bien plus, alors que je lis ces confidences de ramier blessé, combien vous êtes mon âme, et elles me font oublier toutes mes souffrances. Tout ce qui vous agite devient ma principale occupation. Et ne croyez pas que je puisse vous écrire plus que je ne le fais. Chère, j'écris en ce moment constamment. Quand je n'écris pas mes manuscrits, je pense à mes plans ; et quand je ne pense pas à mes plans et que je ne fais pas de manuscrit j'ai des épreuves à corriger. Voilà ma vie. Ah ! si je me laissais aller, je vous écrirais tous les jours pendant deux heures ; mais nos affaires en souffriraient. Si mes lettres vous font du bien, les vôtres sont ma vie, et nous avons une douce réciprocité de plaintes qui m'enchante.

Après-demain, je vais chez Béranger, pour lui demander de me refaire la *Chanson* dans le *Grand Homme de Province à Paris* que je réimprime dans *la Comédie Humaine*, et qui va être complet. (Les *Illusions perdues* forment le tome VIII de *la Comédie Humaine*, à elles seules !) S'il me donne sa chanson de sa main, je vous l'enverrai, ainsi que le sonnet que je vais aller demander à Alfred de Musset.

Chère, vous pouvez vous faire la solitude dans votre troisième de la maison Kammel, et si pour vous rendre cette solitude heureuse, il fallait faire partir de Paris une lettre tous les lundis, écrivez-moi, courrier par courrier, que cela n'a pas le moindre inconvénient, et quoi qu'il puisse arriver d'une heure employée à vous écrire tous les jours, je le ferai, car votre bonheur, votre vie, votre tranquillité, sont ma première œuvre, la plus importante de mes compositions, et il n'y a pas de livre qui vaille, aux yeux de Dieu, la fleur suave du bonheur qu'on cause à une créature aimée. Ainsi, répondez-moi courrier par courrier.

Mais, chère, vous aurez trois lettres de moi, contre moi deux de vous. Les chiffres sont les chiffres.

Ainsi, chère campagnarde, il faut planter des arbres aux Jardies ! il faut y vivre ! On y est à cent lieues de Paris. Il faut en faire le chalet de Louise de Chaulieu [1]. Ce sera fait ; mais jamais rien n'aura coûté plus cher. Ce sera délicieux ; mais il y a bien des tra-

1. Dans les *Mémoires de deux Jeunes Mariées*.

vaux et bien des acquisitions [à faire] encore. Mais ce qui est magnifique aux Jardies, c'est de pouvoir aller de son jardin, de sa chaumière, au cœur de Paris en vingt minutes. C'était bien calculé ; mais la vie y est chère, et il faut tout avoir chez soi. J'y ai fait de grandes fautes (tout peut se réparer encore), mais il y faut encore dépenser soixante mille francs pour y être bien. Gavault s'en mêlera, sous le nom de mon acquéreur, une fois que j'aurai bien tout payé à Sèvres. Seulement, dites-moi si votre résolution de vivre à la campagne et loin d'une capitale est bien arrêtée. Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que Paris ! Paris est le seul lieu du monde où l'on puisse cacher son bonheur, vivre à bon marché, et se trouver comme à la campagne. Vous ne savez pas ce que c'est qu'une jolie maison, Allée des Veuves, dans les Champs-Élysées !... C'est plus loin de Paris que Bordeaux et que les Jardies. On peut y vivre inconnu et voir passer Paris devant soi, tous les jours. Voilà quel était mon rêve : vivre là, toujours, et avoir les Jardies comme prétexte pour fuir les ennuyeux ! Enfin, la reine de ma vie fera comme elle le voudra, car moi, ma vie s'accommode de tout. J'ai encore pour sept ans de travaux qui me clouent dans le silence du cabinet, et qui font que je ne quitterai pas mon idole d'un instant.

Court, dont vous m'avez parlé comme peintre, a beaucoup perdu ; mais il a fait de beaux portraits il y a cinq ou six ans. Il a pris un genre luisant, peigné, qui l'a déshonoré aux yeux des artistes.

Je voudrais bien vous gronder de vos tristesses, car je ne les comprends pas. On ne doit pas être *triste* quand on est aimée aussi absolument que vous l'êtes, *cara dona assoluta*, comme disait Rossini. On peut s'impatienter, se décourager, se révolter, mais s'attrister, non. Moi, je n'ai qu'un regard à jeter sur une chose ronde comme une pièce de cent sous, encadrée dans l'or et qui brille comme une étoile sur le velours rouge de ma cheminée, pour que tout se dissipe. Je plie sous le poids des difficultés, je me désespère ; mais je ne suis pas triste, et mon grand secret c'est que j'aime ! Que parlez-vous de mort ? Décidément il y a un vent d'Est à Saint-Pétersbourg comme à Londres.

Je suis bien heureux de savoir que l'homme aux vases du Japon

vous soit gracieux [1]; il vous sera bien utile. Soyez gentille pour lui, et, enfin, pensez aussi à mon petit employé, car ces petits peuvent quelquefois autant que les grands.

15 [novembre].

Je ne sais pas si j'aurai de bonnes nouvelles à vous donner; mon voyage de Lagny est remis et je ne ferai partir cette lettre que demain pour vous dire si j'ai signé ou non le traité pour les trois ouvrages: *les Paysans*, *le Député d'Arcis et un Début dans la Vie*. Ce dernier a paru dans *la Législature*, sous le titre de *le Danger des Mystifications*, et il a eu l'approbation des gens difficiles. Ce n'est pas une bagatelle pour moi que sept mille cinq cents francs dans les circonstances où je suis. Mais il faudra, comme je vous l'ai dit dans cette lettre, écrire six volumes en trois mois. C'est à avoir une *arachnitis*, autrement dit une inflammation au cerveau. *Les Paysans* sont faits, mais il faut les corriger.

Allons, adieu pour aujourd'hui. Je m'habille pour aller à Lagny, traiter, et reviens le jour même. Ceci partira demain.

16 [novembre].

Mon traité est ajourné. Il y a eu des difficultés; mais il se fera. Pendant mon voyage une réflexion de votre chère lettre si douloureuse m'a frappé. Vous avez dit: « Attendre trois ans c'est la mort! » Non, chère chérie! Non, le travail et la certitude d'être aimé font tout supporter! Le gain de l'affaire vaut mieux que tout. Mais trois ans, si l'on peut aller vous voir à Pétersbourg, est une douleur supportable, et jamais vous ne vieillirez pour moi. Que cette pensée vous mette du baume dans l'âme. En trois ans je n'aurai plus de dettes, peut-être, et ce serait une joie sans bornes pour moi! *Una fides* est à mon doigt depuis dix ans, il y sera toute ma vie. Avec quel plaisir j'irais à Pétersbourg en mai prochain, pour le jour de ma fête! Vous seule pouvez dire: Venez. Mais il

1. M. de Bala, un Russe qui habitait Saint-Pétersbourg.

faut que ce soit sans aucun danger, je le sens bien. Et qui sait si je ne ferais pas finir le procès! Je suis un grand avocat.

Allons, adieu, chère. Ne me volez pas un seul de vos chagrins ; e dois les avoir tous, et je suis le seul cœur où vous pouvez les verser en recevant en retour des trésors de tendresse. Moins je vous vois riche, plus il me semble que vous êtes mienne. Soignez-vous comme une chose qui n'est pas à vous, mais à moi. Puisque les jours ont quarante-huit heures [pour vous], pourquoi ne m'écrivez-vous pas tous les jours?

Quand Liszt sera à Saint-Pétersbourg, envoyez-lui ce mot; vous l'aurez pendant une soirée, vous et votre chère Anna.

XVI

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], 20 novembre-7 décembre [1842].

[N N] 20 novembre.

Voici mon traité signé. Je suis obligé d'écrire deux romans: *un Député de Province* et *les Paysans*, ou un autre à mon choix, d'ici au 1er mars, et comme j'en dois encore un à Souverain, il s'ensuit que c'est trois [ouvrages] qu'il faut que j'écrive. Six volumes en quatre mois! N'aurais-je pas bien besoin de voyager après ces terribles travaux?

Ces trois romans (car je ne ferai pas encore cette fois *les Paysans*) vont compléter les quatre volumes des *Scènes de la Vie de Province*, dans *la Comédie Humaine*, « la *grrrrrrande Comédie* », comme vous dites en vous moquant de votre pauvre esclave. Espérons qu'en mai prochain Saint-Pétersbourg ne me sera pas fermé, car, croyez-moi, la lettre M partie, je me suis senti au cœur un vrai deuil en pensant que j'avais écrit que j'irais [ainsi] trois ans [encore]! Un premier mouvement de générosité m'a fait dire cela; depuis, l'effroyable égoïsme de la passion m'a ravagé l'âme, et je me suis écrié : « Souffrir, mais ensemble! » Puis, viennent des retours soudains,

et dans l'intérêt de l'Ève, je me dis qu'elle ne supporterait pas certaines privations, ni de voir un travail incessant aboutissant à si peu de résultats, et qu'elle souffrirait trop. Espérons en Dieu, qui me doit beaucoup, allez ! Après une enfance comme la mienne, il faut croire à un soir resplendissant, ou se jeter dans la rivière.

21 [novembre].

Grande nouvelle ! J'ai dîné chez Victor Hugo, qui me prévenait que le dîner était pour m'aboucher avec notre illustre sculpteur David, qui veut faire mon buste colossal en marbre pour le joindre à ceux de Chateaubriand, de Victor Hugo, de Lamartine, de Gœthe, de Cooper, et cela, chère comtesse, console de bien des misères, car David, pour cent mille francs, ne ferait pas le buste d'un épicier-ministre comme les Cunin-Gridaine, Martin et autres. Il a trois fois refusé aux aides de camp de Louis-Philippe de faire le buste de Louis-Philippe. Mais, admirez cette coïncidence, au moment où David, qui revenait à la charge pour la troisième fois depuis cinq ans, me demandait à faire mon buste, Étex, un autre sculpteur, m'écrivait la lettre que je vous envoie pour me demander à le faire aussi [1]. David est non seulement notre premier sculpteur, mais il était le premier en date. Répondez-moi que cela vous rend heureuse, et votre petit mot vaudra plus pour moi que toutes les statues du monde. Ah ! si cela pouvait alléger vos chagrins ! Dites-moi qu'en vous sentant si bien aimée vous n'avez plus de chagrins ni de

1. Voici cette lettre :

19 novembre 1842.

Monsieur,

Je viens vous adresser ma sincère admiration pour votre *Ménage de Garçon*. C'est, au reste, comme tout ce que vous avez fait, une peinture vraie de notre pauvre humanité, qui a aussi ses lueurs de beauté.

Si vous aviez occasion de venir du côté du Luxembourg, poussez donc jusqu'au numéro 48 de la rue de l'Ouest, vous m'y trouverez dans mon atelier, terminant le modèle d'un groupe que je serais bien aise de vous montrer. Là aussi nous conviendrons ensemble du moment que vous pourrez me sacrifier en faveur d'un buste que je veux faire de vous.

Pardon de ma manière brusque d'entrer en relations avec vous ; mais vous êtes tellement artiste, dans la véritable acception du mot, que m'en sentant tout le cœur, je vous offre ma sympathie.

J.-J. ÉTEX.
statuaire et peintre.

peines, mais seulement des contrariétés. Oh ! combien je souhaite être délivré de mes maudites obligations ! A qui, si ce n'est à vous, dire que cent cinquante mille francs, si je les avais, paient tout ce que je dois, et qu'aussitôt je deviens de l'Académie, et [que] j'ai, en trois ans, quinze mille francs [par an assurés] pour le reste de mes jours ! Toutes ces espérances me deviennent précieuses pour vous, pour vous, mon unique pensée !

J'ai maintenant la certitude de pouvoir payer, d'ici à deux mois, *le prix* des Jardies, et de me débarrasser de l'effroyable responsabilité que j'ai mise sur la tête de l'architecte, sous le nom de qui j'ai racheté moi-même les Jardies. Quand on a fait une folie, au moins faut-il la garder. Les Jardies auront coûté autant qu'une terre et c'est une petite horreur ; mais avec un peu de temps et de patience, on peut en faire quelque chose de charmant, si je puis avoir du terrain. On y peut réaliser *le châlet de Louise de Chaulieu*, car on peut y avoir son étang. Cela, et une maison à Paris, vingt-quatre mille francs de rente sur l'État, voilà la plus belle vie du monde, car j'aurai les quinze mille francs de l'Institut, et ma plume, en ne travaillant que six heures par jour, donnera toujours vingt mille francs par an, pendant encore dix ans, ce qui me permettra de capitaliser quelque chose.

Vous m'avez dit qu'*Albert Savarus* était un ouvrage d'homme ; pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'*Ursule Mirouët* était un ouvrage de petite fille ?

Je me fatigue beaucoup ; j'ai dans les petits nerfs des paupières des tressaillements continuels qui m'affectent beaucoup, car j'y vois l'avant-coureur de quelque maladie nerveuse. Il me faudrait absolument du repos et de la distraction que je ne puis prendre, car *il faut* travailler ! Et si vous saviez comme il est difficile de faire des ouvrages comme *le Député de Province*, où il n'y a pas l'élément de la passion ! Rendre dramatique et intéressant le jeu des intérêts !

Vous ne m'avez pas dit, ma chère chérie, comment votre appartement est disposé ; je ne vous *vois* pas, je ne vous *sens* pas dans votre vie intérieure ! Si vous avez des heures à vous, écrivez-moi ! Dites-moi comment se passe pour vous la vie. J'imagine que j'aurai contribué à vous donner une bonne soirée, car je ne doute pas que Liszt ne se rende à ma lettre, et ne vienne vous voir.

5 décembre.

Du 21 novembre au 5 décembre, tout ce temps a été pris par la maladie. J'ai été saisi d'une horrible fièvre nerveuse occasionnée par des ennuis, par des manques de parole en fait d'argent, et aussi par des travaux excessifs. Enfin, me voilà hors d'affaire, mais plein de sangsues, de purgations, et, dans trois ou quatre jours, selon M. Nacquart, je n'aurai jamais joui d'une si belle santé. Il a trouvé les gros vaisseaux du cœur un peu engorgés, et le fait est que j'avais des étourdissements continuels et le teint à l'état inflammatoire. D'ici au 10 j'aurai repris mes travaux. Il est inutile de vous dire que j'ai pensé à vous durant ces quatorze jours que je suis resté dans mon lit. N'est-ce pas bizarre que le matin même du jour où j'ai reçu cette attaque de fièvre nerveuse à la tête, je vous avais écrit le pressentiment que j'en avais? Quatorze jours au lit, sans rien faire! Moi, qui suis d'une activité sans égale! Aussi, me suis-je régalé de penser à nous, de faire des projets, des plans, *des réussites*, en termes de tireur de cartes.

7 [décembre].

J'en suis resté là, car je vous écrivais au milieu des ordonnances de M. Nacquart, et il a fallu vous quitter par ordre supérieur. Votre lettre neuf est venue le 5 au soir, datée du 20 novembre. Ainsi c'est, ne vous en déplaise, quinze jours que les lettres mettent à aller de Saint-Pétersbourg à Paris. Votre tristesse a été communicative, et me voilà, pour ma convalescence, dans les inquiétudes que vous avez, me disant : « Quand et comment sera jugé ce procès? » ce qui, vu l'inoccupation de ma cervelle, me laisse toutes ses forces à la disposition de ce bourreau que j'appelle *l'attente!*

Je vais beaucoup mieux, et, selon M. Nacquart, je suis en état de santé pour longtemps. J'en ai besoin. La santé est mon unique capital.

Nous n'avons pas attendu, ni Gozlan, ni Victor H[ugo], ni moi, votre opinion pour nous avouer, *entre quatre-z-yeux*, que M. de L[enz], était fou. Mais pourquoi me gronder de ce que j'ai fait? Vous

ne savez pas à quelles persécutions j'ai résisté. Il est venu sept à huit fois chez mes libraires, il m'écrivait perpétuellement, et, quoi que vous disiez, vous conviendrez que c'était bien humiliant, à Paris, de se laisser traiter par un Russe !

La chère Anna a raison et l'abbé [Jacottin] a tort. Je suis entièrement de l'avis de la jeune personne, car les exceptions sont très rares.

Ah ! l'on ne s'amuse pas à Saint-Pétersbourg, je le crois bien ; mais, peut-être faut-il bien du temps pour s'y faire une société, et c'est là ce qui vous manque.

Le 12 de ce mois, dans cinq jours, je vais me remettre à l'ouvrage. Il faut absolument finir ce mois-ci un fragment intitulé : *Madame de la Chanterie* (tiré de mon ouvrage entrepris pour le prix Montyon), que je dois au *Musée des Familles*, et qui fait suite aux *Méchancetés d'un Saint*, une petite chose que vous ne connaissez pas sans doute[1] ; il faut terminer les *Physionomies de la Presse parisienne*, un article énorme; puis finir *Illusions perdues* qui représente, pour son complément, la valeur [de texte] d'*Albert Savarus* ; puis écrire *un Député de Province*. Voilà mon travail pour les quarante premiers jours. Cela ferait l'occupation d'un homme pour un an ou deux.

[La fin d']*Illusions perdues* vous ramène à Angoulême, et j'ai à faire le magnifique contraste de la vie de David Séchard en province, avec Ève Chardon, pendant que Lucien faisait toutes ses fautes à Paris. C'est les malheurs de la vertu opposés aux malheurs du vice ; c'est d'une difficulté prodigieuse. *Illusions perdues* forme un gros volume de *la Comédie Humaine*, et le titre sera bien justifié.

J'espère que, quand les communications se rétabliront, au mois de mai, entre Paris et Pétersbourg, nous aurons sept volumes de *la Comédie* de parus, et trois de fabriqués ; vous pourrez en recevoir dix à la fois.

La Comédie Humaine me prend deux cents heures par mois, car je lis deux fois chaque épreuve, et j'ai corrigé l'édition qui sert de

1. Il s'agit toujours des *Frères de la Consolation* qui devinrent, on s'en souvient, *l'Envers de l'Histoire contemporaine*.

manuscrit, ce qui fait trois fois, et, à trois heures par feuille ; il y en a trente par volume; jugez de ce travail dont je ne vous parle jamais ! Il est écrasant, car il s'agit de trouver mes fautes et de les corriger. C'est un perpétuel examen de conscience littéraire. Je suis effrayé de ce que va me coûter *la Recherche de l'Absolu* à corriger. Ce sera huit jours entiers pour en examiner le manuscrit, sans compter les épreuves que je relirai.

Votre phrase : « *Tenez-vous tranquille où vous êtes et laissez-moi faire* », m'a consterné ; mais il y a tant de jouissances à vous obéir que je resterai où je suis. Mais tranquille ?... Oh, madame l'*aristocratrice*, ceci n'est au pouvoir de personne. J'y resterai très inquiet, très tourmenté, très ennuyé d'être là ; mais je n'en bougerai que sur votre ordre.

J'ai bien des travaux encore, car il faut qu'en 1843 je fasse *les Vendéens*, et mon ouvrage pour le prix Montyon. C'est assez pour me faire tenir occupé, pas tranquille, chère ; jamais tranquille !... Mon Dieu, si vous saviez quelles sont mes rages par instants ! Mais vous sauriez alors combien vous êtes aimée, et vous ne vous en doutez pas, car je ne comprends pas où vous avez été prendre des défauts d'attache et de cohésion, dont vous me parlez à propos d'un malheureux dîner !... Vous ne savez pas que j'ai dîné trois ou quatre fois chez Hugo, et qu'il fallait lui rendre ses politesses. Allez, cher ange, votre bonheur est une de mes préoccupations constantes, et j'espère qu'un jour vous me direz que jamais deux créatures n'en ont mieux fait une seule.

Votre persécuteur est-il riche ? A-t-il des moyens de corruption ? Ce qu'il dit fait frémir ; ça m'a donné le frisson ! Ô pauvre amie, combien le peu de bonheur qu'on a sur terre nous est vendu cher ! Mais, veuille le ciel que tout soit promptement terminé, et je crois que je vivrai triple pour m'indemniser de mon horrible jeunesse et de ces vingt ans de travail, où il n'y a eu que vous pour me faire accepter la vie ; car vous saurez quelque jour comment cette pauvre madame de B... a terni les sept ou huit années qu'elle m'a données. Hélas ! devant ses malheurs, devant tant de bien, j'ai oublié, ou, plutôt, je me suis rejeté dans votre cœur, et avec quelle entière confiance, quel abandon ! Vous saurez cela quelque jour, car je n'ai jamais pu vous écrire à cœur ouvert ; j'ai toujours été

gêné ; vous n'avez pas compris que j'avais des mondes de choses à dire, qui ne se disent que de cœur à cœur, et j'étais grondé !...

Allons, adieu. Mille tendresses et mille encore.

L'autographe est d'Étex, le sculpteur.

Voilà comme j'aime les lettres ! Je viens de relire encore votre numéro neuf. Vous devriez m'écrire ainsi tous les huit jours. En fermant ma lettre, je ressens de nouveau quelques douleurs nerveuses à la tête. Mais le docteur dîne ici dimanche, et je vous écrirai lundi.

XVII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Passy, 19-22 décembre [1842].
[19 décembre].

Chère, il y a des moments où le découragement entre dans mon âme comme un *simoun*, et il renverse, il brise alors tout, même l'espérance qui se couche et s'endort sous les ruines; dans ces instants-là, je prends la miniature, je la regarde et je m'attache à l'expression que Daffinger a choisie [1], comme un naufragé regarde le ciel. Mais, ce matin, ce céleste visage, cette fraîcheur de vie, cette douce malice, cette bouche si gracieusement accentuée et rouge comme la plus belle grenade, tout ce front où il y a du génie, et cette chère chevelure, j'ai vu ces richesses d'âme et ces trésors d'amour avec une angoisse de doute. J'ai pris la lettre neuf, et les dix lignes de la fin, que j'ai relues pour la cinquième fois, ont jeté comme un baume dans ma tête, sur mon cœur, et je me suis ranimé. « Luttons comme elle ! » Être aimé, c'est la plus grande des fortunes, la plus sûre richesse *(Senza brama, sicura richezza)* [2], et avec cette pensée, on doit remuer les

1. Comme on le verra plus loin, il s'agit seulement ici de la copie de cette miniature.

2. Dans les *Mémoires de deux Jeunes Mariées*, Balzac lui-même traduit ainsi ce vers du Dante : *Posséder, sans crainte, des richesses qui ne peuvent être perdues.*

mondes. Si votre procès est perdu, je me charge de le gagner O ma chère Ève, si vous saviez quels trésors pour moi dans dix lignes de tendresse, vous n'en seriez pas avare! J'avais à me mettre à l'œuvre, à écrire quatre volumes, et cela dans un bien court délai. Je viens de recevoir une lettre pressante de Gavault, je sors à peine de ma convalescence, et j'ai les plus horribles peines à reprendre mes allures de travail. Et cependant, hier, j'ai pour la première fois entendu parler de vous par un admirateur de votre beauté, de votre esprit. Hier, dimanche, je dînais chez Charles Nodier, qui me remerciait ainsi de la dédicace que je lui ai faite du roman des *Deux Frères* (qui a un bien grand et bien peu attendu succès). Nodier reçoit tous les dimanches soirs; une dame s'écrie qu'elle m'adore et madame Nodier me présente à elle.

— M'adorer, sans me connaître, dis-je à cette dame, est si peu compromettant, que cela peut s'avouer sans conséquence.

— Eh, monsieur, j'ai entendu dire à une dame qu'elle vous adorait après vous avoir connu, me dit un voisin.

— Alors, lui dis-je, monsieur, ce n'était sans doute pas dangereux.

— Elle est en Ukraine!

— Là, voyez-vous! dis-je en riant.

— C'est une de mes voisines, madame de H[anska].

— Ah! c'est une dame que j'ai eu l'honneur de rencontrer en voyage, et une des femmes les plus spirituelles que j'aie vues.

Je demande à ce monsieur son nom; il me donne sa carte, et c'est M. Vincent de Maleniewski. Il m'apprend, *à mon grand étonnement*, la mort de M. de H[anski], et me dit:

— C'est maintenant une jeune veuve.

Je ne vous dirai pas quel plaisir cette opinion m'a fait pour vous, car, pour moi, vous me connaissez, vous n'avez pas d'âge. J'ai dit à cet étranger, qui était venu avec M. de Julvécourt, que les relations étaient si difficiles entre ses déserts et Paris, que je ne savais rien, et il ignore votre procès. Nous avons parlé littérature toute la soirée, et j'ai beaucoup questionné Julvécourt, *qui a le bonheur d'avoir épousé une Russe* de Moscou, et qui m'a fortement conseillé d'aller me marier en Russie, où j'ai, dit-il, une immense réputation.

En revenant de l'Arsenal à Passy, j'ai fait de tristes réflexions

sur les obstacles qui s'élèvent entre le bonheur et moi, tout en reconnaissant cependant qu'il n'y a pas de temps perdu. Une veuve, qui se remarierait après un an de veuvage, avoue[rait] un arrangement antérieur. Ainsi, dans sept à huit mois, ce ne serait que bien. Aussi ne demandé-je à Dieu que la certitude. Cette certitude me ferait tout supporter. J'ai pensé, qu'avec le temps, je me détériorais dans les travaux, que je ne voyais l'idole qu'en peinture, que je ne m'unissais à elle que par les efforts d'un magnétisme désespéré, car il y a des moments où le souvenir arrive à une presque réalité. Jamais Abélard n'a rêvé Héloïse avec plus de puissance. J'aime de tous les amours à la fois.

Eh bien, je me suis réveillé malade, douteur, énervé, sans force. Il est trois heures après-midi; voilà quatre heures que je me suis abîmé dans mes ruines, et, que ce que je trouve de plus salutaire, c'est de vous raconter cette mélancolie presque physique. Elle vient peut-être de mes efforts d'hier, car, pendant trois heures, j'étais à Genève, j'entendais la voix, je sentais le parfum, je voyais les yeux, j'ai eu, enfin, une de ces hallucinations qui épuisent les forces de l'âme et du corps. Ma sœur me trouve jeune, mais elle ne sait pas à quel point je le suis. J'aime avec encore plus d'ardeur juvénile qu'à Genève, qu'à Vienne! Et je n'ai pas toujours le temps, le loisir de me laisser aller à mes contemplations; je m'y abandonnerais avec trop de volupté; je craindrais ce plaisir et je sens que je m'y ruinerais. Je ne ferais plus que penser à *elle*, et adieu les travaux, l'argent que je dois gagner, et l'honneur, car j'ai des dettes d'honneur! ô ma vie, ma chère vie, la fleur de mon âme et de mes jours, que je sois pour vous ce que vous êtes pour moi, et je suis content! Je voudrais le bien savoir et je n'aurais plus alors ni désespoir ni espoir; je vivrais, par avance, de ma vie heureuse, et je n'aurais plus de soucis, en fussé-je accablé!

Mille tendresses, vie de mon âme!

20 décembre.

Et pas de lettres, chère! Je viens de lire ce que je vous écrivais hier, et j'en suis presque honteux. Pourquoi vous envoyer des élégies? Mais vous me demandez de vous écrire tout ce que je

pense, comme si j'avais le temps de me composer quand je vous écris. Hélas ! mon ange aimé, je vous ai, depuis cinq ans surtout, toujours écrit à la hâte, entre deux épreuves, sans avoir jamais pu relire, comme je viens de le faire, le lendemain, ce que j'avais écrit la veille, ou relire ma lettre avant d'aller la jeter à la poste. Aussi, tout ce que vous avez reçu de moi est-il si spontané, que vous avez dû remarquer des redites. D'abord, il y en a une que vous entendrez toute votre vie. Je n'ai pas même le temps d'arranger mes phrases, et jamais on n'a mieux lu dans une âme que vous le faites en lisant ces lettres. Seulement, pendant longtemps et encore à présent, il y a un coin de mon âme sur [lequel] je suis forcé de laisser un voile, et vous savez pourquoi. Lorsque vous aurez trouvé le moyen de me donner la sécurité, je vous écrirai à cœur ouvert, et vous connaîtrez un cœur qui est tout à vous et qui vous est caché. C'est une de mes plus grandes souffrances que cette contrainte. Je ne puis donner carrière à mes sentiments dans aucun cœur, pas même [dans] le vôtre. Quelquefois vous m'avez fait des querelles auxquelles vous saviez que je ne pouvais répondre. Peut-être cette horrible contrainte est-elle une des mille causes de cette puissance de vie que je me sens pour l'avenir, et c'est surtout pour moi que le reste de ma vie sera trop court ; il me semble que le temps me manquera.

Voilà l'un des secrets de cette mélancolie qui débordait hier et qui m'a fait passer la journée à relire vos lettres et à étudier Daffinger, qui me semble le plus grand peintre du monde. C'est une de ces journées comme s'en donnait *Felipe Hénarès* [1], une de ces contemplations qui comprennent tout le passé, tout l'avenir ; le présent n'a que le terrain de nos pieds, et l'on se trouve entre deux immensités. Vous m'écrivez de penser à Éva comme à une amie qui m'a donné *sa vie* ; je n'y pense que comme à la seule femme qui existe pour moi dans le monde. Ah ! si vous pouviez savoir tout ce qu'il y a eu pour moi de déceptions dans le cœur où j'ai trouvé le plus, vous sauriez ce qu'est pour moi Éva ! Madame de B... m'a rendu dans un jour tous les coups qu'elle avait reçus de ce Corse atroce qui a eu sa jeunesse ! Vous ne savez pas tout ce que j'appor-

1. Dans les *Mémoires de deux Jeunes Mariées.*

tais à Genève en 1833! Mon Dieu, quand commencera pour moi *la vie*! J'ai plus souffert, jusqu'aujourd'hui, que qui que ce soit. Je n'ai eu ni mère ni enfance. Ma mère m'a ruiné en 1827, et depuis ce jour jusqu'à présent, j'ai constamment travaillé, comme dans un désert, et Dieu ne m'a laissé apporter que quelques gouttes d'eau pour étancher ma soif d'amour, à trois fois, par un ange! Et vous ne voudriez pas que je ne vive que par le souvenir de ces apparitions? A tout événement mauvais, je répondais par un nom, par une espérance; à toute défaite, je puisais du courage dans l'avenir. Chère compagne de tous mes désastres comme de toutes mes joies, chère sainte dans mon ciel, trésor de l'avenir et consolation de tous les malheurs du présent, franchissez comme moi dans ce moment les espaces pour sentir cette vie qui est à vous!

21 [décembre].

J'ai eu bien de la peine à me remettre à l'ouvrage, mais j'y suis, et j'y suis par l'étreinte perpétuelle et de plus en plus féroce de ma femme: *la nécessité*. Quand serai-je veuf? *Le Député d'Arcis* est commencé. J'en fait deux romans qui seront de l'histoire, l'histoire de cette hideuse bourgeoisie qui mène les affaires. Ce sera bien plus curieux que le *Grand homme de Province à Paris*, car la cuisine de la Chambre des députés est moins connue que celle de la littérature; elle touche à plus de sympathies. Faire le portrait du *bourgeois-homme politique!*

Je ne sais pas si vous verrez quelque jour ce que c'est que d'écrire trois cent cinquante feuillets de mon écriture en vingt-cinq jours; mais c'est de ces tours de force où l'on risque sa santé, et il le faut. Je suis dans un étau, l'étau qui a fait faire à Rossini ses opéras. J'aurai bien peint, je crois, le triple mouvement qui amène de la province à Paris les poètes, les nobles et les bourgeois. *Le Cabinet des Antiques, le Député d'Arcis* et *Illusions perdues*, qui formeront deux volumes de *la Comédie Humaine*, à eux seuls, représentent bien notre époque. Vous devez avoir à Pétersbourg, en ce moment, le premier volume de *la Comédie Humaine*, car je l'ai vu emballer, et vous pouvez y lire la *Préface* et une chose que vous ne connaissez pas, qui s'appelle *la fausse Maîtresse*, une

de ces nouvelles qui sont si difficiles à faire, qu'on n'en a pas beaucoup dans son œuvre. Je crois même que mes éditeurs ont envoyé le tome deux. Si Charpentier a envoyé *Louis Lambert*, lisez-le dans sa dernière toilette. Vous devez aussi avoir maintenant *les deux Frères*, et il est difficile [de supposer] que la *Revue* de Bellizard n'ait pas donné *les Méchancetés d'un Saint*.

Outre *le Député d'Arcis*, je suis excessivement occupé d'un article descriptif des différentes individualités ou types de *la Presse périodique française*, un article qui vous fera beaucoup rire, vous autres étrangers.

Mille tendresses pour aujourd'hui, car il faut se mettre à l'ouvrage et inventer quelque chose qui ressemble à de l'esprit. Paris vit de cervelles frites.

La nouvelle du moment est la présentation d'une pièce de Hugo, intitulée : *les Burgraves*. On en parle comme de ce qu'il a fait de plus lyrique. Mais le lyrisme à la scène est peu dramatique, et il arrive à faire tout comme Racine, dont il fait fi ! Dans le dîner du Rocher de Cancale, il a [stupéfié] le Russe en disant : « Je sais que je ferai mal à Balzac en disant que Racine est un homme médiocre, car il tient pour Racine..... »

— Jusqu'à mon dernier soupir, lui ai-je répondu, car c'est la perfection. *Bérénice* ne sera jamais surpassé ; *Athalie* est la pièce la plus romantique qui existe, la plus hardie, et *Phèdre* le plus grand rôle des temps modernes.

Voilà que je bavarde quand je devrais travailler. Allons, adieu pour aujourd'hui.

[Passy] 22 [décembre].

Chère, je viens de recevoir votre lettre numéro dix, et je me hâte d'y répondre, en terminant celle-ci. Vous voyez que je vous écris deux fois contre vous une et, de nous deux, c'est moi qui ai le moins de temps. Ne vous découragez pas ! Voici mon premier mot. Mais vous faites bien des erreurs à mon endroit, à propos de ce que je dois. Le montant des dettes que ma mère m'a laissées sur le corps, en 1828, a été de plus de quatre-vingt mille francs, et, quand je vous ai parlé de trente mille francs, c'était de la partie de mes dettes qui était représentée par des billets à terme. *La Chro-*

nique [*de Paris*] m'a fait perdre soixante mille francs, et Werdet et autres libraires m'ont enlevé vingt-cinq à trente mille francs. Je n'ai jamais dépensé pour moi (les Jardies excepté), cinq cents francs par mois. En voilà bien assez là-dessus. Quant au jeu, tout ce qu'on vous en dira est une infâme calomnie. Je n'y suis allé qu'une fois en 1836, pour voir les salons; j'y ai dîné une fois, invité par Bénazet, et je n'ai pas joué. Quant au jeu dans le monde, j'y joue par hasard et je n'y ai jamais perdu. Mon Dieu, que ne dit-on pas! Ce qui vous arrive n'est rien auprès des atrocités que la haine et l'envie font circuler contre moi. Quand je vois cette boue de Paris rejaillissant ainsi jusque-là où vous êtes, me voilà triste pour longtemps.

Les paroles de Nodier sont d'autant plus vraies qu'elles m'ont été répétées par Hugo et par d'autres. Vous vous trompez sur Nodier. Nodier est logé dans les appartements de Sully; Nodier a une place de six mille francs, trois mille francs comme académicien, six mille francs comme chargé d'un travail pour le *Dictionnaire* [de l'Académie], et une pension de deux mille francs comme homme de lettres; en tout dix-sept mille francs. Et il gagne bien trois mille francs par an. Ainsi, quand il s'est présenté pour être de l'Académie, il avait *une position*. Nodier spécule sur sa bibliothèque; il l'a vendue deux fois, et, deux fois, l'a refaite. Mais il a ses enfants et petits-enfants chez lui, il a ses petites dépenses et il est toujours gêné. L'Académie est effrayée d'un passif que je laisse croire plus considérable qu'il n'est. J'ai payé cent mille francs de dettes en trois ans, et je suis occupé à en payer. Je reste dans le dénuement, chez moi, pour m'acquitter plus promptement. J'ai cinquante à soixante mille francs de dettes criardes, et cent vingt mille francs de dettes entre trois personnes. Mais ce que je possède *a coûté* cela, en sorte que je suis au pair. Mais ce que j'ai ne *vaut* pas ce que je dois; ce que j'ai n'est pas réalisable, et ce que je dois est exigible. Aussi, ma situation n'est-elle plus tenable en présence des exigences de ceux à qui je dois. J'ai eu des créanciers qui ont bouleversé l'économie de mes voies et moyens, et je n'ai jamais eu le *succès d'argent* que j'ai toujours espéré, cherché, avec *Vautrin*, avec *Quinola!*

Si je gagne le prix Montyon en entier, si l'œuvre que je veux faire pour le gagner a le succès que je veux, je serai dans une meilleure position. Mais je n'y crois pas; rien ne m'a réussi. La

Belgique a ma fortune, et, quand le bonheur luit pour moi, vous savez ce qui arrive : il naît des circonstances qui le retardent. Mais, je ne me suis découragé que dans ces derniers temps ; et encore une lettre de vous me rend bien vite à la vie et à l'espérance !

Vos projets de retraite sont bien naturels chez une Ève blessée et fatiguée; mais, vous ignorez le mouvement parisien et la vie du bonheur. Si vous y persistez, on n'a personne [à voir ici] quand on se loge loin du centre. D'ailleurs, vous savez bien que l'on voudra ce que vous voudrez. Personne n'a été fait pour la vie retirée, comme moi. J'y suis plongé depuis longtemps. La retraite et la vie publique me vont également bien. La vie de Sismonde de Sismondi, de même que celle de Lamartine, me plaisent autant l'une que l'autre. J'ai soif de tranquillité, de bonheur inaltérable.

Ce que vous me dites de Lubeck me plaît infiniment, et s'il était possible de découvrir un endroit de l'Allemagne où se mettre, sans être poursuivi par cet éclat et cette publicité qui me font un mal inouï, j'y composerais volontiers, en trois ou quatre mois de tranquillité, *les Frères de la Consolation* [1]. J'ai à travailler jusqu'au 1er mars ou 15 avril, sans interruption. Donc, le beau mois de mai serait une époque indispensable à ma distraction. Tout ce que vous me dites d'Anna m'inquiète !

Je n'ai plus revu M. de Lenz. Je reprends difficilement mes travaux. Hier, je suis allé chez le fameux dentiste Brewster, et il faut prendre un parti sur mes dents. Il y a à m'[en] arracher trois et à en plomber deux. C'est affreux; je suis dans une fièvre en pensant à cela. Je suis lâche contre le davier et me voici, pendant trois jours de suite, pris par la bouche; je tremble tant, que je ne sais à qui ni à quoi demander du courage. Je me figurerai que vous me regardez. Voici le grand événement du moment.

Comment ne savez-vous pas que tout ce que je projette est subordonné *à vous ?* Laissez-moi convertir par moments mes espérances en réalités ; mais, vous ne sauriez rien de mon cœur, si vous pensiez que je ferai quoi que ce soit sans vous le dire, en fait de

1. Ce roman, que Balzac voulait faire pour obtenir le prix Montyon, et dont on le sait déjà, *Madame de la Chanterie* et *les Méchancetés d'un Saint* sont des fragments, porte définitivement aujourd'hui le titre de : *L'Envers de l'Histoire contemporaine*.

voyages. Il n'y a qu'une seule chose que je prendrai[s] sur moi : c'est, si votre affaire était *entièrement perdue*, de vous la gagner. Ceci me regarde, et ne se justifie que par le succès. Mais si je me mettais en tête d'obtenir ce résultat, ce serait sans un risque ni pour vous ni pour moi. J'ai fait dans ma vie, en diplomatie, des choses plus difficiles.

Je n'ai plus de papier fin; j'ai pris cette feuille. J'ai hâte de mettre à la poste cette lettre, et laisse un feuillet blanc et sans autographe, car il est une heure et demie. Je suis à Passy ; Brewster m'attend à trois heures, et il faut une heure pour aller à Paris. J'ai à m'habiller. Je reprendrai demain une autre lettre, et vous envoie ici les plus tendres pensées et tous mes chagrins, mes espérances et les plus douces choses qu'il y ait dans mon cœur,

Le cher cachet m'a fait battre le cœur à avoir des palpitations. J'ai vu là comme un présage ! Mais je crois, à chaque lettre, que tout est fini ! Chaque fois qu'en revenant de Paris j'en trouve une, j'ai des angoisses d'espérances. Savez-vous ce que c'est que d'avoir tout [mis] sur une tête, dans une âme ? Pour passer ces quatre mois, je n'ai rien inventé de mieux qu'un travail féroce, qui peut me rendre imbécile. Depuis un an la mémoire des noms me quitte, tant je suis violemment agité !

Soignez-vous bien, ne vous fatiguez pas. Comme vous me l'avez (trop souvent peut-être pour mon intelligence de laquelle vous vous défiez), dit : « Je me fie et à votre prudence et à votre adresse. » Et moi je dis : « Fiez-vous à mon éternelle et inébranlable affection ! »

XVIII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], 10-21 janvier [1843].

[Q [1]] 10 janvier

Je reçois à l'instant, ma chérie, votre lettre où vous me témoignez des inquiétudes pour ma santé, qui doivent être calmées, car il y a

1. On verra dans les lettres suivantes que Balzac s'était trompé ici dans l'indication placée en tête de ses lettres, et qu'il n'y en a pas portant la lettre P.

deux lettres de moi en route. J'aurais bien voulu pouvoir vous écrire de manière à ce que vous reçussiez une lettre de moi pour votre 1er janvier, qui, je crois, est notre 13 janvier; mais, outre que je suis certain que le même vœu est au fond de nos cœurs et que nous n'avons pas besoin de lettres pour nous unir dans une même espérance, je suis en ce moment dans un travail qui ne me laisse pas un instant de repos, ni une seconde pour penser à autre chose qu'à ce que j'ai entrepris. *Le Député d'Arcis* (que je me suis engagé à faire pour le 1er mars) a quatre volumes et *cent* personnages; et vous pouvez imaginer ce que cette entreprise demande d'activité de tête; je suis [occupé] à l'écrire. Ne vous étonnez donc pas si vous me trouvez un peu hors de mes voies. Ce n'est pas une bagatelle que de faire un livre intéressant avec les élections, et, à ma première tentative, vous m'avez, *cara diva*, dit assez dédaigneusement : « *Albert Savarus* est un livre d'homme. » Outre ce gigantesque travail, j'ai sur les bras la fin d'*Illusions perdues*, le retour à Angoulême, qui s'appelle *Ève et David*, et j'ai des *Nouvelles* [promises] aux journaux, sans compter des travaux exceptionnels. Mais, soyez tranquille, le cœur vit, et vit trop sous tout cela.

Si vous saviez combien me font léger ces travaux, qui tueraient tout autre que moi, quand je me sens aimé, vous sauriez alors combien vous êtes adorée! Cette inquiétude pleine d'impatience, et qui devait être bien certainement rassurée au moment où je lisais votre chère lettre, m'a fait regretter de vous avoir dit cette petite maladie, qui a fourni à mon docteur l'occasion de me remettre à neuf, selon son expression.

Cependant, chère, je n'ai plus cette abondance de pensées littéraires qui ne me permettait pas de chercher longtemps un sujet, et tout s'use, je le vois : le corps et l'esprit. Et alors, il me vient au cœur des tristesses profondes. Oh! pour rien au monde je ne voudrais livrer à l'Ève un corps et un esprit épuisés, car le cœur, hélas! n'est que trop jeune et trop bien conservé sous tant de travaux!

12 [janvier].

Vous me parlez d'un portrait exposé; c'était une tentative pour avoir un portrait à graver en tête de *la Comédie Humaine*, et cela

n'a pas réussi. On n'a fait que l'homme extérieur ; c'est la bête sans aucune espèce de poésie, et, après l'avoir condamné, l'artiste a voulu l'exposer[1]. C'était destiné à ma sœur, qui n'en a pas voulu, car Meissonier doit depuis longtemps faire mon portrait. Mais je n'ai pas le temps de poser.

On ne vous a pas trompé[e] ; j'ai beaucoup engraissé, faute d'exercice ; mais, dans ces derniers temps, où j'ai maigri en me retranchant le pain et [en] faisant beaucoup d'exercice, j'ai vu que la maigreur ne devait pas venir soudainement, et je vais réengraisser pendant l'hiver, où il est impossible d'aller à pied, à cause de *la boue de Paris*, dont rien ne peut donner l'idée. Je ferai de l'exercice en Allemagne, au printemps. Pour le moment, je vais admirablement bien, sauf des douleurs de dents. Hélas ! il faut en faire arracher deux, et je manque complètement de résolution à ce sujet. Voici deux fois que je vais chez Brewster inutilement et, cependant, si vous y veniez avec moi, ce serait bientôt fait.

17 [janvier].

Je suis accablé d'épreuves, d'obligations. Il a fallu aller à une soirée de madame [de] Girardin. Le monde et le travail ne peuvent pas marcher ensemble. Puis, je n'ai goût à rien. Il me faut le travail et les créations littéraires pour que je sois maître de moi. Vous ne sauriez [croire] à quel point je deviens stupide dès que je suis livré à moi-même, ou, plutôt, à nous-mêmes. Je me perds dans les suppositions ; je fais des poèmes ; je nous vois ; je ne pense plus qu'à une seule chose, et tout me devient nauséabond, insupportable, qui n'est pas mon rêve. L'existence, pour moi, n'a plus qu'une forme. Si je ne me mets pas au lit, fatigué de travaux et succombant au sommeil, je suis perdu ; car le moment où, avant le sommeil, on se retrouve face à face avec soi-même et les champs immenses du possible, ce moment est fatal pour moi. Je ne sais pas comment on peut le franchir, quand on aime véritablement, c'est-à-dire de cœur, de corps et d'esprit. Il y a trois manières

1. Il s'agit du pastel de M. Gérard-Séguin, exposé au Salon de 1842 et donné par Balzac à la comtesse E. Guidoboni-Visconti.

d'aimer, et quand elles sont inspirées par la même femme, c'est alors une de ces tyrannies auxquelles la vie entière suffit à peine. Je ne sais pas comment on supporte alors les obstacles, la distance, les mille barrières qui se trouvent entre nous et le bonheur. Vous ne saurez jamais inventer la situation où peut se trouver un homme, qui a tout autant d'imagination que de cœur, en trouvant son bonheur (un bonheur [souhaité pendant] dix ans !) possible et retardé ! Chère, tout se réveille alors. Tout ce que le doute apaisait se dresse avec rage, et il y a de quoi devenir imbécile. Mon Dieu ! je ne sais pas si la Providence m'a réservé des jours calmes et sereins dans la soirée de la vie, pour tous les malheurs d'une enfance sans joie et pour quinze ans de travaux sans succès, que voulait la tranquillité matérielle. Mais, quoi que ce soit qui en dérangerait l'espérance me tuerait, autant qu'une nature forte comme la mienne peut se tuer. J'irais dans un coin y végéter. Vous ne savez pas, cher ange, que pour avoir cent ducats, il faut écrire, *inventer*, faire une nouvelle comme *Honorine*, que vous lirez, et que j'ai écrite en trois jours. N'est-ce pas une folie que d'imaginer qu'après avoir sans cesse puisé pendant quinze ans à cette source, j'y pourrai puiser impunément pendant quinze autres années ? Si ce qui me reste à faire n'était pas inventé, je ne l'inventerais plus ! Et cependant, chose extraordinaire, jugement que vous confirmerez sans doute, *Honorine* est supérieure au *Message*, à la *Femme abandonnée* et à tout ce que j'ai taillé sur ce patron. Vous lirez cela. J'ai besoin d'une autre centaine de ducats pour la fin de ce mois, et voici cinq jours que je cherche sans rien trouver, et il me faudrait encore une *nouvelle* de cette dimension.

Allons, adieu pour aujourd'hui. J'ai là les dernières épreuves de la *Monographie de la Presse*, un grand travail sur la presse parisienne dont je vous ai parlé et qu'il faut bien méditer, car c'est à l'état de pamphlet contre le pouvoir le plus tyrannique et le plus sot qui ait pu se former dans notre pauvre pays. J'espère trouver cette nuit ce que je cherche, en regardant deux yeux et une bouche.

20 janvier.

Ce terrible besoin d'argent, — car il faut vivre et toujours trouver cinq cents francs par mois dans mon encrier et dans ma cervelle, ce qui me condamne à toujours créer, — ce besoin, qui vient de me faire écrire *Honorine* en trois jours, du 25 au 28 décembre, va me faire encore écrire, d'ici à trois jours, *le Dernier Amour*.

Vous ne sauriez croire à quel point la nécessité m'humilie ! J'écris ces choses-là en menant les quatre volumes du *Député d'Arcis*, où se remuent cent personnages. J'ai à relire les épreuves d'*Honorine*, celles de *la Comédie Humaine*. J'ai à faire *Madame de la Chanterie*, que me réclame le *Musée des Familles* (un épisode des *Frères de la Consolation*). J'ai sur les bras les revisions de ma *Monographie de la Presse parisienne*... Hein, que dites-vous de cela? Un jour, je suis allé chez M. Dupotet, le magnétiseur, rue du Bac, avec madame de Girardin. On donna ma main, par curiosité, à sa plus fameuse somnambule, qui, après l'avoir mis[e] sur son estomac, l'a lâchée avec effroi :

— Qu'est-ce que c'est que cette tête-là? a-t-elle dit. *C'est un monde*, cela me fait *peur !*

Elle n'avait pas regardé au cœur ; elle avait été, dit-elle, éblouie par la tête. Mais, depuis que j'existe, ma vie est cependant dominée par le cœur, et c'est un secret que je cache avec soin ; je ne vous ai pas laissé voir tout, à vous, la bien aimée et la seule aimée. Depuis que je me suis senti un cœur, j'ai été dominé par un désir, celui de rencontrer un sentiment aussi vif que celui que je me sens dans l'âme ; c'est le rêve de ma vie, et je comprends tellement les douceurs de cet échange, l'étendue de ces plaisirs secrets, de cette entente parfaite, ils se sont tant poétisés, que je cache mon programme. Il y a tant de jouissances pour moi dans une jouissance ! Si vous saviez comme elles sont longues, rêveuses, combien est profond le sillon qu'elles laissent dans mon âme ! Vous n'imaginerez cela que longtemps après avoir vécu près de moi. Le parfum de votre papier, qui ne s'exhale pas tout entier, malgré la distance, me tient des heures entières ; c'est un esquif chargé de souvenirs et qui me mène loin ! Il y a des détails, des choses auxquelles vous

ne pensez plus, et qui me font vivre des demi-nuits, quand je ne trouve pas le sujet que je cherche. Je revois le sentier de Diodati, ou les cailloux de l'allée du milieu du jardin de la maison Mirabaud, où nous nous promenions, ou un certain accent, une certaine pression de mains presque enfantine, en regardant des gravures. Et bien d'autres [choses] qui me font pâlir! Comme tout pâlit dans ma vie quand ces souvenirs se montrent! J'ai tout mis sur votre belle tête et sur votre cœur, car il n'y a qu'un amour dans la vie! Les hommes ont et doivent avoir des distractions; mais l'amour, qui satisfait tout, la vanité, le plaisir, l'orgueil, qui donne le bonheur du ménage et la sécurité de l'âme, l'amour qui est l'étoffe de la vie, il n'y en a qu'un. N'ayant jamais eu de mère, madame de B... a été ma mère. Et il fallait chez elle un lien pour que cette maternité fût! Mais elle avait quarante-six ans et moi vingt-deux! En 1833, elle en avait cinquante-sept. Tout est là. Elle m'a conservé jeune et pur; c'est beaucoup. Mais l'amour, cette effusion des triples forces du cœur, de l'esprit et du corps, cet échange complet de la vie, cette cohésion parfaite de tous les points du cœur à tous les instants, cette divine admiration de l'un et de l'autre, ce culte de toutes les beautés, ce plaisir infini dans les moindres choses, cette satisfaction que donne un heureux choix et qui se reflète dans la jalousie d'autrui; tout cela, je l'ai trouvé en Ève. Il y a plus. Pour rien au monde je ne voudrais que les choses soient autrement qu'elles ne sont ou qu'elles n'ont été (car, entre deux amis de dix ans, on peut s'avouer les pensées cachées dans les derniers replis du cœur et de la conscience); il y a des questions personnelles immenses dans le bonheur; on peut se convenir d'âme et d'esprit, et ne pas s'aimer. Mais il n'y a pas une seule des exigences de l'amour et du sentiment qu'È[ve] ne satisfasse en moi. Aussi, les aspirations vers ce bonheur sont-elles en harmonie avec toutes ces idées. Si je veux la tranquillité sous le rapport de la fortune, c'est une suite des déductions de mes espérances. Il m'en coûterait trop d'être harcelé dans ce bonheur entier. Hélas! vous ne vous figurerez jamais mon impatience de vous voir! Ne croyez pas que j'aie jamais obéi aux nécessités dont vous m'avez parlé. Rien de ce que je possède n'a pu faire la somme nécessaire à un voyage, et c'est là le *remora*. Si j'avais pu réaliser six mille francs, il y a-

longtemps que j'eusse revu ma chère idole. Là est le secret de mon épouvantable activité, car il faut que, pour le mois de mai, j'aie six mille francs et que je puisse laisser mes affaires ici sans qu'elles souffrent de mon absence, car mes affaires sont, comme vos affaires, *nos* affaires. Ah ! si votre cœur est intelligent, combien il doit battre en voyant ces ouvrages se succéder coup sur coup, et les effets d'une activité de jeune homme ! « J'aime trop, il m'arrivera malheur ! » est un mot que je me dis à moi-même. Il y a des heures pleines de vous qui sont pour moi comme des abîmes ; j'en reviens épuisé.

Voici plus d'un an que je vis avec une idée à faire tourner la tête, celle d'un quine à la loterie qui est sorti. Mon Dieu ! j'en suis arrivé à redouter pour mon cœur, physiquement parlant, l'émotion d'une première entrevue. J'ai ri quand vous m'avez parlé des changements survenus depuis Vienne, chez *la dame*... Oh ! ne craignez rien. Vous ne pouvez pas avoir changé, quand même il y aurait des changements en vous.

Adieu pour aujourd'hui. Je ne vous écrirai plus que le jour où je mettrai cette lettre à la poste. Il faut travailler ; je ne suis pas maître de mes heures, car dans le travail il y a encore vous, et Dieu sait si je voudrais être, au mois de mai, ailleurs qu'en route ! Pour caractériser tout ce que je viens de vous écrire, en me laissant aller devant vous à l'une de ces rêveries dans laquelle je m'abîme, je vous dirai, pour terminer ce sujet, que, pour la plupart des femmes, la différence qui peut exister entre Hugo et Walewski n'est pas plus sensible qu'aux yeux de la nature, mais, que je crois fermement qu'il y a en vous une âme de poète, une intelligence qui vous permet d'être, en ceci, au-dessus des femmes et d'apprécier cette différence à sa valeur. Outre l'affection irrésistible, il y a l'affection par élection, et je ne puis m'empêcher de penser que nous sommes unis par ces deux chaînes si douces à porter, et qui rendraient la vie impossible si on ne les sentait pas.

Adieu pour ce jour, chère fleur de ma vie, cher ange adoré. Oh ! que je me sens heureux quand j'ai déchargé un peu comme cela mon pauvre cœur dans le vôtre !

21 [janvier], au matin.

Il arrive une affaire importante pour moi, tout aussi importante que votre procès, qui va peut-être exiger que, malgré la rigueur de la saison, je parte à l'improviste pour Saint-Pétersbourg. Ceci va se décider d'ici à quinze jours, et alors le départ sera si rapide, — car je tâcherai de voyager ou avec un courrier, ou comme la poste, — que j'arriverai, je crois, tout aussi rapidement que ma lettre. Mais alors vous aurez ou gagné ou perdu votre procès, et je ne vois pas d'inconvénient à ce voyage. Il m'est impossible de vous dire par écrit de quoi il s'agit; mais c'est une *affaire* importante et il faut qu'elle le soit bien pour me faire quitter mes travaux. Tout peut manquer, car cela ne dépend pas de moi, mais d'autrui. Je ne vous cache pas que ce voyage épouvante un homme aussi frileux et aussi enrhumé que moi ; mais je prendrai des précautions. Ainsi ne vous étonnez pas de me savoir dans cette capitale, comme vous pouvez tout aussi bien apprendre par le prochain courrier que tout a manqué. Il ne faut pas moins de dix mille francs pour faire ce voyage, et il serait possible que cette avance à faire retardât tout et mît mes espérances à néant. Je suis tout bouleversé par cette nouvelle, qui a changé tout en un instant dans mes projets. Ainsi, ou une lettre dans huit jours d'ici, c'est-à-dire le 29, — je vous écrirai le 29 d'ici pour vous expliquer si le voyage a lieu ou n'a pas lieu, — et ma personne après la lettre, ou le maintien de ma vie travailleuse ici !

Adieu, chère chérie ; mille tendresses et mille encore. Ne vous tourmentez pas, surtout, et croyez en ma prudence comme à mon éternelle affection.

XIX

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Passy, [dimanche] 22-jeudi 26 janvier [1843].

[R]

Je reçois à l'instant le numéro douze, chère chérie, et quoique j'aie mis hier à la poste la lettre Q, je ne puis résister au plaisir

d'exprimer tout mon bonheur, tout ce que m'a fait éprouver la vue du croquis, car c'est plus que du bonheur. Un jour Suzette a dit: « Un Français est à l'hôtel de l'Arc ! » et moi, le cœur m'a dit: « La voilà ! » Soyez sans aucune inquiétude, si le peintre est vrai, car je suis sûr que vous êtes encore mieux. Je trouve ma chère Ève embellie. Vous allez rire; oh ! chère, ne riez pas ! Il y a de conservé cet air jeune et presque enfantin. Vous êtes donc coiffée en bandeaux ? Il a fait l'oreille trop forte. Nous n'avons ni l'un ni l'autre nos âges.

Chère, admirez une chose. Vous recevrez cette lettre Q. Je vous y parle de ma séance chez Dupotet, et vous me parlez, dans celle-ci, de Dupotet !... C'est vraiment extraordinaire. Vous avez raison; ne vous laissez pas mettre sous une influence. On n'est plus *soi*.

Vivez sans inquiétude; ne vous tourmentez pas, ni de Versailles ni de l'avenir. *Versailles est à jamais maudit depuis longtemps. Ingratitude et légèreté, telle est l'histoire de Versailles*[1]. Louis XIV avait pris une fantaisie pour Versailles qui est un lieu froid et sans cœur. Rien à Versailles, quand on s'y promène, ne vous est poétique. Vous ne savez pas ce que vous faites en m'en parlant.

Ah ! si Horace Vernet voulait faire votre portrait ! Vernet ne sera jamais un grand peintre; il a tout, il est coloriste, il dessine, il compose, il a de l'habileté de main, il rencontre parfois le sentiment; mais il ne *sait* pas réunir au plus haut degré toutes ces qualités dans ses œuvres. C'est un grand faiseur, voilà tout. Il n'a pas de génie; il le sent d'ailleurs. Il a donné sa fille à son Sosie, Delaroche. Louis Boulanger, Delacroix, Ingres, Decamps, [Jules] Dupré, voilà, pour les tableaux de chevalet, les paysages et les grandes toiles, les vrais artistes. Ceux qui font parler d'eux, plus [que ceux-ci ?] ont encore [du] talent, plus que les fameux [disciples] de l'école David, mais ne valent pas ceux que je vous cite. Cependant Horace Vernet vous *ferait* bien. Daffinger vous a bien réussie du reste.

Si vous m'aimez, ne me parlez plus de Versailles. J'ai des choses de politesse là, voilà tout; mais ne m'en parlez plus; pas plus qu'à un enfant fier, comme était lord Byron, il ne faut parler d'une faute. *C'est un des malheurs de ma vie.* En voilà bien assez.

1. Allusion à la comtesse E. Guidoboni-Visconti.

J'ai fini hier en vous parlant de la possibilité de mon voyage. Il sera si rapide, que si je vous écris : « Je pars », Suzette vous dira le lendemain du jour où vous aurez la lettre : « Cette lettre (une de Saint-Pétersbourg) est d'un Français qui est à tel endroit. » Mon opinion est qu'on a perdu du temps dans l'affaire qui m'amènerait. Ne vous cassez pas la tête. C'est une affaire importante, et qui, si je réussissais, finirait bien des peines. Celles de ma sœur, d'abord, et les miennes, car il ne s'agit pas que de moi. Je calcule que votre procès sera, en février, ou gagné ou perdu et que, dans les deux cas, je ne puis que vous être agréable. Ne vous ai-je pas dit que si vous avez perdu je me charge de gagner !

Si je refuse de me charger de l'affaire qui m'amènerait, c'est que j'y verrais des difficultés insurmontables, et il y en a de très grandes, selon moi. Je ne veux pas, surtout, qu'on puisse soupçonner ni ma capacité, ni ma probité, car ce serait trop que de risquer à la fois *mille* ducats, que coûte le voyage dans cette saison, sa santé et le reste.

Si l'affaire se décide, je partirais le 15 de février, et le 1er mars je mettrais sous vos yeux un exemplaire un peu vieilli de votre ami de Genève. Nous nous serions toujours vus par un temps froid ! Il me faut une quinzaine pour faire *le Député d'Arcis*, *très mal*, mais il serait fait, et son argent serait employé à ce voyage au lieu d'être appliqué à mes dettes !

Je vous remercie de m'avoir dépeint la famille impériale. J'ai, sans avoir jamais vu l'empereur de Russie, de la propension pour lui : 1° parce que c'est le seul souverain dans l'acception de ce mot, c'est-à-dire maître, et gouvernant par lui-même, et que cela réalise toutes mes idées sur la politique qui est dans son essence exprimée par ces mots : le pouvoir fort dans la main d'un seul ; 2° parce qu'il exerce le pouvoir comme on doit l'exercer ; 3° parce qu'il est, au fond, très aimable avec les Français qui vont voir sa ville. Aussi, si l'Empereur devait vivre cinquante ans [encore], ce que je lui souhaite, n'aurais-je aucune répugnance à devenir Russe ; j'aimerais mieux être Russe que tout autre sujet. J'abhorre les Anglais, j'exècre les Autrichiens ; les Italiens ne sont rien. Et cependant, je suis sûr d'être de l'Académie et de l'une ou l'autre Chambre, à mon choix ! Il y a seulement à Paris un air qu'on ne retrouve nulle

part, un air plein d'idées, plein d'amusements, plein d'esprit, saturé de plaisirs et de drôleries, puis une grandeur, une indépendance, qui élèvent l'âme. Il s'y prépare, il s'y fait de grandes choses.

Oh! si vous saviez ce que je m'étais laissé de besogne pour cette nuit que je passe à bavarder avec vous, *ma femme* me gronderait, tout en étant heureuse de ce qu'on appelle si sottement *des sacrifices*! Je vous *sacrifie* un billet de mille francs qu'on me donne pour seize pages grandes comme celle-ci et intitulées: *Voyage de découverte exécuté dans la rue Richelieu*, pour un de ces ouvrages stupides comme *la Vie privée des animaux*, qui se vendent à vingt-cinq mille exemplaires à cause des vignettes, et où j'ai fait *les Peines de cœur d'une Chatte anglaise*, une des plus charmantes bouffonneries qui soient sorties de la plume qui ne devrait s'occuper qu'à vous exprimer, non pas ce que pense, mais ce que sent, celui qui la tient. Le sacrifice se trouve dans l'horrible nécessité où je suis de ce susdit billet de mille francs! J'ai, en outre, les épreuves d'*Honorine*, une nouvelle, et quelle nouvelle! Ah! ce sera certes une nouvelle pour les femmes!

Mais bah! votre croquis est là; il est mangé des yeux, il est adoré, comme si c'était... *Ne parlons pas politique*, [comme] disent les peintres.

Donc, si je n'étais pas Français, comme dit *le Charivari*, je voudrais être Russe, et j'irai à Saint-Pétersbourg pour y voir l'Empereur, qui se soucie fort peu d'un gribouilleur de papier comme moi. Je ne serai quelque chose qu'après le grand ouvrage politique auquel je travaille constamment, — et où il sera, je l'espère, démontré que le pouvoir royal est le meilleur de tous, — et qui est fait en haine de ce qu'on appelle le *gouvernement constitutionnel*, qui est le gouvernement des sots, la déification du sot, le triomphe des sots! Mais quand irai-je? Sera-ce dans quinze jours? Je trouve qu'il devrait s'occuper de votre procès, ne fut-ce que pour ce qu'une intelligence supérieure comme la vôtre m'a dit de lui à Genève : « Sans lui, où irions-nous? » Dieu ne peut pas demander davantage!

Chère, je vous envoie la lettre R, et moi je n'ai reçu que [le numéro] douze de vous; j'écris deux fois plus, mais aussi j'ai deux fois plus que vous de raisons d'aimer, car vous êtes bien plus

charmante et bien plus aimable que ce pauvre eunuque du sérail qui livre au sultan imbécile, qu'on appelle le public, tous les quinze jours une esclave nouvelle, ou du moins habillée à la nouvelle mode, et qui n'a que les peines sans le plaisir. Enfin, il y a dans mon cœur comme dans le vôtre, puisque je reprends votre chère métaphore, une fleur embaumée, précieuse, inconnue, aux plus vives couleurs, qui n'est qu'à nous, que personne ne soupçonne et qui est arrosée des plus douces larmes, caressée par le plus brillant soleil, l'*espoir* (quoi que vous en disiez), et dont les racines plongent dans tout l'être, qui boivent le plus pur du sang, qui s'attachent aux parois de la cervelle et qui fleurira ma vie jusqu'au dernier moment!

David, chez qui je posais pour mon médaillon, en attendant le buste, me disait : « Vous avez trente ans. » J'en ai quarante-quatre bientôt. Madame David fit un bond sur son canapé : « Par quel privilège ! dit elle. — Ah! lui ai-je dit, c'est mon secret. » Ce secret il n'y a que vous, ange adoré, qui le sachiez; ce secret, c'est l'amour d'une Ève, pour qui l'on voudrait être toujours jeune, de qui l'on voudrait être la gloire, la fierté; à qui l'on voudrait être éternellement cette fleur idéale, et à qui l'on envoie tout son être en un mot: j'aime!

Lundi 23 [janvier].

Je n'ai pas pu aller à Paris, hier, affranchir ma lettre; ainsi je ne la ferai partir qu'aujourd'hui. Comment résister au plaisir de causer encore pendant deux pages avec vous! J'ai cependant énormément travaillé. J'ai fait vingt-quatre feuillets du *Député d'Arcis*; c'est quatre feuilletons de *la Presse*. Avant-hier, a paru la première livraison de la *Monographie de la Presse parisienne;* mais c'est stupidement illustré. Votre *Revue étrangère* vous donnera cela sans doute. Souverain fait paraître, dans trois jours, *une Ténébreuse Affaire*, imprimée depuis deux ans, contrefaite depuis dix-huit mois!... Et il a encore à faire paraître *Catherine de Médicis expliquée* ! Je ne comprends rien à ce *Souverain*-là!

Je viens de dire de relier magnifiquement les quatre volumes parus de *la Comédie Humaine*, car il faut les offrir à madame de

Rothschild; la lettre de crédit va peut-être devenir nécessaire ! Et, d'ailleurs, je ne veux rien devoir à ces augustes Juifs.

Je vis depuis vingt-quatre heures sur le parfum de vos lettres. J'ai mis de la coquetterie pour *Honorine;* je ne vous en ai rien dit; je veux que vous la lisiez vierge ! Le café, que je prends en doses démesurées, m'a rendu mes affreuses douleurs d'estomac; mais il est impossible de travailler sans café.

Madame de C..., devenue enfin duchesse, m'invite à dîner pour jeudi. *C'est encore un fameux Versailles* ! J'irai, car je suis poli comme un Chinois et je m'amuse à lui faire exécuter des évolutions comme Baucher à *Partisan* [1]. Ah ! si vous saviez comme elle est laide ! Je me demande comment, aux eaux d'Aix [2] !... Je l'ai surtout exécrée depuis qu'elle a été la cause de cette demi-journée où l'on vous a dit que j'étais marié, parce qu'elle s'était donnée pour madame de B[alzac]. Je dîne mardi chez M. [de] Margon[ne], mon hôte de Saché, à qui j'ai dédié la *Ténébreuse affaire*. Je hais dîner en ville; le monde m'est insupportable. On y éprouve la fatigue que donne le corset moral qu'on se met, et qui est bien dur à ceux qui vivent en robe de chambre.

Décidément l'envoi de votre profil, chère adorée, est une coquetterie, car on croirait voir une jeune fille; mais j'y vois quelque chose de plus sain, de plus sacré, qui m'émeut aux larmes : c'est une preuve de cette gracieuse affection qui semble renaître par une nouvelle offrande, et mon cœur vous a répondu de toutes ses fibres, par tous ses sentiments. J'ai reconnu l'âme de mon choix, la créature élue, tout ce qu'il y a de beau et de bon pour moi, comme dit Swedenborg, l'élégance de la maison, et ce que j'ai pris la liberté d'appeler *le beau moi* de l'homme. Plus j'ai puisé la vie et l'espérance en contemplant le croquis, plus j'ai conçu l'espoir d'une existence sans nuages, d'une entente de toutes les heures et d'un attachement également senti. Si j'avais le droit de vouloir (ce qui n'est réservé qu'aux riches), je voudrais passer la lune de miel à Diodati, peut-être même en faire ma résidence habituelle. Vous ne savez pas quelle est ma passion pour ce lieu, pour les environs, pour

1. Un cheval dressé.
2. En septembre 1832.

tout ce qui s'attache à ma plus sûre richesse d'aujourd'hui, mes souvenirs! Soyez cent mille fois bénie pour ce précieux cadeau; il est plus pour moi que tous les trésors, et, dans ce moment, il m'a rendu la force et le plaisir d'être. Il y a tant pour moi dans la sécurité d'être aimé, d'aimer, d'aimer comme j'aime, avec une puissance dont la profondeur ne se révèle qu'avec le temps! J'ai vu dans ce profil je ne sais quoi d'aimable et de doux, de bienveillant, de calme et d'attaché, qui me le fait chérir. Il me semble que cet agneau de douceur et plein de fermeté m'est pour toujours acquis, et, par moment, ma félicité me paraît si grande, que j'ai peur de mourir avant de l'avoir goûtée. Vous avez bien des supériorités, et quand je songe aux malheurs du très innocent lord Byron, il y a de quoi faire frémir; mais lady B[yron] n'était pas femme; vous êtes femme comme une Parisienne, sans avoir sa légèreté. Votre front est moins grandiose dans ce profil que dans le Daffinger. Il y a dans la profonde égalité de mon caractère un gage de bonheur qui manquait au tempétueux Byron, et son bas-bleu d'horrible femme était un monstre d'hypocrisie. Quand on songe à ce que la calomnie a fait du plus grand poète de l'Angleterre, rien ne doit plus étonner. Aussi, ne m'étonné-je plus de rien de ce qui m'arrive à moi, pauvre prosateur, qui réserve pour vous toutes les poésies de mon cœur, où, chez moi, elles ne sont que là.

Ah! vous avez un faux air de G[eorge] Sand, par la coiffure et l'attitude, car vous êtes bien plus belle, quoique vous ayez comme elle un caractère de force peu rassurant, *cara diva*! Mais, *on* vous admire donc, qu'on vous dessine ainsi? Cette pointe de poignard a pénétré dans mon âme et me fait regretter que vous ne soyez plus à W[ierzchownia]. Oh! dites-moi, répétez-moi, n'ayez pas peur de redire, que nous vivons dans une commune espérance, où, si vous voulez, *angoisse*! Avec quel plaisir j'ai lu dans votre lettre des idées qui sont dans celle que je vous écrivais et qui court la poste, sur la dépression que mes travaux opèrent sur mon cœur!... Oui, si l'intelligence ne pesait pas de tout son poids, si la misère qui me force à demander *tout* à mon écritoire ne pesait pas de sa personne d'airain sur mon cœur, je ne sais pas ce qui serait advenu, car vous ignorez tout; vous ne savez pas quels liens j'ai tressé depuis dix ans entre Ève et moi. Je n'ai pas deux fois

laissé parler mon cœur. Vous avez souvent, à distance, accusé à faux mes intentions, ma violente recherche de la fortune (ô, ingrate!). Vous ne savez pas combien de fois j'ai cru que vous auriez deviné que ce n'était pas à moi — dans ma situation précaire — à vous dire un mot! Enfin, il me reste assez de vie, et à vous aussi, de belle vie, pour apprendre par une affection signée à toute heure dans les regards, dans le son de voix, dans le geste, dans une cohésion absolue des âmes, par un cœur qui vous ennuiera peut-être, combien vous étiez aimée! Comme je vous l'ai dit, il y a trois amours bien distincts, et le phénomène si rare de la réunion de ces trois belles choses humaines, si toutefois il n'y en a pas une des trois de divine, se trouve en vous pour moi. Je n'ai qu'une crainte: c'est que vous ne vous soyez trompée en quelque chose pour moi. Je voudrais être sûr que je serai pour vous ce que vous êtes pour moi, et ce ne sera pas faute de désir chez moi. Mais tout, en ceci, doit venir de vous. Je suis arrivé à une heure de la journée où dix ans d'attachement ne se refont plus. Ajoutez que j'ai sur l'union de deux êtres des idées arrêtées si sérieuses que la jeune fille de dix-huit ans la plus riche du monde, la plus charmante et qui voudrait de moi (si vous n'aviez pas existé), ne saurait me déterminer. Oh! Sismondi et sa femme, voilà mon idéal! Je ne voudrais pas d'une femme conduite par l'admiration, si le cœur et l'examen de mon caractère ne confirmaient pas le pressentiment. Il y a eu quelque chose de vous qui m'a fait bien du mal, et je puis vous en parler aujourd'hui. C'est le sauvage mouvement de Vienne, vous en souvenez-vous? — à propos d'une soirée. Tout homme vulgaire eût été ravi d'une jalousie dont la force était une preuve d'affection. Moi, pendant trois ans, en y pensant, la même souffrance est revenue avec la même réflexion : « Elle ne sait donc pas comme elle est aimée, de combien de cieux elle est au-dessus de la terre! Elle ne sait donc pas que je ne veux pas que mon cœur soit soupçonné! Selon la plus solennelle promesse, les sens peuvent faillir, le cœur jamais! Enfin, il n'y aura rien à dire à une union de tous les instants! »

Mon Dieu comme je bavarde! Mais, après tout, il n'y a que vous dans ma vie.

Jeudi 26 [janvier].

D'abord, chère, soyez bien tranquille; je n'ai plus revu et ne reverrai plus votre curieux compatriote, M. de M[aleniewski]. Puis, dans votre avant-dernière lettre, vous me dites: « Voilà un billet de la personne qui est tout dans mon affaire, et il laisse peu d'espoir », *et vous avez oublié le billet*!...

Je crois que l'affaire qui pouvait m'envoyer dans vos parages n'est pas très sûre, c'est-à-dire que j'ai peur que mon beau-frère ne soit la dupe des gens avec lesquels il traite, et que j'en sois pour mes frais d'espérance. Néanmoins, cela se pourrait encore. J'ai vu la personne qui négocie et lui ai tracé sa conduite, dicté les actes nécessaires. Maintenant, à la grâce de Dieu! La fortune viendra si elle veut. La fortune, pour moi, c'était de payer mes vingt-cinq mille ducats de dettes et d'avoir de quoi payer le cens d'éligibilité. Ceci ne m'a pas fait de tort, car j'ai redoublé de travail, pour mettre les manuscrits que je dois en train. J'ai poussé *le Député d'Arcis*; j'ai corrigé nuit et jour *Honorine* [et] *la Comédie Humaine*; j'ai fini la *Monographie de la Presse parisienne*.

Allons, chère adorée, il faut vous dire adieu. [J'aurais] voulu vous envoyer mon profil par Ingres; mais j'ai trop de travaux pour aller dissiper, même pour vous, une journée à son atelier. Vous avez tout votre Honoré; que puis-je vous envoyer qui ne soit vous-même?

Mille caresses de cœur.

Il y a encore beaucoup de démarches à faire et de résolutions à prendre pour l'affaire. Je vous dirai des choses plus précises dans une semaine. Vous devez vous apercevoir, à cette lettre, que vous m'avez rendu bien joyeux avec le croquis. Cher profil !...

XX

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[R[1]] [Passy,] 1er février [1843].

Chère chérie, voici bien des jours que je n'ai pas reçu de lettres et vous avez bien plus de temps à vous que je n'en ai à moi ! C'est bien mal, oh ! bien mal, de me laisser en de pareilles inquiétudes ! Vous ne savez pas ce que vous faites ! En ce moment je vous excuse sur les retards des courriers. Il a fait des tempêtes épouvantables.

Mon voyage n'aura pas lieu. Je puis vous dire qu'il s'agissait d'une invention qui produisait ou qui devait produire une économie de quelques millions dans la construction des vaisseaux pour les grands États, et qu'on m'avait chargé de la porter en Russie. Mais, grâce à mon intelligence avec les autorités de notre marine, j'ai appris à temps pour les intérêts de mon beau-frère, qui avait pris feu pour cette invention, qu'elle ne réalisait pas les promesses. J'ai perdu quelques journées en espérances, en démarches, et tout est dit maintenant. Il faut se pencher de plus belle sur le papier et le couvrir d'encre, occupation fort triste. Je ne voyais là dedans que le plaisir d'aller vous voir, car j'entrevoyais bien des obstacles dans les négociations, quoique la réduction d'un tiers dans le prix du bois d'un vaisseau fût quelque chose de séduisant. Je n'en travaille pas moins ; mais avec la mollesse d'un homme qui pouvait aller au paradis de la Russie du jour au lendemain. J'ai fini *Honorine*. J'ai beaucoup avancé *le Député d'Arcis;* mais j'ai bien à travailler, car il faut toujours de l'argent, et je sors d'une conception pour entrer dans une autre. Cette création continuelle me fatigue maintenant beaucoup ; mes nuits me lassent, et quand arrive midi, deux heures, je suis dans un grand abattement. Le divin profil est alors ma ressource et, comme le dernier venu, je lui fais fête.

Depuis ma dernière lettre, en allant précisément l'affranchir, il m'est arrivé un accident qui aurait pu me tuer ; je suis tombé du

haut du cabriolet de place qui m'amenait, en croyant avoir le pied sur le marchepied. Je suis tombé en présentant le coude droit, et l'on m'a relevé pâle comme la mort. Mais ma sœur m'a fait boire un verre d'eau des Carmes, et tout a été dit. Voici dix à douze jours de passés, et je ne me sens aucune douleur. J'ai donné si peu d'attention à cela que je n'en ai pas même parlé à mon docteur, et je ne vous le rapporte que parce que je vous dis tout. N'en ayez nul souci.

J'ai trois *nouvelles* à faire, et je suis bien pressé ; c'est ce qui fait que je vous envoie peu de chose, car, je n'ai pas, d'ici vingt jours, une heure à moi. Je vous préviens donc de la déconfiture de mon voyage, et de mon silence pendant ces vingt jours. J'ai de trop forts dédits pour *le Député* [*d'Arcis*] ; je n'ai plus que février pour le terminer et, comme toujours, je passerai le carnaval à travailler, et sans argent comme sans plaisir ; c'est ainsi depuis quinze ans. C'est une des bizarreries de mon existence. Je suis en ce moment, à la lettre, sans un sou, et il faut que je gagne mille ducats d'ici au 1er mars. Si vous saviez combien il faut que j'écrive de pages, combien il faut que je revoie d'épreuves, vous en auriez la fièvre.

Adieu donc, ange aimé; voici, de bon compte, la troisième lettre que je vous écris depuis votre dernière; et vous sans doute, vous avez perdu [votre procès], et vous réfléchissez à votre exorde pour m'annoncer cette *grrrrande* nouvelle. Tout ce qui touche à votre bonheur, à votre tranquillité, plonge dans mon âme à fond, et vous ne vous préoccupez pas plus que moi de ce qui s'agite à Pétersbourg pour vous; mais la perte est, après tout, la liberté. Moi, pour ce qui me regarde, j'ai si soif de vous et j'aspire tant à me trouver dans les conditions du bonheur, le bonheur est, pour moi, une *madame Sismondi,* que rien ne peut tant me chagriner. L'aisance n'est que la moitié de ce bonheur, et si j'avais ma chère Ève près de moi, le travail serait un jeu. Tout ce qui peut retarder le jour heureux est pour moi l'objet d'une haine profonde, et je n'ai pas d'autre aiguillon pour mes travaux actuels que la nécessité de mettre mes affaires assez en ordre pour pouvoir aller dans quelque ville d'Allemagne que vous désignerez au printemps. L'espérance et l'amour, deux anges me soutiennent encore, et Dieu veuille que je vive, car le cabriolet m'a donné bien plus de secousses dans l'âme que dans le corps !

Ne prenez pas ceci, chère fleur, pour une lettre. C'est un avis

sur le voyage manqué, voilà tout, et je vous l'écris à la hâte, entre deux épreuves à lire.

Une demoiselle de Bœrnstadt, qui se dit écrivain allemand et qui vient de Lucerne, me propose de traduire *la grrrrande Comédie Humaine* pour l'Allemagne. Pauvres Allemands!

Adieu. Mille tendresses, et surtout écrivez-moi tous les huit jours. Ah! j'ai une prière à vous faire; c'est de m'envoyer, par une de vos lettres, un fragment d'une robe de soie, quelque chose comme du foulard de couleur foncée, un lambeau que vous jetteriez, et avec quoi j'essuyerai ma plume. Cette petite chose, que je manie à chaque instant, me ferait plaisir si elle venait de vous. Cela dure ainsi des années, et c'est à toute heure sous mes yeux. Faites-moi ce cadeau, pour moi plus précieux que toutes les perles du monde. Et surtout, aimez qui vous aime comme une fleur et une étoile, une espérance et un plaisir, un bonheur, et, parfois, une réalité. Mille tendresses encore et toujours. *Et nunc et semper!*

David a donné à ma sœur le profil qu'il a dessiné pour [mon] médaill[on] [1]. C'est un chef-d'œuvre. Mais nous aurons le buste en marbre dans notre salon. Il l'aura fait pour la prochaine exposition, de 1844.

Allons, adieu; l'heure s'avance; il faut aller à Paris pour affranchir cette lettre, [puis] je rentre, pour ne plus sortir de chez moi d'ici le 1er mars.

XXI

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[S ou T]

[Passy], 2 mars, [1843] minuit.

Je reçois, cher ange, la lettre treize, et j'y réponds à l'instant. La lacune qui se trouve entre ma dernière et celle-ci vient de ce que je

1. Ce dessin a été publié seulement dans le premier numéro de *la Loire Illustrée*, août 1863. Ce journal, qui paraissait à Tours, le fait suivre d'une lettre de madame Surville déclarant ce portrait le seul ressemblant, à son avis.

voulais une lettre de vous avant de reprendre, et je savais bien que ma fausse espérance devait avoir produit cette lacune chez vous aussi. Vous devez savoir maintenant ce qui m'amenait à Pétersbourg; car vous avez deux lettres de plus.

Je réponds d'abord à tout ce qu'il y a de[1] ? dans votre chère et bien-aimée lettre... Marie de Montheau est la fille de Camille Delannoy, l'amie de ma sœur, et la petite-fille de madame Delannoy, qui est comme une mère pour moi[2]. Et d'une. La *poésie du voyage* n'en fut que la poésie[3], et pas autre chose. Je vous dirai naïvement ce qu'il en fut, et, quand vous serez à Paris, je vous la montrerai pour votre punition; vous verrez que jamais je n'eus de goût pour ces femmes qui, semblables à madame de Lamartine, inspirent des vers de vieille comédie :

Et parbleu, chevalier, je veux être un coquin,
Si ce diable de nez n'est pas en bleu turquein !

avec lesquels j'ai fait pouffer de rire tout un salon, où l'on me demandait mon avis. C'était, *cara diva*, une amie intime de madame Carraud. Je ne l'ai plus revue depuis. Quant à son esprit, il était charmant.

Femme de l'architecte !... l'outrecuidance de Monsieur [de] L[enz ne] vous a-t-elle pas fait rire. Il en est du titre de Lautour-Mézeray comme de : *femme de l'architecte*. Voilà comment l'on bâtit des romans. Depuis cinq mois j'ai vu trois fois Vers[ailles]. Ceci, comme dit Buffon, est une autre paire de manches.

Je vous ai dit que j'avais eu deux désastres dans ma vie. Oh ! je vous en supplie, ne me parlez pas plus de cela qu'on ne parle de corde... etc.

Cara, voici comment nous faisons les profils dans notre Babylone. Ce qui accompagne ma lettre est la copie réduite du chef-d'œuvre offert par David à ma sœur. Comme il ne s'est pas occupé de l'œil, l'œil est absent; il n'existe jamais en statuaire, et le copiste, qui est

1. Points d'interrogations.

2. *La Maison-du-chat-qui-pelote* lui fut dédiée en 1842.

3. Première dédicace de *la Grenadière*, en 1842. Elle est remplacée aujourd'hui par ces initiales : A D[enise] W[ylezynska].

d'ailleurs un artiste, m'a donné un air séraphique qui, je dois en convenir, me manque entièrement. Quant à la douceur, à l'esprit, au génie du modèle, le copiste a renoncé à le[s] rendre et n'a pu qu'essayer à le[s] rappeler. Vous m'accuserez le plus promptement possible réception de cette lettre, mon ange adoré, car je serais très chagrin que ceci ne fût pas entre vos mains.

Laissez dire les calomnies. La célébrité se compose beaucoup plus du mal que du bien que l'on dit. Vous qui savez ma vie, heure par heure, travail par travail, cela doit vous faire rire, et voilà tout. Je vous garde fidèlement le cœur le plus enfant et le plus pur qui jamais ait battu. Voilà ce que vous reconnaîtrez, et ce que vous avez demandé. J'ai la plus profonde horreur des amours vulgaires, et, entre cette horreur et 1836, il y a eu neuf ans[1] !... Chère, je vis depuis trois ans comme un moine, et c'est ce qui m'a mis en voie de devenir gros comme Louis XVIII. Vous ne croirez pas ce que je vous dis, je le sais; mais si vous aviez sous les yeux les dix-sept épreuves de chaque page écrite depuis quatre ans, et que vous supputiez le nombre des pages, vous vous demanderiez si j'ai pu dormir les six ou sept heures que je m'accorde. En voilà bien assez là-dessus. Avant ces trois ans, je puis dire encore, comme Voltaire, que je n'ai pas fait douze sottises, et je vous le dis le cœur très serré. Le certificat de ceci est sur ma figure. A quarante-quatre ans, après dix-huit ans de travail à tuer un hercule, j'étonne M. Nacq[uart] lui-même et j'ai l'aspect d'un homme de trente ans, par certains jours de toilette, n'était ma corpulence, que je combats par des courses obstinées aux imprimeries.

Vous serez obéie à l'article voyage; mais vous devez voir que je ne vous désobéissais que dans un intérêt supérieur à celui qui était à conserver.

Le petit [de] L[enz] peut vous être utile; souvent un rat ronge un bout de filet; mais, entre nous, je le trouve un peu ingrat, après la réception particulière que je lui ai faite, car je suis en ce moment assailli de Russes surtout: une princesse dont je n'ai pas voulu savoir le nom qui veut m'emmener en voyage; des comtesses, se disant vos cousines, qui me prient de passer chez elles, etc., etc.

1. L'année de la mort de madame de B...

Et si vous saviez quel silence j'oppose à tout ce qui n'a pas une lettre d'Ève !

J'ai de mauvaises nouvelles à vous donner de moi. Que je sois pauvre et malheureux, vous le savez ; jusqu'à présent la tête avait fourni à ces prodigieux travaux. Mais, depuis deux mois, la tête est fatiguée et il me faudrait voyager pour ne plus rien faire, ni même penser. Au bout de trois ans de travaux constants, cela devait arriver. Paris ne me distrait pas; il me fatigue, il m'excède. Se promener dans Paris, c'est encore penser. Je vous avoue aussi, chère adorée, que toute ma vie se passe, depuis dix-huit mois bientôt, en espérances et en désespoirs. C'est toute ma vie qui se joue ! Car, comme vous ignorez à quel point elle est toute en ceci, je ne vous ai même pas pour confidente de ces alternatives qui m'écrasent le cœur. Jusqu'à présent le travail était une digue qui contenait cet océan. Mais, la voici rompue. J'étouffais tout sous ce travail. Voici cinq jours que je passe à lire la *Biographie Universelle*, comme Bayle comptait les tuiles du toit voisin. J'ai des brouillards sur la cervelle. Je ne compose plus avec la rapidité d'il y a trois ans, et une nuit ne me donne plus la même somme de travail. Du repos ! Voilà le grand mot de tout le monde. Or, pour prendre six mois de repos, il faut de l'argent ; pour avoir de l'argent, il faut travailler. C'est le cercle vicieux de l'agriculture : pour avoir de beaux produits, fumez ; pour fumer, ayez des bestiaux ; pour avoir des bestiaux, ayez de beaux produits !

On publie actuellement le tome VI de *la Comédie Humaine*, et je travaille aux tomes VII et VIII. Ces feuilles, que vous connaissez maintenant, je les lis deux ou trois fois ; j'en lis trente par mois ce qui m'enlève quatre-vingt-dix heures de travail par mois (environ trois mille francs, si je travaillais à du neuf). Jugez de mes travaux par ce détail. Et combien de fautes n'ai-je pas laissées ! Sans compter qu'entraîné par la rapidité de l'impression, j'ai maintenu une œuvre indigne de cette œuvre (*le Capitaine Parisien* dans *les Deux Rencontres* [1]), qui est à remplacer en entier, à remplacer par autre chose, je l'ai vu. Mais il fallait paraître, et je n'ai pas eu le temps de refaire ce mélodrame indigne de moi.

1. Fragment de *la Femme de trente ans*.

Mon cœur d'honnête homme de lettres en saigne encore. Les *Scènes de la Vie de Province* seront, sous ce rapport, bien supérieures. Elles seront bien près d'être finies en juin.

Honorine paraît aujourd'hui. J'ai peur d'avoir écrit une sottise [1].

Je pense absolument comme vous, *ma!*

Vous avez trois fois raison pour Horace V[ernet]. Ne donnez pas deux liards et attendez. Il y a, comme je vous l'ai déjà dit, cinq hommes de génie ici avant lui. Comme dit M. Ingres, *il a du bras !*

Chère, je vous remercie du fond de l'âme de cette bonne lettre que je viens de relire. Je vous voudrais en moi la confiance absolue d'enfant à sa mère que j'ai en vous. Je n'aime pas que vous fassiez hommage à votre tiédeur de votre tranquillité. Moi j'ai la fierté de celui qui porte en son cœur un trésor. Non, l'habitude n'est pour rien dans mon amour, et c'est pour moi, chaque matin, un nouveau lever de soleil ; c'est une aurore fraîche, un sentiment auquel je ne suis pas habitué. Plus j'ai marché dans la vie, plus j'ai reconnu la valeur du trésor. C'est à ce sentiment profond et entier que je dois de vivre, car il m'a rendu fort insouciant des malheurs qui auraient certainement tué plus fort que moi. Vous ne savez pas ce que c'est que cette vie atroce qui demande son pain de tous les jours à l'encrier, et qui vit de sa cervelle ! Vous avez été ma religion, et j'ai toujours été atteint au fond du cœur quand je vous ai vu douter. Non, vous ne vous savez pas mon unique pensée, vous ne vous dites pas : « Il est dans un cachot de travail et ne voit le ciel que par un soupirail, et ce soupirail c'est l'espérance ! » Je me suis fatigué à vous le dire, à vous peindre mes travaux, plus pénibles pour moi qui travaille comme Ingres (comparaison à part ; je parle des procédés), et comme Dominiquin, que pour tout autre ; je ne vous en parlerai plus, car, après ce que je vous en dis aujourd'hui, ce serait, de part et d'autre, une niaiserie que d'en reparler. Ainsi, pour vous expliquer combien mes travaux sont horribles, oyez ceci :

Le 1er janvier, je fais les deux romans de Lagny. Mais, après m'être élancé à corps perdu dans *le Député d'Arcis*, voici le libraire qui me

1. Il y eut un retard dans la publication de cette œuvre, car le premier feuilleton d'*Honorine* ne parut dans *la Presse* que le 17 mars 1843.

veut pas de politique. Je me mets à deux autres romans. Voici, le 1er février, que dans le sixième volume de *la Comédie Humaine, le Curé de Tours* et *un Ménage de Garçon* font, avec *l'Illustre Gaudissart,* vingt-deux feuilles, et comme il en faut trente, il s'ensuit qu'il faut un roman de la dimension d'*une Fille d'Ève*. Or, il faut le faire en quinze jours, et il faut en tirer parti dans un journal et dans la librairie, pour ne pas perdre les deux prix que j'ai de mes ouvrages, c'est-à-dire négocier et inventer, travailler et faire des affaires. Et Lagny !... Oh ! vous ne vous doutez pas de ma vie. En voilà un échantillon.

Mes libraires de *la Comédie Humaine* veulent que chaque volume ait des ouvrages complets, afin de [les] vendre séparément. C'est une sottise ; leur affaire est au contraire de vendre les vingt volumes. Mais ils le veulent. Or, le volume, vendu à trois mille exemplaires, me rapporte à moi quinze cents francs (le prix de sept feuilletons !), et il me coûte quatre mille francs à lire en épreuves. Est-ce travailler pour la gloire ?... Aussi, tout ce que j'ai l'honneur d'écrire à *madame Sismondi* est-il encore au-dessous de la vérité en fait de travail et de galère.

Voici donc à quoi se sont passés mes jours de carnaval : à attendre une lettre, à écrire *Dinah Piedefer* [1], le roman qui va paraître dans *le Messager* et qui termine le deuxième volume des *Scènes de la Vie de Province*. Au premier envoi du mois de mai, la librairie vous donnera le tome III, le tome V et le tome VI complets [2]. Vous aurez ainsi *Dinah Piédefer*. J'en suis à la septième épreuve. L'envoi du divin profil, et votre dernière lettre, voilà tous mes plaisirs depuis trois mois. Le tome VIII, où sont *Illusions perdues*, dont la fin est à écrire, m'a coûté trois mois d'épreuves. Mais, comme dit la princesse Belgiojoso, c'est le volume monstre !... C'est l'œuvre capitale dans l'œuvre.

Votre opinion a du succès, sur les [*Mémoires de deux*] *Jeunes Mariées*. Tous les artistes, les gens de cœur, ont un faible pour cela. La *Ténébreuse Affaire* a paru hier en volumes et fait son fracas. Il y en a qui disent que c'est un chef-d'œuvre. Moi je n'ai pas d'opinion.

1. *La Muse du Département.*
2. De *la Comédie Humaine.*

J'attends deux ans encore avant de la lire, car il faut l'oublier pour pouvoir la juger.

Je fais pour les gens de Lagny, un roman intitulé *Monsieur Coquelin*, qui terminera le tome VII, et qui peindra les déboires des bourgeois de province voulant faire de l'effet à Paris.

Le profil est délicieusement encadré dans du velours rouge, et inauguré sur ma cheminée. Je me partage entre Wierzchownia et lui, quand je cherche mes idées. Je suis sûr d'avoir envoyé une lettre P, et plutôt deux qu'une, et voilà ce qui m'inquiète. Envoyez-moi la date de l'O et la date de Q, et je vous dirai si la lettre vous manque. Vous me mettez dans des angoisses affreuses en me disant que vous n'avez pas reçu cette lettre, et j'aime mieux croire à une inadvertance de moi qu'à autre chose. Si je mets aujourd'hui S ou T, c'est que j'ai brûlé, très bêtement, l'enveloppe du roman que je faisais, et où était [indiquée] la dernière lettre [mise en tête] de la dernière lettre. Je vous ai écrit une lettre où je vous disais, à la quatrième page, que je partais; une seconde où je vous disais que cela devenait indécis et que je pourrais encore vous écrire. Puis une troisième lettre où je vous explique ce qui me faisait partir et qui ne s'est pas réalisé. Je suis bien sûr de cela. L'avant-dernière fut affranchie, après m'être quasi cassé la tête en allant dîner chez madame de C... Je me vois encore, affranchissant la dernière, place de la Bourse, et la première fut affranchie devant un marchand d'onyx; je cherche un onyx pour votre bague. Si je n'avais pas dans le cœur une mnémotechnie parfaite, vous voyez que j'en ai une factice qui est solide. C'est les trois lettres P. Q. R. D'ailleurs toutes mes lettres vous parlent de celles que je reçois de vous. La première doit être datée de fin décembre, la deuxième du milieu de janvier, la troisième de fin janvier; je ne vous ai guère écrit en février, attendant une lettre de vous. Ceci est clair, en voilà bien assez.

La personne qui se réclame de vous pour me voir est madame la baronne de [illegible], née comtesse [illegible]. Je n'ai pas même répondu. Vous m'en direz un mot.

Juin! Mon Dieu, comment vivre jusque-là, maintenant que le travail ne me console plus, comme un [illegible] jaune! Où aller? En voyage? Ou me coucher? Vous avez, vous.

chère, le cœur de votre Anna ; mais, moi, je n'ai personne, et le cœur de ma sœur est bien peu de chose, car elle est travaillée par ma mère, qui a passé sa vie à nous mettre les uns contre les autres. Est-ce que ma sœur, à quarante ans, ne s'est pas avisée d'écrire et de croire qu'elle avait du talent, et ma mère lui dit que je suis jaloux d'elle !... D'ailleurs, ma sœur a les plus fausses idées sur moi. Ma mère la tue et lui donne en même temps des opinions erronées sur moi, les plus préjudiciables même à mes intérêts. Elle disait à quelqu'un, il y a huit jours de cela, que si je ne me mariais pas, c'est que j'avais soixante-dix ans !...

O chère, écrivez-moi souvent, car vos lettres, même quand elles ont quelques réticences, comme celle sur la maison Mirabaud, (où avez-vous pris que j'y sois jamais allé en compagnie ?), sont encore pleines de baume pour moi.

Certainement, j'aime votre chère Anna, plus que vous ne le croyez et par cela seulement qu'elle vous aime. Mais, je vous en prie, plus de ces phrases qui me font tant de mal quand je les lis ! Oui, soyez calme et tranquille ; mais, pas par raison, par certitude. Dites-vous qu'à toute heure un pauvre ami pense à vous, que vous êtes la reine du petit espace où sa vie se consume, et que les petits comme les grands désastres ont été, dans sa vie, autant de clous qui l'ont plus fermement attaché à ce cœur unique, et que vous êtes, ce que vous serez [toujours], la fleur de sa vie. Mais vous savez bien tout cela, vous le savez, et vous ne craignez pas ces redites que j'aime à faire, à écrire, à penser. Seulement, je ne veux plus vous parler de mes travaux. J'en suis ennuyé ; ce n'est pas la même chose.

J'attends une autre lettre de vous, sous peu de jours, car il est bien difficile que vous ne me répondiez pas à tant de lettres. Ce procès interminable ne peut donc pas se terminer par quelque protection ? Vous ne pouvez donc pas intéresser l'Empereur ? A quoi sert d'être vous ? Donc ! Tout ceci me donne bien l'envie de voir Pétersbourg. Dès que le mois de mai sera venu, les communications seront rétablies ! Quand j'aurai la permission, je crois que j'irai à Dunkerque quinze jours auparavant le départ du bateau !

Vous êtes gênée, chère ; eh mon Dieu, ce n'est pas une consolation, pour un homme aussi malheureux sous ce rapport que je

le suis, de vous savoir dans ces sortes d'angoisses. On ne connaît donc pas les transactions en Russie ?

Allons, adieu; voici trois heures qui sonnent. Il faut se mettre à l'ouvrage, comme si je n'avais pas mis ici tout mon cœur, toute mon énergie et tous mes vœux, toute ma vie et toutes mes forces.

Mille tendresses, et tâchons de vivre jusqu'au mois de juin !

XXII

À MADAME HANSKA, À SAINT-PÉTERSBOURG.

Passy, 19-21 mars [1843].

[S ou T] 19 mars.

Je reçois à l'instant votre lettre du 23 février (7 mars), numéro quatorze, et n'était les trois raisons : argent, — *Comédie Humaine*, — et romans à paraître, — je serais parti à l'instant. *Ma !*... Gravez dans votre chère tête, si vous ne voulez pas l'écrire dans votre cœur, que vos lettres ne sont jamais assez longues; elles ne contiennent jamais assez de choses sur vous. Vous avez tout votre temps et vous devriez m'écrire *tous les soirs*, avant de vous coucher, un petit mot, ne fût-ce que six lignes; je serais l'homme le plus heureux, de ce journal et de ce souvenir. Moi, je le ferais si je n'étais emporté par le travail et si je ne me couchais pas toujours après mon dîner. Vous m'écrivez le jour ou la veille du courrier. Voici deux lettres qui se terminent par : « *il faut que ma lettre parte aujourd'hui ou demain*... », et croyez-vous que celui qui tient à son œil une loupe pour décrire le cœur humain n'éprouve pas un serrement à l'âme en lisant ces fatales lignes ? Passe pour une fois, mais deux ! mais cinq ! Voilà sur quoi se porte ma jalousie à moi. Ces petites choses en sont de grandes. Elles ne me donnent pas un coup oublié; elles me frappent sans cesse pendant des années. Vous avez tout votre temps, et moi, je n'ai que des heures volées aux plus rudes travaux pour vous. Je vous écris plus longuement et plus souvent. Vous me dites que vous me quittez pour quinze jours, sans me dire ce que vous allez faire !

Ma *furia* passée, je vous dirai que je vais essayer de vous envoyer par Souverain, qui sera censé vous l'envoyer par Bellizard, la *Monographie de la Presse parisienne* et le bronze de David; ce sera à vous à vous faire délivrer cet envoi.

J'ai ri comme un fou de l'article de J[ules] J[anin] [1], et je n'ai eu qu'une crainte, c'est que tant de maladresse fît croire à du compérage. On m'a offert des journaux pour répondre; je me suis tenu pour très offensé de l'offre. Vous lirez quelque jour la *Monographie* et vous dégusterez cette grave plaisanterie. *Honorine* paraît depuis deux jours. Ce soir, *la Muse du Département* ou *Dinah Piédefer*, paraît dans *le Messager*. C'est assez vous dire combien j'ai travaillé depuis ma dernière lettre. J'ai eu d'atroces douleurs de dents, sans avoir eu le courage de les faire arracher.

Votre lettre, cher ange, m'a fait bien de la joie, et, comme je vous l'ai dit, je serais parti, si je n'étais attaché par une chaîne affreuse! J'y ai vu combien vous m'aimiez. Mais aussi vous n'y avez pas renoncé à votre système de me voir autre que je suis, pour avoir le plaisir de me censurer. Je suis Sommerville, l'homme du moment!... et cætera. Affreuses calomnies! Et je ne veux pas être autrement que je ne suis, dans le seul cœur où je vis. La lettre que vous avez entre les mains en ce moment répond tellement à ces douces récriminations, que je me garderai bien de répéter mon éloge. Soyez jalouse, exigeante, terrible!... Je le demande; j'en serai très heureux et très fier. Oh! je voudrais bien être arrivé au moment où nous serons ensemble! Je serai tellement cousu à votre corset et je vous quitterai si peu, que j'ai peur de vous ennuyer de moi.

Vous aurez vraisemblablement au mois de mai quatre nouveaux volumes de *la Comédie Humaine*. Les éditeurs veulent marcher plus lestement. J'ai toujours à faire, d'ici au mois de mai, les deux romans dus au meunier de Lagny, et je ne peux pas songer à faire de l'argent avec ma plume avant de les avoir faits. J'ai renoncé au *Député d'Arcis*. C'était trop long et trop difficile. Il ne me faut plus que deux volumes pour compléter la série des *Scènes de la Vie de*

1. Paru dans le *Journal des Débats* du 20 février 1843, et recueilli dans la brochure : *Un dernier chapitre de l'Histoire des œuvres de H. de Balzac*, par Charles de Lovenjoul (1880. In-8°. Dentu).

Province [dans *la Comédie Humaine*], et *le Député d'Arcis* ira dans les *Scènes de la Vie politique.*

J'étais à la première représentation des *Burgraves*. Il y a de magnifique poésie, mais Victor Hugo est décidément resté l'*enfant sublime*, et ne sera que cela. C'est toujours les mêmes enfantillages de prison, de cercueil, d'invraisemblances de la dernière absurdité. Comme histoire, il n'en faut pas parler; comme invention, c'est de la dernière pauvreté. Mais la poésie enlève. C'est Titien peignant sur un mur de boue. Il y a surtout une absence de *cœur*, qui se fait de plus en plus sentir. Victor Hugo n'est pas *vrai*. Notre pays est fanatique du vrai; c'est le pays du bon sens. Il fait, dans un temps donné, justice de ses idoles. On ne veut plus nulle part de G[eorge] Sand depuis ses dernières productions. Souverain me disait (en libraire) : « *Le Compagnon du Tour de France* l'a tuée, malgré le privilège qu'ont les auteurs en renom d'être mauvais pendant vingt volumes. »

Vous ne m'avez rien dit de l'*Avant-propos* de *la Comédie Humaine*. Ne savez-vous pas que vous êtes plus que le public pour moi, et que quand vous me dites : « *La Fausse Maîtresse* m'a plu », je tressaille, ce que tous les éloges de tous les journaux ne produisaient pas ?

J'ai toujours la fin des *Illusions perdues* sur les bras, et surtout *Madame de la Chanterie*, qui est une rude tâche.

Il n'y a plus que soixante jours d'ici au premier départ des paquebots. Songez-vous que, pour mille francs, je puis aller et revenir de Saint-Pétersbourg ?

Oh ! je vous approuve beaucoup, chère adorée, de vous amuser; j'étais triste de vos tristesses; me voilà heureux de vos joies, car votre âme est mon âme, votre vie est ma vie. Vous m'avez fait rire avec Bressant et madame Allan. Soyez tranquille; vous aurez ici cent fois mieux. Nos directeurs de spectacles ne sont pas assez niais pour laisser aller les gens qui font recette. Que direz-vous donc quand vous verrez ici Lafont, le plus charmant jeune premier qui ait paru sur les théâtres ! Si jamais vous venez à Paris, je vous ferai jouer les acteurs comme ils jouent pour une salle pleine, et vous verrez ce que sont des acteurs comme Frédérick [Lemaître], Bouffé, Bocage, etc. Le malheur des théâtres de Paris, c'est la dissémination

des talents dans douze théâtres. S'il n'y avait que six théâtres, ce serait étourdissant. Mais gardez vos illusions.

Hier, M. Gavault m'a arraché l'autorisation de vendre les Jardies, et j'en ai été bien triste. Il veut me liquider d'autant, et me promet de retrouver bien mieux pour le prix qu'il en aura.

Oh! chère, il y a deux pages de votre lettre qui m'ont fait bien battre le cœur, tant vous avez été d'accord avec moi; c'est sur la fatalité qui nous sépare. Oh! oui, finissons-en bien vite! Mais j'attends pour agir que je ne doive plus rien, ni aux libraires, ni aux journaux, et que j'aie deux mille francs dans ma poche, ce qui, peut-être, arrivera vers le 1er juin, et, s'il faut attendre, je laisserai tout là, j'irai tenter une fortune, mais je n'irai qu'après vous en avoir parlé, car il faut aller aux Antilles, et je ne m'appartiens pas; j'ai une *emprinse* au bras où il y a écrit : *Ève*. Mais ma situation actuelle m'est insupportable. En travaillant encore sept ans, je ne ferais que vivre et payer ma dette. J'aurai cinquante ans alors. La vie vaudra-t-elle la peine que je me serai donnée? Je serai éteint. L'abus du café m'éteint de jour en jour. Je veux du repos. Et mon repos, je l'utiliserai en tentant une seconde expédition de Sardaigne, mais bien plus loin. Si j'avais, depuis dix ans, vendu des épices, je serais millionnaire!...

On est revenu à la charge pour la baronne Pfaffins, votre cousine. J'attends votre réponse.

J'ai eu bien de la peine à faire *la Muse du Département*, qui termine le tome VI de *la Comédie Humaine*, et cela est dû à mes horribles souffrances. Je crois qu'elles étaient causées par un coup d'air reçu sur la tête et qui a affecté les dents, car tout tombe sur les parties faibles. J'espère que, dans la fin de *la Muse*, on verra le sujet d'*Adolphe*, traité du côté réel.

Que diriez-vous donc, chère, de la correspondance de *Corinne* (madame de Staël) avec *Juliette* (madame Récamier), dont elle était amoureuse! Madame R[écamier] l'a aussi montrée, et cela surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Les sens dictent de belles choses, mais l'amour égal et pur, l'amour contenu du cœur, a, dans son expression quotidienne, quelque chose de semblable au *Paradis* du Dante, je ne sais quoi de bleu, que je savoure dans vos chères lettres, et qui est bien supérieur à ces imitations trompeuses. Les

sens font gravir une roche, l'amour pur y a volé et y reste; il n'en descend jamais. J'ai trouvé les *Lettres à Sophie* misérables, même quand j'avais dix-sept ans. Celles de Rousseau sont d'un rhéteur. Je préfère les nôtres à tout.

Vous ne m'avez pas dit un mot du procès.

20 mars.

Je vais vous envoyer ce bout de lettre pour ne pas vous faire une trop grande lacune, car je vous écrirai dans quelques jours, sans attendre de lettre de vous. Je vous joins ici *la charge* de votre serviteur; c'est le dernier dessin qui termine la *Monographie* [*de la Presse parisienne*]; ça ne me ressemble guère, mais c'est assez la ressemblance de la redingote avec laquelle je trotte le matin à mes imprimeries, et surtout celle du chapeau qui reçoit les averses. Ce n'est pas beau; j'ai très peu d'amour-propre à vous envoyer cela; mais, si ça vous fait rire un instant, c'est assez.

Je viens de relire encore votre lettre, et n'en reviens pas de l'occupation de prendre feu pour les premières erreurs, et surtout de la défiance que vous avez du bonheur, sous ce prétexte! Non, après tout ce qui est de mes travaux et de ma vie occupée, après mes redites à ce sujet, retrouver au bout de tant de lettres les mêmes accusations, c'est à [vous] plonger dans une profonde tristesse! Moi, à qui les heures manquent, qui refais dix fois le même ouvrage! Enfin, comme vous me le dites, demain vous penserez autrement. Je nous voudrais réunis pour toujours, et vous seriez bien étonnée de la fausseté de vos opinions sur mon caractère et mes mœurs.

Au mois de mai, nous déciderons de bien des choses, car il faut que je me repose. Je ne peux plus travailler fructueusement, je suis trop fatigué. J'irai donc vous voir, à moins que vous ne vous y opposiez. Je veux vous parler de mon projet de fortune et qui peut ne pas vous agréer, car il y a tout autant de difficultés qu'en Sardaigne, où les deux millions d'argent ont été perdus pour tout le monde. En ce moment, vous voir est une de ces idées fixes qui rendent malade. Je ne pense plus qu'au mois de mai, le premier départ se fait le 15 ordinairement, car nous jouissons d'un tel

changement de température que les saisons sont interverties. Nous avons le temps du mois de mai au mois de mars!

Ah! si vous saviez ce qu'est une lettre de vous pour moi, si vous saviez pour combien de temps elle me ravive, vous m'écririez comme je vous le demande, et j'aurais une lettre toutes les semaines; mon existence serait alors presque heureuse. Oui, nous aurons une belle vie après tant de soucis; oui, nous jouirons d'une belle soirée et vous n'aurez même pas le pli d'une rose dans votre lit de feuilles, car je connais ma jalouse, et j'ai bien juré que nous ne nous quitterions jamais. Voilà pourquoi, surtout, je veux pour vous *toutes les aises de la vie*, et non pour des besoins de luxe. J'ai trop usé des choses de la vie pour ne pas avoir fait justice de bien des enfantillages. Avec la certitude du bonheur, il s'est en allé bien des ambitions que je ne caressais qu'à cause de vous. Allez, chère vie, on ne peut pas être plus aimée que vous ne l'êtes, car vous l'êtes comme vous voulez l'être.

Plus je vais, plus ma fatigue me pèse, et il est plus que temps de me reposer. *Honorine* est encore bien, mais la sobriété du style est inquiétante, pour moi seulement, car il y a des gens qui trouvent cela superbe, et peut-être est-ce pauvre.

21 [mars].

Je me sens le cerveau d'un vide à faire plaisir, et je ne puis plus continuer mes travaux. Je ne sais comment cela finira. Est-ce, comme disent les bonnes gens, l'effet du printemps? Je ne sais. Je passe mes journées à me promener et à penser à vous; je me figure quels seraient vos plaisirs à vous promener avec moi dans ce Paris, où il y a tant de grandes et de petites choses.

La grande affaire d'outre-mer est le dada du moment. Je voudrais avoir votre avis, car, d'abord, j'aurais le plaisir de vous parler, comme disent les huissiers, *à personne*, langage que je ne trouve plus si ridicule.

Si la fatigue de mes facultés d'écrivain continue, je ne sais pas ce que je deviendrai, moi qui ai toujours la misère à domicile. Oui, mon imprudence est telle que personne n'y croirait. Confiant dans cet instrument dont, à l'étonnement des médecins, je joue comme

Batta joue du violoncelle, le cerveau. Je n'ai jamais prévu qu'un jour l'archet, les cordes et la basse se briseraient ou se détendraient, et j'ai toujours donné tout mon argent à mes créanciers, sans prévoir le moment où je ne pourrais pas travailler. Il s'ensuit que je ne gagne pas d'argent pour le dépenser à ma vie. Je suis toujours en arrière, et il faut toujours gagner l'argent qui est [déjà] dépensé. Ainsi, en ce moment, il me faut deux mille cinq cents francs, et il faut les tirer de mon écritoire, à toute force, bien portant ou malade. Concevez-vous cela? C'est cet état de choses que j'ai toujours voulu faire cesser, et qui dure toujours. C'est cette lutte, de laquelle il est honteux de parler, qui complique toutes mes autres luttes, et qui me fatigue tant que j'aime mieux tous les malheurs possibles que celui-là. Il me paraît le plus pesant de tous; je le porte depuis quinze ans et je n'en veux plus. Sans madame de B..., je serais allé aux Antilles en 1829, et j'en serais revenu riche, ou j'y aurais succombé. Mais, aujourd'hui, ce sera ma dernière ressource. Il ne faut qu'employer six mois de sa vie, et j'aurai la tranquillité pour le reste de mes jours.

Je voudrais déjà que le mois de mai fût venu. Vous vous promèneriez jusqu'à Lubeck, et nous nous y verrions quelques jours. Nous ajouterions à nos trois poèmes[1] celui qui les surpasserait tous, puisque, enfin, la liberté est venue. O chère, vivre enfin cœur à cœur, l'un pour l'autre, et sans entrave! Il y a des moments où cette pensée me rend idiot, et je me demande comment ces dix-sept mois se sont passés, moi ici, vous là-bas! Quel pouvoir que le pouvoir de l'argent! Quel triste spectacle que de voir les plus beaux sentiments dépendre de cela! Se voir enchaîné, cloué dans Passy, quand le cœur est à cinq cents lieues! Il y a des jours où je m'abandonne à des rêves. Je me figure que tout est aplani, que la sagesse, la prudence, le savoir de *la Reine* ont triomphé, qu'un mot m'a dit : « Venez »! Et je me suppose en route. Ces jours-là, je ne suis pas reconnaissable. On me demande ce que j'ai!... Je dis : « Mes ennuis vont finir : j'ai de l'espoir. » Et on dit : « Il est fou! »

1. Leurs rencontres de Neuchâtel, de Genève et de Vienne.

Je suis allé au *Salon*. Hélas! tout y est d'un médiocre à faire trembler, tout, hormis un tableau de Meissonier, qui est charmant, et un tableau de Cogniet : *Tintoret peignant sa fille morte*. Deux tableaux sur dix-huit cents! Nous touchons le prix de nos fautes. Il ne devrait pas y avoir plus de cent cinquante tableaux au *Salon*, et, de ce qui devait être un honneur, on a fait une spéculation. On a refusé un très beau tableau de Boulanger, *la Mort de Messaline*, que je suis allé voir, un refus qui ne s'explique pas, car le tableau est si beau que ce même gouvernement qui le refuse pour le *Salon* le mettra sans doute au Luxembourg. Voilà la France! Ceci vous expliquera comment, aujourd'hui, quelques-uns de ceux qui ont honni *Quinola* crient au chef-d'œuvre.

Adieu, chère épouse de mon âme et de mon cœur, chère fleur de ma pensée, chère espérance, enfin, toute ma vie, le secret de ma vie et ma belle vie secrète! Adieu, mille caresses, et mille de ces tendresses qu'on rêve et qu'on n'ose dire!

XXIII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], 25 mars-9 avril [1843.]

25 mars.

[V.]

La transparence du papier-pelure me force à y substituer le papier avec lequel je fais mes manuscrits, et qui vaut beaucoup mieux. Je suis bien inquiet de ma chère È[ve], mais encore plus inquiet de ses ennuis. *Honorine* obtient un succès qui, selon *quelques amis*, rappelle mes beaux jours. On dit (ceux qui ne lisent rien) que je sommeillais et que je me suis réveillé. Tout cela veut dire qu'un *ouvrage de femme* est une bien meilleure spéculation de gloires, qu'un ouvrage viril. Décidément, chère adorée, je ne vous envoie ni médaillon ni livres, car : *le printemps s'avance*, dit R[obert] Macaire, et le mois de juin n'est pas si loin. Il faut absolu-

ment que je vous voie, car ma situation actuelle est intolérable, et si je suis forcé, dans l'intérêt de mon cerveau, de prendre du repos, je veux utiliser ce repos en l'employant à faire un peu fortune, et je ne veux pas aller aux Antilles sans prendre *congé* de celle qui règne absolument sur moi.

27 [mars].

Gavault sort de chez moi ; il est venu m'arracher la permission de vendre les Jardies. C'est une cause de ruine perpétuelle et il se charge, dit-il, de toujours me trouver mieux avec l'argent qu'il en tirera. Les ennuis que le procès *Hourdequin* lui ont donnés sont finis. Son successeur est agréé ; il est libre. Il m'aime bien sincèrement. Il voudrait me tirer d'ici ; me voir au grand jour. Il a pour moi tout l'amour-propre que je puis avoir moi-même ; mais il est lambin. Il voudrait payer certaines dettes affreuses, et moi j'en paye de mon côté de terribles sur l'argent que je m'accorde pour vivre. Mais gagner de l'argent, c'est créer et toujours créer. Je commence à craindre que cette faculté de travail ne me quitte. Enfin, les Jardies sont tellement en vue, avec le chemin de fer qui s'y est bâti depuis que je les ai eues, que j'éprouve moins de regret. Les Jardies coûtent cent mille francs. Si je les gardais, j'avais ma folie, à moi ; tandis que, les vendant, je n'ai plus rien, et l'on vous reproche votre *inconstance* ! Je connais mieux le public que ne le connaît Gavault. Mais, comme après tout, mon public et l'univers sont dans la maison Kammel, je me suis résigné. Cela m'a fait du chagrin, car j'ai dans le caractère une constance que vous voulez ignorer. Mais Gavault l'a emporté, en me répétant : « Je ne les vendrais que [si j'en obtenais] vingt mille francs ; je payerai pour vingt mille francs de dettes, et, quand vous aurez vingt mille francs, je vous trouverai mieux que les Jardies en étendue, en construction, en agréments et en position. Vous aurez les Jardies d'un autre. »

29 [mars].

Honorine est terminée ! Le succès a été *crescendo*. Mais *la Muse du Département*, qui paraît en même temps dans *le Messager*, est bien

supérieure. Mon public aimé décidera. Voici l'épigramme que la comète a valu à Hugo :

Hugo, lorgnant les voûtes bleues,
Au Seigneur demande, tout bas,
Pourquoi les astres ont des queues,
Quand *les Burgraves* n'en ont pas !

et il est représenté en enfant regardant le ciel de la chatière où se prennent les billets au Théâtre-Français. A la première représentation, on a fait baisser la toile, ce qui ne prouve rien contre un ouvrage. Néanmoins, si j'ai été saisi par l'éclat de la forme, je dois dire, consciencieusement, que *le drame* est d'une stupidité d'enfant.

Je n'ai pas encore fini *la Muse du Département*, et *le Messager* en donne neuf colonnes tous les soirs!

La *Ténébreuse Affaire* fait un grand chemin. Mais aussi c'est une œuvre très forte, vraie comme événement, et vraie comme détail. Cela m'étonne que la Belgique ne vous l'ait pas envoyée.

31 [mars].

J'ai vu la baronne Pfaffins ; j'avais vu son mari chez madame Benjamin-Constant, un jour que j'y ai dîné avec le prince Puckler-Muskau, Béranger, Lamennais et Berryer. Ce Pfaffins est joli homme. Sa femme, que le prince Ghika voulait épouser, l'adore. Elle a demandé sa grâce, dit-on, au grand-duc Michel, et l'a obtenue. Le prince Ghika a donné de quoi vivre à la jeune baronne, mais le Polonais rend sa femme très malheureuse. Il vit à la manière du prince Belgiojoso, ne fait rien, ou plutôt fait beaucoup de ces choses qui ont fait perdre aux Polonais de notre amitié. Leur inconsistance est affreuse. Ils sont tous joueurs. J'y suis allé pour faire plaisir à une comtesse de Bocarmé, née du Chasteleer, qui m'a fait à l'aquarelle les portraits de son oncle le feld-maréchal et de Andréas Hofer, dont j'ai besoin pour peindre les héros du Tyrol dans la campagne de 1809. A vingt-cinq ans, cette pauvre emme est moins jeune que vous ; elle met du rouge ; elle est usée par le chagrin. On m'a dit que le prince Ghika va épouser sa sœur, pour avoir une parenté avec elle et avoir le droit de veiller

à sa vie. *Ecco, signora*. On m'a dit, remarquez ?... mon métier est d'écouter.

2 avril.

Il y a des jours où je me sens au cœur quelque chose de plus tumultueux qu'à l'ordinaire pour vous, où je m'irrite des obstacles, où je regarde le profil, en sentant dans mon cœur remuer de ces fibres qui ne remuent que par la présence la plus intime !... Et alors, mes yeux se remplissent de larmes. Si j'étais femme, je dirais : « Je suis tout[e] nerveuse », et je ne travaille pas. Or, ne pas travailler, c'est accumuler les obstacles. Je ne puis quitter Paris sans avoir donné les deux romans dus à Lagny, sans avoir fini *Madame de la Chanterie*, pour le *Musée des Familles*, *David Séchard*, pour le tome VIII de *la Comédie Humaine*, et sans avoir gagné de l'argent pour voyager, ce qui fait dix volumes à faire, entre nous.

J'ai encore pour huit jours d'ouvrage avec *la Muse du Département*; j'ai encore, aujourd'hui, le tiers de l'ouvrage à écrire. Et David qui me veut pour son buste colossal ! Je dois ici près de trois mille francs, car j'ai donné, cet hiver, six mille francs à un créancier malheureux, et je me suis mis dans l'embarras. Enfin, *David Séchard*, cette fin d'*Illusions perdues*, me semble de plus en plus difficile. Quels tiraillements !

Point de lettres de vous ! Dans les jours comme celui-ci, je relis les dernières reçues, ce que je viens de faire, et je ne comprends pas que vous sentiez si peu le foyer d'affection qu'il y a pour vous dans le cœur de votre mougik.

7 avril.

J'ai repris cœur à l'ouvrage et j'achève *Dinah Piédefer* (c'est le titre d'une *Muse du Département* dans *le Messager*). Mes affreux maux de dents ont cessé. J'ai tenu bon ; je conserve mes pauvres dents. J'ai retrouvé ma faculté de conception et il m'est venu deux ou trois sujets d'ouvrages que je roulais depuis longtemps en ma tête. Oh ! la nécessité ! Ce qui a fait faire tant d'opéras à Rossini !

Ce qui me fait écrire tant de sottises, car, en écrivant tant de choses, il doit m'en échapper ! Oh ! chère, je suis bien las de tant de travaux, inutiles, puisque je ne suis pas libre, et que je suis sans fortune, avec autant de liens qu'en a Prométhée, et que le vautour ne me manque pas ! J'en ai plusieurs !

Le Martyr calviniste va paraître. C'est la réunion de tout ce que j'ai écrit sur Catherine de Médicis, trois études historiques : *les Lecamus, le Secret des Ruggieri, les Deux Rêves*. Il y a une préface en faveur du système monarchique, où se trouve une défense complète de Catherine de Médicis et du catholicisme, au point de vue politique, dans sa lutte avec cet affreux protestantisme qui nous dévore. Je ne vous parle jamais de ces travaux accessoires. J'ai fait un long article pour le livre de Borget sur la Chine, qui a eu du succès et qui vaut beaucoup comme pensée.

Ah ! chère, voici le mois d'avril commencé et j'ai à peine deux mois pour gagner dix mille francs et faire cinq volumes !... Quand je vous verrai, je ne devrai rien ni à un libraire, ni à un journal. Depuis quinze ans je n'ai jamais eu cette situation d'esprit. Mais je devrai encore cent cinquante mille francs, à moins que Gavault ne vende les Jardies trente mille francs, mais j'en doute, auquel cas je ne devrai plus que cent vingt mille francs et j'aurai dans ma poche pour trois mois de liberté. Jamais je n'aurai été dans ma vie si riche !

Minuit.

Je me suis couché à six heures, après mon dîner, et, pendant mon sommeil, votre lettre quinze est venue. Est-ce le parfum, est-ce vous ? J'ai été réveillé sans pouvoir m'endormir, et je n'ai conséquemment reposé que cinq heures. J'avais mis le réveil sur deux heures ! Tout m'a paru expliqué quand j'ai vu votre lettre sur ma table, à côté de ma tasse de café noir, préparée comme toujours. Je viens de la lire, et je suis heureux comme vous l'avez été vous-même.

Ainsi, vous avez ce croquis. Quel dommage que l'absence de regard qui se trouve dans la sculpture ait obligé le copiste à me donner cet air d'inspiré qui ne vaut certes pas la nature !

Quelle joie j'ai de votre plaisir à entendre Rubini. Rubini, voyez-vous, c'est la perfection, la perfection désespérante. Oh, si vous l'entendiez chantant le grand air du soupçon, quand Iago le tourmente, au second acte d'*Otello*! C'est son triomphe. Mais il faut que cette perfection soit doublée de celle de Tamburini, qui, croyez-le, pour avoir moins de réputation, n'en est pas moins un artiste aussi grand que Rubini. Mais Rubini, c'est le ténor ! Le ténor, c'est l'amour, c'est les émotions du cœur. De là son succès. Quelles belles soirées j'ai eues aux Italiens quand Lablache, Rubini, Tamburini, la Grisi, chantaient ensemble ! Oh, *les Puritains*, la seule musique à mettre à côté de celle de Rossini ! Mais il y avait aussi de bien grandes choses chez ce pauvre Nourrit. Entendre *Guillaume Tell* à notre Opéra, ou *Robert le Diable*, c'est, voyez-vous, aussi grand que la pensée, que la fantaisie ! Dans : « *Ce rameau qui donne la puissance et l'immortalité* », de *Robert le Diable*, Nourrit donnait [la] chair de poule. La vie heureuse, avec tous ses rêves satisfaits, y tenait.

Si personne ne vous a compris dans cette assemblée, votre plaisir, chère adorée, a retenti dans mon cœur, comme si je vous avais tenu la main. Nous aimons donc la musique autant l'un que l'autre ; elle ne me lasse jamais. C'est une langue divine. J'ai appris que vous alliez revoir Liszt. Homme ridicule, talent sublime! C'est le Paganini du piano. Mais Chopin lui est bien supérieur.

En ce moment, on s'occupe beaucoup de l'apparition de *Lucrèce*, une tragédie qui va se jouer à l'Odéon. On dit trop que c'est un chef-d'œuvre. Si ce jeune débutant a du génie, on lui fait tort. On en fera ce qu'on a fait de Rachel. Le génie ne doit jamais être à la mode. J'irai ; je vous tiendrai au courant de cela.

Oh, comme nous nous sommes entendus ! Je me suis toujours dit que, si quelqu'un était votre parent et voulait me voir, il aurait deux mots de vous à me présenter. Aussi, quiconque ne me présente pas *Patte Blanche* est à l'index. Je ne retournerai pas chez madame Pfaffins. Mais, soyez tranquille, elle ne savait rien sur vous. Elle m'a dit d'ailleurs être trop jeune pour vous avoir connue autrement que de nom. Elle est [votre] parente du côté de M. de H[anski], et non de votre côté d'ailleurs.

Je suis heureux d'être tiré de peine pour la lettre P. Il y a un moyen de vérification auquel j'ai pensé, c'est qu'aucune de mes lettres ne vous arrive sans la mention de celle que j'ai reçue ou de celle que j'attends. Vous ne sauriez croire combien cette sécurité m'est indispensable. Je ne vous dis pas la moitié des choses qui sont dans mon cœur, car je reste sous l'empire de la crainte. Aussi me connaissez-vous chirographiquement très peu. Vous ne savez rien des troubles de mon cœur, de mes ennuis, de ma passion. Je n'ose en parler. Vous me croiriez fou, exagéré, que sais-je ! Comment vous exprimer que mon âme s'est tendue pendant dix ans, que, par moments, cette tension a sa fatigue, et qu'alors je tombe dans des désespoirs affreux ; que, depuis dix-huit mois, l'espérance a ranimé des désirs auxquels j'imposais silence sous peine de devenir fou. Vous ne croyez pas à cela. Vous n'admettez même pas les distractions, les travaux. Ce qui étonne les plus cruels ennemis ne vous étonne pas. Vous en connaissez la cause. Ils ne la connaissent pas. A ma place, *tout le monde* serait allé tranquillement en Belgique, en Suisse, vivre à l'aise. Moi, j'ai accepté les misères, les luttes de la misère, parce que je veux [être] un caractère noble, inattaqué. J'avais un espoir ; vous avez été ma conscience. Quel que sort que j'aie, voilà ce que j'ai à dire, et c'est grand. Croyez qu'un homme taillé en athlète. qui se bat contre son siècle, qui n'a pas d'amis, qui compte tant d'ennemis, tant d'envieux, a des besoins en rapport avec ses facultés, et que j'ai quelque mérite à ne pas avoir fait plus de sottises que je n'en ai fait. Encore, tout a-t-il son côté noble. D'ici à trois ans, en restant dans la voie où je suis, j'aurai tout payé ; mais j'ai la conviction d'être [devenu] un vieillard [alors] et je ne le veux pas ! Non, on n'attire pas ainsi impunément toute sa vie au cerveau. je le sens trop ! Aussi, veux-je tenter d'en finir autrement avec ma situation précaire, et je vous dirai ce que je veux faire. Nous nous entortillons dans des questions de fortune ; nous sommes garottés par des nécessités. Je ne vous veux pas autrement que dans la sphère où vous devez être, et, puisque vous êtes libre. eh bien, j'irai chercher ce capital nécessaire à la vie indépendante, et que dix bouteilles d'encre ne m'ont pas donné. Je n'ai pas eu, depuis Vienne, une heure de liberté ni la somme nécessaire à vous aller voir, car c'était au moins six mille francs. Je n'ai jamais

eu rien à moi ! Ces beaux mois de juin, juillet, août et septembre que je rêve pour cette année, seront les premiers moments de ma vie où ni la misère ni les obligations de plume ne m'auront tourmenté ! Si je les ai ! Car je suis défiant comme une chatte !

Balthazar avait dit, *Cara* : « Six jours, six semaines ou six mois, mais pas plus. » Voilà son mot. Cet homme possède le don de seconde vue, car il vous a décrite à moi comme s'il vous voyait : « elle a les cheveux noirs, elle est blanche, elle est vive, elle est entre trente et quarante ans, grasse, et vous vous aimez depuis longtemps. » Chaque parole me rendait intérieurement stupide. — « Il n'y a pas moins de cinq cents lieues entre vous. »

Hélas ! Balthazar aimait les femmes ! Il a commis des actes qui l'ont brouillé avec la justice, et ce grand tireur de cartes a été condamné en cour d'assises à je ne sais quelle peine. J'ai tant le désir de le voir, que je ne sais si je ne prierai pas un avocat-général, qui est un camarade de collège[1], de me faire communiquer avec lui. Je n'ai pas suivi son procès, et ne sais pas s'il est allé en police correctionnelle ou en cour d'assises. On peut être un grand cartomancien et un fripon ! J'ai su, de Balthazar, un tour avec *Malaga* que vous me demanderez un soir de cet été. C'est digne de Boccace ! Et quand mon ami Laurent-Jan, alors le bien-aimé de *Malaga*, m'a eu raconté ce trait, j'ai dû renoncer à mes relations avec ce grand devin. Je dois dire qu'il a été d'une lucidité effrayante quand il ne me connaissait pas, et que, quand il a su qui j'étais, il n'a plus été le même. Telle est l'exacte vérité. Cependant, je suis fâché qu'il soit retranché du nombre des citoyens libres. Le juge d'instruction m'a peu convaincu. Nous parlerons de cela. Je cherche un autre Balthazar, tant j'ai besoin de vivre dans l'avenir pour supporter le présent.

Tenez, me voilà en train de causer avec vous la plume à la main. Eh bien, trois heures sonnent. Il faut que je vous quitte pour écrire *la Muse du Département*, car il faut du manuscrit à huit heures à l'imprimerie. On ne me paye que l'œuvre terminée et j'ai besoin affreusement de deux mille francs pour samedi, et nous sommes à jeudi, car il est trois heures du matin. Est-ce supportable ?

1. M. Glandaz.

Il en est de tout ainsi. Et je corrige sept à huit épreuves de tout ce que j'écris !...

La plupart du temps je veux vous écrire et je ne le puis ! Vous ne savez pas combien d'élégies la *copie à faire* vous a évitées !

Allons, adieu, chère ; mille tendresses. Je vous enverrai cette lettre demain, après avoir fini *Dinah Piédefer*. J'aime que vous vous amusiez, mais je voudrais dix lignes tous les soirs. Oh ! comme il y a du monde qui vous aime et vous admire ! Si vous m'aimez, vous m'écrirez tous les jours, avant de vous coucher, quelques lignes !

Vous aurez une émeraude et une hyacinthe séparées par un chaton. L'onyx m'a épouvanté, comme vous. Je ne vous ai pas dit cela. Je vous apporterai cette bague et une alliance que je ferai faire pour nous deux.

Chère, je vais vous écrire maintenant très peu, car il faut que j'écrive ces cinq volumes avant de partir, et pour pouvoir partir.

Il y a bientôt un an que *Mistigris* est fait. Il a été publié dans un journal en juillet dernier. Cela se trouvera dans le quatrième volume des *Scènes de la Vie privée* (avec *Honorine*, avec la fin de *Béatrix* et autres scènes), sous le titre de : *un Début dans la Vie*.

Dites-moi donc, par le prochain courrier, où vous iriez si vous quittiez Saint-Pétersbourg. Si vous ne le quittez pas, j'irai. Le voyage me plairait, à part vous. Ainsi, jugez. Je m'embarquerais par Dunkerque, pour gagner deux jours. Je tiens à savoir promptement notre sort, car s'il faut partir en mai, je n'ai plus que six semaines, ce qui me paraît bien peu pour écrire deux romans. Ce voyage est, d'ailleurs, le moins cher. Cinq cents francs de traversée, mille francs de séjour, et cinq cents francs de retour ; ce n'est que deux mille francs. Voyez.

Voilà trois heures et demie qui sonnent ! Allons, adieu pour jusqu'à demain à l'autre nuit. J'ai trop pensé à vous tous ces jours-ci, pensé du côté souvenir. Mon regard a trop caressé le profil, et la *copie* s'en est ressentie.

6 avril.

Le prince J... est-il riche ? Ne trouverez-vous pas cette demande

très Hanski ? Est-il bien ? A-t-il du caractère ? Il me semble que vous avez des idées sur lui pour Anna. Si cela était, il me semble que tout s'arrangerait promptement. Vous devriez m'en dire davantage.

Voici mes épreuves de la fin de *Dinah Piédefer* qui arrivent ; je vous quitte ; je dîne après demain samedi chez Hugo.

Dimanche 9 avril, jour des Rameaux.

Je viens de renouveler le rameau de buis bénit qui se trouve à ma glace à la hauteur de votre profil, et qui le protège.

J'ai dîné hier à la place Royale. La seconde fille de Hugo est la plus grande beauté que j'aurai vu[e] de ma vie. Elle n'a que quatorze ans, mais elle sera... Enfin, vous la verrez. C'est quelque chose de faire ses enfants beaux ! Il faut pour cela de la richesse dans le sang, la pureté, etc. J'ai été médiocrement content de ce dîner. Th[éophile] Gautier m'a souverainement déplu. C'est fini entre nous, et je lui ferai sentir mes griffes à notre première rencontre ! Je ne veux plus aucune accointance avec qui que ce soit de la littérature.

Voulez-vous avoir une opinion de la Chambre des députés ? Elle était en émeute, et avait assailli le ministre de l'Intérieur à propos de ceci : *Dinah Piédefer* met une robe d'organdi, la seule étoffe dont le chiffonnage ne se rétablit pas. Étienne Lousteau, qui reconduit avec elle Bianchon à une voiture, se trouve seul avec elle pendant le temps que la calèche traverse le pont de Cosne. Le journaliste déclare sa passion à Dinah, et comme Dinah fait des façons, le journaliste qui voit arriver un jeune homme à cheval venu pour les accompagner et les surveiller, a l'idée, pour faire croire que Dinah s'est rendue, de lui chiffonner sa robe. Vous lirez cela ; c'est assez drôle. Les députés ont cru à la plus atroce saloperie et à *une action impossible*, vu le peu de temps. Quand, au *Messager*, on m'a dit cela, les bras me sont tombés. Il y a cependant là des fabricants qui doivent savoir que ce qu'ils pensaient aurait pu se faire sur toute espèce de robe, que l'organdi seul se prêtait à cette plaisanterie. Ils ont attribué cela à l'auteur, qui, je puis le dire, passe pour le plus élégant de forme. Et ils se prétendent l'élite de la

France ! Écrivez donc !... J'en suis tout abasourdi, car il n'y avait rien de plus clair que ce passage de mon ouvrage. Vous le lirez dans le sixième volume de *la Comédie Humaine*.

Allons, chère, il faut vous dire adieu. Je commence cette semaine le roman avec le [prix du]quel je voyagerai. Il faut le faire promptement, et je ne sais trop quel sujet choisir. J'ai à achever les *Illusions perdues*. Total, trois volumes, et il en faudra faire un autre pour mes affaires.

Savez-vous que cette lettre partira demain lundi 10 avril, et que d'ici à la fin de mai nous n'avons plus que cinquante jours !

Il m'est venu l'idée de vous envoyer une lettre pour *Marie de Verneuil*[1] ; mais je suis si superstitieux que j'ai brûlé les dix lignes que j'avais écrites et qui avaient été bien douces à mon cœur, qui ne peut jamais parler ! Si j'avais carrière libre, oh ! chère, je ne serais jamais grondé, sermonné, accusé. Savez-vous ce que c'est que de rentrer perpétuellement ses effusions d'amour au cœur, de se ramener sans cesse sur soi ? Mon Dieu, la vie qui me reste suffira-t-elle à prendre ces revanches de tant de silences ! Je serai bien bavard !

Allons, adieu, chère fleur de ma vie ; à bientôt. Vous m'écrivez bien peu et il me prend des moments bien sombres, car je vis en vous sachant si distraite de moi. J'aimerais un petit mot tous les jours. Enfin !... mille tendresses, et mille encore.

XXIV

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], 23-24 avril [1843].

[Y] [23 avril].

Non, je n'ai jamais bouillonné comme je viens de le faire en lisant votre chère lettre. Mais, mon ange adoré, je n'ai, *depuis que j'existe*,

1. Réminiscence de l'incident de 1835, relatif à une lettre de ce genre adressée à Vienne.

jamais confondu les pensées de mon cœur avec celles de mon esprit et, sauf quelques lignes que je n'ai écrites que pour que vous les lussiez (comme la lettre de jalousie de mademoiselle de Chaulieu), et dont je vous parlais encore, jamais je n'ai exprimé quoi que ce soit de mon cœur. C'eût été le plus infâme sacrilège ! De même, je n'ai jamais *portraité* qui que ce soit que j'eusse connu, excepté G. Planche dans Claude Vignon, de son consentement, et G[eorge] Sand dans Camille Maupin, également de son consentement. Ainsi, ne me montrez jamais, comme règle de conduite dans les choses du cœur, ce que j'aurai écrit. Ce que j'ai dans le cœur ne s'exprime pas et n'obéit qu'à ses propres lois.

Oh ! si j'étais entièrement libre de vous écrire, vous me connaîtriez un peu mieux, et si mes jours et mes nuits ne se passaient pas à corriger et écrire mes pauvres livres, vous auriez huit pages tous les jours. Vous ne savez pas ce qu'est ma vie. Quand je vous écris que je n'ai pas le temps de prendre de moi-même des soins de toilette vulgaires, vous ne me croyez peut-être pas. Mais songez donc que quinze à dix-huit heures de travail ne suffisent pas, et que j'ai toujours écrit quinze à seize fois la même page !

Quant à la Boyarde, oh ! mon Dieu ! je lui ai parlé deux fois ! Je l'ai vue deux fois chez madame d'Appony ! C'est à faire pitié. Quant à lady Ell... ! Encore une de ces accusations qui me font rire. Ah ! quand vous avez raison, je baisse la tête et je sens au cœur un serrement qui me fait pâlir, et je me reconnais pour durement, pour sévèrement, pour cruellement puni. Mais ce misérable prince, faux comme un jeton, m'a proposé d'aller à Wynkeim, m'a laissé dans le jardin pendant les cinq heures qu'il a passé avec sa maîtresse. Et j'y ai écrit, trouvé, ce que j'ai cherché pendant sept ans : *l'italique* qui est à la fin de *Louis Lambert* ! Et, ce que j'ai *vu d'eux* en revenant d'Heidelberg, eût dégrisé l'amour, si amour il y avait eu ! Je ne vous ai jamais parlé de cela. Mon Dieu, pourquoi donc écoutez-vous de pareilles sottises ! Je ris ; je n'ai ni ressentiment ni colère. Je déplore seulement les deux pages de votre lettre que cela me coûte.

Oh ! mon Dieu, combien vous me connaissez peu ! Quels triomphes vous me réservez d'ailleurs ! J'en suis fier. Avant-hier deux grosses larmes me sont tombées des yeux. J'entendais madame Pfaffins

disant : « *quelle idée* », avec cette voix polonaise que j'entendrais entre cent mille, et, en vérité, rappelant vaguement la vôtre, mais enfin assez pour me souvenir de : « *quelle idée* », qui vous échappait si souvent. Je n'ai pas été remis de cette émotion avant vingt-quatre heures. Je n'ai pas dormi. Ce petit chant d'oiseau, cet accent étai[en]t dans mon oreille. Et moi de repleurer. C'était tout Neuchâtel, tout Genève et tout Vienne à la fois, dans mon cœur, dans ma tête et dans mon sang. C'était du bonheur douloureux ! Et je me dis, depuis cette sensation : «Ne mourrais-je pas en la revoyant ?» Et voilà que je suis grondé !

Savez-vous pourquoi j'exécrerais les explosions à heure fixe ? C'est que jamais l'expression des sentiments ne doit cesser ; c'est que je vis dans l'explosion ; c'est que j'aime comme je respire ; c'est que l'amour doit être comme le soleil. Oh ! chère, le tremblement intérieur nerveux du mois de juin me saisit dès à présent. Mon Dieu, vous connaîtrez un jour ma nature enfantine, vraie, sincère, mon inépuisable tendresse, et cette cohésion constante de mon cœur, en me voyant collé à votre jupe pour le reste de mes jours. Savez-vous ma peur ? C'est de vous ennuyer ; c'est de recevoir le : *Va-t'en* qu'on adresse au chien qui se pose toujours devant vous, et qui ne le renvoie qu'à deux pas. Vous voulez donc que je vous répète ce que vous m'avez dit, qu'il n'y a qu'un seul amour et que je vous recommence les raisons qui ont fait de madame de B... une mère, une mère qui a béni ma sincère et profonde affection, mon extravagant amour, ma croyance au bonheur, ma conjugalité pour vous, en me disant : « Voilà ta femme ! Je me sens renaître en elle », quelques jours avant sa mort ? Mon Dieu ! je n'ose pas vous dire que je souffre [de ce] que vous fassiez le bonheur de qui que ce soit, même du pauvre vieillard qui vous écrit[1] !...

Enfin, dans dix ans, après neuf ans d'attachement journalier, je vous demanderai : « Ève, avais-je raison ? » Je m'arrête. Tout cela tombe devant un mot : j'aime ! j'aime plus et mieux que le premier jour ! J'aime si bien que, jamais, d'ici à la fin de mes jours, en vivant *in auream mediocritatem* sur le bord d'un lac suisse,

1. M. de Bala, dont il a déjà été question et qui écrivait presque chaque jour à madame Hanska.

avec ma chère Ève, vous n'entendriez un regret de quoi que ce soit, vous ne surprendriez un regard sur Paris, ni un mot sur un être.

Quant aux Antilles, vous savez bien que je ne ferai rien de capital sans vous avoir vue ; ainsi, ne vous en tourmentez pas.

Ce que je viens d'écrire doit être illisible, car tout mon corps tremble, et c'est comme un jet sorti de mon cœur. Le jour me surprend en ce moment, c'est aujourd'hui le dernier jour de la semaine après Pâques, le dimanche de l'Octave.

Chère, j'ai bien à travailler avant de partir. Il me faut écrire, d'ici à mon départ, quatre volumes : *David Séchard*, *Madame de la Chanterie*, un roman et une nouvelle ! Le pourrais-je ? Et il le faut. Chaque jour m'ôte des forces. Il faut passer toutes les nuits de mai. Il faut me multiplier. Dans huit jours d'ici, on enverra à Pétersbourg [des exemplaires] du sixième volume de *la Comédie Humaine*, où vous pourrez lire ce qu'à Paris on a nommé, parmi mes ennemis, un chef-d'œuvre : *Un Ménage de Garçon en province* (*les Deux Frères*, édi[tion] Souverain), et, ce qui est mieux, *la Muse du Département*. Demandez-les.

Il reste bien des fautes dans cette édition ; oh ! il y en a trop ! Mes volumes sont criblés de corrections nouvelles que vous verrez; mais le succès de cette édition qui poind (on en vend seize cents), me permet d'aspirer, dans deux ou trois ans, une réimpression correcte. Dois-je espérer que ceci fera le manuscrit d'une édition définitive ?

Employez votre exemplaire à marquer au crayon ce qui vous choquera dans les expressions, etc...

Illusions perdues (le tome VIII), est une œuvre éclatante, qui suivra bien, à deux volumes au dessus et deux volumes en dessous. J'ai les vingt-cinq premières feuilles depuis cinq mois sur mon bureau, et je n'ose achever. C'est désespérant, pour moi. La beauté pure d'Ève Chardon et de David Séchard ne pourra jamais lutter contre le tableau de Paris du *Grand Homme de Province à Paris*. Enfin, il faut s'y mettre, car les livraisons de ce volume ont commencé de paraître.

J'ai le *quitus* de Souverain; je vais avoir celui de *la Presse* ; j'aurai celui du *Siècle* et je tâcherai d'avoir fini [avec] Lagny.

Je laisserai mille francs dans mon ménage ; j'aurai deux mille cinq cents francs dans ma poche, et nul souci de librairie, jusqu'au 1er octobre. Jamais je n'aurai été si riche! M. Gav[ault] soutiendra le nuage de mes dettes. Pauvre M. Gav[ault], quel dévouement!

De janvier 1844 à janvier 1848, réduit à mes propres forces, si je travaillais comme je viens de travailler depuis trois ans, j'ai la certitude de pouvoir payer mes dettes et de *vivre*. C'est le plus beau triomphe que la plume d'un homme aura remporté. Ainsi, j'ai la conviction de pouvoir rendre ce que je recevrais.

Depuis quinze ans, j'ai été *usuré* par les libraires, qui, me voyant toujours gêné, forcé, me payaient trois mille francs ce qui en valait six mille. Aussi M. Gavault a-t-il voulu libérer ma plume avant tout, car je perdais trop sur son produit. « Devez de l'argent, me disait-il, mais ne devez pas *de livres* ». Eh bien, je serai le maître absolu de ma plume et de mes œuvres quand je vous irai voir. C'est un premier et bien précieux triomphe.

Si la contrefaçon belge est supprimée, oh, je serai libéré en deux ans ! Je gagnerai cent mille francs par an, alors. Et l'on prétend que les Belges (qui s'y sont ruinés) vont la supprimer eux-mêmes, et proposer à la France des lois internationales pour nous garantir nos propriétés. Oh, chère, moi j'aurai bien souffert pendant ces quinze ans!... Heureusement qu'il n'y a que les deux tiers de *la Comédie Humaine* de faits et que le million qu'elle doit me donner ne me manquera pas un jour! Elle aura trente-deux volumes dans l'édition actuelle. Dans sept ans d'ici, si j'en fais seize volumes [1], un libraire me disait : « Je vous compterais alors trois cent mille francs pour une édition à dix mille. Si elle est finie, on les vendra. »

Comme j'entremêle l'amour et les affaires, la gloire et l'argent! Cela vous fera sourire.

24 avril

Je viens de relire encore votre lettre, et il y a tant de tendresse, d'amour, d'affection, j'y sens tant votre âme à travers des reproches

1. Balzac, par inadvertance, intervertit ici le nombre de volumes des éditions [illegible]*die Humaine*. Celle qu'il a publiée lui-même comprend en effet seize [illegible] qu'il rêvait d'établir en trente-deux ne vit jamais le jour.

imméritès qui viennent des malentendus de l'éloignement, que, pour un rien, je bifferais tout ce que je vous ai dit hier. Je le laisse comme une trace de mes impressions.

J'aurai le plus vif plaisir, comme je vous l'ai dit, à voir Pétersbourg. Ce voyage est de tous le plus économique, sauf le séjour. Mais, pour le séjour, je compte sur votre sagacité pour me choisir une maison où je puisse être nourri et logé. Je voudrais une maison où je serais comme en pension. Je n'aurai ni bagage, ni embarras. J'irai comme une flèche, je reviendrai, bien malheureux de vous quitter, et par le dernier départ. Je voudrais être logé près de vous et ne pas être connu. Mais c'est impossible : les passeports sont là. Dites-moi s'il faut, de juin à octobre, se garantir du froid, afin que je sache quels vêtements emporter. Si je fais quelque chose, ce sera *Richard Cœur-d'Éponge*, et cela n'exige aucun embarras.

J'ai de bien grands intérêts en juin, comme argent, car il faut que je fasse paraître trois ouvrages dans ce mois. Souverain fait paraître dans huit jours d'ici *la Muse du Département*, et il a encore *le Martyr calviniste* à publier. Il faut, moi, que je publie une *Nouvelle* en un volume, qui me donne mon argent pour le voyage, et *David Séchard*. Or, le temps de publier tout cela est énorme, car il faut séparer les publications par un certain laps de temps, sous peine de ne pas vendre. En termes du métier, il ne faut pas *écraser la place* de ses produits ; leur valeur tombe. Quatre ouvrages, quatre mois ! Voyez où cela me mène ! On en publiera trois pendant mon absence.

Chère, je m'arrête ici dans les spéculations commerciales, pour répondre à un mot de votre lettre qui me revient comme une épine oubliée, dont la douleur ne commence qu'après la fièvre passée. Mettez dans votre cœur adoré que rien de ce qui vous concerne ne m'est fastidieux. Quand je vous demande de m'écrire tous les jours, si vous me dites : « J'étais mise en rose et noir, j'étais bien ; j'ai heurté un caillou ; je suis allée là avec Anna ; nous avons dit telle chose, » tout cela m'intéresse plus que ce que nous faisons en Afrique ou aux Marquises, ou que les *Burgraves*, plus même que le succès de *Dinah Piédefer* ou celui de *David Séchard*. C'est l'*a b c* du cœur. Moi, je procède ainsi ; prenez mes lettres, et voyez ! Je vous dis les niaiseries de ma vie, et Souverain, et mes ennuis, et mes pleurs. Ah ! *quelle idée ! quelle idée ! mais quelle idée !*

Madame Pfaffins ne connaissait pas le : *si vous m'aimez !*

Mettez aussi dans votre chère intelligence que nul désert au monde n'est plus le désert que Paris. On y vit si torrentiellement, qu'on ne va pas plus voir deux êtres qui demeurent place Royale ou rue de Ponthieu, que s'ils étaient au Groënland. Chaillot est plus loin que Rouen, qu'Orléans et que Versailles, où les chemins de fer mènent en si peu de temps.

En vendant les Jardies, je perds cent mille francs ; mais Gavault me dit que pour le prix il me trouvera toujours mieux que ce que j'avais. Mais le bonheur suprême est une maison à soi, tranquille, dans Paris, aux Champs-Élysées. Dieu le veuille !

J'ai trouvé un pied de cercle de roue sur le grand chemin, en revenant. Trouver du fer, cela signifie une grande prospérité à venir et j'y crois. J'ai eu votre lettre d'abord, *cara*.

J'ai su les crimes de Balthazar. *Il faisait l'avortement* et allait en ville ! Il est cause de la mort de plusieurs femmes et des maladies atroces et éternelles de quelques autres. On y a vu des circonstances atténuantes, car il a été condamné seulement à dix ans de travaux forcés. C'est à la fois un grand criminel et un grand cartomancien. Je n'oublierai jamais ce qu'il m'a dit, *ignorant complètement qui j'étais*. Qu'est-ce que les cartes ? Il m'a décrit votre personne et votre caractère, et depuis quel temps nous nous connaissions. Enfin, c'était à renverser. La lettre est venue dans les six semaines [1].

Hélas ! il m'a prédit vos ennuis actuels, le procès (je ne vous en ai rien dit) ; mais il m'a dit aussi que *le bon droit triompherait* et que nous serions heureux et pendant de longues années ; que, malgré *la vivacité de nos caractères*, nous n'aurions aucun nuage ; [qu']il y avait chez tous deux *la même tenacité* ; [que], malgré les entraves, tout me réussirait. Il y a eu une bêtise [dans ses prédictions] : *un grand personnage qui s'intéressait à moi*. Jusqu'ici, je n'ai jamais vu le grand personnage ! Mais « *vous l'aimez beaucoup* », m'a été au cœur. « Vous n'avez jamais aimé *qu'elle* et *vous ne pouvez aimer qu'elle, vous n'aimerez plus personne. C'est physique* », a-t-il dit à plusieurs reprises. Les oreilles me tintaient. Il a foudroyé Géniole [2]

[1] [illegible] annonçant la mort de M. de Hanski.

[2] [illegible]

en lui dépeignant sa femme et [en] lui disant à qui il faisait la cour. Enfin, il m'a dit ma famille, l'état de mon frère, celui de ma sœur, etc., etc. Non, je suis sorti effrayé de cette seconde vue à cheval sur des cartes. La seconde fois, il me connaissait; il m'avait vu dans la rue, où il nous avait fait suivre; et, alors, il a battu la campagne. Néanmoins il m'a parlé de difficultés judiciaires qui sont survenues. Ces gens-là vous vendent du courage comme la loterie vous vendait des illusions. Je suis à la piste d'une autre tireuse de cartes, qu'on dit bien supérieure à Balthazar. Je voudrais savoir : *quand*, par les cartes! Oh, je suis un enfant, et cependant mes cheveux blanchissent; ils blanchissent à m'avoir obligé de me demander à moi-même: les arracherais-je pour le mois de juin?

Je vous envoie à l'instant cette lettre griffonnée et vous écrirai comme si je ne l'avais pas envoyée, car il me semble qu'il y a longtemps que je ne vous ai écrit. A compter d'aujourd'hui je ne peux plus quitter mon fauteuil, ni mon bureau, car *il faut* écrire les cinq volumes sous peine de ne pas pouvoir partir. Je dois travailler jour et nuit. Et, je vous le jure, il y a cinq jours j'étais comme épuisé par les efforts qu'a exigés *Dinah Piédefer, la Muse du Département*. Or, *David Séchard* va exiger de grands travaux de tête. La *Nouvelle* n'est rien. Si je ne peux pas faire le second roman, je puis ne le faire qu'à mon retour.

Chère, je vous aime bien, et comme vous voulez être aimée. Ce que vous m'avez dit de cela, dans les dix lignes de votre lettre, sur le nouveau monde découvert par nous en 1833, m'a causé (il faut vous le dire) une de ces joies illimitées qui remplissent l'infini de l'âme. Ah! pourquoi ne m'écrivez-vous pas toujours ainsi! Je supporterais dix fois plus de malheurs, de misères! Oh! oui, cette certitude me fait un bien!... Mon Dieu, quel baume en quelques lignes! Ne me dites pas que vous avez le cœur mort; cela me fait un chagrin!... Non. celle qui m'a dit en quelques lignes tant de choses, ne peut pas ne pas aimer comme on aime à vingt et à trente ans!... J'éprouve un petit chagrin de ne pas pouvoir tout dire ici; mais vous devinerez tout ce qu'il y a de sainte reconnaissance dans l'élan de mon âme. Je vous aime de tant de manières!...

Accablez-moi de lettres, de détails; que j'en reçoive tous les huit jours. Vous m'aiderez à supporter mes travaux et c'est la seule

manière de m'y aider, entendez-vous ? Après cela, chère adorée, il n'y a plus qu'à obéir. Si mes bavardages vous font plaisir, vous y gagnerez, car je ne sais pas résister au plaisir de vous répondre et je laisse tout, même une chose attendue à *notre* imprimerie ! Or, pensez à ceci : cette lettre fait cinq feuillets de manuscrit, et il faut en écrire quatre cent cinquante d'ici au 1er de juin, les corriger six à sept fois ! Jugez si le temps est précieux. *David Séchard* : cent cinquante pages ; *Madame de la Chanterie* : trente-cinq ; la *Nouvelle* : cinquante-cinq ; le *Roman* : cent soixante. Total, quatre cents moins quelques pages. Eh bien, quand j'en ai écrit vingt dans dix-huit heures, j'ai mal au poignet. Dans la fureur de la nécessité j'en écris trois par heure. C'est ce que fait aussi Dumas. Mais il faut après, ce que ne fait pas Dumas, les corriger dix à douze fois. Le mémoire de corrections sur *Dinah Piédefer*, à payer par *le Messager*, s'élève à huit cent onze francs. Enfin, s'il y a un million de lignes dans *la Comédie Humaine* elles auront coûté, *rien qu'en corrections*, chacune deux francs. Ce sera deux millions de travaux typographiques ! Est-ce effrayant ? Moi, je ne les aurai pas gagnés. L'heure de travail pour les ouvriers se paye soixante-quinze centimes en imprimerie. Ainsi, les huit cents francs de *Dinah* représentent plus de mille heures. On imprime *Dinah* : à Lagny, pour Souverain, à Paris, pour *la Comédie Humaine*, et rue Sainte-Anne, pour *le Messager*, à la fois ! Oh, si je touchais les trois prix ensemble, cela ferait huit mille francs. Jugez de ce que j'ai perdu à ne pas avoir ma plume libre. Tout ce que j'en ai eu, c'est trois mille cinq cents francs du *Messager*.

Adieu, cher ange de mes jours, de mes nuits. Je puis commencer à dire : à bientôt, et, par un hasard de ma destinée, les angoisses de l'attente sont comprimées par les nécessités du plus affreux travail auquel je me sois encore livré. Je vais travailler vingt heures par jour. J'arriverai mourant ; mais aussi quel bonheur de rester quatre mois heureux, sans rien faire, et [pouvant] vous voir tous les jours !

Chère, je vous envoie ici toute mon âme, en remerciement du passage de votre lettre qui m'a fait vivre.

XXV

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], mardi 25 avril - 4 mai [1843].

[25 avril].

[Z]

Mon cher ange aimé, j'ai pris une plume neuve pour écrire des romans dits nouveaux, comme s'il y avait du nouveau sur la terre, et je vous en donne l'étrenne par un gentil bonjour. Mille tendresses à mon Ève.

Je vais m'occuper de la bague, car je n'ai plus qu'un mois. Une hyacinthe entre deux petites émeraudes. Laissez-moi faire. N'y a-t-il pas d'énormes plaisirs à dire, comme dans les *Chroniques de la Canongate* l'homme à son bienfaiteur, en lui offrant une tabatière: « Cet or a été gagné grain à grain, et dans chaque grain il y avait une pensée de reconnaissance. » Plus tard, chère, je pourrai vous offrir des choses plus magnifiques. Mais aucune n'aura cette valeur. Quel plaisir, si vous saviez, de trotter dans Paris pour vous! Oh, si vous le saviez! Quand je vais, comme hier, affranchir une lettre, je ne pèse pas une once! Et quand je vois timbrer ce papier, que je pense que, par l'invention de Louis XI et de l'Université de Paris, vous aurez cela dans douze jours, je reste béant, à regarder l'employé.

Votre dernière lettre n'était pas parfumée; que se passe-t-il dans nos États?

Maintenant, amie chérie, je vous écrirai un petit mot tous les matins. Tant pis si je vous ennuie: j'aime beaucoup que nous nous demandions l'un l'autre pardon des excessifs bonheurs que nous nous donnons.

Ah çà! chère, vous avez un vieil adorateur, pourquoi ne l'attelez-vous pas à votre procès? Pourquoi ce vieux Russe, qui sait sa diplomatie par cœur, ne va-t-il pas voir vos juges? Vous avez un procès; il est fin, il sait comment on manie les hommes, et il reste

parmi ses potiches et ses curiosités dont il est l'une des plus belles? Il devrait bien travailler des deux mains et de toute son intelligence vos juges, d'autant plus qu'il est bailli.

Dites-moi pourquoi, l'un et l'autre, nous aimons mieux chacun le dernier profil envoyé? Vous ne sauriez imaginer comme ce petit dessin me rend heureux, quelle charmante naïveté j'y trouve. Si je vous en parle, c'est qu'au début d'un ouvrage, on cherche beaucoup de choses et que, depuis hier, j'ai démesurément regardé ce profil.

J'ai peur d'être stupide en vous revoyant, stupide comme quand on ouvre le robinet de Saint-Ferréol pour donner de l'eau au canal de Languedoc : l'eau reste un moment sans pouvoir couler, quelques secondes, tant la pression des millions de litres d'eau fait masse. Je vous en demande pardon d'avance; excusez-moi, je serai bien stupide. Je fais mes efforts, dès à présent, pour m'habituer à l'idée de vous voir. Quand cette idée se présente avec une certaine force, mon cœur bat avec une violence qui m'inquiète. Mon grand-père s'est évanoui quand ma tant bonne grand'mère lui a dit qu'elle l'acceptait pour mari; j'ai peur d'être de son école.

Adieu, chère chérie, pour aujourd'hui. Je vous écris, fleur de mon âme, tous les matins, entre sept heures et huit heures. Ainsi, si vous vous éveillez à cette heure, vous pouvez vous dire sans vous tromper : « Il pense à moi ». Il y pense souvent; mais, enfin, à cette heure il signe sa pensée; elle n'est pas toute dans les mots, car, qu'est-ce que des phrases? Peuvent-elles lutter avec un regard : avec le jet de l'âme?

Allons, à demain, chère aimée.

[Jeudi] 27 [avril].

Hier, je suis allé à Lagny pour y prendre mes dispositions avec les imprimeurs, car l'imprimerie de Paris ne peut que faire les deux volumes de *la Comédie Humaine*, qui paraîtront en juillet, août, septembre et octobre. Donc, il faut faire *David Séchard* ailleurs, et comme il faut le faire en vingt jours, il fallait m'entendre avec l'imprimerie, ce qui est fait. On met à ma disposition toute une partie de caractères.

Je fais mon bilan, et le voici. Il faut que, du 1er mai au 31, je gagne douze mille francs, et en voici le détail : quatre mille deux cents francs pour *David Séchard*, que paye *l'État*, un nouveau journal entrepris par Charles Didier, l'auteur de *Rome souterraine*. Plus, douze cents francs que me payeront les gens de Lagny, aux termes de mes marchés, pour trois ouvrages, puisqu'il y en aura deux de fabriqués. Plus, trois mille six cents francs pour une *Nouvelle* que je ferai pour un journal quelconque, et deux mille cinq cents francs que la librairie me payera pour cette susdite *Nouvelle*. En tout, douze mille francs : trois mille six cents francs pour mon voyage, trois mille francs de dettes à payer dans le ménage de Passy, deux mille cinq cents francs d'une dette à payer par Gavault, et trois mille francs à Gavault, pour liquider des comptes.

Vous le voyez, chère, trois volumes et demi à écrire, à corriger, et deux volumes de *la Comédie Humaine* à lire! J'aurai bien gagné de voyager. Sans compter qu'il faut faire une belle chose avec *David Séchard* et [avec] *Madame de la Chanterie*, qui est due au *Musée des Familles*.

[Vendredi] 28 et [samedi] 29 [avril].

Depuis deux jours je fais la toilette à mon cabinet, qui était devenu une écurie. Il a fallu travailler deux jours pour le nettoyer. L'écurie est redevenue palais ; mais j'ai des monceaux, des montagnes de papiers à ranger, sans compter une courbature. C'est effrayant ce que j'ai chassé de poussière. Les deux femmes n'en pouvaient plus. Et moi, je suis comme un étranger chez moi, ne retrouvant plus mon cher désordre.

J'ai sorti pour avoir des hyacinthes. Point d'hyacinthe. L'hyacinthe, me disait le bijoutier, est à la fois une pierre commune et une pierre rare, rare pour l'avoir belle. On parle d'une cinquantaine de francs. Je suis allé chez Janisset, mon ancien voisin, rue de Richelieu. Janisset m'a dit que, d'ici à trois jours, il m'aurait des hyacinthes à choisir. Je vais attraper mon ouvrier de la bague ; l'hyacinthe portera d'un côté : *Eva*, en hébreu, qui, vous le savez, signifie *vie*, et, de l'autre, les deux écussons.

Le cinquième volume, qui est le tome VII de *la Comédie Humaine*, a paru hier; le voilà terminé en livraisons. On va vous l'expédier à Pétersbourg, et vous pourrez lire *la Muse du Département*. Je viens de le porter à David, moi-même; il n'y était pas. Vous pourrez lire aussi *un Ménage de Garçon* dans son entier.

Je me sens la tête assez fatiguée, mais j'ai mon *quitus* de Souverain; je ne lui dois pas une ligne et je vais lui envoyer les huissiers pour l'obliger à mettre en vente *le Martyr calviniste*, dès qu'il aura fait paraître *la Muse du Département*. J'ai calculé qu'il a gagné cent quarante mille francs avec moi, depuis 1838.

Je viens de porter Wierzchownia chez un encadreur. Chère (c'est l'effet du rangement de mon cabinet), jusque-là je le laissais sans cadre, au-dessus d'un petit meuble, et, s'il faut vous confesser tout, j'ai une telle rage de payer mes dettes, que nous n'avons pas, ou vous n'avez pas souvent soixante francs dans votre ménage. Hélas! mon *tuteur*, qui vient déjeuner demain ici, M. Gav[ault], sera tout étonné de savoir que j'ai payé pour six mille francs de dettes au lieu d'avoir convenablement vécu. Oui, chère, je n'ai pas toujours cinq francs pour une voiture et nous ne savons souvent comment affranchir nos chères lettres. Mais nous liquidons à force. Je partirai ne devant pas une ligne ni à un journal ni à un libraire, et depuis 1830, je n'ai jamais connu cette heureuse situation.

Adieu.

[Lundi] 1er mai.

Hier, Gavault est venu chez son *pupille*. Il est bien bon; il est toujours le même. Nous avons causé de mes affaires. Il est dans une horrible appréhension, qu'après tant d'efforts, je ne tombe malade, épuisé. Car, chère, j'ai la presque certitude qu'après avoir dû deux cent cinquante mille francs, je ne devrai plus que cent cinquante mille francs au mois de juin. Et d'octobre prochain à mai prochain, je pourrai gagner cent mille francs, à cause de ma libération de plume. Je réunirai les trois prix que je touche de mes œuvres, 1° le journal; 2° la librairie; 3° *la Comédie Humaine*, et, alors, un roman étant payé près de dix mille francs, comme

j'en dois faire dix environ, qui sont obligés par la publication de *la Comédie Humaine*, et tous commencés, cela me fera cent mille francs.

La Comédie Humaine (grâce à la Russie qui en prend beaucoup) est devenue une bonne affaire. On [en] vend de plus en plus. On a atteint le chiffre de dix-huit cents exemplaires. Si l'on pouvait passer deux mille, ce serait superbe. Mes éditeurs n'ont pas fait pour deux sous d'annonces. Cela se vend par la force même de la chose. C'est un grand triomphe pour moi. Quand ils feront des annonces, si la vente se portait à six mille exemplaires, *la Comédie Humaine* payerait à elle seule mes dettes, et, comme elles seront payées, j'aurai là, dans ce cas, une centaine de mille francs. Ah! ah! madame de Balzac!

J'aurai bien besoin d'un repos de cinq mois. *David Séchard*, *les Amours d'un vieux banquier*, *Madame de la Chanterie* et *la Femme d'un Savant* (pour éteindre mes obligations à *la Presse*), ces cinq ouvrages à faire dans le mois de mai [1], vont me mettre sur la paille. Je partirai mourant.

Ceci, mon ange adoré, sera sans doute la dernière lettre que je vous écrirai, car, pendant cet horrible travail, une heure perdue à écrire autre chose que les deux cent cinquante feuillets de ces cinq ouvrages, peut compromettre mon départ. Songez que j'aurai soixante feuilles, deux volumes de *la Comédie Humaine* à corriger par-dessus le marché, sans compter quelques courses d'affaires indispensables. C'est le second tome de la manière dont j'ai fait *Birotteau*.

Écrivez-moi un mot de réponse sur ceci: Dois-je vous apporter les manuscrits qui vous appartiennent et qui forment une bibliothèque et une énorme caisse? Ceci est important à savoir.

Oh! chère, après ce dernier effort de travail et mon voyage réparateur, je me sentirai, je me sens par avance un courage surhumain pour achever le paiement de mes dettes. Après la liberté de la plume, viendra la liberté financière, et le jour où ma plume me permettra de faire *notre* fortune (*notre* fortune!), elle sera bien rapide, je l'espère, surtout en restant dans les conditions modestes et très sordides de mon existence actuelle. Lecou (à qui j'ai rendu

1. Balzac tout en annonçant *cinq* ouvrages, n'en cite que quatre.

quatre-vingt douze mille francs), estime que *la Comédie Humaine* me rapportera sept cent mille francs dans dix ans, à compter du jour où elle sera terminée. Mais si la contrefaçon belge est éteinte, cette somme peut se tripler. Avant tout, soyons quitte avec tout le monde. Encore quinze mille ducats, pour parler monnaie polonaise, et cette grande œuvre sera terminée.

Les Jardies seront d'une vente difficile ; mais peut-être rapporteront-elles beaucoup en location. C'est une affaire que je traiterai avec mon *tuteur* Gavault avant mon départ.

Allons, demain je me mets à l'ouvrage, et, si je n'ai pas de lettre de vous mercredi 3 mai, ceci partira par jeudi 4.

[Jeudi] 4 mai.

Hier, j'ai fait des courses utiles pour des affaires. Charpentier a épuisé beaucoup de mes livres in-18, et il s'ensuit qu'il lui faut deux mille cinq cents *Physiologie du Mariage*. Son traité sera fini. Mais, enfin, ce matin, je me mets à l'ouvrage. Les courses d'hier m'ont fatigué ; mais il est vrai que j'ai mis un peu d'ordre dans mon cabinet. Néanmoins, je ne suis plus aussi en état de faire des tours de force de cervelle qu'autrefois, et je vous avoue qu'en vous disant adieu (car je ne vous écris plus que le 16 et le 20, le jour de ma fête et [celui] de ma naissance), j'éprouve une crainte de ce que je vais avoir à faire, trois volumes et demi en un mois ! Dieu veuille que ce dernier effort ne me rende pas malade ! Chavirer au port est ce qu'il y a de plus horrible dans les infortunes maritimes.

Je viens de lire et corriger ce matin quatre feuilles de *la Comédie Humaine*, *la Vieille Fille*. Cela m'émerveille, quand je relis cela comme lecteur, et j'ai peur de ne plus faire si bien. J'ai dans ce moment de grandes difficultés à vaincre : c'est de dramatiser des choses simples ! Enfin, je m'y mets. Il faut de l'argent samedi et je n'ai plus que deux jours devant moi.

Adieu donc, chère âme adorée. Ah ! j'ai les hyacinthes ; Janisset m'en a trouvé deux et le bijoutier va les choisir. L'encadreur a frémi du *paysage*, car nos encadreurs sont des artistes et il m'a dit : « On voit bien que c'est une affaire de sentiment ». Jules

Dupré, qui est notre plus grand paysagiste, s'est offert à le copier et à en faire une belle chose d'art, car c'est une belle et bien grande chose pour moi. Cela se fera pendant mon absence.

Fleur de mes pensées, adieu. Priez pour ma santé, car pendant que vous tiendrez cette lettre entre vos doigts potelés, chéris, baisés cent fois idéalement, je serai brûlé par le café, penché sur mes épreuves. J'ai déjà le teint couleur de bois, les yeux fatigués et je passerai les nuits. Je ne serai soutenu que par la pensée que tout ce travail a la plus délicieuse des destinations, que je gagne l'argent de quatre mois de repos et de joie. Vous recevrez cette lettre le jour de ma fête, vous qui êtes ma seule fête. Et le jour de ma naissance, peut-être. J'aurais dû regarder comme mon jour de naissance celui où je vous ai rencontrée par la rue de Neuchâtel en sortant du Faucon. Oh ! je suis né ce jour-là, à la belle vie, qui, longtemps attendue, viendra, n'est-ce pas ?

Allons, mille tendresses, et à bientôt, car un mois, mon ange aimé, sera bientôt passé. Puisse le procès avoir une solution. Nous nous réjouirons ou nous nous consolerons. Comprenez-vous que je ne ferai pas une ligne sans me dire : « Ceci me rapproche d'*elle* ». Ce n'est donc plus un rêve ! Oh, ma chérie aimée, suis-je pour vous tout ce que vous êtes pour moi ? J'en doute, et voilà pourquoi je vous aime plus que vous ne m'aimez. J'ai bien plus de raisons d'amour.

XXVI

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], 11 mai [1843].

[Z Z]

Mon ange aimé, je suis très triste. 1° j'ai eu des difficultés avec mon meunier de Lagny, qui m'ont fait dire que j'étais tombé de *Coquin* en *Loquin* [1]. Il voulait avoir mes ouvrages et ne pas les payer.

1. Le nom de cet éditeur.

Ce plan, d'une excessive simplicité, vient d'être déjoué ; mais il a fallu aller et revenir de Lagny en six heures. Au milieu de travaux gigantesques, j'en ai fait une petite maladie. J'ai des névralgies tous les jours et ma tête est une souffrance continuelle. Le Loquin me donne du 10 mai au 10 juin pour lui livrer quatre volumes, faute de quoi je perds dix-sept cents francs. J'ai donc à peine le temps de les écrire. Aussi, dès que les manuscrits seront terminés, irai-je m'établir à l'imprimerie de Lagny pour accomplir ce tour de force.

Au milieu de ces ennuis, de ces travaux, et des petites inflammations cérébrales qui commencent à m'inquiéter, voilà Gavault qui part pour l'Ardèche, et, de là, qui va en Toscane où il a des affaires graves, et comme il ne sera pas revenu quand je partirai, nous nous séparons pour cinq mois; il a fallu arrêter nos comptes et, enfin, le *garantir* à raison des sommes que je lui dois, car on ne sait ni qui vit ni qui meurt. Il a mis onze mille et quelques cents francs dans mes affaires. J'ai donc prié mon prête-nom de le substituer dans tous mes droits sur les Jardies, au cas où pendant mon voyage il m'arriverait un de ces accidents qu'aucune sagesse humaine ne peut prévoir. Il part au moment où trois à quatre affaires graves à arranger pour moi réclamaient ses soins. Cela m'a rendu triste. Gavault, outre qu'il a signé son dévouement par des faits, rares, croyez-moi, est pour moi comme un père, mais un père respectueux pour son fils ; il n'est jamais sorti des bornes qu'il s'imposait à lui-même en respect de ma personne, de mon caractère, à cause de son admiration pour mes travaux, pour les malheurs de mon excessive probité. Là où, en France, tout le monde, en vous rendant service, se croit autorisé à vous rabaisser, à tirer parti de la protection en s'élevant au-dessus de vous, Gavault, avec une sublime délicatesse, avec des façons qui viennent du cœur, est resté comme il était le premier jour. Il est sans le moindre nuage au front, soit de jalousie, soit d'envie. C'est, pour moi, une perfection ; il a de la tendresse pour mes intérêts, pour mes travaux, pour mon avenir ; il s'effraie de mes excessifs travaux actuels ; il me voudrait parti. S'il était plus riche qu'il ne l'est, il aurait tout aplani. Aussi, ne sauriez-vous, chère âme, imaginer comme il voudrait me voir marié, heureux ! Eh bien, comprenez-vous qu'en me sachant éloigné de cette protection, de ce confident, de cet ami sûr, je sois un peu triste? il part samedi pour

l'Ardèche, et de là, va en Toscane. Moi, je partirai à la mi-juin ; je ne reviendrai qu'en octobre. « Revenez heureux en tout, » m'a-t-il dit. Il a l'excessive finesse, la capacité d'un de ces premiers avoués de Paris, qu'il a été, et qui sont comme des premiers ministres, et il est d'une *innocence de cœur* incroyable. Sous les flots des affaires, qui usent tout, il a conservé les plus riches dons du cœur.

Savez-vous ce qui m'a rendu triste ? Voici. En recevant sa lettre, j'ai arrêté ses comptes et j'y ai joint la lettre à mon fidéi commis des Jardies, car enfin il faut tout prévoir : « Alors, ai-je pensé, s'il m'arrivait un malheur, voilà un homme qui m'aurait accablé de sollicitude, de soins, d'amitié, qui m'aurait prêté onze mille cinq cents francs, alors que personne dans Paris ne m'aurait donné un liard, qui a fait mes affaires comme si elles lui valaient cent mille francs d'honoraires ; il ne m'aura connu que plein de besoins, abusant de lui, travaillant nuit et jour sans rien gagner, car je m'acquittais de mes traités. Il n'aura pas eu les preuves de mon immense et éternelle reconnaissance ; il n'aura pas même su ce que vaut ma plume ni vu l'année où je me serais acquitté, grâce à ses mesures, à ses plans. »

J'espère qu'il n'arrivera pas le plus léger accident, ni à lui ni à moi, mais voilà quelle fut ma pensée, et, chère fleur de ma vie, cette pensée était une pensée qui vous regarde, car il en est un peu de vous ainsi. Vous me comblez des plus précieux trésors d'affection, vous vous occupez de notre avenir, et vous ignoreriez, si quelque chose de mal m'advenait, l'immense amour que j'ai pour vous dans le cœur, la valeur de mon travail, mes efforts, ma vie et toutes les richesses qui vous appartiennent et qui veulent des années de l'avenir, des années de cohésion, pour être appréciées et connues !... Quand, au bout de dix ans que nous ne nous serons pas quittés d'une seconde, vous aurez dit en vous-même : « Il fallait cela pour le connaître », alors vous penserez à cette lettre qui m'échappe à propos de Gav[ault], et vous vous écrierez : « Mon Honoré avait raison ; je ne le connaissais pas. »

Tel est un des mille élans, une des mille pensées que j'ai par jour, à propos de tout, vers ma chère È[ve] bien aimée, et que je lui envoie à travers les espaces, comme une de ces fleurs nées spontanément, qui a l'air d'être passagère, mais dont la vie est éternelle, car la fleur n'est qu'un effet, l'amour est la cause.

Je vous dis adieu, cher ange adoré ; il ne faut plus perdre une seconde, sous peine de perdre notre argent, et, notre argent, c'est notre voyage. Et j'ai mille contrariétés d'affaires avec le journal où *David Séchard* paraîtra. Ces gens-là m'ont fait perdre cinq jours en courses inutiles.

J'ai vu *Lucrèce !* Quelle mystification faite aux Parisiens. C'est un pastiche de Chénier, comme trente poètes de second ordre actuels eussent pu le mieux faire. Et, quant à la pièce, il n'y a rien de plus enfant, de plus nul, de plus tragédie de collège ! Voilà une destinée brisée, comme celle de L[éontine] Fay, de Liszt, de Rachel, comme celle de tous les hochets humains que Paris prend pour ses amusements ! Liszt, annoncé comme le plus grand génie musical, ne sera jamais compositeur ! A l'âge où mademoiselle Mars faisait salle pleine et était un diamant sans tache, la petite Fay ne peut pas faire cent écus de recette. Dans cinq ans on ne saura pas ce que c'est que Ponsard. Hugo a bien mérité par ses sottises que Dieu lui envoyât un Ponsard pour rival ! Ah ! si vous saviez comme *Lucrèce* est chose ennuyeuse ! En France il n'y a de grand que ce qui est nié. Rousseau, Voltaire, Montesquieu, La Fontaine, Racine et Molière même, tous ont été niés, discutés, combattus. Si j'avais un succès, je tremblerais ! Je ne veux pas vous répéter ce qu'on dit aujourd'hui de *Vautrin* et de *Quinola*.

Adieu, chère, céleste consolation. Quel divin privilège a ce mot : je t'aime, de pouvoir en dire plus, en terminant, que tout ce que contient cette lettre. Oh oui, chère È[ve], je t'aime comme on aime l'espérance, le bonheur, la fortune, la tranquillité, la gloire, les jouissances de vanité, la beauté, le plaisir, et, il n'y aurait pas toutes ces raisons d'aimer, j'aimerais encore sans savoir pourquoi, ce qui est une des plus belles manières d'aimer ; mais comme celle-là peut disparaître, j'aime cette tendresse et cette douceur infinie, cet esprit, cette gentillesse d'âme, ces trésors appréciés, connus de moi seul, qui ne passent jamais, et qui font qu'on adorerait une laide.

Adieu, âme aimée, fleur délicate qui parfume les heures soucieuses, à laquelle on revient toujours et qu'on a toujours sur le cœur. A bientôt. Je souhaite que cette lettre t'arrive le 20 mai, jour où je penserai tant à mon È[ve].

XXVII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], 15-16 mai [1843].

[Dimanche 15.]

[Z Z Z]

Dimanche 15 mai, la veille de ma fête, j'ai reçu votre premier journal béni, mille fois béni, baisé à toutes les dates. Oh ! si j'avais eu cela tous les huit jours, si j'avais pu assister à tous les *menus* de la vie de ma chère É[ve], j'aurais bien plus patiemment supporté certaines choses ! Je suis comme si je vivais rétrospectivement. Seulement, *donnez-m'en trop !* Dites plus que tout !

J'ai trouvé ce cher journal en revenant de dire adieu à Gav[ault], qui part lundi. J'avais eu de ces contrariétés terribles. Je suis parti de chez moi avec tout l'argent de la maison, un franc ! pour aller signer des marchés avec *l'État*, un nouveau journal *cons-ti-*TU-TI-ONNEL !..., avec *le Parisien*, autre journal, et je devais rapporter quatre mille cinq cents francs, qui paient les dettes de mon ménage, et deux mille cinq cents francs à un créancier. Le reste est destiné (quatre mille trois cents francs) à mon voyage. J'avais emporté un petit portefeuille de maroquin rouge pour y mettre les billets de mille francs, ce que je ne fais jamais. C'est si doux de se donner les airs d'avoir un portefeuille !.. Et je me disais : « Ta vanité sera punie, et ton portefeuille est une fatuité que Plutus prendra fort mal ».

M. J[ules] A[myntas] David m'a remis à lundi, et C[harles] Didier, *l'État*, m'a remis à samedi. J'ai montré mon portefeuille à Gavault chez qui je dînais, et nous avons ri de ma mésaventure. Oh ! qu'il est bon, affectueux et tendre ! Quelle délicatesse, quelle finesse d'amitié ! Nous avons causé de mes affaires et il voudrait me voir marié. Mes derniers travaux à faire l'épouvantent ! Enfin, il craint, tant il aime ; c'est un père pour moi, *un père !*

Je suis revenu avec treize sous. J'ai pris l'omnibus, il est resté sept sous ! Et j'ai aperçu votre lettre, je me suis cru millionnaire ! Ceci est pour vous dire que je ne pourrai vous affranchir cette lettre

que lundi après [avoir vu] Jules Amyntas David, le gérant du *Parisien*, qui achète cinq mille francs *Esther, ou les amours d'un loup-cervier*.

Pour partir au 15 juin, il faut que j'aille m'enfermer à l'imprimerie de Lagny, vingt jours, avec soixante compositeurs d'imprimerie, et que l'on tire une feuille à l'heure. Il faut faire cinq volumes pour le 10 juin, et corriger deux volumes de *la Comédie Humaine*, et nous sommes au 15 mai !...

Je me donne le luxe dangereux de vous écrire encore une fois. Je ne vous récrirai plus que pour vous dire : « Je ne suis pas mort, j'ai mon passeport et je pars tel jour. » Mes cheveux ont la lâcheté de blanchir affreusement; ils ne tiennent pas comme moi devant tant de travaux.

Lundi, j'irai mettre Gav[ault] en voiture, et lundi, jour de ma fête, j'irai sans un liard dans Paris, et j'aurai, le 10 juin, gagné seize mille francs !... Les affaires les plus fortement nouées se dénouent comme si le diable s'en mêlait. Il y a cinq mois que *l'État* me demande un roman !...

Oh ! chère, combien votre journal vous ferait aimer davantage, si cela était possible ! Vous avez vu Liszt. Je suis heureux de vous avoir procuré ce petit bonheur. Hélas ! je n'ai jamais pu lui dire que *Conti* c'est Sandeau en musicien, comme *Lousteau* est encore Sandeau [1]. On ne s'excuse pas ainsi, vous comprenez. Marie d'A... est un effroyable *animal du désert* (tel est le mot des rats de l'Opéra pour désigner ces espèces de femmes). Liszt est très heureux d'en être quitte. Elle est devenue journaliste avec G... Elle se donne, comme la princesse Belgiojoso le genre d'abandonner ses enfants. Elle m'a fait des coquetteries, m'a invité à dîner; j'y ai dîné deux fois, une avec Ingres, l'autre avec Hugo. Elle est prétentieuse à ne pas enfin être supportée deux heures. J'ai fui pour toujours.

Mais, mon Dieu, je ne reverrai plus la Pfaffins !... Vous ne vous faites pas une idée de mes travaux. Vous ne vous dites donc pas, à sept heures : « Il est couché », à deux heures du matin : « Il se lève ». Seulement elle m'a rendu heureux par son : *quelle idée*...

Liszt a de petits ridicules et de grandes qualités. Voilà son histoire. Je l'aime beaucoup et trouve son talent sublime, comme celui

1. Dans *Beatrix*, *Illusions perdues* et *la Muse du département*.

de Chopin et celui de Paganini, de Batta. Tous les autres exécutants n'existent pas. Thalberg est une serinette. Pour moi, la musique, c'est l'âme.

Ma nièce Sophie est d'une grande force; elle est musicienne. Elle a pour maître notre compositeur Ambroise Thomas, un bon garçon. Mais on n'a jamais dit un mot du talent de Sophie; aussi cause-t-elle de cruelles surprises à celles qui lui disent: « Et vous,... Voulez-vous nous jouer quelque chose? »

Nous voici au 15, et je ne vois point les bateaux à vapeur faire leurs annonces. Je suis toujours décidé à aller par Dunkerque. J'y ai un ami[1].

Je suis au milieu de *David Séchard;* j'ai encore la moitié à en écrire, et tout *Esther!* Quelle audace de se dire: « Le 10 juin, tout sera fini! »

Mon bon Gav[ault] voudrait ne me voir aller à Saint-Pétersbourg que tous vos procès finis. Depuis que je vois qu'en deux ans j'aurai achevé de payer mes dettes, je suis un peu plus fier. J'ai eu trois cent cinquante mille francs de dettes en 1838. Avec cent cinquante mille francs je puis maintenant payer tout, et j'ai vécu, très mal dans une noble indigence, dans le travail continu, mais j'ai vécu. Si vous saviez ce qu'il y a de force là dedans! Avec tous les déboires de nos recettes (il est aussi difficile de faire une belle œuvre que de s'en faire payer), vous comprendriez comment je n'ai pas eu une heure de liberté. Aussi, dis-je, je me donne le luxe de vous écrire cette lettre.

J'ai du chagrin pour la bague. Aucun ouvrier ne veut percer les hyacinthes. On demande des prix fous pour les graver, et cela à Paris, où ni l'art, ni l'ouvrier ne savent dire *non*. Enfin, nous vaincrons cela, je l'espère.

Vous ne me dites pas votre nouvelle adresse[2].

Et David qui réclame pour mon buste des séances, et c'est impossible à refuser; c'est le roi de la sculpture, lui et Bosio. Voilà.

Vous n'avez donc pas reçu une lettre de moi où je vous envoyais l'ignoble *charge* qu'ils ont faite de moi au bas de la *Monographie* [*de*

1. M. Fontémoing, condisciple de Balzac au collège de Vendôme.

2. Madame Hanska avait quitté la maison Kammel le 7 mai 1843, pour aller occuper la maison Koutaïzoff, Grande-Millionne.

[illegible]

[illegible] les difficultés à vaincre, [illegible] Savez-vous qu'en littérature [illegible] feuillets comme ce feuillet [illegible] par [illegible] et qu'il faut quinze heures, et que chaque [illegible] francs ? Or, si je vous en écrivais trois par

jour, ce serait trois de moins sur ceux qu'attendent les imprimeurs, et je ne partirais pas le 15 juin. On nie que j'en puisse faire quinze par jour. Outre cela, ne faut-il pas *corriger les épreuves* !... faire les courses d'affaires? En vérité, je vous le dis, c'est le bagne. Il faut que j'écrive, d'aujourd'hui 15 au 25, devinez?... cent cinquante feuillets !... Cinquante pour *David Séchard*, cent pour *Esther*. Je les corrigerai quinze à seize fois. Les corrections coûteront mille francs, qui sont à ma charge. Et combien de difficultés littéraires à résoudre! Je ne sais pas, en ce moment, comment me tirer de la dernière moitié de *David Séchard*!

Et les entrepreneurs de *l'État* (que Dieu confonde!) m'ont fait perdre cinq jours en rendez-vous inutiles! Et je suis à trois tasses de café noir par jour, et les crampes d'estomac vont leur train, et mon sang se brûle, et mon teint devient comme du bois! Oh combien je vais me reposer, faire la bête, ne penser à rien, devenir *cockney* de Saint-P[étersbourg] pendant ces bienheureux juin, juillet, août, septembre et octobre! Quatre mois sans journaux, sans livres, sans *épreuves*, excepté celles que vous me réservez! Seulement, je voudrais être bien tranquille, ne point voir trop de monde, être à quelques pas de vous et vivre comme une huître; mais à l'extérieur seulement, car du cœur il n'en faut pas parler... Il y a une demi-heure qui me fait frissonner à l'avance! C'est la première demi-heure que je vous verrai!... Je vous dis que je ne puis pas y penser. Et j'y pense et j'y penserai. C'est toute une vie!

Ah çà, *cara*, ne m'en voulez pas de mon compte de feuillets, et de vous en raconter la valeur. Ceci est à titre d'affaires de ménage, et une femme doit tout savoir. Ceci n'a d'autre malice que celle de vous dire que vous devez m'en répondre trois contre un de moi, et que j'en voudrais savoir plus que vous ne m'en dites sur chaque journée. Cet examen de conscience m'a ravi; et puis on ne fait cela que pour un seul homme dans toute la vie, et vous ne savez pas avec quelles délices je lis, relis et savoure ces chères lignes.

E[mile de] Girardin a absorbé madame d'Agoult. On dit que son voyage en Allemagne a été [fait] pour la garder pendant *ses couches secrètes*. Étrange destinée! Girardin, enfant naturel, n'aura que des enfants naturels, car Delphine ne lui en donnera pas. Dix jours avant son départ, dans ce temps-là, j'ai vu Marie d'Agoult (de qui je

vous ai envoyé un autographe) peignant sur une table qui lui venait au-dessus de la taille, et ne se levant pas, et avec un teint de femme grosse. J'ai compris, mais je n'ai rien dit.

C'est la Belgiojoso qui a enlevé Liszt à madame d'Agoult. Bernard était fou de madame d'A[goult]. C'est lui qui m'a présenté presque malgré moi. Liszt m'a fait dîner avec elle et m'a dit (à moi qui la savais avec Girard[in]), qu'il y avait entre elle et lui des liens indissolubles ! Elle écrit énormément dans la *Presse*, sous le nom de *Daniel Stern*. C'est la [petite] fille des Bethmann de Hambourg ou de Francfort, et elle fait la grande dame, comme son frère M. de Flavigny, fait le diplomate. Elle est Tourangelle. J'ai trouvé assez *fat* à elle de se reconnaître dans *Béatrix*. En avez-vous assez ? Elle ne va nulle part ; elle demeure, rue Neuve-des-Mathurins, au deuxième, et son appartement a été assez bien arrangé par Duban, l'architecte. Le portrait de Liszt est au milieu du salon. Celui de la déesse, qui est au *Salon* en ce moment, est sans doute pour Girard[in]. En avez-vous assez ?

Quand à la Belgio[joso] qui, au dernier concert, a fait les honneurs de Liszt, assise au bas de son piano, elle n'y pense plus. Elle vient de faire quatre volumes sur l'*Établissement du dogme catholique*. Elle a enlevé Liszt à la d'A[goult] comme elle a enlevé lord Nomanby à sa femme, Mignet à madame Aubernon et Musset à George Sand, etc., etc.

Je vous ai, tous ces temps-ci, beaucoup plus écrit que vous ne m'écrivez. Vous avez encore le temps de m'écrire une lettre où vous me direz si je puis aller dans une maison particulière, y être logé, nourri, pour une somme honnête, et y avoir deux pièces : une chambre et un petit salon ; enfin, me donner des renseignements pour ma conduite, comme à Vienne. J'aurais horreur d'être comme un bœuf gras, et de donner lieu à des opinions contradictoires, comme ce pauvre Liszt. Je ne veux pas du Panthéon, car je ne veux pas des gémonies. Je veux être tout à vous et dans une profonde solitude, ne voir que très peu de monde, presque pas. S'il y a des inconvénients à ceci, vous me le direz, et alors je prendrais une autre résolution, celle de travailler soi-disant à une pièce, et de ne sortir que trois heures. Plus je vais, moins je sais répondre à de sots compliments, à des flatteries absurdes ; je ne veux plus

causer qu'entre amis, dans la plus stricte intimité. Si vous avez une amie sur laquelle vous puissiez compter (ce qui est rare), eh bien, j'y passerai mes soirées, et nulle part ailleurs, à l'exception des *exceptions absolues*. Moi, j'ai trop vécu dans le travail, dans la solitude, pour pratiquer (cela viendra) le *mezzo-termine* entre le silence et la confiance. Je suis comme M. de Talleyrand : ou visage de fer-blanc et pas un mot, ou je bavarde comme une pie. On interprète mal nos plaisanteries, on les envenime. Vous savez à qui sont ces trois mois. Je ne vis que pour étancher une soif attisée par huit ans de mécomptes, de souffrances, d'espérances. Hélas ! ils ne passeront que trop tôt ! J'ai conquis ce trimestre sans ennuis d'argent, sans livres à écrire, sans épreuves, au prix de trois ans de travaux, de privations. L'argent de ce voyage, il me le faut gagner en quatre semaines, en risquant une fièvre cérébrale. Eh bien, je ne veux pas laisser piétiner mon trésor par les harpies du monde. De chez moi chez vous, la route sera pavée de bonheurs. Enfin, je veux être tout à ma joie, sans obligations. Voilà pourquoi je voulais le procès fini. Qu'il eût été plus gentil, plus *coi*, d'être ailleurs, à la campagne ! Mais, enfin, il faut obéir aux circonstances. Si vous saviez avec quelle rage j'écris, vous sauriez une chose que vous ne saurez qu'après dix ans de cohésion constante : c'est combien È[ve] est aimée d'Hon[oré] !

Surtout répondez à toutes mes demandes, à celles que je vous ai déjà faites dans les lettres précédentes et à celles que je vous fais ici.

Il sera prouvé que je voyage pour ma santé.

XXVIII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[A[1]] [Passy], 28 mai [1843].

Mon ange adoré,

Je ne sais pas comment vous avez pu me laisser en des inquiétudes aussi cruelles que celles d'où je sors ! Je reçois seulement aujourd'hui votre numéro dix-neuf, commencé le 17 mai, c'est-à-dire que, du 12 au 28, je suis resté seize jours sans nouvelles, et vous

ne sauriez croire à quelles tortures j'ai été livré, dans un moment où j'ai mis exactement le feu à mon cerveau pour pouvoir accomplir les affreuses obligations que la nécessité m'impose. Depuis une semaine surtout, chaque soir je me disais : « Ce sera pour demain ». Ah ! que de pierres jetées dans l'infini de mon cœur, pour savoir si on en trouvera le fond !...

Enfin, ai-je le courage de grogner longtemps quand vous me dites que vous avez attendu pour m'envoyer la bonne nouvelle ! Comme je lis vos lettres, chère Ève aimée, goutte à goutte, comme les gourmets goûtent une précieuse liqueur, ça a été comme un dénouement inattendu. Ta lettre, ange, m'est tombée des mains, et j'ai eu des larmes aux yeux, comme si je te voyais... Ma joie était uniquement pour vous, chère chérie ; je me suis dit : « Elle n'a plus de tourments et elle pourra être tout aussi grande qu'elle le voudra avec sa chère fille, qui a été si bien sa fille dans toutes ces affaires horribles. » Voilà mes deux premiers sentiments. Puis cette lutte pesait tant sur moi, que j'ai respiré ; je me suis dit : « Plus de misères, plus de chagrins. La vie est enfin aisée, comme celle du cœur est pure, bleue et sans nuages. »

Oh, *cara mia*, comme j'ai senti vivement le lien dont le cuir s'est enfoncé dans la plaie !... Voir le voyage sans aucun danger, et se voir les pieds attachés !... Car j'ai commencé les publications, il faut les finir. D'ailleurs, il faut laisser les affaires ici sans trouble possible et avoir l'argent du voyage. Comme vous allez plaindre votre pauvre Honoré ! J'ai, aujourd'hui encore, le dernier volume de chacun des romans à écrire. Les deux premiers ne sont que *composés* à l'imprimerie. Il faut les corriger encore deux, trois, quatre ou cinq fois ! Donc, je ne puis partir qu'après le 15 juin, et encore vais-je aller m'établir à Lagny pour diriger les travaux. Tous les malheurs sont arrivés pour moi ; les imprimeurs de Lagny ont déménagé ; ils ont voulu faire marcher leurs mécaniques par l'eau ; la force n'a pas été suffisante. Ils ont eu quinze jours de retard. Ainsi, jusqu'à la dernière gorgée de ma coupe de douleur, j'aurai de la lie et des graviers !... Mais que ne souffrirais-je pas maintenant que je sais la plus belle partie de moi-même heureuse, sans soucis, sans procès !... Oh, chère, l'homme qui vous a suscité le procès le plus infâme que je sache, car il viole les lois

de tous les pays qui protègent les conventions matrimoniales, sera bien capable de vous obliger à un procès pour ravoir les dix-neuf mois de revenus qu'il a perçus sans vous rien donner. Il y a là de ces pensées cupides qu'on pousse jusqu'au bout. Nous avons vu finir à Paris l'horrible procès Stacpoole, un tuteur qui avait dépouillé ses pupilles rien que de quarante millions, et qui se sauvait de pays en pays où il se faisait condamner. Il a fallu transiger et lui laisser la moitié, même après sa condamnation à Paris, la dernière capitale où il s'était réfugié. Il parlait d'aller en Amérique. Mais je ne vous dis ceci que pour vous faire redoubler de prudence, et surtout dans les intérêts d'Anna. Quelques années d'économie vous permettront de renoncer à votre usufruit en faveur de cette chère enfant, à peu de prix, et cela lui rendra son mariage plus beau, car il nous la faut surtout heureuse. Oh, chère, j'ai tant d'amour au cœur, tant d'affections froissées à placer, que, sans vous compter, j'aimerai cette enfant comme si c'était la mienne. Et peut-être lui a-t-on dit bien du mal de moi !... Tout en admirant la belle âme sublime de mon Ève, dans sa conduite, je la déplore un peu. Les sollicitations sont permises, et, par exemple, ce serait très mal que de ne pas voir le ministre, pour que tout soit hors de contestation. Chère, il y a des moments, dans le dur voyage de la vie, où l'on peut se retourner et voir le chemin fait et celui qui reste à faire. On peut voir aussi le passé d'un amour et son avenir! Avec quel bonheur, dans le moment où délivré des inquiétudes qui du cœur adoré pesaient sur le mien, j'ai mesuré d'un regard l'avenir!... Quelle sensation de trouver toute une vie heureuse, sans entraves ! « Oh ! ma santé, me suis-je dit ; qu'elle ne soit pas altérée. » Et elle l'est un peu de mes derniers travaux. J'ai le feu dans la tête !

Un jour, j'ai fait *César Birotteau* en dix-sept jours et j'ai failli y rester. Mais aujourd'hui, après quatre ans de luttes littéraires et d'affreux combats domestiques, il faut faire deux fois *César Birotteau* en dix-sept jours ! C'est à trembler. Le café ne m'excite plus assez : j'ai pris depuis quelques jours une bouteille de vin de Bordeaux à mon dîner, et, dans quelques jours, il faudra [y] substituer le vin de Porto. Il n'y a pas à dire, il faut, comme la Malibran qui se faisait verser du vin de Madère pour arriver à la fin de l'opéra, il

faut que je m'en tire à mon honneur, et il faut avoir mon argent.

Ce qui me tue, c'est de perdre quinze jours de voyage. Dans l'état d'épuisement où je serai, quinze jours de repos de moins, cela compterait, quand ce ne serait pas déjà quinze jours de paradis. Mes cheveux blanchissent à vue d'œil, par suite de ces derniers travaux; Gavault aurait voulu être assez riche pour me les épargner. Le cher homme! Avant de partir, il m'a donné cinq cents francs sur ses provisions de voyage, et l'événement a justifié sa prévoyance. Les journaux n'ont pas encore payé; je ne reçois d'argent que le premier, dans trois jours, et j'eusse été quinze jours sans un sou!

Ma chère âme, à dater du jour où vous recevrez cette lettre, que je vous écris surtout pour vous remercier de me dire vos toilettes (ça me fait du bien, je vous vois mieux), donc, à dater de ce jour ne m'écrivez plus; voici pourquoi : Vous aurez cette lettre dans douze jours, le 10 ou le 12 juin (notre 12 à nous). Votre réponse ne serait ici que le 24 juin au plus tôt, et le 24 juin je serai (chose délicieuse à écrire, mais plus délicieuse à exécuter) *sur mon départ*, car il est impossible que je n'aie pas terminé mes romans et mes affaires du 15 au 20, et le premier bateau qui partira, à compter du 20 juin, m'emmènera. Donc, à la réception de cette lettre, ne m'écrivez plus.

Je ne sais ce qui se passe, mais je n'ai pas encore vu d'annonces faites par les bateaux à vapeur pour Saint-Pétersbourg.

Liszt a eu raison : les affaires de Lamartine sont dans un plus mauvais état que les miennes; George Sand a des dettes; le Père Lamennais a fait faillite; Berryer est criblé de dettes. Mais, chère, les douleurs d'autrui ne sont pas le pansement des miennes. On ne doit pas être commandé par de semblables questions, et, d'ailleurs, j'ai la probité d'une femme et d'un lycéen. Devoir est une humiliation si vive, que le principe de mon courage est dans cette humiliation, qui me rougit le front comme si j'avais quinze ans. Une fois que j'aurai payé mon dernier créancier, je n'aurai jamais de dettes!

Je suis si reconnaissant à Liszt d'avoir acquitté ma lettre de change de gracieusetés tirée à votre profit, que je lui ai dédié *la*

Duchesse de Langeais dans l'*Histoire des Treize*. Mais, entre nous, le Hongrois est un peu comédien, mais comédien de bonne foi, du moins, je le crois. Il a un talent d'exécution sublime, qui n'a d'analogue que Paganini; mais il n'a pas le génie de la composition. Pour mériter tout ce qu'on fait pour lui, il devrait être à la fois Rossini et Liszt. Vous ne jugerez Liszt que quand il vous sera donné d'entendre Chopin. Le Hongrois est un démon; le Polonais est un ange!

Je n'ai pas résisté au plaisir de vous dire encore une fois : « J'aime, comme on aime la vie », de vous envoyer toutes les fleurs de mon cœur dans quelques lignes; de vous féliciter de m'avoir ôté un poids de cent mille livres de dessus votre cœur, car moi, chère, je m'étais arrangé dans la perte du procès, comme M. de Brancas dans son fossé. J'avais pensé à vous faire une fortune, tant je suis devenu méfiant pour les choses de la vie. Mais il aurait mieux valu faire quelques feuillets de plus à mes romans, car les feuillets faits sont pour moi comme des lieues faites qui me rapprochent de mes trésors de vie et de bonheur. J'espère que la restauration de la maison de Hanska n'aura pas de 1830!

Allons, reprenons le collier de misère, après m'être collé aux barreaux de ma cage pour respirer l'air du bonheur et voir le ciel. J'ai encore cent vingt feuillets de mon écriture à écrire; c'est douze jours de travaux. Oh! je payerai tout cela par ce que les médecins appellent *un collapsus* général, chère *petite babouche de Salomon*. Mais nous irons nous promener à Wierzchownia, à Moscou, à... où il vous plaira.

Il me semble que vous avez été *ultra* prudente avec L...? S'il peut convenir à Anna, s'il a *l'âme noble*, pourquoi rompre? Ce qu'il y a de pis, c'est de se laisser dominer par la calomnie de quelques oisifs. Avec le temps j'ai vaincu bien des calomnies. On m'a dit prodigue; on dit aujourd'hui que je suis avare.

Oh, comme vous faites des épigrammes à faux! Je ne sais pas un mot d'anglais et j'ignore ce que vous me dites; mais je le demanderai!

Allons adieu, mon Ève chérie; je mets toutes les tendresses de mon âme sur ce petit carré de papier. Je n'écrirai plus guère que pour dire; *je pars, tel jour, à telle heure, par telle voie,* allant cher-

cher la vie, et réparer les excès d'encre et de papier que je viens de faire, sans compter les excès de vin dont chaque verre est une médecine pour moi. Je ne vous dis pas la moitié des choses que j'ai à vous dire, mais je me résume par ce mot : je travaille et je vous aime, et je ne travaille que parce que je vous aime, car travailler, dans les circonstances actuelles, est la plus grande preuve d'affection qu'un poète puisse donner. Un autre que moi se ferait voleur et s'en irait à cheval sur son vol vers vous. Mais, hélas! il faut revenir à vendre loyalement son boisseau de phrases.

Adieu; non, à bientôt, ma chère vie.

XXIX

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], 31 mai [1843].

[B[1]]

Mon ange aimé,

Au retour d'un aller et venir de Lagny fait en six heures, tant l'impatience m'a pris contre les imprimeurs qui ne marchent pas (j'y vais m'y établir le 2 juin), je trouve votre chère lettre aimée, qui finit à l'hôtel Koutaïzoff et qui est venue par le Havre. Il m'est impossible de ne pas vous écrire quelques mots.

Et d'abord, avant tout, cher ange, sachez que je vous aime d'une façon si absolue qu'il n'y a point à avoir de terreurs. Je vous aimerais laide; ainsi n'ayez nul souci. Jamais cœur ne sera inattaquable comme le mien.

Puis, c'est vous que je fais juge de la chambre de l'abbé. Pour rien au monde je ne voudrais de ce que vous appelez *ma liberté*. Cent mille fois *oui*, une chambre me suffit, et dans quelque état qu'elle soit. Au moment où vous me parliez de ma liberté, vous devez lire la lettre où je vous demande les moyens d'être tellement à vous, qu'on m'y laisse. Seulement, moi, je n'y vois qu'un inconvénient, et vous en êtes seule juge : cela ne vous nuira-t-il en rien? Car, pour moi, ceci serait le plus entier bonheur. Aussi, vous en êtes entièrement la maîtresse.

Je ne vous écris que sur ces deux points. Soyez dans une joie sans ombre, comme est la mienne. Malgré mes cheveux blancs, j'arrive avec une intrépidité d'affection qui ne soupçonne pas la déconfiture. Nous nous étions promis des cheveux blancs; eh bien, voilà quinze jours qui doublent le nombre des miens.

Donc, il est entendu que je suis chez vous, et bien heureux d'y être, pour mille raisons, sans compter celle du cœur. Si vous y trouvez *un inconvénient par rapport à vous et à vos intérêts*, trouvez-moi une mansarde à dix pas de chez vous, où je coucherai. Voilà tout. Je viens seul, sans autre bagage qu'une malle, et je voudrais que vous fussiez rétablie à Wierzchownia; nous y serions plus tranquillement qu'à Saint-Pétersbourg.

Soyez sans inquiétude; le jour où j'aurai fini, je vous écris et vous dis le jour et la voie par laquelle je viens.

Je suis engagé d'honneur; mes deux romans sont commencés, il faut les achever, et ma fatigue est sans bornes, inquiétante. *Je fais du Sue tout pur.* Oh! combien j'ai besoin de repos... Vous seriez effrayée si vous saviez où j'en suis d'épuisement. Je me lève, comme maintenant, n'ayant dormi que quatre heures, le visage piqué par les mille lances de l'inquiétude, fiévreux, le corps dans l'état de celui d'un cheval fourbu.

Encore dix jours de ce travail, à Lagny, et tout sera dit, je l'espère. L'un de mes pauvres imprimeurs crache le sang, tant il est épuisé de travail physique.

Anna aura sa papeterie, vous aurez deux anneaux et une *Imitation* [*de Jésus-Christ*] et mademoiselle B[orel] son livre, et Anna aura *les Animaux*[1] pour rire quand elle sera triste.

Je vous ai envoyé du Nodier, du Chateaubriand, et de tout ce que vous me demandez; mais si vous en voulez encore, rien n'est plus facile, toujours si j'ai le temps.

Pardonnez-moi, chère adorée, de vous écrire si à la hâte, mais je n'ai que quelques minutes pour vous dire tout cela.

Ne faites pas faire votre portrait. Nous verrons ici.

Votre lettre m'a comblé de joie. Mais je suis comme Gavault : pressez la solution du Ministre; que tout soit irrévocable avant mon

1 *Les Animaux peints par eux-mêmes*, récemment parus, illustrés par Grandville

arrivée. Sous ce rapport le retard que j'éprouve, à mon vrai désespoir, me semble favorable. Ne comptez sur moi que pour les premiers jours de juillet, mais comptez-y.

Je ne puis pas déposer ma plume; il faut faire certains payements et gagner l'argent de mon voyage, et [cela] c'est deux romans, quinze mille francs. Je vous l'ai dit depuis six lettres : faire bien et faire vite. Je dois ces romans à des journaux et à des libraires, et c'est mes dernières obligations.

Oh! écrivez-moi toujours ainsi, chère adorée, et surtout n'empoisonnez par aucune crainte la joie si profonde et si vaste de nous revoir. Ne vous en ai-je donc pas assez dit là-dessus! Laissez-moi trembler pour Mon Immensité (comme on dit Sa Hautesse), et pour mes cheveux grisonnants. Du reste, je suis jeune, je le sais. On me le dit assez. J'ai assez d'illusions pour nous deux.

Je vous écrirai maintenant un mot le 12 de juin, qui fixera toute incertitude. J'ai vu mes imprimeurs; ils ont le caractère suffisant et répondent d'avoir fini. Je vais ce matin savoir quel est le dernier départ de juin, aux bateaux à vapeur de Dunkerque, pour éviter la traversée de la Manche, car j'ai peur d'être malade de la mer, dans la mer du Nord.

Ma dernière lettre vous a dit de ne plus m'écrire et je vous le répète, car une lettre en réponse à celle-ci arriverait le 24 juin, et si je ne suis pas en route le 24 juin, c'est que je serais malade, et je partirai bien certainement malade, avec injonction de ne pas travailler et de ne me livrer à aucune émotion. Ces trois derniers mois m'ont brisé. L'âme marche encore, et le corps suit!

A bientôt. Oh! si je pouvais me faire aider! Mais non; il faut travailler moi-même.

Pauvre abbé! Je ne crains rien, ni pour mon âme, ni pour ma pensée, ni pour mon cœur en Russie, et je suis sûr d'en revenir mieux que je ne serai en y allant.

Mille tendresses, chère. Il faut travailler. C'est vous aimer que de ne plus vous écrire. Soyez sûre de moi, comme de l'infaillibilité de l'Église, et du temps. Mille caresses d'âme.

Quant au pressentiment qui interroge ma chère Ève, il y a mieux : c'est une certitude si complète de mon côté, que je jouis de mes dernières misères en y voyant le dernier payement de mon bonheur.

XXX

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], dimanche 4 juin [1843].

Ma chère et bien-aimée Ève, je pars dans quelques heures pour Lagny, où je resterai vraisemblablement douze jours sans pouvoir écrire un mot, car j'ai encore, à cette heure, cent vingt feuillets à écrire pour terminer mes deux ouvrages, qui tous deux sont commencés dans les deux journaux.

Il n'y a pas eu une minute de perdue pour le voyage. Je suis allé à l'administration des bateaux à vapeur pour Pétersbourg par Dunkerque, et ils n'ont pas encore eu de départ. Si leur départ se fait après le 20 juin, il y aura de la chance pour que je sois de ce premier départ. S'ils partent avant ce terme, je regarde comme impossible d'avoir fini mes affaires. Les manuscrits seront bien finis, mais les paiements ne seront pas réalisés. J'aurai d'ailleurs deux créances à éteindre, deux affaires importantes à régler; ainsi, je ne puis arriver que par le second départ de la ligne de Dunkerque.

J'ai dû vous écrire ces petits détails pour vous tranquilliser, car vous n'auriez pas su vous expliquer ces choses.

Dunkerque évite la Manche, et le trajet est plus court que par le Havre. Dans tous les cas, chère, le 16 juin, je vous écrirai une lettre, à mon retour à Paris, qui vous donnera des renseignements précis.

J'ai eu beaucoup de mal à me faire payer les deux premiers paiements de chaque journal, et, si j'avais autant de difficultés pour les deux fins, qui sont d'une importance de cinq mille trois cents francs, cela me retarderait malgré moi.

Ma santé va de mal en pis. Je vais à Lagny pour économiser le temps, les courses et les irritations.

On ne trouve pas d'hyacinthe assez grande dans tout Paris pour les bagues, car j'en veux une pareille.

Vous aurez de beaux livres, n'ayez pas peur.

Je pense, cher ange, que vous aimerez à recevoir ce petit mot, qui vous dira combien je vous aime en vous l'écrivant au milieu de mon déménagement de bureau, de paperasses, car il faut emporter tout avec moi, et vous saurez ce que voudra dire mon silence de douze jours. C'est mes derniers efforts, ma dernière goutte de cervelle, et j'espère ne plus avoir jamais à recommencer de ces tours de force, qui peuvent donner une maladie incurable, ou une attaque qui peut déranger les facultés.

Mon premier ouvrier à Lagny crache le sang tant il travaille! Ah! si je n'avais pas la perspective du voyage, jamais je n'aurais tenté cela. Gavault s'est dit: « Pourquoi ne suis-je pas assez riche pour vous éviter un semblable assaut? » Tout cela n'est rien auprès de ma peur de faire quelque chose de mauvais.

Allons, adieu, cher ange, debout dans ma pensée. Je dis adieu au cher profil, au portrait; il me semble que je vais travailler sans lumière. Mille tendresses et à bientôt.

Je ne vous cache pas que je vais faire mes efforts pour partir par le premier bateau, car je vais de ce pas à la poste affranchir ceci, donner des épreuves au courrier de Lagny et me faire prendre mesure de mes habits par le tailleur. Ceci est grave, burgrave!

Adieu; mille tendresses encore, et, *si vous m'aimez*, arrangez-moi la petite chambre de l'abbé; voilà, si cela se peut sans danger pour vous, le comble de mes vœux, et je me reposerai pendant quelques mois au sein des dieux lares les plus chers à mon cœur. Je voudrais savoir quelque mot qui contînt toutes les choses du cœur pour vous le mettre ici, et je n'en trouve qu'un: *à toi!*

XXXI

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Lagny, 13 juin [1843].

Ma chère Ève aimée,

J'apprends que le premier bateau de la ligne de Dunkerque part le 22 de ce mois; il est donc impossible qu'il m'emmène. Des retards provenant de la mécanique de mes imprimeurs, qui ont voulu la

faire marcher par un cours d'eau, au lieu d'employer la vapeur, qui est très coûteuse, font que je suis encore ici pour au moins dix jours, et si je n'y étais pas venu, je ne serais même pas parti en juillet, tandis que, maintenant, je suis certain de partir par le second départ qui se fera sur la ligne des paquebots de Dunkerque.

A la date d'aujourd'hui, je n'ai que trente-deux pages de faites sur le second volume de *David Séchard, ou les Souffrances de l'inventeur*, et il me reste à faire dix-neuf feuilles, ou deux cent quatre-vingts pages, pour le terminer.

Enfin, il me reste encore un volume au moins sur *Esther, ou les Amours d'un vieux banquier*. Ces retards ont été très préjudiciables à ma santé. Voici quarante jours que je vis dans l'état d'exaltation où il faut se mettre pour faire de semblables travaux, et, plus je vais, plus la santé se détériore. Je crois que j'aurai fini dans dix jours, c'est-à-dire le 23, et c'est ce qui me donne la force d'aller encore.

David Séchard est une belle chose. Ève Chardon est une figure sublime, mais *Esther* est une horrible peinture. Il fallait la faire, et elle me sera reprochée comme on m'a reproché *la Fille aux Yeux d'or*. Mais il faut bien faire *Paris vrai*.

Si je quitte Lagny, le 25, je partirai, j'espère, et j'en suis même sûr, par le départ de juillet. Mon Dieu, quelque chagrinant que soit pour moi ce retard, peut-être n'est-il pas chose défavorable. J'ai des chances de voir Gavault avant mon départ. Il faut que je sois à Paris absolument, pour une affaire d'argent très grave à terminer avant le 25, et il faut que j'aie fini soit avec *l'État*, soit avec *le Parisien*, pour avoir l'argent nécessaire à cette affaire.

Je ne puis plus me dire fatigué. Je suis passé à l'état de machine à phrases, et je crois que je suis de fer. J'ai fait, en huit jours, le premier volume de *David Séchard* et un volume d'*Esther*, et j'ai relu dix fois et dix fois recorrigé celui de *David*, qui sera très intéressant pour les étrangers, car on y voit le mécanisme de notre procédure.

Vos lettres sont à Paris[1] ; je les trouverai dans six jours, car j'y reviendrai bien certainement le 20. J'ai bien hâte d'avoir enfin ma

1. Balzac, lorsqu'il écrit ainsi : Paris, entend dire Passy.

liberté. Je crois que la joie de ne plus rien devoir ni à des journaux, ni à des libraires, de ne plus me trouver *engagé, forcé de faire,* et la joie de mon départ, me feront oublier fatigues et travaux. Mais cela ne reteindra pas mes cheveux qui, tous les matins, sont plus blancs. C'est là que je vois l'effet de mes veilles, et surtout des dernières. Cela me fait du chagrin, uniquement *per l'onore e per voi.*

Je ne puis que vous écrire en hâte, sans vous dire autre chose que ma lettre est faite au milieu de vingt ouvriers, que j'entretiens de travail, et que si vous n'y lisez pas ce que je ne puis pas y mettre, vous ne seriez pas vous.

Adieu, chère. A bientôt. Je ne prévois plus d'empêchements; mais, mon Dieu, que de travail dans ces dix derniers jours-ci!

Je suis campé; je n'ai qu'un lit de sangle, des plumes et du papier; pas mes aises, pas ma cire ni [mon] cachet. Ainsi, je vous écris ceci comme au fond d'une méchante auberge.

Mille gracieusetés.

XXXII

A MADAME HANSKA A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Lagny], 17-18 juin [1843]
[17 juin]

Mon ange aimé,

J'ai voulu tenter l'impossible. Je suis au bout de mes forces et j'ai encore *cent feuillets* de mon écriture à écrire et à corriger une fois que l'imprimerie les aura faits. Et nous voilà au 17. Il est donc impossible que je parte avant les premiers jours de juillet. La rapidité du travail m'ôte le sens de la composition; je n'y vois plus clair, je ne sais plus ce que je fais.

Je viens de recevoir votre chère lettre vingt et une, quatre petites pages; un morceau de pain, pour un affamé. Elle était à Paris, où j'ai envoyé pour donner des modèles à mon tailleur. Je crois bien que ce sera la dernière que je recevrai de vous, et vous, celle-ci est l'avant-dernière que vous aurez de moi. Je me mets à

écrire ces deux fins d'ouvrages, trois mois, et, quand je reviendrai à Paris, je vous dirai quel sera le jour du départ.

La ligne de Dunkerque [illegible] ses bateaux et elle part dans cinq jours. Vous en verrez arriver un [illegible]. Il part le 22.

L'inanité de mon cerveau en contraste avec mon excessif désir de finir ces deux ouvrages, est quelque chose d'affreux. J'ai éprouvé cela souvent, mais jamais dans les circonstances où je me trouve. Et il faut finir! Chaque journal a commencé son histoire. Tous les matins, l'Estafette et le Parisien [illegible] leur [illegible]. Que ne puis-je, comme voulait le faire Hugo pour un libraire qui le tourmentait, introduire une [illegible] de plusieurs *premiers-Paris* du *Constitutionnel*!

Dans l'espèce de désert où je suis au milieu de vingt ouvriers, votre lettre m'a fait bien; je crois que si vous pouviez en voir l'effet vous en écririez tous les jours. Mais quand vous recevrez cette lettre, il est plus que probable que j'aurai fini et que le [illegible] me rendra les apparences de la santé. Je suis usé. Voici quinze jours bientôt que je suis à Lagny. Maintenant tous les efforts doivent venir de moi. J'ai à inventer mon manuscrit.

Plus que jamais j'ai le désir, la volonté, de rester à ces [illegible] Démouth, dont vous me parlez dans la plus profonde tranquillité. Pourvu qu'il ne soit pas aussi [illegible] chez vous que l'*Hôtel de la Poire*[1]! Je ne saurais vous mieux exprimer la fatigue que me cause le monde, qu'en vous disant qu'un dîner en ville me fait plus de mal qu'une nuit de travail. La conversation à soutenir, les grimaces me tuent. Une discussion me fatigue.

Remarquez, cher ange, que ces sept feuillets à faire me valent, au dernier, huit mille francs, et que mon argent est au bout de ce travail. Eh bien, le cerveau fatigué n'obéit à rien; il se couche comme un cheval fourbu, qui se laisse tuer plutôt que de se lever. La nature est impitoyable. Hier, 16, en commençant mon manuscrit, j'ai fait deux feuillets dans toute ma journée ce que je fais en une heure, et je prends des torrents de café! Mais ce sera fini, allez, bien ou mal. Seulement je regrette que cette défection de mes facultés tombe sur la fin de *Illusions perdues*.

1. A Vienne.

Je viens de lire *Consuelo*!... Après *le* [*Compagnon du*] *Tour de France*, avoir fait cela, c'est une telle chute qu'il n'y a plus rien à attendre de G[eorge] Sand. *Consuelo* est le produit de tout ce qu'il y a de plus vide, de plus invraisemblable, de plus enfant. C'est la justification de mon opinion sur elle. Et *Consuelo* a seize volumes! L'ennui en seize volumes!

18 [juin].

J'espère avoir fini *David Séchard* le 20, en manuscrit. J'ai repris quelque peu de force et le manuscrit va marcher. Les événements sont si difficiles à coordonner, quand on veut rester *vrai*! J'ai été attaqué à la Chambre des députés par un brave Auvergnat, nommé Chapuys-Montlaville, qui, je ne sais pourquoi, m'incrimine et me dit immoral. Ça m'a fait rire; la Chambre des députés devenant juge des œuvres littéraires est une de ces bouffonneries qui ne se voyent qu'en France.

Allons, adieu, chère bien-aimée. Il est maintenant presque sûr que le premier paquebot de juillet me mettra sur le quai de la Néva, à moins qu'on ne me fasse attendre mes payements. J'ai eu déjà du retard pour les premiers deux mille cinq cents francs du *Parisien*. Après tout, il n'y a pas à blâmer un pauvre écrivain, qui n'a mis que le mois de juin à faire cinq volumes! Aussitôt mon retour à Paris, je verrai par quel bateau je puis partir, car, après avoir perdu tout juin pour mon voyage, je vais aller au plus court et prendre celui des deux concurrents qui partira le premier. Ce sera juillet qui sera ma fête et le commencement d'une nouvelle vie pour moi. Et quel bonheur de ne plus devoir que neuf feuilletons à *la Presse*, *Madame de la Chanterie* au *Musée des Familles*, et plus rien à aucun libraire! Je suis libre d'engagements!... Je vous répète souvent cela; mais c'est que c'est le fléau de la vie littéraire d'aujourd'hui. D'ailleurs on ne se refait pas; une dette me tue. J'ai quinze ans pour cette sensation. Je ne vivrai que le jour où je ne devrai plus un sou, comme, dans quelques jours, je ne devrai plus une ligne. Je me sens humilié, je ne vis pas, je me reproche tout ce que je dépense.

Après cinq mois de repos, je me rejetterai dans un travail féroce

pour achever de payer mes dettes, et le jour où j'aurai à moi les Jardies, mon mobilier et ma plume, je serai promptement riche, je recueillerai la moisson semée par mon intrépide travail. Dieu veuille que j'aie la santé, car, de ce côté, les doutes commencent. Oh! si j'arrivais à la mort du *désir*, je mourrais de chagrin!

Allons, chère idole, vous ne recevrez plus qu'une lettre de moi maintenant; ce sera celle qui vous dira : tout est fini, j'ai mon argent et je pars! Il y a des moments où, en pensant à ce bonheur, le cœur se gonfle et je ne puis plus respirer.

Mille tendresses et mille encore.

XXXIII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Lagny, 1er juillet [1843].

Mon ange aimé,

Cette date vous dit que je ne suis pas encore hors de peine, et, plus j'ai de courage, plus les difficultés s'accroissent. C'est comme dans les contes de fée, où une mauvaise Carabosse multiplie les obstacles autour d'un pauvre amant.

D'abord, ici, les ouvriers sont le rebut de ceux de Paris; le vin est à très bon marché; ils ne travaillent que quatre jours par semaine. Mais j'ai donné des gratifications, et l'on a marché. J'ai fait en réalité quatre volumes en un mois, et c'est effrayant. Le café m'a attaqué l'estomac; j'ai vu tomber mes cheveux et je les ai vu blanchir. Mais *David Séchard* est fini, et je n'ai plus que la quatrième partie d'*Esther* à écrire, environ quarante feuillets. La joie me soutient et je marche!

Savez-vous ce qui arrive? *L'État*, ce journal qui me doit encore deux mille cinq cents francs, vient de cesser de paraître et cette nouvelle m'arrive six jours après la suspension! Il arrête *Séchard*; je cours à Paris et j'apprends à quelle *escroquerie morale* ce tour est dû, de Charles Didier, qui est victime de son gérant. Il m'assure que mes

deux mille neuf cents francs sont là ; mais peut-être va-t-il falloir *poursuivre* pour être payé ! Enfin, on m'apprend que *le Parisien*, où se publie *Esther*, n'est pas solide, et que je cours grand risque de ne pas être payé des deux mille cinq cents francs qu'il me doit encore sur *Esther*, si je ne prends pas mes précautions. Me voilà donc, aujourd'hui, 1er juillet, partant le 22, ayant encore quarante feuillets à écrire, menacé de perdre cinq mille quatre cents francs, qui sont l'argent de mon voyage, ou menacé d'avoir des difficultés pour les faire rentrer. Il serait beaucoup trop long de vous raconter les intrigues qu'il y a là-dessous ; je vous les dirai de vive voix. Comprenez-vous quelle est ma rage ? Et avoir une quatrième partie [d'*Esther*] à écrire au milieu de ces ennuis, de ces craintes ! C'est le dernier coup que j'avais à recevoir !

Hier, j'ai terminé *David Séchard*. Il est en ce moment une heure du matin ; je viens de me réveiller, après avoir mal dormi peu d'heures, pour travailler et finir *Esther* en deux jours, si c'est possible. J'ai beaucoup d'affaires à terminer à Paris, et ce n'est rien que dix-huit jours pour les terminer. Oh ! que ceux qui envient les sommes (prétendues immenses) que gagnent les grands travailleurs de la littérature, ne connaissent guère à quel prix ce peu d'or est vendu ! Tous mes ennuis viennent de ma situation. Si j'étais riche, si j'avais ce qu'on appelle : *un état dans le monde*, on me payerait d'avance et comptant ! Enfin, si je n'avais pas une dernière goutte de lie à boire dans la coupe du malheur, la terre ne serait pas la terre ! Ai-je besoin de vous dire que la principale raison du profond chagrin qui m'assaille, c'est vous, c'est de ne pas être en route, c'est de me dire : « Si tout avait bien marché, je serais en ce moment débarqué sur le quai de la Néva, me promenant dans la Grande-Millionne ! » Je n'irai retenir ma place au paquebot, que payé, que mes ouvrages livrés, que mon argent dans ma poche, et j'aperçois des retards possibles ! Moi-même, suis-je certain, le cœur oppressé comme il l'est, de travailler et de faire aujourd'hui le nombre de feuillets nécessaires à la fin de mon ouvrage, quatre mille cinq cents lignes à écrire encore ? De l'imagination, du style, pendant ce long chemin littéraire ; c'est quinze de nos feuilles de roman, les trois quarts d'un volume ! Et il faut l'avoir fini dans deux jours, car si je suis encore huit jours ici, puis-je partir en juillet ?... C'est,

voyez-vous, des souffrances dont rien n'approche. Et moi qui voulais partir en *mai !* Oh ! quand serais-je libre de mes mouvements ! Quand aurais-je la douce liberté de vie et de pensée qui permet d'aller et de venir, de travailler à son gré !...

Oh, chère aimée, vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert que quand, par vous-même, vous en jugerez *en voyant la cuisine* de la littérature. Vivre de sa plume est une entreprise monstrueuse de folie. Et moi, il ne s'agit pas de vivre ; il s'agit de payer aussi des dettes considérables. On m'a proposé de l'argent si *je voulais m'engager à faire des romans à mon retour*. J'avoue, chère, que je ne veux plus m'engager et que je ne voulais pas vous revoir avec le licou d'un libraire ; aussi ai-je dit : « Je ne sais pas si je reviendrai. La France m'ennuie. Je me suis pris d'une belle passion pour la Russie. Je suis amoureux du pouvoir absolu. Je vais voir si c'est aussi beau que je le crois. De Maistre est resté pendant longtemps à Saint-Pétersbourg ; j'y resterai peut-être aussi. » Oh non, ce serait de l'argent bien trop cher que celui qui m'ôterait la liberté de ne penser qu'à vous !

Je vous écris sur le papier de l'imprimerie et qui n'est pas beau. C'est comme du papier d'auberge. Voilà bientôt quatre semaines que je suis campé ici, sur un lit de sangle, sans mes aises, et vivant exactement dans l'imprimerie.

Adieu, cher ange adoré ; vous vous préoccupez beaucoup de ce que je ressentirai en vous voyant. Otez ces soucis de votre cœur. Les circonstances, et ma patience à bout, prêteraient à quelque femme que ce fût, quand elle ne serait pas vous, les plus grands charmes. Jamais le désir n'a été plus vivement excité ; jamais le sort ne s'est acharné à donner du prix au plaisir comme il le fait pour moi. Vous êtes debout devant moi, à toute heure, et c'est vous qui me donnez en ce moment le peu d'esprit que je trouve dans ce que je fais.

J'ai à peine le temps de vous dire que je vous aime, car on m'apporte des épreuves. Mille tendresses, car l'affection surnage à toutes les tempêtes de chagrins !

XXXIV

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Passy, 7 juillet [1843].

L'ultima!

Mon ange adoré,

J'ai fini mes deux ouvrages; mais ni l'un ni l'autre journal ne veulent me payer. Je viens d'aller reconnaître les choses par moi-même; il va falloir poursuivre judiciairement, et les délais légaux mènent à trois mois. Je suis au désespoir; j'ai les bras et les jambes cassés.

Néanmoins, je pars. Je vais chercher mon passeport. J'arriverai par le *Devonshire*, qui part de Dunkerque le 21 juillet et qui arrivera le 28. Je partirai avec dix-huit cents francs environ, et je laisserai aux soins du bon Gavault de faire rentrer les cinq mille quatre cents francs qui me sont dûs, et de m'en envoyer trois mille par la Banque. Je quitterai Paris le 18, pour être à Dunkerque le 19, et y rester le 20. Le directeur de cette ligne ici, M. de Chateauneuf, est un ami de Gozlan; il promet de me combler d'attentions, et de me donner la meilleure cabine sur le pont. J'ai enfin vu un plan de Saint-Pétersbourg et je sais ce que veut dire la Grande et la Petite Millionne.

Je vais aller faire une visite à M. de Barante, parce que vous me l'avez dit, car je trouve cela très inutile. Vous ignorez un peu quelle est la taille et la dimension du poisson; si M. de B[arante] était à Pétersbourg, c'est lui, je crois, qui me ferait des avances.

Mais vos ordres, seigneur, seront exécutés.

J'ai quitté cet infâme Lagny; j'y retourne, dimanche, chercher de l'argent, et j'attends Gavault, que j'aurai le plaisir d'embrasser avant de partir. J'ai reçu de lui, en réponse à la nouvelle que je lui annonçais, la lettre la plus touchante et la plus empreinte d'amitié vraie qu'il soit possible de lire. Il persiste à croire que je ne devrais voyager qu'après la confirmation ministérielle de l'arrêt.

Mais il me croyait partant le 22 juin, et il ne connaissait pas les malheurs des retards que je subis.

Voici donc, amie aimée, la dernière lettre que je vous écris; elle vous arrivera probablement le 20 ou le 22, et vous pouvez vous dire que je suis sur l'immense mer, heureux par avance, à trouver doux le mal de mer!

Voyez si le sort n'est pas toujours de fer pour moi! Dire qu'après tant de travaux, et, pour la première fois, il faut qu'on ne puisse pas me payer immédiatement aux journaux! *Le Parisien* est dans de très mauvaises affaires. Quant à *l'État*, il a cessé; mais il va reparaître. Mon argent ne peut pas être perdu; mais le recevoir par la voie légale, et en faisant opposition sur les cautionnements, c'est pour moi comme rien, puisque, dans trois mois, j'aurai plus tôt fait d'en gagner d'autre.

Enfin, je suis si enfant que je ne serai tranquille que quand j'aurai mon passeport en règle. J'ai peur de tout, tant je voudrais être dans *le Devonshire. Je suis agité*, comme l'Irlande, à toute heure du jour, en me disant : « *Je vais donc la voir* », ce qui me paraissait chose impossible, je puis l'avouer aujourd'hui, il y a un mois, en me voyant quatre volumes à faire.

J'ai, en ce moment, douze jours à moi, et j'en profite pour savourer tous les commencements du voyage, les apprêts. Je veux tout neuf; je suis comme une mariée. De saintes filles du premier couvent de Paris m'ourlent mes mouchoirs; enfin, je suis plus enfant que je ne l'ai jamais été, bien plus enfant qu'à N[euchâtel] et à Genève. La croyance au bonheur me métamorphose. Elle est si grande, ange aimé, que j'ai pu supporter les travaux cyclopéens de Lagny. J'ai lu dix-sept, dix-huit et quelquefois dix-neuf épreuves de chaque feuille de *D[avid] Séchard*. Il y a douze cents heures de corrections sur cet ouvrage; c'est comme si je l'avais re-écrit quinze à seize fois dans ce mois. *Esther* s'est fait sans tant de corrections. Les choses du vice sont si plaisantes, à Paris, que cet ouvrage, où l'on voit à fond la vie des courtisanes, comme on a vu la vie de la presse dans le *Grand Homme de Province à Paris*, s'est fait avec trois ou quatre épreuves seulement. C'est prodigieusement comique; mais, on accusera cela d'immoralité, il faut s'y attendre.

Ma fatigue dépasse tout ce que vous pouvez imaginer; je suis

un corps presque mort, mais un corps voyageur. J'irai ce matin revoir M. de Chateauneuf, pour arrêter ma place et ma cabine, dès que j'aurai mon passeport. Je prends des bains tous les deux jours, et je vais, petit à petit, supprimer le café. Mais, vraiment, sans l'immense et profonde sensation de joie que j'éprouve à tout moment, je fusse tombé bien malade. C'est par vous que je vis.

Ainsi donc, ange aimé, à bientôt. Ceci n'est plus un mot, c'est une espérance, qu'un accident peut seul empêcher de se réaliser. Le 21 est un jour béni! Oh! si vous pouviez me voir quand la diligence quittera la barrière, et quand je serai sur le pont! Dunkerque me paraît, après Saint-Pétersbourg, la plus jolie ville du monde! Et quelle aptitude je me trouve à la paresse! Ah! ce sera bien amusant de ne rien faire!

Allons, adieu, chère chérie; j'ai encore deux préfaces à écrire; et il faut les corriger, les donner en *bon à tirer*, pour dimanche. C'est avec ces deux pièces qu'on me paye. Vous savez ce qu'est un *bon à tirer*.

Je ne vous écris plus, à moins d'événements impossibles à prévoir. Je suis si malheureux, dans tout ce qui est intérêt, que toutes ces difficultés, ces effets à escompter, tout cela me semble comme ces monstres qui s'agitent dans une goutte d'eau!

Mille fleurs d'âme et de tendresses, mille caressantes choses, des mondes de choses, ou, plutôt, à bientôt. Je pourrai peut-être, en deux mois, vous tant regarder, que je reprendrai mes sept ans de privation. Sept ans, et tout ce que j'ai souffert! Eh bien, tout cela disparaîtra dans une minute. Je voudrais bien savoir si vous êtes aussi enfant que je le suis?... *Adunque*, à la fin du mois!... *vingt-huit* mille bonnes choses.

Je ne trouve pas de lettres de madame d'Agoult. Je vous en mets une plus curieuse. Vous verrez, par la lettre de madame d'Agoult, que vous en avez une semblable.

[Balzac arriva à Saint-Pétersbourg le 17/29 juillet 1843, et voici une curieuse page inédite de lui, relative à son entrée à la Maison Koutaïzoff, écrite sur un journal intime que madame Hanska tenait à cette époque.]

Je suis arrivé le 17 juillet (style polonais), et j'ai eu le bonheur, à midi environ, de revoir et de saluer ma chère comtesse È[ve[1]

dans sa Maison Koutaïzoff, Grande Millionne. Je ne l'avais pas vue depuis Vienne, et je l'ai trouvée aussi belle, aussi jeune qu'alors. Il y avait sept ans d'intervalle, cependant, et elle était restée dans ses déserts de blé comme moi dans le vaste désert d'hommes de Paris. Elle m'a reçu comme un vieil ami, et j'ai regardé comme des heures malheureuses, froides, tristes, toutes celles que je n'ai pas passées près d'elle. De 1833 à 1843, il s'est écoulé dix années, pendant lesquelles tous les sentiments que je lui porte ont, contrairement à la loi commune, grandi de tous les chagrins de l'absence et de toutes les déceptions que j'ai eues. On ne refait ni le temps ni les affections!

Pétersbourg, 2 septembre 1843.

XXXV

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Saint-Pétersbourg, dimanche 30 juillet 1843.]

Malgré les soins de la mère du grand homme, il y a des insectes. Mais j'ai dormi par la force de la fatigue, et j'ai été maintes fois réveillé par une affreuse migraine. J'ai été trop secoué hier, à part le cœur. Quoique fort, il y a des émotions qui dépassent mes forces.

Ce matin, tout cela se traduit par une faim excessivement vulgaire. La bonne femme chez laquelle je suis, me dit que je ne trouverai personne aujourd'hui, à cause du dimanche. Elle me dit aussi que je devrais avoir quelqu'un pour m'attendre le soir, un homme qui parlât français. Elle m'a trouvé un ancien domestique dont elle répond, et qui ne coûterait que cinquante roubles-papier par mois. Trouvez-vous cela bien? Il serait à moi toute la journée.

Mille tendresses. Je viendrai à une heure, car la Maison Koutaïzoff est ma patrie,

HONORÉ.

Faites-moi cadeau d'un bâton de cire à cacheter.

XXXVI

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Saint-Pétersbourg, août 1843.]

Chère minette,

Je vais aussi bien qu'on peut aller, en ne dormant pas sous le toit Koutaïzoff. Et vous?

Je vous aime comme vous aimez votre

H.

XXXVII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Saint-Pétersbourg, août 1843.]

Chère,

Prêtez-moi le premier volume de *Gœthe et Bettina*, et trouvez ici les mille pensées d'un réveil plein de vous, fleuri par tous les souvenirs de la veille, accompagnées de mille tendresses [1]

GOETHE ET BETTINA

Qu'une jeune fille s'éprenne d'un grand homme, d'un poète, d'un grand général, à distance, sans l'avoir jamais vu, c'est un fait si commun, que l'amour de Bettina pour Gœthe n'a pas même le mérite de l'exception. Toutes les petites filles, entre quinze et dix-huit ans, commencent ainsi la vie, en s'essayant à la tendresse qui doit la remplir. Quand, à dix-huit ans, on ne s'amourache pas d'un homme ou d'une femme, on s'enthousiasme

1. [A ce billet se trouve joint l'article suivant de Balzac; ces pages sont complètement inédites. On sait que la traduction de l'ouvrage de madame d'Arnim *(Bettina)*, par Sébastien Albin (madame Hortense Cornu), a été publiée en 1843, à Paris, en deux volumes in-octavo.]

pour un certain pays, pour une certaine chose, pour l'art, pour la forme, pour la science, pour la religion. Mais mademoiselle Bettina Brentano s'est avisée d'écrire à Gœthe, de le voir *in anno ætatis* 62, comme on dit en style de portraits, de l'aimer encore après l'avoir vu, la plus grande flatterie que patriarche ait pu savourer, et, conséquemment, de lui écrire. De là une correspondance, publiée d'abord en Allemagne, où elle a fait fureur, puis aujourd'hui en France, où elle a été traduite. Chère Allemagne, pauvre France!

Sur le seuil terrible qui sépare la famille de la publicité, le secret du connu, le mystérieux du profané, dans le cabinet du prote de l'imprimerie, la respectable femme, qui allait trahir la jeune fille, a eu un remords; il faut lui en tenir compte. Elle a dit: « ce livre est pour les bons et non pour les méchants », ce qui signifiait: « je fais une mauvaise action (ce qui est pis que de faire un mauvais livre) en publiant mes lettres; tous ceux qui se moqueront de moi seront des méchants; tous ceux qui trouveront ma publication bonne et mes lettres sublimes seront bons! »

Moi, j'ajouterai: très bons, très excellents, et je les voudrais pour amis. Ils sont simples et peu difficiles. Mais, je pardonne bien des choses à la divine Bettina; entre autres choses, l'ennui qu'elle m'a causé, en faveur de cette ravissante concision littéraire, par laquelle elle a résumé toutes les préfaces des auteurs passés, présents, futurs. *Ce livre est pour les bons et non pour les méchants!* Ces onze mots nous délivreront sans doute à jamais de toutes les préfaces, que, selon moi, les auteurs n'ont jamais écrites avec plaisir. On doit lui savoir gré d'une formule si succincte, comme à Carême d'une recette parfaite pour un plat jusqu'à lui fastidieux. Bravo, Bettina! Luther, Calvin, tous ces fougueux intolérants, t'auront reconnue pour leur élève, avant d'avoir ouvert les pages profondément irréligieuses et panthéistiques de ta correspondance!

Je m'étais cru bon jusqu'à présent, et voilà que, pour avoir ouvert un livre, je vais devenir méchant! Quel mythe; il n'y a que les sibylles pour faire de semblables tours de force. Oh, madame d'Arnim, Bettina, *l'espiègle allemande* (deux mots qui hurlent), aurait-elle procédé ainsi? Comme elle se serait moquée d'elle-même alors. Où est la vérité? Chez la sombre madame d'Arnim

qui me dit, comme en 1793 : admire, ou va en enfer (la fraternité ou la mort), ou chez la rieuse jeune fille, qui prenait une *nouvelle feuille de papier quand elle n'avait plus rien à dire.* (Page ?)

Cette charmante phrase de sa jeunesse est un fil qui me sert à entrer dans la critique de cette correspondance, car Bettina a trop souvent pris une *nouvelle feuille de papier.*

Que Gœthe ait dit : « Après ma mort, publiez ces lettres », il n'y aurait eu rien de surprenant. Tout le monde, même un grand poète, peut vouloir s'adorer par delà le tombeau. Mais, que ce soit madame d'Arnim, là est le phénomène. A force de penser à cette violation sacrilège, j'en ai trouvé la raison. Elle aura sans doute vu là dedans une grande question d'*esthétique*; elle aura voulu hisser un épouvantail à jeunes filles, et les empêcher de se livrer à tout jamais à ces premières et si touchantes exaltations, en leur montrant le vide, l'ennui, qui résultent de ces coups de tête, une fois qu'ils se terminent par une œuvre littéraire. En ce sens, la morale doit beaucoup à madame d'Arnim, et les poètes contemporains, les grands hommes d'aujourd'hui vont, heureusement ou malheureusement, y perdre beaucoup d'adorations. En vérité, mes frères, je vous le dis, cette publication est la Saint-Barthélemy des Bettina qui se proposaient de vous assommer de leurs *nouvelles feuilles de papier.*

Déjà Mérimée avait porté le plus furieux coup à *l'amour de tête*, par *la Double Méprise.* Mais à une femme était réservé l'honneur d'abattre ce monstre. Mérimée avait donné un coup de poignard qui le faisait saigner; mais, plus habile, madame d'Arnim l'a empoisonné avec de l'opium. Aussi, disai-je hier, en parodiant un mot d'Odry dans *les Saltimbanques :* « Ceci sort de la littérature pour entrer dans la pharmaceutique ».

En effet, pour que l'expression (*littéraire*, entendons-nous) de l'amour devienne une œuvre d'art et sublime, car en ceci le sublime seul est supportable, l'amour qui se peint lui-même doit être complet; il doit se produire dans sa triple forme : la tête, le cœur et le corps, être un amour divin et sensuel à la fois, exprimé avec esprit, avec poésie.

Qui dit amour dit souffrances : souffrances d'attente, souffrances de combats, souffrances de séparation, souffrances de désaccord.

L'amour est par lui-même un drame sublime et pathétique. Heureux, il se tait. Or, la cause de l'ennui qui s'exhale à pleines pages de ce livre est facilement trouvée par une âme aimante. Gœthe n'aimait pas Bettina. Mettez à la place de Gœthe une grosse pierre, le Sphinx qu'aucune puissance n'a pu dégager de ses sables au désert, et les lettres de Bettina peuvent avoir lieu très bien. Au rebours de la fable de Pygmalion, plus Bettina écrit, plus Gœthe se pétrifie, plus ses lettres sont glaciales.

Certes, si Bettina s'apercevait que *ses feuilles* tombent sur du granit et si elle avait eu des rages, des désespoirs, elle eût fait un poème. Mais non, comme elle n'aime point elle-même Gœthe, que Gœthe est un prétexte à lettres, elle continue, elle écrit son journal de petite fille, et nous en avons lu (qui ne sont pas destinés à l'impression) de beaucoup plus charmants, non par unités, mais par dizaines.

Il y a, dans cette correspondance, un fait de vie domestique auquel j'accordais une grande vertu; mais, me voilà désabusé sur les bretelles que brodent de courageuses amantes, et sur toute l'adorable mercerie des cadeaux. Oh! Gœthe! quel criminel tu es! Les lettres de Bettina sont accompagnées de gilets bien chauds, de pantoufles et autres bagatelles que les femmes brodent et font pour leurs amants, hélas, aussi bien que pour leurs maris. A force d'habiller Gœthe, j'espérais... Mais non; les gilets étaient comme la prose, anti-électriques. Néanmoins, et c'est une nuance à observer, Gœthe remercie beaucoup plus Bettina pour les gilets que pour les lettres, et se montre plus sensible aux ouvrages de l'aiguille qu'aux fleurs de l'esprit. A toutes les théories véritablement incompréhensibles de Bettina sur la musique, il lui répond : « Folle, folle! » Mais aux gilets, aux pantoufles, à tous les envois il dit (page 159) : « *Tu apparais, chère Bettina, par tes dons, comme un génie bienfaisant. Cette fois-ci encore, tu as causé un grand plaisir, pour lequel tu reçois les remerciements de tout le monde.* » Ainsi, Bettina est, vous le verrez, toujours une folle, une espiègle, quand elle écrit sur l'art, et un génie quand elle brode des gilets.

Gœthe était non seulement un grand poète, mais un agréable railleur et un très fin critique. Charles Nodier n'eut pas mieux fait pour se moquer d'une des mille dixièmes muses de la France.

XXXVIII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Saint-Pétersbourg, août 1843.]

O Bettina, c'est par tes dons... *(Riez!)*

Chère comtesse,

Mille fois merci. Je n'ai rien déplié ; je n'ai fait que lire, et c'est de la lettre que je vous remercie. Léon m'a surpris secouant la poussière de Peterhoff, et m'apprêtant à venir saluer cette suzeraine qui ne connaît pas encore son empire, car il faut bien des années pour en connaître l'étendue et la profondeur, qui sont égales à celle de l'éternelle et sainte affection de

Votre mougik,
HONORÉ.

L'empereur m'a évalué trente-deux roubles, par un envoyé de Benckendorf, qui m'a remis un papier de séjour.

XXXIX

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Saint-Pétersbourg, août 1843.]

Comment voulez-vous que j'aille mal? Je ne vais mal que lorsque le monde est entre nous. Je vais aller ce matin à l'ambassade, de dix à onze heures, et serai chez vous à onze heures et quart.

Une pensée constante, quand elle est bienfaisante, est un demi-bonheur. C'est assez vous dire mille fois, chère, que je ne suis qu'à demi heureux à la maison Titroff, en pensant toujours à vous.

C'est aujourd'hui le dîner Danjas; il nous doit de nous faire gagner l'adhésion de Panine pour les quatre heures qu'il me vole.

A ce : *bientôt*, si doux à écrire quand on loge dans la Millionne!

H.

Vous ne m'avez rien dit de vous.

XL

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Saint-Pétersbourg, août 1843.]

Chère comtesse,

Jamais de ma vie je ne me suis mieux senti heureux de vivre, ni réveillé si allègre. Il me semble que, *sans café*, je ferais ce matin une nouvelle comme *Honorine*. Mais j'aime mieux vous réserver les fleurs de mon intelligence, comme vous avez tous les trésors de mon cœur.

J'abuse de Lirette[1] en lui envoyant mon linge avec la note toute faite; mais, vous me pardonnerez toutes deux de me croire de la maison.

Votre

HONORÉ.

XLI

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Saint-Pétersbourg, septembre 1843.]

Mon loulou adoré,

J'ai fini par trouver Phil..., mais j'ai été bien odieusement affecté de la curiosité publique. J'ai bien dormi, quoique assez

1. Le surnom de mademoiselle Henriette Borel.

inquiet de ce que tu donnes une fourrure à Anna et que tu n'en aies pas autour du cou. Je me suis endormi en me promettant de gronder mon amour, qui veut absolument *nous* enrhumer.

Je serai [chez toi] dans une heure, au plus tard, car je vais venir sans m'habiller. J'allais t'écrire, sans madame Tardif qui me racontait un *quiproquo*, dont tu riras bien tout à l'heure.

Mille gentilles caresses du loulou à la louloue.

XLII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Saint-Pétersbourg, septembre 1843.]

Le courrier part à midi ; je vais porter les lettres à l'ambassade. Si je ne suis qu'à midi chez vous, ne m'en voulez pas.

Mille tendresses.

H.

Pouvez-vous me *prêter* un canif? Ne me le donnez pas.

XLIII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Saint-Pétersbourg, septembre 1843.]

Vous aurez mille actions de grâce en retour d'une épingle pour ma cravate, sans compter le cœur de

V[otre] d[évoué],

HONORÉ.

On en est réduit à vous offrir une partie de tout ce que vous possédez à jamais.

XLIV

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Saint-Pétersbourg, septembre 1843.]

Chère,

J'ai peur qu'il ne m'arrive quelque malheur; j'ai laissé ma bague sur la table du salon. Je ne vous le dis que pour la faire chercher et garder. Si je la perdais, je me croirais perdu.

Pouvez-vous m'envoyer un livre pour attendre jusqu'à midi? Comment allez-vous?

Si c'est le deuxième vol[ume] de C[ustine] [1], cachetez-le et envoyez-le par Léon.

Mille tendresses caressantes.

H.

XLV

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG

[Saint-Pétersbourg, octobre 1843.]

Chérie,

Je n'irai à l'ambassade qu'après déjeuner, à midi, pour ne pas avoir l'air d'y quêter des invitations, que d'André multiplie en raison de l'innocence de ce moyen de protection.

Merci de ta chère sollicitude. Dans une heure, je serai près de toi pour te remercier moi-même, car, maintenant, je regarde aux heures, comme un affamé aux miettes du pain qu'il reçoit.

Mille tendresses de tous les genres d'amour qu'il y a dans l'amour du... (j'ai voulu faire un loup, et je ne sais pas assez de dessin), donc, de ton

HONORÉ.

1. *La Russie en 1839*, par M. de Custine, ouvrage interdit en Russie.

XLVI

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Saint-Pétersbourg, octobre 1843.]

Merci, ma chérie aimée ; j'aurais voulu trouver quelques paroles sur ta santé, savoir si tu es bien. Mais je serai chez toi à onze heures, espérant tout faire en une heure, à moins que je ne sois retenu à l'Ambassade. Il faut faire viser [mon passeport] pour Berlin. Quelle tristesse de s'occuper de cela dans une lettre ! Aussi voudrais-je [y] mettre tout l'amour qu'il y a pour toi dans le cœur de ton

HONORÉ.

XLVII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Taurogen, mardi 28 septembre-10 octobre 1843, à midi.

Chère comtesse,

Le philosophe, qui a dit qu'on ne pouvait pas écrire avec une plume d'auberge, a dit une grande vérité, car vous ririez de me voir tenant celle-ci, quelque chagrinée que vous soyez.

Le voyage a été aussi heureux que peut l'être un voyage fait en vous quittant. Rassurez Lirette. On va comme une lettre de Saint-Pétersbourg à Paris. Il est impossible de ne pas être fatigué en restant trois jours et demi en voiture ; mais je vais bien, de corps s'entend.

Grâce à votre langue [fumée], j'ai retrouvé quelquefois la parole, car, à la lettre, il n'y a rien à manger sur la route, et j'ai compris quels festins de Balthazar étaient vos dîners. Votre cuisinier a trouvé des flatteurs.

Je vous en dirai davantage à Berlin.

Le négociant, ami du frère de Lirette et de Valade, qui parlait français, m'a quitté à Riga ; mais je voyage, jusqu'à Berlin je crois, avec deux sculpteurs, que votre magnifique empereur envoie à Rome, et dont [l']un parle un peu français.

J'ai fort bien supporté la pelisse et les bottes fourrées; votre mouchoir même m'a préservé le cou d'un rhume. Ainsi, vous avez été bienfaisante jusqu'au dernier moment. C'est assez vous dire que le voyageur ne vous a jamais oubliée, car pour le cœur du voyageur, vous y régnez plus absolument que le tsar sur ses États.

Mille tendres hommages et mes compliments affectueux à la petite comtesse. Amitiés à Lirette, et à bientôt, car, à Berlin, je serai établi mieux qu'ici, où je vous écris en attendant le dîner.

Mille tendres vœux pour votre santé; pensez à l'année prochaine et à la constante affection de votre dévoué.

XLVIII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Berlin, 14-17 octobre 1843.

Samedi 14 [octobre].

Chère comtesse,

Je suis arrivé ce matin ici à six heures, n'ayant eu pour tout repos que douze heures à Tilsitt, desquelles il a fallu donner trois heures au directeur des postes, à qui j'avais été recommandé, et qui m'a rendu bien assez de services pour que je prisse le thé chez lui le soir. Je suis arrivé trop tard pour dîner, avec Stiéglitz, chez lui.

Tant que j'étais sur le sol russe, il me semblait que j'étais encore chez vous, et, sans être gai, vous avez dû voir par ma petite lettre de Taurogen qu'il me restait assez de forces pour plaisanter de mon chagrin. Mais, une fois sur la terre étrangère, je ne puis vous rien dire, si ce n'est qu'on peut faire ce voyage pour venir vous voir et non en vous quittant. L'aspect des terres russes, sans culture, sans habitants, me semblait naturel; mais, voir le même spectacle en

Prusse m'a paru d'une horrible tristesse, d'accord d'ailleurs avec celle qui m'a saisi. Ces maigres terres, cette froide désolation, cette misère, tout m'a glacé. J'en ai senti, tout autant que si j'avais eu des contrastes entre mon cœur et la nature, le noir chagrin qui s'est abattu sur moi, de plus en plus pesamment à mesure que la fatigue physique m'envahissait. D'ailleurs, ne me plaignez pas d'avoir fait la route par terre, car nous avons essuyé des orages qui ont dû rendre la navigation de la Baltique bien mauvaise.

Je sais comment vous allez par la manière dont je vais. Je sens en moi un vide immense et rien ne me distrait. Aussi, déjà, ai-je renoncé à Dresde. Je ne me sens pas le courage d'y aller. On ne volera pas la Madone d'ici l'an prochain; le théâtre de la bataille et les défilés de Kulm ne changeront pas, et j'aurai une raison, au mois de mai, de refaire ce chemin avec d'autres idées. Ne m'en veuillez pas de mon défaut de cœur; rien ne me plaît plus de ce qui me plaisait de ce voyage, dans le salon Koutaïzoff. Vous me disiez : « Vous irez là. » Je vous écoutais, j'y allais; mais, que voulez-vous? Tout est sans âme. L'an prochain, peut-être; mais aujourd'hui, je n'ai plus que l'abîme de mon travail, et j'y vais par le plus court chemin.

J'ai dormi ce matin de sept heures à midi, quelques heures fatiguées, tourmentées ; j'ai déjeuné, je me suis habillé, j'ai fait les trois visites : Redern, Bresson, Mendelssohn, et, à mon retour, je me suis mis à vous écrire, car vous parler était le plus grand besoin du moment.

J'ai été interrompu par le comte Bresson, qui est venu m'inviter immédiatement pour demain à dîner, car il part, c'est-à-dire sa femme, dans deux jours ; il se rend à Madrid. Autant que j'en ai pu juger, c'est un homme de beaucoup d'esprit et d'un grand sens, mais surtout sans aucune espèce d'affectation, ce que je prise beaucoup. Par son conseil, je viens d'écrire un mot à Humboldt, que j'ai beaucoup vu chez Gérard, et il me montrera sans doute Potsdam. Salvandy va à Turin et M. Bresson en Espagne.

Je reprends mes chères doléances et vous dirai que la chaussée de Saint-Pétersbourg à Tilsitt n'existe que sur deux parties : de Pétersbourg à Narva et de Riga à Taurogen, moins deux stations, en sorte que sur environ une moitié, le chemin est détestable quand

il a plu, et il avait beaucoup plu. Figurez-vous les soubresauts que nous faisions; mais les voitures sont excellentes, car elles y résistent. Tout ce qui est russe a la vie très dure. On trace une chaussée dans les sables de la Livonie avec des bruyères ; mais, quoique alors le chemin ait *les caractères de la Bruyère*, il n'en a pas moins une physionomie peu rassurante et d'un style marécageux. C'est un miracle que de faire cette route en trois jours et demi, et cela donne une idée suprême de la ténacité russe. Nous allions à huit chevaux et quelquefois à dix, en certains endroits. Là où la chaussée existe, elle est magnifique. Ah ! j'aurai bien du plaisir à revenir ! Ce ne sera pas sur des bruyères mais sur des roses que je croirai marcher. A la lettre, on ne mange rien, car il n'y a rien à manger sur la route; mais les stations sont fort belles, et il y a toujours d'excellent thé russe. Je pourrais donc faire les honneurs à mon chagrin d'une maigreur due à la diète ; mais si j'ai souffert, je dois à ma situation morale de ne m'en être pas aperçu. Le déplaisir de vous quitter a dompté la faim, comme le plaisir de vous revoir a dompté le mal de mer. Vous êtes au-dessus de tout.

Je suis ici à l'Hôtel de Russie ; on y est parfaitement bien, et la ménagère apprendra sans doute avec plaisir qu'on y est bien à bon marché.

D'ici, j'irai à Leipsick, de Leipsick à Francfort, encore par la *Schnell-post* prussienne, et, de Francfort jusqu'en France, tout sera bateau à vapeur ou chemin de fer, ce qui est très économique.

J'ai trouvé pour compagnons de route deux sculpteurs dont l'un, je vous l'ai dit, parle le français dans le genre de Léone (Léoni) [1], et je viens d'aller faire un tour avec celui-là. Ils ont été pleins d'attention pour moi tout le long de la route, depuis Riga, lieu de séparation de mon premier compagnon, le Français. La nature artiste est partout la même. Ces deux jeunes gens m'ont tiré d'affaire dans les auberges. Je viens de les inviter à dîner avec moi, ce soir, pour les remercier. Un dîner de rapins, bien entendu, madame.

Berlin n'est pas comparable à Pétersbourg. Figurez-vous qu'il y a beaucoup d'habitants dans les rues, et que l'on voit que les maisons ont du confort intérieur. Les habitations sont bien bâties,

1. Léon, le domestique de madame Hanska.

les monuments sont en belles pierres de taille, les espaces sont ménagés de manière à les faire valoir, et, sans doute, est-ce à ce charlatanisme que Berlin doit d'avoir l'air animé, populeux. Le Prussien y foisonne, tandis que chez vous les habitants sont sans doute perdus dans les steppes des Places et des Perspectives. Les magasins, les figures, les passants, tout a un air indéfinissable, qui ne s'explique pas encore par le mot *liberté*, mais qui se traduit par *mœurs libres* ou, mieux *liberté dans les mœurs*. Les monuments de Berlin sont concentrés autour de l'hôtel où je suis, et j'ai pu tout voir en une heure. La fatigue m'a repris et j'aspire au dîner. Ce sera le premier, depuis les splendeurs de Lirette.

A demain, chère aimée.

Dimanche 15 [octobre]. Huit heures du matin.

J'ai donné à mes deux sculpteurs un potage, un peu de chevreuil, du macaroni au gratin, une mayonnaise de poisson, une demi-bouteille de vin de Madère, une bouteille de bordeaux et un peu de dessert. *Ecco, signora!* A huit heures je les ai congédiés, et je me suis mis au lit, le premier lit qui ressemble à un lit, depuis que j'ai quitté Dunkerque. Avant de m'endormir, j'ai pensé à vous, à ce que vous pouviez faire à huit heures, samedi; j'ai pensé que vous étiez au spectacle. J'ai revu le théâtre Michel, mais je n'ai pas eu le cruel plaisir, comme en *Schnell-post* et comme en *Karèta postovaya*, de penser à minuit, et le matin je dormais encore à huit heures. Vous avez tant de fois dompté les plus impérieuses choses de la nature que vous pardonnerez à cette pauvre nature d'avoir pris sa revanche une fois. Vous n'y perdrez rien, allez! Les âmes exclusivement tendres et voluptueuses ont le culte des souvenirs, et celui du cher mi[nou] est toujours et dans mon cœur et sur mes lèvres. Je me suis donné la fête d'y songer, ainsi qu'à toutes les douces heures de ces deux mois, pendant le temps du réveil, où l'on est encore entre la veille et le sommeil. Vous voyez, chère, que la Vierge de Pologne est la même que la Notre-Dame de France, et que si mon voyage est attristé par une séparation comme celles que nous avons déjà connues trois fois, il est du moins sans accident.

A propos d'accident, *Paméla Giraud*, qui porte mon nom n'a pas,

été portée par mon nom ; elle est tombée, à ce que je vois, et vous voyez qu'alors l'*affaire* a été très bonne pour moi. Dès que je serai de retour, j'expliquerai le fait par une pièce où je ne me contenterai pas de livrer mon idée à des faiseurs. Je viens de lire le feuilleton du *Courrier Français* ; il n'est ni bien ni mal, mais il entre dans les questions anti-littéraires de l'argent et de la paternité douteuse, tandis qu'il sait probablement l'affaire telle qu'elle est [1].

Je reçois de M. de Humboldt la lettre qui sert d'enveloppe à la mienne et qui, certes, est curieuse, dans les circonstances actuelles. Je vous l'envoie et puis parler ici à cœur ouvert, car cette lettre vous sera portée par Viardot, que je viens de rencontrer, et qui s'en charge. C'est un honnête et probe garçon ; il vous la rendra en main propre.

L'affaire de Posen n'est rien. On présume qu'un des hommes qui étaient derrière la voiture a eu peur et a tiré lui-même. Les secrétaires, qui sont parfaitement en vie, en ont voulu faire un moyen de fortune. Une enquête sévère a eu lieu et il n'en est rien résulté contre votre *povero gente*. Les soi-disant conspirateurs qui ont guetté dans l'auberge où dînaient les gens de la suite de l'empereur, étaient des gens qui se régalaient après avoir signé un contrat. Les deux secrétaires avaient énormément dîné et ont vu double.

1. *Paméla Giraud* avait été arrangée par MM. Bayard et Jaime. Mais le manuscrit original complet existe de la main de Balzac.

Voici le passage de l'article du *Courrier Français* du 9 octobre 1843, auquel il fait allusion ici. Le feuilleton, signé A. A., est d'Amédée Achard :

« ..... on disait tout bas que *Paméla Giraud* n'était pas si bien fille de M. de Balzac qu'on ne put lui trouver une autre parenté. On allait jusqu'à prétendre qu'elle n'avait reçu de cet illustre père que le nom en partage ; que, du reste, il ne lui avait rien fait, ni la main, ni l'oreille, et qu'en cherchant bien on finirait par trouver l'auteur de ces cinq actes. Mais on dit tant de choses que c'est peut-être trop que d'en croire la moitié.

» C'est d'ailleurs une étrange histoire que celle de cette *Paméla Giraud*. Présentée, dit-on, et refusée, il y a cinq ou six ans, à un théâtre de vaudevilles, elle s'est promenée au travers de tout Paris, la pauvre fille abandonnée, cherchant quelque directeur charitable qui voulût bien donner asile à son infortune. Cet asile, elle l'a trouvé, après de cruelles épreuves, tandis que son père rendait visite à l'empereur de Russie, aux bords de la Néva. Mais toutes ces choses-là ne sont encore que des commentaires, et, si nous les répétons, il ne faut y voir que le désir où nous sommes, et l'embarras peut-être aussi, d'expliquer comment M. de Balzac est de fait ou de nom le père de *Paméla Giraud*. »

Neuf heures du soir.

Je viens de dîner chez madame Bresson, née de Guitaut, car il y avait grand dîner [aux] Aff[aires] étrang[ères] à cause de la fête du roi. Excepté l'ambassadrice, tout était vieux et laid, ou jeune et horrible. La plus belle était celle à qui j'ai donné le bras. Devinez? La duchesse de Talleyrand (ex-Dino), cinquante-deux ans! venue avec le duc de Valençay, son fils, qui a l'air d'avoir dix ans de plus que moi. On a fait la conversation des noms propres, des petits accidents arrivés à la cour depuis quarante-huit heures, et cela m'a du moins expliqué les plaisanteries d'Hoffmann sur les cours d'Allemagne.

Impossible de joindre le Redern. J'avais sa femme à côté de moi; figure d'héritière, et, à ce compte, votre Anna est bien pauvre.

Je suis dévoré d'ennui; l'ennui m'a pénétré ici jusqu'aux os. J'ai peur de faire une maladie. Vous ne savez pas ce qu'est ma situation. Oh! chère, tous les malheurs, mais vous! la Russie, mais vous! Enfin, vous, ou l'agitation de mes travaux et de ma lutte!

Je vous écris ceci avant de me coucher. Il est neuf heures. Que faire à Berlin! Il y a, pour distraction, *Médée*, de l'antiquité, traduite en allemand, et jouée littéralement. On a essayé hier, à la cour, de jouer aussi littéralement *le Songe d'une Nuit d'Été*, de Shakespeare. Le roi de Prusse protège les lettres... mortes!

[Lundi] 16 [octobre], au soir.

Je pars demain. Il faut aller à Leipsick par le chemin de fer pour gagner Mayence; alors autant pousser jusqu'à Dresde et voir la Galerie, car il n'y a que trois heures de route de Leipsick à Dresde.

M. de Humboldt m'a fait ce matin une visite d'un gros quart d'heure, chargé de compliments de la part du roi et de la princesse de Prusse. Il m'a donné les indications nécessaires pour trouver, à Potsdam, Tieck, à qui je veux faire une visite, tout en voyant la physionomie de Potsdam. Je vais au chemin de fer, et avec qui est-ce que je m'y rencontre? avec ma fantastique Talleyrand, coiffée de cheveux très bien placés, des fleurs, des diamants, une apparition d'un *Songe d'une Nuit d'Hiver!* Elle va à la cour et s'y rend tout

habillée. Elle dîne avec la princesse de Prusse, et nous avons en tiers le comte de Redern, un vieux bellâtre prussien, sec comme un Genevois, et impertinent comme un Russe. J'ai chargé la bergère de cinquante-deux ans de mettre mes respects aux pieds de la princesse de Prusse.

J'ai vu Tieck en famille ; il a paru heureux de mon hommage. Il avait [chez lui] une *vieille comtesse*, sa contemporaine, en lunettes, quasi octogénaire, une momie à garde-vue vert, qui m'a paru être une divinité domestique. Je suis revenu ; il est six heures et demie du soir, je n'ai rien mangé depuis ce matin. Berlin est la ville de l'ennui ; j'y mourrais en une semaine. J'ai donné des bons conseils à Viardot et à sa femme, sur ce qu'ils ont à faire [1].

Comme je pars demain matin par le chemin de fer, il faut vous dire adieu. Je ne pourrai vous écrire que de Mayence. Viardot m'a dit qu'il avait entendu dire à Bruxelles que j'étais venu à Saint-Pétersbourg pour me marier. Je lui ai dit que j'étais venu faire une visite à la personne à laquelle il remettrait ma lettre, qu'on avait fait courir les bruits les plus ridicules, et qu'il me rendrait un très grand service en disant que je n'étais pas mariable et que je ne veux pas me marier. J'ai dit à M. Bresson que j'avais été chassé de Pétersbourg par les cancans de portières et les commérages ; qu'on n'y croyait pas aux sentiments généreux, et que je leur en voulais, aux Pétersbourgeois, d'avoir attaqué ma liberté sacrée, en imaginant que je ferais, comme Loëve-Weimars, un mariage en Russie. Il m'a dit là-dessus qu'un Français ne devait jamais épouser qu'une Française, et je lui ai dit que j'étais de son avis et que ainsi ferais-je !

Par ce que m'a dit Viardot, j'ai bien peur qu'on ne se soit plus occupé de moi qu'il ne le faut, et je ne sais comment conjurer cette avalanche de commérages.

Si je voulais rester ici huit jours, j'y serais fêté. Mais huit jours, c'est au moins deux cents francs, et je suis économe.

Ma vie aimée, il n'y a rien de possible que toi, pour moi. Plus je mets d'espace entre nous, plus je sens la force de mon *attachement*. Oh ! ma minette adorée, soyons l'un à l'autre bientôt, et pour ne

1. Madame Pauline Viardot-Garcia allait se rendre à Saint-Pétersbourg, où elle était engagée au Théâtre Italien.

plus nous séparer ! Je vis par tous nos bonheurs; je me suis retiré dans mon cœur, et c'est une horrible souffrance que de se trouver seul, comme je le suis, avec ces deux mois au cœur !

[Mardi] 17 [octobre], au matin.

Ma bien-aimée, je te quitte ce matin de nouveau, car c'est te quitter encore une fois que de ne plus t'écrire ce soir ce que j'aurai fait dans la journée. Je serai à Leipsick, et j'aurai arrêté ma place à la *Schnell-post* pour Francfort. Je coucherai à Leipsick, et, le lendemain, j'irai voir Dresde. Le 20 je serai revenu pour me mettre dans la diligence prussienne. Le bonheur vous donne les allures du remords; j'éprouve un violent besoin de changer de place, de me remuer, d'aller et venir.

A propos, mon ange béni cent fois le jour, le directeur de la poste de Tilsitt envoie des *Feld-Jæger* à Pétersbourg et m'a offert, toutes les fois que je voudrais faire passer quelque chose dans cette capitale, de le lui adresser. Ce sera très sûr. Il exècre la R[ussie], et c'est un digne et excellent homme [1]. Mais laissez-moi essayer une fois, pour quelque chose, et après nous verrons.

Mille caresses, mon m[inou] chéri. Oh ! que de baisers je lui ai donnés ! C'est maintenant que je sens combien je t'aime, mon Ève adorée ! Oh ! que j'ai baisé ce bout de papier ! Je le porte dans un instant à Viardot, et je le regarde avec attendrissement en pensant que tes jolies mains le tiendront dans ce salon !... Viardot te verra ; il te remettra fidèlement ce paquet où je puis te dire que ma vie sera une angoisse jusqu'au jour où je te reverrai, toi, si mignonne, si bonne à aimer, et qui m'as donné dans ces deux mois plus qu'il n'y a eu dans toute ma vie passée. A Mayence, mon ange adoré, tu auras une lettre où je te dirai où tu peux m'envoyer ta lettre. Je serai vers le 10 novembre à Passy. Ainsi, écris-moi le 3 de votre style. Je n'ai pas trouvé une pauvre fleur à t'envoyer, mais tu sens mon âme dans la tienne. Mille caresses à mes mignons !

1. Ce directeur du bureau de poste de Tilsitt s'appelait M. Nernst. A propos de Balzac, précisément, Berlioz en parle d'une façon intéressante, dans ses *Mémoires*. M. Nernst est mort en 1848.

XLIX

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Dresde, 19-21 octobre 1843.
[Jeudi] 19 octobre.

Je suis parti de Berlin avec l'ennui, chère, et j'ai ici la nostalgie. Rien de ce que je prends ne me nourrit, rien de ce que je vois ne me distrait. J'ai vu la fameuse Galerie, et *la Vierge* de Raphaël, *et j'aime mieux ma mie, ô gué!* En parcourant le fameux Trésor, j'aurais tout donné pour une demi-heure devant la Néva, à la place où vous êtes. Pour comble de malheur, je suis ici pour deux jours de plus que je n'y voulais être, et voici comment. De Berlin je suis venu à Leipsick par le chemin de fer, et j'ai été forcé d'y passer une nuit. J'avais compté sans la foire de Leipsick! Toutes les places sont prises à la *Schnell-post*. J'ai eu l'idée de prier l'hôte de me prendre ma place, et de me garder mes paquets au lieu de les trimballer de Leipsick à Dresde et de Dresde à Leipsick, car on me prend partout une infinité de thalers pour l'excédent de bagages. L'hôte m'a dit qu'il était douteux que j'eusse de la place pour le jour où je voulais partir, le 20, mais qu'au surplus il me l'écrirait, et je viens de recevoir une lettre par laquelle il me prévient que je n'ai de place que le 22. Or, que faire en un gîte, à moins qu'on n'écrive à son amie?

Hier, lendemain de mon arrivée, ayant manqué l'heure de la Galerie, j'ai fait tout Dresde, et c'est, je vous jure, une charmante ville, bien préférable, comme séjour, à Berlin. Elle tient de la capitale, de la ville suisse et de la ville allemande; les environs sont pittoresques, et tout y est charmant. J'ai conçu qu'on pût vivre à Dresde. Il y a un mélange de jardins et d'habitations qui récrée l'œil. Quant au palais, commencé par Auguste-le-Fort, c'est bien le chef-d'œuvre le plus curieux de l'architecture rococo; c'est presque aussi beau que le gothique. Voilà de l'art! Quel malheur qu'une si ravissante conception soit inachevée. C'est dans un état déplorable. Il faudrait d'ailleurs des millions pour réparer,

achever et meubler ce délicieux papillotage. Il n'y a rien ni en Russie, ni à Berlin, ni dans tout le Nord qui vaille cela. Quel homme que ce roi de Pologne!

J'ai vu tant de Titiens à Venise que ceux de la Galerie ont perdu de leur prix à mes yeux ; mais *la Nuit* du Corrège, sa *Madeleine,* deux *Vierges* de lui, puis les deux de Raphaël et les tableaux hollandais valent le voyage. La Galerie a plus de réputation que de mérite. Le Trésor est une plaisanterie. Quatre ou cinq millions de diamants ne pouvaient pas éblouir les yeux qui venaient de voir ceux du Palais d'Hiver. D'ailleurs, le diamant ne me représente rien. Une perle de rosée, illuminée par un rayon du soleil levant, me semble mille fois plus belle que le plus beau diamant du monde, de même qu'un sourire de ma mie est meilleur que le plus beau tableau. Donc, il faudra revenir à Dresde avec vous, pour que les tableaux me disent quelque chose! Rien ne m'en a ému, que les femmes de Rubens, parce qu'elles me rappelaient une Ève! Oh! il y a un chef-d'œuvre d'Holbein! J'ai regretté de ne pas avoir votre main à presser en regardant ce tableau! La *Madone* de Raphaël, on s'y attend ; mais le tableau d'Holbein, c'est cet imprévu qui saisit.

Les chemins de fer allemands sont un prétexte pour boire et manger. On s'y arrête à tout moment, on descend, on mange, on boit et l'on y remonte, en sorte que la poste de France va aussi vite que ces *rails*[*way*]-là.

Chère aimée, vous ne vous ferez jamais une idée de mon affreux isolement. Ne parlant pas la langue et ne trouvant personne qui me parle, je n'ai pas dit cent phrases depuis Riga, où j'ai quitté le négociant français. Je suis toujours en face de moi-même, et le pays étant toujours le même désert, la même plaine, je n'ai rien pour les yeux. Le cœur a passé de l'excessive richesse à la pauvreté. Les souvenirs tuent. Non, vous ne sauriez imaginer la tristesse de mon masque. Mes deux sculpteurs me disent (c'est-à-dire celui qui parle français), à tout moment : « Qu'avez-vous? » Encore quinze jours ainsi et je mourrais tout doucettement, sans aucune maladie apparente. Il faudra renoncer au Rhin, à la Belgique, et retrouver une occupation forte dans les affaires et les travaux de Paris. L'air me fait mal; je me suis affaissé en dedans. Rien ne me rend du ton, rien ne me réconforte, et je n'ai soif de rien! Je vous dis cela

tout naïvement, comme cela est. J'ai deux nostalgies : celle du paysage de la Néva, que j'ai quitté, et celle de la France, où je vais.

Il est onze heures du soir ! Je suis dans un hôtel où tout dort; Dresde est calme et je ne me sens aucune envie de dormir. Ai-je vieilli, que cette Galerie ne m'a pas ému ! Ou bien la source de mes émotions a-t-elle changé? Ah ! chère idole, je reconnais la grandeur de mon amour à l'immensité du vide qu'il y a dans mon âme ! Aimer, c'est ma vie, et, aujourd'hui plus que jamais, je le sens, je le vois, tout me le prouve, et je reconnais qu'il n'y aura jamais pour moi d'autre passion que celle qui remplit ainsi ma vie.

[Vendredi] 20 [octobre].

Absolument rien à vous dire que vous ne sachiez. Je reviens du théâtre, qui est bien le plus charmant théâtre que j'aie vu. C'est Despléchin, Séchan et Diéterle, les trois décorateurs de notre Opéra français, qui sont venus l'arranger. Rien n'est plus joli. Si vous optez pour Dresde, Anna aura la plus belle salle qu'elle aura vue. On a quasi chanté *Fra Diavolo* en allemand. Ça été une excellente préparation pour dormir. J'avais vu le matin les collections de porcelaines et les antiquités. Je suis fatigué; c'est une puissance que la fatigue et je vais me coucher à onze heures, après avoir soupé. Vous savez à quoi je rêverai en m'endormant.

[Samedi], 21 [octobre]

Je pars demain ; ma place est retenue, et je vais finir ma lettre, car il faut que je la mette à la poste moi-même. J'ai la tête comme une citrouille vide et je suis dans un état qui m'inquiète plus que je ne saurais vous le dire. Si je suis ainsi à Paris, il faudra revenir. Rien ne me semble avoir de sens. Je n'ai aucun goût à vivre ; je n'ai pas la moindre énergie ; je ne me sens même aucune volonté. Vous ignorerez, jusqu'à ce que je vous l'explique verbalement, le courage que je déploie en vous écrivant. Ce matin je suis resté jusqu'à onze heures au lit, ne pouvant pas me lever. C'est une horrible souffrance que celle qui n'a de siège nulle part et qui est partout, qu'on ne peut décrire et qui vous attaque le cœur et le cerveau. Je suis

stupide, et, plus je vais, plus la maladie augmente. Je vous écrirai de Mayence, si je vais mieux; mais, quant à présent, je ne puis peindre ma situation que comme Fontenelle peignait sa mort prochaine : *une difficulté d'être*. Je n'ai pas souri depuis que je vous ai quittée. Ceci se traduit par le mot *spleen*; mais c'est le *spleen* du cœur, et c'est bien autrement grave. C'est un double *spleen!*

Adieu, chère et mille fois bénie. Il viendra peut-être un moment où je pourrai vous exprimer les pensées qui m'oppressent; aujourd'hui je ne puis que vous dire que je vous aime beaucoup trop pour mon repos, car, après cet août et ce septembre, je sens que ne puis vivre qu'auprès de vous.

Mille tendresses et mille encore. Je tâche de m'empêcher de penser au cher [Minou].

L

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Passy, 7 novembre 1843.

Chère comtesse,

J'ai dû vous écrire de Mayence; mais la violence du mal m'a fait interrompre la lettre que je viens de jeter au feu, tant elle était folle, et je suis allé prendre un bain de deux heures, qu'on a mis deux heures à me préparer. Je suis arrivé à Mayence le 25, après avoir voyagé nuit et jour de Dresde à Mayence; le 26, me sentant mieux, je me suis embarqué pour Cologne; mais le 3 novembre au soir, je suis arrivé ici, après avoir couru comme un wagon. Voici, en peu de mots, pourquoi.

Pour ne pas vous inquiéter je ne vous ai pas dit que, depuis Berlin surtout, la tête m'a fait horriblement souffrir. J'avais hâte de voir M. Nacquart, car il vaut mieux être malade chez soi qu'à l'étranger. J'ai vu, le 5, le docteur qui est venu hier dîner avec moi. Consultation faite, j'ai l'*arachnitis*, c'est-à-dire l'inflammation constante de l'*arachnoïde*, ou réseau de nerfs qui servent d'enveloppe au cerveau. C'est à la fois nerveux et sanguin. Le docteur attribue ceci aux con-

trariétés et aux sensations extrêmes qui ont suivi mes excessifs travaux. Il me permet d'aller chercher ma malle au Havre, mais il me demande un mois de traitement. D'ailleurs, il ne voit rien d'absolument dangereux, et me promet de me rendre à mes occupations. Vous voyez le résultat du chagrin, aussi ne vous en parlerais-je point. N'ayez aucune alarme ; le traitement consiste en de fortes applications de sangsues, et en remèdes adoucissants contre la névrose. L'organe qui m'est si nécessaire n'est pas attaqué ; mais les souffrances sont arrivées à un tel degré que tout mouvement, même celui que cause la digestion, me cause les atroces douleurs dont je me suis plaint à propos du coup de soleil reçu pendant la revue. Je vous en ai beaucoup caché ; mais elles ne me quittaient guère. En quittant la frontière russe, le mal est devenu constant, peut-être à cause des fatigues et des privations du voyage. Le froid m'avait fait beaucoup de bien de Pétersbourg à Taurogen. La contention que j'ai eue à regarder les collections de Dresde a empiré les douleurs, et, à partir de Leipsick, elles n'ont fait que croître et embellir. La journée de Mayence à Cologne, passée au milieu des beaux paysages des bords du Rhin, les continuels changements à vue de ces décorations d'opéras, la beauté du jour, qui était un jour d'été, m'a fait du bien ; mais de Cologne à Aix-la-Chapelle, malgré la magnificence du pays, d'Aix à Liège, qui vaut la Suisse, les douleurs, un peu tempérées par le long bain de Mayence, m'ont repris. J'ai voulu voir la Belgique en quatre jours : ces courses multipliées, la multitude d'objets d'art, de monuments, de villes, a redoublé l'intensité de la maladie, et alors mes craintes ont été assez vives pour me faire aller d'une traite à Paris. Ce dernier effort a mis le comble à la gravité de l'inflammation. Mais les lumières du docteur et les soins du logis étaient là.

Voici ce qui concerne la bête. Quant à l'âme je ne puis vous dépeindre quelles angoisses m'ont travaillé le cœur, depuis Dresde, par la privation absolue de nouvelles. Oh ! faites partir votre journal aussitôt cette lettre reçue ! Que faites-vous ? Comment va-t-elle ? Que pense-t-elle ? Que lui arrive-t-il ? Ces questions m'occupaient des journées entières, et je regardais les paysages de la Thuringe sans les voir. J'étais comme un homme plongé dans un cachot qui tend ses forces oculaires pour voir et ses oreilles pour entendre.

« Si elle était malade, comme je le suis ? » Enfin cette autre douleur morale m'a comme engourdi le cœur, et ma tristesse a été égale à ma souffrance physique. Quand j'ai vu le Rhin, de Mayence à Cologne, je me disais à tout moment cette *jocrisserie :* « Cela n'est pas comme la Néva, devant le quai de la Cour !... »

Avant la consultation médicale a eu lieu la consultation financière avec madame de B[rugnolle] et le *tuteur*[1]. Le *tuteur* a donné tout au plus six cents francs à la femme de ménage, en mon absence, à qui quinze cents francs auraient à peine suffi. Il s'ensuit que *Jean s'en alla comme il était venu*. Donc, pour obéir à des ordres sacrés, je n'ai rien dépensé en voyage. J'ai pris à Berlin trois cents francs et j'ai encore dans ma bourse vingt-cinq ducats et sept pièces de vingt francs, en tout quatre cent quarante francs. J'ai l'effet de Mendelssohn, de quatre cent treize francs ; total : huit cent cinquante-trois francs, et les mille francs de Stiéglitz ; en tout : dix-huit cent cinquante-trois francs. Alors, j'ai payé les bagues à Janisset : quatre cent treize francs ; j'ai remis mille francs à madame de B[rugnolle], la ménagère ; Gavault lui a donné quatre cent cinquante francs. Ces quinze cents francs-là ne font que liquider Passy, qui se trouvera sans aucune espèce de dette, et avec une centaine d'écus en avance. Le reste de mon or, en ducats et en napoléons, a sa destination dans un *dégagement*, car il faut éteindre surtout les dettes qui se font payer quinze pour cent d'intérêts. *Es-tu content, Coucy* ?

Madame de B[rugnolle] est ravie de son manchon. J'ai donné à ma sœur une nappe de Saxe, que j'ai achetée deux thalers et demi à Dresde. Noémi est enchantée de son bracelet ; mes deux nièces sont au troisième ciel de leurs bagues en cornaline. Madame Gavault est friande de thé ; je lui en ai mis une demi-livre dans une charmante boîte, et j'ai sollicité l'honneur d'être à l'avenir son fournisseur.

Hélas ! chère, j'ai perdu un des quatre boutons en cornaline, à Dresde, et c'est une des causes qui ont redoublé mes douleurs, quand, à Mayence, je me suis rappelé l'avoir oublié dans le secrétaire. Voilà ce que c'est que d'avoir trop de soin. Je suis comme une mère qui a étouffé son enfant en voulant le garantir du froid.

1. Surnom affectueux donné, on l'a vu, à M. Gavault.

J'ai augmenté mon ménage de six serviettes damassées, achetées à Dresde, comme échantillon.

Le premier volume des *Scènes de la Vie parisienne* (tome IX de la *Comédie humaine*) est complet. Il a fini de paraître en livraisons. Je viens de corriger les douze premières feuilles du tome II, et j'ai biffé la dédicace du [*Colonel*] *Chabert* à M. de Custine. Je l'ai remplacée par une à madame de Bocarmé.

Vous connaissez ma délicatesse à traiter certaines questions. J'ai causé six heures avec Gavault, car il n'est pas parti ! La première parole de madame de B[rugnolle] a été de me dire qu'il était ici. Ses affaires en Toscane donnent lieu à bien des ennuis. Donc, il approuve les résolutions que vous savez, et promet de s'employer avec ardeur aux intérêts du ménage. Il voudrait savoir déjà madame à sa campagne, et me voudrait chez Rothschild pour savoir ce qu'est la solvabilité de l'Autriche.

Si Lirette voulait, ou pouvait, elle retarderait son voyage jusqu'à ce que vous soyez chez vous, et viendrait par Odessa, avec *l'Odessa*, *l'Ernest* et *le prélèvement sur Paulowska*. Telle est l'opinion de M. Gavault, et il a raison ; je vous dirai tout à l'heure pourquoi, car je veux vous parler de Lirette. Je viens d'envoyer la lettre de M. l'abbé Jacottin à M. René, mais en faisant observer à ce monsieur que les intérêts de mademoiselle B[orel] sont maintenant entre les mains du prélat.

Ma visite à l'Archevêché a eu pour moi le plus triste début. Le pauvre abbé Ganser, vicaire général, à qui je comptais parler de la Saxe, son pays, est mort il y a quatre mois. Ça m'a donné un coup, un coup vraiment affreux.

J'ai trouvé dans l'ami d'Hetzel [1], mon éditeur, un homme supérieur, le bras droit du prélat. Il m'a donné des renseignements excellents pour votre chère Henriette. L'âge est un obstacle invincible pour son mariage avec l'ordre des Sœurs-Grises. Mais la recommandation de M. l'abbé Églée et de Sa Gr[andeur l'Archevêque de Paris] suffiraient pour le lever. Vous ne sauriez imaginer la prudence que le clergé français apporte à ces sortes de choses. Enfin, j'ai écrit à l'abbé Églée une lettre de quatre pages sur mademoi-

1. L'abbé Églée est l'ami de Hetzel.

selle Henriette Borel. Il m'y répondra officiellement et officieusement, en m'envoyant tous les documents nécessaires pour éclairer Lirette dans cette démarche capitale. Aussi ne vous en dirais-je pas davantage ici, car je ferai de ma lettre, dont j'ai gardé copie, de celle que j'attends de l'abbé Églée et des documents, un envoi à Lirette, qui partira d'ici à cinq à six jours, à mon retour du Havre, et j'y joindrai mes dernières explications. Je puis toujours dire ici à Lirette que les Sœurs-Grises sont tellement inférieures, qu'on a été obligé de prendre la résolution de n'y plus admettre de *domestiques!...* L'abbé Églée me donnera d'ailleurs les instructions les plus détaillées là-dessus. Il y a l'ordre de Saint-Thomas de Villeneuve, qui a exclusivement soin des malades et des pauvres, et qui ne se compose que de femmes distinguées. L'abbé, quant à la fortune, a été plus sévère que moi ; il recommandera à Lirette de la garder pendant quelques années. Il s'est informé, avec la plus vive sollicitude, si elle avait des parents ; et, quand je lui ai dit qu'elle n'avait qu'un frère, très riche et garçon, il a dit : « Ah ! dès lors tout va bien. »

J'avoue que je ne comprends pas l'abbé Jacottin. L'abbé Églée a fait son séminaire avec lui ; l'abbé Églée est vicaire-général depuis sept ans, il le sait, et il écrit à des tiers laïques!... Ceci me semble au moins singulier. Vous verrez par ma lettre officielle, écrite à l'abbé Églée après notre conversation, que c'est moi qui ai fait le métier de l'abbé Jac[ottin], et que l'abbé Jacott[in] s'est conduit comme un romancier sans usage du monde. L'abbé Égl[ée] ne s'est pas informé de son ancien camarade avec l'intérêt que j'en aurais attendu. Je lui ai dit qu'il faisait l'éducation du fils de madame [de] Krud[ener].

J'ai demandé pour Lirette quelques lignes de l'Archevêque, par lesquelles il lui promettra sa protection. Avec quelles délices j'ai revu la branche de buis bénit qui est au-dessus de votre petit profil!... et le profil! La pauvre madame [de] Brug[nolle] n'a pas dépensé plus de cent cinquante francs pendant mon absence.

Je vais faire avec le plus grand soin mon bilan avec Gavault, afin de bien savoir à quoi m'en tenir. L'affaire de *l'État*, de ces fripons, est sur le point de finir ; ils remettront la créance qu'ils ont achetée et mille francs, dit Gavault. David, du *Parisien*, paiera, car *le Parisien* s'est fondu avec *l'État*. Voici donc trois épines hors de

mon talon. Reste l'affaire Loquin; ils n'ont fait paraître aucun des trois romans; mais, ils ont, en revanche, publié beaucoup de calomnies.

Mon beau-frère m'a dit que les entrepreneurs de bâtiments avaient leurs crises tous les ans, au printemps, et qu'alors se faisaient des affaires d'or en maisons. On peut alors avoir pour cinquante ou soixante mille francs comptant ce qui, plus tard, vaut trois fois cette valeur, et qu'en n'ayant pas des volontés absolues pour des places déterminées il se faisait des marchés surprenants, surtout avec un Gavault dans sa manche. Gavault persiste à croire que soixante mille francs me mettraient, non pas sans dettes, mais en mesure de posséder. Ainsi, les soixante mille et les vingt-cinq [mille francs], si on pouvait y joindre vingt-cinq mille francs, sans recourir à l'emprunt, suffiraient pour le premier moment, entre mars et mai prochains.

Cinquante mille francs permettent, dans les affaires de ce genre, de faire une affaire très brillante de cent mille francs. Voici pourquoi : les entrepreneurs sont forcés de grever leurs bâtisses d'emprunts à une valeur bien inférieure à celle de leurs maisons, et, pour avoir de l'argent, ils vendent, m'a dit Surville, la partie qui reste à moitié de la valeur, en laissant l'hypothèque à payer par l'acquéreur. Or, cent dix mille francs ne sont pas une somme pour laquelle il soit difficile de se procurer du papier excellent.

Je n'ai pas encore vu *la madre*. J'ai envoyé sous enveloppe la lettre du prince H... à sa fille, en lui disant que je ne faisais que passer par Paris. Pour n'être assommé d'aucune manière, j'ai pris le parti de rester dans mon trou, à Passy, pendant deux mois, à me soigner et à travailler, car il faut que je fasse : *Martin* [*de Nantes*,] *Gendres et Belles-Mères* et la fin de *Béatrix*, et un drame pour Frédérick [Lemaître]. Tout cela me donnera bien trente mille francs, qui me débarrasseront de bien des choses.

Chère, j'ai été bien fatigué, rien que d'avoir corrigé les épreuves de ces douze feuilles; il est vrai que j'y ai mis la journée d'hier, car on était horriblement pressé de cela à l'imprimerie, et que cela fait plus d'un tiers de volume.

Comme j'ai bien agi en revenant par terre! Il y a eu d'affreux accidents dans la Baltique et dans la mer du Nord, et comme j'ai bien

fait de ne pas vouloir autre chose que de l'astrakan, car le manchon que le prince a payé, dit-il, cent dix roubles, pour sa fille, en vaut cinquante à Cologne, et il faut vous dire qu'il vaut ici cinq cents francs. On gagne beaucoup à acheter les choses dans l'endroit de la production ; même en payant les droits, on y fait d'énormes économies.

Le vin a doublé de prix en France ; il n'y a pas de récolte. Heureusement, avant mon départ, j'avais acheté de l'excellent vin blanc de Bordeaux, de celui que le sieur Borel m'a donné pour ma route, mais plus fin, plus vieux, à six sous la bouteille. On m'[en] offre vingt-cinq sous ! Jugez de ce que c'est que de faire bien ses affaires : j'ai du vin rouge, qui a coûté cent francs la pièce, dont on offre six cents francs ! Ma provision de bois est également faite. Les fruits ont manqué également ; le raisin de treille aussi. Une poire se vend dix sous. Madame de B[rugnolle] va au port ; elle a eu de beaux fruits, qui me font beaucoup de bien. Jugez si j'ai pensé à vous en les voyant !

J'ai la presque certitude, si ma pièce réussit, que mon bilan passif sera réduit à cent et quelques mille francs au mois de mars ou avril prochain, et comme j'aurai les Jardies à vendre, je serai dans une excellente position.

Meissonier voudra quelque chose comme deux mille francs, pour mon portrait. Il le ferait pour rien, mais à son aise, et, s'il le faut en un temps donné, il y aurait de l'injustice à ne pas lui remplacer ce qu'il lui faut pour sa vie domestique. David est très inquiet de moi ; il veut faire le buste colossal en marbre pour le *Salon*. Il est venu deux fois chez ma sœur.

Victor Hugo a reçu le coup le plus violent ; il est dans une profonde tristesse ; c'était sa *plus aimée* [1].

Ève [la pièce] de Gozlan, est tombée hier. O soyez belle et brillante, mon étoile, et ne tombez d'aucune manière, pas même sur vos genoux. Dumas donne un drame ces jours-ci à la Porte-Saint-Martin

Veuillez, chère comtesse, demander à madame Gerebzoff à qui je dois remettre ici le portrait qu'elle m'a donné, et le nom et l'adresse. Le général Kaiseroff est parti.

Ce qu'on a fait d'articles plaisants, de cancans et de niaiseries ici

1. La mort de sa fille, noyée à Villequier, avec son mari, peu de temps après leur mariage.

sur mon voyage, égale presque les commérages de Pétersbourg et n'ont, nous ne le savons que trop, aucune espèce de fondement. On a surtout supposé, chose infiniment flatteuse, que ma plume était nécessaire à l'Empire russe, et que je devais en rapporter des trésors pour prix de ce service. A la première personne qui m'a dit cela, j'ai répondu qu'on ne connaissait ni v[otre] grand tsar ni moi. D'autres, plus modestes, ont dit que j'avais fait la conquête d'une princesse, qu'on m'a nommée, et qui veut m'épouser; passion malheureuse, à la Liszt, ce dont je me suis trouvé très honoré, vu qu'on suppose que Mon Épaisseur est en état de donner des éblouissements à des princesses !

Il s'ensuit que la célébrité, chère, est une triste chose, qu'on ne peut enjamber la mer du Nord pour se rafraîchir la cervelle sans qu'on en glose. On a bien dit à Bruxelles, pendant que j'y étais, que j'épousais mademoiselle de Mérian, de Bâle, qui a quarante ans et quatre-vingt-dix millions et l'embonpoint de ses millions. Un journaliste a dit qu'elle était éprise de moi ; si je m'étais promené au bras d'une femme, on aurait dit que c'était elle !

Comme tout cela fait aimer la solitude ! Que ne dira-t-on pas quand on me verra de retour, travaillant comme par le passé, ni plus ni moins riche, et content. Aussi Gavault ne voudrait-il pas, comme je vous le disais, aucun changement dans la finance avant le 1er d'avril ou de mai. Vous comprenez.

Voici une longue lettre, mais combien de choses n'avais-je pas à vous y dire et, néanmoins, je n'ai pas encore parlé de vous ni de ce qui me plairait le plus à vous dire ; mais j'ai obéi dans tout ceci à tant de recommandations de vous, que vous verrez dans cette obéissance absolue les preuves de cette amitié sincère et de cette tendresse à toute épreuve que j'ai pour vous depuis tant d'années. J'espère que ma Line a soigné sa santé, qu'elle s'est adonnée, par distraction, à toutes ses affaires et même qu'elle aura fumé ses cigarettes. Je ne vis, je ne pense et je ne respire que dans un seul but, que mes yeux ne quittent point. Vous seule, au monde, vous savez où est ma vie, quels sont les parfums que je respire ; quand je suis tendu sur l'espace, comme le savant sur les profondeurs de son problème ; quelle voix j'écoute ; quelle figure me fascine ; quelle âme est mon asile ; ce que personne ne sait !

Il y a une mélancolie que je ne connaissais pas encore : c'est celle du cher m[inou] ; vous ne sauriez imaginer, et je ne saurais vous peindre ce qu'est cette maladie de l'âme. J'étais comme Beethoven sourd, comme Raphaël aveugle, comme Napoléon sans soldats à la Bérésina ; hors de mon milieu, de ma vie, de la douce habitude de mon cœur et de ma pensée. Ni Vienne, ni Genève, ni Neuchâtel ne présentaient cette constante expression des sentiments, cette longue adoration, ces heures de causerie. Ah ! vous m'avez demandé si je resterais un an ainsi à W[ierzchownia] !... Eh ! mon Dieu, des années, surtout si ma Liline permet trois *vociférations* par mois. Sachez, mon ange aimé, que si je mourais demain par accident, ou par une de ces fatalités qui tombent sur les gens heureux, que j'ai eu toute une vie, sans comparaison avec les réalités passées et les rêves de la jeunesse. J'ai surtout, comme vous aujourd'hui, j'en suis sûr, la certitude que toute la vie peut être ainsi, sans mécomptes, sans ces cruels moments que le soupçon a faits si orageux et qui m'ont tant chagriné, et qui, parfois, rembrunissent le souvenir. A ce sujet, n'aie aucune crainte, ma chère idole ; il n'y aura rien qui puisse justifier un froncement de *ton* beau front. Vous ne savez pas ce que le ciel a mis de fatal dans ce nom qui vous agitait. Je vous raconterai cela dans une prochaine lettre, à mon retour du Havre.

Mon Dieu, me retrouver ici, dans ce cabinet, après vous avoir vue, et, pendant deux mois, m'y retrouver avec les mêmes idées qu'avant mon départ, avec le même désir, la même soif ! Dans une semaine, je ferais les mêmes courses avec le même foyer au cœur ; je voudrais diminuer le fardeau de ma dette avec la même ardeur... Et cependant je vous ai vue ! Votre voix est encore dans les spirales de mon oreille ; elle y habite ! Et la distance, que maintenant je connais, a étendu ses formidables barrières. Oh ! chère, la Russie est un bien beau pays !

Vous savez tout ce que peut penser votre pauvre ami, ici ; tout ce qu'il vous envoie de vœux ! De quelles tendresses prévoyantes il vous entoure ! de quelles caressantes idées il voudrait vous voir vivre ! Ne négligez rien pour votre bonheur matériel, car je ne crois pas que jamais le bonheur ait eu de plus délicieuses formes, de plus vastes certitudes, d'avenir plus fleuri que celui de l'Ève triom-

phante ! Anna va bien, n'est-ce pas ? Lirette ne se dessèche pas trop en sachant ses intérêts entre les mains de celui qui sera son souverain. Enfin, aucun de vous ne doutera des affections qui lui appartiennent dans un cœur bien éprouvé, mais qui, certainement, est tout à toi. Ne sois pas chagrine par trop, ma chère *femme*; dans quelques mois il y aura bien des choses de faites, et peut-être serais-je en route ! Mille baisers à mon m[inou]. Oh ! une lettre ! une lettre ! beaucoup de lettres !

Je risque de vous envoyer pour enveloppe la copie de ma lettre à l'abbé Églée, pour Lirette, et je me sers de la voie du directeur [des postes] de Tilsitt, afin d'en éprouver la bonté. Vous me direz si cette lettre vous est parvenue, de Tilsitt chez vous, sans passer par la poste russe.

L

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], lundi 20 novembre [1843].

J'ai les affaires de Lirette. Mon *journal* va depuis la première lettre que vous avez reçue, je l'espère, de moi, de Paris. Mais je ne puis vous envoyer ce qui concerne Lirette et mon *journal* que par la voie qu'a prise ma première lettre, si volumineuse, de Paris, et je ne puis vous les expédier qu'après avoir su si vous aviez reçu, et comment, cette première lettre.

Aujourd'hui, malgré vos recommandations, chère comtesse, je suis obligé de vous écrire ce mot à la hâte, et de ne vous écrire qu'un mot. Voici pourquoi : par prudence, ici, j'ai dit à Janisset de remettre ou [de] faire remettre la bague à mademoiselle Henriette Borel. Ainsi vous saurez que la petite boîte de Janisset à Lirette est pour vous.

Depuis deux jours je porte ma bague, absolument pareille [à la vôtre] ; elle est ravissante. Seulement, on a oublié à l'intérieur les deux dates : 1833-1843, que j'avais dit d'y graver. Mais, plus tard, cela se réparera.

Contrairement à ce que vous lirez plus tard dans le *journal* que je vous enverrai, ma tête a redoublé de douleur. Samedi dernier, dînant chez ma sœur, le docteur Na[cquart] m'a vu très mal en entrant. La contrariété que m'a donnée la lecture du journal dont je vous parle dans mon *journal* à la date de ce jour [1], m'a frappé à la tête, et j'ai cru succomber. Le docteur a insisté pour que le lendemain même je misse des sangsues, et, hier dimanche, je me les suis appliquées. Il a recommandé deux applications à cinq jours de distance. Celles d'hier ont dégagé déjà la tête et j'en mettrai d'autres vendredi prochain. Tout cela retarde mes travaux, et jamais le travail n'a été plus nécessaire.

Ainsi, dites à Lirette qu'elle va recevoir l'arrêt de sa destinée. Il est sur mon bureau, avec le paquet de mon *journal*. J'attends un mot de vous pour tout expédier. Je continue mon *journal* comme si je n'avais pas écrit cette lettre-ci; vous y trouverez à la date du 20 : *écrit à la comtesse, à cause de l'envoi de Janisset.*

J'ai reçu hier soir une lettre de Loulou, datée d'un château d'Autriche, et je ne puis malheureusement vous l'envoyer ; elle est trop décolletée, à un certain endroit. Elle me remercie de la dédicace [2]. C'est très vieille fille, d'ailleurs.

Savez-vous que je déjeune à midi, en souvenir de Saint-Pétersbourg, et, qu'en faisant le thé, il y a des réminiscences constantes de Lirette, d'Anna et de la comtesse cosaque ? Je ne vois pas, une fois, de fromage de Brie sans dire : « Oh ! pourquoi n'en a-t-elle pas de semblable ! » Et la bonne montagnarde [3] offre d'aller vous en porter, ainsi que des fruits et du raisin.

A Saint-Pétersbourg, je ne vivais guère ici, et ici, tout est souvenir et allusion à Saint-Pétersbourg ! Ces deux mois sont comme un songe pour un pauvre écrivain, qui a repris sa chaîne de misère, ses travaux, etc. Si vous saviez quelle est sur mon âme la puissance des souvenirs matériels, comme le tapis à carreaux, les malachites, le canif, etc., vous connaîtriez l'espèce de bonheur qu'on peut avoir dans les ténèbres

1. Balzac n'en parle, dans son *journal*, qu'à la date du 15 novembre. (Voir plus loin, à cette date.)

2. La comtesse Louise Thurheïm, à qui Balzac venait de dédier *Une double Famille*, dans *la Comédie Humaine*.

3. Madame de Brugnolle.

du cœur appelées l'absence. Voir si la bague allait bien au quatrième doigt de votre gant m'a fait venir des larmes aux yeux, chez Janisset. Aussi, comprendrez-vous que la vue de la sonnette me soit importune ! Aussi, ai-je donné l'œuf à ma mère !

Voilà une de mes occupations : prendre le guide de l'étranger à Pétersbourg, déplier la carte, regarder le quai de la Cour, puis aller à la gravure qui représente ce quai, où se trouve *ce pont* devant la Galerie de l'Hermitage !

On a trouvé l'empereur de Russie magnifiquement beau. Ma sœur en est folle, et dit qu'un si bel homme est une chimère.

Allons, adieu. Je dois sortir, malgré mon lendemain de sangsues, pour aller mettre moi-même cette lettre à la poste, à Paris, et aussi changer mon alliance qui me serre un peu trop le doigt ; et jamais chose ne fut si douce. Il ne faut pas que, matériellement, elle gêne.

Cette lettre a l'étrenne des cachets. *Lididda*, le mot hébreu, est le fameux mot du *Cantique des Cantiques* ; il signifie également : *du bien-aimé*, — *à la bien-aimée*, — *de la bien-aimée*, — *le bien-aimé*, — *la bien-aimée*, et même, m'a dit Cahen, les deux ensemble, tant est riche cette magnifique langue orientale. Mais, m'a-t-il dit, les mots : chéri, — idolâtré, — bien-aimée, — amant, — amante, enfin tous les mots tendres de toutes les langues modernes ne peuvent donner une idée de ce mot sublime et primitif : *Lididda*, qui enferme les idées de paternité, — de maternité, — de filialité, — d'amour, — de suavité divine, — de paradis, — de volupté céleste, — etc. Il m'a dit (et pour un rabbin, précepteur des enfants de Rothschild, c'est beau) : « C'est le seul legs du Paradis terrestre aux enfants d'Adam. Ève l'a retenu. Je suis [le] seul qui ait eu cette idée. »

Eva est, en hébreu, sur l'une des faces de votre cachet. Ainsi, à nous deux, nous avons le nom de la première femme, et le seul modificatif qu'elle mérite, et qui est inénarrable dans les langages modernes.

Primitivement, les bagues ne m'avaient pas plu ; mais tout le monde a trouvé la mienne un bijou, une charmante chose d'orfèvrerie. J'attendrai votre opinion pour en avoir une. Ainsi soit-il, *in æternum*.

Ceci, chère È[ve], ce ne sont pas des futilités, et vous en serez

convaincue dans quelques jours, en ayant au doigt ce que j'ai au mien. Aussi, ma jouissance ne sera complète que quand je saurai qu'en regardant mon hyacinthe entre deux émeraudes, la chère cosaque en fait autant.

Donc, résumons-nous. Que Lirette saute de joie, comme les collines du roi David; elle va recevoir ce qui est l'objet de ses vœux. Soyez non moins joyeuse, car vous êtes l'unique pensée de votre H[onoré], qui envoie mille tendresses à son m[inou]. Soignez-vous bien ; finissez-en d'une façon ou de l'autre avec la justice, et retournez à vos moutons de l'Ukraine. Dites à ma chère petite Anna qu'elle a dans mon cœur sa part, et une affection inaltérable à toute épreuve. Enfin, chère comtesse, en voyant le serpent qui se mord la queue dans la bague, pensez à en avoir la prudence. J'ai tant de sentiments au cœur, pour vous, que je vous laisse deviner toutes les expressions fleuries dont ils pourraient être vêtus, à l'exception de ce profond respect que l'on a pour ce que nous mettons au-dessus de tout, et que j'ai pour une âme aussi religieuse, aussi délicate, aussi douce, aussi tendrement amie que l'est la vôtre, la plus *consœur* qu'homme ait pu désirer pour compagne vers le ciel !

LII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], 3-5 décembre [1843].

3 décembre.

Je n'ai pas encore reçu de vous, chère, la lettre par laquelle vous devez me dire si vous avez eu, et de quelle manière, le premier paquet que je vous ai envoyé de Paris. Je ne puis donc pas vous envoyer par cette voie la suite de mon *journal* et les affaires de Lirette. Ce qui concerne Lirette exige surtout une voie sûre. Mais j'éprouve en ce moment, si cruellement, les chagrins de ne pas avoir de nouvelles de ce qu'on aime (je n'ai eu encore qu'une lettre de vous), que je vous écris encore cette lettre en dehors du *journal*.

D'ailleurs, depuis celle que je vous ai écrite pour vous annoncer la petite boîte à l'adresse de mademoiselle Borel, je vous ai écrit quelques lignes tout au plus par jour, car j'ai été sous la main d'Esculape-Nacquart. Il m'a fallu mettre deux fois des sangsues et me purger deux fois. Toute cette cure a pris du temps, et je ne suis vraiment bien que de ce matin. Maintenant, tous les symptômes et toutes les douleurs ont cessé; *je ne me suis jamais mieux porté*, et j'ai perdu des années. J'ai, je crois, le même avantage que vous possédez à un si haut degré, de mettre dix années dans votre talon, pour me servir d'une expression populaire, due à Ninon. Cette nouvelle vous fera plaisir, et j'ai, de plus, à vous parler de choses qui peuvent très bien passer par le grand chemin de la poste, tandis que le *journal* garde les secrets du cœur et vous dira les impressions les plus fugitives de l'âme de celui qui s'honore d'être un de vos mougiks.

Il a donc fallu tout un mois pour recouvrer la santé, débarrasser le cerveau de son inflammation toute extérieure et reprendre les habitudes studieuses, car, de ce matin, je me suis levé à cinq heures et demie; demain, je me lèverai à cinq heures, et après-demain à quatre, jusqu'à ce que je puisse me lever régulièrement à deux heures et demie. Il est vrai que ce temps n'a pas été tout à fait perdu. Il a fallu dix séances d'un jour à David, et aujourd'hui, chère mi[nette], je [lui] donne la dernière séance. Le buste est fini, et il y a convocation de quelques amis pour voir ce que vous ne verrez pas, ce qui n'a qu'un jour d'existence, à savoir : la glaise, au moment où elle porte l'empreinte du dernier travail de l'artiste, ce glorieux et léger faire, cette vie, que l'opération du moulage détruit et que l'artiste doit refaire, Dieu sait s'il le peut, pour le marbre, quand le praticien le lui livre. Mais j'ai promis à David de poser quelques séances pour le marbre. Comme j'espère vous envoyer un plâtre à Saint-Pétersbourg, que vous laisserez à Anna, je ne vous dis rien de cette grande œuvre, que David et quelques autres croient ce qu'il a fait de mieux, *vu la beauté de l'original, sous le rapport de l'expression et des qualités purement symptômatiques relatives à l'écrivain*, termes que vous ne contesterez probablement pas.

Ceci entraînera pour votre salon un piédestal en malachite dont je vous écrirai plus tard les dimensions. Un autre sculpteur en fera les

ornements, et David fera en bronze les médaillons de mes deux nièces, de ma sœur, de ma mère, et d'une autre personne que vous voyez souvent dans la glace, pour orner les quatre faces du piédestal. Aux quatre coins *Séraphita*, *la belle Impéria*, *la grande Nanon*, et *madame de Beauséant*.

Pardonnez-moi cette bouffée de vanité. Je ne m'y laisse aller que pour que le souffle en aille jusqu'à vous. Ma sœur a dit, en voyant les quinze ou seize bustes de grands hommes faits par David : « Allons, je vois qu'Honoré n'est pas le plus mal ». Et, en effet, vous serez stupéfaite en voyant la tête olympienne que David a su tirer de ma grosse face de boule-dogue.

Arrivons au champ de bataille et aux intérêts.

J'ai vu Frédérick avant-hier, au théâtre, et il va falloir livrer un combat terrible. Il s'agit de mon drame en cinq actes que je veux faire jouer à la Porte-Saint-Martin. Oh! chère, à part une nouvelle, intitulée : *Ce qui plaît aux Parisiennes*, que je dois faire pour remettre deux mille francs entre les mains de la montagnarde, pour assurer la vie du ménage pendant trois mois; à part *Gendres et Belles-mères* et *les Ambitieux de Province*, deux romans qui font ensemble cinq volumes, et qui sont indispensables pour avoir au moins neuf mille francs sur les douze mille cinq cents à payer en janvier et qui ne sont pas moins indispensables pour exploiter *la grrrrande* COMÉDIE HUMAINE, laquelle ne signifie rien tant que les volumes ne se suivront point, au dire de mes éditeurs (le public ayant manifesté la plus violente antipathie pour *les lacunes*), il faut me livrer corps et âme, nuit et jour, au drame en cinq actes[1] !

N'ai-je pas eu raison de faire auparavant fourbir mes armes par Esculape-Nacquart? J'ai deux mois pour faire tout cela! Deux mois pour recommencer le métier que j'ai fait à Lagny, cinq volumes et un drame! Et il faut que le drame réussisse! Et il faut que les cinq volumes soient ce que j'aurai fait de meilleur! *Gendres et Belles-mères* ira dans l'*Illustration* et *les Ambitieux de Province* dans les *Débats*, pour qu'à Saint-Pétersbourg une femme puisse lire *ces pages délicieuses*, où l'auteur aura fait tous ses efforts afin de faire

1. Ces deux ouvrages ne furent pas écrits. Le premier devait terminer le tome IV de *la Comédie Humaine*, où il fut remplacé par *Modeste Mignon*, et le second, le tome VII, où il fut remplacé par *le Lys dans la Vallée*.

croire qu'il a l'esprit libre, le cœur sans soucis, et la tête pleine de.... d'observations sur le cœur humain!

5 décembre.

Je n'ai pu vous écrire hier, car j'ai eu des affaires à Paris pendant toute la journée. J'ai marché beaucoup afin de me fatiguer, de manière à pouvoir dormir après mon dîner et me réveiller à cinq heures du matin. Il s'ensuit que je me suis tant fatigué que j'ai dormi jusqu'à huit heures du matin : douze heures! Je vais sortir encore pour mettre cette lettre à la poste.

Voilà ce que je voulais vous dire, relativement à la Porte-Saint-Martin, afin de vous initier un peu à ces infernales tortures de la vie de l'auteur.

Les directeurs de la Porte-Saint-Martin sont des fripons, couverts de la peau d'honnête homme, des Gosselin, qui restent dans les termes de la loi, mais qui vous dépouillent très bien. Ils s'appellent Cogniard et sont auteurs. Sue et Goubaux ont fait une pièce intitulée *les Mystères de Paris*, et, comme ils connaissent les Cogniard, ils ont fait un marché avec dédit pour être représentés, au plus tard, le 15 janvier prochain. S'ils ne sont pas joués le 15, ils empochent le dédit et retirent leur pièce. La pièce est en répétition depuis dix-huit mois.

Les Cogniard ont fait une pièce, intitulée *Revue*, qui est sur le point d'être jouée. Or, il faut vous dire qu'ils ont fait une pièce du même genre, une *Revue*, qui a eu deux cents représentations. Ils espèrent avoir deux fois le même hasard. Si leur *Revue* réussit, ils joueront Sue et feront tomber sa pièce pour ramasser leurs recettes avec leur *Revue*.

Frédérick qui joue le rôle du notaire Ferrand dans la pièce de Sue, sait à quoi s'en tenir. Il croit que la *Revue* des Cogniard n'aura pas de succès, et que *les Mystères* [*de Paris*] tomberont, et il m'a dit : *Faites promptement votre pièce*, ce qui veut dire : *Mon rôle ne me convient pas ; si la* REVUE *va mal, je me charge des* MYSTÈRES [DE PARIS].

Voilà le théâtre, chère vie. Tous ces coups de Jarnac, aujourd'hui [pouvant tourner] pour moi, peuvent être dirigés contre moi.

Qu'est-ce que la diplomatie, comparée à nos affaires, à ce qui se passe derrière le rideau d'un théâtre?

Jeudi matin, 7 décembre, je commence. N'est-ce pas vous dire que j'entre dans une espèce d'enfer. Si la *Revue* ou si *les Mystères* réussissent, me voilà reculé de cinq mois. Pour être joué en mars, il faut que les deux pièces tombent, ou ne fassent pas d'argent.

Adieu, chère. J'attends toujours un mot de vous pour vous expédier mon *journal* et les affaires de Lirette. En attendant, je vous envoie les mille pensées de mon cœur et les plus ardentes espérances de l'auteur, comme celles du pauvre animal de l'Ukraine, qui vous baise les mains et le minou, quoiqu'à une effroyable distance.

Mille tendres hommages bien affectueux à notre petite comtesse *des Hermines*, et mes amitiés à Sainte-Lirette. A mon travail, vous reconnaîtrez l'amour de votre Noré.

LIII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy, dimanche] 12 novembre-mercredi 13 décembre [1843].

[12 novembre].

Me voici revenu du Havre; j'ai ma malle, mais les infâmes Riva m'ont fait cinquante francs de frais à Pétersbourg. A mon grand étonnement, au lieu de quinze francs que m'avait annoncés Valade, qui m'a envoyé là, comme vous savez, j'ai eu soixante francs à payer. Mon voyage est de quatre-vingts francs; ma malle n'aurait pas coûté quarante francs de surcharge de bagage. Ce n'est pas les banquiers, c'est le conseil qui se conduit mal. Il n'épargne pas ses nationaux; c'est à faire croire qu'il a des intérêts chez les Riva. Ce voyage ne m'a pas calmé la tête; les douleurs sont les mêmes.

Tout, ma chérie, est arrivé en bon état. Gavault a ses serre-papiers. Les miens ornent mon cabinet. Le drap de ma bonne Liline

a remplacé sur ma table le châle que j'avais acheté à ma sœur, et il me plaît non seulement mieux à l'âme, mais aussi aux yeux.

J'ai trouvé la lettre du vicaire-général, où sont écrites les destinées de Lirette.

J'ai, pendant l'aller et le retour du Havre, été aux prises avec une pensée unique : « Quand aurais-je des nouvelles de chez moi, de ma femme ? etc. »

Je me figurais tout ce qui devait se passer à chaque heure, et, en regardant les étoiles, je me gourmandais de ne pas avoir pensé à cette vulgaire communion des amants, qui regardent ensemble, quand le ciel est pur, une même constellation, à une heure déterminée.

J'ai dîné aujourd'hui chez Gavault. [J'ai] causé de mes affaires. Je suis revenu me coucher à minuit. Tout cela, ma belle minette, était hier, car je vous écris, sous cette date, avant mon déjeuner. Je suis arrivé du Havre, le 10, à onze heures et demie du soir. Je n'ai pas encore repris mes habitudes; je ne peux pas me figurer que je suis à Passy; je vais à ma fenêtre comme si je devais voir la nappe de la Neva et la forteresse !

13 [novembre].

Je suis allé poser chez David, pour mon buste colossal en marbre. David veut faire une belle chose. J'ai trouvé à mon retour la lettre de l'abbé Églée, où sont les destinées de Lirette. Je lui écris un petit mot et tout cela sera joint à ce paquet. J'irai demain voir l'abbé Églée et le remercier. Chose étrange, l'inflammation de mon arachnoïde a tellement diminué d'intensité que je ne sens plus de douleurs. Il est vrai que madame de B[rugnolle] m'a mis à un régime de trois livres d'excellent raisin de Fontainebleau et de six poires exquises par jour, et que *les fruits* ont porté *leurs fruits*. Meissonier est malade; Hetzel va négocier l'affaire du petit portrait flamand.

Je t'aime comme un fou ! On s'est trompé pour les bagues; mais, telles qu'elles sont, peut-être celle de *ma cosaque* lui plairait-elle, et je te l'envoie, sous le nom de mademoiselle Henriette Borel; c'est à Lirette que le petit paquet sera remis. J'ai résisté, chez

Janisset, au plaisir d'envoyer à notre chère petite Anna une délicieuse *châtelaine*, en pensant que vous m'avez dit qu'il ne fallait pas s'endetter, mais payer ses dettes, comme si je n'avais pas une dette à payer à la gentille Anna. Comme elle serait heureuse de cette *châtelaine* pour tenir sa montre et sa clef!...

14 novembre.

Oh! mon amour chéri, je rentre de poser chez David, et madame de B[rugnolle] me dit : « Que me donnez-vous si je vous cause le plus grand plaisir que vous puissiez avoir? » Je réponds : « Il y a une lettre! » et je vois la lettre sur ma table! Oh! comme j'ai baisé l'enveloppe! Et quelle bonne lettre! Oh! comme l'interruption m'a effrayé! Mais cette crise, si elle est purement bilieuse, ne sera qu'excellente. Comme ma Line a eu de l'esprit de calculer quand je devais être à Passy, et quelle divine intuition que de tomber juste! Tu verras, mon ange adoré, que je m'occupais de Lirette pendant que tu me le disais, et que même tout est fini. Il ne faut pas penser aux Sœurs de Charité. Quel bonheur pour elle qu'il y ait un ordre plus distingué. Le bon Églée m'a dit : « J'ai grand peur qu'on ne la fourre à l'éducation, et, si elle aime mieux soigner les malades? » Je me suis mis à rire, en affirmant que tout était bon à Lirette; mais il faudra bien la protéger, *et qu'elle garde sa fortune à donner*, si elle veut rester à Paris.

J'ai lu la chère écriture une fois avant de dîner, puis une seconde fois dans mon lit, et, j'ai dormi dessus, ô chère aimée!

Il m'est si douloureux de t'envoyer une bague sans envoyer un souvenir à cette chère petite qui, dis-tu, se dégèle pour moi, que je joindrai une bagatelle pour elle à la petite boîte où sera la bague. J'aime tant ta fille! Baise-la au front pour moi.

Quant à l'*individu* des lettres *rzewuskiennes*, David n'a fait en buste que : Gœthe, Shelling, Tieck, Rauch, Arago, Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Lamennais, Béranger, Cuvier, Cooper, Humboldt; je suis le quatorzième; il a refusé de faire Talleyrand, Louis-Philippe, le roi de Prusse, le roi de Bavière, etc.; il veut que dans notre salon, il y ait un chef-d'œuvre, et il y consacre toute sa puissance. Il aura autant de séances qu'il [en] voudra. Depuis six mois

tout s'est rapetissé dans la littérature, et l'*individu* a grandi, et il veut reparaître par quelque chose de très grand.

Ma cosaque apprendra avec la plus profonde amertume que *nous* ne devons rien à Passy, mais aussi nous n'avons rien. Pas un liard de dû, mais il faut travailler pour donner cinq cents francs à madame de B[rugnolle], qui n'a rien à mettre, et quinze cents pour notre dépense [ici] de trois mois, et, sept cent cinquante francs pour les dégagements de février! En tout, deux mille sept cent cinquante francs, sans compter les douze mille cinq cents francs de janvier. Et ma femme parle de travailler tout doucement! Est-ce possible? Et *la Comédie Humaine* dont le tome VII a quinze feuilles et qui en veut quinze autres! Et le tome IV à qui il manque quinze feuilles[1]! Non, je vais m'exterminer pendant décembre, janvier et février; puis, au mois de mars, autre voyage de distraction.

Jamais lettre ne fit plus grand bien à un amoureux, à un amant! A la lettre, je ne souffre plus de la tête, et je crois que je ne mettrai point de sangsues, si le mieux continue.

Quel plaisir d'assister à la vie de son idole, comme je le fais en relisant ces pages bénies!

Pauvre enfant! Maintenant, qu'il n'est plus, on le pleure! Son oraison funèbre a remis sous les baisers du père le cher minou chéri! Oh! minette, vous avez de la parfumerie, mais moi!... Madame de B[rugnolle] a été enchantée de ne pas avoir perdu son argent. Gardez le vernis pour Wierzch[ownia]. Mais, hélas! les imprimeurs avaient envoyé les manuscrits avec les épreuves, et Timirazeff aura gardé cela. *Bene dit.*

Si tu désapprouves que nous allions au-devant de Lirette, dis-le. Nous n'irons la chercher qu'aux diligences, en convenant qu'elle ne viendra que par celle de la rue Notre-Dame-des-Victoires.

Madame, ne négligez aucun des pères conscrits du conseil de l'Empire! Le bruit court ici que je réfute Custine, et que je suis revenu avec une charge de roubles-argent. Je ne déments que les roubles, et vous savez le reste! Après tout, les commérages nous

1. C'est-à-dire le tome IV des *Scènes de la Vie privée* et le tome III des *Scènes de la Vie de province* (tomes IV et VII de *la Comédie Humaine*).

auront plus servi que desservi. On sait que vous êtes *mon amie,* et rien que mon amie, et peut-être ne voudra-t-on pas qu'il y ait à la connaissance d'un homme comme moi un procès pareil, s'il était perdu, car *la raison de paraître un grand empire* est la raison d'État.

A demain, chère; il faut que je sorte.

15 [novembre].

Le courage et la fermeté me reviennent, à mesure que les douleurs arachnitiques se calment. J'ai donné le bon à tirer de douze feuilles du tome II des *Scènes de la Vie parisienne* (tome X de *la Comédie Humaine*), après les avoir lues et corrigées deux fois. C'est mon premier travail.

Oh, mes journaux arrivent et contiennent la foudroyante nouvelle que voici : on annonce la publication prochaine d'un ukase par lequel il sera ordonné aux catholiques des provinces polonaises d'embrasser la religion grecque ou de quitter le pays, dans le délai qui s'écoulera entre la publication de l'ukase à l'année 1845. Le délai expiré, les biens des réfractaires seront confisqués. Cette mesure sera appliquée au royaume de Pologne. Hélas, Louis XIV a fait cela pour les protestants. Les pays protestants ne se sont point armés pour défendre leurs coreligionnaires, et ce précédent permet tout à la religion grecque contre la religion catholique. J'étais prophète en vous annonçant cette mesure il y a deux mois. « Qui veut la fin veut les moyens, » vous disai-je. La politique de l'empereur grec est celle de Louis XIV catholique. *Si non è vero, è bene trovato.*

Voici la dernière fois que je vous écris à cœur ouvert. Or, dans cette expectative, votre meilleure conduite serait celle-ci : si vous perdez la question d'usufruit, de vous faire donner la septième part, en argent, par une hypothèque de la banque sur les biens de feu le comte ; c'est une excellente chose, dans les intérêts de votre fille et de vous. Vendez vos terres, réalisez tout ce que vous pourrez et mettez-le dans les fonds français, en y joignant le plus de revenus possible. Si vous gagnez, revenez dans vos terres, et voyez l'affaire de la forêt; réalisez, économisez, faites tout en prévision de cet ukase. Mais, surtout, ne tardez pas. Dès à présent, pensez à envoyer

ici tout ce que vous pourrez capitaliser et faites l'emprunt sur P[aulowska].

Soyez prudente surtout ! Ne parlez plus, ne vous plaignez plus; agissez, sans vous mettre en peine du *qu'en dira-t-on.*

Par prudence, je ne vous enverrai ce paquet que quand je saurai que vous avez reçu le premier par la voie que j'ai prise, et qu'il vous a été remis fidèlement à vous-même.

Je suis bien troublé. Je vous laisse pour aller poser chez David.

16 [novembre].

Je vais tout à fait bien. Chérie, ayez de la tête; soyez supérieure aux circonstances qui s'apprêtent, et sachez toujours que vous avez en moi un appui qui ne vous manquera jamais, et que la certitude de l'affection de ton Noré te donne la force et l'énergie que la certitude de celle d'Ève m'a communiquées pendant dix ans.

J'ai lu l'*Espion*, de Cooper, et c'est avec cette figure-là que je vais faire mon drame.

Je viens de relire votre bonne lettre, mon ange, et je frémis de tout ce qui te reste à faire pour tes intérêts dans le procès, après le procès, et surtout en Ukraine. Oh ! oui, toi seule es juge de l'opportunité de notre entrevue, où et quand. Aussi, vais-je faire faire les deux alliances; je porterai la mienne, quoique ce soit défier la fortune, il est si doux de se sentir unis figurativement, que je n'y résiste plus. Je vais chez Janisset. A demain.

17 [novembre].

Je ne fais que me soigner pour pouvoir travailler avec ardeur. Je me lève à dix heures et me couche à dix heures; je flâne, je me prépare à donner l'assaut au drame et aux deux romans. Tout décembre ne sera que nuits passées [à travailler]. Cher amour, donne à Lirette les deux livres de thé que je n'ai pas prises, car j'en ai fait des libéralités nécessaires. Lirette ne l'entrera qu'en disant que c'est *le reste de sa provision*, et elle payera le droit, qui est peu de chose.

Je suis enchanté de mon drame pour Frédérick [Lemaître]. Je n'ai pas mis le pied en ville depuis mon arrivée, excepté mes séances chez

David. J'y vais tout à l'heure. J'y reste jusqu'à quatre heures, je reviens dîner et je me couche. Quel bonheur de pouvoir parler de toi avec la montagnarde, qui voudrait avoir des pantalons pour tuer tous les ennemis de *ma médaille !* Ma nièce a approuvé l'échange [du tapis].

18 [novembre].

Je dîne chez ma sœur aujourd'hui ; je me suis levé à dix heures ; j'ai dormi douze heures après avoir relu Cooper. Il est deux heures, il faut s'habiller et m'en aller chez Rothschild prendre des informations sur les finances de l'Autriche, voir Janisset pour savoir quand peuvent partir les bagues, car il y en aura deux maintenant. A demain dimanche, et mille baisers, chérie.

19 [novembre].

[J'ai] mis quinze sangsues, car le docteur m'a trouvé plus mal, et j'étais hier de l'avis du docteur.

20 [novembre].

Je t'ai écrit, car Janisset envoie la bague, et tu auras une lettre à cette date de lundi, bien avant ce journal ; les raisons sont données dans la lettre que j'ai mise aujourd'hui moi-même à la poste [1] ; mais Janisset m'a dit qu'il aurait le temps de faire graver : 1833-1843 à l'intérieur de ta bague.

Mardi 21 [novembre].

Je vais un peu mieux ; mais il faudra recommencer les sangsues vendredi prochain, car, de temps en temps, l'inflammation reprend ; mais il n'y a rien de dangereux. Je vais poser chez David, et dîner chez Hetzel.

Mercredi 22 [novembre].

Je suis d'une tristesse mortelle. L'ukase paraît certain ; *le Charivari* en *plaisante* ce matin. Mais il y a des noms fatidiques : A Constance,

1. Voir les lettres précédentes.

Victoire! ai-je répété. J'ai donné l'alliance à graver afin de l'envoyer par ce paquet-ci.

Je viens de relire ce qu'une main adorée a écrit sur mon portefeuille et j'ai été frappé de la coïncidence de ce qui y est écrit pour les heures de chagrin, et du mouvement qui me l'a fait prendre pour relire ce que j'avais déjà lu en voyage. J'éprouve en ce moment une de ces tempêtes intérieures, comme j'en ai vu à ma Line, et je souffre sans savoir d'où, ni comment, ni pourquoi. C'est mercredi, 22 novembre, et peut-être souffres-tu comme moi. Il est une heure.

Il n'y a rien de plus touchant que ces lignes écrites par toi le 3 octobre ; elles contiennent comme un baume, et j'y respire l'espérance et le bonheur. L'amour qui peut écrire cela est plus beau que le génie!

Le drame que je vais faire pour Frédérick [Lemaître] aura pour base le rôle de l'espion, dans le roman de Cooper; il s'adapte à merveille au talent de l'acteur, qui veut des métamorphoses, et il y a là matière à sentiments patriotiques qui manquent rarement leur effet sur le public. Mais le danger est dans l'intrigue secondaire, sur laquelle il faut attacher le rôle de l'espion. Voilà ce qui va m'occuper spécialement, avec un article pour Hetzel, et le grand roman pour un journal quelconque. Je m'y mettrai après les séances de David et les sangsues de vendredi. David tient à faire un chef-d'œuvre, et ça en prend la tournure. Jamais salon n'aura eu plus bel ornement.

Ce que j'ai effacé ici avait rapport à une commission que ma sœur me donnait pour avoir quelque chose de Pétersbourg, et à laquelle elle a renoncé.

Depuis que j'ai écrit ces quelques lignes, je suis resté seul dans mon cabinet, et je me suis promené dans mon jardinet. J'ai beaucoup pensé à nous ; j'ai retrouvé quelque puissance d'imagination. Cette *relecture* des lignes écrites sur mon portefeuille m'a restauré l'âme, et j'ai ressaisi la faculté de concevoir, de lutter, de faire ! On se retrempe aux sources de la vie, et tu es ma vie, ô mon cher amour ! Allons, encore quelques mois de lutte, de part et d'autre, et nous aurons une douce et belle vie.

A demain, mon cher trésor, car il est cinq heures du soir. Tu dînes à cette heure, et, pauvre Liline, tu n'as plus mes plaisanteries pour assaisonner cette effroyable chère !

29 novembre.

J'ai mis les sangsues et je me suis purgé deux jours de suite. Je n'ai pu t'écrire, je n'ai pas encore recouvré l'appétit, mais je ne me ressemble plus à moi-même, tant mon masque a changé. Tout ce qu'a fait M. Nacquart était d'une absolue nécessité.

3 et 5 décembre.

[A chacune de ces deux dates], je t'ai écrit par la voie ordinaire une lettre qui me dispense de répéter ici les détails que j'y donne [1].

6 décembre.

Mon inquiétude est au comble de ne pas avoir de nouvelles, et je vais aujourd'hui chez madame K[isseleff], qui m'a fait savoir, par une lettre chez Souverain, qu'elle désirait me voir et me parler. Elle est allée à Varsovie. Sa lettre est du 16 novembre, et je ne l'ai eue qu'hier, après avoir mis à la poste ma lettre pour toi.

7 décembre.

Oh ! ma chérie, ma visite chez madame K[isseleff] a mis à nu la plaie que je soupçonnais. L'ukase dont je vous parle a été présenté en conseil, et, s'il ne paraît pas, c'est que tous les serviteurs se sont récriés contre la volonté du maître. Mais ce n'est que retardé. Cette mesure aura lieu. Madame K[isseleff] m'a dit avec une joie ineffable qu'elle avait réalisé toute sa fortune, et que, désormais, elle se moquait de *Croquemitaine*. Elle va rester ici le reste de ses jours. Elle m'a raconté comment elle s'y était prise. Elle a eu le bonheur que ses terres fussent à la convenance de vous savez qui, et la Couronne [en] ayant acheté les trois quarts, son mari lui a acheté le reste. Mon Dieu, si vous saviez dans quel état je suis revenu ! Certes, vous vous en tirerez ; mais Anna, qui a deux ans à attendre ! Eh bien, ne

1. Voir les lettres précédentes.

immédiatement la septième part et réalise l'hypothèque Paulowska, et fais tout en prévision des catastrophes qui se préparent. Sois une des premières à placer dans les fonds autrichiens que je t'indiquerai, car, lorsque la mesure sera connue, tout le monde se précipitera dans cette voie, ce qui fera hausser les fonds autrichiens.

Je me mets à l'ouvrage à l'instant, car je n'ai plus ici qu'une idée, c'est de payer tout ce que je dois, au moyen d'un travail de forcené. Je t'appartiens, ma chère idole, et je veux être à même de t'être utile; je veux être riche, car ton bonheur est un contrat passé entre le ciel et moi. Dans un an d'ici j'espère ne rien devoir, et, ne devant rien, je ne crains rien. Ton amoureux va te gronder très fort. J'ai imploré un bout de robe de soie portée par toi pour en faire un chiffon à essuyer ma plume, et nous l'avons oublié. Aussi ne te grondai-je pas très fort; mais donne-le à Lirette quand elle viendra. Donne un morceau du corsage.

Aujourd'hui vendredi, à l'heure mille fois bénie où j'entrais dans ton salon, je me mets à l'ouvrage, et j'ai prié Dieu avec ferveur de bénir mes travaux. Je fais une jolie nouvelle, intitulée: *Ce que veulent les femmes*. Elle sera dédiée à: *Constance-Victoire*.

Allons, adieu, ma bien-aimée. A demain. Je te recommande prudence et courage.

décembre.

Et toujours pas de nouvelles! J'en espère pour ce soir; nous sommes samedi; quelquefois tes chères lettres viennent ce jour-là. Je sors pour aller voir Hetzel avec qui j'ai à traiter d'une petite affaire et je rentrerai tard, car madame de Brugnolle court pour avoir des renseignements sur notre Loquin-coquin, que Gavault et moi nous voulons forcer de nous payer intégralement.

L'affaire de *l'État* est finie; on m'a rendu pour deux mille cinq cents francs de créances et mille francs d'argent. Ainsi, au lieu de deux mille neuf cents francs, j'en ai trois mille cinq cents; mais je n'ai que mille francs en argent, et l'argent comptant est ma grande affaire du moment. David, du *Parisien*, perd soixante-dix à quatre-vingt mille francs. Le journal a cessé; je ne suis pas payé, mais on poursuit. Ces difficultés me tuent.

10 [décembre].

Je me suis bien disputé hier avec Hetzel. Il y a des amis ombrageux qu'il faut tenir en bride comme des chevaux. C'est un bon garçon, mais braque et trop libraire pour un ami, c'est-à-dire qu'il met trop souvent le libraire à la place de l'ami.

Les gens de Lagny, les imprimeurs, sont ruinés ! La Providence se mêle enfin de mes affaires. Jamais la déloyauté ne réussit. La probité est le chemin le plus court. Nous allons pincer Loquin par les oreilles et le mener loin.

Je me suis levé ce matin à cinq heures et j'ai pris du café ; c'est assez te dire, ange adoré, que je me remets au travail. Je viens d'écrire à Hetzel et de lui envoyer un exprès. J'ai ma famille à dîner. Je viens de changer tout dans mes travaux et j'en espère une bonne solution. En travaillant trois mois comme j'ai travaillé à Lagny, je puis payer vingt-cinq mille francs de dettes, sans compter l'éventualité de mes drames. Je vais faire deux nouvelles très étendues, l'une intitulée : *le Programme d'une jeune Veuve* ; et l'autre : *l'Infidélité du Mari* ; puis *les Ambitieux de Province*. Voilà mes titres et mes sujets bien arrêtés. Mille baisers, ma chérie. On m'annonce Hetzel.

Lundi 11 [décembre].

Hetzel a consenti à donner seize cents francs pour dix-huit feuillets de mon écriture, c'est-à-dire cent francs pour un feuillet comme celui sur lequel je t'écris ; à ce compte, ma lettre vaudrait huit cents francs ! Et, s'il vous plaît, je reste propriétaire de ce que je lui donne. C'est pour commencer son livre intitulé : *le Diable à Paris*, sur lequel il y a déjà pour trente mille francs de gravures sur bois de faites. Je lui donne un article intitulé : *Ce qui plaît aux Parisiennes*, et qui est composé de neuf *Petites Misères de la Vie conjugale*. C'est la fin d'un livre déjà commencé que vous ne connaissez pas, et qui doit être mis dans une nouvelle édition de la *Physiologie du Mariage*. Vous voyez, chère Line, que vous avez de quoi vivre, dans la plume de Noré. Ces seize cents francs-là vont arriver bien à temps ; nous sommes sans argent à Passy. Ces seize cents francs-là vont défrayer le ménage des Brugnolle pendant les trois mois de travail de votre esclave.

Mais j'aurai beaucoup d'argent des *Petites Misères de la Vie conjugale*, qui se publieront illustrées, ainsi que la *Physiologie* [*du Mariage*]. Cela *pourra* me donner vingt mille francs cette année, et j'y compte. Aussi peut-être payerais-je la moitié de nos dettes cette année, car *la Comédie Humaine* donnera quinze mille francs.

J'ai reçu de mauvaises nouvelles de mon frère à Bourbon; sa place ne lui suffit pas pour vivre et il faut que je sollicite au ministère de la marine pour lui en faire donner une plus lucrative; c'est une démarche excessivement pénible !

Je baise mon cher minou bien fort, et surtout l'image de la Vierge polonaise, car je te quitte pour commencer mes travaux. Dieu les bénisse; il est cinq heures du matin.

Mardi 12 [décembre].

Oh ! ma minette adorée, j'ai beaucoup travaillé hier; j'ai fait le tiers de ma besogne pour Hetzel; mes facultés se sont retrouvées plus jeunes, plus nettes, plus brillantes que jamais. Me voici donc en plein travail, et ce matin je me suis levé à une heure après minuit, après m'être couché hier à huit heures. J'ai fait le tour du Bois de Boulogne, après avoir travaillé. Il faisait un temps de mai; les fleurs des champs repoussent et nous sommes à la mi-décembre. Que faisais-tu? J'ai bien pensé à nous pendant la promenade, car j'ai la presque certitude de payer mes dettes cette année. Je suis séparé de ma libération de toutes dettes, par moins de travail que je n'en ai eu à faire pour me libérer des journaux et des libraires. Aussi, d'heure en heure, mon ardeur s'accroît-elle !

Mille tendresses, ma chère étoile ; tu sais, sur la topaze fumée, il y aura cette belle et noble devise: *virens, sequam*. Sous une étoile mille fleurs d'amour, et cent baisers d'amant multipliés par toutes les étoiles du ciel. A demain. Il est deux heures; j'aurai des courses à faire pour l'Académie et pour le Loquin. Rayonne de loin, ô mon amour ! Le désir me met près de toi ! Pas de lettres !...

Mercredi 13 [décembre].

Ta lettre, mon cher ange, est arrivée hier au soir, pendant que je dormais, et l'on n'a pas voulu m'éveiller, car j'ai repris à peine

mes habitudes de travail en me levant à trois heures du matin et me couchant à sept heures. Je ne te peindrai pas ma joie. J'ai eu les mêmes anxiétés que celles que tu as eues.

Enfin, malgré tes idées, la voie de Tilsitt est sûre; voici pourquoi : l'occasion n'est pas régulière comme la poste ; j'ai mis ma lettre à la poste le 8 novembre ; si elle est arrivée le 15 au directeur et s'il a attendu dix jours l'expédition d'un *feld-jæger*, tout est dans les règles. Mais j'ai prévu tes anxiétés, ma Linette aimée, et tu auras eu deux lettres par la poste avant de recevoir ce journal et tout ce qui accompagne le paquet.

Écris-moi bien régulièrement. Je vais t'écrire ostensiblement sur mes affaires, qui vont recevoir une grande impulsion, car j'ai de telles terreurs sur l'avenir que je veux payer toutes mes dettes en un an. L'article de *la Presse* est un puff calomnieux qui se réduit à *l'arrestation d'un faussaire dans l'hôtel où j'étais* [1]. Ni Gavault ni

1. Voici cet entrefilet, extrait du reste, de l'*Indépendance belge*, et reproduit par *la Presse*, le 7 novembre 1843 :

M. de Balzac et les fausses lettres de change.

Voici une anecdote toute récente, dont on nous garantit l'authenticité. Un littérateur français fort distingué et surnommé à juste titre : *le plus fécond des romanciers*, revenait dernièrement de la Russie par la Prusse. Sur le bateau à vapeur où il s'est embarqué, il rencontre un Italien de fort bonne mine. Cet Italien cause fort agréablement, a de grandes manières; bientôt une sorte d'intimité s'établit entre lui et le romancier. Celui-ci a besoin de quelques renseignements sur une des principales maisons de banque de Milan. Il ne pouvait pas mieux tomber : l'Italien est en mesure de le satisfaire complètement; il tire un immense portefeuille parfaitement meublé en traites et billets, et exhibe un mandat portant justement la signature du banquier milanais.

Cette circonstance est bien de nature à augmenter la sympathie qui déjà attire le romancier vers l'Italien. Aussi arrivent-ils ensemble à Aix-la-Chapelle ; ils dînent, ils couchent au même hôtel. Ils doivent se rendre à Bruxelles; bien entendu qu'ils ne se sépareront pas. Au moment de partir, il s'agit de régler les dépenses.

— Tenez, dit le romancier à son nouvel ami, voici de l'or... payez, rendez-moi ce service; de semblables détails m'ont toujours été fort insipides.

Enfin on arrive à Bruxelles; on descend à l'hôtel de la Paix.

— Il s'agit de dîner, mon cher, dit le romancier au grand personnage voyageant sans doute incognito.

— Volontiers, répond celui-ci; mais faisons-nous servir dans notre appartement. On risque trop, à table d'hôte, d'être confondu avec toute sorte de monde.

Cette proposition est acceptée sans commentaire. Le dîner se passe fort joyeusement. Le lendemain on déjeune de même; mais, au moment où le déjeuner

moi nous n'avons voulu d'un procès en diffamation ; mais je ne donnerai jamais une ligne à *la Presse* et ne verrai plus ces scorpions Gay et Girardin. Les autres journaux n'ont rien dit, tant c'était diffamatoire, et les journaux belges ont démenti le fait.

Adieu, chère vie ; sois prudente dans ta lettre à Liszt si tu écris, car tu ne sais pas dans quel discrédit il est tombé. J'ai honte de ma dédicace [1].

Une gelée a emporté mes fleurs ; voici la dernière, fleurie dans les vases de ma cheminée. Mais il y en a d'impérissables dans mon cœur.

LIV

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], 14 décembre [1843].

Hier, le *journal* est parti, chère comtesse ; je n'en commencerai un autre que demain, et comme la poste va plus vite que les occasions, je vous écris aujourd'hui pour calmer ou pour prévenir les inquiétudes d'une personne sous les pas de laquelle je voudrais ôter moi-même toutes les pierres et même les petits cailloux du chemin.

finissait, entre un monsieur qui jette des regards scrutateurs sur les deux amis. Ce trouble-fête, comme on le pense bien, est fort mal accueilli. L'Italien baisse la tête ; le romancier, d'un ton peu courtois, demande à ce monsieur ce qu'il y a pour son service. Le monsieur, difficile à déconcerter, répond qu'il désire parler en particulier à l'un d'eux.

— Mais qui êtes-vous ? reprend le romancier.

— Je suis le commissaire de police.

— Le commissaire de police ! mais que peut-il y avoir de commun entre un commissaire de police, monsieur, et moi ?

— Voici ce dont il s'agit, dit le commissaire de police en exhibant un mandat d'amener. Monsieur votre ami, qui va avoir la bonté de me suivre chez le Juge d'instruction, est accusé d'avoir fabriqué de fausses lettres de change dont, depuis trois ans, il aurait inondé les différentes places de l'Europe. Sans cette circonstance, ajouta ironiquement le magistrat, veuillez croire que je n'aurais pas pris la liberté de vous déranger.

1. Celle de *la duchesse de Langeais*.

Votre chère Lirette sera bien heureuse, si toutefois on peut être heureux en vous quittant.

Je ne vous dis pas tout le bonheur que m'a causé votre lettre; ce sera, par bribes, dans mon nouveau *journal*, car je la lirai plus d'une fois en en attendant une autre.

Au moment où vous lirez ceci, vous aurez reçu de moi, depuis mon départ, sept lettres : trois en route, le *journal*, deux d'ici, et celle-ci, sans compter le second *journal*. Cette remarque est pour répondre à vos chères doléances, qui m'ont tout à la fois brisé le cœur et caressé l'orgueil. Non, allez, je vous aime d'une affection trop désintéressée pour tirer vanité d'une souffrance. Je viens d'endurer les mêmes peines et, Dieu sait si vous n'en seriez pas fière !

Les trois ou quatre nuits que je viens de passer en me remettant à l'ouvrage m'ont si fatigué, que j'en ai honte. « Vieillirais-je? » est une question qui m'importune, et peut-être cette fatigue [n']est-elle [qu']un peu de rouille attachée à l'instrument de fer, appelé cerveau, dont je me sers, et qui s'y sera mise pendant ces délicieux deux mois, et les trois mois de flâneries. Quant aux facultés, Hippocrate-Nacquart a eu raison; elles n'ont jamais été si brillantes. Je le sens; des repos de quelques mois sont le fard de l'imagination. En mon absence rien de remarquable ne s'est produit, et quelques personnes l'ont fait observer. *Ève*, de Gozlan, est stupide. Hetzel m'attendait pour lancer son ouvrage illustré qu'il intitule *le Diable à Paris*, et dont je vous parle dans le *journal*, et il ne perdra pas pour attendre.

En ce moment, je médite une affaire qui pourra me débarrasser d'une quarantaine de mille francs de dettes d'ici au mois de mai, vous savez, de cette portion de dettes qui est la plus gênante et qu'un homme de mon âge ne doit plus avoir. Mais, entre nous, celle envers ma mère est la plus cruelle, et je voudrais qu'il me tombât du ciel trente mille francs pour en finir avec elle. Elle me tue à petit feu.

Si je ne me marie qu'à la fin de 1844, je me marierai sans dettes, et je ne puis dire combien je serai fier de moi-même, car j'aurai payé trois cent soixante mille francs de dettes par ma plume, en cinq années.

Je crois que je garderai les Jardies, car je ne puis pas m'accoutumer à l'idée de payer des loyers et acheter des maisons,

quand j'en ai [là] trois qui ne me rapportent rien et qui me coûtent. Les Jardies sont à une demi-heure de l'Opéra et un quart d'heure du Bois de Boulogne, avec des chevaux; ils sont à un quart d'heure de la Chaussée-d'Antin, par le chemin de fer. C'est mieux que Passy, et cette propriété sera délicieuse quand on y fera le nécessaire. Il n'y a que deux faces à cette question : ou mettre la propriété en valeur et la vendre, ou l'habiter.

Je vais probablement passer un marché avec un libraire pour trente-deux volumes d'ouvrages nouveaux, indispensables pour donner une tournure à *la grrrande Comédie Humaine*. Il faudra quatre ans de travail pour composer et publier ces ouvrages qui me rapporteront cent quarante-quatre mille francs au moins. Vivre aux Jardies pendant ces quatre ans me paraît raisonnable, d'autant plus que les Jardies payent plus de deux cents francs de contributions, et que mon beau-frère me propose un moyen de me faire cent écus de contributions directes, en me passant la gérance d'un pont. Or, je tiens à dire aux académiciens : « Non seulement je ne dois rien, mais voici ma maison, mon champ, et je paie le cens de l'éligibilité ».

Tout ceci est de la raison, et les Jardies donneront du lait, du beurre, des fruits, et nourriront deux chevaux, tout cela et le logement fait plus de quatre mille cinq cents francs par an, sans compter que les stupides bourgeois ne diront pas que j'ai vendu trente mille francs ce qui m'en coûtait cent mille. Dans cinq ans, je vendrai les Jardies pour revenir à Paris dans un bon hôtel que j'y aurai gagné.

Quant à l'*Angleterre*, n'en prononcez plus le nom [1]. J'ai fait mieux que je ne vous avais promis. J'ai vu Sophie Kosloswski et j'ai voulu tout supprimer, même les choses de politesse, et ne pas avoir à saluer dans une rencontre fortuite. J'ai reçu une lettre d'adieu, sèche. Si vous l'exigez, je vous l'enverrai. Ce serait *mal*; mais si vous le voulez, ce sera *bien*. Supprimez donc tout ce qui a rapport à cette aventure; vous y perdez un texte fécond de plaisanteries. Mais pensez à tout le malheur qui pèsera encore pendant deux ans sur ma vie financière, et vous n'en rirez jamais. Les Jardies ne

1. Allusion à la comtesse E. Guidoboni-Visconti.

m'offrent que des sujets de chagrin; vous seule au monde pouvez les restaurer. La montagnarde offre d'y faire le métier de fermière.

Gavault est tout étourdi de voir que je vais payer quarante mille francs en trois mois; mais, comme selon l'expression de la montagnarde, *il aime le cotillon*, il m'admire de ma conduite, *relativement à l'Angleterre*, comme disait Potier, car il est tombé sous le charme de la Sofka[1], dont les affaires sont l'objet de ses soins. « C'est un chien qui cherche un maître », ai-je dit à la montagnarde. Mais il ne connaît pas la coquetterie et la ruse de cette fille, qui a du sang russe dans les veines. Moi, je vois avec chagrin mon pauvre Gavault dans cette voie. J'espère d'ailleurs lui rendre cette année les fonds qu'il a mis dans mes affaires.

En voilà bien assez, chère comtesse, sur les affaires. Reposez-vous sur cette idée que ma position sera changée à ne pas me reconnaître tant je serai bien, relativement, d'ici au mois de mai.

Je viens de relire votre lettre avant de vous dire adieu. Juliette, de Shakspeare, est un chant de corbeau auprès de mon rossignol. J'ai fait comme Lirette, je viens de pleurer. Oh! comme dans ces moments-là les sentiments se sentent, ou se font sentir, jusque dans les derniers chevelus de leurs racines!...

Voulez-vous avoir la bonté de vous informer de la voie par laquelle je puis vous envoyer *le plâtre* du buste de David? C'est, au dire des artistes, son plus bel ouvrage, et vous le laisserez à Wierzchownia pour la chère aimée Anna, à qui je l'offre. En regardant cette grosse face, elle pourra se dire qu'elle possède, outre celle de sa mère, une affection dévouée et entièrement désintéressée, comme celle des mères, et dont une nouvelle expression se trouve ici pour elle.

Quant à vous, chère comtesse, ai-je encore besoin de vous dire combien est profondément unie à ma vie la tendresse à mille faces qui s'émeut, comme celle des vrais amis, à la vue de votre nom, de votre écriture, de la moindre chose émanée de vous, ou qui peut être vous. Gavault cherche une niche; votre mougik a la sienne!

Mille souhaits de bonheur.

1. Sophie Koslowska.

Si vous répondez à Liszt, que ce soit digne, froid et à ôter l'envie de continuer[1].

Que Lirette m'écrive, afin que nous allions la chercher à la frontière par où elle entrera.

LV

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy, 15-30 décembre 1843].

[Vendredi] 15 décembre; 2 heures 1/2 du matin.

Ergo, je commence un troisième *journal*. Et comment? Par quel délicieux réveil? Votre lettre numéro trois, venue pendant que je dormais, car je me suis couché hier à sept heures et demie, mourant de fatigue. On n'a pas voulu m'éveiller; mais j'ai trouvé *le chant du rossignol* au lever de mon soleil, qui est ce briquet-fumade

1. Voici la lettre de Liszt à madame Hanska, à laquelle elle songeait à répondre :

Stuttgard, 13 novembre 1843.

Je ne sais où vous trouveront ces lignes, que madame votre sœur veut bien se charger de vous faire parvenir.

Elles ne peuvent rien vous apprendre sur moi. Ma vie extérieure ne saurait changer avant deux ou trois ans, ainsi que je [vous] l'ai déjà dit, et celle-là ne vaut vraiment pas la peine que j'en parle davantage. Les journaux, et les correspondances des *tiers* et *quart*, en dessinent suffisamment le squelette.

Quant à ma vie intime, la vie de ma pensée et de mon *cœur* (mais, vous me refusez, je crois, ce terrible *luxe*), je sais encore moins en parler avec vous, que d'ailleurs j'aime infiniment mieux écouter me prêcher et me sermonner.

Ainsi donc, ni plus ni moins que *Bridoison*, dont la façon de penser est de ne savoir que dire, je me trouve tout bêtement [à] court vis-à-vis de vous, et [je] tiens seulement à ne pas être tout à fait effacé de votre gracieux et bienveillant souvenir.

Voilà pourquoi je me mets humblement à vos pieds et vous demande votre bénédiction, que je soupçonne pourtant d'être poétiquement hérétique.

F. LISZT.

Si vous avez le désir de m'écrire deux lignes, vous me ferez un véritable plaisir. Adressez à Weymar.

si célèbre! J'ai eu un saisissement en me voyant coupable-innocent d'un érysipèle. J'ai mis ma lettre du 14, hier, à la poste.

Et d'abord, cher ange, n'accusez pas mon brave et digne directeur [de poste]; il ne peut pas envoyer à l'instant, dès qu'il reçoit, car il n'a que deux ou trois occasions par mois. Or, mon premier *journal* est parti le 8 novembre, le lendemain de mon départ pour le Havre; s'il l'a eu le 13, c'est beaucoup. J'ai calculé dix jours de transit; cela fait le 23; quatre jours pour aller *au Nord* : [le] 27. Puis, douze jours au moins pour que j'aie une réponse. Total, [le] 9 décembre; et j'ai eu votre lettre le 12 décembre.

Qu'ai-je fait? J'ai compris, à mon retour du Havre, que vous pourriez avoir un peu d'inquiétude, et, en recevant votre bonne première lettre, je vous ai écrit une lettre, deux lettres, trois lettres. Soyez calme; je ne me servirai de la voie détournée que lorsqu'il le faudra. Maintenant, *Coucy est content*. Or, ce que je vous mande, chère, dans le deuxième *journal* (un volume de seize feuillets, trente-deux pages, [d'une] valeur [de] seize cents francs, et même deux mille francs, vu la lettre-Lirette), m'a donné un courage que je ne me suis jamais connu à aucune époque de ma vie, et je payerai d'ici au 31 décembre 1844, toutes mes dettes, qui sont de cent quarante-cinq mille francs.

M. Lecou va me faire faire quelques traités de réimpressions de mes ouvrages. L'intérêt que je porte à vos compatriotes, qui supportent bien et courageusement leurs misères, m'a fait proposer à Chlendowski, qui s'est fait libraire, un traité pour trente-deux volumes d'œuvres nouvelles, à publier en quatre ans. Souverain a gagné cent soixante mille francs avec moi, et il y a encore cela à gagner. On me donnerait seize mille francs comptant. Madame de Bocarmé, qui aide généreusement la comtesse Chlend[owski], fera prêter les fonds, et j'aurais enfin un homme comme il faut pour libraire. Or, voici ce qui se présente pour moi :

Primo : La Montagnarde vient de recevoir seize cents francs pour assurer le ménage d'ici [à] la fin de mars. Ceci est le prix du petit article : *Ce qui plaît aux Parisiennes*, qui est la fin de mon livre, inconnu de vous, intitulé : *Les Petites Misères de la Vie conjugale*.

Secundo : Lecou va me faire vendre pour trois mille [cinq cents] francs de réimpressions; ci trois mille cinq cents francs.

Tertio : Si le traité Chl[endowski] se fait, j'aurai seize mille francs.

Quarto : J'ai deux articles intitulés, l'un : *Existences sous-marines*, l'autre : *un Grand Artiste*, qui valent quinze cents francs en journaux, et mille francs en librairie.

Quinto : La fin de *Béatrix*, qui va donner, en journal, et en librairie, trois mille francs.

Sexto : Mon premier roman, intitulé : *le Programme d'une jeune Veuve*, vaut huit mille francs.

Septimo : Nous serons payés de Loquin : quatre mille francs.

Octavo : *Les Ambitieux de Province*, mon second ouvrage (c'est le nouveau titre de *Martin de Nantes*), peut être évalué à douze mille francs, parce qu'il aura trois volumes. Ci douze mille francs.

Nono : Les deux pièces de théâtre pouvant tomber, je les compte [seulement] pour mémoire.

Total : quarante-neuf mille francs.

Il est dit, chère aimée, que vous recevrez des comptes de tous vos intendants.

Vous voyez que, d'ici au mois de mars, je payerai près de cinquante mille francs de dettes, en n'ayant à faire que six volumes de librairie, qui sont tous nécessaires à l'exploitation de *la Comédie Humaine*.

En outre, les libraires de *la Comédie Humaine* auront à me payer, dans le courant de l'année, quinze mille francs pour les volumes tirés, attendu qu'ils n'en ont payé que dix, et qu'il y en aura vingt, je l'espère.

Enfin, j'aurai *les Paysans*, qui valent dix mille francs ; j'ai l'espoir d'avoir quinze mille francs de la *Physiologie du Mariage*, que l'on va peut-être illustrer, et aussi des *Petites Misères* [*de la Vie conjugale*]. Voilà encore quarante-cinq mille francs, sans compter les pièces de théâtre. Vienne un succès et : *siamo a cavallo*, comme disent les Italiens.

Cette perspective m'a ôté vingt ans, en sorte que je suis au biberon.

Maintenant, deux mots de réponse à vos lettres [numéros] deux et trois, que j'ai reçues, vous le voyez, à deux jours de distance, et qui m'ont fait connaître une joie que j'espère vous donner; car vous avez dû recevoir aussi, coup sur coup, de mes lettres.

D'abord, l'affaire dont je vous parlais est la reproduction par *la Presse* de l'article puff-calomnie de Bruxelles.

Puis, je ne me dissimule aucune des difficultés qui s'interposent entre tout ce que je vous dis de faire, et sur quoi je reviens avec une nouvelle force dans mon second *journal*; mais je dis : *ne vous endormez pas!* Vous voyez par les longs détails que je vous donne ici, que mes conseils sont uniquement dans vos intérêts, car, dans six mois, dans trois mois même, je suis [sûr d'être] dans une admirable situation. Je m'exterminerai, s'il le faut, je m'exténuerai, mais je réaliserai ce programme : *Primo*, je veux ne rien devoir et avoir tout payé par moi-même, sans secours; *secundo*, croyez-vous qu'il soit agréable que tout le monde me porte à l'Académie, et que des membres de l'Institut disent publiquement (Lecou l'a entendu ce matin dans un café), que si je n'en suis pas, c'est à cause de ma situation financière?... Que, tant que ma fortune ou, si vous voulez, ma position, ne sera pas régularisée, je ne serai pas nommé? *Proh pudor!* On me prendra quand je serai riche!

J'ai vu hier matin deux académiciens; je me remue uniquement pour faire savoir que je veux être nommé, car c'est une fête que je réserve à mon Ève, ou plutôt à mon loup. Tant que je suis en dehors de l'Académie, je suis mis à la tête de la littérature qui en est exclue, et j'aime mieux être cette espèce de César, que le quarantième immortel! Puis, je ne veux de cet honneur qu'en 1845.

A travers les traités, les courses, les manuscrits à faire, je vous écris longuement, vous le voyez; et vous vous en étonnerez quand vous verrez le résultat de ces deux mois de travaux souterrains, pleins d'affaires, de rendez-vous (le théâtre, Frédérick [Lemaître], les libraires, les avoués, les sculpteurs), de conceptions, d'escomptes, hérissés enfin de difficultés, surtout pour un homme qui habite Passy. Si tout cela ne vous dit pas, avec la plus sauvage énergie, que vous êtes aimée, il faut renoncer à connaître le cœur des femmes.

Adieu, ma vie, pour aujourd'hui. Il est quatre heures; il est temps de se mettre à l'ouvrage.

Samedi 16 [décembre].

Je vous ai tant parlé hier de mes affaires que je ne vous ai presque rien dit de votre chère lettre et de ce que m'a causé votre érysipèle.

Ça m'a remis en mémoire mes horribles inquiétudes. A la fréquence de mes lettres, vous verrez le soin que je mets à vous éviter de tels assauts. Vous devez savoir la cause du manque de lettres à Mayence, où j'ai été forcé de prendre un bain de deux heures, qui fut à peine prêt en deux heures. Quand je suis rentré à l'hôtel, j'ai été obligé de dîner au lit. Ce bain m'avait rendu faible, et je sentais toutes mes fatigues, sans compter les plus atroces douleurs, que j'ai décrites à Nacquart-Esculape, et qui m'ont fait revenir dare dare à Paris, ne voulant être tué que de sa main. Cela se doit.

Pauvre chère, le plus grand bonheur, après l'échange des plaisirs, est l'échange des douleurs. J'ai porté ma main à ma joue en lisant tout ce que vous me dites de votre bouffissure, et, soyez tranquille, il m'est impossible de vous voir autrement que comme vous dépeint Lenz : *toujours belle, toujours spirituelle!*

Je suis émerveillé de la jeunesse de cerveau que ces cinq mois de repos m'ont donnée; ainsi, faites-moi venir en mars! J'espère faire de : *le Programme d'une jeune Veuve*, un bijou de littérature.

Je ne sais que répondre à Loulou; sa lettre est plus qu'autrichienne... Pas un mot du cœur.

Adieu pour aujourd'hui. J'ai hâte de faire l'argent nécessaire à ma tranquillité pour me jeter à corps perdu dans *le Héros ignoré*, le drame pour Frédérick, Harvey Birch. Or, il faut cinq cents francs pour la Montagnarde, cinq cents francs pour moi, et *ma Tante*[1] exige quinze cents francs. Total : deux mille cinq cents francs d'ici à une dizaine de jours. Hurrah, les plumes!

Dimanche 17 [décembre].

Voyez comme tout tourne en littérature! Voici plus de quatre ans que je ne sais comment faire pour accomplir l'œuvre intitulée : *Gendres et Belles-Mères*, et voilà que le hasard me la jette sous la plume. Malgré la gentillesse et la facilité du sujet de : *le Programme d'une jeune Veuve*, j'ai voulu faire une nouvelle intitulée : *un Grand Artiste*. C'est le Tartufe moderne, arrivant sans fortune dans une famille, et y jouant tous les rôles et [toutes les] comédies nécessaires

1. Le Mont-de-Piété.

pour épouser une héritière; et, tout à coup, la suite de ce drame devient naturellement ce que je voulais faire. L'œuvre va être intitulée : *Modeste*, et composée de deux parties, l'une intitulée : *un Grand Artiste*, et l'autre, *le Drame du Gendre*, et je me sens si disposé à brocher ce livre, qui m'est tombé du ciel, que je ne fais plus que cela. D'ailleurs il vous amusera par la réapparition de tous les personnages de *la Femme supérieure*, non pas Rabourdin, mais les employés inférieurs des bureaux [1].

Aujourd'hui je vais faire des visites aux académiciens. Demain, je vous en parlerai.

Lundi 18 décembre.

Ah! cher ange, Victor Hugo a dix ans de plus! Il est possible qu'il ait accepté la mort de sa fille comme une punition des quatre enfants qu'il a de Juliette. Il est, d'ailleurs, tout pour moi et m'a promis sa voix. Il exècre Sainte-Beuve et de Vigny. Ah! chère, quelle leçon pour nous que ce mariage d'amour, fait à dix-huit ans! Victor Hugo et sa femme sont un grand enseignement. Je ne serais pas à l'abri des folies de Hugo par ma passion si vive, si sérieuse, si sincère, si inaltérable, et si connue surtout de vous, que je le serais par l'expérience, par l'âge et par les idées que j'ai de la famille.

Nodier se meurt, il n'a pas quinze jours à vivre. Il m'a dit avec sa bonhomie spirituelle : « Eh! mon ami, vous me demandez ma voix, et je vous donne ma place. J'ai la mort sur les dents. » Il m'a si fort épouvanté, que je n'ai plus parlé académie. Il est effrayant; il est consumé. Ce n'est plus un foyer, c'est un charbon. Il m'a promis sa voix, et ira, s'il le peut, à l'Académie.

M. de Pongerville m'est acquis. Mais lui, comme M. Dupaty, m'ont avoué que ma situation financière était le seul obstacle à mon entrée à l'Académie, et Lecou m'a dit qu'il l'avait entendu dire par des membres de l'Institut, autres que ceux de l'Académie française.

Victor Hugo veut que je fasse mes [visites de] candidature quand même. Ainsi, chère aimée, me voilà faisant des visites et écrivant

1. Tous ces plans différents ont fini par se fondre en un seul ouvrage : *les Petits Bourgeois*, où Balzac, ayant écrit entre temps *Modeste Mignon*, changea le nom de l'héroïne, Modeste, en celui de Céleste.

Modeste. Je serai refusé quatre fois; je serai reçu vers la fin de 1844. Dieu veuille que ma femme soit là !

Mardi [19 décembre].

Me voici quelque peu triste. Je ne puis plus travailler la nuit autant que par le passé. Mais je crois que huit heures de sommeil me suffiront. Je suis très enthousiaste de *Modeste*. Caractères, intrigue, drame, tout en est neuf, original.

Je corrige une dernière fois *les Chouans*. On va les réimprimer en format Charpentier; puis, je vais réimprimer, complète et bien corrigée, la *Physiologie du Mariage*.

Mercredi [20 décembre].

Peu travaillé. Vu Lecou pour l'affaire des réimpressions in-18. Il serait possible de réimprimer une dizaine de volumes. Je vais me vouer à l'exploitation de ma forêt d'ouvrages, pour en tirer quelques billets de mille francs. Je pense à proposer aux Didot une belle édition des trois premiers dixains [des *Contes drolatiques*] et à faire paraître le quatrième, qui est fort avancé. Mon idée est de trouver les douze mille cinq cents francs du paiement des Jardies par des réimpressions, et de payer les dix mille francs de dettes *plus qu'ennuyeuses*, avec mon travail. Mais les courses d'affaires m'enlèvent tout mon temps.

J'ai néanmoins corrigé *les Chouans* pour cette troisième édition. C'est décidément un magnifique poème; je ne l'avais jamais *lu*. Dix ans se sont écoulés depuis que je l'ai corrigé et publié en deuxième édition. J'ai eu le plaisir de lire enfin mon ouvrage et de le juger. Il y a là tout Cooper et tout Walter-Scott, plus une passion et un *esprit* qui n'est chez aucun d'eux. La passion y est sublime, et je comprends maintenant ce qui vous a fait vouer une espèce de culte à ce livre. Le pays et la guerre y sont dépeints avec une perfection et un bonheur qui m'ont surpris. En somme, je suis content.

Je reçois une lettre de la Belgiojoso qui se mêle de faire les affaires d'un journal; je vous envoie sa lettre, car c'est un écrivain catholique, mis à l'index par le pape, à cause de son livre sur les « Pères de l'Église» .

Jeudi [21 décembre].

M. Lecou m'a remis à lundi prochain; je vais travailler. Mais, ce matin, je suis souffrant. Hier, on m'a servi du poisson gâté; c'est un souvenir de votre cuisinier, et j'ai un mal au cœur qui m'hébète. J'ai le mal de mer. Il est six heures du matin; je n'ai pu que penser à vous, vous écrire ce peu de lignes depuis cinq heures. Le paysage de W[ierzchownia] est revenu tout encadré; je vais le placer devant moi.

Je crois que je vais *nous* donner *nos* étrennes en faisant l'acquisition d'un meuble qui serait l'orgueil d'un palais. Il s'agit du secrétaire et de la commode faits à Florence pour Marie de Médicis, et qui portent ses armes. Ils sont tout en ébène, avec des incrustations de nacre, d'une richesse, d'un choix et d'un dessin à faire pâmer feu du Sommerard. J'ai été ébloui !... Vous verriez cela [que] vous feriez ce que je vais faire. Gambs est à ceci ce que Horace Vernet est à Raphaël ! Cela mérite d'être placé au Louvre. Quels artistes que ces Médicis !... Les nacres sont des merveilles. Il n'y a rien au *Creen-Welt*[1] de Dresde de cette force ! La Montagnarde gémit et dit : « Payez, monsieur, payez une dette ! » Mais c'est une dette que cela ! On se doit de sauver ce souvenir des Médicis et de la protectrice de Rubens des mains des bourgeois ! J'écrirai vingt pages pour cela. Mais, au point de vue *spéculation*, il y a trois mille francs à gagner. De loin, vous me gronderez; plus tard, en voyant ces deux chefs-d'œuvre, vous direz *amen !* Si je ne puis travailler aujourd'hui, j'irai voir à faire le marché. Voilà où mène l'oisiveté; c'est la mère de tous les... meubles !

Vendredi 22 [décembre].

J'ai fait le marché des deux meubles : treize cent cinquante francs ! Mais j'ai fait une grande découverte historique, et vais la vérifier ce matin. La commode seule est de Marie de Médicis; le secrétaire doit porter les armes de Concini ou celles du duc d'Épernon, et sur le secrétaire, il y a des M très amoureusement encadrés. Ceci démontrerait l'intimité de Marie de Médicis avec l'un ou l'autre de

1. Sans doute le Grüne-Gewœlbe.

ses favoris. Elle a donné sa commode et a fait faire le secrétaire. Le maréchal d'Ancre, maréchal pour rire, a, sur le secrétaire, des canons et des attributs de guerre en nacre. La commode, à elle seule, vaut quatre mille francs et je la vendrai au Roi pour le musée du Sommerard, en gardant pour moi le secrétaire[1]. Un marchand en donnait quatorze cents francs-écus, pour le prince Léon Kotchubey; mais j'ai profité d'une pique de marchand à marchand. Dufour a d'ailleurs payé les deux meubles douze cents francs, et le marchand, qui en donnait quatorze cents, m'a dit que jamais on ne reverrait deux meubles pareils dans le commerce. Avec vingt mille francs on ne les ferait pas faire. C'est l'ornement d'un palais. Comme j'ai déjà deux armoires en ébène, d'une richesse extraordinaire, le secrétaire fera très bien au milieu, et la commode payera tout et me donnera seize cent cinquante francs de bénéfice. Je la ferai proposer au Château avant tout, car la place de ceci est le Louvre. Je vais vérifier ce matin si les armes incrustées au secrétaire sont celles de Concini. J'en ai la presque certitude, à cause des ornements guerriers. Il a fallu cinq ans pour faire ces deux meubles, et quelle élégance de formes !... A elle seule, la commode vaut toutes les belles choses de votre appartement, y compris le prestigieux éléphant et la table en malachite. Si je pince trois mille francs à L[ouis]-Philip[pe] pour la commode, je serai bien heureux, car j'aurai dans les seize cent cinquante francs de gain, un petit fonds pour *travailler* dans le bric-à-brac et augmenter nos trésors !

Notez que j'ai stipulé un an pour payer; mais ce matin je vais porter cent cinquante francs pour que j'aie une facture, et qu'un hasard, qui ferait découvrir le véritable prix de ces deux poèmes, ne me les enlève pas par une chicane.

Allons, mon ange aimé, à demain. Quel pays que Paris ! Où trouverait-on de ces hasards? Et aussi quel plaisir que de flâner! Je suis heureux de ma trouvaille, parce que vous en jouirez un jour. Quand on pense qu'Henri IV a posé souvent ses mains sur cette commode!...

Mille tendresses.

1. Balzac songea fréquemment à vendre ces deux meubles et pourtant il ne s'en défit jamais. Leur dessin, accompagné d'une notice par Léon Gozlan, se trouve dans le numéro d'août 1846, du *Musée des Familles*.

Samedi 23 [décembre].

J'ai vu la princesse Belgiojoso qui plaide en effet pour *la Démocratie Pacifique*, le journal des Fouriéristes. Je lui ai dit mes conditions et nous arrangerons cela à partir de dimanche (demain) en huit.

Dimanche [24 décembre], deux heures.

Je suis resté toute la journée dans mon cabinet sans pouvoir travailler, n'en ayant ni les facultés, ni la volonté. Je suis trop agité par la perspective de tirer six à sept mille francs de mes réimpressions, et aussi par la stupide opinion que je serais de l'Académie si je n'avais pas de dettes. Aussi, méditai-je une lettre à chacun des quatre académiciens que j'ai vus [1], car je suis bien niais de m'occuper de ces trente-six cadavres, et, mon métier est d'achever mon monument et non de courir après des voix ! J'ai dit hier à Mignet : « J'aime mieux faire un livre que d'avorter une élection ! Mon parti est pris. Je ne veux pas entrer à l'Académie *à cause* de la fortune. Je prends pour une insulte l'opinion qui règne sur ce sujet à l'Académie, surtout depuis qu'elle passe dans le public. Riche, et je le serai par moi-même, je ne me présenterai jamais ! »

Lundi 25 [décembre].

Je reviens de Paris dans un profond désespoir. L'affaire de Lecou est manquée et celle des trente-deux volumes éprouve de graves difficultés. Ah ! si vous pouviez savoir quel est mon chagrin d'avoir cru à quelque prospérité pour moi, d'avoir acheté le meuble, de m'être laissé aller à trop d'espérance !

J'ai écrit les quatre lettres. Elles sont honnêtes, fières et dignes [2]. J'ai rayé le mot : « Académie » de ma mémoire. Je vois que je ne peux compter que sur une seule ressource : la création perpétuelle qui sort de mon encrier. Eh bien, *Modeste*, *Sabine* (la fin de *Béatrix)*, et

1. MM. Victor Hugo, Charles Nodier, Dupaty et de Pongerville.

2. On peut lire dans la *Correspondance* imprimée de Balzac, la lettre qui fut adressée à Charles Nodier. Elle y porte par erreur la date de 1844.

le Programme d'une jeune Veuve, vont apprendre à mes amis et à mes ennemis qu'il y a encore de belles œuvres dans ma tête. Je veux que ces trois premières compositions soient à faire hurler tous les envieux. Quant au drame pour Frédérick, il réussira !

Ces déceptions ont pour objet de me faire retrouver courage et facultés. Aussi vais-je me mettre à travailler sans sortir. Suis-je niais de croire au bien-être, à quelque chose d'heureux ! Tout mon bonheur a été épuisé d'un coup ; Dieu m'a envoyé une Ève et je n'ai plus qu'à travailler ! Comme me l'a dit Hugo, je suis un audacieux architecte, et je ne dois m'occuper que de *la Comédie Humaine*, y ajouter, pierre à pierre, les galeries !

Mercredi [27 décembre].

Tout ce qui m'est arrivé, ma chérie, a déterminé une petite révolution; je suis indisposé et non malade depuis lundi. Mais, ce matin, je vais mieux. Il est bien bizarre que chez moi toutes les émotions fortes me frappent au plexus solaire, et réagissent sur les intestins et sur le cerveau. Mardi, j'ai souffert de la tête comme j'en souffrais quelquefois à Pétersbourg, et j'ai eu la colique, comme si j'avais bu la Néva. J'ai dans ce moment un peu de fatigue, mais la volonté s'est *dressée en pieds*, et je vais me mettre ce matin à l'ouvrage. J'ai une espèce de rage froide d'indignation, qui va me faire écrire *Modeste* avec promptitude. Il me tarde de donner cette preuve de mon retour. Ce sera peut-être fini pour les premiers jours de janvier. Ah! si vous saviez quel plaisir j'avais à payer les huit mille francs de petites dettes, vous pourriez mesurer la profondeur de mon chagrin quand Lecou m'a dit qu'il avait échoué partout ! Vous êtes pour tant de consolations au fond de ces précipices où mes chutes me plongent, que je serais bien mauvais de ne pas vous dire qu'en pensant à vous, tous ces mécomptes sont des roses, et il me semble que quelque affreux malheur me menacerait s'il n'en était pas ainsi. La Destinée, ma chère vie, agit comme ces belles dames du moyen âge, qui ne se donnaient qu'après avoir été méritées par des travaux grandioses !

Je calcule que vous devez avoir reçu [la] bague et peut-être le second *journal* aujourd'hui. Qui sait ? J'attends une lettre, avec quelle

impatience, vous le savez, ô vous qui avez eu un érysipèle! Moi, chère, je puis vous l'avouer : entre votre première lettre et la seconde, qui ont été séparées par vingt jours, je n'ai pu rien faire, tant mon inquiétude était poignante.

Adieu pour aujourd'hui, chère espérance; pardonnez-moi mes deux meubles, comme je vous pardonne le facteur [de pianos]; il en reste quelque chose chez *nous*, tandis que vous avez un mauvais piano.

Je suis effrayé de ce que je dois faire pour réparer le vide que font les affaires Lecou. Et moi, bête, qui corrige *les Chouans* et *la Femme supérieure!* J'y ai passé deux jours.

Écrivez-moi, envoyez-moi plus fréquemment que vous ne [le] faites une lettre; soyez fidèle au *virens*, *sequar*, que vous verrez sur mon premier *journal*.

A demain, chère étoile.

Jeudi 28 [décembre].

Hier, ma chère Line, j'ai écrit dix-neuf feuillets de mon écriture; ce matin, je viens d'en faire neuf, et je suis forcé d'interrompre [mon roman] pour finir *Ce qui plaît aux Parisiennes*. Il ne faut pas que je fasse attendre Hetzel. Je le reprendrai peut-être à une heure ou deux heures.

Les mauvaises nouvelles pleuvent. David, du *Parisien*, a recours à des chicanes et ne paie pas. Le créancier (clause du 15 janvier) est impitoyable, à ce que m'écrit Gavault. Ainsi, je dois, malgré tous nos beaux dires de Pétersbourg, travailler comme je travaillais à Lagny, car je ne puis rien avoir que de cette mine appelée un encrier. Malheureusement, tout ce que je puis faire est de me lever à trois heures du matin. A la moindre fatigue, les réseaux de l'arachnoïde deviennent douloureux. Je remplacerai par la constance dans le travail, par l'égalité du travail, cette *furia onoratissima* qui faisait des miracles. Aujourd'hui, le temps est gris. Oh! comme je me fais des reproches pour le meuble!

Je suis au vingt-septième feuillet de *Modeste*, et si j'en peux faire treize ce soir, je serai bien content.

Que devenez-vous? Que faites-vous? Il est onze heures, vous allez

déjeuner. Quel plaisir de savoir votre chambre, votre salon, votre demeure par cœur! Je m'y promène, j'y suis, je vous vois. Ah! si vous étiez témoin de ce travail féroce, vous auriez bien du chagrin de m'avoir dit : *mon cher Monsieur*, même en riant, car je suis accablé de chagrins. Mon frère m'écrit des choses déplorables de sa situation. Il faut que j'aille faire des démarches pour son avancement.

Enfin, j'ai une étoile, mais au Nord!

Vous savez que je n'ai pu rien faire de certain buste. Il était impossible d'en tirer parti. Eh bien, il ira au musée de Bourges. Le premier président de la Cour est l'ami du père de la Montagnarde; elle lui a des obligations, et comme il désirait un brin de malachite, vendredi (demain), je lui offre cette chose.

Gavault fait un peu mes affaires pour l'amour de Dieu. Rien ne s'exécute en temps utile; il fait manquer par une négligence impardonnable les oppositions projetées, les mesures prises, et je ne puis me plaindre qu'avec moi-même ou avec vous. La Montagnarde en est à ne pas comprendre ces non-sens. Je le[s] comprends. On donne seize mille francs à quelqu'un, et l'on ne se remue pas tous les jours pour lui. D'ailleurs, Gavault a ses affaires; les mines de Toscane, entre nous, ne vont pas bien, et je crois Gavault gêné. Raison de plus pour que je travaille.

Hélas! chère ange adoré, je finirai l'année comme je l'ai commencée! Et je ne sais quand j'aurai le temps d'écrire le drame de Frédérick [Lemaître]!

A demain.

Vendredi 29 [décembre].

La journée d'hier n'a pas été bonne. J'ai peu travaillé; j'ai été invinciblement triste, comme vous l'étiez quand je ne parvenais pas à vous égayer. Je me suis dit : « *mon cher Monsieur* », à moi-même. J'ai beaucoup pensé à nous, mais rêveusement, car j'étais si fatigué que je me suis couché de onze heures et demie à une heure après midi. Je n'ai rien pu trouver pour Hetzel, car il faut pour ces œuvres, exclusivement spirituelles, un entrain, une verve d'esprit qui est bien le contraire de ce que j'éprouvais. Ma situation est critique, et je n'en voyais que les malheurs, les difficultés. J'ai souvent regardé

la feuille de lierre que j'ai gardée du lierre de votre salon, et que j'ai mise à votre profil. J'aime ce souvenir, qui est une image de notre mutuelle destinée. Le lierre est une de mes plantes favorites. J'ai pleuré près de celui qui est auprès de la porte du second salon, quand Anna m'a dit adieu et que vous m'aviez quitté aussi. Mes larmes sont rares ; le cerveau les dessèche ; il en consomme, et il n'y a plus que vous sur la terre qui m'en puissiez faire verser. Si je n'avais pas à travailler, cet état de grise mélancolie n'est pas sans charme. Je suis resté dans cette torpeur jusqu'à quatre heures. A quatre heures, j'ai fait quelques feuillets. Ce matin, je suis mieux. J'ai beaucoup dormi, il est vrai. Peut-être était-ce [le] manque de sommeil qui m'a causé cet état d'hier. Il est quatre heures après midi ; j'ai fait onze feuillets et j'ai quelque disposition à travailler. Mais nous avons à dîner le premier président de Bourges, un député, qui fera sans doute avoir la croix de la Légion d'honneur à mon beau-frère. Demain, je finirai cette longue lettre et j'irai la mettre à la poste, car je veux que vous la receviez pour votre jour de l'an russe, avec mes bénédictions, ou du moins celles que je demanderai à Dieu pour vous et votre chère fille. Demain, j'irai voir Lecou pour une autre affaire, celle des *Contes drolatiques*, avec les Didot.

Je vous envoie comme enveloppe la lettre que le bon Pongerville m'a écrite en réponse à la mienne[1], au lieu de celle de la Belgiojoso ; mais vous me direz si vous tenez à avoir celle de la princesse.

J'irai aussi voir Souverain ; peut-être fera-t-il une affaire avec moi

1. Voici cette lettre

Paris, 27 décembre 1843.

Mon cher monsieur de Balzac,

La confidence que vous voulez bien me faire me flatte et m'afflige en même temps. Je pense que vous exagérez les obstacles qu'on vous présente, et je ne puis croire, je vous l'avoue, qu'il soit possible de préférer la richesse au talent, et d'exiger que la fortune d'un homme célèbre égale sa renommée. Vous auriez, dans ce cas, une tâche financière trop difficile à remplir. Je sais bien que la pauvreté seule n'est pas un mérite; mais elle rehausse l'éclat du talent et de l'honneur ; elle devient alors vertu et procure plus d'indépendance que l'extrême richesse. Vous le savez mieux que moi, peintre habile des hommes et des choses ; vous savez que la véritable opulence du penseur, de l'éloquent écrivain, est dans l'ascendant qu'il a pris sur le public. Encore une fois, je ne conçois pas l'alliance dont on vous parle, entre le mérite et l'or.

Il paraît cependant que votre détermination est prise et que vous ajournez l'oc-

à laquelle je pense. Mais il est bien dur à la détente. Ces tentatives, je les fais avec la presque certitude de ne pas réussir.

Allons, adieu pour aujourd'hui. Le Dupin du Berry vient de sonner, et je vais à lui, non sans avoir fait mille tendresses ici, en idée, à mon cher m[inou], le roi de mes souvenirs. Lirette n'apprendra pas sans plaisir que j'ai fait la conquête de l'abbé Églée, et que je voudrais obtenir de lui et de l'Archevêque qu'elle restât à Paris. Aussi, dites-lui bien (elle est si sainte qu'elle en est bête) de garder à sa disposition toute la portion de rentes qui dépassera les trois cents francs de pension. En ayant une dernière somme à laisser à son ordre, elle obtiendra de rester à Paris.

Allons, à demain.

Samedi 30 [décembre].

J'éprouve beaucoup de mieux de dormir deux heures de plus, neuf heures au lieu de sept. Je crois que cette méthode me permettra de travailler fructueusement pendant dix à onze heures. Ce matin, je sortirai après mon déjeuner pour aller mettre ce paquet à la poste et faire une ou deux courses d'affaires. Quant à demain, ma chérie, je terminerai l'année en travaillant jusqu'à cinq heures du matin. J'irai dîner chez la princesse Belgiojoso et je ferai une visite à madame Kiss[eleff], ce que nous appelons une visite de digestion. Ceci, c'est l'extérieur; mais je finirai par d'ardentes prières pour le bonheur

casion de faire valoir vos droits; au surplus, ils sont imprescriptibles, et vous seul pouvez être l'arbitre dans cette cause. Pour moi, laissant de côté des considérations où je deviens étranger quand elles cessent d'être littéraires, je ne puis que vous dire combien j'honore le talent qui sait instruire et plaire, et dont le sentiment philosophique, sympathisant avec la société tout entière, lui présente, dans son attrayante malice, l'image des travers et des ridicules que chacun reconnaît; mais seulement dans les autres.

Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'amical, et croyez que je serai très reconnaissant, quand, selon votre bonne promesse, vous viendrez renouer avec moi une causerie, où vous épanchez si bien les richesses de vos méditations. Ces richesses-là, quoi qu'on vous en ait dit, valent tous les trésors.

Derechef, agréez l'assurance de tous les sentiments que vous inspirez à votre affectionné

DE PONGERVILLE.

P.-S. — J'aurai l'honneur de vous envoyer l'*Album* de ma fille. Vous savez qu'avec quelques lignes, vous ferez ici des heureux.

de ma chère Line, pour le bonheur qui ne dépend pas de nous, car il n'y a jamais eu de cœur plus disposé à être une cause perpétuelle de bonheur pour une femme que le mien. Il est plein de vous, et sans un point qui ne soit en parfaite harmonie avec le vôtre. Je compte cette année au nombre des plus heureuses de ma vie; elle a eu deux mois pleins et entiers, deux lunes de miel. Ni à G[enève], ni à N[euchâtel], ni à V[ienne], je n'ai eu la faculté, comme à Pétersbourg, de pénétrer dans ce cœur rempli de sûres richesses, d'affection sincère, d'étudier involontairement ce caractère angélique et si noble. La douleur a été grande de vous quitter, car la douceur de ces heures fut immense. Quoi qu'il arrive, ce souvenir est une fortune à moi. Quand je m'examine, j'ai la certitude d'aimer ainsi toute ma vie, et Dieu veuille que tous les embarras finissent!

Chère È[ve], ne vous préoccuppez pas, ne vous assombrissez pas des travaux qui sont mon lot en ce moment; je vous en fais un fidèle récit, mais songez que j'ai l'habitude de ces fardeaux, que rien n'égale mon plaisir d'avoir débarrassé mon avenir d'une de ces pierres gênantes qui l'obstruent, et que, plus j'aurai payé, plus ma maison me semblera mienne. D'ailleurs, le terme à tant d'ennuis n'est pas éloigné, je l'espère. L'espérance même s'est changée en certitude pour vous, n'est-ce pas, comme pour moi? Je travaille beaucoup mon caractère en vue de ne plus vous voir vous cogner à des angles; je tâche de ne plus avoir de vivacités. Je voudrais être parfait pour vous. Pensez avec quelque joie que dans les trois premiers mois de 1844, je me déferai de bien des ennuis, et par moi-même. Vous avez, vous le savez, le gouvernement absolu de *nous*, et je me fie à votre prudence; mais songez aussi que j'attends dans le travail et les ennuis de la misère ce mot: « Venez! » Jamais, mon *Louloup*, je ne vous ai tant aimée; de la certitude échangée il y a quelques mois, viennent toutes mes consolations et mon unique force. Aussi est-ce en moi plus que l'amour et l'attachement. C'est ce bonheur égal et pur, serein, de qui Dante a dit : « *Senza brama, sicura richezza!* » Mille félicités, réveillées par les jolies mains du souvenir, s'épanouissent à tout moment dans mon âme et me font accepter toutes les contrariétés de ma vie.

Adieu, pour notre an français, ma chère fleur; je m'endormirai dans ta pensée, je me réveillerai après-demain dans notre foi, et mes

premières lignes, dans la nuit du 31 au 1er, seront pour toi. J'ai confiance dans les nombres; ces deux *quatre*, de mil huit cent *quarante-quatre* annoncent une double union. Nous appelons, en France, le chiffre *vingt-deux*, les deux petits canards, à cause de leur configuration. Eh bien, le *quarante-quatre* aura sa prophétie; *onze* ans est la base de *vingt-deux* et de *quarante-quatre* et *onze* est composé de *deux* individus.

Mille tendresses, ma chère Cosaque, et mille caresses à mon m[inou]. N'oubliez pas mes plus affectueuses cajoleries à votre petite fille; on aime tant les enfants d'une femme aimée! Mes amitiés bien sincères à la *Sœur Constance*, car j'imagine que sainte Borel prendra l'un de vos noms. Enfin, mille baisers sur ce front, mon orgueil, mon amour, et soignez bien cette santé qui m'est si précieuse. N'est-il pas bizarre qu'il ait fleuri en décembre l'œillet que je vous envoie! Il a fleuri hier, dans la jardinière, et il est rouge, et il sent bon! Le rouge est la couleur du triomphe!

LVI

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Passy 1er-13 janvier 1844!...
(Les points de l'Empire sont permis ici).
[Lundi 1er janvier].

Chère, hier au soir en rentrant, à minuit précis de chez madame Kis[seleff], où j'ai fait ma visite de digestion, j'ai aperçu votre lettre (la quatrième, partie le 3 décembre, de votre style). Ainsi, j'ai commencé l'année en sentant le parfum de votre lettre, en en baisant le papier, en m'endormant dans votre pensée, caressé par cette affection qui ferait accepter les plus cruels malheurs de la vie et qui les rendrait des fleurs, enfin, avec votre âme et vous. Voici quarante-quatre ans que je suis sur la terre; jamais pareille rencontre, pareille fête, n'avait eu lieu qu'à G[enève]; mais à G[enève], y avait-il cette longue route faite dans la vie et qui en rend les

douceurs plus douces, les amertumes moins amères? Ai-je besoin de vous dire qu'à mon réveil j'ai saisi la lettre sur laquelle ma tête avait reposé, et que les premières lignes que j'écris, les voici. Je les écris à huit heures du matin, aux rayons d'un beau soleil qui entre par ma croisée et qui enveloppe d'une écharpe rouge mon bureau, mes draperies et mes papiers. Est-ce assez de présages? Faut-il y croire? On n'a pas idée de la beauté de cette matinée. C'est un ciel bleu, quelques nuages pour en rehausser l'éclat; les cimes des éminences d'Issy, de Meudon sont baignées de lumière; je les vois en vous écrivant. Non, si Dieu annonce le bonheur, ce doit être ainsi!

Chère, la poste française est honnête; vos lettres, depuis mon retour, ne me coûtent rien. Multipliez-les, envoyez chaque semaine votre journal, je vous en supplie; c'est ma vie, c'est ce qui me donne du cœur et du courage.

Je réponds maintenant à toutes les petites interrogations de votre lettre.

Primo. La dette publique. Il m'est impossible de rien déterminer à cet égard avant la fin de mars. Voici pourquoi : peut-être y aura t-il une énorme diminution dans le chiffre, puisque je dois impérieusement payer une vingtaine de mille francs. Vous aurez reçu des lettres et [trois] *journaux* quand vous lirez ceci, qui vous auront mise au courant de toutes mes espérances. Mon travail, en ne comptant que là-dessus, me permettra de ne devoir que cent mille francs en avril 1844. Et j'aurai alors bien à moi les Jardies. Mais les Jardies et mon mobilier ne sont point réalisables à leur valeur. Voilà pourquoi j'ai toujours la même somme, cent mille francs, à payer, et, en ce moment, cent cinquante mille. Mais les cent derniers mille sont peu inquiétants, en ce sens qu'ils sont dus à cinq personnes qui ne me feront aucun chagrin, qui ne m'empêcheront pas d'être propriétaire et de payer le cens d'éligibilité. La dette actuelle est écrasante.

Nous avons toujours l'affaire David, celle de Loquin et celle de Dutacq devant nous, à terminer.

Vous ai-je dit que j'ai dîné avec M. [de] Margon[n]e; que notre siège est défait. Sa maison lui a coûté, tout compris, deux cent mille francs, et il croit qu'elle vaut trois cent mille francs.

Rassurez-vous sur les folies mobilières. J'ai résolu de vendre la

commode de Marie de Médicis pour payer le tout. J'aurai le secrétaire pour rien.

J'ai beaucoup avancé *un Grand Artiste*, la première partie de *Modeste*. Ce sera un ouvrage qui vous surprendra. Molière avait fait *l'Avarice* dans Harpagon ; moi, j'ai fait un avare avec le père Grandet. Eh bien, dans *un Grand Artiste* je lutte encore avec lui, pour le sujet de *Tartufe*. Il a montré l'hypocrite dans une seule situation, le triomphe (car, dans la pensée de Molière, il n'y a que triomphe ; Orgon est la *bourgeoisie*). Mais, moi, je veux faire le Tartufe de notre temps, le Tartufe-Démocrate-Philanthrope, et dans toute la partie que Molière a laissée dans son *avant-scène*, c'est-à-dire à l'œuvre ; et, au lieu d'un Orgon, personnage typique, séduisant cinq à six personnes de divers caractères, et qui l'obligent à jouer tous les rôles. C'est une grande et belle œuvre à faire. Réussirai-je ? Voilà la question. Je travaille avec plus d'ardeur et plus de confiance qu'au temps d'*E*[*ugénie*] *Grandet*, que j'ai faite entre Neuch[âtel] et G[enève], vous en souvenez-vous ?

Mon cher cœur, *si cela m'est possible*, j'aime mieux me donner du mal, beaucoup de mal, et payer tout ce que je dois. La vie doit être pour nous casanière, tranquille, sans dehors ; eh bien, la maison est le plus sûr bonheur. Être chez soi et bien, c'est un plaisir de tous les moments. Cette chose de prédilection est une affaire de deux cent mille francs, et comme il faut avec cela trente-six mille francs de rente, il serait absurde que monsieur, *mon cher monsieur*, rognât le bien-être. Deux ans [passés] à l'étranger permettront de capitaliser des revenus, soit ; mais, avant tout aussi, les occasions sont à saisir. Il y en aura une dans six mois. M. Ferrand, l'ami de madame Delannoy, est mort ; il lui laisse une maison bâtie avec amour et qu'elle ne pourra pas garder. Je ne crois pas qu'elle vaille plus de deux cent mille francs. Cet héritage me rendra madame Delannoy de plus facile composition, et si je lui achetais sa maison, quand elle verra la nécessité de la vendre, je pourrais faire d'une pierre deux coups : m'acquitter et acquérir. Cette maison est rue Neuve-des-Mathurins, au bout de la rue de la Madeleine, au bout des boulevards, à cheval sur le quartier du faubourg Saint-Honoré, sur la Chaussée d'Antin, sur les nouveaux quartiers. Elle a un jardin et une vue fort étendue, de l'air qu'on

ne lui ôtera pas, car elle est adossée au monument ou aux avenues du monument élevé à Louis XVI. Elle est d'apparence modeste ; ce n'est pas un hôtel, c'est une maison qui se trouvera dans dix ans au centre du Paris moderne. Elle a été très bien bâtie par M. Ferrand ; mais elle est sur la rue, c'est-à-dire le salon et la salle à manger. Les appartements donnent sur les jardins, et sont au nord. Elle ne vaut pas, comme spéculation, la rue de la Pépinière ; mais il n'y a rien à y faire qu'à y apporter son bonnet de nuit, comme on dit. Cela est très précieux.

Je ne suis pas encore allé chez les Rothschild, car il faut attendre que le jour de l'an soit passé.

Virens veut dire : *qui brille dans sa force et dans toute sa splendeur*, appliqué à une étoile. C'est une image. Les étoiles sont les fleurs du ciel ; elles fleurissent là-haut, et le mot latin est appliqué dans la plus *haute* acception de la poésie. *Virere* veut dire : *verdoyer*, *pousser vert*. Cela implique des idées de jeunesse (un gaillard encore *vert*). Vous serez *semper virens* pour moi. *Virens* implique aussi l'idée de progrès, de pousse, d'activité. De là, *virens*, *sequar*.

Je repasse votre lettre pour savoir si je réponds à tout. Vous aurez reçu avant ceci des lettres qui vous diront que *la santé y va pas mal*, comme dit la caricature de Charlet. Mes travaux me plaisent, tout me va. Mais le temps ! Il faut dix mille francs dans quinze jours !

Va pour madame de Mortsauf. Et qui, l'autre ?... Nous verrons[1].

Je vous répéterai pour votre chère petite ce que je vous disais à Pétersbourg : il vaut mieux qu'elle ait cette passion-là que d'autres. Puis une enfant qui sort d'un désert de blé doit bien aimer le monde. C'est la souris hors de son trou. Laissez-la gambader ! La réflexion viendra toujours assez vite. Amusez-la, jusqu'à ce que vous ayez à la donner (hélas !) à un mari.

Voici onze heures et demie ! Je cause avec vous depuis huit heures ; mais à vous les prémices de mon esprit, de mon cœur, de tout moi-même !

Soyez bien tranquille ; je ferai tout pour aller aux *Débats*, afin que

1. Il s'agit des héroïnes de Balzac, qu'il songeait à placer en bronze sur le piédestal de son buste par David.

vous me lisiez. Je voudrais y mettre *un Grand Artiste*; mais la Bourgeoisie y est bien mal traitée. Ainsi, chère, vous, le travail et dîner en famille, tel sera mon premier jour de l'an 44! Madame Narischkine était hier chez sa sœur. Nous avons parlé de vous; elles m'ont semblé jolies! Ai-je besoin de vous dire ce à quoi je vais penser avant de me mettre à griffonner mon papier? Le m[inou], les heures heureuses, enfin tout!

[Mardi] 2 janvier.

La journée n'a pas si bien fini hier qu'elle a commencé : le temps est devenu pluvieux; j'ai eu des douleurs à la tête; j'ai voulu sortir quand le bon sens me disait de me mettre au lit. Et, comme il est dans la destinée des personnes qui nous sont funestes de nous être funestes dans les petites comme dans les grandes choses, c'est parce que j'ai eu peur que ma mère ne crût que je la fuyais que je suis allé dîner en famille. Mon mal a redoublé; je m'en [res]sens encore ce matin. M'étant couché tard, plus tard que mon heure, il s'ensuit que j'ai la migraine. Je travaille néanmoins. J'ai donné l'ordre de vendre, pour le prix des deux, l'un des fameux meubles de façon à en garder un gratis et [à] avoir encore de quoi payer une lampe. Oh! je m'exécute à merveille!

[Mercredi] 3 et [jeudi] 4 [janvier].

Ma mère a interrompu hier ma lettre; elle est venue et a dîné avec nous. Elle manifeste l'intention de revenir ici, ce qui m'a épouvanté. Ce matin, j'ai beaucoup travaillé. Dans deux jours, la moitié de *un Grand Artiste* sera écrite, et j'ai fait une petite nouvelle, intitulée *les Roueries d'un Créancier*. Je ne puis pas toujours finir l'article [pour] Hetzel, *Ce qui plaît aux Parisiennes*. Vous voyez, ma bien-aimée minette, je vous ressasse mes travaux; c'est d'une affreuse monotonie. Je n'ai pas encore relu ce que j'écris dans *un Grand Artiste*, et cela me semble superbe.

Je suis allé voir madame Delannoy, qui n'y était pas ou ne recevait pas, M. Picard (le successeur de Gavault), et, enfin madame Gavault. L'affaire David n'est pas si désastreuse que je le croyais;

on a payé l'effet de deux mille deux cents francs à Foullon, le plus ardent de mes persécuteurs; ainsi, c'est une affaire finie. Il ne s'agit [plus] que du payement d'un restant (quatre cents francs), et il met seulement des conditions absurdes à son payement.

Il ne nous reste guère que l'affaire Loquin. Mais, je serai payé. C'est une question de temps. Puis l'affaire Dutacq, dont je me mêlerai quand mes grands embarras du moment seront passés. Il faut vingt mille francs d'ici au 15 février. Mes quatre volumes en train en donneront dix mille par les journaux et six mille, au moins, en librairie. Ainsi, je suis à peu près tranquille. Mais je perds l'occasion du drame.

Si je paye ces vingt mille francs, j'en aurai encore trente mille autres [à solder] de très pressés, après quoi il ne me reste que des créanciers-amis (sauf ma mère), qui ne me tourmenteront pas, et qui font une somme de quatre-vingt mille francs. Je vous répète cet aperçu de mes affaires, afin de vous retranquilliser. Mon échauffourée de travail, de janvier à mars, est une dernière bataille à livrer, et vous savez que les livres qui en doivent sortir sont indispensables à la *complèture* des douze premiers volumes de la *grrrrande Com*[*édie*] *Hum*[*aine*].

Mille tendresses, ma chère adorée. Ne vous inquiétez pas de la santé, nous y veillons, car, hélas! je me fatigue promptement de corps, mais l'esprit est inaltérable, et, quant au cœur, il veille, toujours éclairé par le *virens*, *sequar*.

Vendredi 5 [janvier].

Vous ne sauriez croire, chérie, avec quelle furie je me suis lancé dans *un Grand Artiste!* Eh bien, au moment où je terminais presque le premier volume, aujourd'hui, Gav[ault] m'a envoyé un commissionnaire pour me faire savoir que Mancel, ancien avoué de Versailles, le possesseur de la créance sur les Jardies, avait envoyé l'huissier à Claret, mon prête-nom. Ainsi, vous le voyez, il est difficile d'être plus inintelligent que Gav[ault], à qui j'ai dit mercredi, en lui faisant [ma] visite de jour de l'an: « Je ne peux pas rester à dîner; je fais vingt feuillets par jour, et je tiens cinq mille francs au bout de ma plume. » Il me sait lancé dans une course au clo-

cher, et il croit que je puis arrêter mon cheval pour l'écouter, pour aller le voir ! Il me parle d'aller voir Rothschild, comme si je n'aurais pas plus tôt gagné dix mille francs avec ma plume, que je ne me serais mis en état de parler à R[othschild] ou à madame [de Rothschild] d'une chose si délicate. Et c'est toujours ainsi. Quand j'écris le *Médecin de Campagne*, *Balthazar Claës*, *le Curé de Village* ou *le Lys* [*dans la Vallée*], j'ai des persécutions judiciaires. C'est à en perdre la tête. Oh ! les Jardies, les Jardies ! Non, certes je ne les vendrai pas. Elles sont bâties avec mon sang et ma cervelle. J'y demeurerai, si je ne peux pas les vendre avantageusement.

Voici d'ailleurs la dédicace de : *un Grand Artiste :*

A CONSTANCE-VICTOIRE

« Voici, madame et amie, un ouvrage auquel je tiens trop pour ne pas le faire protéger par ces deux noms, dans la signification desquels je voudrais voir une miraculeuse prophétie, etc.[1] »

Es-tu entent, Coucy? Je crois, moi, chère cosaque, et dur comme fer, que je fais un chef-d'œuvre. Aussi cette opinion me donne-t-elle la force de supporter toutes les tracasseries d'argent qui tueraient un esprit faible. Et puis, si je n'en suis pas malade, j'aurai diminué ma dette des choses les plus ennuyeuses ; je l'aurai brossée des saletés les plus taquinantes. Je n'avais pas besoin de cet aiguillon.

Samedi 6 [janvier].

Je me suis réveillé avec la tâche de faire vingt feuillets. Je viens d'en écrire cinq à six et je vais déjeuner. J'aurai fini le premier volume et commencé le second. Il me faudra quatre jours, je crois, pour avoir achevé cette œuvre. Elle ne peut plus aller dans les *Scènes de la Vie privée*. La peinture de la Bourgeoisie actuelle de Paris a pris tant d'espace que c'est devenu le sujet. Le Tartufe n'est

1. Balzac annonce plus loin qu'il joint le brouillon de cette dédicace à son *journal*. Il s'y trouve, en effet, et nous recueillons à la fin de sa lettre la première version de cette page. Elle est différente de celle publiée dans ses Œuvres.

plus la figure principale ; c'est la Bourgeoisie de 1830. Je ferai *Gendres et Belles-Mères* autrement.

Chère, je ne mange pas un fruit, pas un légume, je ne goûte pas au fromage de Brie, sans penser à votre table et à vous. Vous ne savez pas, à moins que tout ce que je vous ressasse ici ne vous le dise, comme je pense à vous. Je suis heureux de pouvoir penser à vous en présence de la bonne et excellente Montagnarde. Ah ! chère *louloup*, le travail et vous, voilà ma vie. Mille tendresses et à demain. Le manuscrit de *un Grand Artiste* est à vous, c'est entendu. C'est le premier ouvrage fait depuis notre courte entrevue. Allons, mille gentillesses et à demain. Je n'ai pas voulu passer un samedi (un samedi !...) [1] sans vous dire que vous êtes un peu plus qu'adorée.

Dimanche 7 janvier.

J'ai fait hier dix-neuf feuillets ; je ne sors pas, je ne bouge pas. Il me semble que si je changeais de place, je ferais enfuir l'inspiration aux pieds légers !

Lundi 8 [janvier].

Je vous écris avant de me coucher ; je suis au cent troisième feuillet ; il y en aura bien encore autant ; ainsi, probablement, l'ouvrage aura trois volumes. Cela coule comme d'une source.

Je vous écris pour vous donner une bonne nouvelle. Là où Gav[ault] a échoué, la Montagnarde a réussi. Nous avons six mois pour payer les douze mille cinq cents francs [des Jardies]. Ce créancier a été grossier chez Claret, qui est malade, et qui, naturellement, l'a mis à la porte. Ainsi, rien n'était plus difficile à raccommoder. Elle a réussi. Me voilà tranquille sur les poursuites, car je ne vis pas d'avoir de ces dettes-là. La Montagnarde est malade. Elle a vomi le sang deux fois dimanche. M. Nac[quart] vient dîner demain, et nous consulterons. Elle a pris de la médecine de Leroy, un poison, pendant que j'étais à Pétersbourg, en croyant se guérir.

Mon ouvrage change de titre. D'après l'avis d'Hetzel il s'appellera :

1. On se souvient que Balzac était arrivé à Saint-Pétersbourg le samedi 29 juillet précédent.

les Bourgeois de Paris. Il dit que ce titre-là donne une immense valeur de vente à l'ouvrage, et il parle toujours des *Débats* pour l'y placer. Je le souhaite, à cause de vous.

A demain.

Mardi 9 [janvier].

La Montagnarde n'a obtenu la remise du délai qu'à condition de payer le semestre d'intérêts échu et celui à échoir, ce qui fait cinq cents francs, tout notre argent! Il faut que je refasse de l'argent pour la dépense [du ménage], c'est-à-dire que je retrouve douze cents francs. C'est effrayant! Hetzel, hier, a pris pour huit cents francs, huit pages de mon écriture pour son *Diable à Paris*. C'est une bleuette intitulée : *les Roueries d'un Créancier*[1].

Oh! si vous saviez combien *les Bourgeois de Paris* sont un bel ouvrage! J'en suis étonné moi-même. Cela est devenu une *Scène de la Vie parisienne*. J'espère un grand succès, et cet ouvrage pourrait me valoir douze à quinze mille francs à lui seul. Mais *le Programme d'une jeune Veuve* et *Sabine* sont aussi deux jolies choses, et seront terminées avant la fin de janvier. Alors, je me mets au drame. Si de tout cela je ne fais pas quarante mille francs, il n'y a plus de littérature ni de librairie. Puis j'exploiterai *les Petites Misères de la Vie conjugale*.

Je fais venir M. Nac[quart] pour l'affaire Loquin. Je crois qu'il connaît quelqu'un qui la ferait finir. Gav[ault] est bien bon ; il m'aime ; mais il est mou, il ne sait pas se remuer ni agir. Ces deux aff[aires] Dutacq et Loquin devraient être finies.

Allons, adieu, mon étoile du matin, car il est cinq heures, je viens de me lever et j'ai vingt feuillets à faire, et demain je dois courir pour mon frère, pour des affaires et pour dîner chez Gav[ault]. Mille tendresses. Il faut que j'écrive vingt feuillets, et en voici un donné comme dîme au cœur de qui me vient le courage! A demain.

Nota. — *La Comédie Humaine* ne marche pas. Je ne sais ce qu'ont mes trois libraires.

1. Ces pages n'ont pas été publiées pour la première fois dans *le Diable à Paris*, où, d'ailleurs, elles n'ont jamais pris place, mais dans *le Siècle* du 10 septembre 1845.

Mercredi 10 [janvier].

Voici deux volumes de terminés sur *les Bourgeois de Paris*, car ils en ont trois. C'est avoir lestement écrit, car je ne sais pas si un copiste les aurait copiés aussi rapidement. Je n'ose pas relire ce que j'ai écrit, de peur de perdre ma bonne opinion sur mon ouvrage et d'interrompre cette espèce de veine. L'affaire Dutacq me donnera bien du souci, car il n'a plus le sou. Je ne puis me mettre à mes affaires qu'après avoir terminé mes manuscrits.

Jeudi 11 [janvier].

J'ai dîné hier chez Gav[ault], mais j'ai tant dormi cette nuit qu'il est sept heures et que je viens de me lever. J'ai dormi dix heures, sans entendre mon réveil. J'ai néanmoins pris mon café à cinq heures du matin, mais j'ai cru ne dormir qu'un instant et j'ai dormi deux heures. Ceci accuse une grande fatigue.

Savez-vous que je suis dans de mortelles inquiétudes? Voici trois jours que j'attends une lettre de vous et qu'elle ne vient pas. J'ai bêtement imaginé, à ce qu'il paraît, qu'aussitôt l'envoi de Janisset parvenu, vous m'écririez un petit mot, et je n'ai rien. Puis, je voudrais savoir si Lirette a eu son paquet sain et sauf. Toutes ces choses me troublent la tête, et tant, que je ne crois pas pouvoir écrire jusqu'à ce que je sois rassuré. Vous devriez, ma chérie, m'envoyer une lettre toutes les semaines. J'ai bien plus soin de vous que vous de moi. Voici le quatrième *journal* qui va partir; vous avez eu quatre lettres et deux en voyage, en tout neuf paquets depuis mon départ, et moi, j'en ai quatre! Si les détails que je vous donne vous font plaisir, jugez du bonheur que j'ai à savoir tout ce que vous faites! Du 31 [décembre] au [11 janvier], cela fait douze jours sans nouvelles. Vraiment, c'est à en avoir des érysipèles! mais mon cuir, car ce n'est pas une peau, n'admet pas cette maladie. Je deviens jaune comme un coing.

A demain, car il faut réparer le temps perdu à dormir.

Vendredi 12 [janvier].

Enfin je reçois le cher numéro cinq. Je suis sorti toute la et me couche dans la joie. Je viens de lire cela pour moi A demain.

Samedi 13 [janvier].

Tant que tout ne sera pas fini, rien n'est fini. C'est beaucoup attendons la consommation suprême. Vous êtes bien adorée vous êtes aussi adorée que vous êtes adorable. Je viens de re numéro cinq en m'éveillant, et j'y vois que vous voulez les gnements de Rothschild. J'y vais. J'ai voulu attendre que les citations de janvier fussent finies, car j'ai à offrir à madame Rothschild] des volumes qu'on va relier, et, en France, il n'y de relieur possible de novembre à janvier, à cause des Telle est la cause du retard. Je vais écrire à Nancy. Mais dans une sainte terreur sur cette mesure, et faites comme devait être prise.

Je vais mettre ce *journal* à la poste ce matin ou demain je vous fais donc le petit adieu de chaque lettre. Mais comment n'avez-vous pas, *à notre 30 décembre* [*français*], reçu la bague Janisset, envoyée par l'ambassade et par le frère de Breteuil Ceci m'épouvante.

Enfin, chère, l'all[iance] est faite sur votre gant. Avez-vous engraissé ? Donc, je vous en supplie, aussitôt cette lettre reçue, nez la mesure, avec un fil, de votre quatrième doigt de la gauche, et envoyez-la-moi dans une lettre ; je vous renverrai autre [alliance] par la même voie ; elle sera absolument pareil Quant à la bague de Janisset, ce ne sera rien que de l'étendre y rien gâter, si elle est trop étroite. Nous avons enflé votre gant de l'air, et tout essayé *par-dessus!...*

Je ne vous peins pas trop mon bonheur de vous savoir gagné, parce qu'il s'y mêle un peu de crainte. Je suis devenu défiant. Vous devez savoir que les affaires dont je vous parle des affaires naturelles, la vente de mes produits, comme vous

dez vos toiles et vos draps. Tout cela va se faire; mais j'ai peur de m'engager à cause de *nous*. Aussi, travaillai-je à force afin de voir si je n'aurai pas ma somme en vendant tout bonnement ce que j'ai à faire pour *la Comédie Humaine*; c'est-à-dire pour compléter les douze premiers volumes.

Ainsi, *la sainte* ne nous arrivera qu'en mai! C'est bien plus facile, en effet, d'aller par le Havre, et elle ne paiera rien pour ses malles et tout ce qu'elle apportera. Moi, je vois d'ici que si vous terminez [vos affaires] en février, ce sera tout le bout du monde, et que vous ne partirez pas[pour Wierzchownia]avant le mois de mai, à cause de Lirette, et que je ne me mettrai [pas] en route, toujours sous la réserve de vos commandements, avant juin! Je serai bien épuisé en juin, mais les Jardies seront à moi. Je ne devrai plus que ce qu'un honnête homme peut devoir.

Vous recevrez le plâtre par la voie du directeur [de poste] de Tilsitt rapidement, si cela est possible.

Le meuble de Henri IV est proposé au Château; je suis trop raisonnable pour faire de ces folies. Vous verrez probablement dans les journaux le bruit de cette découverte précieuse, car il faut prendre ses précautions avec L[ouis]-P[hilippe], L[ouis]-Ph[ilippe], votre prédilection.

Hier, j'ai rencontré l'un de mes camarades de collège, avocat, qui fait toutes les affaires de la librairie et de l'imprimerie, et qui peut me rendre d'immenses services pour mes ventes d'ouvrages. Je vous dirai cela plus au long dans mon premier *journal*.

Vous recevrez, chère, juste pour votre jour de l'an russe, mon troisième *journal*, et celui-ci quatorze jours après. Quand vous tiendrez cette feuille, sur laquelle il y a plus que mon âme, car dans ce que j'y mets d'affection et de tendresse il y a la vôtre, je crois, eh bien, j'aurai fini *les Bourgeois de Paris*, et vous verrez quelle est l'importance de cet ouvrage par le brouillon de la dédicace qui sert d'enveloppe à cette lettre! Oh! que cette page dédicatoire vous dise bien que vous êtes la première et l'unique dans mon cœur! A vous, à toi, chère minette, était bien due la première œuvre faite après notre entrevue si courte, et si nécessaire à deux cœurs affamés. Pauvre chérie, que de courage! que de jeune courage surtout! J'aime ceux qui vous aiment! Ce *journal*, où, jour sur jour, vous voyez

ma vie, elle n'est belle que par le souvenir et par l'âme, car, mon m[inou] chéri, vous n'y voyez que du travail. Du 25 décembre au 20 janvier, j'aurai écrit *les Bourgeois de Paris*, trois volumes in-octavo. D'ici [à] la fin du mois, j'aurai écrit *Sabine de Grandlieu*; puis, *le Programme d'une jeune Veuve.* Enfin, d'ici à la fin de février, je veux avoir fait *les Ambitieux de Province!* En tout, neuf volumes. Mais tout cela fera trente-six mille francs, et, [de plus, j'aurai] les quatre mille [de] Loquin. J'aurai quitté ce suaire de dettes, qui est pour moi un vêtement empoisonné. Oh ! comme je serai fier de vous revoir, n'ayant plus ces terribles dettes, et ne devant plus qu'une centaine de mille francs, à trois ou quatre personnes, et possédant les Jardies, et les arrangeant pour y vivre en pigeons heureux, et y gagnant un bel hôtel à Paris, avec les *Scènes de la Vie militaire !*

Chérie, vous m'avez rendu la vie et l'espérance plus belles que jamais. Rien n'est plus sain que de tels voyages. *Les Bourgeois de Paris* sont un de ces chefs-d'œuvre qui laissent tout petit [à côté] ! C'est grand, c'est à effrayer de verve, de philosophie, de nouveauté, de peinture et de style. Je me suis trouvé l'esprit tout neuf. Je vous ai rapporté cette gloire, à vous, l'étoile du soir et du matin ! le principe de tout cela depuis tant de temps, vous l'esprit de l'esprit ! le cœur dans le cœur ! l'âme de mes mouvements, la fleur éternelle, et, surtout, le bonheur de tous les moments ! Vous savez bien tout cela; mais, vrai, chez moi, tout seul, dans mon cabinet, je me le dis à moi-même; ainsi comment ne vous en ennuierais-je pas en vous le répétant : Oh ? chère, *si vous m'aimez*, écrivez-moi bien minutieusement, comme je le fais, moi, jour par jour, les moindres choses !

Vous m'avez bien fait hausser les épaules avec vos recommandations pour la société (vous avez écrit à Liszt !), car la nature s'y refuse. Il m'est impossible de travailler et de me permettre la plus légère déviation de mes habitudes : me coucher une heure plus tard, prendre mon café une heure trop tard, dormir une heure de plus, toutes ces petites infractions sont sévèrement punies par *la nature !* Elle m'inflige d'atroces migraines, des douleurs de tête intolérables. Aussi, est-ce la dernière fois que je me fais l'esclave du travail et du café. Le maître est trop dur, trop exigeant. *Les Frères*

de la Consolation, cet ouvrage si pur, si évangélique, me tentent beaucoup. Ça et *les Paysans*, ce sera fait cette année. Je tiens beaucoup à avoir tout le prix Montyon.

Allons, adieu, ange bien-aimé, toujours debout dans ce cœur plein de toi, plein de ce rayonnement incessant que j'aspire à travers les espaces ; adieu, toi qu'on ne quitte jamais et que j'ai le bonheur de voir dans cette maison [Koutaïsoff] ! Quelle joie que d'avoir pu voir tout, jusqu'à la voiture qui vous traîne et les assiettes où vous mangez ! Mon fromage de Brie me fait faire la même exclamation tous les jours ! Mon raisin ! chaque grain est, comme celui d'un chapelet, chargé d'une prière, d'un vœu ! Enfin, que veux-tu, chère *louloup*, j'aime ! J'aime comme j'aimais en 1819, j'aime pour la seule et unique fois de ma vie, et il y a du bonheur à étendre cette unique affection sur toute la vie. Quels regards je jette à ce papier en me disant que dans douze jours il sera dans ces petites mains qui sont comme des pattes de taupe. Oh ! chère chérie, mille baisers sur ces petites mains qui ont fait cette bourse qui ne me quitte pas ! Allons, adieu. Bien des tendresses à Anna, bien des amitiés à Lirette ; mais, que dire à vous ! à vous qui brillez à mon foyer, qui êtes vue à chaque page finie, et qui avez toutes les heures, comme vous avez toutes les pensées ! Oh ! mon Daffinger, quand l'aurai-je ? *Esther* n'a pas encore paru. Je baise mille fois mon m[inou], à qui j'ai rêvé il y a deux nuits !

Vous recevrez une lettre spéciale sur l'Autriche d'ici à quatre jours.

J'ai oublié (j'étais si chagrin de partir) d'avoir à Pétersbourg tous les uniformes de l'armée russe. Employez donc Colmann à cette recherche. Il me faudrait les gravures coloriées, et, surtout, en français, le nom des armes et des régiments pendant les guerres de la Russie avec la France. Lirette me les apporterait.

Je vous recommande, quand il n'y a plus qu'une précaution à prendre, de ne rien négliger. Ainsi, pour la sanction suprême, madame G[erebzoff] et son ami ne peuvent-ils pas vous garantir de toute malveillance de votre persécuteur, en s'unissant à tous ceux qui peuvent obtenir cette sanction bonne et prompte ? Oh ! que je voudrais lire la lettre où j'apprendrai que tout est fini, et que vous pouvez rentrer chez vous forte de votre droit !

DÉDICACE DES BOURGEOIS DE PARIS

à Constance-Victoire.

« Voici, madame et amie, une de ces œuvres qui tombent on ne sait d'où dans la pensée, et qui plaisent à un auteur avant qu'il puisse prévoir comment les accueillera le public, ce grand juge du moment. Mais, presque sûr de votre bienveillance, je vous la dédie. Elle vous appartient, comme autrefois la dîme appartenait à l'Église; en mémoire de Dieu de qui tout vient, qui fait tout mûrir, tout éclore!

» Quelques restes de glaise laissés par Molière au bas de sa statue de Tartufe ont été maniés ici d'une main plus audacieuse qu'habile. Mais, à quelque distance que je reste du plus grand des comiques, je serai content d'avoir utilisé ces miettes de l'avant-scène de sa pièce, en montrant l'hypocrite moderne à l'œuvre. La raison qui m'a le plus encouragé dans cette difficile entreprise, c'est de la voir dépouillée de toute question religieuse, qui fut si nuisible à la comédie de *Tartufe*, et qui devait être écartée aujourd'hui.

» Puisse la double signification de vos noms être pour l'auteur une prophétie, et daignez trouver ici l'expression de sa respectueuse reconnaisance.

1er Janvier 1844.

DE BALZAC.

LVII

MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], 14, 24 janvier [1844].

Dimanche 14 janvier.

Ma chérie, la bise est venue, et, après bien des *gels* et des *dégels* de rien, voici le plus beau froid. Le temps est pur et la gelée a tout durci. Aussi, demain ferais-je des courses.

J'ai cent quarante beaux feuillets d'écrits pour *les Bourgeois de Paris* et n'en ai plus que soixante-dix à écrire pour les terminer. C'est l'affaire de cette semaine. Après, je crois que je ferai mon drame pour Frédérick [Lemaître], et après le drame, mes deux nouvelles. J'ai eu hier Hetzel à dîner. Il a vendu pour soixante mille francs au jour de l'an, et il était entre la vie et la mort. Ses affaires vont bien, mais *la Comédie Humaine* ne va que d'une aile; cependant elle reprendra le cours de ses livraisons. Demain, il faut lui porter ses épreuves corrigées et le reste de son article. Dites-moi donc si vous avez eu les tomes VI, VIII et IX de *la Comédie Humaine* pour que je sache si je dois vous les envoyer avec le buste. C'est une affaire que je ménage avec le bon directeur [de poste].

Sue vient de vendre cent mille francs *les Mémoires du Juif Errant* à un journal ! C'est ce qui ne m'arrivera jamais. Hetzel tient plus que jamais à ce que je mette *les Bourgeois de Paris* aux *Débats*, et je le souhaite toujours, pour vous. J'en veux faire un bijou de style, ainsi que de *Sabine de Grandlieu* et du *Programme d'une jeune Veuve*. Oh ! je suis dans une belle veine de travail ! Mais le plus pressé, l'ouvrage pour achever le tome VII [de *la Comédie Humaine* (série] des *Scènes de la Vie de province)*, ne me vient pas. J'en suis au désespoir.

Je comprends bien que vos ordres suprêmes ne me mettront pas en route avant le mois de septembre, car il faut que vous fassiez vos affaires chez vous en mai, juin, juillet et août, temps pendant lequel je vous gênerais. J'irai au Havre, à la rencontre de la chère Lirette, que nous conduirons du Havre à Paris, à travers le cours de la Seine, pendant que vous regagnerez votre beau W[ierzchownia]. Ah ! parlera-t-on de vous !... Puis, vous me direz quelle ville d'Allemagne vous choisirez pour passer l'hiver. J'aurai tant travaillé ! Tant payé de dettes (J'en veux payer pour soixante mille francs) ! que j'aurai bien acquis le droit de passer un an au dehors.

J'irai chez Rothschild aussitôt les livres pour sa femme reliés. Ce sera pour vendredi prochain, j'espère, et vous aurez des renseignements dans ce *journal*-ci, que j'enverrai plus tôt à cause de cela.

Mille tendresses. Il est quatre heures du matin et voici une heure que je passe avec vous, car je me suis levé à trois heures.

Lundi 15 [janvier].

Hier, ma mère est venue, et m'a fait perdre quatre heures pour le travail. Aussi viens-je de me lever à trois heures. Le temps est rigoureux ; il faut achever le travail promis à Hetzel, et je ne puis que vous dire mille tendresses, car il faut se mettre à l'ouvrage jusqu'au déjeuner, et après il faudra courir en ville.

Si vous saviez combien tous les détails que vous me donnez me font plaisir et combien une interruption d'un jour ou de deux me fait chagrin ! Ne manquez pas à m'écrire les plus petites choses. J'ai eu quelque chose dans le genre de votre émotion à propos de la guitare de Liszt, en retrouvant dans le *Musée des Familles* un article que j'ai lu un matin en vous attendant. Cela m'a si vivement reporté à ce moment, que je regardai ma porte comme à Saint-Pétersbourg, quand j'écoutais le bruit de vos pas dans le salon !

Allons, adieu pour aujourd'hui. Soignez-vous bien ; ayez soin des deux personnes qu'il y a en vous. Je songe encore à votre érysipèle ! A demain. Cher m[inou], une petite caresse à travers les espaces !

Voici huit jours que je souffre des dents, et c'est, diriez-vous, une grande fatuité !

J'ai écrit à l'homme de Nancy, sous le nom de madame de Brugnolle.

Mardi 16 [janvier].

Je suis allé faire des courses toute la journée : au Ministère de la marine pour mon frère, négocier mon effet Hetzel, me remuer pour faire acheter la commode du ménage d'Henri IV et voir le plâtre de David. Décidément, il est impossible de vous envoyer un plâtre. Il n'en a fait qu'un pour son praticien, qui l'emporte demain pour commencer le marbre. Vous ne pourrez l'avoir que le marbre fini. Je ne puis avoir mes volumes pour [madame de] Rothschild que lundi. Je n'irai donc chez [son mari] que lundi ou mardi. Mais vous aurez par cet envoi les lumières qui vous guideront dans les ténèbres du monde financier.

Oh ! chère, ne retournez plus chez *la chambellane* ni chez ceux qui

vous font de la peine! Restez chez vous, où vous êtes si bien! Ceci me revient à propos d'une phrase de votre chère lettre qui m'a fait du chagrin.

Décidément, il n'y a pas d'affaires possibles. Lecou a vu les Didot, ils ne veulent pas réimprimer les *Contes drolatiques*. On ne force pas la spéculation; il faut la laisser venir. Si vous avez des blés à vendre et si l'on n'a pas besoin de blés, si vous ne savez pas aller là où l'on en manque, il faut savoir les conserver pour le moment où l'acheteur affluera. Il en est de même pour *mes produits,* hélas! et j'ai beaucoup à faire en ayant quatre romans à placer.

Le libraire comte Chlend[owski] est de retour, et il va voir à s'associer avec un imprimeur pour faire mes nouveaux romans. Mais il n'a pas de fonds, et c'est le nerf de la guerre. Il n'y a que des épines dans ce qu'on nomme la gloire! Je me couche dans nos souvenirs; voilà ce qui ne cause que bonheur et délices!

Mercredi 17 [janvier].

Il est trois heures du matin. J'ai dormi très mal. J'étais inquiet. Je n'ai plus que soixante-dix feuillets à écrire pour terminer *les Bourgeois* [*de Paris*], et je voudrais les avoir finis. Cela m'agite beaucoup. Il fait un froid de deux loups, et la Seine charrie, à la joie des bourgeois. Il me faut encore huit cents francs pour réassurer la vie du ménage, d'ici [à] la fin de mars. La Montagnarde achète des choses qu'elle dit manquer chez moi, comme des draps, des ustensiles, etc., et elle reste sans vêtements, et il faut recommencer. Jugez comme cela m'ennuie! Aussi je suis effrayé d'avoir à penser déjà à avril, mai et juin, c'est[-à-dire à] mille francs! Et moi qui ne songe qu'à en payer trente mille, à savoir : treize mille pour le prix *que doit Claret*, sept mille de petites dettes, et dix mille à Sèvres, en tout trente mille francs. C'est ce que donneront mes quatre romans. Mais aussi en juin je décampe et vous me direz où aller.

J'ai rencontré hier Musset et je lui ai demandé une lettre. Lecou va me chercher aussi un autographe de Casimir Delavigne, qui n'écrivait jamais. Ce sera rare.

Ah! *la Comédie Humaine* a reparu. J'ai mené hier un journaliste chez le marchand de curiosités. Il est d'avis que la Couronne doit

payer la commode quatre mille francs. Mais la marchande me dit : « Monsieur, vous en aurez d'éternels regrets. Maintenant qu'elle est vendue, tout le monde en veut ; le magasin ne désemplit pas de curieux ». J'ai fait mettre de côté le secrétaire aux armes de Concini, avec les M de Marie [de Médicis] et les H d'Henri IV. Je l'aurai dans mon cabinet dans huit jours.

Allons, je vais me mettre à faire un chapitre de plus à mes *Bourgeois*. Vous avez eu hier les dernières lignes écrites avant que je me couchasse ; aujourd'hui, vous avez les premières au réveil. N'est-ce pas la traduction en action du fameux vers de Virgile ? N'est-ce pas vous dire combien je vous aime, si quelque chose peut l'exprimer ? Ah ! comme je voudrais me promener dans ce jardinet qu'on élève à la brochette au bout du pont de Troïsk, et où il n'y a encore que des manches à balai, sous prétexte d'y mettre des arbres ! Pour moi, c'est le plus joli jardin de l'Europe !

Dites-moi donc que *les Bourgeois de Paris* vous feront plaisir à lire, fussent-ils détestables, car ce sera mon premier ouvrage fait après les bonnes vacances que j'ai eues. J'ai le cachet de *virens, sequar*.

Mille tendresses.

Jeudi 18 [janvier].

Les Bourgeois [*de Paris*] s'étalent, et je crois que cela fera quatre volumes, environ deux cent quarante feuillets [de mon écriture], ce qui, avec les ajoutés probables des corrections, en représente trois cents ; et un feuillet contient près de trois mille lettres ! Jugez de l'étendue de l'œuvre. Chère, je vous dis toutes mes affaires ; je vous parle de mes payements et de mes capitaux. Ainsi, quatre volumes peuvent faire vingt mille francs. Et vous, vous ne me dites rien de vos affaires à Wierzchownia ; vous m'écrivez bien : « J'ai reçu des lettres de chez moi », mais vous ne me dites pas ce qui en est. J'ai tout autant d'affection, partant tout autant de curiosité que vous.

Voici trois jours que je n'ai pris l'air ; je sortirai samedi. Par moments je pense à vous si fort, je me remémore si bien vos gestes, celui d'ouvrir la montre pour la monter, que je passe des heures sans rien faire, que de me souvenir !

Vendredi 19 [janvier].

Je suis à cent soixante feuillets et je vois que j'irai jusqu'à deux cent quarante. Il me tarde d'avoir fini, car cet ouvrage m'absorbe et je dois finir un article pour Hetzel, qui se désespère après moi, qui me désespère après ma fantaisie! Concevez-vous que je ne puisse pas écrire un mot, à propos d'un article que j'aurais fini en quatre heures quand je le tenais? Les sujets sont comme des anguilles; ils s'évadent du cerveau. *Le Programme d'une jeune Veuve* est une charmante idée, et j'ai si peur de la perdre aussi, que je me dépêche d'achever *les Bourgeois*, qui s'appelleront définitivement *les Petits Bourgeois de Paris*. Combien de transformations!... *Ce qui plaît aux Parisiennes* est également débaptisé. Cela se nomme [maintenant] *le Mariage à Paris*. Hetzel (P.-J. Stahl) a la prétention de faire *Ce qui plaît aux Parisiennes*. Ce garçon est à peu près fou sur son prétendu talent d'homme de lettres. Nous nous sommes épuisés en combinaisons pour vous envoyer un *vrai* fromage de Brie; mais il y a impossibilité à cause du froid. Madame [de] Brug[nolle] est toujours malade. Les filles élevées en paysannes, à la campagne, n'ont aucune idée des choses de la vie citadine.

Allons, chère *louloup*, il faut travailler et revenir à nos moutons. Mille tendresses et à demain. Demain, déjà le 20! Vous devez approcher de la solution définitive. Vous ne sauriez imaginer combien je suis agité dans ce cabinet, où je vis depuis vingt-quatre jours, en apparence plongé dans un travail qui tuerait un bœuf. Et je ne veux sortir du travail qu'ayant gagné les trente-six mille francs nécessaires à ma tranquillité.

A demain.

Samedi 20 [janvier].

J'ai, je crois, un peu abusé de mes forces, et trouvant mon cerveau vidé, je suis allé me promener aujourd'hui. Claret, l'architecte des Rothschild, et qui a eu à soutenir les ennuis à propos des Jardies, est malade; je lui devais une visite, et je suis d'autant plus allé la lui faire, que je voulais savoir comment m'y prendre pour

n'avoir que des notions vraies sur ce que vous savez... J'ai de grandes raisons pour ne jamais questionner le haut baron de la féodalité financière. C'est tout à fait Nucingen et pis. Il a dévoré des fortunes, et je sais quelqu'un du faubourg Saint-Germain qui voulant vendre des actions sur la rive droite de Versailles, quand elles gagnaient, il lui a dit de les garder, et on va tout perdre. Mais les employés sont sincères, à table, quand on les questionne au dessert. Or Claret, qui a été comme un domestique dans la maison et d'autant plus que Laurent-J[an] lui faisait ses lettres pour madame [de Rothschild] est très lié avec le directeur du bureau autrichien. Donc, je me suis recordé avec Claret qui est très bon enfant et très serviable tant qu'il n'y a pas un sou à débourser, et nous avons pris nos mesures pour aller dans cette caverne mardi. Je mettrai cette longue lettre à la poste mercredi. En sa qualité d'architecte il est au fait des bonnes occasions, et il m'a dit qu'avec une somme de cent mille francs dans la main, on devait trouver une belle affaire, c'est-à-dire à se loger pour rien. Je lui ai dit que d'ici à huit mois j'aurais payé toutes mes dettes, et que, ne devant plus rien, je voulais remplacer les Jardies par une maison à Paris, et que, pour me donner le cens, un ami me prêtait d'octobre à novembre cette somme, à la condition de faire une belle affaire. Il m'a promis d'avoir l'œil au guet, et je lui ai fait entendre que, selon ce que ce serait, il aurait une jolie prime. Cette belle maison de la place Saint-Georges, que vous avez vue dans le *Musée des Familles*, est certes la plus belle de Paris. Elle n'a coûté que deux cent cinquante mille francs, terrain à part. Mais, de mon côté, je guette quelque chose, car je crois que madame Delannoy aura des prétentions exagérées, pour sa maison, qui, d'ailleurs, est sur une rue bruyante.

J'ai fait une visite à madame de C.... Ah ! elle économise ! Elle est devenue L[ouis]-Ph[ilippiste] sous ce rapport. Elle se rallie, par le système d'Harpagon II. Hélas ! tous ceux qui ont connu l'effroyable situation des dettes ne veulent jamais s'y retrouver, et ce sera bien mon histoire. Oh ! comme je serais heureux d'être logé pour rien et d'avoir le cens ! Au mois de juin, si mes travaux ne sont pas arrêtés par la maladie, je me serai mis en mesure de posséder un immeuble sans crainte. Claret est d'avis que, si je ne puis vendre les Jardies ni les louer, il faut y retourner. M. G[avault] nous aban-

donne beaucoup. La Montagnarde, qui l'espionne, croit qu'il est retourné dans les griffes de madame Trub..., qui vient de s'établir marchande de bronzes. Ceci m'effraye beaucoup pour G[avault], qui est faible. Vous ne sauriez croire à quel point il néglige mes affaires. Si je fais quelque chose sans lui il se brouille, et, comme il ne fait rien, il s'ensuit que je dois trotter pour mes affaires, trotter pour le consulter, et cela fait doubles courses, double travail. Quelqu'un lui dit du mal de moi, cela est sûr, et c'est sans doute cette petite S[ophie] K[oslowski]. Oh! quand serais-je dans ma coquille, avec la Line, et à l'abri du monde et de tout. Vous ne savez pas quels sont mes soupirs! On dit que c'est la dernière lieue qui est la plus difficile, la plus angoisseuse. Oh! je suis dans cette dernière lieue! *Bois ton sang, Beaumanoir!*

Ma mère devient de plus en plus tourmentante. Hetzel est pris de la folie littéraire, et il va compromettre *le Diable à Paris*, une opération de cent mille francs, par l'envie de la lancer sous le nom de P.-J. Stahl. C'en est effrayant. Tiens, chère minette, je ne suis heureux que dans mon cabinet, entre mes travaux et ma Line. Malheureusement, il y avait quatre jours que je n'avais pris l'air que par la croisée. J'ai encore une visite à faire à la princesse Belgiojoso.

Allons, adieu, mon trésor, mon beau rêve, et toutes mes fleurs qui me parfument l'âme. Dans ces cas de mélancolie, je m'endors en pensant au m[inou]. C'est ce que je vais faire.

Dimanche 21 [janvier].

Il est cinq heures du matin; je ne me sens pas disposé à travailler, et aujourd'hui, j'aurai ma sœur, ses deux filles, et mon beau-frère et ma mère. Je crois aussi qu'Hetzel viendra pour m'apporter des épreuves et me demander la fin du *Mariage à Paris*. Et je suis là, devant mon papier, depuis une heure, sans rien trouver. Cela m'est arrivé souvent, et c'est affreux. Aussi, vous le voyez, je vous écris pour vous confier les douleurs de l'Écrivain; toutes les autres, vous les connaissez.

Je suis assez inquiet de ne pas avoir reçu de lettre d'avis de la bague. N'oubliez pas, chère, de m'envoyer le bout de fil demandé,

la mesure exacte du doigt annulaire de cette jolie main gauche! Si vous saviez combien il y a peu de moments perdus pour moi! Quand je ne travaille pas, je pense à vous; je regarde le petit profil, sous lequel il y a celui de votre chère petite Anna. Que devient-elle? Se blase-t-elle du théâtre? Combien vous m'avez fait rire avec Lirette dans une loge! Il y a des instants où je revois parfaitement ce coussin encadré d'un dessin en façon de dentelle noire, et j'en compte les points!... jamais je n'eus une si fraîche mémoire! Ma vue intérieure, où se mirent les maisons que je bâtis, les paysages que je crée, est tout entière au service de ces souvenirs, les plus complètement heureux de ma vie, et vous ne sauriez imaginer les trésors de rêverie qui m'embellissent certaines heures. Il y en a où mes yeux se mouillent de larmes. Mes yeux d'en dedans revoient les angles [de bronze] ornés de fleurs où je m'attrapais le genou, ce petit fauteuil témoin de petites querelles! Enfin, mon ange adoré, je suis resté, hier, hébété, debout, charmé, dans la rue Neuve-Saint-Augustin, à l'étalage d'un marchand de curiosités, et les cabriolets ont effleuré ma redingote. Que voyais-je? le croirez-vous (Oh, que je me suis trouvé malheureux de ne pas avoir le sou!) Je voyais, je voyais les deux fameux vases de Saxe du salon, mais en plus petit, avec la bataille, vous savez!... Après être resté comme la perdrix devant le chien, je me suis enfui. Si j'étais entré chez le marchand, je n'aurais pas marchandé, j'aurais dit : « Envoyez-les-moi avec la facture. » Ces vases rococo m'ont fait battre le cœur. Non, jamais je ne me suis senti pareille fête au cœur, pareille folie à l'âme, pareil ébahissement! Si un cabriolet n'avait pas effleuré ma redingote (je ne sais pas comment il ne m'a pas écrasé), je ne sais pas combien de temps je serais resté là. C'est de ces sensations qu'aucune parole ne peut rendre. Oh! je t'ai bien rendu ta guitare de Liszt! Mon Dieu, ce que c'est que d'aimer! C'est plus que la vie! Il a tenu toute une vie dans ce moment. J'irai lundi chez le marchand; je veux encore revoir ces vases, et je me priverai de mon raisin, qui coûte quarante sous la livre, pour les avoir. Pense, en ayant la bague au doigt, que mes yeux sont là-dessus pendant que j'écris, c'est-à-dire quinze heures sur les vingt-quatre, car j'appuie toujours la main gauche sur mon papier, pour le tenir en écrivant. Quelle puissance l'âme attache à certains objets matériels. Mon Dieu, que

je suis heureux de sentir ainsi, d'aimer ainsi ! Vous m'avez vu pendant deux mois, mais vous ne savez pas combien je serai mieux et meilleur dans la sécurité, pendant le reste de mes jours !...

Adieu pour aujourd'hui, chère aimée, adieu. Mais soyez bien sûre que je ne vous quitte jamais, cher esprit fraternel, chère âme de mon âme, cher trésor de sûr amour !

Ah ! je me suis *un petit* vengé des atrocités de madame de C..., en lui disant d'un petit ton tartufe : « Je crois que j'aurai pour... (mettez le mot), une personne vraiment pieuse et attachée à ses devoirs, sans compter l'excessive bonne opinion qu'elle a de moi, que je ne mérite pas à un si haut degré, littérairement parlant, mais que je justifierai par mon attachement. » J'aurais donné les vases pour que vous vissiez son air au mot *pieuse* et *attachée à ses devoirs*. R[oger] était là. Vous savez qu'elle me dit [souvent] en riant, qu'elle chargera Roger de séduire ma femme. C'est sa vengeance. Cette femme est plus atroce que jamais, et sans l'ombre de religion. Elle m'avait invité à dîner avec M. de Pastoret, et je lui devais une visite. Oh, je l'ai fait enrager ! Je lui ai dit : « *Vous qui êtes une amie si véritable pour moi*, vous apprendrez avec joie que d'ici à la fin de l'année je n'aurai [plus] un liard de dettes, et que je pourrai même, avec mon travail, avoir une maison pour payer le cens. » Elle ne m'a pas dit un mot, elle est restée coi !

Allons, adieu, Line. A demain.

Lundi [22 janvier].

Hier, chère, je n'ai rien pu faire ; ni penser, ni écrire une ligne. Dans ma furie de travail j'ai abusé, je crois, de mes facultés, ou de ce qui me reste de facultés. J'ai lu *un Homme sérieux*, de Ch. de Bernard. Ce matin, je me réveille avec un de ces maux de tête fous, que j'avais parfois à Pétersbourg et qui se dissipaient à dix heures. Mais, je n'ai plus de dix heures ! Il est cinq heures, et il faut que je finisse, n'importe de quelle manière, l'article pour Hetzel. Je vous dirai, ce soir, un petit bonsoir, si je puis.

Mardi [23 janvier].

J'ai reçu hier, en rentrant, la chère lettre six, où vous me parlez du monde et de vos dissipations. Moi, le plus occupé, j'écris toujours; il me semble que ma journée est bénie quand j'ai commencé par cette espèce de prière. Ceci n'est pas un reproche, grand Dieu! mais une simple observation. Quand je suis trop occupé, je le dis. Voilà tout.

Oh, soyez bien tranquille, chère, sur *ma passion pour le mobilier!* La commode sera vendue pour payer le tout; je n'y répugnais qu'à cause de vous. Vingt mille francs ne feraient pas reproduire de pareils meubles; il faut cela pour m'émouvoir. Ne reprochez pas à un pauvre diable de donner cent écus pour avoir un Titien. J'arrive à l'objection : *Si vous ne savez pas résister à la commode d'Henri IV, vous ne résisterez à rien, à aucune passion.* Ici, *ma chère madame*, j'ai l'honneur de vous dire, avec un petit sourire fin et un petit air fat, que si j'avais le musée du Sommerard, je ne regarderais même pas les meubles à vendre. Ce qui veut dire, en mettant les points sur les i, que, quand on aime, on n'a plus de passions, tandis que j'ai peu de meubles convenables; que Gambs passerait bien mille nuits et mille jours, avant de faire ces deux meubles, et que les vendeurs, qui veulent les faire faire en marqueterie, vont dépenser six mille francs. Enfin, n'en parlons plus. Dans mon prochain *journal*, je vous apprendrai que je n'en ai plus qu'un, car l'autre sera vendu. Vous, si dédaigneuse, vous le regretterez. Claret, dont le métier est de chercher ces choses-là, m'a dit qu'il ne fallait pas compter trouver en quinze ans et en parcourant l'Europe, [de quoi] pouvoir les assortir.

Quelque chose de plus sérieux. Hier, je me suis couché deux fois, deux fois j'ai dormi, quoique bourré de café. J'ai abusé de mes forces recouvrées. Aussi, le soir, suis-je allé voir *Marie Tudor*. Aujourd'hui je vais aller chez R[othschild] avec Claret et, de là, je lui montrerai la commode, car il peut la faire vendre. Je n'ai plus qu'à travailler très modérément. Cette nuit, j'ai été réveillé par la force des douleurs, absolument comme à Pétersbourg. J'ai peur que ce terrible organe, et si nécessaire, ne soit fourbu. Ce n'était pas

trois mois, c'était un an de repos, au moins, qu'il me fallait! Mais enfin, nous verrons.

Ce *journal* vous dira que j'ai fait les mêmes calculs que vous sur l'avenir, et que j'ai mesuré le temps. Dieu veuille que je vous voie en 1844!... Décidément ma plume aura payé les dettes de ma liste civile; ne vous tourmentez plus de cela. En octobre de cette année, je pourrai être propriétaire et posséder une maison qui me donnera le cens d'éligibilité. Malgré les commodes, ne croyez pas que je me mette jamais dans l'ignoble situation de devoir. Vous me destituez, de votre autorité privée, de ce qui abonde chez moi : constance et fermeté.

Sans avoir eu besoin de votre lettre, je n'ai pas fait affaire avec Chlend[owski], quoique ce ne soit pas l'homme que vous croyez. Il n'a pas d'argent, il n'a pas de hardiesse, et moi je suis comme la comtesse de Pimbèche : *je ne veux pas qu'on me lie*, et j'abhorre les traités. D'ici à quelques jours j'aurai fini pour vingt mille francs de littérature, et je suis content. Coucy doit l'être!

J'aime votre page sur le meuble, et quand j'ai dit en riant à la Montagnarde : « Il faut vendre la commode, » elle a dit : « Vous avez tort; ce qui est fait est fait. »

Hier, je suis sorti à quatre heures pour faire parvenir une lettre de remerciement à l'auteur du *Sonnet* dont la copie est avec ce *journal*[1]. Allons, chérie adorée, à demain, car il faut que je sois à onze heures rue Laffitte et je me suis levé ce matin à huit heures

1. La copie faite par Balzac de ce sonnet de Francis Girault ne porte pas l'indication du journal qui l'a publié. Elle porte seulement ces mots : « Numéro du dimanche 18 juin 1843. » Voici ce sonnet :

Maître, malgré les cris, poursuis ta longue route.
Va, grandissant toujours, sans crainte ni souci.
De tes conceptions le cercle, Dieu merci,
Est loin d'être épuisé : tu sais ce qu'il en coûte

A tout puissant esprit qui force qu'on l'écoute!
L'envieux journaliste, au cerveau rétréci,
Ne te pardonne pas de l'avoir peint : aussi
Déverse-t-il sur toi sa haine goutte à goutte.

Qu'il siffle ou qu'il aboie, et que t'importe-t-il?
Dessine sans broncher le multiple profil
De ce siècle inouï; maître, c'est là ton œuvre.

Qui peut fermer la bouche aux petits détracteurs?
Reste donc au sommet. La rampante couleuvre
Ne s'élève jamais à de telles hauteurs!

et demie, étant revenu hier à minuit de l'Odéon. J'ai trouvé la lettre, mais sans cachet à *nous*, et je ne comprends pas que vous ne l'ayez pas eu à cette date. Je m'y perds. C'est venu par l'ambassade, adressé à Breteuil. A demain. Demain, je mettrai ce volume à la poste. Mille tendresses. La gelée a fauché mes fleurs; je n'ai plus qu'une espèce de bruyère, qui ressemble à l'immortelle, et je vais en cueillir un brin. L'homme de Nancy a répondu: le paquet est à Nancy. Je vais m'occuper de le faire venir. Mille gentillesses au minou.

Mercredi [24 janvier].

Je souffre plus que jamais. Il m'est impossible de travailler; mais, ce matin, j'ai vu la cause de ces souffrances. C'est une dent de sagesse qui fait son dernier travail et qui ébranle la tête. Cela s'est combiné de la fatigue, et peut rendre raison de ces atroces douleurs.

Hier, j'ai causé avec le chef du bureau allemand [de chez Rothschild]. Voici la loi et les prophètes: les *Métalliques* d'Autriche représentent nos rentes cinq pour cent. Ils sont à cent onze aujourd'hui. La guerre seule pourrait les faire baisser et il n'y a rien de probable à cela. Ces titres sont ou nominatifs ou au porteur (il vaut mieux les prendre au porteur, cela évite des formalités). On touche le prix partout où il y a un comptoir Roth[schild], sur le cours. Cela ne peut que hausser, puisque c'est de l'argent à quatre et demi. Mais, en cas de guerre générale, cela serait compromis, capital et intérêts. Il n'y aurait de solide que les fonds français. Comme moyen de transition, cela est tout ce qu'il y a de mieux. Il n'y a rien à perdre, tout à gagner, et les intérêts se paient. Tous les banquiers (celui de B[erditcheff] surtout) peuvent se charger de ces acquisitions. Mais le *titre* est tout quand il est au porteur. Ainsi, il est urgent que ce soient des mains fidèles et soigneuses qui le gardent.

Quant à ce qu'on nomme les *lots* d'Autriche, il serait imprudent de s'y fier. C'est un emprunt dans le genre de celui de notre ville de Paris. Les lots sont sujets à des primes, et on paie les numéros sortants avec les intérêts composés. Il s'ensuit qu'à la veille des tirages, les lots haussent et baissent après. Ceci ne convient pas, malgré les chances. Comptez qu'il n'y a de solide que les *Métal-*

liques pour un transport de fonds. C'est simple comme bonjour. La maison R[othschild] paye les intérêts partout. *Ainsi, votre chère Henriette Borel peut être tranquille.*

Hier, je suis allé chez ma sœur, et j'ai bien fait. Le Frédérick Lemaître était venu me chercher là, et moi, de mon côté, voyant qu'il jouait un rôle où je ne le connaissais pas, je m'étais proposé d'aller le voir au théâtre. Bon Dieu, mon affaire est en train ; je puis faire jouer une pièce. Mais il m'a appris qu'il avait vu deux pièces sur le sujet de l'*Espion* [de Cooper], et qu'une pièce sur ce sujet, faite par d'Epagny, était tombée à l'Odéon. En sorte qu'il faut songer à autre chose.

Je suis allé voir Janisset et lui dire que vous n'aviez pas reçu la bague, et nous voici inquiets.

Allons, adieu, chère et bien-aimée Line. Je recommencerai demain un autre *journal*. Dieu veuille que je ne souffre plus, car ces maux s'opposent à un travail bien pressé. Je pense à vous dans ces paroxysmes de douleurs taquinantes, et vous m'aidez à supporter bien des maux, vous qui me faites accepter tant de misères ! Quelles richesses dans un sentiment vrai, profond ! Je n'ai jamais mieux senti la vie et le prix des trésors qu'on s'amasse dans les cœurs. Les grandes choses étouffent les petites ! Il y a une foule de détails qui ont perdu leur piquant et leur venin. Là où jadis je m'emportais, je me blessais, je vis en moi-même. La vie des lettres a elle-même perdu de sa valeur. Le bonheur est le jour de l'âme; tout est ténèbres à côté. Vous ne savez pas bien encore ce que vous êtes pour moi ! Combien il y a de vérités sous ces petits mots caressants, qui semblent être des fantaisies de l'âme, et qui sont, comme les personnifications de la Mythologie grecque, l'enveloppe d'un monde de choses !

Adieu donc, fleur et lumière, force et grâce de mon âme. Dites-vous, en voyant tout ce qui vous entoure, que je me rappelle ces choses avec idolâtrie et à tout moment. Jamais je n'ai eu le cœur si jeune ! Hélas ! le bengali se souvient un peu trop maintenant de ses bosquets et de ses roses ! Le travail obstiné va se reprendre et tous ces chants tourneront, comme dit Hugo, en poésies !

Mille tendresses à votre enfant chéri, mes amitiés à Lirette, et à vous, tout !

LVIII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], 31 janvier [1844].

Chère comtesse,

Il m'est impossible de laisser partir les lettres de Lirette et d'Anna sans y couler un mot de quatre pages pour vous : je conçois la jalousie ! Donc, vous trouverez sur mon *journal* à la date de ce jour : *Écrit par l'ordinaire à la Diva*. Quel parfum du siècle de Louis XIV dans ce : *par l'ordinaire !*

Je suis tout stupéfait de ne vous avoir pas vue me mettant un petit mot sur la bague, à la date où le paquet Lirette est parti. Je vous remercie du petit mot que vous mettez à la suite de la gentille lettre d'Anna; mais je me hâte de restituer à la qualification de *cosaque* tout ce qu'elle implique de gracieuse plaisanterie. Ouvrez Ch. Nodier, à l'article : *Observations sur la langue*, et vous verrez que c'est ce que nous appelons une *antinomie*. Ne pardonnez jamais, chère. Il n'y a pas offense ; donc, pas de pardon. J'ai une théorie sur le pardon, mais il serait trop fastidieux de la développer dans ces quatre pages. Elle en prendrait cinq et serait écourtée.

Voici plusieurs jours que ma santé m'inquiète. Elle s'est remise au beau avec votre petit bout de lettre, qui a fait comme un de ces rayons de soleil qui se glissent entre deux nuages d'hiver. J'ai été pendant ces dix derniers jours visité par des douleurs nerveuses d'une intensité terrible, et qui produisaient comme un voile jeté sur cette intelligence que vous savez. Je suis prompt à prendre l'alarme en ceci. Je suis comme le savetier de la fable, avec les cent écus !

J'ai décidé de finir *Mercadet*. Encore une partie à jouer !

Je vais dîner aujourd'hui chez Gavault, qui m'a su malade et qui n'est pas venu. Ceci dit beaucoup de choses. Madame de Brugnol[le] le croit indisposé contre moi par *des femmes* qu'il voit et dont le nom sera facilement deviné par Votre Excellence.

Ce matin, je me sens mieux. Je vais achever l'article [pour] Hetzel, et, après, je travaillerai très à mon aise; je ne me laisserai pas emporter par mon désir de payer. D'ailleurs, il m'est impossible de rien faire paraître en librairie avant l'exécution du traité Loquin, ce qui me repousse assez loin.

Il est impossible de dire plus de sottises qu'il ne s'en dit sur mon tour en Russie, et il faut laisser dire. Ce qui me cause le plus de contrariétés, c'est le sot rôle qu'on me donne, ainsi qu'aux plus grands personnages. On dit que j'ai refusé des sommes énormes pour écrire une certaine réfutation... [1]. Quelle sottise! Votre souverain est trop spirituel pour ignorer qu'une plume payée n'a pas la moindre autorité. J'avais dédié *Chabert* à M. de Cust[ine]. Je l'ai biffé à mon retour, vous savez pourquoi. Ce n'a jamais été mon ami, mais je ne le savais pas si perfide. Je l'ai vu avant-hier, au convoi de Nodier; il est venu me serrer la main. Quand on verra paraître *les Petits Bourgeois de Paris, le Programme d'une jeune Veuve*, et qu'on saura que je fais répéter *Mercadet*, tous ces cancans des sots et des cent mille niais, qui polissent l'asphalte de nos boulevards, se tairont, et l'on comprendra que je n'écris *ni pour, ni contre la Russie*. Est-ce à mon âge, quand on est pur de toute opinion politique, qu'on se crée des *antécédents*? En politique, je préfère l'action à la parole. Je ne peux même pas parvenir à établir que je n'ai pas eu l'honneur de voir l'empereur autrement que, comme dit Rabelais, un chien regarde un évêque, c'est-à-dire à la revue de Krasnoë-Sélo. Avant-hier, dînant avec G. Sand, je lui disais : « Si vous le voyiez, vous en tomberiez folle et vous passeriez d'un bond de votre *bousingotisme* à l'autocratie. » Elle était furieuse.

On me questionne beaucoup partout; mais je dis à tout le monde que je n'ai point d'*impressions de voyage*, étant excessivement ennuyé des *impressions* quand je pars. Et comme on ne me croirait pas si je ne faisais pas quelques épigrammes, je dis que, comme tous les gens très corrompus, les Russes sont extrêmement aimables et faciles à vivre, qu'ils sont excessivement littéraires, puisque tout se fait avec du papier, et que c'est le seul pays du monde où l'on sache obéir. Oh! si là-dessus vous aviez entendu ce qu'a fulminé

1. Celle de l'ouvrage de M. de Custine : *La Russie en 1839*.

George Sand, vous auriez bien ri ! Je l'ai tuée en pleine table par ceci : « Aimeriez-vous que dans un grand danger vos domestiques délibérassent sur ce que vous leur commandez de faire, sous prétexte que vous êtes *Frères et Compagnons du Tour de la Vie?...* » Vous savez l'effet de la goutte d'eau dans les raisonnements de la bouilloire ; le train philosophico-républico-communico-Pierre Lerouxico-Germanico-Déisto-Sandique s'est arrêté net. Alors, Marliani a dit qu'on ne pouvait pas raisonner avec les poètes. « Vous l'entendez », ai-je dit à G. Sand, en m'inclinant avec grâce. « Vous êtes un affreux satirique, a-t-elle dit ; faites *la Comédie Humaine* ».

— Moi, leur ai-je dit, je suis bon enfant; j'admire tout ce qui est beau : Danton à l'échafaud, Socrate buvant la ciguë, d'Assas mourant, Marceau, d'Orthez, Catherine de Médicis, et s'il y a de la grandeur et de la poésie en Russie, je ne superpose pas là-dessus les idées de nos écrivains démocratiques. Restez dans vos journaux et laissez-moi croire qu'un Russe, dans sa peau de mouton et devant un samowar, est heureux au moins autant que notre portier .

Voilà, *belle dame*, un échantillon de la belle France. On m'a dit *éclectique*, *satirique*, car on m'a supposé le cœur trop noble pour ne pas avoir été profondément affligé de la servitude de tout un peuple. Notez que le *portier-libre* de la place d'Orléans[1] fera couper le cou à tout ce monde s'il devient président de section de la République !

Oh ! tenez, il faut vivre chez soi, aussi loin des théories que des grands fleuves !

Adieu, chère comtesse; je mets ici l'expression de mon inaltérable attachement, et je souhaite que la sanction qui mettra fin à vos ennuis arrive promptement, pour que vous puissiez aller gouverner vos affaires, chez vous, car je vous aime pour vous. Puis, ce serait une compensation à vos soucis que de pouvoir jouir de Saint-Pétersbourg, sans les arrière-pensées des affaires, des procès, etc... A propos, on m'a dit chez le Roi de la Bourse que les Halp[érine] étaient excessivement solides, prudents et sûrs. Comme ce n'est pas le baron qui m'a dit cela, mais l'ami de Claret, le chef du bureau autrichien, je vous en parle.

1. George Sand habitait encore à cette époque le square d'Orléans, rue Saint-Lazare, ainsi que la famille Marliani et Chopin.

Vous me permettez bien de vous envoyer les fleurs renaissantes d'une graine vieille de onze ans, et qui fut plantée au milieu de mon cœur à Neuchâtel, de divine mémoire.

Adieu, amie aimée, et à qui j'appartiens comme le son à la cloche, comme le chien au maître, comme l'artiste au beau idéal, comme la prière à Dieu, comme le plaisir à sa cause, comme la couleur au peintre, comme la vie au soleil, et aimez-moi, car j'ai bien besoin de votre affection si vivifiante, si colorée, si *plaisante*, si céleste, si idéalement bonne, de si douce domination et si constamment vibrante !

Mille tendresses.

LIX

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], 26 janvier-5 février [1844].
Vendredi [26 janvier].

Avant-hier, chère, au moment de sortir pour aller porter le *journal* à la poste, il a fallu me coucher, et il s'est déclaré une fluxion qui m'a mis le visage dans l'état où était jadis le vôtre. Hier, malgré la fluxion, je suis sorti pour aller jeter le *journal* à la poste, car je ne me fie qu'à moi pour tout ce qui vous concerne, et je suis promptement rentré. Mais j'étais sorti de mon lit [pour cela] ; ainsi, je n'ai pu vous écrire, et me revoilà ce matin, levé à cinq heures, essayant de retravailler. Je vais rester toute la journée au coin de mon feu, tâchant de reprendre mes travaux. Hetzel a porté aux *Débats* les cent soixante feuillets des *Petits Bourgeois de Paris*, et il a, dit-il, vendu à l'*Artiste*, *le Programme d'une jeune Veuve*. Ainsi, cours ma plume ! le jockey a besoin d'argent ; vole sur le papier ! Il faut achever ces deux ouvrages.

Deux heures.

J'ai vainement essayé de travailler ; je ne me trouve pas bien. Je crois à un coup d'air. Il aura affecté tout le [côté droit du] corps,

car je souffre dans les nerfs les plus délicats de ce côté. J'ai relu votre dernière lettre et j'ai déploré que vous ayez employé tant de papier à des gronderies inutiles.

Primo : Le meuble va être vendu : il me donnera de l'argent, et une des deux pièces pour rien.

Secundo : Vous devez savoir, avant que ceci vous tombe sous les yeux, que je ne fais pas d'affaires avec Chl[endowski]. Mais ce pauvre homme est tout le contraire des gens de son pays : exact, probe, attentif, travailleur, sans vanterie et acceptant l'infortune. Je ne le reverrai jamais : ainsi, je puis vous en parler ainsi.

Tertio : La littérature fait exception dans tous les journaux ; elle peut se trouver au bas de toutes les feuilles politiques, sans emporter mariage de l'écrivain avec les principes politiques [du journal]. Et je puis vous dire cela, d'autant mieux que la sottise du fouriériste a gâté tout ce que la princesse avait fait.

Je vous répète tout cela. *Coucy*, car vous aurez très bien vu ces résultats dans les deux *journaux* en route. Après tout, j'aurais perdu vos quatre chères pages d'enseignements maternels, qui tombent devant les résultats, car, d'ici à un mois, j'aurai vingt beaux billets de banque dans ma cassette en malachite.

J'ai reçu un mot d'un de mes amis de collège, ce Desprez, l'avocat de qui je vous ai parlé, qui m'annonce qu'il a un libraire pour une affaire. Mais l'état de mes forces circonscrit beaucoup mes idées ; je ne veux plus m'engager, et je ne veux plus que vendre ce que je dois faire absolument. Il faut encore songer à un repos quelconque. J'irai dans les Alpes de 1796 voir, en mars et avril, les champs de bataille, à petites journées, en amateur. L'année 1844 n'est pas l'an 1833. Je ne puis plus travailler en jeune homme ; *les Bourgeois de Paris* m'ont mis à bas. Et cependant il faut achever *le Programme* [*d'une jeune Veuve*].

Allons, à demain ; j'ai là votre lettre pour en respirer le parfum. Grondez-moi toujours.

Samedi [27 janvier].

Je sors pour aller voir Desprez et faire quelques courses, et avec d'autant plus de plaisir que je me sens, par suite de mon coup d'air

qui a affecté tout le côté droit, d[ans] un état d'incapacité à faire envie à un pourceau. Néanmoins, je viens d'avoir un plaisir qui m'a presque guéri. A déjeuner, j'ai eu une belle serviette damassée où j'ai vu cette marque faite avec de la soie par votre blanchisseuse; elle était dans le [linge] neuf de Pétersbourg. Elle n'avait pas encore été blanchie et je suis resté comme hébété, absolument comme devant les deux vases de Saxe, même les yeux humides !

Le soir.

Pauvre Nodier ! Il est mort. C'est une véritable peine pour moi. Quoique prévue autant que chose peut l'être, cela m'a vivement affecté. Avant-hier il s'était fait dire la messe dans sa chambre. Voilà le premier convoi d'écrivain où j'irai. L'affaire de Desprez paraît sûre. Si cela s'arrange, les capitaux ne manqueront pas. On ne m'a pas dit le nom.

Dimanche [28 janvier].

Je suis tombé dans une période de sommeil absolu ! Je n'entends pas mon réveil; je me couche à six heures et me lève à dix heures. Que voulez-vous faire contre cette invincible puissance? Je me laisse aller à la nature; elle se repose malgré moi ! Le feu docteur Dubois m'a dit : « Tant que cela sera ainsi, vous serez sauvé. Tremblez le jour où vous ne réparerez point vos excès ! » Car il frémissait de ma vie. Il me disait cela chez madame de B... en 1834. Que d'excès de travail depuis !

Oh ! chère, Dubochet m'a donné l'ouvrage de son cousin Topffer, l'auteur des *Nouvelles genevoises*, le *Voyage en zigzag*. Achetez-le; ouvrez-le à la page trois cent trente-cinq, et regardez au bas de cette page. Arrivé là, j'ai vécu dix ans de ma vie en un regard ! Là, j'ai vu combien j'aimais ! Là, j'ai eu onze ans de moins ! Là, j'ai été ému, plus encore que par les vases de Saxe et les deux bouts de soie sur la serviette ! C'est là, précisément à cette place choisie par Topffer pour son crayon, là, qu'un voile de ma vie s'est levé de dessus le visage de cette sublime nature, et, qu'au moment même, une voix a parlé dans mon cœur, un jour a lui sur mon âme,

un regard dans mes yeux, et que j'ai vu clairement que je n'avais jamais aimé, qu'une vie nouvelle brillait devant moi, que l'être à qui j'appartenais à toujours était là, que madame de B... n'était que mon immense filialité trompée, à qui une mère avait souri ! Que l'amour, ce bel amour pur, principe de toutes les belles choses, s'éveillait pour grandir, comme grandissait la lumière du soleil sur ce paysage, dévoilé par teintes, par degrés ! Ce fut un de ces moments où la nature est prophète, où elle est en accord avec notre vie intérieure ! Et, en voyant ce bout d'île[1], que je n'avais jamais revu, que je ne veux revoir qu'avec ma Line... Il m'est impossible de continuer car j'ai les yeux pleins de larmes et le livre est là avec sa page magique ! Quel bonheur ! Il est immense, infini ! Non, il n'y a pas de malheur possible pour moi ! Les plus légers détails de ce moment unique dans une vie sont dans mon souvenir comme si j'y étais encore. Quel cher promontoire !

Ceci, ma chérie, a rempli ma journée. Impossible de faire quoi que ce soit. Vous avez fait, le premier jour, une seconde toilette ; la robe était violette ! Vous ne savez pas, et je ne vous l'ai jamais dit ni écrit, mais, depuis ce jour, mon petit salon a été violet ! j'ai aimé le violet, et il m'en reste une perse violette, une table couverte d'un drap violet et des torsades violettes qui sont des reliques pour moi ! C'est toutes ces choses oubliées, parmi les folies de mon culte secret, qui me font dire parfois : « Tu ne sais pas comme tu es aimée ! » Jamais idole n'a été vénérée dans ses tabernacles comme la Line dans ce cœur où il n'y a et où il n'y aura jamais qu'elle !

Lundi 29 [janvier].

J'ai été bien heureux, hier. Je me suis endormi dans ce bonheur si pur, si indépendant de tout. C'est une de ces choses qui sont entre le ciel et la terre !

J'ai écrit à Nancy ; la chérie en viendra par la poste, sous l'enveloppe de M. Conte, notre directeur général des postes, car l'*épouse*

1. Il s'agit de l'île Saint-Pierre sur le lac de Bienne, dont le dessin se trouve, en effet, dans le volume de Topffer à la page indiquée.



ILE DE SAINT-PIERRE, SUR LE LAC DE BIENNE

Vignette tirée des *Voyages en Zigzag*, par R. Topffer.

de Jules Étienne est malade, et il demande comment faire parvenir son précieux dépôt ! Au plus tard mercredi, j'aurai cette délicieuse propriété[1] !... J'aurais voulu aussi avoir Anna ; j'aime tout ce que vous aimez. Ce que Lirette ne sait pas (je ne dis jamais rien qui puisse me profiter ! J'ai la plus excessive fierté dans les sentiments, et cela trompe beaucoup d'âmes vulgaires), c'est que je ne lui en ai jamais voulu de ses persécutions. Elle vous aimait et croyait bien faire pour vous ; je lui pardonnais, et je ne me suis jamais surpris une parole de colère sur les lèvres, ni même une plaisanterie, quand elle me foudroyait de ses regards, à Vienne, par exemple. Elle vous aimait. Voilà le grand mot !

Je vais au convoi de notre pauvre Nodier ! Pauvre garçon, il a vécu, et il est mort pauvre. Lisez sa *Vie de Goldsmith*, en tête du *Vicaire de Wakefield*, et vous aurez lu dans l'âme de Nodier.

Adieu pour aujourd'hui, car j'emploierai ma journée en courses.

Lisez-vous les débats de notre Chambre ? Tout cela prouve que *la droite* est une *opinion*. Mais quant à être un *parti*, jamais ! Ces gens-là ont pu (eux qui possèdent le tiers de la France !) acheter quinze voix et faire rejeter l'adresse, et ils ont serré les cordons de leur bourse ! Et l'adresse passe à quinze voix de majorité !... Tenez, cela dégoûte des assemblées, des partis. Il faut marcher seul, avec sa conscience pour bâton. Cette séance de samedi a tué ma candidature politique. Un bon chez-soi, la plume comme moyen d'occupation, et sa Linette ! Oh ! la belle vie !

A demain, vous si ardemment pressée ici sur mon cœur !

Mardi 30 [janvier].

Hier, je vous ai quittée pour aller à onze heures à l'Arsenal, et pour cela j'ai dû avoir déjeuné, être habillé à neuf heures. Pauvre Nodier ! Il est toujours resté secondaire, quand il a quelquefois mérité la première place, et voilà que le dernier événement de sa vie est primé par le convoi d'un maréchal de France !... Je suis arrivé, comme je le voulais, un des premiers. Il y a eu la foule la plus honorable pour

1. Ainsi qu'on le verra plus loin, madame Hanska envoyait à Balzac la miniature originale de son portrait.

mon pauvre ami, le concert unanime des louanges, et l'église Saint-Paul a été pleine de monde, et tout le monde pleurait. C'est ce qu'il y a de plus rare à Paris. La rue Saint-Antoine était encombrée de ceux qui étaient venus trop tard. Je suis allé jusqu'au cimetière. Il a été enseveli dans le voile de mariée de sa fille. Il l'avait demandé. Quand je me suis retrouvé à la même place où quinze jours auparavant il m'avait dit : *Mon ami, vous me demandez ma voix et je vous donne ma place...* mot qui a couru les journaux, et que je me suis rappelé qu'ayant, comme il le disait, *la mort entre les dents*, il était gracieux et spirituel, j'ai été pris par les larmes, moi qui crois que toutes mes larmes vous appartiennent ! Je ne suis revenu qu'à quatre heures dans Paris. Je suis allé faire la visite que je devais à madame D... ; puis j'ai dîné chez G. Sand et fait le soir ma visite de digestion à la princesse Belgiojoso. Ce matin, mon esprit est peu disposé au travail et je sortirai pour voir *si vous venez* [*de Nancy*]. Je vais chez ma sœur. *Anne, ma sœur Anne ! ne vois-tu rien venir ?*

Mercredi 31 [janvier].

Oh ! hier, j'ai trouvé les lettres collectives chez Dubochet ! Aujourd'hui je réponds et ne mets ici que deux lignes. Je vais dîner chez Gavault, je mettrai le paquet-Lirette à la poste.

Jeudi 1er [février.]

Je reçois une lettre de Nancy du sieur J. Ét[ienne], qui me dit qu'il a mis le précieux paquet à la poste ! Elle arrive au moment où je m'habille pour aller dîner chez madame de C... Je suis furieux. Il y aura eu quelque retard. Aujourd'hui, je me suis levé mieux portant. Les symptômes étaient si alarmants que j'étais décidé à faire une consultation de quatre médecins célèbres sur mon état ! Au convoi de Nodier, j'ai eu des souffrances inouïes, et je n'osais vous en parler de peur de me laisser aller à de l'exagération. Me voici bien ; j'ai beaucoup dormi depuis dix jours. Je ne me distrais pas assez, et peut-être la distraction manque-t-elle pour moi. Comme me le disait Arago, il n'y a pas proportion entre nos travaux et nos plaisirs ; les travaux sont trop immenses. Et puis, chère, quand

on a eu le bonheur pour distraction, cela fait pâlir bien des distractions dont on se contentait auparavant. Je n'ai pas voulu partir sans vous dire un petit bonjour.

Vendredi 2 [février.]

Hier, j'ai été très spirituel chez madame de C..., oh, mais spirituel à étourdir, spirituel à la Laurent-Jan, sans âme, sans cœur; un esprit de diamant. Je ne suis pas ainsi une fois par an, car je ne suis pas une fois par an sans écouter la voix de mon cœur. Une dame m'a dit qu'elle niait l'Espérance.

« Avez-vous des enfants » ? lui ai-je demandé. Et à cette table où dînaient trois ex-femmes légères, j'ai eu les honneurs de : « profond silence », comme à la Chambre.

Ce matin, ne voyant pas venir ma mère, et, calculant que le trésor est arrivé depuis deux jours, je m'habille et, galopé par l'inquiétude, je galope à travers un pied de neige qui vient de tomber. Hier, le printemps, le soleil du printemps; aujourd'hui, le temps de la Perspective. Quelle Perspective ! Mes regards font fondre la neige !

Trois heures.

Je l'ai ! J'étais si inquiet que j'ai tout défait dans le bureau de M. Conte, à cause d'une phrase du marchand de broderie, que voici : « J'ose espérer que vous l'aurez dans l'état où je l'ai reçu. » Ceci, commenté par un poète, m'a fait un enfer. Oh ! rien de si ravissant n'a jamais été fait ! C'est l'Ève de N[euchâtel], de G[enève] et de V[ienne], qui n'a pu être éclipsée que par celle de la Millionne. J'ai eu des rêves heureux où elle était ainsi. Il faut donc dire adieu aux deux pauvres petites choses qui ont fait mon bonheur pendant sept ans et pendant un an; ce n'est pas supportable ! Je les enfermerai parmi les mouchoirs, comme de précieuses reliques. Mais, voyez-vous, le nouveau venu, c'est le soleil de l'Espagne réchauffant un homme, qui ne jouissait que des lampes de mine et de l'atmosphère des souterrains. [Il est] arrivé sans le moindre dommage, et le luxe des précautions m'a humecté la paupière. Voilà un vrai chef-d'œuvre ! Ça parle; on peut causer avec ça ! Il sera sur ma table,

jusqu'à ce que l'original soit dans la maison[1]. Mais ce dont je vous remercie encore plus, vous ne le devineriez pas : c'est de la loque noire ! oh ! voilà un présent, une fête, une joie !... une joie de tous les moments. J'ai reconnu les augustes fonctions de ce lambeau ; j'ai pleuré comme une bête en pensant que j'allais faire servir à essuyer l'encre de ma plume, ce qui a compté pendant quelque temps les battements du cœur le plus accompli du monde, et qui a enveloppé... Non, il faut bien aimer pour oser tant. Enfin cette pensée étreindra mon âme à chaque fois que je m'en servirai. Oh ! je voudrais que ma vie fût envahie ainsi dans ses moindres mouvements par des souvenirs quasi matériels, par des témoins presque vivants, chargés de *remembrances*, et qu'il en fût ainsi pour vous. Je vis dans une atmosphère tuante, car j'ai multiplié tout autour de moi ces témoignages. Mes yeux ne peuvent rencontrer que le tapis-tartan qui couvre devant moi une table ronde ; le Daffinger à ma droite, sur cette petite table où j'écris depuis quinze ans, les malachites, l'encrier-chien d'Anna. Sur le velours de la paroi, le paysage de W[ierzchownia]. A côté, l'encrier du voyage. Sur un petit meuble, la fameuse boîte, dont la sœur est à vous, et où sont les lettres, les mouchoirs, les reliques, le portefeuille de Vienne ! La bourse rouge éclaire mon baguier, où sont les pierreries, les bagues. Et si je regarde mon papier, comme en ce moment, l'annulaire de la main gauche a l'hyacinthe et l'alliance ! Je suis aussi heureux ainsi que peut l'être un homme aussi impatient et aussi aimant que moi.

[J'ai] décidé que je ne fais rien jusqu'à l'arrivée du premier président de Bourges, l'ami de madame de Br[ugnolle], qui dîne ici tous les vendredis. Donc, je quitte ce papier pour sauter, vif, comme un jeune chevreau ! C'est une fête, que ce 2 février ! Au diable les manuscrits ! Je suis riche ! je suis heureux ! Madame de Br[ugnolle] me suit d'un air inquiet. Elle a peur que quelque chose ne me soit monté à la tête, car je lui ai raconté la mort de l'archiduchesse Marie. La veille des fiançailles, à quatre heures, elle sent un petit mal de tête. Elle se couche ; elle dort. Sa mère vient à passer à sept

1. Il s'agit, cette fois, de la miniature de madame Hanska, exécutée à Vienne en 1835, par Daffinger. Voir aussi la lettre du 27 décembre 1836 où Balzac annonce l'arrivée du premier portrait qu'il reçut de madame Hanska.

heures et trouve à sa fille endormie un caractère de physionomie inquiétant; elle envoie chercher le médecin, par une idée de mère! .. Elle était venue voir si sa fille était levée, pour essayer la robe de noces. Elle adorait le prince de Carignan, la dormeuse, et le prince l'adorait aussi! A neuf heures le médecin arrive; elle dormait toujours! Il prend le pouls; la mère est effrayée de la physionomie que fait le docteur. « Altesse, dit-il, envoyez chercher les quatre médecins de la Cour; je ne veux pas être seul ici. » On envoie quatre exprès, et le docteur se promène sans oser parler à la mère. La jeune archiduchesse dormait toujours. Pendant que les médecins sont cherchés, trouvés, rassemblés, la jeune dormeuse s'éveille. La mère est là, lui demande ce qu'elle a : « Rien qu'un peu de migraine », répond la jeune princesse. La mère se rassure. Il était dix heures du soir. Elle va chercher le médecin qui se promenait pâle et blême. Elle lui dit : : « Marie est réveillée; elle dit ne rien avoir qu'une migraine ». Il vient, la regarde et dit à la mère : « Écoutez, ce n'est plus les médecins qu'il faut, c'est le clergé ; vous n'avez plus que le temps de la préparer à la mort. (La mère ouvre les yeux comme une folle). Mes collègues sont inutiles. » Les collègues arrivent. Ils regardent la rieuse archiduchesse, *qui ne souffrait que des douleurs de migraine*, et tous cinq disent à la mère : « Vite, vite, les secours de l'église, si vous voulez qu'elle meure chrétiennement ». La mère dit à sa fille qu'il faut se confesser, communier, afin d'être prête pour la fête du lendemain. Elle y consent, sans savoir qu'elle allait être administrée. Le clergé arrive, et, de onze heures à minuit, toute la cérémonie a lieu. Les médecins s'en sont allés en disant à la malheureuse mère : « Elle sera morte avant minuit. » A minuit elle était morte, ne souffrant pas autre chose que ce qu'on souffre de la migraine. Elle succombait à une *apoplexie nerveuse du cerveau*, contre laquelle il n'existe pas de remède. La mère l'a habillée elle-même dans la parure de noces!... Quelle scène! Quel drame! Aussi, madame de Br[ugnolle] me voyant si exalté, si joyeux, et sachant tout ce que j'ai souffert dans la tête, me suivait en me demandant : « Avez-vous mal à la tête? »

Le président arrive. Je vous quitte, en prenant un air grave, et je vais fermer mon cabinet.

Samedi 3 [février].

Je me lève à cinq heures, et j'ai bien dormi. J'étais hier, à huit heures du soir, comme épuisé. J'ai bu du vin, ce qui ne m'arrive que dans les grandes circonstances. Je me suis levé deux fois de table, soi-disant pour aller écrire des pensées dans mon cabinet. Ce matin, je suis dans une grande agitation irlandaise. Travaillerais-je? Ceci est une question grave.

Il a été décidé entre Fréderick Lemaître et moi que j'achèverais *Mercadet*. Ainsi, les dés sont jetés. Il faut reprendre cette grande pièce, et encore lancer un vaisseau à trois ponts à la mer pour lui voir faire le plongeon peut-être! Et il faut impérieusement finir *les Petits Bourgeois* et *le Programme d'une jeune Veuve!* L'argent devient rarissime!

Il y a quelque espoir de faire finir l'affaire Loquin. David a payé. Enfin!...

Entre chaque alinéa, je regarde *madame!*... Allons, il faut cependant travailler. Voici six jours que je n'ai rien fait, pas autre chose que les lettres parties, et ce que je vous ai dit ici.

Je ne me suis pas encore servi du petit précieux chiffon noir. Mon écriture vous dit assez que la plume a besoin d'être taillée avec le : *pense-à-ta-Line!*

Allons, à demain, chère adorée. Oh! comme la moire noire m'a fait mille fois, depuis hier, embrasser idéalement le m[inou]! Pauvre chéri, tant aimé, que l'on s'efforce parfois d'oublier, pour ne pas tomber dans le désespoir! La vie est bien belle pour moi, depuis quelque temps. Oh! chère, soignez-vous bien; ayez pour vous, comme pour Anna, les plus minutieuses précautions. Rien n'est indifférent. Vous avez des propensions à ne pas vous envelopper le col, les épaules, en sortant d'une maison ou du théâtre; ne laissez pas une fente, un interstice, par où le froid puisse se glisser. Vous m'avez souvent effrayé! Regardez-vous l'une l'autre à la sortie, et soyez d'une minutie de vieilles filles!... *surtout, ne plissez pas votre front, vous pourriez vous donner des rides!* Mais, vous vous savez aimée *quand même*, aimée, et bien digne de l'être infiniment!

Allons, adieu; ah! chère, un mot. Dans la page que vous avez eu

la bonté de mettre à la lettre gentille de la gentille Anna, vous me faites un mérite de mon exactitude. Oh ! ne m'en sachez aucun gré, ne m'en remerciez pas plus qu'on ne remercie un bengali de bien chanter et d'offrir [aux yeux] ces radieuses couleurs qui le font ressembler à des pierreries qui volent. C'est maintenant, pour moi, la nécessité, le plus grand bonheur. Je vous écris comme je vis, comme je respire. Il me manquerait quelque chose, je souffrirais [le soir], si je ne vous avais pas parlé ainsi dans la journée. Une bonne fois pour toutes, sachez-le : mon amour, c'est ma vie ; j'ai le cachet qui le dit : *virens, sequar*. L'envers de la devise c'est : *disparue, je disparaîtrai*. C'est l'arrêt de mon existence. Vous ne vous êtes jamais dit sérieusement ce qui est, et voici ce qui est : depuis 1833, Ève a été le principe, la cause de tout ce que j'ai fait. (Je sais que vous [me] reprochez Vers[ailles], et que vous ne distinguez rien en ceci ; vous ne voulez pas qu'un homme comme moi ait le pouvoir de mettre son âme, son cœur avec son amour immaculé à mille pieds au-dessus de sa guenille ! Guenille soit. Cette guenille vous est chère !) Mais, je le répète, elle n'a jamais cessé d'être ce qu'elle est en ce moment. Ceci est vrai ; c'est l'histoire secrète et intime de ma vie, et vous diriez cent fois : « Mais ! » que, dans tout mon être, une voix me ravit, que je suis tout entier à cette mémoire, que j'ai vécu ainsi !... Il y a en moi quelque chose d'absolu en ceci, que le temps vous démontrera. Quand vous m'aurez vu vingt ans comme j'ai été pendant deux mois, je sais que chaque jour vous me direz : « J'ai eu tort ». Et je vois toujours un peu de cette opinion dans vos compliments sur l'exactitude de mes lettres. Dites-moi : « J'en suis heureuse, » mais n'en soyez pas étonnée, ou alors étonnez-vous du retour du soleil, des saisons, etc.

Allons, voilà le jour ! J'ai mis trois heures à écrire ces trois pages. Me comprendrez-vous ?... Et moi qui voulais travailler. Décidément, ma passion est une grande dépense : cent francs par feuillet, madame ! Et tout le monde en veut. Oui, cent francs ! Je comptais en écrire huit ce matin !... Voilà huit cents francs bien couchés !... Ceci vaut-il huit cents francs ? Ma propriétaire, ancienne bouchère[1], ne peut pas se le mettre dans la tête, même quand on lui apporte

1. Elle se nommait madame Granedemain.

le loyer. Pour moi, ange aimé, ceci vaut des millions. C'est mon âme, c'est mon cœur, c'est ma vie !

Non, il n'y a pas en France de peintre capable de rendre ainsi *ce teint de lys et de roses !...*

A demain. Mille tendresses et mille encore ! Je vis maintenant beaucoup par les yeux.

Notez que samedi 3 février, à sept heures et demie, au lever d'un beau soleil, j'étrenne la moire !...

Dimanche 4 [février].

C'est fini, je crois, chère comtesse. Les *Débats* publieront *les Petits Bourgeois de Paris*. Ils les payent neuf mille cinq cents francs environ, pour trois volumes semblables à ceux des *Mystères* [*de Paris*]. La librairie en donnera vraisemblablement onze mille. Ainsi, ce livre sera payé vingt mille francs. Je payerai tout aux Jardies et à Sèvres, avec cela, et *Loquin-coquin*. De plus, il me reste le prix de *Sabine de Grandlieu* et [de] *le Programme d'une jeune Veuve*, environ douze mille francs, pour payer mes dettes criardes. Que le hasard fasse réussir *Mercadet*, et j'aurai sans doute fini mon passif cette année, en vendant les Jardies. Mais, dans tous les cas, *je serai habile à posséder*, car d'ici à octobre j'aurai débarrassé ma vie de ce qu'on appelle les dettes. Je n'aurai plus que cinq personnes amies à qui je devrai une forte somme, mais peu gênantes.

Les *Débats* commenceront la publication vers le mois de mars, et vous pourrez lire le commencement de cette histoire à Saint-Pétersbourg, en mars, avril et mai. J'ai cédé quelque chose sur le prix, à cause de cette faculté de vous le faire lire. Mais, publiant là pour la première fois, il faut faire un chef-d'œuvre. Aussi vais-je avoir un terrible mois de février ! Corriger et finir *les Petits Bourgeois !* Corriger et finir *Mercadet !* Écrire *le Programme* [*d'une jeune Veuve*] ! Tout cela, c'est beaucoup ; mais ce n'est pas assez, quand je songe à l'ennui de mes obligations. Je veux revenir à Paris, d'octobre à décembre 1844, dans une maison *à moi !* Si l'on [pouvait] vendre les Jardies quarante mille francs, tout cela se ferait. Mais le théâtre, où je veux donner deux pièces cette année, pourrait faire des miracles. Je n'y compte pas ! Lorsque Lirette viendra, tout cela sera résolu.

J'espère que vous me voyez marchant avec courage, et ne lâchant pas la plume, et travaillant toujours. Je suis sûr d'avoir pour moi-même un morceau de pain noir-d'encre, acquis à la sueur de ma cervelle. Mais ne me plaignez pas ; regardez-vous, et dites-vous que je suis le plus heureux des hommes!

Demain, j'irai rendre le manuscrit des *Petits Bourgeois* à Hetzel. Je l'ai lu cette nuit, et je crois en pouvoir faire un joli tableau de l'École hollandaise. Mais j'y veux une tête de Raphaël au milieu. J'espère faire rire et pleurer là dedans.

A demain. Il faut travailler. Nous sommes au 4!... Demain je vous dirai adieu, et je mettrai ce *journal* à la poste. Vous saurez que vous serez bien quinze jours sans rien lire de moi, car je ne vous enverrai le prochain *journal* que vers le 20 février. Je travaillerai nuit et jour pendant ces seize jours. Ce que j'aurais à vous dire serait bien monotone, et voici onze ans que vous l'entendez. Il faut vous ménager ; vous l'entendrez jusqu'à la fin de nos jours, et, s'il plaît à Dieu, dans l'éternité !

Lundi 5 [février].

J'ai fini, moins cinq feuillets, l'article [pour] Hetzel, qui était comme un cauchemar pour moi. Mais il me faut maintenant travailler aux épreuves des *Petits Bourgeois* et à *Mercadet*, tout en achevant *le Programme* [*d'une jeune Veuve*], et je sors pour m'entendre avec un imprimeur et un libraire pour faire composer l'ouvrage.

Adieu donc. Je mettrai ceci à la poste, et je vous envoie tout ce qu'on peut mettre sur du papier quand on aime par toutes les veines de son cœur, comme disent les Irlandais. Adieu. Pensez à mes nuits de travail pendant ce mois et à ces moments heureux que je vous devrai en me reposant dans les yeux et sur la physionomie de la plus belle personne que Daffinger ait peinte.

Mille tendresses.

LX

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy, 6-20 février 1844.]
Mardi 6 février, cinq heures du matin.

Hier donc, j'ai fait des courses, car il faut penser à faire composer *les Petits Bourgeois* par un imprimeur, aux frais d'un nouvel éditeur. Je suis allé chez le successeur de Gav[ault], et j'y ai trouvé une assignation de cet affreux Loquin-coquin. Rien de plus audacieux qu'un fripon ! Il crie au voleur pour faire pendre sa victime. Ceci m'a fortement remué la bile, et comme j'étais levé depuis trois heures du matin, je me suis trouvé très las. Je me suis couché à six heures, pour me lever à quatre. Au milieu de mon sommeil, le cher *journal* est arrivé ; je l'ai gardé pour mon réveil et je viens de le lire. Or, toutes ces émotions contraires, les unes exaspérantes, les autres douces, pour ne pas dire divines, m'ont mis très mal. Je me sens brisé, ce qui m'arrive rarement.

Il faut que je sois à neuf heures chez Gav[ault] pour que nous nous consultions avec M. Picard, son successeur, sur l'affaire Loquin. Or, être là à neuf heures suppose de déjeuner à sept heures. Et moi qui ai encore cinq feuillets à écrire pour Hetzel et qui les lui ai promis pour ce matin, et qui les avais gardés pour passer *une nuit calme* à les chercher ! Il y faut de l'esprit et j'ai l'esprit sens dessus dessous.

Je vous réponds en gros que d'abord on ôtera le *madame et amie* qui ne me plaît pas plus qu'à vous [1], et il n'y aura rien qu'un *madame* dans le courant de la prose.

De chez Gav[ault] j'irai encore chez Janisset, car la chose devient grave. Ayez la complaisance de demander à Valade quand il y a eu un courrier à l'ambassade, depuis le 10 décembre (de notre

1. Du projet de Dédicace des *Petits Bourgeois de Paris*.

style) comme départ, ce qui suppose le 22 chez eux, et réclamez hardiment une petite boîte envoyée à mademoiselle Borel par M. de Breteuil de Paris, à Breteuil-*Esther* ! Il faut que cela se trouve. Je ne recommencerai pas les réponses qui courent la poste, embaumées par une fleur de narcisse éclose dans ma jardinière. Je ne vois point madame Kisseleff; j'y ai dîné et fait une visite. Voilà tout.

Ne vous faites pas de chagrin pour les *Revues*; ce serait un malheur qu'il en fût autrement. On est perdu en France du moment où l'on est couronné de son vivant. Injures, calomnies, négations, etc., tout cela m'arrange. Un jour on saura que, si j'ai vécu de ma plume, il n'est jamais entré deux centimes dans ma bourse qui ne fussent gagnés, que l'éloge ou le blâme m'ont été très indifférents et que j'ai construit mon œuvre au milieu des cris de haine, des mousqueteries littéraires, et que j'y allais d'une main imperturbable.

Ma vengeance, c'est d'écrire dans les *Débats*, *les Petits Bourgeois*, c'est de faire dire à mes ennemis avec rage : *Au moment où l'on peut croire qu'il a vidé son sac, il lance un chef-d'œuvre*. Tel est le mot de madame Reybaud, lisant *Honorine* et *David Séchard*.

Vous lirez l'étrange comédie d'*Esther*; je vous l'enverrai bien corrigée, et vous verrez un monde parisien qui vous était et qui vous sera toujours inconnu, bien autre que le faux Paris des *Mystères* [*de Paris*], et constamment comique, et où l'auteur, comme dit George Sand, applique un coup de fouet à faire sauter toutes les enveloppes et les guenilles mises sur les plaies.

Quel volume, chère, que celui qui contient : *la Maison Nucingen*, *Pierre Grassou*, *les Secrets de la Princesse de Cadignan* et *les Amours d'un vieux Millionnaire!*... J'en suis fier, entre nous. Vous verrez si la corruption de l'abbé espagnol n'était pas nécessaire pour arriver à l'œuvre de Lucien à Paris, finissant par un épouvantable suicide. Lucien a servi de fil pour peindre le journalisme. Il *re*sert pour peindre la classe pittoresque des filles entretenues : la corruption de la chair, la corruption de l'esprit! Après viendront *les Petits Bourgeois* et, comme conclusion, *les Frères de la Consolation*. Il ne manquera plus dans mon Paris que *les Artistes*, *le Théâtre* et *les Savants*. J'aurai peint le grand monstre moderne sous toutes ses faces.

En somme, voici le jeu que je joue. Quatre hommes auront eu une vie immense : Napoléon, Cuvier, O'Connell, et je veux être le

quatrième. Le premier a vécu de la vie de l'Europe; il s'est inoculé des armées! Le second a épousé le globe! Le troisième s'est incarné un peuple! Moi, j'aurai porté une société toute entière dans ma tête! Autant vivre ainsi que de dire tous les soirs : « pique, atout, cœur », ou chercher pourquoi madame Une Telle a fait telle ou telle chose. Mais il y aura eu en moi quelque chose de plus grand et de plus heureux que l'Écrivain, c'est l'amant! Mon amour est plus beau, plus grand, plus complet que tout cela. Sans cette plénitude du cœur, je n'aurais pas accompli la dixième partie de l'œuvre, je n'aurais pas ce courage féroce. Dites-vous cela souvent dans vos moments de mélancolie et vous devinerez par l'effet (mon travail), la grandeur de la cause.

Votre *journal*, chère, m'a fait du bien à lire, et je le relirai demain. Il est six heures; il faut voir à écrire des petites niaiseries pour Hetzel. Mille fleurs de cœur.

Mercredi 7 [février].

Hier, je suis sorti, mais j'ai beaucoup souffert. Ce voleur qui m'assigne, votre lettre, ces émotions contraires, m'ont jeté dans une crise, et j'ai eu le plus ignoble de tous les dénouements : une colique qui m'a mis à bas. Si la colique met l'amour en fuite, au dire de Lord Byron (l'amour est bien peu de chose, alors !) [elle] met bien plus certainement la faculté imaginative à bas, et j'ai non seulement souffert, mais j'ai eu le cerveau voilé. Cette nuit a été affreuse et le réveil peu agréable. Depuis le déjeuner je suis un peu mieux ; mais il faut sortir pour les affaires. Je n'en ai pas moins corrigé l'article Hetzel et j'y ai fait la *coda*, le morceau le plus difficile à arracher. Il ne reste à écrire qu'un chapitre horriblement difficile qui fait trois feuillets. Après, je serai délivré. Mais j'ai trouvé une jolie comédie en trois actes en déjeunant ; je vous la dirai, si je la fais. Cette semaine je vais achever *le Programme d'une jeune Veuve*, et après je me mets à *Mercadet*.

Je dîne aujourd'hui chez Gavault et je vais faire une visite à M. de Barante pour le remercier de sa lettre. Je crois, chère, que nous avons eu tous les deux le même mouvement de bile dans la santé. Heureuse et touchante harmonie! Oh, mes travaux me vieil-

lissent beaucoup! Si je ne vais pas en Allemagne, *par la grâce d'Ève et de Dieu*, j'irai voyager à pied dans les Alpes.

Ne croyez pas que je me blase sur le Daffinger; je me l'accorde comme récompense quand j'ai fait une tâche et, la nuit, il est là sur ma table, et j'y cherche mes idées. Il me vient une assez jolie proposition: c'est de faire copier *cette dame* par Meissonier en la faisant achever en pied; un moine entre pour quêter, et ce moine est votre serviteur. R. S. V. P. Tout cela dans un salon vieux à boiseries et à tapisseries.

Adieu pour aujourd'hui. Madame de Br[ugnolle] va mieux. Ce matin je me disais : « Certainement, à cette heure, tout est décidé ». Je dis mille tendresses au minou.

Jeudi [8 février].

Je suis toujours un peu souffrant. Je me suis couché dans la journée, et je vais dîner chez mon docteur.

Vendredi [9 février].

Je viens de finir l'article pour Hetzel, qui sera, comme toutes les choses arrachées malgré Minerve, détestable. Hier j'ai consulté M. Roux, le successeur de Dupuytren (hélas!...) et il m'a fortement conseillé le voyage à pied comme le seul moyen de faire cesser la disposition à l'inflammation qu'a mon organe cérébral. Je sors pour aller à deux imprimeries, entre autres [courses, et] terminer, une affaire avec un libraire pour *les Petits Bourgeois*.

Samedi matin [10 février].

Quand je ne souffre pas de la tête, je souffre des intestins, et j'ai toujours un petit peu de fièvre. Néanmoins, ce matin, au moment où je vous écris, je vais bien, je me sens bien. Hier, j'ai causé avec un libraire nommé Kugelmann, un Allemand, qui me paraît plein de bonne volonté. Nous terminerons quelque chose ce matin, quand j'aurai terminé avec *les Débats*. Je vais chez Bertin à onze heures et demie. Si les deux affaires s'arrangent, j'aurai près de vingt mille

francs des *Petits Bourgeois*. Et je vais voir à vendre l'illustration soit d'*Eugénie Grandet*, soit de la *Physiologie du Mariage*.

Chère, dans votre lettre vous me dites : « Je ne devine plus le : *va pour madame de Mortsauf*. » C'est pour le piédestal du buste de David. Vous m'avez conseillé de la substituer à madame de Beauséant.

Je suis allé chez Janisset, qui se trouve tout aussi étonné que moi qu'à la date du 26 janvier vous n'ayez pas reçu l'envoi qui s'est opéré par les Breteuil. Chère, je tiens toujours à ce que vous m'envoyiez la mesure demandée, avec un fil de soie, et vous n'avez plus que le temps de le faire, car il faut près d'un mois pour que je le reçoive, ce qui fait mars, et il faut [s'en occuper] en avril, pour que vous le receviez en mai. *Je vous en prie, si vous m'aimez*, envoyez-moi la mesure exacte de l'annulaire de la main gauche.

A demain, car aujourd'hui je suis encore tout aux affaires. Hier, j'ai rencontré Poirson, le directeur du Gymnase, dans un omnibus, et je crois que je vais arranger avec lui la comédie de *Prudhomme* [*en bonne fortune*], en la faisant jouer par Henry Monnier. C'est une de mes deux béquilles pour cette année que cette pièce-là. J'irai la lui exposer lundi prochain, et, si cela lui va, je me mets à la faire immédiatement, pour être jouée en mars ou mai, car mars m'a été deux fois fatal[1] !...

Allons, adieu pour aujourd'hui, chère fleur aimée, étoile suivie avec tant de religion, et le bonheur le plus sûr de ma vie. Ma sœur a dit en voyant le Daffinger que c'était impossible qu'une femme fût aussi jolie que cela. « Mais ce n'est pas flatté, pour le moment où cela a été fait, lui ai-je dit ; on a sept ans de plus[2], et on ne les paraît pas. »

Les anges-femelles doivent avoir de la jalousie jusque dans le ciel ! Tous les jours je me dis, en pensant à votre ménage à vous trois : « J'espère qu'elles sont heureuses, que rien ne les trouble, qu'Anna va au spectacle, que Lirette se sanctifie de plus en plus, et que *madame* regarde la Néva du côté de Paris, comme moi je pense à ce salon rococo. » C'est une petite prière mentale, faite à des divi-

1. *Vautrin* et *les Ressources de Quinola* ont été représentés en mars.
2. Balzac veut dire neuf ans, cette miniature datant de 1835.

nités humaines, qui s'accomplit à neuf heures, surtout quand le thé me fait penser que vous prenez le vôtre à la lumière, et à cette table de bois blanc dont je vois les ondes jaunâtres par moments, ainsi que le samowar. Quels amis que les choses, quand les choses entourent les êtres aimés! Il n'y a pas jusqu'au stupide éléphant qui me revient parfois en mémoire. Quant à la causeuse à deux dossiers, et au petit tapis, et à l'écran Louis XIV, et au fauteuil où vous reposez votre noble tête chérie, c'est un culte! Vous sentez-vous aimée jusque dans les objets extérieurs auxquels vous avez donné plus de vie qu'à des êtres! Vos tristesses m'ont fait sourire; je me suis dit : « Elle ne regardait donc pas le coin de son canapé? Elle n'était donc pas dans son fauteuil? » Mais c'eût été bien dommage de ne pas écrire ces quatre pages. Elles sont sublimes, et, sans ce profond respect que j'ai de *nous*, je les mettrais orgueilleusement dans un livre, pour vous donner la jouissance de vous savoir supérieure à bien des écrivassiers comme nous. Ce serait un diamant. Vous avez la bile inspiratrice, chère aimée. Voyez comme je bavarde avec vous! Je me suis fait de mes lettres une de ces voluptés-chattes auxquelles on s'accoutume, et qui vous enveloppent à vous faire oublier *la copie* nourricière!... Allons, encore un regard à cette chère Millionne, et un bien profond soupir de ne pas y être! Pourquoi n'auriez-vous pas un poète, comme d'autres ont un chien, un singe, un perroquet, d'autant plus que je tiens de ces trois bêtes : je vous répète toujours la même phrase, j'imite la société, je suis fidèle! (Ici la comtesse hoche la tête et jette un regard superbe!).

Allons, adieu jusqu'à demain. J'ai repris un peu de gaieté depuis deux jours. Est-ce qu'il se passerait des événements heureux pour *nous*? Dieu nous les doit!

Dimanche 11 février.

Hier, Bertin était malade, mais il a fait dire que l'affaire tenait. Je suis allé à l'imprimerie, et le libraire n'est pas venu. C'est mauvais signe. Mais ne voilà-t-il pas l'imprimeur qui s'amourache du titre, et qui veut acheter *les Petits Bourgeois de Paris*, les publier illustrés et me les payer vingt mille francs? Je suis revenu dîner, je me suis

couché. J'avais pour ce matin sept feuilles de [*la*] *Comédie Humaine* à lire, puis l'article Hetzel tout entier. Ça m'a assommé. Après le déjeuner je me suis couché, j'ai dormi jusqu'au dîner, et comme je ne pourrais plus dormir de six heures du soir à trois heures du matin, j'ai pris du café, et me voilà à neuf heures du soir, assis à ma table et écrivant. J'ai écrit à mon pauvre frère, à Bourbon, à qui j'envoie mes œuvres, [et] au gouverneur de Bourbon qui le protège, et à qui j'envoie aussi *la Comédie Humaine*. Il faut que ce soit [remis] mardi, au plus tard, au Ministère, car il y a une corvette qui part de Toulon, à la fin de février, pour Bourbon.

Si j'avais quelque bonheur je vendrais le droit d'illustrer *Eugénie Grandet*, l'affaire des *Petits Bourgeois* se ferait, et je serais déjà hors d'affaire des affaires les plus ennuyeuses.

On donnait hier une tragédie nouvelle à l'Odéon, mais je n'ai pas voulu y aller; je me réserve pour mardi, [jour où l'on annonce] *les Mystères de Paris* à la Porte-Saint-Martin.

Me voici obligé plus que jamais de faire de l'argent. Jamais je n'ai pu dompter la fatalité qui me met sans le sou dans le carnaval! Voilà vingt-quatre ans que ce contraste dure, et, le sachant, je n'ai jamais pu y obvier. Que sera-ce en 1845? C'en est risible.

Lundi [12 février].

Je suis souffrant. Néanmoins je suis sorti pour avoir des réponses. Je suis allé chez ma sœur. J'ai trouvé l'album du père Pongerville; j'y ai écrit des vers et le lui ai porté[1]. Je ne l'ai pas trouvé, je suis

1. Voici ces vers:

SUR UN ALBUM.

Le magique pinceau, les muses mensongères
N'orneront pas toujours de mes feuilles légères
Le fidèle vélin;
Et le crayon furtif de ma jeune maîtresse
Peut-être me dira sa secrète allégresse
Ou son muet chagrin.

Ah! Quand ses doigts plus lourds à mes pages fanées
Demanderont raison des riches destinées
Que lui tient l'avenir;
Veuille alors le Bonheur que de ce beau voyage
Le fécond souvenir
Soit doux à contempler, comme un ciel sans nuage.

DE BALZAC.

revenu. J'ai trouvé [en rentrant] un mot de M. Gav[ault] qui m'indiquait un rendez-vous devant un arbitre pour l'affaire Loquin. Mais je me suis couché, la maladie ayant redoublé. Ce n'est rien; c'est une colique déterminée par une nourriture antipathique à mon tempérament.

Mardi [13 février].

Je sors pour aller avec Gavault chez l'arbitre et chercher mon billet pour la première représentation des *Mystères de Paris*, qu'on donne ce soir.

Mercredi [14 février].

Les Mystères [*de Paris*] ont fini ce matin à une heure et demie après minuit. Je ne suis rentré qu'à trois heures du matin à Passy. Il est une heure, et je viens de me lever. Frédérick [Lemaître] craignait une congestion cérébrale; je l'ai trouvé hier, à midi, couché. Il venait de se plonger dans un bain de moutarde jusqu'au-dessus des genoux. Il avait deux fois perdu la vue la veille. *Les Mystères* [*de Paris*] sont la plus mauvaise pièce du monde, mais le talent de Frédérick [Lemaître] va causer une *refureur* des *Mystères* [*de Paris*]. Comme acteur, il a été sublime. On ne peut pas décrire ces effets-là; il faut les voir. Je suis content du succès qu'il va donner aux *Mystères* [*de Paris*], car cela me donne le temps d'achever *Mercadet*. Les princes étaient dans une loge d'avant-scène, et comme le prince de Joinville ne m'a jamais vu, le duc de Nemours, lui, a fait le cicérone de ma personne. Ils étaient au-dessus de moi. Comme Frédérick me l'avait dit, j'ai cru que l'on ferait baisser le rideau au troisième tableau; mais dans deux scènes (celle de son amour pour Fleur-de-Marie, où il a peint le dernier désir du vieillard, et celle de sa punition, l'aveuglement), il s'est surpassé lui-même. J'ai dès lors écrit à Poirson que j'irais le voir vendredi pour nous entendre pour *Prudhomme en bonne fortune*.

Je vais dîner chez mon ennemie, la duchesse, qui redouble de caresses.

Jeudi [15 février].

Toute ma prose est finie pour Hetzel. Je dîne ce soir chez Lingay, celui qui voulait mettre à profit pour Guizot mon talent d'observateur. J'ai à régler mon compte avec le *Musée des Familles*, à qui je dois encore quelques lignes.

Vendredi [16]-Samedi [17 février.]

Vendredi je suis sorti pour beaucoup d'affaires. *Primo* : Il y a un acquéreur qui veut bien payer dix mille francs mes deux meubles florentins, pour les revendre vingt mille à la Couronne. Il promet mille francs à Dufour, le marchand. Je ne veux vendre que la commode. On vient de toutes parts, même les marchands de curiosités, et il y a la plus ébourriffante admiration. Vous ne savez pas ce que c'est! C'est l'article du *Messager*, que vous verrez sans doute répété par *les Débats*, qui a soulevé l'attention[1].

Secundo : L'affaire des *Petits Bourgeois* reste aux *Débats*; mais le libraire qui en voulait va illustrer ou la *Physiologie* [*du Mariage*] ou *Eugénie Grandet*.

Tertio : Poirson trouve la pièce excellente. Il me propose *de me*

1. Voici cet entrefilet, paru dans le *Messager* du 11 février :

« Un de nos plus célèbres écrivains, grand amateur d'antiquités, vient de retrouver, par l'effet du hasard, un meuble d'une très grande valeur historique. C'est la commode qui ornait la chambre à coucher de Marie de Médicis. Ce meuble, l'un des plus magnifiques objets d'art qui se puissent voir, est en ébène plein, avec des incrustations de nacre d'un travail exquis; il est garni, sur toutes les parties, de figures d'hommes, de femmes et d'oiseaux, dessinées avec une pureté de lignes et une délicatesse de trait vraiment merveilleuses. Ces figures, dont pas une ne se ressemble, sont unies entre elles par des filigranes d'or d'une admirable ténuité, et affectant les formes les plus capricieuses. Les colonnettes d'ébène plein, qui supportent l'entablement, sont du meilleur style florentin. Au front du meuble, et sur un écusson en relief, sont incrustées les armes de Marie de Médicis, témoignage irrécusable de l'authenticité historique de ce chef-d'œuvre, qui a été retrouvé chez M. Dufour, quai Malaquais, c'est-à-dire dans le même magasin de curiosités où furent retrouvées, il y a quelques années, les tapisseries du lit de Louis XIV. »

guider !... Et, une fois l'exécution répondant au plan, il m'assure tous les avantages que je puis désirer. Adopté. Chère, je comparaîtrai devant le public encore une fois d'ici au 1[er] avril. Me voilà donc avec *Prudhomme en bonne fortune* et *les Petits Bourgeois* sur le corps! Et pas d'argent! Il faut en faire, de manière à conquérir ma tranquillité pour trois mois. C'est effrayant! Voici samedi gras; il faut que je le passe à travailler, ainsi que mon dimanche, avec une furie non pas française, mais *balzacienne !*

Dimanche [18 février].

Vous savez, chère, qu'il y a des jours où le cerveau devient inerte. Malgré toute ma bonne volonté, je suis resté pendant tout ce jour dans mon fauteuil, à feuilleter... le... *Mu... sée... des... Familles !...* Qu'en dites-vous? A regarder de temps en temps Daffinger, sans y trouver autre chose que la plus délicieuse et la plus désirée créature du monde, mais pas un mot de *copie*. Je voulais écrire *Madame de la Chanterie*, et j'en ai fait deux feuillets. Je vais dîner chez Poirson, mon directeur de spectacle.

Lundi [19 février].

Hier, j'ai dîné [*in fiocchi*]. Un dîner de vingt-cinq personnes. C'est être au restaurant. Mais quel dîner! Il coûterait bien deux ou trois mille roubles sous le 60[e] degré! Je sors ce matin pour terminer avec Bertin.

Le soir.

Tout est conclu : trois mille cent cinquante francs par volume semblable à ceux des *Mystères* [*de Paris*]. Cela fera neuf mille cinq cents francs. Je me couche.

Mardi [20 février], à six heures du matin.

Mardi gras, 20 février! Quel plaisir! J'ai trouvé votre numéro huit à mon réveil, et je viens de le lire! Et la Linette demande pour-

quoi je ne vais plus du côté de Versailles! Mon Dieu, croyez-vous que je n'y aille plus uniquement parce que j'en ai donné solennellement ma parole?... Tout cela fut un mauvais rêve. Pas une fibre de mon cœur, pas une fibrille de mon cerveau, pas une gouttelette de mon sang qui ne soit imprégnée de la senteur du *loup*, de l'âme du *loup*[1]. Mais je ne vis qu'en ma Line! Je suis comme sans âme, entre les lettres [qu'elle m'écrit]! Oh! sois tranquille; le travail excessif s'est rendu maître du bengali! J'ai maintenant, d'ici au 20 mars, à corriger et à compléter *les Petits Bourgeois*, et à faire *Prudhomme en bonne fortune!* sans compter *le Programme d'une jeune Veuve*, qui va me donner du pain, car je suis sans un denier. Et vous me demandez, ô chérie, si le cœur me bat à l'idée du mois d'octobre!... Mon Dieu, je tâche de n'y pas penser, moi!... D'ici là je veux payer soixante mille francs de dettes, et il n'y a que ce travail qui puisse me dompter. Je voudrais pouvoir dormir ces sept mois! Mais apprenez que vous êtes devenue, depuis quelques jours surtout, le seul être qu'il y ait pour moi dans le monde, et j'entends vous et vos dépendances. Ma sœur, ma mère, le beau-frère et Sophie ont comblé la mesure. L'arrêt porté par madame de B... (il y a de cela seize ans!) est réalisé dans toute sa portée, dans toute son étendue. Je n'ai pas de famille, pas plus que vous! Dégoûts sur dégoûts, ennuis sur ennuis! Je suis enchanté d'ailleurs que la froideur s'établisse avant que je sois complètement heureux, car, plus tard, on vous aurait attribué cela, ou à ce qu'on aurait appelé *mes grandeurs!* Cet isolement que vous voulez sera mon plus cher désir. Je ne vous raconterai pas les mille gouttes de fiel qui font déborder la coupe entre ma famille et moi. Ceci passera dans notre première conversation. Tenez pour certains les points suivants : *Primo* : Ma sœur a supprimé à jamais entre nous la question littéraire, avec ses manies de bas-bleu. *Secundo* : Je ne puis [lui] parler de mes affaires, et surtout de celles avec ma mère. *Tertio* : Elle me cause des soucis cruels, par des manques de tact toutes les fois qu'il y a des tiers chez elle. *Quarto* : Elle veut que son mari soit *un plus grand homme que moi!*

1. Balzac donnait souvent les différents surnoms de *loulou*, *louloup* et *loup* à sa correspondante. Il a fini même [par les écrire en abrégé sous cette forme : lp, ou lplp.

Je ne suis rien dans ma famille, qui manque essentiellement de *l'esprit de famille*. On a rompu un à un tous les liens. Je vais me mettre à cheval sur mes travaux et reprendre les habitudes du temps de madame de B..., ne voir ma sœur qu'à de rares intervalles. Au moins il n'y aura pas de froissements. Voici bien longtemps que j'observe l'étrange transformation de ma sœur en ma mère, prédite par madame de B... Je suis effrayé de la lucidité de cet esprit-femme. La bonté de ma sœur ne va plus que par accès. Ce mot fatal de madame de B... : *Vous êtes une fleur venue sur du fumier!* est malheureusement vrai. Je ferai donc une famille nouvelle, grâce à l'adorable femme qui a fait Anna. J'espère que s'il y a des boutures, elles seront uniquement fleurs *Noré-Aline!* Ah! votre lettre m'était bien due au milieu de tous les ennuis qui m'ont assailli! Jusqu'à Hetzel, que je croyais un ami, qui, chez Bertin, se formalise d'une niaiserie (de ce que je le prends comme couverture, en cas d'opposition), et qui se brouille à demi avec moi, qui *(in petto)*, me brouille tout à fait [avec lui]. Comme me le dit la Montagnarde avec son bon sens : « Servez-vous-en et plantez-le là après ». Oh! si vous saviez quels aristocrates sont ces républicains... Moi, qui me suis tué pendant deux mois à lui faire un article pour son *Diable à Paris*, qui y ai perdu dix mille francs!... Oh! si vous saviez dans quel accès de misanthropie je me suis couché!... Non, c'en est effrayant.

Mais aussi dans quelles délices j'ai lu ces pages saturées d'affection!... Une heure de cette céleste jouissance ferait accepter des martyres. Oh! sachez-le bien, ma Line, vous êtes aimée absolument dans toutes les conditions que veulent les plus exigeantes. Vous m'avez fait bien rire en revenant sur la formule de politesse française qui fut dite à madame G[erebzoff], et qui effaroucha le *louloup* de l'Ukraine. Je ne comprends rien à la conduite des gens du Narischkin-Dom! Mais, soyez tranquille, ils ne perdront rien pour attendre. Mademoiselle d'A... sera lassée! Quant à ma conduite ici, vous la qualifieriez de sublime. Le général Léon a raison; madame est un singe grillé de la plus belle espèce. Impossible de reconnaître qu'elle fut jolie ou belle. Madame K[isseleff], quelque défaite qu'elle soit, fait plus d'effet. Je ne vais plus par là, que sur invitation. La lettre ostensible, dans le paquet-Lirette, vous peint ma conduite politique à merveille.

J'ai bien vu, chère bécasse, les résultats du procès perdu. Mais vous devez vous souvenir de mes redoublements de fureur quand vous parliez des *Dames écossaises* ou *Augustines*. Ce ne sera jamais un événement malheureux pour moi que de voir ma Line sans un rouge liard. Vous me savez l'homme du monde, hélas! le plus désintéressé, puisque *cela* va jusqu'à l'imprudence (*ça allait*), car j'ai la certitude d'avoir d'ici à quelques années une petite fortune, grâce à mes travaux. Et c'est un si grand bonheur que d'être tout pour l'être aimé, que j'ai compris votre chagrin à la perspective d'être sans action sur mon bien-être. Je vous ai bien devinée, par ce qui se passait en moi!

Vous me dites, chère Line, qu'il y a dans la décision suprême quelque chose qui vous contrarie, et vous ne me dites pas quoi? Réparez cette omission, et celle du bout de fil demandé.

Soyez fière d'Anna. C'est surtout en voyant les jeunes personnes les mieux élevées ici, que je vous dis : « Soyez fière d'Anna! » Ne lui dites pas la bonne opinion que j'ai d'elle; dites-lui que je l'aime (*Stratonice* à part).

Oh! qu'il est beau de se faire si noble, quand on sait que c'est inutile! Pardonnez-moi cette plaisanterie; elle amène ici la sincère déclaration de vos droits sur un cœur plein de vous. Rien, aucun événement dans les choses, aucune femme, tant belle soit-elle, rien ne peut *muer* ce qui *est* depuis onze ans, parce que j'aime votre âme autant que votre personne, et que vous serez toujours pour moi [le modèle] du Daffinger. Savez-vous ce qu'il y a de durable? *La sorcellerie à froid*. Eh bien, tout de vous a passé par les examens les plus raisonnés, par les comparaisons les plus étendues, et tout vous est plus que favorable. La raison justifie le perpétuel entraînement du cœur. Il n'est pas un seul de *nos* souvenirs qui ne soit plus puissant sur moi que tout le poème-B... Vous, chère Line, vous êtes *l'adorable enfance* que je n'ai pas eue; vous êtes *ma vengeance* de tout ce que les dédains de [madame de C...] m'ont fait souffrir. Vous êtes mon seul amour, et vous êtes, outre cela, ce qu'est l'inexplicable passion éprouvée par certains hommes pour une femme qui leur plaît, qui les ramène [à elle] malgré des vices, des infidélités (comme madame Trub... pour Gav[ault], qui s'est rengagé plus que jamais). Mais vous êtes surtout et par-dessus tout, cette introuvable

femelle d'âme et de corps, puis, la sainte et noble et dévouée créature à qui l'on confie toute sa vie et son bonheur, et son lustre[1] avec la plus ample certitude. Vous êtes le phare, l'étoile heureuse, et la *sicura richezza, senza brama* surtout. J'ai tout compris de vous, jusqu'à vos tristesses, et je les aime. Vous êtes et les plaisirs et l'honneur. Dans tant de raisons de vous aimer, et de vous aimer avec la passion de G[enève], qui fut le plus beau moment de la vie passée, il n'y en a pas une seule de ne pas aimer. Avec vous, la satiété n'existe pas. Croyez-en un poète qui ne l'a pas trouvée avec madame de B... et qui *l'a trouvée ailleurs*. Ce que je vous dis est un grand mot: c'est le mot du bonheur. Nous pourrons vivre (dans les données scientifiques) trente ans ensemble; vous reconnaîtrez d'heure en heure, d'année en année, la profonde vérité de ce que je vous écris aujourd'hui. A quoi cela tient-il? Je ne sais si, dans l'ordre moral, cela tient aux deux caractères; dans l'autre ordre, cela tient sans doute à la constitution; mais, par-dessus tout, cet admirable phénomène est dû à *l'entente cordiale* (ô Guizot, tu ne [te] doutais guère de cette application!) et aux circonstances de la vie. Tenez, nous avons été tous les deux excessivement tourmentés; nous avons également soif de repos dans le cœur et dans la vie extérieure: nous avons le même culte d'idéal et la même foi l'un dans l'autre, le même dévouement aux caprices l'un de l'autre. Eh bien, si ces éléments ne produisaient pas le bonheur, comme les contraires produisent le malheur, il faudrait nier que le salpêtre, le charbon, etc., produisissent la poudre. Outre ces beaux raisonnements, chère, il y a un fait, une *animation de sentiment*, encore au-dessus de cela: il y a l'inexplicable, l'intangible, l'invisible flamme que Dieu a donnée à certaines créatures et qui nous embrase, car je vous aime comme on aime Dieu, comme on aime le bonheur!

Ah! si vous aviez pu m'entendre devisant avec la Montagnarde (ah! celle-là sait comment je vous aime!), qui s'effraie du lendemain d'un désastre, et à qui je disais: « Non, si l'espérance de toute ma vie me manquait, je ne me tuerais pas, je ne me ferais pas prêtre. Elle m'a donné de quoi supporter la vie! Nous irions, avec trois mille francs de rente, dans l'Ariège, ou les Hautes

1. Sa gloire.

ou les Basses-Pyrénées, vivre dans une petite propriété, à deux pas d'une ville. Et j'attendrais la mort en ne m'occupant plus de rien au monde. J'irais tous les trois ans voir Anna ». Voilà, chère, ce que je disais, avec une épouvantable et effrayante vérité, il y a trois jours. Je n'écrirais plus. Pour qui écrirais-je? Vous êtes le monde pour moi. A examiner ce que j'éprouve ici en attendant une lettre, il me paraît prouvé que je mourrais de chagrin. Oh! soignez-vous! Oh! pense, ma Lididda, qu'il y a deux existences dans la tienne! Oh! prends garde à tout! Chaque jour mon égoïsme à deux augmente! Chaque jour l'espérance accroît son trésor d'heures envieuses, d'anticipations, de rêves! Oh! reste ce que je t'ai vue à la Millionne, et tout, même la petite et sotte vanité d'offrir aux regards *une femme très bien*, sera satisfaite.

Que si vous me demandez, madame la comtesse, pourquoi j'écris tant et je me lance dans l'épistolaire avec tant de générosité, je vous dirai que je lis votre lettre, que nous sommes au mardi-gras, et que c'est le seul plaisir que j'aurai de ce carnaval.

Enfin, il faut parler santé. Je vais bien, malgré un peu de grippe, et je crois que je pourrai surmonter les énormes travaux que je vais entreprendre d'ici le 20 mars. Le 20 mars, *les Débats* commencent [mon roman] et nous entrerons en répétitions au Gymnase. Je crois bien que, vu l'innocence du sujet, Anna verra avant son départ ma pièce jouée au Théâtre-Michel. Le rôle de Prudhomme sera le fait de Dufour.

Oh! chère âme et chère fleur, car mon m[inou] est la fleur de la Linette, et elle reluit, à certains moments, à me faire battre le cœur jusque dans la gorge, songez donc à mon bonheur si j'ai payé mes soixante mille francs de dettes d'ici octobre! Quelle vie pure, quelles délices de ne plus avoir d'inquiétudes, car le reste, le reste ce n'est plus devoir. Ne vous occupez pas de mes peines, de mes immenses travaux, car sans cette avalanche à débrouiller, je mourrais consumé d'un mal indéfinissable qui s'appelle : absence, désir, fièvre, consomption, langueur, nerfs, et que Chénier a décrit dans *le Jeune Malade*. Ainsi bénissons le ciel des obligations que le malheur m'a imposées. Je ne compte pas, comme je vous l'ai dit, sur le succès au théâtre pour payer mes dettes; je ne compte que sur la prose, sur les cinquante feuilles de *la Comédie Humaine* que

j'ai à faire et qui me représentent cinquante mille francs environ. Il est vrai que j'espère faire l'affaire de l'illustration d'*E. Grandet* et de la *Physiologie* et que ces deux affaires représentent vingt mille francs au moins. Ainsi, j'aurais largement l'argent de mon voyage et de mon séjour à Dresde.

Allons, adieu, ma bien-aimée, et surtout ma f[emme] chérie; adieu pour jusqu'à demain. Demain, je recommence un *journal* et j'irai mettre celui-ci à la poste. Si vous saviez quelle émotion me prend quand je jette ce paquet dans la boîte! Mon âme s'envole avec ces papiers. Je leur dis, comme un fou, mille choses! Il m'est impossible de m'expliquer comment ces papiers, imprégnés de moi, vont en onze jours dans vos mains, et pourquoi je reste ici! En somme, vous verrez que, pendant cette période de quatorze jours, j'ai été secoué, j'ai peu travaillé, j'ai pensé à vous souvent, j'ai été agité par l'attente du travail pour Lemaître et *les Mystères* [*de Paris*] qui, grâce à lui, ont un succès, peu durable d'ailleurs, qui m'ont jeté sur les plages désertes du Gymnase. Je cours après Henry Monnier. Vous pouvez, en lisant ces pages, vous dire que votre Noré travaille à corps perdu; maintenant toutes les minutes sont précieuses; il faut écrire une scène, corriger une épreuve et faire du manuscrit. Vous aurez donc peu chose de moi, comme écriture, et beaucoup comme pensée, dans le *journal* qui va suivre celui-ci.

Allons... (Oh! qu'il y a de choses dans cet *allons*), allons, adieu. Hier, j'étais triste, aujourd'hui, grâce à ce cher *journal* reçu, me voilà tout heureux, tout gai. Vous êtes ma vie et ma force, ma lumière, ma consolation! et j'ai su que je n'ai que vous au monde, à force d'amertumes! (La Montagnarde exceptée, qui est une bonne et excellente Lirette, mais qui ne se fera pas religieuse. Ma sœur l'a blessée au vif, le croiriez-vous? Tandis que vous, vous êtes heureuse de me savoir ent[ouré de] ses soins.)

Adieu, je n'ai plus besoin de vous cueillir des fleurs dans les champs de ma pensée. Ici, vous serez où je veux vous mettre, à plein cœur de Noré! Mille caresses à la fleur chérie. Soyez sûre que je vis tout autant aux pieds de votre travail que dans le mien. Mille caresses au minou chéri, et laissez-moi vous dire que mon âme embrasse votre âme!

Je vous envoie une fleur et un bouton : *un mythe!*

LXI

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Passy, 21 février-4 mars 1844.

Mercredi 21 février.

J'ai gagné hier, à la loterie de ma sœur, un sachet à mouchoirs, garni d'iris, que vous recevrez par la voie extraordinaire, et qui vous dira combien je pense à vous, et à ce que vous aimez, en tous lieux, à tous moments. Ne vous occupez pas de la façon du sachet, mais de l'odeur.

Je suis *grippé*, mais je travaille malgré la grippe.

[Jeudi] 22-[samedi] 24 février.

[J'ai] travaillé, toujours pour Hetzel; [j'ai] couru pour lui. Il m'a demandé de lui négocier des effets pour attendre le moment où il lancera *le Diable à Paris*. On compose à force *les Petits Bourgeois*.

[Dimanche] 25 [février].

On va se mettre en réclamation de chez Janisset. Mais mademoiselle B[orel] peut envoyer demander au comte de Breteuil la petite boîte cachetée.

Je suis, hélas! sans argent, et *les Débats* ne paieront que sur la présentation du tout terminé. Il faut que je fasse course sur course pour me faire payer sept cent soixante francs que *le Messager* me doit de corrections pour *la Muse du Dép[artement]*. La Reine a envoyé voir le meuble d'Henri IV et de Marie de Médicis. Les marchands de curiosités l'estiment maintenant cinquante mille francs.

Lundi 26 — mercredi 28 février.

Enfin! comme mes réclamations portaient sur le surplus fourni dans *Ursule Mirouët* et dans *la Muse du Département*, le ministre a dit qu'il ne fallait pas compter avec moi. Or, on m'a remis un billet de mille francs!... J'ai payé huit cents francs sur le meuble; je ne dois plus que cinq cents francs, et j'ai deux cents francs dans ma bourse, qui vont me faire vivre jusqu'au jour où j'aurai fini *les Petits Bourgeois*.

Je me décide à finir le tome VII de *la Comédie Humaine* avec *le Lys dans la Vallée* qui, certes, peut passer pour une *Scène de la Vie de Province*. Cela m'évite d'écrire trois volumes que je n'aurais pas le temps d'exploiter en librairie et, d'ailleurs, je ne veux pas avoir une ligne à écrire, [à partir] du 1er octobre. Malgré ce que vous me dites de Dresde, j'y crois peu. Vous partirez vers la mi-mai; vous serez chez vous le 1er juillet!... Or, comment voulez-vous, de juillet à octobre, en quatre mois, vous avoir fait rendre des comptes, vous être remise en possession de vos droits, et avoir rétabli le *statu quo* de votre gouvernement? Oh! chère, si vous saviez avec quelle profonde tristesse je compte sur mes doigts et je suppute toutes ces difficultés : le temps du voyage, les comptes, les affaires, etc.! Il s'ensuit des heures affreuses! Vous êtes toute ma vie, et tout s'y rapporte à vous! Mais je sais maintenant toutes les difficultés de vos affaires; les deux mois bénis de l'an 1843 m'ont éclairé. Non, vous ne pourrez pas partir en octobre et vous ne voyagerez pas en hiver! Vous ne sauriez croire ce qu'il y a de désespoir dans ce que j'écris là par conviction. La vie était supportable avec l'espérance de Dresde; elle m'accable, s'il faut attendre encore!

Comme vous devriez profiter de votre séjour à Pétersbourg pour faire changer la tutelle d'Anna, et qu'il n'y ait plus que vous et l'oncle féroce! Faites cela, à moins que vous ne soyez plus sûre de réussir là-bas.

Dans tous les cas, chère, revenue à W[ierzschownia], vous examinerez bien les *si*, les *mais*, les *car*, les *non* et les *oui*, et vous jugerez si je puis venir. Soyez *juge*, ne soyez pas *partie!* Et, si vous dites *non*, je demanderai au travail son entraînement, à défaut

de la résignation qui me manquera. Mon Dieu, un an de perdu, mais c'est une vie pour deux êtres qui trouvent toute une vie dans un jour !

Je vais dîner chez M. de Margonne, et j'irai faire une petite visite à la princesse Belgiojoso, qui demeure à côté.

[Jeudi] 29 [février].

J'ai eu hier, après vous avoir écrit, un violent coup de sang, étant à ma table. J'ai, de trois heures du matin à trois heures après midi corrigé sans désemparer six feuilles de *la Comédie Humaine (les Employés)*, où j'avais à intercaler des morceaux pris dans la *Physiologie de l'Employé*, un petit livre de moi que vous ne connaissez pas. Ce travail, qui équivalait à faire en douze heures un volume in-octavo ordinaire, m'a valu cette attaque. J'ai mouché du sang depuis hier jusqu'à ce matin. C'est sans doute un bien. Je suis allé chercher l'épreuve de tout ce que j'ai fait, sur *les Petits Bourgeois*. L'imprimerie où cela se compose est dans le chœur de Saint-Germain-des-Prés. J'ai eu l'idée de passer par l'église où l'on peint une coupole, et j'y ai prié pour vous à l'autel de la Vierge. Les larmes me sont venues aux yeux en demandant à Dieu de vous conserver la santé. Ma pensée a rayonné jusque sur la Néva ; en revenant de si haut, peut-être ai-je rapporté quelque lueur de ce trône idéal, où nous nous prosternons, qui vous aura réchauffée. Avec quelle ardeur je vous aime !

En revenant, j'ai acheté pour quatorze sous, sur le quai, les *Mémoires de Lauzun*. Je ne les avais jamais lus. Je les ai parcourus dans l'omnibus en revenant à P[assy], où je viens de réintégrer votre Noré dans son fauteuil, où je vous écris ceci en attendant le dîner. Quelle infamie que celle d'un homme brave, courageux, plein de cœur, qui déshonore toutes les femmes qu'il a eues, et qui fait sous-entendre qu'il n'a pas voulu de Marie-Ant[oinette] ! Mais cet homme n'a jamais été aimé. Voyez comme la princesse Czartoris[ka] l'a quitté ! C'est affreux. Tout cela lu, me fait m'écrier qu'on n'est heureux qu'en aimant une seule femme, et je persiste dans cette opinion. Est-ce une opinion ? J'aime avec toute la force du raisonnement, car je vous analyse avec le plus beau sang-froid, et je me

dis que, *raisonnablement*, il n'y a pas mieux que vous. Mais que dire de cet entraînement, plus fort encore aujourd'hui qu'en 1833, de ces vagues de sang qui me montent au cœur en voyant une page de ce stupide Topffer, qui restera sur ma table toute ma vie, de ces enivrements à la vue du Daffinger? Ah! vous ne savez pas encore ce qui s'est passé en moi quand, au fond de cette cour dont les moindres cailloux sont gravés dans ma mémoire, ainsi que ses longues planches, ses remises [1], j'ai vu un visage à la fenêtre!... Je n'ai plus senti mon corps, et quand je vous ai parlé, j'étais hébété. Cet hébétement, ce torrent qui dans son impétuosité retarde son cours pour bondir avec plus de force, a duré deux jours. « Que doit-elle penser de moi? » fut une phrase de fou que j'ai redite avec terreur. Non, mon *louloup*, je ne suis pas encore habitué au bonheur. Il faudra des années. Tu en as vu l'effet dans ces deux mois: je suis parti dans l'extase où j'étais le premier jour. De toutes les figures que j'ai vues là-bas, il ne reste rien dans ma mémoire; tout cela s'est enfui, n'a pas fait trace; mais je puis dire avec certitude les plus petits détails de tout ce qui vous entoure, jusqu'au nombre de marches de l'escalier, jusqu'aux malheureux pots de fleurs qui étaient dans les angles de cet escalier! De mon appartement chez madame Tardif, rien! Rien de Pétersbourg, si ce n'est le banc où nous nous sommes assis dans le jardin d'Été, les marches des escaliers du quai [Impérial] où je vous donnais la main! Oh! si vous saviez comme l'épingle qui a roulé sur les dalles du quai m'est précieuse! J'ai à ma cheminée, sur le velours rouge qui entoure le profil, une feuille de votre lierre, de ce lierre à lustre qui vous faisait peur; eh bien, cette feuille me jette dans des rêveries sans fin.

Madame [de] Brug[nolle] m'appelle pour le dîner! Voilà ce que c'est que d'avoir lu les *Mémoires de Lauzun*! A demain.

[Vendredi] 1er mars.

En me réveillant, à deux heures du matin, j'ai trouvé le *journal* numéro neuf! Je viens de le lire; j'y ai mis une heure, il est trois

1. La cour de l'Hôtel du Faucon à Neuchâtel, en 1833.

heures. Est-ce une heure? C'est mille ans de paradis! Quelle chose bizarre! Vous m'y dites sur le mois d'octobre les mêmes craintes que j'exprimais il y a quelques jours. Avons-nous deux cœurs?... Voyez! vous me parlez de votre douleur au cœur! Et moi qui, hier, priais pour votre santé! Non, ta vie est ma vie, ta mort serait la mienne; tes joies sont mes joies, tes chagrins, mes chagrins! Il n'y a jamais eu tendresse plus unie; l'espace n'y fait rien! J'ai senti mon cœur palpiter quand j'ai lu le récit de cette palpitation. Et cette page où ma Line dit tant de gracieuses vérités sur notre attachement inaltérable, infini, m'a trouvé les yeux humides. Non, une lettre semblable, Lididda, fait accepter tous les chagrins, toutes les misères!... Oh! oui, chère minette, compte sur moi comme sur toi-même; ni moi ni mon attachement ne te feront pas plus défaut que la vie à ton corps. On peut croire, ange aimé, ce qu'on dit de la vie à l'âge où je suis; eh bien, il n'y a pas d'autre vie, pour moi, que la nôtre. Mon thème est fait. S'il arrivait quoi que ce soit de fâcheux, j'irais m'ensevelir dans un coin, sans voir qui que ce soit au monde. Ce n'est pas une vaine parole. Si le bonheur pour une femme est de se savoir unique dans un cœur, seule le remplissant, de lui être indispensable, d'être sûre de rayonner dans l'intelligence d'un homme comme une lumière, d'être son sang, d'animer chaque battement du cœur, de vivre dans la pensée comme la substance même des pensées, et d'avoir la certitude qu'il en sera toujours ainsi, eh bien, Line, tu peux te dire heureuse, et heureuse *senza brama*, car tel je serai pour toi jusqu'à ma mort. On peut éprouver de la satiété pour les choses humaines; il n'y en pas pour les choses divines, et ce mot seul peut t'expliquer. Jamais lettre ne m'a fait éprouver plus de jouissances que celle que je viens de lire; elle est pleine de ce cher esprit si fin, si gracieux, et de cette tendresse infinie, sans petitesses. Ce front d'homme de génie, que j'ai toujours admiré dans ma Line, se retrouve toujours! Aussi, tenez, j'ai eu tort. Écrivez à L[iszt]. Comment ai-je pu croire que ce que vous feriez ne serait pas bien fait et convenablement fait. Au point de vue amour, cette jalousie est jolie et flatteuse; mais au point de vue d'une affection célestement conjugale, c'est une défiance que je me reproche. Pardonnez-moi.

Votre *Nouvelle* est si jolie que, si vous voulez me faire un immense

plaisir, c'est de la récrire et de me l'envoyer[1]. Je la corrigerai et je la publierai sous mon nom. Vous n'aurez pas altéré la blancheur de vos bas et vous jouirez des plaisirs d'auteur en voyant ce que j'aurai conservé de votre belle et charmante prose. Il faut peindre d'abord une famille de province, où il se trouve, au milieu des vulgarités de cette vie, une jeune fille exaltée, romanesque, et puis, par la correspondance, *transiter* vers la description d'un poète à Paris. L'ami du poète, qui continuera la correspondance, doit être un de ces hommes d'esprit qui se font les caudataires d'une gloire. C'est une jolie peinture que celle de ces servants-cavaliers, qui soignent les journaux, font les courses, etc. Le dénouement doit être en faveur de ce jeune homme, contre le grand poète, et montrer les manies et les aspérités d'une grande âme, qui effraye les petites. Faites cela. Vous m'aurez aidé ; vous m'aurez fait gagner quelques billets de mille francs. Quelle gloire !...

Adieu pour aujourd'hui, car le travail m'appelle. A demain. Je relirai votre adorable lettre et j'y répondrai.

[Samedi] 2 mars.

J'ai eu hier l'ennuyeux premier président de Bourges, le protecteur de madame de Br[ugnolle], à dîner. Le vote de la Chambre pour la Pomaré l'a retenu tard, et il s'ensuit que, levé à deux heures du matin, je me suis couché à huit heures et demie et que j'ai dormi toute la nuit comme une masse. Voilà ma comédie bien compromise ! Je suis lourd, sans idée, sans activité. La régularité des heures me sauve !... J'attends le meuble, et j'ai relu la lettre adorée en attendant. La mort de Suzette me semble comme une petite calamité. Elle était gaie et elle vous aimait ; c'est un grand titre à mon souvenir. Elle y est gravée éternellement pour son entrée à l'Arc, à [Genève], de votre part !

Je ne comprends pas que vous ne m'envoyez pas la mesure, avec un bout de soie, du doigt annulaire de la main gauche, ni que vous n'ayez [pas] envoyé demander, au nom de mademoiselle Borel, la

1. Madame Hanska, après avoir écrit sa *Nouvelle*, l'avait jetée au feu. Elle en racontait seulement le sujet dans sa lettre à Balzac qui, ainsi qu'on le verra plus loin, écrivit *Modeste Mignon* d'après ce simple plan.

petite boîte de Janisset, cachetée, que M. de Breteuil de Paris a envoyée à M. de Breteuil de Pétersbourg, sans faire mention de moi, mais de Janisset.

Chère, ne vous battez jamais, ni pour moi, ni pour mes œuvres. J'ai peur que ce ne soient des pièges tendus à votre affection, qui se découvre, que ces discussions. La meilleure mystification à faire à ces critiques, c'est d'abonder railleusement dans leur sens en les faisant aller plus loin qu'ils ne comptent, et, quand on les a conduits à l'absurde, de les y laisser.

Plus j'y pense, plus je trouve votre *Nouvelle* bien. Faites-la pour moi ; je m'en servirai.

Nodier est mort comme il a vécu, avec grâce et bonhomie, avec tout son esprit, avec toute sa tête, et catholiquement. Il a voulu recevoir les sacrements ; il s'est confessé. Il est mort avec joie. Il a demandé, cinq minutes avant de mourir, des nouvelles de tous ses petits-enfants, et il a dit : « Allons, c'est bien ; il n'y en a pas de malade. » Puis il a demandé à être enseveli dans le voile de mariage de sa fille. On lui a dit la messe dans sa chambre. Il a été gai, charmant, gracieux, jusqu'au dernier moment. Il m'a fait dire qu'il avait été profondément ému de ma lettre et qu'il regrettait de mourir avant d'avoir pu faire rougir l'Académie de cette sottise, et qu'il souhaitait que je fusse son successeur. Je vous donne ces détails parce que vous l'aimez.

Colman[n] a bien fait de vous faire en pied ; cela me fera plaisir. Mais vous savez que la peinture du salon bleu est inutile pour *moi*. Mais ce sera bien pour *nous*, un jour, de le revoir, en allant et venant.

Sachez, âme de mon âme, que la princesse *Cristina* ne vous vaut pas ; qu'elle est excessivement maigre, *chipie*, et que je l'ai trouvée horriblement laide l'autre soir. Elle a eu des maladies, qui repoussent quelquefois dans le teint. Rien que cela me ferait fuir à mille lieues les agaceries d'une femme. Mais elle est aimée, en ce moment, de plusieurs.

Mon jardin a des pousses nouvelles ; dans trois jours il aura des fleurs ! Je voudrais en envoyer par ce paquet.

La joie de Lirette me semble monstrueuse. Je lui pardonne, parce que je la crois folle.

Vous m'aurez peut-être trouvé froid à l'annonce du gain du procès. Je n'ai été joyeux que de vous savoir délivrée des ennuis. Je ne suis pas sensible à la fortune pour moi-même, mais pour vous. Je vous veux toutes les douceurs de l'aisance, parce qu'on s'aime mieux sans les soucis de la misère; j'espère que vous savez cela. Je vous [veux] riche, pour vous et non pour moi, qui bientôt serai sans dettes. Ne me crois pas petit et mesquin. Si je veux avoir payé mes dettes promptement, et avant le 1er mars 1845, ce n'est pas pour ôter à ma Linette le plaisir immense, infini, d'enrichir ce qu'on aime. J'en serais heureux comme elle, avec une joie d'enfant, comme faisait Pechméja, qui disait : « Je n'ai rien, mais Dubreuil a vingt mille francs de rente! » Non, c'est par honneur, et pour qu'on ne dise pas : « Il a été bien heureux de trouver une femme riche; il serait resté sous le poids de ses dettes! » et pour ne pas diminuer le respect que je veux mériter. Entre nous deux, ça m'est égal; nous ne sommes pas deux; j'espère que nous ne nous quitterons jamais pour rien, que nous sentirons toujours nos cœurs battre! Aussi, la page que t'a dictée le plaisir *infini* que m'a donné la gravure Topffer, a-t-elle surpassé mes forces. Avec de tels élans de tendresse, on a le courage d'attendre. Aussi, chère, faites bien et solidement vos affaires. Il les faut bien faire une fois pour toujours. Oui, je souffre et beaucoup, plus que vous ne le sauriez croire, d'être à Passy quand vous êtes libre, et à Pétersbourg ou en Uk[raine]. Mais je me berce d'espérances, et je me dis que la réalité ne nous échappera pas. Voulez-vous une confidence? Je suis amoureux, — au milieu de tant de manières d'aimer mon Ève, — oui, je suis amoureux comme est *le Jeune Malade* [de Chénier]. Je suis amoureux comme on l'est à quinze ans. Je n'ai plus goût au travail; je n'ai plus mes facultés libres; je suis diverti de mes pensées par quelque chose d'impérieux, d'inexplicable, de volontaire, qui régit ma cervelle, et qui ne se contente pas du cœur. Il y a une figure qui vient, qui me touche du doigt et qui me dit : « Pourquoi travailler? quelle niaiserie! Pense à elle. Dans quelques mois tu seras heureux. Pourquoi t'user? Amuse-toi, attends, va, viens! » Je vous le dis comme cela est. Le Daffinger mange beaucoup de mes heures. Enfin, je vis *en elle*; je reprends le passé, miette à miette, je m'y complais, et je suis

avec l'avenir comme les enfants sont devant le drap blanc qui leur cache des étrennes, et je reviens aux lettres, pour me donner une pâture. La Montagnarde me le dit d'ailleurs ; elle me dit : « Vous êtes amoureux ; cela se voit. »

Je suis entré dans l'église demander à Dieu votre santé, mais avec un fanatisme plein d'égoïsme, et je me suis dit : « C'est si plein d'intérêt personnel, que je l'irriterai. » J'en ai eu peur. La Lididda est dans tous mes pas, dans toutes mes idées ; dans tous mes moments, j'en suis préoccupé. Ces choses de l'amour sont indépendantes de cette immense sécurité de l'avenir. J'embrasse aussi toute la vie à deux, et je m'y complais. Je suis sûr de moi, de ma Lididda, mais je dévore toutes ces années par un regard ; je suis plus que jamais avide. Tout me plaît, et, par le souvenir, tout est meilleur, surtout dans la liberté, dans la confiance de l'union indissoluble. Avec quelle joie, quelle ivresse, je regarde l'alliance !... Je m'arrête, car je sens mon cœur se grossir de sang, et les images me troubler l'intelligence. Il y a là bien des tendresses, bien des gentillesses, bien des caresses pour le m[inou] chéri !

Adieu pour aujourd'hui. Sachez-le, chère, vous m'avez rendu plus heureux que je ne croyais possible de me rendre, en me disant, dans cette chère page, qu'il n'y avait plus que moi dans le monde pour vous ! Vous avez comblé l'égoïsme de l'amour. Il en est de même de moi à vous, bien entièrement. C'est une de mes heures les plus douces que celle où j'ai lu cette chère tendresse exprimée, et jamais rien n'altérera l'union qu'elle accuse et qu'elle consacre à jamais. Soignez-vous bien surtout, et dites-vous que votre vie est ma vie.

Dimanche 3 [mars].

N'attachez pas à ce que j'ai dit pour la cosaque plus d'importance que je n'en ai mis. C'est un terme d'amitié. Plus j'en aurai comme cela, mieux j'exprimerai les désinences de la vie privée. Vous êtes un diamant à mille facettes, et je les nomme à ma fantaisie, comme votre père nommait ses filles. La cosaque répond à certains mouvements violents que j'aime, même quand j'en souffre.

Je vous ai fait faire des gants chez Boivin pour vous en emplir le sachet que vous recevrez par la voie extraordinaire.

J'ai encore relu ce numéro neuf chéri, et j'ai, je crois, répondu à tout. Quant au bengali, restez en paix ; il est d'une sagesse exemplaire. *Les Petits Bourgeois*, *Prudhomme en bonne fortune*, *e tutti quanti*, sont les fils d'or qui forment une cage solide et... inutile, *belle dame!* Les oiseaux ont aussi de la reconnaissance. Vous ne savez pas toute l'histoire naturelle de cet Indien. Il ne chante que pour une seule rose. (Voyez Thomas Moore.)

Adieu pour aujourd'hui. Je vais chez Poirson lui lire trois actes de *Prudhomme* [*en bonne fortune*]. Je vais faire beaucoup de théâtre. La librairie m'est fermée jusqu'au 1er de septembre [par une clause de mon traité Loquin] ; il est donc inutile de laisser beaucoup d'œuvres dans les feuilletons. C'est assez des *Petits Bourgeois*, du *Programme* [*d'une jeune Veuve*] et de *Sabine* [*de Grandlieu*]. Ainsi je vais travailler pour les planches. Dieu veuille qu'il y en ait une de salut !

[Lundi] 4 [mars.]

Toujours amoureux ! Je ne sais pas si c'est une phase de cervelle, mais je n'ai pas de continuité dans le vouloir. Je fais des plans, je conçois des livres, et, quand il faut [les] exécuter, tout s'échappe. J'ai retourné de cent manières votre idée de *Nouvelle* qui est une très belle chose ; c'est le combat de la réalité et de la poésie, de l'idéal et du positif, de la poésie physique et de celle qui est un effet d'âme, une faculté. Je ferai cette œuvre ; elle est grande et belle. Mais, en ce moment, tout me fuit. C'est une influence. Un vent [de] siroco passe sur les cordes de la harpe ! Si c'est un souvenir des voluptés divines, qui veut sa proie, qui dissout mon énergie, eh bien, pourquoi ne laisserai-je pas dévorer un peu de mon temps à cette passion sublime ? Je me sens heureux d'aimer ainsi avec ivresse. C'est une effroyable dépense ! Je suis royalement dissipateur. *Les Petits Bourgeois* sont là sur mon bureau ; les *Débats* les ont annoncés ; vous savez au nom de qui ils sont faits ! Je n'y puis toucher. Cette montagne d'épreuves m'épouvante, et je me sauve jusque sur les bords de la Néva, où il n'y a pas de *Petits Bourgeois*, et je me vautre sur un canapé bleu. Oh ! comme il était complaisant au *far-niente !* Quelle lecture me ravira comme celle des stupides et

sèches *Notices* de Mignet[1], de *Zanoni* [de Bulwer,] que je feuilletais en attendant le froufrou d'une robe, et l'émotion que me causait, des pieds à la tête, le cri de la porte. Si je savais dessiner, je ferais, de mémoire, le portrait du mougik qui allumait le poêle ! Je revois le petit bout de ganse défait au dossier de la causeuse, devant le lierre à lustre. Voilà mes grandes occupations ! De temps en temps, je me remémore toutes les toilettes que vous avez faites, depuis le blanc et jaune du premier jour de Peterhof (PETERGOFF, *idiome Hélène*), jusqu'à la magnificence de celle à dentelles, que vous avez faite pour faire des visites toute seule. Ah ! c'est pour moi le poème le plus su par cœur qui existera jamais, que les stances, les versets, les vers, les chants de ces deux mois ! Je n'aurai aimé qu'une seule fois dans toute ma vie, et heureusement que cet amour remplira ma vie !...

Oh, envoyez-moi le Colmann promptement. Vous pourrez la remettre à l'envoyé qui vous apportera le sachet, pour le faire passer par la même voie.

Chère, il faudra cesser ces débauches du souvenir, car je tiens à paraître avec éclat dans le *Journal* [*des Débats*.] Je vous mets dans ce paquet la première fleur éclose dans mon jardinet. Elle m'a souri ce matin, et je l'envoie chargée des mille choses qui ne s'écrivent point. Ah ! chère *louloup*, fleur de mon âme, ne vous étonnez jamais de me voir si bavard en vous écrivant et vous disant tant de gentillesses pour la millième fois. Je n'ai d'autre confident que vous. Jamais, de ma vie vivante, je n'ai dit un mot de mon amour, ni de l'Ève, et probablement le bloc de pierre qui pèsera sur ma dépouille, un jour, gardera le silence comme moi. Donc, jamais il n'y eût au monde un sentiment immaculé, frais dans une âme, comme celui dont je vous parle. Ce secret sera bien enterré dans votre cœur aussi, comme une perle dans sa nacre. Si vous saviez quels trésors, dans cette pensée, pour une âme qui a bien sa jalousie !

Allons, adieu, ma Line. Espérons que le Cyclope du travail reviendra, qu'il ne chassera pas tout à fait l'Ariel des souvenirs ! Adieu ; non, à demain, et pensez à Noré comme il pense à vous : toujours,

1. *Notices et Mémoires historiques*, 2 vol. in-8°, 1843.

à tout moment, à toute heure, comme l'avare à son trésor, comme la dévote à son avenir, comme tout ce qu'il y a de plus ardent à l'ardeur !

Une petite recommandation. Ne donnez pas de thé à mademoiselle Borel, car il ne faut jamais l'envoyer par mer ; mais attendez une occasion comme celle de votre brave Jules Étienne, de Nancy. J'ai fait des sottises en faisant le généreux. Je ne savais pas que le thé pouvait remplacer aussi bien le café qu'il le fait souvent, et cela repose mon pauvre appareil nerveux, que le café démolit !

Mille vœux pour votre santé, pour votre chère Anna. La pauvre petite ne saura jamais comme nous aimons les enfants d'une femme adorée ! Enfin, à bientôt. Profitons des trois mois qui nous restent à nous écrire par la voie de Pétersbourg. Mettez vos lettres plus souvent à la poste. *Donnez-m'en trop !* Vous ne savez pas quel bien vous me faites !

Allons, adieu, mille fois aimée Lididda, et trop pour le moment, car le travail en souffre, et, si j'étais créancier de M. de B[alzac,] je l'enverrais à Pétersbourg !...

LXII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy, 7-20 mars 1844].
Jeudi [7] et vendredi [8 mars].

Hier et aujourd'hui, chère aimée, ont été deux enfers de douleur. Je n'ai jamais autant souffert de la tête. Toute occupation, même vous écrire, a été interrompue. Je ne sais à quoi attribuer cela. La plus profonde tristesse s'empare alors de moi, car, l'esprit attaqué, la bête se trouve sans force, comme un cadavre. Est-ce pour avoir dîné chez M. Gavault, et m'être *désheuré* ? Je le crois. Je ne puis me tirer d'affaire que par la plus monastique régularité. Vous devez voir à mon écriture combien je souffre. Je vous écris ceci à

la hâte, et dans des convulsions nerveuses qui me font battre les nerfs des yeux, des joues, tressaillir les muscles du crâne. Et pas de distraction possible!

Samedi 9 [mars].

Souffrant encore plus ce matin, ayant souffert pendant mon sommeil, j'ai inventé d'aller à la cour d'assises, voir l'assassin de madame Sénépart, car il y avait pour moi un problème dans cette affaire. Quelle tête à voir que celle d'un homme qui arrive de Toulouse et qui assassine, deux jours après, une vieille femme, et qui est d'une famille bourgeoise! Je l'ai vu; sa vue m'a dégoûté. J'ai compris l'affaire, d'après le peu de débats que j'ai vu. Il avait prémédité son crime dès Toulouse, en entendant parler de la vieille dans sa famille, où l'on parlait de ses trésors supposés. Me voici revenu à cinq heures, ici, plus souffrant que jamais. Je me suis fait grâce de l'éloquence du Parquet et de celle des avocats. Je vais dîner et me coucher.

Dimanche 10 [mars].

Chère, je me lève avec toutes mes douleurs. C'est affreux. Voici *les Petits Bourgeois* reculés jusqu'au 30, au moins. Si j'avais de l'argent, je suspendrais mes travaux pour un an. Mais c'est pour moi que Bossuet a dit le fameux : « Marche, marche! »

J'ai celui des deux meubles que je veux garder. C'est au-dessus de tout éloge, de toute expression d'admiration. Mais je ne les conserverai ni l'un ni l'autre. Le plus célèbre de nos marchands de curiosités a estimé cela soixante mille francs. L'ouvrier qui l'a remis à neuf estime le secrétaire à vingt-cinq mille francs de travail, et dit qu'on a dû y être [occupé] trois ans. Les arabesques sont dignes de Raphaël. Je vais voir si à Londres le duc de Sunderland, un pair ou un Robert Peel quelconque, veut le payer trois mille livres sterling. Il sortira, payant mes dettes, de chez moi, ou je le garderai. Je n'ai pas payé, en tout, les filets d'or qui y sont. Je vais voir à faire passer une note en Angleterre par Taylor. Jugez quel prix cela doit avoir pour la France! Il est mainte-

nant hors de doute que c'est le meuble d'Henri IV et de sa femme. Les H et les M y sont, outre les armes. Mais, d'ailleurs, il n'y a qu'un roi qui ait pu faire faire ou recevoir en présent un pareil meuble, et un grand duc de Florence pour le faire exécuter. J'avoue que trois mille livres sterling sont meilleures pour moi que ces deux poèmes, tant beaux soient-ils !

Lundi 11 [mars].

J'ai rencontré Frédérick [Lemaître.] Les recettes [des *Mystères de Paris*] baissent à la Porte Saint-M[artin.] Le talent sublime de l'acteur n'a pu protéger les stupidités de cette informe pièce. Monnier ne m'a pas encore répondu ; donc, j'arrête *Prud[homme en bonne fortune]*, d'autant plus que Frédérick m'a dit le secret du théâtre. On veut une pièce gaie à la Porte-Saint-Martin, et, dans l'intérêt actuel de l'atmosphère dramatique du Boulevard, il y a certainement [là] un besoin à satisfaire; après les images dégoûtantes des dernières assises de la société, quelque drôlerie est nécessaire. Je lui ai promis de lui en donner une, car *Mercadet* est trop *comédie* et trop littéraire pour la Porte-Saint-Martin. Je vais chez le directeur du *Musée des Familles* ce matin, car il m'a poussé une idée que voici : j'ai encore cinq cents francs à payer pour le meuble, et je voudrais qu'il me les rapportât afin de l'avoir pour rien, le temps et l'intelligence aidant. Je vais proposer au *Musée des Familles* de publier le portrait du meuble, en le faisant dessiner et graver, moyennant cinq cents francs. De treize cents, cela tombera à huit cents, et vous pourrez en avoir une idée. Entre nous, cela n'a d'acquéreur possible que chez les têtes couronnées.

Adieu pour aujourd'hui.

Mardi 12 mars.

J'ai vu hier M. Piquée, le directeur du *Musée [des Familles]*. Il fait l'affaire, et je prierai Théophile Gautier ou Gozlan de signer l'article. J'ai dit à M. Piquée de venir voir le meuble avant de conclure l'affaire, et [de] ne pas s'en rapporter à l'enthousiasme de l'antiquaire. Gavault sort d'ici; il a déjeuné avec moi. Il a vu le meuble,

et m'a dit que s'il avait fallu de l'argent [pour le sauver], il en aurait donné. Il est si étourdi de la beauté de cette orfèvrerie de nacre et d'or, qu'il trouve dangereux à moi de le conserver ici. Il voudrait le voir mis de côté, et il est d'avis d'attendre et de ne pas avoir l'air d'être pressé de vendre.

Adieu ; je travaille, et je vous dirai plus tard à quoi.

Mercredi 13 [mars].

Hetzel sort d'ici. Il est enthousiaste du meuble. Moi, chère, je suis enthousiaste d'autre chose. J'ai trouvé le plus beau sujet bouffon pour Frédérick [Lemaître], quelque chose d'inouï ; mais je n'ai pas le temps de l'écrire. Voici ce que c'est : peindre *les Traînards de l'Armée française*, en 1813 et 1814, c'est-à-dire l'envers de la guerre, toutes les guenilles qui traînent après une armée. Faire une pièce qui soit à l'époque de Napoléon ce qu'est *Don Quichotte* à la chevalerie, montrer les Sganarelles; les Frontins, les Mascarilles, les Figaros de l'armée, ce qu'on appelle *les Fricoteurs*, les gens qui parlent guerre et qui n'ont pas vu le feu, en quinze ans, et qui sont poursuivis, ou par l'ennemi ou par la gendarmerie, de l'armée de Russie en Alsace, en passant par les pays intermédiaires qu'on peindra ! C'est une épopée drolatique, et avec Frédérick [Lemaître] pour Achille en haillons de gloire, il y a de quoi faire bien de l'argent. Allons, chère, avouez que mes maux de tête ont une fin heureuse, d'autant plus que ceci doit se faire en riant. J'irai voir demain Gozlan; c'est le seul esprit capable d'inventer l'esprit de ces farces-là. J'ai à lui proposer aussi d'écrire une belle comédie pour le Théâtre-Français.

Je travaille, à quinze feuillets par jour ! A demain.

Jeudi 14 [mars].

Gozlan accepte. Les deux sujets lui vont. Il va travailler. J'avais besoin de lui pour une *scène de patois* entre Provençaux, pour *les Petits Bourgeois*, et il me la fera. *Les Petits Bourgeois* sont bien retardés. Je ne discontinue pas un travail forcé. Je me retranche même le plaisir de bavarder avec vous. N'êtes-vous pas effrayée de l'activité de cervelle que veut la littérature, à Paris ?

Vendredi 15 [mars].

Douze feuillets, au milieu desquels on n'a pas oublié le *louloup* chéri !

Samedi 16-Dimanche 17 mars.

Je suis au cinquantième feuillet de *Modeste Mignon*, le sujet venu du 60me degré ! Oh ! je ne peux pas garder mon secret plus longtemps avec vous !... Oui, exécuter ce que vous avez inventé m'a paru la plus délicieuse des jouissances, et vous lirez peut-être votre œuvre dans les *Débats* avant *les Petits Bourgeois*. Je n'ai plus que soixante feuillets et, en cinq ou six jours, ce sera fini. Jamais je n'aurai rien fait plus lestement, ni avec plus de plaisir, sans moins de fatigue ! Je ne sais pas si cela vous dira que je vous aime, mais je ne crois pas que jamais insufflation ait été si puissante ! Ce sera la dernière *Scène de la Vie privée*, dans l'ordre et le classement définitif des idées que chacune présente. C'est la lutte entre la poésie et le fait, entre l'illusion et la société ; c'est le dernier enseignement avant de passer aux scènes de l'âge mûr. Jamais rien ne m'aura plus souri ! C'est d'ailleurs, par la mise en scène, profondément intéressant.

Adieu, chère. Je vais ce matin remplir un devoir assez triste. La fille de madame de B... et de Campi... me demande. On voulait, en 1824, me la faire épouser. Elle était ravissante comme beauté, une fleur du Bengale ! Après vingt ans, je vais la revoir ! A quarante ans ! Elle me demande un service ; sans doute une ambition littéraire !... J'y vais.

Trois heures.

J'en étais sûr ! J'ai vu Julie, à qui et pour qui j'ai fait les vers :

Du sein de ces torrents de gloire et de lumière, etc. :

qui sont dans *Illusions perdues*... et c'est bien *illusions perdues !* Une vraie pomme cuite à la place de la rose de Bengale ! Elle veut gagner

de l'argent avec sa plume, une idée qui causera plus d'inflammation à la matr... ou de gastrite que toutes les trahisons d'amants. C'en est effrayant! Elle m'a donné des vers à lire, et quels vers!... J'en ai des nausées. Heureusement la Montagnarde m'a fait un bon dîner, et je vais dîner et me coucher.

Je ne vous parle pas de mes inquiétudes au sujet du peu de lettres que je reçois. Vous devriez doubler la correspondance.

Adieu, à demain.

Lundi 18 mars.

Gozlan est venu déjeuner. Nous avons décidé les désinences du sujet, les péripéties, et il va s'y mettre. Il reviendra mercredi avec un projet écrit. Il a vu le meuble; il en est fanatique et me signera l'article.

Je suis obligé d'aller [au Ministère de] la Marine pour mon frère; et je reçois une lettre de ma mère, une de ces lettres à rendre fou! Ma famille me tire à quatre chevaux!... Oh! quel bonheur de voir en perspective une chère Line et la tranquillité dans la maison, sans toutes ces affreuses choses!

Mardi 19 [mars], à deux heures et demie du matin.

Je trouve à mon réveil, le bon gros numéro dix! Mais vous ne sauriez imaginer ma joie en le voyant cacheté comme il est!... Enfin! Non, j'ai été tourmenté pendant ces deux mois par les idées les plus sinistres. N'en parlons plus. Ma joie est complète: vous avez au petit doigt la même espèce de fleur qui fleurit mon index gauche, et, quand je la regarde en travaillant, je sais que vous avez cette petite [fleur aussi] au doigt. Vous recevrez par [la] voie extraordinaire une autre alliance, la *sainte alliance*, puisque j'ai enfin une mesure. Vaillant peut vous élargir le cachet; ce n'est rien. Mais si vous faites faire ce petit travail, ne le faites faire que vous l'attendant et présente, et, en même temps, faites fondre l'alliance trop étroite sous vos yeux. Gardez-en l'or et faites-en faire une plaque ovale qui servira à quelque inscription ou à un bouton de col.

Je ne vous dirai pas que votre cher *journal* m'a fait plaisir; c'est

au-dessus de tous les mots humains. Le jour, où, comme aujourd'hui, je tiens cette expression de votre vie et de votre âme, fait pâlir tous les jours qui suivent. Ce plaisir les colore, et la teinte s'en va, faiblissant, par l'attente d'un nouveau numéro.

Dites au bon comte Antoine le plaisir que m'a fait sa nomination. J'ai oublié de vous mettre un mot pour lui dans la lettre que vous avez en ce moment, je le suppose !

L'arrêt suprême est singulier. C'est une galanterie, cela est évident. Mais, comme vous dites, cela pourrait avoir du danger. Néanmoins, cette gracieuseté venant après la décision du Conseil de l'Empire n'a pas, selon moi, de danger. C'est de la faveur dans la justice. Madame de Sévigné a un procès ; il est évoqué devant le Grand Conseil. Louis XIV, à qui ses ministres apportent l'ordonnance, met dessus : « Dès qu'il s'agit de madame de Sévigné, que l'arrêt lui est favorable, je ne veux pas examiner. Je confirme, les yeux fermés. » Assurément, belle dame, Sévigné de la Pologne, votre ancêtre en esprit aurait écrit à sa fille que Louis XIV est le plus grand, le plus délicat de tous les tsars. Voilà mon avis. Maintenant, je vous crois fondée à demander au tribunal de Kiew, ou [de tout] autre gouvernement, l'oncle repentant aidant, l'exécution pure et simple de votre contrat de mariage, et vous serez débarrassée de toute tutelle. Si vous voulez ma prévision, je crois que l'oncle a été trop athée pour ne pas sentir une vive commotion à l'article de la mort. Vous le verrez en proie à un grand repentir, renvoyer ses mougiks, abaisser son front et vous indemniser des tourments qu'il vous a infligés. Hélas ! on prophétise ce qu'on espère !

Vous trouverez, pour cette fois, la lettre à Lenz [dans celle-ci] ; vous la lirez, la mettrez sous enveloppe et la lui enverrez. Elle vous fera peut-être rire. Vous trouverez, *idem*, un petit mot pour Bylandt, que vous me ferez le plaisir de lui envoyer par un *Léone* quelconque.

J'ai relu votre lettre et je ne vois rien à répondre particulièrement, si ce n'est que vous devez être très fière d'attirer les dieux, car vous savez que les papillons à ventre, les perches desséchées, et autres B[alzacs], ne s'attachent qu'aux jeunes femmes. Je tremblerais pour votre jeunesse incroyable, si des adolescents s'éprenaient de vous !

Hélas! chère, les réflexions que vous faites sur notre chère Anna, je les ai faites aussi. Choisissez bien votre gendre! Ah! Édouard est assez Polonais pour ne pas se souvenir de quelqu'un qui ne lui voulait que du bien! Oh Russie! Après cela, s'il fait le froid que vous dites, il faut passer quelque chose à ce charmant garçon. S'il vous aime, s'il vous défend avec esprit, s'il vous amuse, car il a beaucoup d'esprit, il peut me mettre en *olla-podrida*.

Chère, je vous en *resupplie*, si jamais il vous passe dans la tête des idées comme celle que j'exécute d'après vous, comme on faisait une tapisserie d'après Raphaël, ne jetez rien au feu; envoyez-moi cela. Songez donc que si j'en conserve huit feuillets de lettres, vous faites entrer dans les valeurs de la maison une somme de seize cents francs, vous payez un meuble! N'est-ce pas le cas de dire, comme Bilboquet, dans *les Saltimbanques* : « Il s'agissait de cinquante centimes! »

Oh! chère bécasse d'Ukraine! vous m'envoyez un rond sur du papier, quand je demandais une soie! J'avais bien raison, car je ne sais pas si le rond est l'intérieur ou l'extérieur de l'anneau, si c'est *en œuvre* ou *hors-d'œuvre*, comme disent les architectes en parlant de la dimension des pièces d'un appartement. Mais, de même que cela se fait à la Chambre, nous prendrons la question dans son sens le plus large.

Quand je vous envoie une lettre comme celle-ci, pendant le temps de laquelle j'ai été très occupé, que je la relis, je suis effrayé du peu qu'elle contient de mes mouvements d'âme. Mais c'est une question de temps. Croyez, chère m[inette], qu'il y a souvent beaucoup de mérite à vous écrire ce peu de lignes, quand je sors de ces avalanches de papier noirci. Mes travaux sont entremêlés de débauches avec le Daffinger, que j'ai remis dans son étui (j'y allais trop souvent!), mais surtout de souvenirs redévorés en regardant le paysage parisien que je vois de ma fenêtre, et au milieu duquel j'évoque la Néva. Vous ne saurez jamais ma vie depuis mon retour, que quand je vous en parlerai. Croyez qu'il m'a fallu souvent une raison surhumaine pour m'arracher aux délices intérieures de la vie du cœur. Je ne m'y suis jamais abandonné avec plus de complaisance.

Vous avez donc eu la grippe exactement en même temps que moi,

car vous receviez probablement l'avis officiel de ma grippe, pendant que je lisais le bulletin de la vôtre? Comme vous dites, voilà les effets de la correspondance. Que sera-ce, bon Dieu, en *Cosaquie!...*

A quatre heures.

J'ai quitté cette fin de lettre à déjeuner, et, pendant que je déjeunais, il m'est arrivé une avalanche d'épreuves de *la Coméd*[*ie*] *Humaine*. Quatre heures! J'ai cru y être occupé un instant et je me réveille à quatre heures! Il a fallu six heures pour les lire et les corriger. Il s'agit des *Employés (la Femme supérieure)*. Il y a tant de changements et d'ajoutés, que c'est comme un livre fait à nouveau. Non seulement il en est ainsi aux épreuves, mais quand je relis les feuilles tirées, ce qui est l'édition actuelle, les bonnes feuilles sont couvertes de changements. C'est ce qui fait que le manuscrit définitif est celui que j'arrange pour la prochaine édition. Et, au lieu de faire du manuscrit, de *la copie*, je perds une journée! C'est affreux. Je comptais écrire dix ou quinze feuillets, et ma journée est consommée. Puis, au lieu de vous mettre cette lettre à la poste, elle ne part[ira] que demain, et je me réveille en sursaut de mes épreuves en m'écriant: « Elle attendra! Elle me croira malade! » Et mon feu est toujours éteint, et je l'apprends par le froid qui me prend aux pieds!

Voilà ma vie, ou un croquis de ma vie!

A demain. Je vous dirai un adieu demain, mercredi, jour de Gozlan, qui doit venir dîner en apportant un plan [de pièce.]

Mercredi [20 mars]. Neuf heures du matin.

Chère chérie adorée, je me suis levé à deux heures et demie, et j'ai atteint neuf heures sans m'en douter. J'ai mis la dernière main aux *Employés*, et j'ai écrit des lettres obligées. Me voici venant à vous, vous dire adieu, vous exprimer encore une fois une inexprimable tendresse, et vous dire une chose assez triste : c'est que la nature plie sous ma volonté. Voici tous les nerfs de mes yeux qui tressaillent, et la fatigue excessive des instruments m'avertit. Après avoir écrit les quelques ouvrages nécessaires à compléter les douze

premiers volumes de *la Com[édie] Hum[aine]* je devrai m'arrêter, non pas pour quelques mois, mais pour au moins un an, sans quoi je deviendrais un vieil affût! On me tracasse trop; la famille, etc., tout me donne des contrariétés inouïes. Et ces choses me causent plus de mal que le travail; mais cela et le travail, c'est trop. Je n'en puis pas prendre à mon aise, car les obligations sont là terribles. Mais au moins sachez, chère aimée, à votre gloire, que sans vous, sans tout ce qui est de nous, je ne serais plus de ce monde. Dites-vous bien que vous êtes la vie et l'espérance, le soutien et la force de votre Noré! Que cette pensée soit comme une bénédiction incessante qui vivifie et les actions et le cœur et l'âme chez vous. Soyez dans tout le secret du bonheur que vous donnez, et qu'il remonte, agrandi, vers sa source. Voyez souvent mes yeux tournés vers le Nord, sur vous, vous cherchant comme ma pensée vous enserre et se sent à vous en même temps. Enfin, aimez-moi comme je vous aime!

Adieu, à demain. Je recommencerai un autre *journal*. Il sera très léger, car il y aura beaucoup de travail. La légèreté du paquet est l'indice d'une absorption du temps par *la copie*! Oh! si vous saviez quelles tendresses sont faites au m[inou]! Je n'en dis rien pour ne pas vous rendre honteuse.

LXIII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Passy, 21—29 mars 1844.
Jeudi [21]-Samedi 23 [mars].

Je n'ai plus que quelques feuillets à écrire pour finir *Modeste Mignon*. Qu'est-ce que cela? allez-vous vous écrier. Eh bien, chère aimée, c'est votre *Nouvelle* devenue un magnifique roman, mille fois plus beau que *les Petits Bourgeois*. Que voulez-vous? Votre pensée, venue sur l'aile des vents et de la poste, a fleuri dans mon âme comme une graine qui trouve son terrain, comme une fleur qui

trouve son soleil ! *Les Petits Bourgeois*, c'est l'épopée de la bourgeoisie, une cons ruction à plusieurs étages ; elle voulait du temps et force corrections, tandis que *Modeste Mignon* a poussé comme un champignon, sans peine, sans efforts. Il y a de ces bonheurs. Il fleurit dans les champs de la pensée des fleurs d'un jour sous les caresses de ce soleil inconnu que nous appelons la fantaisie. Mais, cette fois, c'est explicable par le feu soudain que doit allumer votre pensée jetée dans la mienne, comme le charbon sur les lèvres du prophète. Il m'a semblé que vous m'aviez donné comme un ordre tacite d'exécuter ce que vous aviez inventé. Vous l'avez confié au feu ; le feu me l'a rendu. C'est fait. Deux jours après avoir reçu cette lettre, vous verrez dans les *Débats* fleurir et s'épanouir *Modeste Mignon*. Oh ! c'est bien beau ! je n'ai jamais eu pareille croyance en moi ! C'est que j'y savais un autre, sans doute; c'est que j'avais un collaborateur adoré ! C'est incroyable comme à deux *loups* l'on travaille ! Vous lirez cela ; c'est à la fois poétique et simple, intéressant et littéraire, piquant, tendre et comique, et c'est surtout très neuf et très original. Gloire à la Line ! Dans trois jours je n'aurai plus rien à écrire et cela fera deux volumes. Je n'aurai plus qu'à corriger. Les ouvriers passent les nuits à l'imprimerie, et *les Débats* n'attendront pas. Si vous ne voyiez pas dans ce tour de force de votre mougik une preuve de son dévouement et de son attachement, vous seriez une souveraine aussi ingrate qu'un souverain. Ah ! si vous saviez avec quel soin on a monté votre diamant !

Adieu pour aujourd'hui. Hélas ! mes nerfs battent et tressaillent toujours autour de mes yeux. S'il allait m'en rester un tic, je maudirais bien mes travaux.

A demain.

Madame de Bocarmé a bien été élevée dans un couvent de Vienne avec la nièce de madame Rosalie. Voilà ce que vous m'avez demandé. Elle m'a fait venir de Bohême un verre qui est un monument, où il y a dessus *Divo Balzac*, et une muse qui me couronne, et une autre qui écrit sur un in-folio : *Comédie Humaine !* C'est d'un goût détestable. Mais : *à cheval donné...*, vous savez. Cette espèce de Bettina a quarante-cinq ans et en paraît cinquante ; elle a des dents rattachées par des fils d'or ; mais elle est vraiment bien bonne. Elle a fait en peinture tout *l'Armorial* des *Études de Mœurs*. Il y a

cent blasons [environ]. C'est un chef-d'œuvre. Elle va faire pour vous une aquarelle qui vous représentera mon cabinet de P[ass]y. Je serai très content d'avoir [le dessin de] la bauge où j'aurai fini de payer mes dettes ; c'est un souvenir !...

Allons, adieu ; je ne puis jamais vous quitter. Il est vrai que pour quitter sa mie pour la dure étreinte du travail, il faut bien de la probité et n'avoir pas le sou chez soi !...

Vendredi 29 [mars].

Hélas ! je suis obligé de ne vous envoyer qu'une seule feuille ! Entre ce 23 et ce 29, je n'ai fait que travailler sans même pouvoir vous écrire une ligne. Non, pas une ligne ! je suis allé trois fois par jour à l'imprimerie ; j'ai dormi cinq heures seulement. Je suis à la sixième épreuve du premier volume de *Modeste* [*Mignon*]. C'est effrayant de vouloir écrire ainsi, et puis le début aux *Débats* est une préoccupation de plus ! Je m'en fie au sens exquis du *loup* de l'Uk[raine] pour deviner la dédicace. Dieu veuille qu'elle ne soit pas une gaze trop claire ! J'ai encore pour douze jours environ d'épreuves et de travaux là-dessus. Puis, je ne quitterai plus mes *Petits Bourgeois*, auxquels je pourrai consacrer tout le temps qu'ils exigent.

Je vous envoie les premières violettes de mon jardin, venues au soleil de Paris, dans cette atmosphère de gaz carbonique où les fleurs et les livres poussent comme des champignons. Je n'ai pas vécu depuis dix jours, ni respiré. Je suis enrhumé comme deux loups et je marche dans mon sentier d'épreuves amoncelées. Si *Modeste* [*Mignon*] n'était pas une belle œuvre, je ne m'en consolerais jamais !

Vous ne sauriez croire les lâchetés et les trahisons auxquelles donne lieu *la recette !* Au milieu de mes travaux, on m'a averti que l'homme d'[Alexandre] Dumas offrait un roman aux *Débats*, en disant que je commençais mes ouvrages, mais que je ne les achevais jamais. Il a fallu courir pour cela. On voulait me mettre des oppositions aux *Débats* pour m'empêcher de toucher l'argent, etc. ; ce que j'appelle la misère dans la misère. Enfin, tout est vaincu, et les *Débats* leur sont fermés pour un an. *Modeste* [*Mignon*] et *les Petits Bourgeois* tiendront jusqu'à la fin d'octobre, au moins.

J'ai pensé qu'un petit mot vous ferait plaisir à recevoir ; j'ai à peine le temps de vous l'écrire et je serai bien huit jours sans pouvoir vous dire un mot. C'est le plus grand chagrin de cette situation ; mais il faut avoir fini pour le 15 avril, car j'ai besoin d'argent.

Allons, adieu. Vous savez tout ce que je puis vous dire et ce que je n'ai pas le temps d'exprimer. Écrivez-moi, par compensation. On grave le nouvel anneau. Vous le recevrez par la voie extraordinaire. Mille souhaits pour que vous soyez bien portante, et Anna aussi.

LXIV

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Passy, 1er-9 avril 1844.
Lundi saint, 1er avril.

Peut-être jetteras-tu dédaigneusement et avec un peu de colère les trois pages et demie que j'ai envoyées l'autre jour, cher *louloup* ; mais jamais aucune preuve de tendresse n'a-t-elle été si sainte, car j'étais à bout de forces. Je dors seize heures, violenté par la nature qui me demande du repos. J'ai pensé qu'il valait mieux écrire quelques lignes que de ne pas écrire du tout, et que mes violettes, écloses depuis trois jours, apporteraient avec les parfums de France toutes les idées que je ne pouvais ni exprimer ni écrire. J'ai corrigé sept fois le premier volume de *M*[*odeste*] *Mign*[*on*], et je corrigerai sans doute tout autant le dernier. Vous ne pouvez pas vous figurer le temps d'été dont nous jouissons. J'ai eu du raisin sur ma table, et des fruits, jusqu'aujourd'hui, et les fraises commencent ! Ce beau temps m'a soutenu.

Les *Débats* ont acheté six mille francs *M*[*odeste*] *M*[*ignon*]. Ah ! cher ange [vos œuvres futures] ne les jetez plus au feu ; envoyez-les-moi désormais !

Hier, je suis allé à l'église, en me disant : elle y est, et je vous envoie un peu de buis bénit que je suis allé chercher. Depuis seize ans, j'en mets tous les ans, le jour des Rameaux, dans mes manuscrits et à ma cheminée. Je compte recevoir ce soir une lettre de vous.

Pourquoi n'irai-je pas vous dire adieu à Pétersbourg, le 16 mai, jour de ma fête? J'emmènerais Lirette. Dites un mot, je pars.

J'espère toujours avoir payé pour trente mille francs de dettes d'ici à la fin de juin, surtout au prix où les journaux nous paient. Avant mon départ pour Pétersbourg, on n'aurait pas donné plus de cinq mille francs de *Modeste Mignon*. Entre ce livre et *les Petits Bourgeois*, j'aurai dix-huit mille francs aux *Débats*. Puis, j'ai deux autres ouvrages, *les Paysans* et *Sabine de Grandlieu*, qui feront dix mille francs. En tout, vingt-huit mille francs. La librairie en donnera [ensuite] vingt autres mille, cela fera quarante-huit mille francs. Ce ne sera pas encore assez pour rentrer aux Jardies; il me faudrait douze mille francs de plus, ainsi que pour pouvoir posséder sans crainte des immeubles. Mais je ferai des efforts surnaturels. J'irai me promener dans les Alpes, pour faire l'œuvre de la campagne de 1809 et celle de 1796, et, à mon retour, j'écrirai ces deux ouvrages-là, ou, si les capitaux manquent, j'irai dans l'Ouest pour faire *les Vendéens*. A travers tous ces travaux, les derniers sans doute qui seront faits d'une façon écrasante, je vous aime comme on doit vous aimer, follement! Quel plaisir de roi je me suis donné, en vous faisant lire les *Débats* du 4, le 14 sans doute!... Que me direz-vous de la lettre du 29 mars[1]?

Allons, adieu pour aujourd'hui.

Mercredi [3 avril].

Je travaille toujours. Mais voilà l'inquiétude qui me prend. Comment, je n'ai pas reçu de lettre lundi soir, et voici mercredi, et je n'en ai pas! Je me figure aussitôt que vous êtes malade, et je n'ai plus de forces que pour souffrir, je n'ai plus d'imagination que pour me tourmenter. Est-ce vous, est-ce Anna qui souffre? Vous ne vous figurez pas mes tourments. Je n'ai plus qu'une idée et je ne sais plus rien faire. Depuis lundi je n'ai pas pu écrire une ligne, malgré la nécessité de travailler. Il y a de la musique dans *M[odeste] Mign[on]* et j'ai profité de l'impossibilité où je suis de travailler pour aller

1. Il s'agit de la lettre publiée par Balzac dans le *Journal des Débats* du 29 mars (daté du 30) où il explique la substitution de *Modeste Mignon* aux *Petits Bourgeois*.

voir Auber et lui demander de me faire ces quelques petits travaux. Vous aurez son autographe musical, la romance de *M[odeste] Mign[on]*. Pourrez-vous voir et lire ce mot : *Mignon*, sans un sourire?

Allons, adieu pour aujourd'hui. Je n'ai que de l'inquiétude à vous exprimer.

Jeudi [4] et vendredi [5 avril].

M[odeste] M[ignon] est commencé depuis hier [dans le *Journal des Débats*], mais pas de lettres! Nous sommes dans la semaine sainte, il est vrai; peut-être ne m'avez-vous pas écrit pendant la quinzaine de Pâques? Oh! quelle dure pénitence! Et cela m'arrive quand j'ai le plus de travail, le plus besoin de calme, de tranquillité, de tendresse, ne fût-ce que par ces chers chiffons de papier à petites lignes tracées par les pattes de taupes roses et menues!... Je me fais illusion; je relis les dernières, je regarde le Daffinger et je vous questionne. Mon cabinet, qui me paraît plein [de soleil] quand j'ai une lettre, m'est insupportable quand j'ai de ces anxiétés. Je deviens méchant, comme tous les animaux souffrants!

[Dimanche de] Pâques [7 mars].

Oh! chère, j'ai lu votre lettre aujourd'hui, qui, jadis, était le premier jour de l'année! Oui, je l'ai trouvée sur ma table, à côté de ma tasse de café, comme toujours, à trois heures du matin. Les cloches sonnaient déjà dans Paris, et comme le vent est de l'Est, ce murmure, dominé par le bourdon de Notre-Dame, accompagnait la lecture de cette divine et délicieuse lettre. Je suis resté de trois heures jusqu'au jour à la lire. Oh! c'est de ces plaisirs qui font accepter les chagrins les plus cuisants! Eh bien, vois, *louloup*, j'ai deviné qu'il fallait écrire *M[odeste] M[ignon]*, et j'ai deviné que la petite retraite de la semaine sainte me coûtera quelque retard dans l'envoi du premier paquet.

Oh! chère adorée, soyez bien tranquille. Les *louloup* resteront chez eux. Le Noré sera tout aussi casanier que la Line. N'ayez nul souci de ceci; vous serez servie à souhait. Mais sachez que vous calomniez étrangement votre ami sans fard et votre amie fardée. Je suis allé

à *uno* soirée de la princesse Sophie Gal..., et je lui ai parlé *trois* fois chez madame d'Appony. Voilà le compte de cette prétendue galanterie. Quelque chose qui me menace, c'est la *Cristina Trivulzia* [de Belgiojoso]... Je reçois lettre sur lettre et je me retranche derrière mes épreuves. Elle a laissé mettre son portrait au Salon, et les anti-ingristes la nomment le *danger de l'onanisme*. Non, si vous pouviez voir cette tête blanche et décharnée, ces yeux qui sortent de leur orbite par un regard fixe qui frise la folie, vous crèveriez de rire, de ce bon rire qui fait tant de bien.

Ceci est une parenthèse. Je reviens à votre chère, spirituelle, tendre et charmante lettre. Si vous m'aviez dit le titre de l'ouvrage de l'Ukrainien, je ferais un article vengeur ; mais, ce serait imprudent, à moins de pouvoir être sûr de l'incognito.

Hier, Laurent-Jan est venu. Dutacq a, comme nous disons, *trouve un Polonais*, c'est-à-dire un homme susceptible de donner de l'argent, et il va entreprendre *le Soleil*, pour tuer *le Siècle*, et naturellement on a pensé à inaugurer le feuilleton par moi. Ceci va faire sans doute finir cette déplorable affaire du *Siècle*, la quittance de dix mille francs. Je dîne avec lui, Laurent-Jan et Bohain (je vous ai parlé de celui-là), mercredi prochain. Je ne puis m'engager à quelque chose que déterminé par une forte somme, car j'ai assez sur les bras, de mes *Petits Bourgeois*. Néanmoins, pour vingt mille francs, qui me liquideraient de mes plus ennuyeuses dettes, je consentirais à leur faire *les Misères du Théâtre*, parce que c'est sans aucune difficultés littéraires, vu l'abondance des figures, des types et des événements. Je vous écrirai un mot sur ce qui se fera, car alors mes quarante mille francs de dettes si gênantes seraient payées sûrement d'ici au 1er août. Je resterais sans un liard ; mais je n'aurais plus rien de criard, ce qui rime à liard.

Vous me demandez, chère, de vous mettre à la poste un mot dès que j'aurai reçu cette précieuse lettre, ce nouveau trésor ! (Ah ! si vous saviez que je garde les enveloppes ! Je tiens cela de ma grand'-mère, ce cœur si tendre ! Elle conservait tout ce qui portait une empreinte quelconque de l'être aimé.) Eh bien, je jetterai ce bout de lettre à la poste demain, en allant à l'imprimerie porter de la copie pour le deuxième volume de *Mignon*.

N'ayez aucun souci de ma santé. J'ai découvert ou redécouvert

que la régularité monastique était le grand préservatif : se coucher, se lever, manger à des heures bien fixes. Savez-vous ce que ces travaux atteignent d'une manière inquiétante ? Hélas ! c'est affreux. L'oiseau des Indes n'en reviendra pas, j'en ai peur. J'ai encore eu l'envie d'aller consulter le docteur, qui recommanderait, comme il le fit une fois, *l'usage jusqu'à l'abus*. Telle fut la sentence.

Il y a dans ce moment un combat de journaux et de feuilletons qui tombent sur nos cervelles. Véron a acheté *le Constitutionnel*, l'a mis à quarante-huit francs, et menace les quarante-cinq mille abonnés du *Siècle* avec *le Juif-Errant*, acheté cent mille francs et un volume de G. Sand, intitulé *Jeanne*, acheté dix mille francs, dit-on. *Les Débats* ont votre serviteur qui, avec *les Petits Bourgeois*, leur garantit leur position élevée. Voici *le Soleil* qui va descendre dans la lice, et menacer à la fois *le Siècle* et *le Constitutionnel*. Ceci produit une enchère folle sur les manuscrits. Alexandre Dumas et Frédéric Soulié ont des traités avec *le Siècle* et ont reçu de l'argent ; ils ne sont pas disponibles. E. Sue et G. Sand appartiennent au *Constitutionnel*. C'est un tournoi d'argent. Je suis libre et je vais tâcher d'en profiter. *Le Soleil*, pour tuer *le Siècle*, *la Presse* et *le Constitutionnel*, a inventé de doubler le format, c'est-à-dire de donner huit pages in-folio au lieu de quatre, et de ne coûter que quarante francs pour toute la France ! Ce sera un saccage d'abonnés, un combat de gros sous, une lutte d'encre et de prose, qui vous est inconnue à vous autres du 60e degré, mais qui sera très amusante. Je suis pour Dutacq ; je veux la mort du *Siècle*. J'ai voulu un jour la mort des Revues ; j'ai dit que j'y mettrais dix ans. Ce fut en 1836 ; je suis en 1844, et la *Revue de Paris* se meurt, la *Revue des Deux Mondes* est atteinte au cœur ! Dans deux ans elles ne tiendront plus. Je veux aussi aider *le Soleil* à tuer *le Siècle*.

Voilà, belle Émilie, etc.

Oh ! je vous en supplie, beaucoup de lettres ! Les angoisses d'attente que je vous évite, en laissant là manuscrits et épreuves au moment où chaque page de mes lettres vaut soixante roubles, madame ! (hélas, oui ; quel luxe !) je les ai éprouvées depuis lundi, car votre lettre a eu un retard de sept jours, pendant lesquels la

manufacture de feuillets de manuscrit s'est arrêtée !... J'ai été comme un imbécile, demandant à chaque fois que grognait la porte d'entrée: « Est-ce une lettre ? » Mon Dieu, « aimée », est-ce un mot qui veut dire quelque chose de ce qui est de moi à vous, car vous êtes pour moi absolument tout: la divinité visible, la fleur qui ne se sème pas et qui est éternelle, la paix, la tranquillité, le bonheur; aussi, quand vous me parlez d'être sédentaire, sans visiteur, sans ennuis du monde, cela me fait faire un bond de joie sur mon fauteuil. Telle est la vie à laquelle le malheur m'a façonné ; voilà pourquoi je tiens tant à une maison calme, entre cour et jardin, bien décorée, car c'est le nid, la coque, l'enveloppe certaine de ma vie! J'y veux tout avoir autour de moi, car je sais que j[e n']en sortirai guère! Le monde, chère Lididda, ne vaut pas une de tes gronderies. On met les perles, les diamants, dans du velours, et le velours est encore recouvert d'un brillant maroquin. Je veux serrer ainsi l'or, les bijoux, de notre heureuse vie cachée. Nous ne sortirons jamais qu'ensemble, nous voyagerons ensemble, et nous aurons de belles étoffes pour étouffer *les éclats de voix de : ce cher Monsieur*, car vous lui passerez bien une petite fureur par deux mois, six par an ! Et déjà je regarde les maisons à vendre, et déjà je dis en voyant un meuble: « Ah! comme c'est cela ! » J'ai déjà *reluqué* une belle pendule Louis XV ! Ma fantaisie est de voir entrer mon idole dans un tabernacle tout prêt, au retour d'un heureux voyage ! J'amasse des meubles, comme l'oiseau des brins de paille! Ne me gronde pas, laisse-moi tromper l'attente par ces petits soins, par ces leurres ! Combien de poèmes, pleins de Line, vous rediront ces choses quand vous les verrez. Tout vous criera : « Il pensait à toi, toujours ! »

Allons, chère adorée, adieu pour aujourd'hui. Voici une bien longue causette pour le jour de Pâques, et quand je songe à l'encombrement des épreuves sur ma table, c'est à faire frémir. Demain, je vous mettrai encore un petit mot, car, en relisant votre lettre, je verrai si j'ai oublié quelque chose.

Les gants sont commandés ! Comment, vous voulez que je renonce au plaisir de me dire : « Ses mains lui diront que je me suis occupé d'elle ?... » Il faudrait de mon sang pour cela, je le donnerais à l'instant ! Vous aurez cela par la voie extraord[inaire]. J'envoie mes œuvres à ce brave homme, en remerciement de ses soins. Ne vous

dois-je pas des gants, ma chère hospitalière de Pétersbourg? Comment! je n'aurais pas, étant votre serviteur, les droits que j'aurais [étant] étranger?... Non, non, *belle dame*, vous aurez des gants à votre main, et soignés! Et vous vous direz : « C'est des gants de *louloup*. »

Je crois que les difficultés dont vous me parlez sont faciles à lever. Comment un décret de souverain peut-il être entravé? Il me semble qu'il n'y a qu'à en appeler immédiatement à lui. L'oncle ne peut-il vous aider en ceci? Maintenant, que vous êtes mieux avec lui, ne peut-il réparer le mal, vous aider?

Vous ne partirez pas avant le 20 mai; vous devez recevoir des lettres jusqu'à ce jour, qui est celui de ma naissance, et attendre que le temps soit favorable.

Allons, à demain; je vais relire votre lettre, en attendant mon déjeuner, car il est sept heures passées, ne vous en déplaise. Toute cette nuit de Pâques a été à vous, vous l'âme de mon âme! Mille tendresses; à demain.

Lundi [8] et mardi [9 avril].

Chère, j'ai retardé jusqu'à aujourd'hui l'envoi de cette lettre, car je voulais vous l'envoyer enveloppée dans le manuscrit de l'air que ce brave Auber m'a fait pour *Modeste Mignon*. Vous verrez comment cette jeune fille est musicienne, et je vous ai conquis là le plus charmant autographe du monde, et précieux, car Auber en est excessivement avare. N'est-ce pas gentil, dites? Vous aurez le brouillon même du maëstro et je le lui ai fait signer. Je lui ai d'ailleurs envoyé *la Comédie Humaine* en remerciement.

Je vous écrirai, chère *louloup*, jeudi ou vendredi, pour vous dire le résultat de la conférence. J'ai pris des renseignements. Il se prépare une terrible bataille entre les journaux. Paulin, le libraire de Thiers, va préparer un journal à vingt-quatre francs par an, et il m'a dit qu'il me payerait dix mille francs le volume, les *Scènes de la Vie militaire*. Ainsi, je demanderai soixante mille francs pour quarante feuilles, ou six cent quarante pages de *la Comédie Humaine*. Si on me les paie, voilà toutes les dettes qui m'empêchent de posséder, d'acheter, de rentrer aux Jardies, soldées!... Comprenez-vous la joie! Mais aussi je serai cloué à mon travail, au moins jusqu'au

1er octobre. Et quel travail ! C'est à en devenir malade. Mais il faut se hâter de récolter pendant cette saison ; aucun journal ne peut tenir à payer de pareils prix. Cela fait mille francs le feuilleton !

Paulin est décidé, m'a-t-il dit, si son journal a lieu, de me payer cent mille francs. Ce serait une fameuse affaire. Cent mille francs pour dix volumes de *Scènes de la Vie militaire !* L'espoir de payer ce que je reste devoir me donnera de la santé ; mais qu'arrivera-t-il le lendemain ?

Allons, adieu. Ah ! l'on m'a appris que tout Paris avait cru *Modeste Mignon*, dédiée à la princesse Belgiojoso ! En voilà une aventure ! Rions, entre nous. Je dirai la nation[alité de celle à qui j'ai dédié ce livre] dans *la Comédie Humaine*[1].

Mille tendresses ; j'ai encore la valeur de huit placards à écrire et à corriger pour *Modeste Mignon* et il faut finir cela pour être tout prêt, en cas de circonstances pécuniaires. Que dira ma Line d'une année qui me donnerait près de cent mille francs ? Cinq années de ce genre et, avec l'exploitation de *la Comédie Humaine*, je suis millionnaire !

Je suis tout à l'espérance ! Et pourquoi me donnerait-on moins qu'à madame Dudevant, qui a été payée dix mille francs le volume, et Sue aussi ? Vous recevrez, trois jours après cette [lettre]-ci, des lumières sur cette *grrrrande* affaire !

Il me semble que, ma liberté reconquise, les chaînes qui me pèsent aux pieds et aux mains enlevées, je vous aimerai mieux. Il me semble que je vous appartiendrai d'une façon plus complète. Je ne veux de loisir, de liberté, de temps que pour vous tout donner ! Vous êtes dans tout cela ma seule pensée, mon unique désir, mon premier cri ! Comme ce pic élevé auquel je compare notre mutuelle affection, je vous vois de tous les points, dans quelque marais profond où je m'enfonce, dans quelque épineux sentier où je marche. La Line, la chérie, l'étoile qui brille depuis onze ans bientôt, est là. Oh ! chère, vous sentez-vous sans cesse enveloppée de l'encens de mes religieuses prières, du feu des désirs de votre Noré ! Êtes-vous bien dans le secret des forces que vous me communiquez ? Dites-le-moi encore une fois pour me donner le courage d'aborder de nouveaux travaux, de me jeter, comme à Lagny, dans huit volumes

1. Dédié d'abord *A une Étrangère*, le roman de *Modeste Mignon* l'est aujourd'hui *A une Polonaise*.

à faire ! Il faut dire adieu à *Prudhomme* [*en bonne fortune*], aux *Tratnards* [*de l'Armée*], à la scène ! Elle ne rapporterait pas autant.

Allons, je vous envoie mille tendresses caressantes, au minou surtout, et, à toute la Line, mille gentillesses, toutes les plus belles fleurs du cœur, tout ce que vous avez l'habitude de recevoir, ravivé par une espérance !

LXV

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], samedi 13 avril [1844].

Ma minette chérie.

Le petit instrument que tu trouveras roulé dans le papier sur lequel est l'adresse du gantier, est destiné à boutonner les gants, et je ne te ferai pas l'injure de t'expliquer comment on s'en sert. J'en avais fait faire en or et en argent ; il a fallu renoncer à ces deux bijoux et se contenter de l'acier, car ni l'or ni l'argent ne peuvent servir. Comme il faut tirer à soi le bouton pour le mettre dans la boutonnière, l'argent même se plie, s'étire et se casse. L'acier seul est solide.

J'espère que ces gants, si bien confectionnés par le premier gantier de Paris, que le sachet, que ces babioles qui m'ont plus occupé que de grandes choses, car ce qui te sert devient le monde pour moi, t'arriveront en bon état, et te diront avec la grâce de leurs parfums et leurs gentillesses, que tu es l'unique pensée de ma vie.

Je ne parle pas du nouvel anneau, qui a été fait sur le modèle, et qui, je le crains bien, ne sera pas encore comme il faut. Mais il faudra, s'il ne va pas, m'envoyer un modèle en soie. Il n'y a que cela qui soit juste.

Au moment où je t'écris, j'attends la réponse de Dutacq à mes propositions. J'ai encore soixante-quatre feuillets à faire pour finir *Modeste Mignon*. Aussi, ne puis-je te dire ici que quelques petits mots d'affection, car il m'est impossible de distraire une heure de mes travaux. Je n'aurai le droit de m'aller promener que lorsque j'aurai

fini *les Petits Bourgeois* et le roman que je donnerai à l'un des deux journaux qui vont s'établir.

L'Allemagne se coalise pour empêcher les contrefaçons et nous acheter le droit de traduire nos œuvres. Pouvions-nous jamais nous attendre à des recettes faites dans ce pays si peu agile à la spéculation ! Ceci me donne bon espoir pour l'avenir. Je dis que dans cinq ou six ans d'ici, si la paix continue, il n'y aura plus de contrefaçon, et le jour où nous aurons pour nous le marché européen, l'édition originale de chaque nouvel ouvrage se tirera à trente mille exemplaires et nous vaudra cent mille francs. Ce jour-là je gagnerai trois cent mille francs par an. En attendant, j'espère qu'au mois d'octobre de cette année, avant d'aller à Dresde, si Dresde est possible, j'aurai payé la portion de mes dettes qui m'empêche d'être propriétaire, ce que j'appelle les dettes criardes. Cela fait soixante mille francs, si je n'ai pas le sou [ensuite], j'aurai sur les épaules un poids immense de moins. Je pourrai posséder une maison à Paris, payer le cens d'éligibilité, ce qui est la vie civile.

Je n'ai le temps de rien faire. Gavault devrait le deviner. Voici un mois qu'il n'est venu. Il se plaint que je n'aille *pas le voir*, et il s'occupe de l'affaire Loquin, comme moi je m'occupe des affaires du roi de Prusse ! C'est inimaginable. Je crois que Sophie Koslowski l'a absorbé, et qu'il a passé à l'ennemi. Ne me parlez pas des *hommes qui aiment le cotillon*, ce qui est tout autre chose que d'aimer ! Il faut bien du temps pour connaître les hommes. Il a pourtant mis seize mille francs dans mes affaires. Cela m'épouvante. Aussi, quoi qu'il soit pour moi, serais-je bon pour lui, toujours reconnaissant.

Allons, adieu, cher trésor ! Mille caresses bien tendres, mille gracieusetés du beng[ali] au m[inou], deux charmantes créatures, faites l'une pour l'autre ! Aie bien soin de toi, soigne-toi. Te soigner sous toutes les formes, prendre garde aux plus légères choses de ta santé, c'est m'aimer, c'est me donner à tout moment des preuves d'affection, c'est dire de la façon la plus tendre. « Je suis à lui. » Je te respecte et t'aime en moi !

C'est pour cela qu'effrayé de la perspective des dangers que me ferait courir le travail pressé demandé par Dutacq, je lui disais :

« Si, ni vous ni votre concurrence vous ne me donnez ce que je veux (trente mille francs d'un roman), je n'en serai pas fâché, car pour aucune somme je ne veux altérer ma santé. »

Pour toi, ma Linette, qui sais quel est mon désir de m'acquitter, je dis que c'est l'héroïsme de l'amour [de parler ainsi]. Mais on aime le *louloup* de l'Uk[raine], son Ève !

Allons, adieu. Quelque chagrin que te fasse ce papier blanc, il faut le laisser blanc, car il ne faut pas manquer de parole aux ouvriers qui se sont dévoués à faire *M*[*odeste*] *Mignon*.

Je te dirai en confidence qu'auprès du Daffinger le profil et la copie du Daffinger sont si exécrables à voir, que je me déterminerai ces jours-ci à les brûler. C'est impatientant [à comparer].

Allons, encore un baiser et adieu. J'ai trouvé un bien beau titre pour le roman du *Soleil* (*le Soleil* est le journal de Dutacq); c'est: *les Enfers de Paris !*

Écrivez-moi souvent, madame. Vous n'avez pas envoyé plus de deux lettres par mois. Pour les derniers jours de votre séjour à Pétersbourg, doublez la dose. (Ceci est écrit avec mille tendres prières cachées : *si vous m'aimez !... je vous prie !...)*

LXVI

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], mardi 16 avril [1844].

J'ai reçu hier au soir votre numéro douze, le plus maigre de tous les courriers, le plus mince, hélas !

Je vais aussi bien que je le puis, dans les circonstances que vous devez connaître maintenant. Je n'ai pas encore de nouvelles de la *grrrrande* spéculation des deux nouveaux journaux ; en sorte que je ne puis vous rien ajouter à ce que je vous ai dit.

Je dîne aujourd'hui chez la Girardin, avec Lamartine et Hugo. J'ai dîné avant-hier chez la Belgiosojo. Voilà toutes mes mondanités.

Deux heures après son arrivée, L[iszt] a débarqué chez elle et lui a appris qu'il se livrait à la composition d'un opéra. Je le verrai sans doute lundi prochain, car il joue, ce jour-là, chez la princesse. J'étais sur le quai Malaquais, à causer ; il a passé en voiture et a levé les bras comme étonné ; mais il n'a pas fait arrêter.

J'ai pris quelques bains qui m'ont fait du bien. De grâce, faites bien attention à ce que vous avez à l'œil. Dans le début, l'on peut calmer cela avec une petite mouche de belladone mise à l'extérieur, du calme et des bains. Cessez absolument le thé ; cela peut venir de là. Si votre *Général Gouverneur* est ici, tâchez de vous réconcilier avec lui ; ayez-le pour vous. C'est bien essentiel !

Figurez-vous que l'envoi de Tilsitt m'aura pris trois jours. Paris est effrayant. J'espère que vous recevrez avant le 10 mai ce paquet important. Quel malheur ce serait si vous n'aviez pas ce sachet plein des plus jolis gants du monde ! Ces trois jours perdus à faire faire tout comme il faut pour l'envoi, passer les douanes, etc., m'ont pris tout ce qu'il y avait de plus précieux dans mon temps actuel. Merci du thé ! Quel voyage vous m'annoncez [pour retourner chez vous ! Mon Dieu, que vais-je devenir, à compter du 10 mai ! Voilà cinq fois que je demande une lettre à Al[fred] de Musset ; il a déjà payé cher son oubli, ou sa mauvaise volonté.

De toute votre lettre une seule chose m'est entrée au cœur, et au vif, non pas à cause du petit mal que cela m'a fait, mais, à cause du *défaut d'entente cordiale*. C'est le *Kamicki*. Vous avez fait allusion à la chose la plus lugubre de ma vie, à une prévision qui est pour moi la mort de tout, et vous avez mal pris l'explication de ma conduite. Voilà ce que c'est que d'écrire au courant de la plume, à la hâte, et comme je fais ici et toujours avec vous. Les paroles, n'étant pas accompagnées de leur accent, ne sont plus prises comme elles sont dites. Je vous ai écrit, je crois, que je n'irais pas à la Chartreuse, mais que j'irais dans un coin, y mourir sans plus rien voir ni entendre, ni m'occuper de quoi que ce soit, ce qui est le propre précisément des animaux. Vous avez pris la servante pour la maîtresse, ce qui est très mal. Au surplus, ne parlons pas de ceci. Si vous n'avez pas froid en lisant cette page, moi je l'ai écrite ayant les os glacés. Le *Kamicki* a eu sa compagne, et, dans le cas dont je parlais, si vous relisez la lettre, vous verrez que ce serait le cas

de deux *Kamicki*, mourant loin l'un de l'autre, sans avoir pu vivre ensemble. Je ne comprends pas que la mise en action du : *plus ne m'est rien, rien ne m'est plus*, donnerait lieu à une demi-accusation. Si je m'en souviens, j'ai dit très bien : « Il ne serait pas dans mes principes de me tuer ; mais j'irais mourir dans un coin, sans vouloir ni rien voir ni rien entendre de ce monde. »

Il y a des choses indifférentes qu'on peut dire différemment tant on y tient peu. Mais, quant à ceci, je suis sûr que pas un iota n'est dissemblable. C'est un pli pris. Pardonnez-moi d'avoir prévu le malheur ; voilà quarante-quatre ans que ce vautour plane sur ma tête, et j'ai tant souffert que... Enfin, en voilà assez.

Je ferai partir cette lettre ce matin, uniquement pour vous obéir et vous donner de mes nouvelles. J'ai un si bon fonds de santé, que trois jours de repos me rendent oublieux de toutes les fatigues, et j'en ai pris pas mal, car voilà cinq jours que je n'ai rien fait. Mais aussi dans les cinq jours qui restent de cette semaine, il faut finir *Modeste Mignon*, pour le 20, au plus tard. Jugez si je suis sur des roses, et si j'ai le temps de m'amuser à cueillir des fleurs sur les bords du chemin.

Courrier par courrier écrivez-moi ce que vous entendez par : l'époque du 10 mai. Est-ce, que passé le 10 mai, je ne dois plus mettre à la poste à Paris de lettre pour Pétersbourg, ou si c'est que vous ne serez plus le 10 mai, à Pétersbourg ? Il ne faut pas la moindre équivoque ; vous perdriez des lettres, etc.

Ne me dites plus rien du *Kamicki* ; ne me dites pas que vous avez plaisanté. Cela m'a fait trop souffrir en lisant votre lettre, et j'en souffrirai trop encore. Je suis au désespoir de n'être pas compris par vous. Ceci, pour moi, est un grand événement. C'est souffrir là où je vis.

Allons, adieu, chère aimée. Je reprendrai demain mon *journal*. Nous sommes le 16 ; je l'enverrai dans dix jours, ce qui fera le 26, vous le recevrez dans les premiers jours de mai. Vous saurez que sera mon destin, si j'aurai à travailler ou à me reposer. Mais, quoi qu'il arrive, dites-vous bien que la seule pensée de mon âme, de mon cœur et de mon esprit, c'est vous ; que vous êtes aimée absolument et avec de croissantes ivresses. Vous vous direz peut-être que ce voluptueux a senti un pli de roses comme une douleur ; mais cela même, ma Linette adorée, te dira quelle sensitive est au

fond de ce cœur, et combien un rien l'affecte. Enfin, pardonnez, à qui vit par un sentiment, la faculté d'en beaucoup souffrir.

Il y a, par Tilsitt, une lettre en route [1]; ainsi vous en recevrez deux coup sur coup. Soignez-vous bien, et soignez beaucoup le tressaillement nerveux de l'œil. Comme je vous le dis : des bains, du repos, et une mouche de belladone suffisent. Cela m'a d'autant plus affecté d'apprendre cette petite chose de vous, qu'elle annonce de grandes contrariétés, de grandes émotions, la nature nerveuse à *quia*.

Mille tendresses, mon Ève adorée, et les plus tendres caresses d'âme. Écrivez-moi donc plus souvent dans ces derniers jours, je vous en prie, et surtout vivez encore plus dans mon cœur, si c'est possible. Vous n'aurez pas de tiraillements nerveux.

Adieu. La lettre de T[ilsitt] contient le nouvel anneau.

Que Lirette m'écrive le jour probable de son arrivée, afin que nous soyons au Havre pour la recevoir, cette transfuge !

Mes affectueux compliments à la petite comtesse *Annette des Hermines*, et à toi, mon cœur et ma vie, mon *louloup*.

LXVII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy, 18-29 avril 1844].
Jeudi 18 avril.

Je suis tombé dans la période bienfaisante d'un sommeil irrésistible. La nature ne *veut* plus rien faire ; elle se repose. Elle n'est plus sensible au café. J'en ai pris des flots pour achever *M[odeste] M[ignon]*. C'est comme si j'eusse bu de l'eau. Je me réveille à trois heures, et je dors. Je déjeune à huit heures; j'éprouve le besoin de redormir et je redors. Je vous écris entre deux sommeils. Je viens de relire votre lettre du *Kamicki*. J'y ai vu que L[enz, du] 60e degré, vous a parlé de mon mariage et je ne sais ce que cela veut dire. Je ne vois personne, ne parle à

1. Voir la lettre précédente.

personne, et aucun fait nouveau ne peut donner lieu à des cancans. Je vous déclare que je n'ai été demandé en mariage par personne, et que je n'ai refusé personne. L[enz] est un mauvais drôle. Je ne voulais pas lui répondre et c'est vous qui m'avez dit de le faire. J'ai obéi.

Je n'ai sur la conscience que le propos què voici. J'ai dit que la seule chose qui s'opposât à un mariage était le reste de mes dettes; mais que j'espérais les avoir payées pour le mois d'octobre de cette année. Sophie Koslowski est une peste très dangereuse. Mais je [ne] l'ai vue [que] deux fois et j'ai pris le parti de ne plus la voir. Elle demeure en face de chez Gav[ault]; c'était difficile. Le refroidissement de Gavault vient d'elle. Il fait les affaires de la mère et de la fille, qui sont dans un vilain état. Il se pourrait que comme *la veuve du prince* exècre à la tuer l'*Anglaise*[1] et que Sophie voit quelquefois des Narichkin, on ait exagéré par là, caqueté. Mais je suis sûr de Gav[ault]. Je ne vois pas autre chose.

Liszt m'a relancé jusque chez madame de Girardin et, recevant à brûle-pourpoint une invitation pour son concert, il a fallu y aller. Il m'a dit des mots vagues, et comme, entre deux morceaux à jouer, il m'a paru dans un état d'exaltation, comme les acteurs, qui frise la folie, je suis allé dans une stalle, et j'ai quitté la scène sur laquelle il avait mis du monde.

Ce concert a eu lieu dans la salle des Italiens. Elle était pleine du plus beau monde, et il a eu tout le succès d'une première apparition. Je le verrai sans doute lundi chez la princesse Belgiojoso. Si je n'avais pas dormi tout le mercredi, je vous aurais écrit cela tout chaud.

Le paquet de gants et le sachet iront par les malles; ainsi j'espère qu'ils arriver[ont] avant le 10 mai ([de] notre style). Ayez soin que le petit instrument à boutonner les gants, et les gants et le sachet n'aillent pas à d'autres. Vous avez dix-huit paires du premier faiseur, qui a gémi en voyant les modèles, [de ce] qu'une femme, dite *comme il faut*, eût porté de pareilles horreurs de pacotille! *Kamicki* chéri, voilà les grands événements de ma vie: c'est de bien chausser les pattes de mon *Kamicki*!

1. La comtesse Emile Guidoboni Visconti.

J'espère que tous vos ennuis finiront et que vous adoucirez l'oncle terrible, à qui vous devriez faire comprendre que vous êtes très peu fille de votre mère.

Mercredi 24 [avril].

Chère vie, depuis jeudi dernier que je vous ai écrit, j'ai eu la jaunisse, sans être jaune. Une invasion de la bile dans le sang m'a rendu tout aussi malade qu'il le fallait pour aller voir le docteur N[acquart]. J'ai eu à me soigner, et pas un instant pour vous écrire. C'est des bains de plus d'une heure, des recommandations qui n'en finissent pas. Ce n'est rien du tout. J'en ai pour trois ou quatre jours encore et, après, je serai sur pied. J'allais toujours avec la maladie, et je ne me sentais plus ni cervelle ni vouloir. C'est au concert de Liszt que j'ai eu cela, car l'auteur de ce forfait est un coup d'air qui a supprimé la transpiration, excessivement abondante. Bref, c'est un bobo, mais comment ne pas vous le dire, ne fût-ce que pour vous expliquer un silence de six jours.

Je reçois votre lettre et suis bien chagrin de voir si peu de papier. C'est la première impression. Je vais la lire et vous répondre après.

Oh! comment, ces méchantes idées du couvent reviennent? Vous ne sauriez croire combien elles m'affligent, et c'est à tel point que je ne vous en veux rien dire. Vous m'accusez de ne pas vous initier à toutes mes transactions. Ah! mon Dieu, et les lettres qui courent la poste ne vous parlent que d'affaires, du journal *le Soleil* et autres choses!

J'ai bien mérité le petit bout de ruban; mais je suis furieux de ne pas l'avoir reçu plus tôt, car alors j'aurais mis dans le paquet de gants quelques rubans dignes de cette belle tête adorée, et qui vous eussent montré notre industrie de la patrie de J.-J. Rousseau sous un aspect un peu plus flatteur. De tels rubans valent ici huit sous l'aune et sont indignes de vous. Voilà que je vais me creuser la tête pour vous envoyer des rubans, pour vous et Anna. Mais vous partez! Rien n'est possible de Paris à Berditcheff.

Il est venu ici un M. Gretsch, à qui les Polonais de Paris ont joué le tour de mettre en son nom des cartes dans toutes les maisons où

il est allé, avec ce titre : *Grand-Espion de R[ussie]*. Il a fait des brochures contre M. de C[ustine] et [contre] M. Saint-Marc Girardin, et, dans sa dernière, qu'on apportait aux *Débats* au moment où j'y arrangeais la musique de *Modeste Mignon*, il y a un passage où il dit qu'on a déploré en Russie que je fusse venu à Pétersbourg sous le coup des circonstances *Custinesques*, etc. [1]. Ce M. Gretsch a de l'esprit comme le 60ᵉ degré. Si quelque supérieur l'a envoyé pour lutter ici, c'est désespérant pour Pétersbourg ! Décidément, il faudrait que *le Colosse* se décidât à avoir à Paris un journal russe. Ça ne lui coûterait que cinq à six cent mille roubles-papier, et ça rend plus de services qu'une danseuse. Ça saute autant. Mais, reste à savoir si, au 60ᵉ degré, le plaisir moral de la flatterie vaut le plaisir d'une danseuse.

Je vais essayer de vous envoyer quelques aunes de rubans nouveaux, pour vous et pour Anna, par la voie de T[ilsitt]. Mais nous sommes le 24 et j'ai peur que ce ne soit perdu. J'ai déjà peur pour le paquet qui voyage. Mais, à Dresde, j'apporterai des nouveautés, comme un marchand.

Je suis ravi pour vous de ce que vous me dites sur la jeune comtesse des Hermines ; mais j'en étais sûr. Dites-lui, de ma part, qu'elle se souvienne bien de ceci : son plus beau moment, comme femme, sera entre dix-huit et vingt-trois ans ; plus tard, elle grossira, deviendra presque homasse. Cet arrêt est écrit dans son nez. La construction de sa tête est d'une grande puissance d'existence. Anna, sauf les accidents, est bâtie pour vivre cent ans. Je persiste dans mon opinion, et je dis qu'avec sa fortune elle trouverait [pour mari] un prince allemand, autrichien ou autre, catholique, allié de loin à la famille Tsarienne, et contre lequel il n'y aurait aucune objection. Je répéterai cela perpétuellement, car dans l'état actuel de la Pologne, sa patrie, où trouverez-vous des garanties ? Le bon vieux Potocki a raison, pour celui qu'il présente, si la famille voulait se prêter à des stipulations convenables pour vos droits.

Je vous recommande toujours de m'écrire un petit mot à la réception du paquet monstre où sont les gants et le sachet. J'aurais

1. *Examen de l'ouvrage de M. le marquis de Custine, intitulé : « La Russie en 1839 »*, par M. Gretsch. In-8°, au Comptoir des Imprimeurs-Unis, 1844.

voulu, pour [me donner] bien des plaisirs, être assez riche pour m'occuper de vous ainsi en toute chose, et pouvoir me dire que vos rubans, vos bonnets, vos dentelles, que les robes que vous mettez, ont tous été l'objet de mes soins, ô *Kamicki* peu compréhensif, qui ne vous dites pas qu'il est impossible de ne pas mourir de ce dont l'on vit, quand [cet aliment] vient à manquer; mais que chacun meurt à sa manière, et que ma manière à moi serait d'aller dans un coin, loin de tout, car laisser voir sa douleur me semble une profanation de certaines douleurs.

Vous lisez maintenant votre *Modeste Mignon*. Mais vous ne saurez jamais combien l'on a causé sur la dédicace. Ça a fait plus de bruit qu'un livre, *louloup* aimé. Vous serez-vous aperçue du petit plaisir de vanité que je vous ai ménagé, en vous faisant voir quelques lignes de vous, imprimées textuellement? Vous ne vous en souviendrez plus. C'est à l'explication du talent de Canalis. J'ai fourré là vos phrases sur Charles Nodier.

Adieu; à demain. Je vais prendre mon bain.

Jeudi 25 [avril].

Chère petite fille aimée, car ce nom est celui qui rend le mieux toutes mes émotions d'âme à l'endroit de mon *loup* candide, je compte sur votre indulgence et pour mes lettres, et pour mon écriture. Depuis mon retour ici, je n'en ai pas relu une seule. J'ai dû vous répéter bien des niaiseries d'affaires, et souvent il arrive, comme tu le disais dans une de tes dernières lettres, que la réponse court les champs, quand cette réponse est devenue inutile.

Faut-il aller recevoir la transfuge Borel au Havre? Serai-je averti de son départ, du jour, etc.?

La date du 10 mai pour ne plus rien adresser à Saint-Pétersbourg s'entend-elle du 10 mai à Paris, de notre 10 mai à nous, ou de l'arrivée de la lettre à Pétersbourg? A peine ai-je le temps de recevoir une réponse à ces questions. Nous voici au 25 avril. Avouez, chère Linette, que c'est à faire tourner la tête!

Le meuble florentin ne sera vendu qu'après que la publication en aura été faite dans le *Musée des Familles*, qui m'aide à le payer, comme je dois vous l'avoir dit déjà au moins une fois, en me don-

nant cinq cents francs pour [avoir] le droit de publier le dessin de ces meubles royaux. Cela ne nous coûte plus que huit cents francs. Nous pouvons voir venir les chalands.

Soyez tranquille, *chère madame*, je veux toujours ce que je veux, et surtout ce que j'ai voulu. Jugez ce que cela doit être pour ce que je désire, et surtout pour ce que j'aime ! Ah ! si vous saviez, ma minette, comme j'ai vécu de vous et par vous, pendant ces huit jours que la maladie m'a arraché à la littérature et m'a rendu à nous-mêmes ! combien je vous ai suivie dans vos occupations, à vos heures, et avec quelle vivace intuition je voyais les choses autour de vous ! C'en est effrayant. Je puis dire les veines roses des deux vases de marbre qui sont dans la salle à manger ; je revoyais les bords rouges des toits et les briques du passage souterrain !

Je me préoccupe fort peu de l'affaire des passeports, car si vous ne pouvez pas venir, moi j'irai. Je suis plus que jamais déterminé à aller vivre de la vie de Wierzchownia, de Paulowska, de l'Ukraine. Je voudrais que vous me disiez d'y venir avec vous ; j'irais. Dès que cela se pourra sans inconvénients majeurs, j'accours. Je n'ai plus d'autre vie. La séparation de Pétersbourg est une douleur qui pour moi dure encore, et, sans le travail nécessaire, je ne sais pas comment j'aurais fait.

Mon bain m'attend ; j'y vais.

Lundi 29 [avril].

Rien n'est changé ; je suis toujours dans le même état, la bile toujours passée dans le sang. Mon docteur m'a substitué des bains de barèges aux bains ordinaires, et l'infusion de scabieuse à la tisane précédente. Peut-être *la fleur des veuves* me guérira-t-elle ? D'ailleurs, il soutient toujours que ce n'est rien. Depuis deux jours, j'ai tellement souffert du prurigo de la peau, que j'ai lu *Clarisse Harlowe* toute entière, ne pouvant rien faire autre chose. Tout travail est impossible, et toute fatigue aussi. Nul appétit ; le cerveau annulé. Ce que c'est que de nous ! Ce qui me confond le plus, c'est d'avoir la bouche pleine de saveurs bizarres, sucrées et acides à la fois. Je vous raconte tout cela, parce que vous voulez tout savoir. Mais ne vous effarouchez pas, cher *louloup*, ce n'est rien, et ça n'a d'impor-

tance pour moi qu'à cause de la cessation du travail. Heureusement les discussions sur la loi d'enseignement ont pris tant d'espace dans *les Débats* (qui, dans leurs obligations de gouvernement, sont forcés de tout rapporter), que *M*[*odeste*] *Mignon* a été forcément interrompue. Je ne vous écris pas une phrase, sans me gratter dans l'entr'acte. La peau reste complètement insensible. Elle est sèche et brûlante ; mais je n'ai pas de fièvre. J'imagine que tout finira par de violentes purgations.

Je crois que tout est fini avec *le Soleil*, le journal de Dutacq. J'avais demandé trente mille francs pour quatre volumes. Cela les a, dit-on, effrayés, et j'en suis enchanté, car, maintenant, je ne ferais pas ce travail, qui pourrait compromettre ma santé. On peut gagner quarante mille francs, et l'on ne gagne pas de santé! Rien ne la rend quand elle est perdue. Or, ma santé, c'est notre bonheur, et je suis excessivement ménager de ce qui nous regarde.

Allons, adieu, chère petite fille adorée. Je vais aller, comme promenade, porter cette lettre à la poste. Je me figure que vos gants voyagent, que vous lisez *M*[*odeste*] *Mignon*, et que tout vous sourit. Quant à moi, malade ou bien portant, rien ne change dans mon cœur, et je n'ai toujours qu'une idée, un désir, un bonheur, comme je n'ai qu'une Linette. N'accusez pas mon cœur, mais bien mon esprit, si je vous envoie moins de fleurs de tendresse cette fois, chère aimée. La tendresse est bien la même, mais elle est enveloppée du crêpe noir de la maladie qui détend tout, et plus chez moi que chez tout autre. Voici seize ans que je n'ai été malade, avec une maladie caractérisée. J'ai souffert, j'ai eu des bobos, mais jamais une fièvre, ni une maladie du catalogue médical. Néanmoins, j'espère qu'au moment où j'écris, vous tenez dans vos mains mon envoi de Prusse, qui vous dira combien vous m'occupez, et avec quelles infinies délices j'aime à m'occuper de vous. Quand sera-ce que pas un mouvement, pas un regard, pas une appréciation, pas une démarche ne se feront qu'avec vous, pour vous et par vous ! Dieu le sait ! Mais dans tous les cas, soignez-vous bien, prenez garde aux ictères et autres inconvénients. Songez que je respire par votre jolie bouche, que j'aime par votre cœur, et que je crois que le moindre mal qui vous arriverait m'atteindrait ici au moment même. Je ne suis pas bien sûr que vous n'ayez pas eu quelque mouvement de bile.

Allons, adieu, chère et bien adorée Ève, à toi toutes mes pensées, tous mes vœux, tous mes désirs.

Un mot sur la réception des gants.

LXVIII

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Passy], 8 mai [1844].

Chère comtesse.

Je vais mieux. Quoique je ne sois allé porter votre lettre [envoyée le 30 avril], qu'à la poste de Passy, j'ai failli me trouver mal pour avoir fait ces deux ou trois cents pas. Je ne sais pas comment je ferai pour porter celle-ci.

Voici vingt jours que je n'ai mangé. Mais les symptômes sont meilleurs. Le docteur me promet la guérison d'ici à quelques jours. Néanmoins, rien ne [me] dispensera des eaux de Carlsbad.

L'ennui est mon plus grand mal, sans compter le défaut d'argent, car vous pensez qu'après des occupations si considérables se trouver *corps*, comme on dit à Bordeaux, c'est intolérable.

Madame de Bocarmé et la femme du libraire, la comtesse Chl[endowski], sont venues me faire le whist avec bien de la bonne grâce, ce qui m'a fait passer quelques heures de la journée.

Ainsi, cher *louloup*, partez sans souci. La nécessité de faire quelques articles et de finir *Modeste Mignon* me remettra au travail dans quelques jours; je pensais même à dicter dans mon lit, mais je ne sais pas travailler ainsi.

Le thé est arrivé. Madame de B[rugnolle] n'a pas encore vu Célina; mais on lui a dit que le thé est là. Elle y retourne aujourd'hui.

Je suis chagrin de vous avoir inquiété, et je vous écris ceci dans l'espérance que huit et douze faisant vingt, vous pourrez recevoir ceci pour le jour de ma fête. La fête, pour moi, est que vous soyez sans inquiétude. Le docteur m'a bien dit qu'avec les eaux [de Carlsbad], ce serait fini, et, si j'ai pris si au sérieux cette petite maladie, c'est

à cause de nous! Une hépatite mal soignée rend la vie affreuse. Vous aurez donc le 20 mai entre les doigts un papier écrit de mon lit, qui vous dira combien vous êtes adorée de votre cher *louloup*... Ne vous faites aucun souci de moi; tout ira bien. L'intelligence est la même, et, peut-être, d'ici au mois de juillet, pourrais-je finir *les Petits Bourgeois*.

Allons, adieu. Mille tendresses. Je devine tout ce que vous pensez, aujourd'hui que vous tenez ce papier chargé d'une âme toute à vous. Devinez tout ce qu'il vous apporte de tendresses et d'amour! Allons, la première [lettre] que j'écrirai ira donc à Berditcheff. Pauvres nous!...

Vous devez avoir les gants?

Adieu. Mille tendresses et mille encore.

Le docteur est venu avant-hier. Il viendra demain, et tous les bons diagnostics qu'il avait annoncés se sont vérifiés. Ainsi, j'y reviens, soyez calme comme si je n'avais rien eu. Vous verrez la troisième partie de *Modeste* [*Mignon*] dans votre voyage. Mais, comprenez-vous tous les vœux que je fais pour votre heureux voyage et quelle pensée amie vous suivra dans tous vos jours, planera sur tous vos instants en voiture, et sera soir et matin disant: « Où sont-ils? Ne leur est-il rien arrivé? Tout va-t-il bien? » Écrivez-moi de tous les endroits où il y a poste.

Allons, encore un souhait, et trouvez ici tout le cœur du Noré, de votre Noré!...

LXIX

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

[Passy, 31 mai - 3 juin 1844.]

Vendredi 31 mai.

[I]

C'est aujourd'hui, chère comtesse, que j'ai reçu votre dernière lettre de Pétersbourg, et il n'y a pas plus de trois jours que j'ai reçu du docteur la permission de travailler et de m'occuper.

Vos ettres successives m'ont fait bien du chagrin, car pouvais-je imaginer qu'après avoir eu le soin de vous faire de petits mensonges pour vous tranquilliser, et avoir, pour plus de sûreté, quitté mon lit pour aller porter ces deux lettres, écrites à huit jours de distance l'une de l'autre, à la poste moi-même, en me trouvant mal au retour, vous ne les recevriez que le 19, et toutes les deux à la fois! Respectons de tels mystères.

Aujourd'hui, je vais tout à fait mieux. Mais le docteur est pénétré d'un saint effroi. Il m'envoie toujours à Carlsbad et cela m'arrange fort. Je suis en convalescence, mais je ne mange que des viandes blanches; je ne bois rien d'excitant, et il y a encore des mystères quotidiens hydrauliques et des bains, etc. Ma faiblesse est encore très grande. Mais enfin, tout va pour le mieux, excepté la finance. Je ne sais encore comment faire face aux dépenses des Eaux. Mais je travaillerai, car de Carlsbad j'irai à Podhorce[1], et de Podhorce avec des recommandations de vous, j'arriverai à Brody, où vous m'enverrez à la frontière un Léone quelconque pour m'amener, le 1er octobre, à l'oasis de Wierzchownia.

N'ayez pas le plus léger souci par rapport à ma santé. Tout va bien, et, je vous le répète, il n'y a plus ici de mensonge officieux. Oh! je puis vous le dire, j'ai fait deux mois *d'enfer*, et je n'ai pas envie de recommencer. Ainsi, ne parlons plus santé; tenez-vous en joie. Et je vais vous le prouver en me livrant à de petites gronderies.

Primo: J'ai une chère lettre de vous où vous me dites que vous ne partirez pas avant le 20 mai de Pétersbourg, et où vous me dites d'écrire, et vous partez le 19!

Secundo : Je reçois une lettre de vous, datée du 11 mai, de Pétersbourg, où vous me dites de vous répondre encore une fois, cette lettre reçue, et vous ne calculez pas que je la recevrai ici le 19, et que, si je vous répondais, vous n'auriez pas eu la lettre avant le 31 mai, aujourd'hui, onze jours après votre départ!

Tertio: Vous ne me dites pas quel jour je dois cesser de vous écrire, car en me disant de cesser le 10 mai, vous ne me dites pas si c'est le 10 à Paris en mettant la lettre à la poste, ou pour le 10, jour d'arrivée de la lettre à Pétersbourg? Je vous demande

1. Nom d'un château qui appartenait alors à la famille Mniszech.

une explication, et vous me répondez par une lettre que je reçois le 19, celle dont je viens de parler! Vous ne savez pas quel mal m'ont fait ces défauts de précision. Enfin, j'ai été dans l'enfer, jusqu'à la lettre que je tiens!... Oh! nous nous sommes fait bien des douleurs!

Mais comment ne donnez-vous pas la commission à ce bon Édouard, qui vous aime tant, de recevoir le paquet de Tilsitt, avec un mot de reçu pour le porteur? Comment ne pas imaginer que ce paquet, qui contient le sachet à mouchoirs et ces jolis gants, ne sera pas pris à la maison K[outaïs]off, par votre peu scrupuleux a[vocat]. Si j'écrivais aujourd'hui à Tilsitt (ce que je ferai), il est probable que ma lettre arrivera après le départ de cette dépêche volumineuse, car si vous ne l'avez pas reçue le 19, cela fait plus d'un mois de retard. J'en pleure de rage, car, si vous saviez votre Paris, vous connaîtriez tout ce que cet envoi accuse de soins, de courses, de peines, plus précieuses que les choses mêmes. Je n'en reviens pas que vous n'ayez pas *commissionné* Édouard! N'en parlons plus. Mon envoi valait bien de rester encore un jour ou deux. Je n'ai pas le cœur de vous en vouloir, car vous étiez bien chagrine; votre belle intelligence était aux champs, et, devant ces adorables preuves d'affection et d'amitié, je suis sans voix, sans regret de ce qui est perdu! Tenez, là où il n'y a pas de civilisation, tout est impossible.

Ces dernières lettres [de vous] satisferaient Othello! Elles sont si pleines de tendresses vraies, qu'il me semble que chacun de nous mérite d'être l'autre. Elles ont été chaque fois la cause de joies égales aux inquiétudes qu'elles me donnaient.

Chère, je suis resté six semaines au lit, sans pouvoir m'occuper, comme un corps mort ou mourant; il n'y a eu que les deux comtesses qui sont venues me faire un whist. Je suis bien mécontent de ma sœur, de ma mère; mais tout cela s'arrange à merveille pour les relations futures.

La deuxième partie de *M[odeste] M[ignon]* finit demain samedi, 1er juin. Hélas! il faut que d'ici à quinze jours j'aie achevé de corriger et de faire la troisième partie. L'opinion générale de la littérature et du monde est que c'est un petit chef-d'œuvre. Mais quand la troisième partie aura paru, ils diront que c'en est un grand.

On avait raison de crier à l'inintelligible pour les deux dernières lignes de la dédicace. Voici comment elles [seront] dans *la Comédie*

Humaine: « Moins brillante que la poésie gardée dans ton âme, et dont les expressions visibles sont comme ces caractères d'un langage perdu qui préoccupe les savants ». La pensée est plus clairement rendue, plus simplement, et je suis fâché de n'avoir pas vu cela tout d'abord.

Hélas! chère, quand par la cessation de tout mouvement et de tout travail, j'ai trouvé le vide dans mon esprit, je me suis trouvé plein du cher *louloup!* Et moi j'ai vu que sans lui la vie n'était pas possible et je me suis dit : « Aussitôt que les forces me seront rendues, si rien ne s'y oppose de la part d'Ève, j'irai à W[ierzchownia!] » Je n'attends plus que la réponse à cette lettre pour partir. Après avoir répondu, à P[assy], à cette lettre, attendez que je vous dise, de Carlsbad, quelle sera mon adresse.

Oh! nos sentiments ont été bien les mêmes, et jamais battements de cœur ne furent plus identiques. Mon occupation unique a été de deviner vos mouvements, de vous suivre, d'un œil qui perçait les espaces, dans vos plus légers soins, et de vous *voir* vous remuant, vous apprêtant au départ, et vos chagrins, et ceux d'Anna! J'ai entendu vos adieux à la Néva, à la forteresse, au quai [Impérial]. J'en voyais les dalles! Quelle reconnaissance pour les témoins matériels de ces deux mois!

Enfin, Dieu ne séparera pas les *louloups*, n'est-ce pas? Je ne me suis trompé que dans une chose; j'ai cru que vous ne partiriez que le 21.

Allons, je suis un peu fatigué. A demain.

Samedi 1er juin.

Rien ne me sera plus favorable que de rester [à Wierzchownia] de juillet 1844 à mai 1846, sans rien faire, et d'y demeurer au milieu de vos blés. C'est la plus riante perspective du monde, et j'espère qu'il en sera ainsi. Aussi disai-je dans mon enthousiasme: « Vive le Général Gouverneur et son auguste famille! »

Vous avez raison; je suis bien marri de ne pas avoir la coupe pour David. Je ne sais que devenir. Le mag[asin] angl[ais] avait raison sur les dimensions et dispositions du corps de la pendule. Je vais écrire au vieux Plincke pour avoir un vase et une pendule. Si le

louloup avait, à la réception de la lettre, vu le vieux ou le jeune Plincke, nous aurions eu le vase. Mais, les faits accomplis!... La grande doctrine est bien bonne. Vous ne me surprendrez jamais à récriminer; c'est la théorie des sots.

Détrompez-vous, chère, sur la cause de la maladie; elle est dans l'abus du café, des veilles et du travail. Je ne sais comment vous remercier de votre exquis thé; il m'est bien utile, en ce moment que le docteur permet de le substituer au café. N'est-ce pas vous dire que dans les choses minimes de la vie, il y a toujours la petite patte de taupe à baiser?

J'attends les deux saintes filles de pied ferme. Elles auront ma chambre, où il y a deux lits de faits.

Je ne suis pas encore allé, faute de forces, à l'Exposition. J'irai demain peut-être.

Ah! chère comtesse, ayez bien du courage. Rentrez chez vous, faites l'intendant, faites la Française, et, avec cette belle énergie qui vous caractérise, menez à fin vos projets. Je ne vous manquerai pas comme conseil, et mettez-vous bien dans la tête que je suis un excellent conseil pour autrui. Vous recueillez aujourd'hui les fruits de celui que je vous ai donné, en 1833, de vous mettre à la tête de vos affaires. Eh bien, suivez à la lettre ceux que je vous ai donnés à Pétersbourg. Tâchez d'être, avec l'oncle, les deux seuls tuteurs d'Anna, dans son intérêt. Malheureusement, je sais bien quelle est la plaie de votre pays : on y manque d'intermédiaires intelligents et probes. Faites tous vos efforts pour restaurer Paulowska. Séparez surtout entièrement vos intérêts de ceux d'Anna, et surtout n'ayez point de fausse générosité, dans le genre de celle qui vous a fait refuser un testament de feu M. de H[anski]. Vous en voyez les suites. Louis XVI, pour ne pas avoir mitraillé la canaille au commencement des États-Généraux, est cause de tous les massacres de la Révolution. Donc, *répétez*, c'est-à-dire demandez l'arriéré de votre usufruit, faites-le liquider et déterminer, quitte à ne pas le prendre immédiatement, ainsi que toutes vos dépenses pour le procès et pour votre séjour. Réveillez l'apathie de l'oncle, si vous pouvez; faites tout ce qu'une femme et une mère aussi grande que vous peut faire, sans se compromettre, pour arriver à le stimuler. Il est vieux, il finira par la religion, soyez-en sûr[e]; vous ne savez

pas ce qu'est l'odeur de la tombe pour ces incrédules. Ils y éternuent leurs vices, et ils se voient bien dépouillés. Il renverra ses mougiks et il se souviendra de ses torts envers vous et sa nièce. Surtout, capitalisez, et imitez la dame qui a mis son capital à l'abri de toute chance. Faites-vous avare. Quelle page je vous écris là !

Dimanche 2 juin.

Je ne fais plus rien. Mon docteur vient dîner avec moi. Nous résoudrons la question des eaux. Il a été bien bon et bien dévoué pour moi. Il est venu deux fois par semaine à Passy, et il m'a témoigné bien de l'intérêt. Je ne mettrai ma lettre à la poste que demain lundi, 3, et je vous dirai nos dernières résolutions. Je vais achever, cette semaine, *M*[*odeste*] *M*[*ignon*].

J'ai bien besoin d'avoir une réponse à ces questions :

Primo: Si je vais à W[ierzchownia], il faut que j'emporte des habits d'hiver et d'été, des livres, des manuscrits en train. Puis-je avoir une recommandation pour les douanes ? Pouvez-vous la demander d'avance à Pétersbourg, ou cela dépend-il de votre *Général-Gouverneur ?*

Secundo: Avez-vous dans votre bibliothèque tous les *Mémoires* sur la Révolution française ?

Tertio: Pouvez-vous faire se trouver un guide sûr, pour moi, à Brody ?

Quarto : N'oubliez pas de me recommander, en Galicie, à ceux que vous y connaissez.

Quinto: Puis-je, à Brody, dans le cas où vous ne pourriez pas y envoyer, trouver des voituriers avec qui je ferais marché d'aller de là chez vous, nourri, sans avoir un mot à dire ?

Sexto: Vaut-il mieux venir par Varsovie ?

Septimo: Ai-je assez de quatre mille francs sur moi, depuis Carlsbad ?

Chère comtesse, répondez-moi catégoriquement à chaque question.

Vous aurez ce paquet le 20 juin ou le 24, au plus tard. Je n'aurai donc de réponse que le 14 juillet. Je ne partirai que le 15 de Passy. Si votre lettre arrive plus tard, je dirai où me l'envoyer. Mais je n'aurai pas de réponse à mes questions, à temps, et vous com-

prenez que je n'ai pas envie, une fois en Bohême, de retourner à Paris y chercher quoi que ce soit.

[Madame de Bocarmé], ma vieille *Bettina*, est partie pour son château de Bury, en Belgique. Elle marie sa fille au descendant des Pizarre, qui a une belle fortune. Ainsi, plus de whist. Heureusement, je travaille un peu et me voilà mieux. La coloration [du teint], que vous trouvez si belle et si rassurante, est revenue; mais je suis si maigri que mes bagues, l'alliance et la bague symbolique, ne tiennent plus à mes doigts. Je n'ai plus de ventre. Dieu me conserve ainsi! J'ai les yeux grands, comme dans ma jeunesse. Ampère me disait hier: « Je me glorifie de deux choses: j'ai connu M. de B[alzac] maigre et sans gloire. » Vous, ne pouvez-vous pas dire? « Je l'ai connu toujours aimant et sans esprit », car je perds tout ce qu'on nomme mon esprit et ma séduction près de vous, car je suis le séduit. Vous ne savez pas ce que je vaux. Hier, madame [de] Girardin me disait qu'elle va faire un feuilleton sur les grands hommes actuels de la conversation, et elle prétend que je suis un des plus séduisants. Vous ne me connaissez guère, sous ce rapport!

Au moment où j'écris, vous êtes sans doute à Wilna. Y êtes-vous bien? Avez-vous voyagé heureusement? Oh! comme dix fois par jour, je me dis: « Où sont-elles? Anna a-t-elle séché ses pleurs? Pauvre petite! » Et vous, la mère, cachez-vous bien vos larmes? Quels chemins! Je les connais! Quelles stations superbes, mais [où] il n'y a rien que du thé! Je vous ai bien écrit que ma pensée vous enveloppait pendant tout ce chemin. Oh! si vous saviez quelle affection entière et sans autre mobile que vous, désintéressée, et vive toujours comme au début, vous accompagne! Soignez-vous bien; ayez, pour votre santé, des précautions qui aillent jusqu'au ridicule.

Je vous remercie encore des touchantes lettres que vous m'avez écrites. Je les ai relues jusqu'à six fois. Vos consultations avec Patenôtre m'ont fait sourire. Pauvre chère comtesse! Allez, j'ai été bien soigné! M. Nacquart a été, pendant trente ans, secrétaire de l'Académie royale de médecine. Il a cédé sa place à Pariset. Ainsi, il se connaît en traitements. Il n'a fait de fautes que par le désir d'accélérer la guérison, en m'ordonnant des bains de Barèges, que j'ai cessés, et des eaux de Vichy, que j'ai arrêtées. L'appétit n'a pas encore reparu; mais cela va revenir. Il (le docteur), attend que

l'organe soit dans son état [normal] pour hasarder une purgation. Mon foie était descendu de quatre pouces, et il avait grossi plus de cinq pouces. Quand je vous ai écrit que j'allais bien, j'étais au plus mal. Je me suis levé, pendant l'absence de madame de B[rugnolle], pour vous porter la lettre à la poste, et, quoi qu'il n'y eût que la distance de chez la veuve Tardif au quai [Impérial], je me suis reposé cinq fois en allant, sept fois en revenant, et je me suis trouvé mal en atteignant ma chambre. La lourdeur de mon foie causait ces défaillances. Le docteur m'a grondé, car on lui a dit que j'avais écrit et que j'étais sorti. J'étais si content, que cela n'a pas eu de suites. J'aurais voulu vous cacher toute ma maladie, mais les *Débats* doivent en parler, à cause des *Petits Bourgeois*, que je ne donnerai qu'à mon retour de Wierzch[ownia].

Tâchez de m'avoir une recommandation pour la douane à l'entrée de votre pays, car alors je pourrai, pour cent francs de rubans, vous apporter ce qui vous coûte mille francs, et, si vous vouliez de belles dentelles, pas chères, dites-le-moi, pour le trousseau d'Anna. Je les aurais en Belgique ; je pourrais vous apporter une robe de Malines.

Hélas ! j'avais mis dans le paquet de délicieux gants de voyage !

Adieu, à demain. J'ai trop écrit. J'ai recommandé l'arrivée des malachites à mon ami, le colonel Périollas, qui réside au Havre, et j'espère que cela m'arrivera sain et sauf. Si vous aviez été gentille, vous m'auriez envoyé une copie du portrait de votre petite chatte, car vous savez comme nous aimons la fille d'une femme aimée. Oh ! comme je vous voudrais savoir arrivée chez vous !

Lundi 3 juin.

Je m'attends à voir arriver demain, ou après-demain au plus tard, Lirette, car on voyage du Havre à Paris avec une excessive rapidité. Ces cinquante lieues se font en neuf heures, quoique vingt se fassent en voiture, et, dans quelque temps, lorsque le chemin de fer sera terminé, cela se fera en quatre heures. On m'a écrit du Havre que le bateau arriverait dans les deux premiers jours de ce mois. Il me semble que Lirette m'apportera de votre air, vos derniers mots et une foule de petites choses de vous. Elle ne sait guère ce qu'elle fait, la pauvre fille ! C'est un grain de folie. Vous ne m'avez

rien dit de la manière dont elle et Anna se sont quittées, si la petite comtesse a eu du chagrin. N'en veuillez pas trop à Anna de sa personnalité, car elle est votre ouvrage, et, aujourd'hui, tout ce que vous feriez à l'encontre de ce défaut épouvantable, mais excellent pour sa propre vie, serait de la dureté à ses yeux. J'ai peur qu'elle ne puisse être aimée ; voilà ce qui l'attend dans la vie, et les deux seules affections vraies qui la suivront, c'est la vôtre et la mienne, car il sera dans ma destinée d'aimer ce que vous aimez, excepté ce singe de L[iszt] et de haïr ce que vous haïrez.

Je vous enverrai par la voie du roulage, si cela se peut avant mon départ, un plâtre du buste en marbre de David. Il n'y a qu'un cri dans les arts, c'est que c'est un chef-d'œuvre. Il ornera notre salon. Mais, en attendant, je vous en enverrai un exemplaire en plâtre, pour W[ierzchownia].

Le docteur, hier, m'a recommandé de boire encore une ou deux carafes d'eau par jour. Il y a encore des teintes vertes dans les yeux. Mais les eaux enlèveront le reste de la maladie. Voici deux mois et demi que je n'ai pris de café.

Madame de Girardin a fait quelques mots gracieux dans son feuilleton sur ma maladie et mon retour à la santé ; elle [y] parle de mon voyage aux eaux [1]. Vous voyez que j'ai bien fait de vous confier l'état de ma personne. Je n'ai pas encore grand'force ; je suis toujours aux viandes blanches. Je soupire après W[ierzchownia] ; j'y voudrais être, et je suis sûr de ne me bien porter qu'en me mettant en route. Oh ! comme je tiens à la vie, mais à la vie des deux *louloups !*

Je vous remercie comme d'un bienfait de tous les petits bouts de rubans. Ces précieuses reliques sont toutes dans l'*Imitation de J.-C.* avec le premier ruban jaune, orné d'une pensée, qui m'a fait deviner que vous étiez une belle brune.

Laissez-moi, chère, vous donner un dernier conseil, qui n'est qu'une répétition de ce que je disais au [feu] comte en 1833, à Genève. C'est de supprimer chez vous tout ce qui est de luxe inutile, les employés qui ne servent à rien, de simplifier votre administration, qui se modèle trop sur celle de l'Empire russe. Ne faites que le néces-

1. L'article de madame de Girardin sur Balzac et les grands hommes de la conversation, a paru dans *la Presse* du 2 juin 1844.

saire. Faites-vous avare, comme la comtesse Marie P[otoçka] et avare avec un but. Plus je vais, plus mes prévisions sur le sort de *tutti quanti nobili* me semblent des certitudes, et je reviens encore à la séparation complète de vos intérêts. Songez qu'en usant de ses droits, on est toujours à même de revenir, tandis qu'on peut se repentir de ne pas en avoir usé. Ce que je vous dis là est dans l'intérêt de votre chère petite. Aussi reprenez, si cela est possible, les négociations pour la coupe de bois de la terre éloignée ; c'est des intérêts perdus que de ne pas avoir accepté cela. Depuis quatre ans, voyez ! Et cela ira à votre but. Je vous parle à une grande distance des choses ; c'est à vous à modifier ce que tout cela peut avoir d'absolu, sur les circonstances. Plus vous irez, plus les capitaux se retireront de chez vous, moins les terres vaudront, car il faut bien des changements pour leur rendre leur immense valeur comme capital ! Il faut donc s'attacher alors au revenu, le capitaliser. Soyez certaine que la comtesse Marie P[otoçka] exécute le plan dont je vous ai parlé à Pétersbourg. Enfin, ne faites rien de majeur sans me consulter, croyez-moi. J'ai pour vous la sollicitude d'une mère, outre l'égoïsme du *louloup*.

Allons, adieu, cher esprit fraternel, âme douce et chérie. Soignez bien votre santé, dites une foule de jolies choses à Anna (ne disait-on pas ici que je suis allé à Pétersbourg pour me mettre sur les rangs !... *Proh pudor !*) de ma part, et oubliez Dresde. J'irai le plus tôt possible vous voir ; les eaux ne me verront pas longtemps. Avec quel plaisir je referai la route, la même, pour voir poindre les toits rouges de W[ierzchownia] au bout du voyage ! Ce sera mieux que Pétersbourg. Nous irons à Kiew, saluer la Rome des Tatars !

Vous savez tout ce qu'un convalescent peut mettre ici pour son m[inou] chéri. Je m'interdis d'y penser. Mais enfin je vais bien travailler, car c'est à coups de plume qu'il faut amasser l'argent du voyage. Serez-vous bien à ce Wilna ? Ah ! combien je serais heureux d'avoir des nouvelles de ce long voyage ! Madame Chlendowski me disait hier qu'on lui rendrait en vain biens, position, tout, et dix fois plus, elle aime mieux sa misère à Paris.

Allons, mille fois le mot et la pensée que vous aimez, et les plus douces fleurs de mon âme. Je vais sortir et aller moi-même à la poste. Je voudrais être ce papier !... [Ci-joint la] première fleur de jasmin de mon jardin.

LXX

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

[Passy, 5-18 juin 1844].
Mercredi 5 juin.

[R]

J'ai eu de vos nouvelles avant de recevoir votre lettre de Wilna, chère comtesse, car en mettant à la poste la lettre que vous recevrez avant celle-ci, j'ai cru voir un revenant en apercevant au sortir du bureau de Poste de la Madeleine, qui?... Breteuil !... Il a fait arrêter sa voiture et m'a raconté votre rencontre. Il m'a paru le plus important diplomate de la terre, et j'irai le voir demain. Il m'a semblé qu'il m'apportait un peu de vous. Quelle étrange chose ! Il y a un Dieu pour les *louloups*. Pour la première fois que je vais dans Paris, je rencontre Breteuil, celui qui vous a vue à Kowno !

J'ai tellement faim et soif de vous que je crois que je ne resterai guère que quinze jours aux eaux, et que j'irai vers l'Ukraine.

Toujours pas [d'Henriette] Borel. Elle ne manquera pas [d'arriver] certainement cette semaine.

Je vous apprends avec la plus profonde douleur que les contrariétés et les souffrances de ces deux mois affreux m'ont fait blanchir les cheveux ! J'en pleure de chagrin. Je suis encore un peu jaune et l'appétit ne revient pas. Je ne le recouvrerai qu'à W[ierzchownia].

Ah oui, madame, vous êtes couarde ! Cette Fabianne me semble un peu ultrà-sévère. Qu'elle reste fidèle à un mari adoré, tout va bien ; mais qu'elle étende cette fidélité jusqu'à la proposition contraire, c'est un peu triste. Je n'ai pas de cartes de Russie et je ne puis suivre votre course ; mais j'en vais acheter une. Impossible de me remettre au travail.

Lundi 10 [juin].

Pas plus de Borel que devant. Elle est noyée, c'est sûr. Je reviens de la campagne de la princesse Cristina Belgiojoso ! J'ai vu L[iszt] !

Je me suis tenu, dans mes discours, sur la ligne ordonnée par le *louloup* adoré. J'ai parlé sans mystère de mon voyage et des cancans qui m'avaient fait retourner ici. L[iszt] est absolument comme le maître chez la princesse, et j'ai quelque honte à vous dire que le Hongrois est un vrai Bohémien, qu'il a joué la comédie et la passion, comme je vous le disais. Hélas! c'est le saltimbanque, et cela se dit même un peu trop. Que vous dirai-je? J'ai quelque chagrin de lui avoir dédié quelque chose. C'est même déjà comme une vieille coquette, à qui l'applaudissement est indispensable et pour qui la vie sera impossible le lendemain [du jour] où quelques doigts se lèveront, plus à la mode que les siens. Il *nie* tout, même l'enlèvement de la femme et du mari, devant la princesse. Quant à elle, *elle a suspendu les entrées de faveur* pendant toute la durée des représentations de L[iszt]. L[iszt] est même de mauvais goût. *Il a dit de faire atteler*, devant elle, pour me reconduire au chemin de fer. La princesse est à Marly, et je ne voulais pas y coucher.

Il m'est impossible de me remettre au travail, et cependant c'est plus qu'indispensable. Les jours entre mercredi dernier et ce lundi se sont passés en courses, en essais infructueux de travail et en arrangements de librairie, car il me faut de l'argent. C'est Chl[endowski] qui achète *M*[*odeste*] *M*[*ignon*]. Vous allez jeter les hauts cris; *mais il n'y en avait pas d'autre*. L'affaire du *Siècle* va se terminer. Que ne puis-je en dire autant de l'affaire Loquin!

Vendredi 14 juin.

La pauvre Borel est arrivée ce matin à sept heures et demie. Elle est dans mon cabinet, et j'écris ces lignes devant elle. Nos premières paroles ont été pour vous. Elle examine mon cabinet avec des yeux avides *par procuration*.

Samedi 15 [juin].

J'ai mené Lirette hier inutilement à l'Archevêché. Je le savais, mais j'ai voulu la servir selon son impatience, et lui montrer les difficultés de Paris. Je lui ai fait voir Notre-Dame, la Madeleine et Notre-Dame-de-Lorette. Ces splendeurs l'ont éblouie. Paris l'a tuée;

elle est devenue beaucoup plus stupide. Elle a déclaré que ce mouvement la rendrait folle. Elle dort en ce moment, et il est huit heures et demie du matin. Elle s'est couchée hier à neuf heures. Elle a ma chambre, j'ai pris celle de madame de Brugnol[le], qui couche dans le salon, devant [ma chambre, qu'occupe Lirette]. Elle n'entrera pas au couvent avant cinq ou six jours ; elle les passera sans doute ici, où elle se trouve dans le silence.

J'ai le salon [de la maison] Koutaïsoff ; ça m'a rendu comme fou, quelque mal fait que ce soit. Je vais faire encadrer ce chef-d'œuvre du souvenir et m'en réjouir la vue [1] ! Lirette m'a remis les gouaches de Colmann dans leur magnifique enveloppe ! C'est un trésor ! Lirette est partie par le second bateau, qui est arrivé deux jours après le premier. Ainsi s'explique son retard. Votre abbé est sans place de nouveau. Mais elle vous dira tout cela, car elle va vous écrire.

Le procès Loquin va retarder mon départ. Il faut que j'attaque et que j'aille à Meaux. Il faut finir cela sur-le-champ.

Madame de B[rugnolle] a plu beaucoup à Lirette, de qui elle va s'occuper comme d'un enfant. Elle a des titres à sa vénération, car elle a une tante qui a quitté la crosse de l'abbesse pour se faire simple Carmélite, et elle parle, elle-même, de finir ainsi. Mais, Dieu veuille qu'elle tienne toujours [ma] maison, car elle est née pour cela.

Hélas ! je commence à reprendre du café ; il le faut pour terminer mes manuscrits, et il faut terminer mes manuscrits pour aller à W[ierzchownia].

Dimanche 16 [juin].

Lirette fait déjà ménage avec le curé de Passy. Elle s'est confessée hier et communie aujourd'hui, pour l'octave de la Fête-Dieu. Elle se plaît ici ; le calme et la tranquillité de cette vie lui vont. Elle est très étonnée de ma vie économique. Encore un peu, madame de B[rugnolle] sera forcée de lui montrer ses livres de dépense, depuis quatre ans, pour lui prouver que nous ne dépensons que trois mille six cents francs par an, tant elle en est surprise. Quand je vous

1. Cette curieuse gouache appartient actuellement à M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

disais que, vous-même, vous ne vous mettez pas dans la tête que je travaille nuit et jour, et que je ne sors que bien rarement. Le frère [de mademoiselle] B[orel] lui aura fourré dans la tête que je fricasse des perles et mange des diamants, que j'ai des sept ou huit maîtresses, des valets chamarrés d'or; elle est dans une surprise drôle. Encore un peu, elle croira que c'est un faux Vicaire-Général que je lui montrerai, et une fausse habitation. Les bons fruits, les bonnes et exquises choses de la table, la raccommodent avec la réalité.

Nous nous demandons si vous êtes de retour dans vos foyers. J'attends une lettre avec une bien vive impatience, qui nuit un peu à [*Modeste*] *Mignon*.

Nous voilà donc revenus à une contrainte qui fait rentrer dans le cœur les plus vives expressions, et qui me crucifie! Moi, si heureux, comme vous l'avez vu, de me laisser aller à mes expansions! Encore un sacrifice! Le *louloup* peut cependant, sans aucun danger, envoyer une tendresse de choix au m[inou] chéri.

Ah! chère comtesse, écoutez bien ceci. Essayez-en. En vous couchant, le soir, lavez votre front et vos tempes avec un peu de lait épais, presque crémeux, et après laissez-en une légère couche, mise avec le doigt, comme du *cold cream*. On dit que cette simple précaution fait disparaître les rides déjà formées, laisse à la peau toute sa fraîcheur, et empêche les outrages du temps. Ceci, chère È[ve], est une découverte due à une religieuse, de même que l'huile d'olive, mise à la racine des cheveux, les empêche de blanchir, comme il est dit par Vauquelin, dans *César Birott*[*eau*], ce qui est dû à une religieuse de Gênes. Cela n'empêche pas d'être ridée à un âge avancé ; mais cela donne la fraîcheur pendant dix ans de plus, voilà tout; et dix ans de jeunesse de plus, ce n'est pas à dédaigner, quoique vous soyez bien, telle que vous êtes, *pour Monsieur!...*

Je crois que nous garderons Lirette au moins huit jours. Votre frère est allé rejoindre sa Tisyphone. Édouard n'est plus dans la maison Koutaïsoff. Adieu les gants! Adieu l'outil si gentil *pour les crocher!* Nous en repleurons.

Allons, adieu pour aujourd'hui. Demain je vous mettrai cette lettre à la poste sans doute, et vous dirai mes vœux et mes souhaits pour tous les succès que je vous veux.

Lundi 17 [juin].

Nous avons reçu hier une lettre de M. [l'abbé] Églée, qui nous recevra demain, Lirette et moi. Je retarde donc cette lettre encore d'un jour pour pouvoir vous donner des nouvelles du sort de la transfuge de Wierzchownia. L'excessif désir que j'ai de partir me servira d'inspiration, je crois, comme en juin de l'année dernière. Je me suis mis ce matin à travailler et, d'ici à trois ou quatre jours, j'aurai sans doute repris mes habitudes de lever, de coucher, mon travail de nuit, etc. Ainsi donc, les grandes nouvelles à demain. Lirette a été enchantée de la lettre du [vicaire] génér[al], qui, d'ailleurs, est accablé de travaux apostoliques. En ma qualité de chrétien peu diligent, de malade et de travailleur, j'avais oublié les confirmations, etc. Le fanatisme de Lirette est tel que je crois qu'elle violera la grille de son couvent. Elle est ravie parce que l'église est à deux pas, et elle gobe les sermons, en *bon français* avec enthousiasme. Vous ne vous figurez pas combien nous parlons de vous; les oreilles doivent vous en faire mal. Ce matin, à déjeuner, j'ai dit que ce qui m'avait le plus étonné en vous, [c']était de vous avoir trouvée petite, grasse et digne, majestueuse même, ce que je regardais comme impossible. Le tout, à propos des grâces princières et royales de la petite comtesse des Hermines qui, selon moi, avait sous les yeux le meilleur modèle en ce genre, en madame sa mère.

Quoique cette pauvre Lirette voie Paris et la France comme par le trou d'une bouteille, comme on dit, elle ne se lasse pas d'admirer l'esprit, la gaieté, qui courent les rues, et surtout la propreté, les chemins, etc. Je l'ai menée hier se promener jusqu'aux fortifications. Elle est restée frappée comme de stupeur en voyant quatre-vingt-huit verstes de fossés de front, de glacis, de remparts et de contrescarpes, une muraille de quarante pieds de hauteur, bâtie comme d'un seul bloc, et deux routes superbes, plantées d'arbres, en dedans et en dehors des fortifications. C'est poli comme un miroir. Les pierres sont comme serties dans le ciment romain. Elle ne voulait pas croire que j'eusse vu commencer ces travaux-là. Elle ne mange pas une fraise sans regretter qu'Anna et vous, vous ne soyez pas là pour savoir ce qu'est le fruit. Elle vit au milieu de nos fleurs. Elle

ne revient pas de son ébahissement du bon marché de notre existence.

Allons, adieu pour aujourd'hui. A demain la clôture. Je suis bien inquiet de ne pas avoir reçu de lettre de Minsk. Vous serait-il arrivé quelque chose? Je n'ai pas encore non plus de nouvelles des malachites. Nous avons dit en chœur : « Dieu lui donne le courage et la constance ! » A qui ? — A la chérie.

Mardi 18 [juin].

Ah ! chère comtesse, j'ai retrouvé mes facultés, neuves, belles, puissantes, comme si je n'en avais jamais usé. Elles ont déployé leurs ailes, elles ont frémi, elles ont frappé du pied, comme les chevaux retenus longtemps à l'écurie, et j'espère que je les ferai travailler précisément pour finir *Modeste* [*Mignon*], et les trois choses que je dois écrire avant de partir. Dieu soit loué, tout cela sera l'affaire d'un mois. Mais, gare que je ne devienne malade encore ! Bah ! pourvu que je finisse ce qui est dû et que je parte, tout sera bien. Ce phénomène s'est manifesté hier, après avoir achevé la page ci-contre et, cela, chère, après dix-huit jours d'efforts inutiles, de supplications à la Muse, qui restait sourde. Il faut si bien finir *Modeste* [*Mignon*], que l'on trouve enfin être un petit chef-d'œuvre ! J'en suis coquet; je veux que ce soit bien. Ce matin tout a marché pour le mieux, et je vais à l'Archevêché avec Lirette. En rentrant, je vous di[rai] la décision, et cette lettre partira, vous apportant à la fois la nouvelle que le corps va beaucoup mieux et que l'esprit va tout à fait bien. Puis, le sort de votre Lirette.

Mardi soir.

Quelque affreux dérangement que me cause Lirette, j'ai bien fait de l'accompagner partout, même à son couvent. Elle aurait d'abord parlé beaucoup trop longuement de niaiseries à des gens dont la supériorité lui passe à deux lieues au-dessus de la tête. Enfin, l'abbé Eglée était allé, dès dimanche, sur [la réception de] ma lettre, à la Visitation, et avait sans doute tout arrangé. Je lui avais parlé de l'exiguïté de la fortune de Lirette, et il avait si bien arrangé tout,

que le premier mot de la supérieure avait été pour dispenser Lirette de la dot; mais la sotte a fait, *par humilité*, la fière, et a parlé du paiement qu'elle fait, par générosité, à sa compagne de route. des neuf cents francs de sa profession. Là-dessus, j'ai coupé la parole à Lirette, et j'ai dit qu'elle était Suisse[sse], qu'elle croyait être riche et qu'elle était pauvre, et j'ai accroché deux mille francs à Lirette, en faisant diminuer la dot de deux mille francs. Au lieu de dix mille francs, elle aura à payer seulement huit mille. La supérieure elle-même lui a dit de se réserver quelque chose, en cas de malheur. Vraiment, Lirette est bête comme une oie. Elle est coiffée de son idée, et *se pose, par humilité*, à tout propos. En somme, madame de B[rugnolle] m'a dit : *Elle ne sera pas religieuse*, et elle a, je crois, raison. Ce serait un malheur; que deviendrait-elle ? Je ne sais pas à quoi elle pouvait vous servir. Elle n'a ni l'intelligence du ménage, ni l'esprit d'activité, ni l'esprit de calcul. Je ne m'étonne plus de la manière dont vous étiez à Pétersbourg. Lirette est *gniagnia*, comme nous disons en France; elle s'écoute; elle est très friande, elle apprécie les bonnes choses avec trop de plaisir. Elle est sortie avec madame de B[rugnolle]; elle voulait entrer chez tous les pâtissiers. (Tout ceci, bien entre nous.) Aussi, souvenez-vous de cette prédiction : qu'elle sortira de son couvent. Dans votre désert, une créature douée de compréhension vous faisait passer par-dessus tout, et vous ne pouviez pas juger Lirette. La Montagnarde s'étonne que vous en ayez fait votre amie; mais moi je l'explique parfaitement et le conçois. Peut-être me trompai-je; mais les grands partis ne se prennent pas par entêtement ni par ostentation. Elle est heureuse, car la supérieure est de Fribourg. Les Suisses se ressemblent et se rassemblent. Elle entrera lundi prochain, le 24 juin de notre style. Je la conduirai, car je suis avec elle comme avec ma sœur, et je me dis tout ce qu'elle a été pour vous. Son retour à moi, après tant de temps de haine, et son conseil d'*union*, me la fait trouver doublement *spirituelle* ! Je vais lui faire faire deux parts de son argent. Elle placera six mille francs en actions de la Banque, et cinq mille sur le Grand-Livre. Elle touchera les intérêts de ces deux sommes, qui, réunis, lui feront, au bout de dix-huit mois, une bonification. Les six mille francs peuvent alors faire les huit mille de la dot, et elle aura cinq mille francs sur le Grand-

Livre, à elle, après sa profession. Cela, joint aux deux mille cinq cents francs que vous avez à elle, lui ferait de quoi vivre, à la rigueur, dans un couvent à l'étranger, s'il arrivait des malheurs aux couvents français. Mais Lirette n'a pas tant de prévoyance; si on la laissait faire, elle ferait donation de tout à son couvent. Si elle avait eu l'esprit de se taire, elle n'aurait pas eu de dot à payer, et elle aurait eu tout, en cas de malheur. J'ai usé mon éloquence en pure perte à lui dire qu'une religieuse riche est mieux traitée qu'une pauvre. Elle voit plus d'anges sur terre qu'il n'y en a dans le ciel! Elle est aussi aveugle catholique qu'elle était aveugle protestante. Elle ennuiera bien ses sœurs!

D'aujourd'hui en huit, mardi 25, je vous enverrai une lettre pour vous dire l'enterrement claustral de votre Lirette, qui s'efforce, nous a-t-elle dit, de ne plus penser à vous. (Mon Dieu, mon cadavre pensera à vous!) Vous aurez donc les derniers détails. Quelque jour, je vous raconterai tout verbalement, car il est impossible de vous tout dire; ce serait trop long à écrire.

J'imagine que vous êtes arrivée chez vous et que vous vous y remettez des fatigues du voyage. J'attends un mot, avec une bien vive impatience, car, sans ce mot, je ne me mettrai pas en route.

Lirette vous écrit des volumes.

Adieu, chère comtesse. Ayez bien soin de vous et d'Anna. Pensez à toute heure que vous avez au monde un bien solide ami, bien dévoué, qui vous aime absolument, pour qui ce que vous appelez vos défauts sont des grâces, qui vous applique de lui-même et sans effort tout ce que l'Église demande au chrétien pour Dieu, pour qui vous êtes tout au monde, qui se dévoue à vous presque par égoïsme, tant vous êtes lui-même pour lui. Pensez à cela pour persévérer. Surtout, consultez cette amitié en toute chose, car ce dont je vous crois le moins munie, est la *prévision*, comme votre nation du reste. Mille petites choses me le font voir, comme le paquet perdu, que vous n'avez pas recommandé à Édouard. Hélas! c'est le malheur qui développe ce sens chez nous, et vous n'avez pas encore su ce qu'était le vrai malheur, la misère, qui a tant affligé votre serviteur. Anna, par exemple, est totalement dénuée de ce sens-là. Quand, à Pétersbourg, je lui demandais ce qu'elle ferait si elle était dans la misère, et que je lui démontrais, par trois prévisions

différentes, que cela pouvait être, elle s'est mise à pleurer. Nous avons ici des p[auvres] qui pleurent au lieu de travailler. Et dans quelle saleté vivent-ils, plutôt que d'approprier leur demeure ! C'est à faire soulever le cœur. Enfin, il est à croire que tout ira pour le mieux ; mais, pensez surtout à l'adversité, moins pour vous, qu'elle ne peut pas atteindre, que pour les [destinées de la petite comtesse des] Hermines !

Allons, adieu, chère. Pardonnez-moi ma peur et mes petites remontrances, et sentez battre là-dessous un cœur bien ami, bien plein de sang, dont les éléments sont, dans leurs divisions infinies, encore pleins de vous. Mille hommages affectueux, et bien des tendresses à votre chère fille. J'ai mis ici une fleur de mon jardin, et j'enveloppe le tout de l'avis de mes contributions, afin de vous montrer comment le budget se manifeste dans un ménage français.

Adieu, ou plutôt au revoir, au *louloup*, et mille caresses au m[inou] chéri, aimé, mille fois baisé en idée !

LXXI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

[Passy, 21-25 juin 1844].

[3] Vendredi [21] juin.

Hier, chère comtesse, j'ai reçu les malachites, sans qu'il leur soit arrivé le moindre accident. J'ai reconnu le marbre de table, et vous direz à notre chère petite *Herminette* que cette belle chose restera dans le mobilier de votre s[erviteur] pour ne jamais le quitter. La pendule exigera des ornements que je suis forcé d'ajourner, mes moyens actuels ne me permettant pas de dépenser quoi que ce soit pour des objets de luxe ; et la pendule et la table sont des affaires d'un billet de mille francs, au moins.

Hier, j'ai eu à dîner Gozlan et Laurent-Jan, deux mécréants, dont les propos pouvaient scandaliser Lirette. Aussi, l'avons-nous fait

dîner dans sa chambre. Ma sœur est venue pour me consulter sur un mariage proposé pour ma nièce Sophie. Elle est restée à dîner, car M. Mater, le premier président de Bourges, y était. Mais nonobstant ma sœur, Laurent-[Jan], Gozlan et même le premier Président, ont été très drôles. Ma sœur fait la jeune; elle se cache dans sa serviette pour rire, ce qui est très provincial. Ces trois messieurs ont été étourdissants d'esprit. C'est un dîner qui ne peut se faire qu'à Paris et vraiment plus curieux que de voir Liszt travaillant son piano, car les traits d'esprit n'ont pas deux représentations.

Chère, j'ai fini par m'occuper des affaires d'argent de Lirette, car elle n'en aurait jamais fini [sans moi]. Je suis allé chez Rothschild prendre des renseignements, car je ne sais rien, et pour cause, des agents de change. Le baron a été gracieux, il m'a donné un mot pour son agent de change, qui prendra comme comptant les valeurs de Lirette, sans escompte, de quatre pour cent l'an, de la lettre de change. On lui achètera aujourd'hui même quatre actions de la Banque, qui coûteront douze mille deux cent quarante francs. On lui a remis mille francs, car elle a fait la charité à sa compagne de route, en lui payant neuf cents francs pour sa profession aux Dominicaines. Il lui restera trois cents francs, et, avec les deux cents francs d'intérêts que la Banque va lui payer dans dix jours, elle se verra cinq cents francs devant elle, qui suffiront à ses premières dépenses. Si, plus tard, elle avait besoin [d'argent] pour sa prise de voile, elle aura ses deux cents francs, l'intérêt à la Banque à la fin de l'année, et l'argent de sa toilette, plus les intérêts de ce que vous lui devez encore. Quand elle fera profession, et qu'il faudra payer la dot, elle pourra vendre une ou deux de ses actions qui, d'ici là, vont gagner beaucoup, et, après, elle placera sur le Grand-Livre tout le reste de son argent. Peut-être, à ce moment, aura-t-elle quatorze mille francs de capital. Vos deux mille francs [ajoutés], feront seize [mille]. Si je réussis à ce que je vais vous dire, elle pourrait, sa dot payée, placer environ dix mille francs sur le Grand-Livre, et avoir une ressource.

Vous comprenez, chère aimée, que j'ai fait pour elle tout comme vous avez fait pour moi à Pétersbourg; je suis bien heureux de m'occuper ainsi indirectement de vous et d'Anna, en rendant service à votre amie. Ainsi Lirette n'aura pas dépensé un liard

chez moi, et un père ne se serait pas occupé de son enfant avec plus de sollicitude que je ne viens de le faire de Lirette. Elle prend cela pour elle, mais je vous prie de rabattre des éloges qu'elle vous fera de moi, beaucoup, en sachant que tout est fait pour vous et Anna. Elle donnera demain une procuration à la brave Montagnarde, pour que ses intérêts soient touchés. Madame de Brug[nolle] les lui portera au couvent. Je ne veux pas, devant m'absenter, prendre cette procuration. Le frère de Lirette, ce soi-disant négociant, lui a fait perdre pendant huit mois les intérêts de treize mille francs, et les bénéfices d'un placement, et moi, je viens de lui faire rattraper six mois d'intérêts, puisqu'en achetant aujourd'hui des actions de la Banque elle touchera le dividende des six mois échus, le 1er juillet prochain. Enfin j'espère, par l'abbé Églée, obtenir, d'ici à sa profession, une autre remise sur la dot. Elle peut être réduite jusqu'à cinq mille francs. Mais Lirette tient à se dépouiller, et je ne peux pas lui faire comprendre de garder au moins trois cents francs de rente, en cas de révolution religieuse. La Mère Supérieure lui a dit [la même chose], et elle est restée [la bouche] béante, comme vous savez qu'elle se met quand il est question du ciel. Elle ne veut rien voir de Paris; elle ne veut pas qu'on lui montre le Palais-Royal, le Louvre, rien, ce qui simplifie énormément notre hospitalité.

J'ai retiré hier ou avant-hier pour deux mille francs de valeurs de chez *ma Tante*. Voilà une dette cruelle (quinze pour cent par an), d'éteinte. Mais il y en a encore pour douze cents francs. Lirette a vu rapporter les pauvres objets, revenant d'un esclavage de cinq ans ! Oh ! oui, mon mobilier vaut bien plus de cent mille francs, ma maison des Jardies cinquante mille francs, et je suis au pair, comme disent les banquiers. Mais, je dois payer ce que je dois, et garder ce que j'ai ; en sorte que ma dette m'accable, et ce que j'ai ne peut servir qu'à un homme riche. Là est le *hic*.

Nous nous étonnons beaucoup de ne pas encore avoir de vos nouvelles.

Adieu, chère *louloup*, pour aujourd'hui. Je n'ai plus qu'à vous dire ce que vous devriez savoir aussi bien que moi. J'ai écrit à Tilsitt pour le paquet, et j'ai dit, s'il y avait chance quelconque de le ravoir, de l'envoyer à Plinke, au magasin anglais, comme vous me l'avez écrit dans votre dernière lettre de Pétersbourg.

Samedi 22 [juin].

Si cela continue, les malachites me coûteront trop cher ; je passe mon temps à les regarder, et, comme dit Gozlan, après avoir été *modeste*, je deviens *mignon*. Il a dit cela en voyant les splendeurs de mon cabinet. Aujourd'hui je dîne chez Rothschild, car il n'a pas manqué de m'inviter l'autre jour, et j'ai accepté en sachant que je dînerais avec Vatout. Ce gros *idée-fixe* d'académicien voit le roi tous les jours, et, comme je ne veux pas laisser ignorer que je réserve à la Couronne l'option, à prix égal, pour mon meuble, je vais peut-être, en [lui] en parlant, fixer l'attention du roi là-dessus. C'est une chance. Oh ! combien cet argent viendrait à propos surtout si c'était soixante-quinze mille francs !

Allons, adieu. Je vous dirai demain ce qui sera advenu du dîner chez Rothschild. Voici quatre jours que j'ai repris mes habitudes de me coucher après dîner et de me lever à trois heures et demie du matin, car j'ai hâte de finir mes ouvrages vendus, et nécessaires à la sécurité du voyage !

Dimanche 23 [juin].

Il n'est rien advenu du dîner de Rothschild, car nous y étions vingt-cinq. Mais j'y ai trouvé Liszt. Non, chère, vous ne vous figurez pas ce qu'est un drôle de cette espèce ! Il a la fatuité d'un comédien et la haine d'un accusateur public. Il n'a que des doigts. Il est chez la princesse B[elgiojoso] et si ostensiblement, qu'il y retourne à onze heures et demie du soir, et qu'il le dit. Christine ne mérite pas plus d'égards. Mais, en nous disant adieu, à dix heures et demie (il faisait nuit, et je revenais chez moi à pied par les allées du Bois), il m'a dit de le rappeler au souvenir *d'une certaine* personne, *si, toutefois, j'y allais avant lui*. Je me suis dirigé sur mon avenue sans lui avoir répondu. Ceci venait après un : *Dites-lui de m'écrire un mot où je serai, n'importe où*, que j'attribuais déjà au vin de Champagne, dont il a bu avec une abondance effrayante. Ne me parlez jamais des gens de rien devenus quelque chose par le caprice du public ! Je ne pouvais rien répondre, car

tout était dangereux et de mauvais goût, soit que je relevasse l'insolence de ses paroles, soit que je m'en moquasse. Se moquer, c'est paraître traiter légèrement un sujet grave et qui tient tout le cœur; relever, c'est se faire le champion et sembler en avoir le droit ! Je suis revenu faisant des réflexions amères, et d'autant plus amères qu'en revenant de chez la princesse, [l'autre soir], nous avions causé de ce garçon avec des artistes, et que nous avions dit, ce qui sera, que dans dix ans, il serait moins que Brunet[1], dont personne ne se souvient. Il disait à Rothschild : *Quand j'aurai usé l'Europe, il me restera bien assez de doigts pour aller en Amérique !* — *Y toucher les dollars*, lui ai-je dit en riant.

Je ne vous parle de ceci que pour vous démontrer combien j'avais raison sur l'article correspondance. Ce garçon ignore tout ce qui n'est pas exécution de la musique, même les égards que se doivent [les gens] selon les rangs et les caractères. On l'a gâté, comme on gâtait les négrillons, du temps de Louis XV. Assez là-dessus. Puisque la personne ne lui a fort heureusement pas écrit, dites-lui de profiter de ce long silence pour en rester là. Dans cinq ans elle m'en remerciera bien.

Quant au dîner, je dîne toujours mieux chez moi que chez tous les plus riches et les plus puissants. Les dîners de vingt-cinq personnes me font toujours l'effet d'un restaurant. Chez nous, on ne dînera jamais plus de neuf. Il vaut mieux rendre bien heureuses sept personnes, les charmer, les amuser, écouter leur esprit et leur laisser savourer la bonne chère, que de les nourrir à la façon de Véry.

Nous sommes aujourd'hui accablés d'une chaleur qui détend toute ma force, et il m'est impossible de rien écrire. Demain, je me lèverai à trois heures du matin.

Lundi 24 [juin].

Lirette m'a remis sa lettre pour vous, que je vais joindre à la mienne, après vous avoir raconté ses derniers moments dans le monde, car c'est ce matin que je la mène à son couvent. Ce paquet ne partira donc que mardi 25. Lirette sera restée dix jours

1. Le Comédien retiré.

sous mon toit, elle trouve Passy délicieux et, quoique très ignorante; elle adopte bien mon opinion relativement à ce que je voudrais [nous] voir faire plus tard: acheter la propriété d'en face sur le bord de la Seine, l'ancienne maison de campagne de la princesse de Lamballe. En effet, là, on est à cinq minutes de la barrière, et, pour demeurer dans les Champs-Élysées, autant demeurer là; la distance de tout Paris est la même. Puis, quand l'enceinte de Paris sera reportée à l'enceinte continue, ce qui se fera d'ici à dix ans, cette belle campagne vaudra plusieurs millions, en 1860! D'ici là, on peut y vivre dans une adorable tranquillité, comme à la campagne, et avec plus d'économie que dans Paris. Elle appartient à un banquier nommé Saulot-Baguenault, et je ne crois pas qu'elle dépasse deux cent mille francs comme [prix d']acquisition. Ça, mes dettes payées, et quarante-huit mille francs de rente, ce serait le paradis, avec un Dieu d'un sexe différent, et bien plus aimé que lui. Fasse le ciel qu'en 1846 ce vœu soit réalisé!

Valentine et son père sont venus dîner hier et j'ai trouvé la jolie robe rose de ma nièce bien salie à la taille. La petite masque a quatorze ans, et je lui ai dit: « Ah! Valentine, comment peux-tu avoir de la graisse là? — Mon oncle, c'est la polka! » J'ai failli étouffer de rire à l'idée de Valentine dansant la polka, et à l'idée que ses danseurs lui laissent de pareilles marques à sa robe. Si vous pouviez voir Valentine, vous en seriez folle. Pourvu qu'on ne la gâte pas!

Mardi 25 [juin].

Hier, après avoir fait déjeuner Lirette pour la dernière fois, avoir réglé ses affaires, fait acquitter le compte de l'agent de change, je l'ai conduite au couvent de la Visitation. Le Conseil [du couvent] et la Supérieure sont venus pour la forme, et, après quelques questions, à deux heures précises, je l'ai conduite à la porte qui ne s'ouvre que pour recevoir les postulantes, [et] j'ai embrassé Lirette au front. Mais l'insensibilité de cette fille et son bonheur d'entrer là ne peuvent se décrire. Elle ne croit à rien de ce que je lui disais, ainsi que cette pauvre Brug[nolle]. C'est à ce point, que nous lui avons dit qu'il fallait apporter un couvert d'argent. Elle n'a pas

voulu, et c'est ce que la Supérieure lui a demandé [d'abord]. Je lui avais donné ma chambre; madame de Brugnolle m'a donné la sienne, et elle, elle a couché sur un matelas à terre dans le salon. Lirette n'a pas même remercié de cet effroyable dérangement. Elle ne se doute pas de m'avoir fait perdre dix jours de travail ; elle était *ivre* de son idée, et ce n'est pas là le calme grave et réfléchi d'une vocation. Enfin, tout est fini. Elle a demandé toute sa sévérité à la maîtresse des novices, qui lui a spirituellement répondu : « Oh ! nous n'employons pas le bâton ! » Notre conversation dans le fiacre fut toute affectueuse, car je lui parlais de vous et de votre avenir, en la priant de prier pour ce que je regarde comme un heureux événement.

Ma première lettre vous donnera de ses nouvelles, car madame de B[rugnolle] lui portera son couvert, ses intérêts de la banque, et la verra.

Ce matin, en m'éveillant, je trouve la lettre de Berditcheff, car il est trois heures du matin, et je viens de la lire, d'en respirer les fleurs d'oranger, de baiser la feuille cueillie ! A travers tous ces détails sur l'Adonis, sur mademoiselle Vanda, je n'ai vu que tes souffrances dans le chemin de traverse, et surtout l'interdiction de venir à W[ierzchownia], en sorte que je suis triste à mourir.

Mais aussi le : « Point d'imprudence », est le premier mot de mon décalogue. Me voilà bien heureux de vous savoir chez vous ; mais aussi quelles tâches vous avez à remplir ! Songez, chère, à rendre continue votre énergie, à ne pas la rendre sautillante, à ne pas la grandir par accès. Le mot de Florian sur vos affaires et celles d'Anna m'effraie, et il vous faudrait un brave garçon, comme ce Charles, l'oncle de Vanda, dont vous me parlez. C'est ce que je rêvais d'être pour vous ; mais ma qualité d'étranger rend tout impossible. J'espère qu'après l'envoi de la lettre que je tiens, vous aurez eu la mienne.

Allons, adieu. Écrivez-moi encore une fois ici, après la réception de cette lettre, car il est inutile que j'aille en Bohême, si je ne dois pas aller plus loin. Ainsi, voyez : la Bohême était un prétexte pour ne pas dire où j'allais. Le docteur me choisira d'autres eaux. Cette ligne, qui a fait comme feu sur mes yeux et sur mon cœur, m'a rendu triste plus que je ne saurais dire. Où me reposer ? J'avais fait mon siège, et me voilà ne sachant que devenir. Que ceci ne vous

influence pas. Ces quinze années m'ont appris la patience, la résignation, et surtout le port de la misère. Adieu ; mille tendresses pour vous et pour la chère Anna. Que Dieu confirme toutes les bénédictions que je vous donne et accomplisse tous les vœux que je forme pour votre mutuel bonheur. Mille caresses au cher m[inou].

LXXII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

[Passy, 26 juin - 5 juillet 1844].

[4] Mercredi 26 [juin].

Ce que vous avez vu de *M[odeste] M[ignon]* était fait avant ma maladie. Ce n'est que d'aujourd'hui que je commence à écrire la fin, qui doit être prête pour aller après l'affaire Donon-Cadot, qui commence ce matin, c'est-à-dire dans une semaine. Votre lettre, mise [à la poste] à Berditcheff sans doute, le dimanche 28 mai (notre 9 juin), est arrivée le 24 à P[ass]y, c'est-à-dire en treize jours. Nous ne sommes pas si malheureux que vous le croyez en fait de poste. La poste s'est sans doute perfectionnée, car la lettre est venue par Berlin et Givet. Voyez comment les miennes vous parviennent. Celle-ci est la [quatrième] envoyée à Wierzchownia. Il en résulte qu'en marchant comme les lettres, on peut aller chez vous en treize ou quatorze jours. C'est plus longtemps que pour se rendre à Pétersbourg.

Jeudi 27 [juin].

Je suis allé hier, à neuf heures du matin, à la Cour d'assises, pour y assister à la première audience de l'affaire Donon-Cadot, voir les deux accusés, et je n'en ai pu sortir qu'à huit heures du soir. Ç'a été effroyable. Quelque patente que soit la participation, la séduction de son complice, par un fils de dix-huit et demi, à un

parricide, il n'est pas certain que la condamnation soit obtenue du jury. A deux pas des accusés, pendant une suspension d'audience, un avocat-général de mes amis disait à Chaix d'Estange, l'avocat du jeune homme : *Ah! ce sera une tête bien disputée!...* Cette lutte est plus attachante que celle du cirque romain. Le fils Donon est un petit misérable, qui épouvante, dit-on, les détenus et les condamnés. Il a appris l'argot dans sa prison; il s'est fait jouer, pendant les récréations dans le préau, la Cour d'assises!

A mon retour, j'ai trouvé Gozlan, qui m'a remis un article sur le meuble florentin. Le dessinateur a fini les dessins; il faut les mettre sur bois et les graver. Ce sera bien long encore; mais vous verrez le tout dans le *Musée des Familles*.

Endormi à neuf heures et demie, je viens de me réveiller à quatre heures du matin, et je renonce à la Cour d'assises pour aujourd'hui. Il faut avancer [*Modeste*] *Mignon*. Ainsi, mille gracieusetés, chère; à vous mes premières lignes, à [*Modeste*] *Mignon* la journée. Ah! maintenant tout est changé dans mes projets! Que deviendrai-je? L'idée d'être longtemps sans vous voir m'a cassé bras et jambes. J'ai l'âme attaquée de désespérance. Enfin, je vais mettre à payer des dettes l'argent du voyage, et vais en finir avec ce qui est dû aux Jardies et aux créanciers importants.

[Vendredi 28 - samedi 29 juin.]

J'ai beaucoup travaillé à [*Modeste*] *Mignon*, car il n'y a rien de difficile comme les ouvrages sans événements. Demain j'ai des courses à faire pour un petit payement.

[Lundi] 1er juillet.

Je dîne aujourd'hui chez madame de C..., qui part pour Dieppe, et notre inimitié demande tous les égards possibles. Je suis très effrayé de ne pas avoir de vos nouvelles. Je dîne après-demain chez Laurent-Jan. Ces dérangements ne me vont pas. Je travaille difficilement, péniblement. En outre (hier et demain), j'ai à trotter pour le procès Loquin, qui paraît être en voie d'arrangement.

[Mardi 2 - jeudi 4 juillet.]

J'ai fini deux feuilles sur six qu'il faut pour terminer [*Modeste*] *Mignon*. J'ai dîné chez Laurent-[Jan]. Je ne vais pas très bien ; j'ai peur d'une rechute du foie. Aussi faut-il introduire une excessive modération dans le travail et le manger.

Vendredi [5 juillet].

J'ai eu votre petite lettre [numéro vingt] de W[ierzchownia] où vous me dites avoir reçu les gants, ce qui m'a fait une excessive joie, et telle, que je crois que l'irritation du foie s'est dissipée. Je l'ai lue hier, relue, et n'ai pu rien faire de la journée. Vous ne m'y dites pas si vous avez trouvé le petit instrument à mettre les gants !

Chère, vous n'aurez jamais le numéro [des *Débats*] du 26 mai ; je l'ai dit en le lisant, et vous ne saurez pourquoi que quand je vous verrai.

Maintenant, il faut bien vous dire que vous m'avez fait bien du chagrin en voyant quoi que ce soit de personnel dans la gronderie du père à sa fille[1]. Il y a tant de preuves d'adoration, de mon côté, précisément à cause de cette *royale*, ou, si vous voulez, *réginale* démarche[2], qui m'a toujours fait l'effet d'un rayonnement d'étoile sur ma vie, que je ne devrais pas être obligé d'en dire un mot. Mais comme c'est le plus beau souvenir de mon cœur, la plus belle, la plus féconde félicité de ma vie, que j'en suis fier et heureux à toute heure, que le *louloup* est dans l'impériale exception posée, j'en parle avec délices. C'est un secret entre vous, Dieu et moi. De ce jour a commencé pour moi la vie, c'est-à-dire l'espérance, et tous mes malheurs ont cessé d'être des malheurs. Ils m'ont semblé être le prix de ce bonheur excessif. Ne comparez jamais ma petite fille à Dieu, pas même à une création idéale. Elle est plus que tout cela. Je ne la commets jamais ni avec les créatures vivantes, ni avec les fantastiques. Il n'y a qu'elle qui se fasse à elle-même cette injure. Ce petit chagrin a été mêlé d'un éclat de rire, à cause de cette suscepti-

1. Dans *Modeste Mignon*.
2. Celle de madame Hanska, écrivant, la première, à Balzac en 1832.

bilité ; mais l'attendrissement est venu quand j'ai songé combien il y avait de respect chez vous pour (style Bal[zac]) la dualité que forment deux êtres unis à jamais par la plus éprouvée des sentimentalités. Ici, je me mets à vos genoux, et vous mets au-dessus de tout votre sexe par un nouvel hommage.

Chère, écrivez-moi souvent, dites-moi bien tout ce qui vous arrive. Ce que vous me dites sur [l'oncle] athée m'a démontré l'impossibilité d'aller à W[ierzchownia], et j'en ai été profondément affligé. Quand je pense qu'à l'heure où je vous écris, l'année dernière, je faisais mes préparatifs de départ, il me prend des heures noires, comme je vous en ai vu deux à Pétersbourg. Hier, je suis resté pendant sept heures assis à ma table, incapable d'écrire, et lisant *Titan* de Richter, car c'est le chagrin qui, de toutes les émotions que m'a données votre lettre, a été le sentiment le plus persistant. J'ai superposé cette année à l'autre, et, quoique tout y soit plus favorable à vos affaires et à votre avenir, je la trouve plus pauvre que la précédente, tant les magies de la présence agissent sur ceux qui aiment, sur ceux [pour] qui la tendresse vraie est la poésie de la vie. Je me nourris des souvenirs de ces deux mois. Lirette doit vous le dire. Enfin, je suis si malheureux de devoir, que je ne me console que par le travail, en me disant que j'avance le jour de ma libération. Ne compromettez rien de vos intérêts pour voir Dresde, ou je ne vous dirai plus rien de mes chagrins. Ne vous déterminez à ceci que pour la chère Anna. Je ne sais pas s'il y a un théâtre français à Dresde ; je n'y ai vu représenter qu'un opéra français en allemand.

J'aime beaucoup la description que vous me faites de votre retour, mais vous m'effrayez un peu par le tableau de votre administration. Aurez-vous le courage de faire des réformes ? Le pouvez-vous ? Comment ne démontrez-vous pas à l'oncle la nécessité, par le pillage des tut[eurs], de s'unir à vous, dans l'intérêt d'An[na] et de sa succession à lui ? Un homme personnel l'est au delà du tombeau, et croyez bien qu'on n'aime pas à savoir que des étrangers voleront notre bien.

Je n'ai pas eu de nouvelles de Lirette depuis qu'elle est à la Visitation. Madame de B[rugnolle] a son titre d'actions de la Banque et va aller toucher ses intérêts, et les lui portera avec un beau couvert

qu'elle lui a acheté. Je vous raconterai leur entrevue. Lirette m'a semblé quelque peu folle ; mais je n'en reviens pas de son insensibilité pour vous et Anna ; c'est un sentiment très personnel qui la jette au couvent, j'en suis sûr. Je lui ai écrit hier pour lui annoncer que madame de Brugn[olle] a sa procuration et son titre d'actions.

Je vais vous envoyer ce petit bout de *journal*, afin de ne pas faire une trop grande lacune de correspondance, car je suis obligé d'avoir fini *Modeste* [*Mignon*] pour le 15 de ce mois. J'ai à payer dix mille francs, sous le nom de Claret, et les trois mille cinq cents francs, que me doivent les *Débats* entrent dans ce payement. Il faut donc travailler sans aucune interruption. Puis, après, il faut que je gagne vingt-quatre mille francs, excessivement nécessaires pour me débarrasser de tout ce que j'ai de criard dans mes affaires. C'est l'affaire d'au moins trois mois, et cela me conduit jusqu'en octobre. Si vous allez à D[resde], je pourrai sans doute voyager l'esprit parfaitement tranquille. Je ne devrai plus que cent mille francs environ, et j'ai deux fois cette somme en valeurs. L'important est de me mettre en état de posséder des immeubles ostensiblement, de pouvoir profiter, dans l'intérêt des *louloups*, d'une bonne occasion de maison, comme celle de M. [de] Margonne, afin d'y préparer un joli nid. Or, on ne peut rien faire sans son argent à la main, et pour la maison et pour le mobilier. C'est sous ce rapport que D[resde] n'est possible que vos affaires bien arrangées. N'ayez aucune faiblesse avec *E*[*rnest*], et réalisez *O*[*dessa*]. Si vous saviez ce que vous perdez à ne pas avoir ces deux fonds ici, où les occasions sûres abondent, où, sans dénaturer ses valeurs, on trouve des intérêts surabondants à faire des cautionnements ! Ainsi, les soixante-six mille francs qu'il faut à Dutacq, pour *le Soleil*, rapporteraient dix mille francs. Mais ces occasions-là sont promptement saisies. Vous ai-je dit que mon beau-frère cherchait un cautionnement de quinze mille francs pour avoir l'entreprise d'un pont ? Il offrait dix pour cent. Enfin, il l'a trouvé à moins, et il est parti pour aller à l'adjudication. En France, la multitude de ponts jetés sur les rivières, [le grand nombre] de routes, s'obtiennent par des péages concédés pour un temps, et avec des fonds votés par les départements. Ainsi s'explique la prodigieuse quantité de travaux d'art dont la France et l'Angleterre sont cou-

vertes. Mais l'État demande un cautionnement pour sa sécurité, afin d'être sûr que les travaux seront faits comme ils sont demandés. Mon beau-frère a trois ponts [en construction] cette année, avec le produit desquels il va doter ma nièce. Ainsi, si Lirette n'avait pas été si ignorante, et religieuse, elle aurait pu avoir dix pour cent de ses douze mille francs, outre ses intérêts à la Banque. Mais, comme il s'agissait de mon beau-frère, je me suis bien gardé de lui parler de cela, quoiqu'elle eût payé le quart de sa dot avec. Je ne vous en parle que pour vous montrer quelles sont les occasions où l'on peut gagner de l'argent, sans aucune chance d'en perdre, à Paris. On va bien loin souvent pour faire fortune; la fortune est toujours à Paris, pour ceux qui ont l'expérience de Paris et des capitaux.

Allons, adieu, chère comtesse. Voyez-moi triste dans ces mois de juillet, août et septembre, car ce ne peut pas être autrement. Mais vous devinerez quelle immense affection *lapine* et non *canine*, il y a sous cette tristesse. A chaque moment, je me dirai : « J'étais là, telle chose m'advint ». Genève, Vienne et Pétersbourg, sont les capitales de mon beau royaume, les seules villes, avec Neuchâtel, qui me paraissent des villes. Vos regards consacreront-ils D[resde]? Voilà la grande question. Enfin, j'ai la plus grande confiance en vous. Je vous réitère l'admonition, *primo* : de beaucoup marcher; *secundo* : de supprimer le thé, qui ne vous vaut rien ; *tertio* : de soigner votre santé *(sans thé)* ; *quarto* : de donner la plus grande fixité à votre courage, de ne pas l'avoir par accès. Enfin, pensez à tout le dévouement d'une vieille amitié, que rien n'effraie. Vous savez ce que j'ai à dire à ma petite fille, et surtout au m[inou] chéri, vers qui se tournent toutes mes caresses et tendresses.

Dites-moi si vous avez trouvé l'instrument à *crocher* les gants?

Vous déposerez aux pieds d'Anna les amitiés de son serviteur, ainsi que ses vœux bien sincères pour qu'elle ait un théâtre à voir cet hiver.

LXXIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

[Passy, 15-17 juillet 1844.]

[5] 15 juillet.

Depuis le dernier jour de la dernière lettre que vous avez reçue, chère comtesse, il m'a été de la dernière impossibilité d'écrire. Je finis *M*[*odeste*] *M*[*ignon*] aujourd'hui ; c'est tout vous dire. Je me suis levé, depuis douze jours, tous les jours à une heure, deux heures ou trois heures du matin, et j'ai toujours travaillé toute la journée. J'ai mis l'imprimerie sur les dents. Enfin, c'est fini et bien fini. J'ai la conscience d'avoir fait un chef-d'œuvre pour moi, pour vous ; et que m'importe le reste ! Vous verrez cela dans le dixième volume de *la Comédie Humaine*, car ce n'est qu'en tenant tout l'ouvrage qu'on voit bien ce que c'est. On dit, en littérature, que c'est trop fin, trop délicat, pour aller au bas d'un journal. Aujourd'hui, je paie la moitié des dix mille francs au créancier de Claret, et l'autre moitié sera payée le 1[er] août. Mais il me faut écrire encore deux *Nouvelles* qui font chacune deux feuilles de *la Comédie Hum*[*aine*], c'est-à-dire la valeur de deux volumes. L'une est la fin de *Béatrix* ; l'autre, une *Nouvelle* intitulée *l'Hôpital et le Peuple*. Puis il faudra me mettre à finir *les Petits Bourgeois*, *les Paysans*, et faire un ouvrage intitulé *le Théâtre comme il est*. Avec ces trois ouvrages-là, j'espère payer toute la partie ennuyeuse de mes dettes, et rentrer aux Jardies l'année prochaine.

Le procès Loquin m'a mangé beaucoup de temps et a empiré. C'est un vol fait, le code à la main, par deux fripons. Je crois que ce sera une perte. Je ne veux plus m'en mêler.

Je viens de me lever à deux heures, et demain je me mettrai à finir *Madame de la Chanterie*, pour le *Musée des Familles*.

Madame de Brug[nolle] a vu Lirette depuis son entrée au couvent,

et elle se plaint beaucoup. Elle est très humiliée d'être prise pour une petite fille, et de ce qu'on lui apprenne l'état de religieuse. Elle dit que sa santé souffre; elle a fait venir le médecin; elle est très stupéfaite de ne pas pouvoir parler, etc., etc. *Elle désire que Dieu lui fasse la grâce de la maintenir dans sa résolution*. Elle avait trop de vocation et faisait trop d'embarras, pour que cela ne tournât pas ainsi. Elle ne voyait que les pratiques de la religion et n'en voyait pas l'esprit, et elle est bête à effrayer. J'irai la voir aussitôt que je pourrai. L'abbé Églée est allé la voir, ce qui est très bien, vu ses occupations. Et remarquez qu'elle a pris l'ordre le moins exigeant, sans vouloir suivre nos conseils en allant chez les Dames de Saint-Thomas de Villeneuve. Or, sortir d'un couvent pour aller dans un autre est une de ces choses qui donnent l'air d'une mouche, et qui rendent les admissions presque impossibles.

Je suis très triste, très découragé de votre dernière lettre, surtout dans ces jours-ci où, l'année dernière, je faisais si joyeusement mes paquets. Chaque jour amène une réflexion amère. J'ai fait encadrer la vue du salon Koutaïsoff, et je m'en nourris. Jugez : travailler comme un cheval pendant ce bienheureux mois d'août : ne plus rien savoir de vous, à cause de la distance qui, épistolairement parlant, est doublée ! Et puis, j'avais dormi pendant six mois sur l'idée d'une réunion sans séparation possible, et je vois de nouveau dix-huit mois sans autre chose que le trésor de vos lettres. Que voulez-vous?... Je vais me replonger dans le travail et payer cinquante mille francs de dettes. D'ici au 1er octobre, j'aurai terminé les douze premiers volumes de la *grrande Com*[*édie*] *Hum*[*aine*] *!*

[1] Mardi [16 juillet].

Hier, en finissant la ligne précédente, il m'est venu une idée pour faire finir le procès Loquin, et j'ai couru chez le juge, au Tribunal de Commerce, par une pluie battante. Si cela continue, nous n'aurons pas de récolte du tout. La pluie et les orages sont continuels. Mes abricots tombent sans pouvoir mûrir. J'ai vu mon juge; je suis allé voir ma mère, que Laure me disait malade. Puis j'ai été retenu par la pluie chez Laurent-Jan, qui demeure près de ma sœur. En rentrant et [en] me couchant j'ai eu la lettre où vous me dites

([la] vingt et unième) que votre sœur Caroline et Ernest sont chez vous, sans me dire ce que vous avez conclu avec cedit frère. Votre précédente m'en avait assez dit sur les tristesses qui nous accablent. Que voulez-vous? Vous avez raison. Excusez ces efforts d'imagination que je fais pour tout *possibiliser*. Il n'y a que le travail pour pouvoir contre-balancer les affreuses pensées tapies au fond de mon cœur, et je m'y jette avec la furie du désespoir. J'ai eu peur d'une rechute à cause de mon excessif travail, mais j'en suis quitte pour la peur. Si j'ai fini mes travaux projetés *(le Théâtre comme il est, les Petits Bourgeois* et *les Paysans)*, d'ici au 1er octobre, j'aurai changé du blanc au noir, ou du noir au blanc, ma situation financière, je serai riche!... Ce qui m'a sauvé et qui m'entretient en bonne santé, c'est les fraises. J'en mange deux saladiers par jour. Aussi, est-ce une dépense.

Ce que vous me dites de la grêle sur le pauvre cher Pau[lowska] est l'histoire de plusieurs départements ruinés, grêlés, hachés par les orages.

J'envelopperai, chère minette, cette lettre d'une lettre ostensible, car il faut que vous en puissiez montrer une au besoin[1].

Je vous vois triste, et c'est bien identique ici. Je voudrais aller avec Laurent-Jan à Toulon, et voir les lieux de la campagne d'Italie, pour faire *Montenotte*; mais un voyage dans les Alpes-Maritimes coûterait mille francs, et tant que je devrai les cinquante mille francs que je dois, je ne puis me rien permettre.

Nous ne manquons de courage ni l'un ni l'autre, en vrais *louloups*. Soyez sûre que je vais gagner assez d'argent pour me trouver mieux [en affaires] que je n'ai jamais été. Nous n'avons plus, chez *cette respectable parente*, que vous ne connaîtrez jamais, que des plats et une théière [d'argent]. Au mois d'octobre, si ma santé continue à se bien tenir, je ne devrai plus qu'à cinq personnes : ma mère, M. Gavault, madame Delannoy (elle vient de gagner son procès), mon tailleur[2] et Dablin. Ainsi, je serai rétabli dans tous mes droits. Probablement je vendrai les Jardies pour payer plus promptement les cinq personnes.

1. Puisqu'elles ont été écrites à la même date, nous intercalons à la suite de la présente cette lettre dont Balzac parle ici.

2. M. Buisson.

D'après votre lettre, hélas ! si courte, si peu prodigue de détails, je vois bien que tout est remis à l'année 1845. Me voici avec dix-huit mois de travaux, moi qui croyais avoir fait mes dernières imprudences en ce genre, à Lagny ! Ceci va me décider à quitter ma maison ici, et à [en] prendre une, à moi seul, dans un autre coin de Passy. Au mois d'octobre je vivrai un peu mieux ; je consacrerai six cents francs par mois à ma vie, au lieu de trois cents.

Savez-vous ce qui m'attriste le plus? C'est de n'avoir pas la liberté que j'avais à Saint-Pétersbourg ; c'est de contenir tout ce que j'ai à vous dire, de rentrer dans les anciennes limites ; c'est un supplice pour votre *louloup*, que vous savez si expansif, et qui ne se corrige pas de son peu de défiance.

Soignez-vous bien, surtout ; vous savez les vanités du *louloup* à votre égard, lui qui vous aime absolument. Je crois que j'irai à Saché, chez M. [de] Margonne. Au lieu d'aller à des eaux quelconques, je prendrai quelque peu l'air natal ; mais la sèche hospitalité de M. [de] Margonne est peu tentante. On est toujours mal chez les avares.

Maintenant tout ce que j'ai à vous dire peut se dire en trois mots que je vous ai dit trois mille fois et que je vous dirai sans cesse. Tout le reste peut se résumer par ces trois autres : tristesse, travail, espérance !

I

Chère comtesse,

Cette lettre vous arrivera, suivant mes calculs, le jour même où l'an dernier, à ce beau Pétersbourg, j'ai eu l'ineffable plaisir de cet hébétement avec lequel je vous ai revue aussi belle, aussi jeune qu'à Vienne. Voici, pour cette année, la seule manière de fêter ce souvenir. Cette lettre vous dira bien tous mes vœux pour votre bonheur et celui de votre chère Anna, dont la fête tombe à peu près à la date de ce souvenir, qui devient double. Je lui ai cherché un bijou, que mademoiselle Borel a dit devoir lui faire un grand plaisir. Mais, entre votre maudit Berditcheff et Paris, il n'y a point d'occasions, et, quand il y en a, vous savez combien le caractère

sarmate les rend désagréables[1]. Ainsi, je me contente de joindre mes vœux à tous ceux qui entoureront la jeune comtesse, en me mettant au plus près de vous et en l'assurant, par votre voix aimée, du désintéressement de mon affection, qui en égale la vérité.

Quant à vous, vous ne doutez pas que ce mois ne m'apporte, par comparaison, autant de douceur que d'amertume dans les souvenirs. Il n'y a que vous au monde qui puissiez accomplir ce miracle de faire regretter le mal de mer, Pétersbourg, au milieu des prétendues joies de Paris, car, pour moi, Paris c'est le travail, aller vous voir, c'est le plaisir, la liberté! J'étais comme un chien sans son licou, vaguant et courant en allant au-devant du maître.

Pour étouffer tous ces souvenirs, que votre amitié si vraie et si longue me rend si précieux (car on ne fait pas du temps!), je me suis mis à un monde de travaux, et, puisque vous daignez bénir mes semailles comme je bénis vos moissons, par un désir de les voir venir à bien presque aussi chaud que les regards du soleil, qui brunit nos *pioupious* en Afrique, je vous dirai tout ce que j'ai sur le formidable chantier de mon cabinet.

D'abord, *les Petits Bourgeois*, vaisseau du premier rang, avec vingt-cinq ou trente personnages d'équipage, et qui n'est qu'à moitié de sa construction. Puis, *les Paysans*, commencés depuis huit ans, vingt fois vendus, repris, absolument comme les vôtres, un immense travail, ingrat, difficile, mais qui, sans doute, fera quelque honneur à l'ingénieur. En troisième ligne, celui qui sera le plus promptement lancé, *le Théâtre comme il est*, travail semblable à celui que j'ai fait sur le journalisme, et destiné à faire connaître [l'envers] des coulisses, le drame affreux, hideux, comique, terrible, qui précède le lever du rideau. Là, les personnages abondent, personnages inconnus, je ne dirai pas aux gens de l'Ukraine ni de l'Europe, mais des Parisiens eux-mêmes, et les plus originaux, les plus curieux, les plus saisissants qui existent, et vierges, — pour la littérature s'entend, — car il n'y a rien de vierge au théâtre. Ceci m'affriande énormément, et je ne dis pas que cela ne sera pas fini pour le mois de septembre. Ce sera ma vendange, mûrie au soleil de la rampe, et

1. Allusion à l'envoi d'une cassolette, dont il a été question déjà dans cette correspondance.

foulée aux pieds peut-être. Ceci constitue les grands travaux du forçat littéraire. Mais il en a de moindres, comme la fin de *Madame de la Chanterie* pour le *Musée des Familles*, la fin de *Béatrix*, et une *Nouvelle*, intitulée *l'Hôpital et le Peuple*. Tout cela, chère comtesse, constitue quelque chose comme la valeur de *deux* volumes de *la Comédie Humaine*, ce qui est énorme. Ce n'est rien que de parler de deux cents nuits à passer là-dessus, et cela représente soixante mille francs qui sont, croyez-le bien, attendus avec une vive impatience.

Tel est, mon général, l'état des forces que votre Excellence désire connaître, et qui nous permettront de battre les généraux E. Sue, A. Dumas, Soulié, et autres gens de plume. Je ne crois pas, chère comtesse, que vous puissiez voir défiler ces *pioupious* littéraires autrement que dans les contrefaçons belges, car les journaux où ils paraîtront ne vont pas en Ukraine. Et, par parenthèse, ne demandez pas *Esther*; attendez que le onzième volume de la *Comédie Humaiue* ait paru. C'est plus complet, mieux écrit et plus beau, sous le titre de : *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. C'est, au dire de quelques amis à qui je l'ai communiqué, supérieur à tout ce que j'ai fait de plus verveux.

Assez de littérature, n'est-ce pas? Ce n'est pas plus amusant que la cuisine à voir faire. J'espère que vous m'octroyerez une de ces charmantes lettres que vous écrivez si bien, et que vous me direz ce qu'il advient dans vos États, si vous allez bien, si vous vous faites à l'absence de la religieuse [mademoiselle] Borel, comment Anna fait pour oublier les délices du Théâtre-Michel, si elle est bien portante, si vos arbres et vos fleurs vous ont reconnues, si la probité fleurit dans le cœur de vos intendants, si vous vendez vos denrées? Vous devriez les vendre, car je vois notre marine demandant des quinze cent mille kilogrammes de blé de Pologne, à fournir à Toulon, tous les trois mois. Vous devriez me prendre pour commissionnaire; j'irais à Odessa chercher vos blés et en faire des galettes pour nos matelots. J'ai peur que vous n'ayez pas assez d'invention pour votre métier de propriétaire.

Je me trouve si bien que je renonce aux eaux de Carlsbad, voyage très cher, peu agréable, quand il se termine par la personne diplomatique et vieillotte du prince de M[etternich] qui, selon madame de

C..., y passe l'automne (à Marienbad, veux-je dire). Mon docteur me trouve bien ; cependant, j'ai toujours dans la bouche des saveurs sucrées, même après avoir mangé des mets acides, qui me causent quelque inquiétude.

Adieu, chère comtesse, si toutefois ce mot n'est pas vide de sens quand il s'agit des amis que notre pensée ne quitte jamais, car, vous le savez, vous êtes pour moi quelque chose de supérieur qu'on aime, ce qui pourrait vous sembler une flatterie, et ce qui n'est que la vérité.

Ah ! j'oubliais de vous dire qu'au nombre de mes travaux il y a, si je ne voyage point, une comédie, pour le Théâtre-Français, appelée *le Prince*, absolument comme le livre de Machiavel, et en cinq actes. Mais on ne peut faire cela qu'au repos, et il faudrait le silence de votre steppe pour mûrir un fruit de cette importance. *Il faut garder une poire pour la soif*, dirait Mistigris.

Trouvez ici mes vœux pour la réussite de tous vos projets, les grands comme les minimes, et les prières les plus vives pour votre bonheur. Souvenez-vous des recommandations de l'amitié ; promenez-vous beaucoup et ne buvez pas de thé. Comptez sur le dévouement absolu de celui qui s'est dit tout à vous depuis tant d'années, et dont la persistance ne peut se comparer qu'à la puissance d'affection. Mettez aux pieds d'Anna les hommages d'une amitié qui commence à devenir bien vieille, et, c'est à moi maintenant à qui vous devez dire ce que je disais jadis pour Lirette. Dieu veuille qu'elle vous attire tous ici, dans ce séduisant paradis, où Anna trouverait quatorze théâtres ouverts tous les soirs, et dont le défaut est trop de liberté, où le dernier ouvrier est spirituel comme Figaro, et où les plaisirs sont, comme les magasins : si variés, si féconds, qu'on ne sait lequel choisir, mais où il pleut, en ce moment, comme à Gênes.

Encore adieu, vous qu'on a mille peines à quitter.

Votre dévoué serviteur.

HONORÉ DE B[AL]Z[AC].

Mercredi 17 [juillet].

J'ai, selon mon habitude, relu votre chère lettre, et je vois que vous me dites que vos arbres sont sobres de conseils ; est-ce que je dois imiter ces arbres ?

Je ne vous parle pas de mon chagrin de voir tomber le voyage *des eaux à l'eau*, puisque je vous dis que je ne puis contre-balancer cela que par le travail, et le travail, c'est presque chercher la maladie. Quant à octobre, à D[resde], je m'interdis d'y penser, car ce pourrait être un grand chagrin, si j'y comptais trop. Les difficultés dont vous parlez sont réelles, cher *louloup*, je le reconnais avec douleur. Vous êtes prudente, et je ne puis que vous approuver. Vous savez que je ne ferai jamais rien sans que le contre-seing de la patte du *loup* y soit. Quant à ce que je puis vous dire, prenez toujours que je vois les choses avec nos idées françaises, si pleines de rectitude, et que je sais combien tout change sous le 60e degré. Je ne conçois pas que les dépenses de Pétersbourg et celles des affaires légales soient à votre charge, ni que vous n'ayez pas droit à vos revenus pour les deux ans écoulés. C'est de ces choses qui nous surprennent, nous autres du 45e degré.

Le mois d'octobre [à Dresde], vous savez si j'en serais heureux. Mais tout ce que vous me dites de l'exaspération, etc., me fait penser qu'il serait plus prudent de tout remettre à l'an 1845. Les esprits se calmeraient, et votre situation s'améliorerait. C'est les larmes dans les yeux que j'écris cela. Par moment, la douleur que j'ai eue en montant dans cette *postovaya kareta*, me reprend au cœur, et j'ai pour des demi-journées à me remettre. Oh ! l'on ne met pas impunément sa vie dans un cœur, on n'a pas toutes les raisons que j'ai d'y vivre, pour ne pas payer cher les atroces souffrances de l'isolement, de l'éloignement, du doute. Il me semble que chaque retard augmente les chances mauvaises. J'ai le bonheur de pouvoir parler, m'épancher, avec cette Montagnarde qui, depuis le passage de [mademoiselle] Borel sous mon toit, comprend un peu l'angélique nature du *loup*, et qui souvent endort mes chagrins par ces promesses des nourrices aux enfants. Rien n'est plus dévoué, plus intelligent, que ce caniche. Elle irait au besoin à W[ierzchownia] dans un cas grave.

Ah! chère, combien de fois ne me suis-je pas endormi en pensant au minou, en y collant idéalement mes lèvres, [si bien] qu'en dormant, j'y rêvais ! C'est là mes fêtes. Nodier me disait qu'il était arrivé à s'imposer ses rêves. Moi, j'y parviens quelquefois ; mais je n'arrive pas à les rendre heureux ; souvent ils sont affreux.

Dans ce moment j'ai trois pôles. C'est [de] finir l'affaire Loquin, l'affaire Dutacq et les payements des Jardies, en mettant l'aisance chez moi, car je sacrifie toujours le ménage au payement des dettes. Indiquez-moi comment je puis vous envoyer le plâtre du buste de David.

Allons, adieu, chère comtesse. Écrivez-moi au moins, autant qu'à Pétersbourg. Je reçois de vous de petites lettres de rien; vous ne m'y dites que peu de chose. Cela m'inquiète. Je voudrais des détails sur vos affaires, comme je vous en donne sur les miennes. Tâchez qu'au mois d'octobre vous ayez *l'Odessa* et *Ernest*, car il y a dans ce moment des choses à saisir à Paris, et dont je vous parlerai, pour la fin de décembre, de ces choses qui ne se rencontrent qu'à Paris et à saisir au vol. Je ne vous en dirai pas grand'chose aujourd'hui, si ce n'est de prendre une carte de Paris, si vous en avez une, de regarder au-dessus de la rue de la Pépinière, [où] il y a Monceau. Or, le roi L[ouis]-P[hilippe] vient de vendre vingt-trois arpents de Monceau à Plon, l'imprimeur de *la Comédie Humaine*. J'ai appris cela hier. Tout Paris se porte sur cette colline.

Que puis-je ajouter pour le *louloup* ? Tout ce qu'il y a de sang dans mes veines est à lui, comme toutes mes pensées, comme toute l'âme, pieds et tête du *loup*, œil et ongles. Combien n'aurait-on pas de choses à dire à sa petite fille qu'il faut garder dans le cœur, et à la Line, et à la Lirette, et à ..., enfin, à cette trinité charmante qui représente l'esprit, le cœur et la personne si aimée de cette Ève à pattes de taupe que vous savez. Oh, je ne puis pas voir ma montre sans une émotion qui va jusqu'aux larmes, car je me rappelle ce mouvement d'écureuil voulant ouvrir une noisette, et cette gentillesse adorable avec laquelle on l'ouvrait pour la [re]monter. Mon Dieu, mon Dieu, quels tableaux encadrés dans l'ébène des regrets !...

Allons, adieu, chère È[ve], chère *cara vita*. Mille tendresses et mille *delitzie di bocca* au m[inou] bien-aimé.

LXXIV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

[Passy, 19-31 juillet 1844].

[6] [Vendredi] 19 juillet

Je reprends, chère comtesse, [le *journal*] à cette date, et je suis resté pendant quelque temps à me remémorer la joie avec laquelle, à pareil jour, je montais dans la diligence de Dunkerque, car c'est [aujourd'hui] l'anniversaire de mon départ. Jamais je n'ai eu pareille fête ; jamais l'espérance n'a produit de si miraculeux effets. Pour les connaître, il aurait fallu savoir quels travaux d'Hercule je venais d'accomplir. Je venais de faire vingt-six feuilles de *la Com*[*édie*] *Hum*[*aine*], c'est-à-dire presque un volume, en un mois, et quel volume ! Vous en aurez une idée lorsque vous lirez, dans le tome XI, *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. Je croyais ma vie malheureuse, entremêlée de joies et de peines infinies, terminée, et j'imaginais que le paradis allait succéder à l'enfer de mes seize années de labeur, continuant la plus infernale jeunesse qui jamais ait été infligée à un être vivant. Aujourd'hui, j'ai plus encore à travailler que l'année dernière, et, pour le moment, j'ai un crêpe à mon espérance. Cette année me semble devoir être sans bonheur et pleine de travaux. Je m'affaiblis de jour en jour à continuer cette existence de forçat ; mais la féroce envie que j'ai de payer les cinquante mille francs de dettes ennuyeuses me soutient.

J'ai fini ce matin *Modeste Mignon*, et quand vous lirez cela dans *la Com*[*édie*] *Hum*[*aine*], vous verrez que je n'ai pas failli à ma promesse et que ce me sera compté parmi les plus belles choses. La troisième partie, si vous la lisez en entier dans votre journal, est un chef-d'œuvre, selon moi. C'est la comédie de Tasse, de Gœthe, ramenée à la vérité pure.

Mon projet est d'aller passer le mois de septembre en Touraine, chez M. [de] Margonne, y prendre l'air natal, et attendre des nouvelles

de l'hiver à Dres[de], qui me paraît bien aventuré. J'y ferai là, tout doucement, mon livre : *le Théâtre comme il est*, qui finira les douze premiers volumes de *la Com*[*édie*] *Hum*[*aine*], et avec le prix duquel j'arrangerai beaucoup mes affaires.

Allons, adieu, vous que je ne quitte jamais, car vous êtes la pensée de ma vie. Il faut aller à l'imprimerie, et *toujours marcher*, selon l'arrêt de Bossuet.

[Samedi 20 juillet].

Hier et aujourd'hui, je suis tombé dans des réflexions et des comparaisons noires. Ce que je vous écrivais hier a été le point de départ de mille pensées absorbantes, et la vie m'est devenue bien lourde à porter. J'ai eu ce que vous avez quelquefois, un moment de tristesse absolue, où la nature est en deuil pour nous, où l'on doute de tout. Le travail a été impossible, et, alors, comme je n'ai pas de distractions en rapport avec les immenses pertes que fait en moi la pensée, je me trouve comme [si j'avais] le vide en moi. Je lis beaucoup alors pour m'empêcher de regarder cet infini, où l'on se noie quand on a lâché la corde de l'espérance. Depuis que j'ai repris du café noir, les mouvements nerveux dans les yeux recommencent. Je me figure que je n'aurai pas la force d'aller jusqu'au bout, car figurez-vous bien que *ma vie*, ce qui se dépense pour vivre aussi mesquinement que je vis, ne s'obtient que par mon travail, et c'est intolérable. Je n'ai jamais pu me constituer une avance, puisque quand j'ai mille francs, j'aime mieux payer une dette que de les garder. J'ai trois ouvrages à finir : *Madame de la Chanterie*, *Béatrix* et *les Petits Bourgeois*, sans compter *les Paysans* et *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. Quand je récapitule ces obligations vis-à-vis de moi-même, et les dettes à payer, le cœur me fait faute ! Ce qu'il y a de certain, c'est que deux ans de repos ne seraient pas de trop, et pour me les ménager, il faut achever ces choses-là, sans compter *le Théâtre comme il est*. Ne prenez pas trop de souci de ce que je vous dis là. C'est parce que je crois entendre le bruit de la machine à vapeur qui m'emportait il y a un an ! Il me semble qu'il n'y a que moi qui aime, qui sache aimer, tant je souffre, tant ma vie entière est attachée à ce bonheur, qui fait de moi un Tantale ! Me suis-je tourmenté pour les gants ! Maintenant, je voudrais que tous les rubans,

toutes les robes, le linge, les dentelles du *louloup* vinssent de moi. C'est une joie de tous les instants de se dire : « Si elle sort, elle met des gants que j'ai choisis, fait faire, etc. ». Je voudrais qu'il en fût ainsi de tout. Je crois que vous savez ce que c'est que dix-huit mois ! Je ne réponds pas du chagrin que cette longue attente me donne. Vous m'avez vu très égal et doux ; je suis ici comme cela. Mais la folle du logis fait des bonds immenses ; elle se brisera la tête contre ses barreaux. Je ne parle pas du cœur ! Il est là où vous êtes.

[Dimanche 21 juillet].

Tout mon noir est encore aggravé par la conduite ignoble de Souverain qui, depuis quatre jours, me traîne, après m'avoir donné sa parole [de se hâter], dans une affaire importante pour moi. Il s'agit des procès Loquin, que je faisais finir en faisant tout acheter par cedit Souverain. Mais il prend et reprend sa parole, et je suis dans une bien fausse position avec le juge qui a un jugement à rendre, et à qui j'ai promis cette transaction. Je vais ce matin chez ce juge, car mon Souverain est allé à la campagne et ne revient que demain. Tout peut s'arranger avec lui. Mais je n'ai pas de bonheur dans les affaires. Voilà ce que c'est que d'en avoir trop ailleurs !

Jeudi 25 [vendredi 26] juillet.

Chère, je reçois votre bonne longue lettre, datée du 29 juin (vieux style), et au bas de laquelle vous me laissez un *blanc* très affligeant, pour un homme affamé, qui, lorsqu'il a fini son assiette regarde toujours dans le plat, pour savoir s'il peut en avoir encore une autre.

Que vous dirais-je en réponse à cette chère écriture ? D'abord, pardonnez-moi mes imprécations. J'ai tant intérêt à ne pas vous trouver parfaite, que j'étais peut-être enchanté de pouvoir vous accuser d'imprévoyance pour cet envoi de gants. Mais il me coûterait trop cher, s'il vous a fait plisser ce beau front, un de mes amours spéciaux. Ne me remerciez pas, à propos de Lirette ; vous ne savez pas quel plaisir j'ai eu à faire *la comtesse Hanska*, à la remplacer. Aujourd'hui, selon mes prévisions, Lirette gagne déjà huit cents francs sur ses actions de la Banque, et j'ai la certitude qu'elle pourra

payer, si elle persiste, la moitié de sa dot avec les gains que je lui ai ménagés. Je vais l'aller voir et lui porter un couteau qui lui manque. Nous lui avons acheté un couvert. Son couvent n'est qu'à deux pas de l'imprimerie où se fait *la Com[édie] Hum[aine]*.

Mon *louloup*, j'ai eu froid quand vous m'avez parlé de vos douleurs. Oh! comme je voudrais les guérir et je les guérirai. Ne vous effrayez pas de tout ceci. Ce n'est rien. Vous ne vieillissez pas. Vous n'avez pas, comme moi, le travail aux cent bras. Mais il vous manque le *louloup*. Croyez-moi, l'affection vive et sincère est la vraie fontaine de Jouvence. Je me charge d'avoir une jeune femme, une fois que je tiendrai le *louloup*; mais ayez confiance dans une voix si aimée: supprimez le thé, et marchez, sans vous faire mal, mais marchez. J'avais tant caressé l'idée de me reposer un ou deux ans à W[ierzchownia], que je ne suis pas encore revenu de mon désappointement. Plus vous me parlez de ce lieu de délices, plus je soupire. Vous savez que notre été ressemble au vôtre. Je n'ai pas pu récolter d'abricots, à cause des pluies et des chaleurs mal combinées. Mais que la trombe ait précisément là-bas abîmé notre village!... Ah! Dieu fait payer cher tous les bonheurs! Je crois que plus nous [nous] aimerons, moins il nous voudra riches, et j'aime mieux alors la pauvreté que des millions. A ce propos, si E[rnest] ne peut rien [payer] cette année, ayez, chère, la prévoyance de lui demander un titre nouveau, à votre nom à vous, afin qu'à l'avenir il n'y ait pas contestation, comme vous paraissiez le craindre.

N'ayez pas la moindre peur; vous êtes mieux connue que vous ne le croyez; ne vous faites pas de chagrin à ce sujet. N'avez-vous pas deviné dans ce mot: *ma petite fille*, toutes les déclarations d'intelligence suprême et de perfections qui vous étaient faites? Chose étrange! nous nous entendons si bien que tout ce que vous m'écrivez sur Lirette je le disais à la Montagnarde, en gros. Tant que vous ne me jugerez pas dans une admiration absolue du *louloup* dans mon affection infinie, — vous vous tromperez toujours sur ce que j'écris. Ainsi, cette gronderie furieuse n'avait pas d'autre cause que le chagrin de vous savoir sans ces gants. Il n'y avait rien de moi; vous y étiez pour tout. C'était comme la mère qui gourmande son enfant *d'avoir manqué se faire mal...*, chère petite fille!

Soyez tranquille; les Chl[endowski] sont d'honnêtes gens, travail-

lant au lieu de recevoir l'argent de l'aumône. Voilà dix ans que Souverain les connaît. Ils ne profitent même pas du crédit qu'ils ont sur la place; et, d'ailleurs, je ne recommencerai sans doute pas.

Il y a des gens qui commencent à dire que *M*[*odeste*] *Mi*[*gnon*] est un chef-d'œuvre.

A propos des Chl[endowski], la femme a l'air d'être une fière intrigante. Mais elle ne dit que du bien de madame Car... Elle la croyait seulement morte. Ce qui me déplaît beaucoup, c'est l'espèce de connaissance qu'elle prétend avoir de mes affections, et elle ignore complètement votre situation. Elle parle du comte [Hanski] comme s'il était toujours de ce monde, et je ne dis pas un mot. Elle est, comme vous savez, l'amie de madame [de] Bocarmé, car c'est à Bettina deuxième que je dois cette connaissance.

Ah! votre Narcisse est marié! Il y aura donc deux femmes dans le ménage?

Chère, ne vous endettez pas! il y en a bien assez d'un dans le ménage qui se trouve aux prises avec ces affreux créanciers. Enfin, je serais au désespoir de savoir Dr[esde] une cause de chagrins de ce genre. C'est bon pour moi de souffrir; mais vous, [vous] causeriez des retards terribles au [bonheur des *louloups*].

Le soir.

Je suis sorti pour aller chez un libraire qui prend la place de Souverain dans le marché que je lui proposais pour faire finir le procès de Loquin, et qui consiste à reprendre tous les volumes fabriqués à Lagny, à dix pour cent de bénéfice. C'est de Potter, un libraire de romans, à qui Chl[endowski] a *offert* la rétrocession de son traité avec moi, qui fera cette affaire, si les adversaires y consentent. Mais s'ils n'y consentent pas, ils perdront vraisemblablement leur procès. J'y vais demain samedi 27. Ce serait une fameuse épine hors de mon pied que ce procès [terminé]. Cela me permettrait de payer bien des dettes, et les plus tracassantes.

Si vous saviez avec quelle ardeur je souhaite reconquérir mon libre-arbitre et mon indépendance! Tous mes mouvements sont oppressés par cette indigence secrète et par ces obligations constantes. Ce n'est pas la vie, toujours avoir à payer et toujours

avoir à *inventer* pour payer, trouver des formes et des combinaisons neuves, et les exécuter ! Enfin, c'est encore heureux que la source ne tarisse pas, qu'il y ait à faire *les Petits Bourgeois, les Paysans, le Théâtre comme il est, l'Hôpital et le Peuple* et la fin de *Béatrix,* car, pendant que vous vous promenez délicieusement dans votre parc, entre vos fleurs, ce qui, dans votre chère lettre, m'a communiqué la plus charmante impression, je me tracasse la tête pour remuer les masses de mes sujets. Et maintenant je m'écrierai de temps en temps : « Pauvre Paulowska, ruiné ! *Adieu, paniers !...* »

Demain ou dimanche, je fermerai cette lettre, et Dieu veuille que j'aie à vous annoncer la bonne nouvelle de la fin du procès Loquin.

J'ai fait le catalogue des ouvrages qui composeront *la Comédie Hum[aine]*. Ils sont au nombre de cent vingt-cinq. Il n'y en a pas plus de quarante à faire. C'est ce qui occupera doucement notre vie pendant dix années, tout doucement, car je n'y veux pas sacrifier une minute de ce que Dieu nous laisse de jeunesse, d'amour heureux, de plaisirs. Aurons-nous novembre, décembre, janvier, février, mars et avril en Saxe, six bons mois dans un petit coin ?

Allons, à demain.

[Dimanche] 28 [juillet], au soir.

Je reviens de chez ma mère, fêter la Sainte-Anne, et vous pensez bien que j'ai plus d'une fois songé à la fête d'Anna, que vous fêtez aussi, je crois, le même jour.

Hier, j'ai eu, pour l'affaire Loquin, une conférence, qui a abouti à faire consentir un des adversaires. L'autre, le meunier, n'est pas venu. Nous sommes remis à mercredi pour finir, et il faut espérer que je terminerai cette déplorable affaire. Si tout mon plan se réalise, j'en tirerai bien des avantages, et, au total, je n'aurai pas perdu pour attendre.

Je n'ai qu'une pensée, celle de payer toutes les dettes qui m'empêchent de devenir, sans aucun trouble, propriétaire, afin d'échanger les Jardies contre une maison à Paris, entre cour et jardin, pour m'y établir. Cet échange ne se fera pas sans quelque soixante ou quatre-vingt mille francs de différence. Mais il me semble que nous les trouverons. Je cherche déjà les occasions, mais elles sont rares.

Le moyen de faire ces sortes d'affaires, c'est d'avoir son argent à la main, et le nôtre est bien loin.

Si l'affaire Loquin se termine à mon avantage, les Jardies peuvent être vendus par Claret, mon prête-nom ; ces propriétés seront alors libres de toute hypothèque. Vous ne saurez le dénouement de l'affaire Loquin que par mon premier envoi. Si cela s'arrange, j'aurais à faire en dix jours au plus un volume intitulé : *Dernière Incarnation de Vautrin*, qui est extrêmement intéressant. Ce serait un travail qui ne me laisserait pas une minute à moi durant ces dix ou douze jours-là. Vous vous en apercevrez, car je n'aurais pas le temps de vous écrire. Mais les Jardies-Claret ne devraient plus rien et peuvent alors se vendre. Puis, avec neuf ou dix mille francs, je pourrais me débarrasser des dettes qui me tracasseraient en cas d'acquisition à Paris.

Ce serait un grand changement dans ma position, et j'y tends de toutes mes forces, malgré les fatigues excessives qui m'accablent.

Lundi 29 [juillet].

Aujourd'hui, jour des réjouissances publiques, il pleut pas mal. Est-ce que le bonheur de L[ouis]-P[hilippe] finirait, car c'est le premier anniversaire de juillet qu'il fait mauvais temps.

J'ai reçu une lettre de Tilsitt. Tout le monde a la tête tournée du paquet de gants. Le bonhomme m'envoie un certificat comme quoi ça a été remis à votre hôtel, et je viens de lui répondre un mot pour le rassurer.

Je fermerai ma lettre demain, car aujourd'hui la poste ferme à midi, et il est midi. Cette lettre ne partirait toujours que demain. Je vais, pour la première fois depuis quatorze ans, aller voir la fête et l'effet de l'illumination des Champs-Élysées qu'on dit une des plus belles choses qu'on puisse voir, plus [belle] certainement que la fête de Péterhoff, car on forme un palais de feu depuis la place Louis XV jusqu'au rond-point, avec une avenue de pyramides de feu du rond-point à l'Arc de Triomphe. Comme vous seriez étonnée de voir cela, beaucoup plus que d'apprendre que la femme de mon libraire, *loin de tirer le diable par la queue*, à V[ienne], y avait une position de deux cent mille francs de rente, un palais

et des gens. L'Irlande, la Gascogne et la P[ologne] sont trois pays dont l'esprit se ressemble beaucoup. Tout cela va mal au *positivisme* de la France depuis quatorze ans.

Allons, chère Ève aimée, à demain.

Mardi 30 [juillet].

Décidément l'illumination en valait la peine, et c'est ce que j'ai vu de plus beau, *moi qui ai vu les fêtes de l'Empire !...* On ne peut pas se figurer l'effet de ce palais de feu *aux trois couleurs*, qui métamorphose la grande avenue des Champs-Élysées, qui a bien deux kilomètres, deux de vos verstes, en une salle de bal. C'est à voir. Mais ce qui peut sembler extraordinaire dans tous les pays, c'est que l'illumination s'est opérée avec des milliers de verres cannelés et façonnés, et que pas un n'a été pris. Ces fragiles choses, à portée de la main, puisque l'illumination, pour tous les pilastres, commençait à la base, par terre, n'ont pas même été dérangées ou heurtées par le million de personnes qui grouillait de l'Arc de Triomphe aux Tuileries. Et, ce qui caractérise l'immence liberté de notre peuple inconséquent, tout le monde et chacun se mouvait à sa guise, c'est-à-dire allait où il voulait, sans qu'il y eut un sens (ce qui eut été logique), pour monter ou pour descendre. Et pas un accident. Vraiment, si jamais vous venez à Paris, tâchez que ce soit dans le temps d'une de ces fêtes. Notre nation ne peut être étudiée et comprise qu'après un spectacle de ce genre. Latéralement à la grande allée, sur le Cours la Reine, il y avait une ville, c'est le mot, de saltimbanques et de baraques pour des spectacles, qui luttaient de musique et d'annonces contre la magique illumination et le feu d'artifice. C'était un de ces coups d'œil étranges et au-dessus de toute description. A partir de deux heures, il a fait beau. La soirée a été superbe : un temps sans un nuage. Je vous ai regrettée. J'aurais voulu vous avoir sous le bras et jouissant de ce coup de théâtre parisien.

Je vais ce matin voir Lirette et vous en dirai un mot avant de fermer ma lettre.

Mercredi 31 [juillet].

J'ai vu hier Lirette. Elle attend avec impatience de vos nouvelles, c'est-à-dire d'Anna et de vous ; elle espère que vous irez à Dresde. Elle prie pour vous tous les jours. Elle est beaucoup mieux. Elle se plaint cependant encore de la tête et de sa mémoire. Elle m'a dit qu'elle était avec des anges. Mais elle ne croit pas commencer son noviciat avant le commencement de l'année prochaine. Elle est, en effet, mieux de visage ; mais elle ne m'a rien dit qui annonce le contentement d'être dans une voie où l'on se trouve heureux. Elle n'est cependant pas mécontente. Elle a été très heureuse de ma visite, et m'a prié de revenir la voir. J'irai tous les mois. Je lui ai dit les nouvelles que vous me donnez dans votre dernière lettre, et elle y a fait plus d'attention qu'elle n'en aurait donné, quand elle arrivait de Pétersbourg. Elle se fatiguait beaucoup d'être à genoux au chœur, mais on lui a permis de s'appuyer pendant la dernière demi-heure de l'heure où l'on médite. On la laissera plus longtemps qu'une jeune à l'état de postulante, à cause de son âge.

Au retour du couvent, j'ai eu de terribles douleurs nerveuses dans la tête, au point d'être obligé de me coucher au lieu d'aller voir une première représentation où jouait Frédérick [Lemaître]. Ces douleurs me prennent toujours quand je me fatigue dans la canicule. Vous savez que j'en ai eu à Pétersbourg. Pourvu que cela ne finisse pas par une inflammation ! Ce matin, je vais mieux. C'est ce matin que mon affaire s'arrange ou ne s'arrange pas avec les Loquin et Dumont. Demain j'aurai à travailler nuit et jour pendant dix jours, à finir *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. Si c'est fini, vous recevrez un petit mot, car je vous écrirai une lettre là-dessus quand tout sera terminé. Ce n'est pas tout rose. Il faut négocier avec un journal l'insertion immédiate de mon ouvrage ; puis il y a d'autres négociations délicates. Je fais, avec tous ces détails, trois métiers, dont un seul suffit à lasser un homme. Gavault ne m'aide en rien ; c'est un critique que je me suis donné. Il est, entre nous, excessivement amoureux de Sophie [Koslowski] *dont on me disait le précepteur !*.... et on l'a tout à fait tourné. J'ai peur qu'il ne dépense

beaucoup d'argent dans les affaires de la mère et de la fille, et qu'il [ne] s'y ruine, car on lui rendra peu de chose. Ce n'est pas à moi à le blâmer ou à l'en détourner, puisqu'il a, pour ainsi dire, abandonné mes affaires. Ainsi, j'ai à m'occuper de mes affaires avec toute l'activité qu'elles réclament, à mener les affaires littéraires, et à travailler. Que deviendrais-je si j'avais à veiller à un ménage! Madame de Brug[nolle] me rend beaucoup de services dans les affaires. Ainsi, M. Gav[ault] ne s'occupe même pas des Jardies.

Ah! certes, ma santé aurait bien besoin d'un repos profond à Dresde, d'octobre à mars ou avril! Mais ceci dépend de la vente de nos blés.

Allons, adieu, chère aimée; il n'y a plus que deux mois de travaux et d'ennuis d'ici le mois d'octobre. Je me fais des espérances qui me soutiennent dans cette effroyable lutte. Ah! si je n'avais pas cette lumière d'amour et de bonheur, cette étoile qui de si loin brille sur moi, je ne sais pas ce que je deviendrais par ces moments où l'on ne ressent que les fatigues de la vie!... Mais j'aime, et voilà l'explication de mon intrépidité, que les autres ne comprennent pas et qui les effraie même.

Ah çà! voilà que partout on trouve *M*[*odeste*] *M*[*ignon*] un chef-d'œuvre! Je commence à m'en inquiéter. Quand vous aurez reçu cette longue lettre, vous aurez tout lu; j'espère que vous m'en direz ce que vous en pensez. On trouve Modeste trop instruite et trop spirituelle; mais votre cousine Caliste[1] et vous, de qui j'ai fait les modèles [de mon héroïne], sont supérieures à elle.

Allons, adieu; mille tendresses, tout ce qu'un *louloup* en a dans le cœur, et j'espère que la réponse à cette lettre me dira, si oui, si non, pour la Saxe. La chère Lirette s'est écriée: « Elle le fera pour sa fille. » J'ai répondu: « Elle le fera aussi pour *nous* ». La chère religieuse sait bien maintenant combien vous êtes uniquement aimée, et qu'est ce mot pour exprimer un culte, une religion!...

1 La comtesse Caliste ou Calixte Rzewuska, cousine germaine de madame Hanska. Elle épousa Michele-Angelo Cajetani, prince de Teano et duc de Sermoneta, à qui Balzac a dédié *les Parents pauvres*.

LXXV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE)

7. [Passy 4-11 août 1844.]

Dimanche 4 août.

Un affreux mal de dents m'empêche de dormir, joint à une inflammation des muqueuses du cerveau et du nez. Je me lève à une heure du matin et je ne puis rien faire autre chose que vous écrire, en m'interrompant de ligne en ligne. Je me suis couché à neuf heures et demie; ainsi j'ai à peine sommeillé quatre heures.

Sans ce petit événement douloureux, je ne vous aurais pas encore écrit de deux ou trois jours. Depuis le jour où j'ai mis la [lettre] numéro [six] à la poste, je n'ai pas plus arrêté qu'un feuilleton commencé pour arranger mes affaires. J'ai dépensé des six francs par jour en voitures et tout mon temps en conférences odieuses. Enfin, j'ai triomphé, chère m[inette]; tout est fini. Le meunier Loquin est roulé sous sa meule, ou sous la mienne, si vous voulez, et j'ai gagné beaucoup à cette affaire, que Gavault déclarait *ingagnable*, *inarrangeable* et *implaidable*. Je ne signe que ce matin, mais tout est convenu. Je ne perds pas un liard sur les quatre mille cent francs qui me revenaient, et je paie huit cents francs que je devais pour les corrections à Lagny. Ainsi, comme mes frais montent à deux cents francs environ, j'y gagne encore six cents francs. Mais pour obtenir de pareils résultats, il a fallu déployer tous mes moyens diplomatiques, et ne faire que cela pendant dix jours. J'ai séduit le juge, j'ai retourné l'un de mes deux adversaires contre l'autre, et j'ai tant fait que, comme des cocus battus et contents, ils payent les frais de la guerre, et nous sommes les meilleurs amis du monde. Je voulais attendre encore trois ou quatre jours avant de vous écrire, car il y a chance pour que je retrouve encore quatre à cinq mille francs dans l'affaire, et c'est ce qui m'occupe en ce moment. Mais ces agitations, terribles chez un homme de mon tempérament, me donnent une fièvre continuelle par les hauts et [les] bas que prennent les affaires,

et d'où il résulte que je paie ou que je ne payerai pas dix mille francs de dettes. Ma vie est entièrement dominée par un désir maladif et fiévreux d'avoir tout payé pour le jour heureux où je me trouverai le serviteur de Votre Altesse, sous prétexte d'être son maître.

Maintenant, chère aimée, permettez que je profite de mon insomnie pour faire un peu d'algèbre avec vous, car, une fois mes traités signés, il y a chance que je vous écrirai très peu, vu que par les traités que j'ai avec Chl[endowski] et celui que je vais signer pour l'affaire Loquin, j'aurai dix-sept feuilles de *la Comédie Humaine* à faire pendant les mois d'août courant et de septembre, ce qui ne me laissera pas dix minutes à moi en dix jours. Or, chère chérie, vous recevrez cette lettre à la fin d'août (toujours style français), et faites attention à ceci, que je ne recevrai la réponse à la question que je vous fais que vers la fin de septembre, ce qui laisse peu de temps pour ramasser l'argent nécessaire à un voyage.

Donc, je demande humblement et avec une grande anxiété à Votre Excellence si vous irez à Dr[esde] en octobre, oui ou non. Si c'est non, il faut que je promette *les Petits Bourgeois* aux *Débats*, et que je les prévienne; que je promette *les Paysans* à un autre journal, et, si c'est oui, je dois m'occuper, à la réception de vos ordres, chère Excellence, à *la recherche de l'Absolu*, c'est-à-dire à tirer quelques mille francs de mon écritoire, à prévenir les journaux que je suis archi-malade, et à m'embarquer avec deux comédies à faire, car si je passe ce bienheureux hiver de cette bienheureuse manière, il faut que je travaille quatre heures par jour, tous les matins, entre novembre et avril, et que je rapporte deux pièces de théâtre. La réponse de Votre Excellence (comme le mal de dents est poli!) influera donc énormément sur mes travaux, et comme je suis séparé par deux mois environ, du moment où j'écris de celui où je tiendrai les sacramentelles pattes de mouche de Votre Altesse, j'ai, comme vous le voyez, ma Linette, pris des provisions de travail en attendant. Confiez, au moment où vous tiendrez cette page, produit d'une insomnie raisonneuse, votre belle et noble tête à la partie supérieure de votre fauteuil de maroquin; regardez dans la direction de Dr[esde] et de Passy, et ordonnez. Pensez, *pourpensez*, comme j'ai *pourpensé* en vous écrivant, et tenant ma pauvre joue enflammée dans ma main à l'alliance et à la bague symbolique.

La violence du mal l'a emporté ; je me suis levé, j'ai interrompu cette causerie et j'ai écouté la pluie qui tombe dans les feuilles. Deux heures viennent de sonner ; les cloches des fabriques de gaz ont appelé leurs ouvriers, et j'ai gémi à mon aise, sans témoins. Je crois que ceci est l'effet d'un coup d'air, car le coryza se déclare ; mon nez peut justement se dire, à double titre, en pied de marmite, car il brûle. J'ai des douleurs dans tous les membres. Et mon docteur qui a pris ma maladie ! Je l'ai rencontré hier. Il part pour Vichy ; il a la jaunisse, inflammation de foie et bile passée dans le sang !... Nous avons les plus étranges changements de température. Hier, douze à quinze degrés. Le lendemain, la pluie ou des tourbillons de vent. Jamais l'atmosphère ne s'est montrée plus conforme à la politique du pays !

Allons, adieu, chère Line. Cette lettre sera comme un rêve pour moi. Je vais essayer de me recoucher et, si je dors, elle aura été écrite entre deux sommeils, comme ces existences d'enfants qui vivent un an ou deux, quoique ce soit l'expression d'un immortel attachement. Je me plais souvent à penser que vous dormez paisiblement pendant que je travaille, et cette idée contemplative de votre chère personne, étendue et rêvant, console mes affreux travaux nocturnes. Un imbécile me disait avant-hier : « Mais pourquoi travaillez-vous toujours la nuit ? — Parce que, monsieur, je n'ai pas assez de la journée ! » lui ai-je répondu.

Allons, mille tendresses à travers les espaces, et qu'elles puissent avoir béni, égayé, votre sommeil d'aujourd'hui !

Lundi 5 août.

J'ai été affreusement indisposé. Chez les natures fortement constituées comme est la mienne, les fièvres sont en raison de la force, et il n'y a pas de milieu dans les abattements produits par les bobos. Ainsi, ce que j'ai est une niaiserie ; un coup d'air reçu m'a donné, par un vrai carambolage, une fluxion, un coryza et un peu de tic douloureux. J'ai eu la fièvre et, au lieu de me soigner, j'ai marché pour mes affaires, je suis allé à Saint-Germain chez la princesse Belg[iojoso] qui peut me rendre un petit service. J'ai été si mal que je n'ai pu y dîner. Je suis revenu, mourant de fatigue et de

fièvre et de douleurs compliquées. Tout cela, chère, a été presque guéri par l'aspect de votre lettre, que j'ai remis à lire à demain, vu que je suis rentré à dix heures du soir, et que la nature exige que je me couche.

Mardi [6 août].

Je me suis levé à sept heures, et je ne vais pas mieux, mais ce n'est plus rien. J'ai tant dormi que je n'ai pas pris mon café à l'heure ordinaire, et j'ai une migraine que votre lettre a consolée.

Mon Dieu, *cara vita*. comment après ces bientôt douze années, avez-vous besoin de précautions oratoires quand vous me parlez de vous et de votre enfance? Eh, mon Dieu, n'admirez-vous pas la bonne foi avec laquelle je vous parle de moi? *Depuis sept ans, je n'ai jamais pu relire une seule des lettres* que je vous ai écrite[s], tant ma vie est torrentielle. Combien de redites n'y a-t-il pas, sans compter la grande redite, celle qui est ravissante *pour ceux qui aiment cette note-là !* Je trouve un grand inconvénient à vos lettres : elles sont toutes trop courtes. C'est le baume de ma vie, la panacée de mes douleurs. Vraiment, j'étais à bout de mes forces dans cette dernière affaire, et je me voyais obligé de travailler, ce qui est bien sûr, autant qu'à Lagny l'année dernière. Eh bien, il y a dans cette chère lettre, baisée de ligne en ligne, et pour laquelle vous mériteriez un soir sans orages autres que ceux des éclats de voix de votre athlète, telle ligne, telle phrase, qui m'ont donné la conviction que tous les malheurs sont finis, que dans peu le bonheur commencera pour ne jamais finir. Et tout en moi s'apaise, la fièvre cesse, je parle de cette fièvre constante qui fait que mes mains sont toujours brûlantes comme mon front, et que je m'épuise en inventions.

Décidément, d'ici le 1er octobre, je ne fais plus que dix-sept feuilles de *la Com*[*édie*] *Hum*[*aine*], celles qui sont dues et promises. Je ne m'inquiète plus d'aucun payement, et j'emporterai *les Petits Bourgeois* à corriger et mes deux pièces à faire, pour ces bienheureux six mois.

Voulez-vous que je vous porte [à Dresde] cent bout[eilles] de bon vin de Bordeaux, idem de Côte-Rôtie, cinquante de Champagne? Si vous avez à en offrir, c'est ce que je sais de plus difficile à trouver.

Puis, je vous apporterai six pièces de rubans nouveaux, pour vous et Anna, et quatre robes : deux de soie et deux de fantaisie. Dites-moi quel bijou ferait plaisir à la chère Anna ; dites-le-moi bien, car rien ne me fait plus plaisir que d'écrire une *Nouvelle* dont l'argent s'emploie à ces sortes de choses. C'est plus qu'un plaisir, c'est un bonheur. On ne visitera pas mes malles à la frontière allemande ; je m'arrangerai pour cela.

Ce que j'aime le mieux dans votre chère lettre, c'en est l'esprit de quiétude qui vient de ce que vous n'avez plus personne [autour de vous d'hostile au *louloup*], cela se voit. Et puis il y a un petit air entendu de femme qui va, pour ses affaires, à B[erditcheff], qui m'a ravi.

Je vais beaucoup courir demain pour placer dans un journal *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, car voilà que c'est impossible aux *Débats*, au *Constitutionnel* et à *la Presse*. Vous ne sauriez croire combien de démarches il faut faire ! Avoir son argent, c'est là le roman ! Et il s'agit de six à sept mille francs dont nous avons soif. Il ne m'en restera pas deux liards, et il faut deux mille quatre cents francs à la maison pour dégager nos derniers plats et avoir de quoi les garnir de choses substantielles, jusqu'au 1er octobre.

Le caniche-Brugnolle-montagnard du Morvan aura pour récompense de m'accompagner jusqu'à Francfort et d'aller à Bury chez madame de Bocarmé, — *Bettina*, — qui voudra aussi aller jusque-là, en sorte que je serai gardé par deux vieilles femmes.

Je suis assez content de Chlend[owski]. Je vous dirai qu'il est très considéré sur la place, et que c'est un des rares exemples de bonne conduite, sauf les *blagues* (passez-moi ce mot) sur la noblesse, sur la fortune, et [sur] l'immense état perdu dans la bagarre.

Vous savez que je relis deux fois mon trésor, et que demain je vous répondrai aux petites questions que j'apercevrai dans votre lettre. Je ne détaille une lettre qu'à la seconde lecture, comme on fait pour les *bills* au Parlement.

Mercredi 7 [août].

Je ne sais si c'est à la lettre ou à ma bonne constitution que ce résultat est dû, mais ce matin je ne souffre plus. Je n'ai plus qu'à

moucher le coryza. Je viens de relire votre chère lettre et voici les réponses.

Primo : Vous n'aurez jamais idée de ma sagesse et de ma vertu, qu'en me pratiquant pendant quelques années. Les malachites sont là; nous ne les ferons monter que lorsque nous aurons la faculté d'être propriétaires, sans aucune chance de tracas. Vous vous trompez à une particularité de mon caractère, que je vais vous expliquer par une comparaison. Quand un chien revoit son maître ou obtient un plaisir quelconque, il se livre à un tas de folichonneries et rentre dans son calme de chien après, et devient le doux et bon chien qu'il est, quand il est doux et bon. Ainsi de mon imagination. J'ai arrangé ces malachites de trente-six manières en six jours, puis, calcul fait, comme cela coûterait mille francs, la raison a remis la demoiselle-nubile-imagination-fille-majeure à sa place.

Mon cabinet manque d'un lustre, et mon beau cadre de Brustolone d'un Christ sur un velours. Voilà quatre ans que je me suis passé de ces deux choses, qui coûteraient sept cents francs. *Ecco, signora,* n'ayez jamais peur de mes folies. Il faut, comme la Montagnarde, assister à ma vie pendant quatre ans pour savoir combien sont fausses les calomnies à ce sujet. Laurent-Jan m'accuse de ladrerie. Voici quatre ans que toutes mes dépenses se soldent par quatre mille francs pour chaque année. Mais je vous ai [déjà] dit tout cela. Je ne sais pas quel plaisir vous trouvez à me le faire répéter. Ce que Laurent-Jan taxe de ladrerie est le résultat de cette pensée qui me tue, à savoir que je n'ai pas le droit de disposer de cinq francs tant que je devrai à un créancier.

Secondo : *L'homme que les dorures de la maison Koutaïsoff ont trouvé froid.* Comment Lirette ne vous a-t-elle pas dit qu'il y a dans mon cabinet *cent fois* plus de valeurs que dans cet appartement d'avare et de faiseuse de papier-mâché, en en exceptant les personnes, vos livres et ce qui vous appartenait ! Oh, n'ayez peur ! Madame de B[alzac] entrera dans *sa* maison et pourra la comparer à toutes les plus riches, et elle n'aura pas à rougir de la comparaison, Je compte [sur] le prix des Jardies pour [payer] l'arrangement intérieur, et sur cent vingt mille francs d'acquisition, et nous serons comme des rois absolus. Avec douze mille francs d'acquisition ma bibliothèque sera complète et magnifique.

Chère, vous avez bien raison de parler de *ma direction*, car vous ne savez pas quel est mon talent pour les arrangements superbes et à bon marché. Vous verrez.

Vous devriez bien obtenir, dans le sacramentel passeport, de pouvoir aller à Bade, car, de là, l'on peut choisir soi-même sa maison, avec une longue vue, appelée malle-poste, voir deux ou trois théâtres, avoir une idée de la Babylone, en huit jours. Cette longue vue permet de voir [pendant] huit jours. M[inette] quitte son logement et le laisse aux deux *incogniti*. Quelle fugue ! quel plaisir ! Anna peut en devenir folle. La scène se place au mois d'avril, au retour de Votre Excellence et de la mienne.

Lirette ne sait ce qu'elle dit ; il n'y a dans ma cabane de Passy que des persiennes et pas un contrevent. Elle avait bien beau jeu à décrire ! Donnez-moi vos ordres concernant le Noré, et vous serez mieux servie par moi que par toutes les Lirettes du monde. Posez-moi des questions et j'y répondrai. Demandez-moi des descriptions et je vous les ferai. Lirette est allée au couvent « dans une satisfaction entière et sans bornes », a-t-elle dit à la Montagnarde, et ceci ne regardait que vous. Elle me trouvait l'homme le plus calomnié du monde. Elle avait la certitude que jamais femme n'a été, ne serait plus aimée. Vous a-t-elle dit cela ? Le cabinet où travaille le Noré est plein de la Linette ; on ne peut faire un pas sans la heurter, ni jeter les yeux sans la voir. Ah ! chère, je ne puis aller sur ce terrain brûlant. La réserve ordonnée me tue, et je vous dirai le reste à D[resde].

Le Noré permet les *paguitos* quand la Line a des tristesses. Je suis bien heureux des soins que vous prenez de vous. C'est la plus grande marque d'affection que vous puissiez donner à votre ami.

Avez-vous dit à la tante Ros[alie] que *M*[*odeste*] *M*[*ignon*] est fait, à une distance énorme, sur Caliste ? Vos lectures sur Bonald me font assez plaisir ; c'est un grand penseur, à qui le style a manqué, comme à Geoffroy Saint-Hilaire, un géant tardif qui n'a pas su écrire.

L[iszt]-le-grand fait ses exercices à Lyon, Marseille, et dans tout le Midi. La princesse B[elgiojoso] m'a dit en riant qu'à Lyon il avait assisté à un dîner d'adieu où, dans son assiette, chaque convive a

trouvé une médaille en chocolat représentant L[iszt]-le-grand. Il fait beaucoup d'argent ; il compte aller en Allemagne à l'hiver. Il sera près de vous, car son prince n'est pas loin de D[resde]. Je crois son mot, qui vous effraie, une fanfaronnade. Vous avez eu bien tort de [lui] donner votre adresse de W[ierzchownia]. Mais il n'ira jamais ; il a trop besoin de spectateurs. C'est un pli pris. N'y pensez plus, et, sans vous oublier (ce que je crois impossible), il aura tant d'occupation de tout genre qu'il vous laissera tranquille. Ne vous en tourmentez pas. Vous ne connaissez pas la princesse Bel[giojoso]. Elle est, sous le rapport des L[iszt]et des Mignet, et de tous ses caprices, du siècle de Louis XV. Elle est enfin très impératrice, sans nul souci du passé, ne donnant ou ne laissant prendre aucun droit, tout en se donnant, ou se prêtant, si vous voulez. C'est une courtisane, une belle Impéria, mais horriblement bas-bleu. Avant-hier, elle a quitté son cabinet pour me recevoir ; elle est venue avec des taches d'encre à sa robe de chambre. Elle est très jugeuse, elle reçoit un tas de *criticons* qui ne peuvent plus écrire, vu que les annonces et les feuilletons-romans ont tué la critique.

Oh ! gardez bien tous vos papiers d'enfance, toutes vos correspondances ! Songez que vous avez voulu me donner cette chère enfance, avec le collier bleu. (Ceci n'est jamais sorti de ma mémoire ; il y a des jours où je vous revois dans ce moment, un des plus beaux de notre vie. Tenez, il y a des voluptés d'âme qui surpassent toutes les autres !) C'est mes trésors ; nous y fouillerons. Ils auront un meuble splendide, ma chère Line. Le *louloup* ne saura jamais ni ce qu'il est, ni combien il est aimé. Il est aimé fémininement autant que *hommement !* Cet adverbe énorme me fait rire.

J'ai répondu à tout, excepté à la tendresse. Vous ne me dites rien de [*Modeste*] *Mig*[*non*] ; mais vous devez avoir tout le numéro des *Débats* du [21 juillet] [qui contient le dernier feuilleton].

Toutes vos lettres sont timbrées de Berlin.

Adieu, pour aujourd'hui. Vous aurez cette lettre mise à la poste vraisemblablement vendredi 9 août ; vous la recevrez le 24 vraisemblablement. Je dois en avoir la réponse le 12 septembre, en vous laissant deux jours pour me répondre catégoriquement, et, du 12 au 30 septembre, j'ai le temps de gagner les trois mille francs nécessaires à mon voyage. Demain, je vous écrirai peut-être longuement.

L'affaire Loquin est terminée; mais il faut voyager beaucoup en Israël pour changer les billets en argent.

Jeudi [8 août].

J'ai oublié de vous répondre, chère, à un mot. N'est-il pas superflu de recommander la haine du vin à un homme qui n'en boit jamais, si ce n'est en ville, pour ne pas sembler ridicule, et encore, sur dix dîners en ville, il y en a six où je m'abstiens. Le vin est un poison pour moi. Il me fait l'effet de l'eau-de-vie sur les autres. Ceci vous prouve que j'ai relu une troisième fois votre chère prose et vraiment vous y êtes bien gentille, bien adorablement charmante; j'y ai retrouvé les sensations d'une promenade à ce jardin [de Saint-Pétersbourg] où nous causions ménage.

Jeudi quatre heures.

J'ai enfin signé les traités relatifs à l'affaire Loquin. Tout est, Dieu merci, fini. Mais, j'ai encore bien des démarches à faire pour placer dans un journal *Esther*, qui est l'objet de ce procès. L'acquéreur, qui a fait finir toutes les discussions par ses offres, m'a laissé la faculté de le republier dans un journal, et c'est une somme assez considérable que je ne voudrais pas laisser échapper. J'ai déjà fait bien des démarches; c'est ce qui m'a fait aller chez la Belgiojoso, qui a des accointances avec des journalistes. Ah! vous ne vous doutez guère des peines que l'on a pour récolter cet argent, quand on est forcé de l'avoir pour des époques fixes. J'en gagnerais bien davantage si j'étais dans une maison à moi et sans besoins. Ce serait un changement si inouï dans ma situation, que vous ne devez pas vous étonner de mes rabâchages à ce sujet. On me sait pauvre, on m'attend. Si l'on me voyait riche, on viendrait à moi. Je serais le maître, je suis l'esclave, ou, si vous voulez, je suis *l'offrant* au lieu d'être *le demandé*. Je perds quinze mille francs par an à cette situation. Je suis encore séparé de ce changement par cent mille francs de dettes, et [par] cent mille francs pour [acheter] la maison, vingt mille ducats! C'est quatre ans de mon travail, en comptant ma vie modeste comme elle est. Quatre ans de travail comme celui de ces quatre dernières années me tueraient!

Vendredi 9 [août].

J'admire la fidélité avec laquelle je vous transmets toutes mes agitations. Je viens de relire la page qui précède. Je vous refais perpétuellement mes comptes. Je vous dis mes espérances, mes plans, qui se construisent et se détruisent au gré des caprices de mes affaires. J'ai peur de vous fatiguer en vous communiquant toutes ces impressions mobiles. Vous les excuserez à cause de la fixité de la pensée.

Je suis content de Chl[endowski] ; il se donne du mal pour moi. Il tâche de placer *Splendeurs et Misères des Courtisanes* dans un journal.

Je viens de faire affaire avec *la Presse*. J'y acquitte mon compte et je toucherai sept mille francs d'ici à mon départ. Enfin, tout est à peu près terminé. J'ai dix-sept feuilles de *la Com*[*édie*] *Hum*[*aine*] à écrire et je payerai pour dix-sept mille francs de dettes. A mon retour, en avril 1845, j'aurai près de quatre-vingt mille francs à toucher dans le reste de l'année ; en sorte que, dans l'année 1846, je n'aurai pas un créancier, car *les Petits Bourgeois*, *les Paysans*, *le Député d'Arcis* et *le Théâtre comme il est*, produiront, avec *la Comédie Humaine*, environ soixante-douze mille francs, sans compter les réimpressions. Aussi, à mon retour, en vendant les Jardies et [en] ayant la différence, je puis m'occuper d'une maison. Quel résultat !...

J'ai repris du cœur à l'ouvrage et je vais m'y mettre. J'ai trouvé, pour *la Presse*, un charmant titre à la deuxième partie de *Béatrix* : *les Malices d'une Femme vertueuse !* Hein, comme c'est affriolant ?

Il me faut aller récolter mes valeurs et les escompter, car il s'agit de payer huit mille francs, sous le nom de Claret, le 15. Et après, les Jardies sont libres ; on peut les vendre. Mais je dois encore neuf mille francs à Sèvres. Ah ! chère, l'horizon s'éclaircit, le ciel se nettoie, et ma courageuse plume aura tout vaincu. Nous devons beaucoup à E. Sue, qui a fait hausser le prix des manuscrits.

Dans quelques jours, je n'aurai plus rien chez *ma Tante*, j'aurai mille francs d'argent devant moi, dans le ménage, pour le ménage, ce qui fut une utopie depuis quatre ans ! Aussi, si je puis faire l'affaire

du replacement de *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, je deviens d'une gaieté folle !

A demain.

Dimanche 11 [août].

Demain, je touche cinq mille francs à *la Presse* en acompte sur les sept mille francs, prix de : *Dernière Incarnation de Vautrin* et de *les Malices d'une Femme vertueuse*. Le principal payement des Jardies est assuré. Je ne voudrais pas fermer ni envoyer ce paquet sans que vous sachiez si je republie *Splendeurs et Misères [des Courtisanes]*, car c'est une grande affaire pour moi que de savoir si j'aurai quatre mille francs oui ou non. C'est le payement de quatre mille francs des dettes les plus ennuyeuses pour moi. Je respirerai plus à l'aise une fois que je n'aurai plus ces dettes criardes. Quel envers je vous fais voir de la littérature !... Dire que ces jolies compositions ne m'intéressent que par les ennuis pécuniaires dont elles me débarrassent !

Allons, adieu. Demain, je mettrai ceci à la poste dès le matin, car j'ai beaucoup à courir demain et après, et il faut, mardi, se mettre à l'ouvrage. Je serai dix jours enfermé à travailler, et avec quelle ardeur ! Vous ne le saurez jamais qu'en me voyant faire mes livres. Vous saurez, du moins, que vous serez la pensée délassante, consolante et bienfaisante. Ah ! Scythe, c'est bien moi qui n'ai qu'une flèche : ma pauvre plume, comme je n'ai qu'une È[ve] ! Songez à me répondre, car d'ici le 1er octobre il n'y a que le temps de recevoir cette réponse. Après, nous ne pourrons plus que nous parler, si nous voulons des réponses. Je vais recommencer Lagny et ses travaux ! Jugez : en quarante-cinq jours, faire trois choses capitales, dans *la Com[édie] Hum[aine]*, de ces petites terminaisons, comme *David Séchard*, qui coûtent plus cher à l'écrivain que de bons faciles sujets neufs !

Si vous ne voyez pas dans cette longue lettre d'affaires l'attachement le plus étroit, la tendresse infinie d'un pauvre *louloup*, qui veut sa liberté pour la perdre auprès de sa Linette, vous seriez myope de cœur. Mais, vous m'avez dit que vous me compreniez bien. Mettez-vous dans la tête que je suis excessivement gai en faisant ces travaux, que je me dis à chaque journée, comme l'année dernière : « Encore une de passée, et, le 1er octobre, en route ! »,

que je suis d'une santé brillante, quoique les puristes me trouvent le fond du teint jaune. Mais c'est le jaune de l'attente d'un *loup* après son m[inou], à qui j'envoie les plus tendres folies ! Oh, bon et gentil m[inou] ! Sait-il que rien qu'à écrire cette lettre, le bengali se réveille, que je suis ému de toutes les souvenances du passé ? Pauvre chéri, s'émeut-il aussi ?

Mon Dieu, il faut laisser ces fleurs qui enivrent, qui me font palpiter les prunelles et bondir le cœur. Adieu, chère comtesse ; soignez-vous bien ; faites-vous jeune et belle, comme à ces promenades du soir sur [la Néva] qui se recommenceront sur l'Elbe, où ce ne sera plus deux mois chicanés, mais six bons mois. Mon Dieu, je crois que mon enfance revient. Je me sens d'une jeunesse inquiétante. Ah ! quarante-cinq jours de travail, et puis, après : *via !* disent les Italiens. J'imagine que vous allez bien, que les anges ont redressé un à un les épis de Paulowska, que rien ne peut aller mal ! Je la reverrai, après cet hiver de douze mois !

Adieu ; ne vous étonnez pas si je vous écris peu. Mais je vous jetterai de temps en temps une petite lettre à la poste, durant ces quarante jours de travail assidu. Aujourd'hui, je vous envoie toutes les tendresses qui m'oppresseront pendant ces labeurs insensés, car, par moments, je pose la plume et je pense à vous une petite heure, et cela ne peut pas s'écrire, ma Line, car ce serait des volumes. Non, je ne crois pas que vous pensiez à moi autant que je pense à sainte *louloup*, car je ne puis pas être autant pour vous que vous êtes pour moi. Vous êtes la source des inspirations, du courage, des sujets, vous êtes le but, vous êtes tout, vous êtes la vie, vous êtes l'espérance et tous les plaisirs ! Mille caresses au m[inou].

LXXVI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

8. [Passy 25-30 août 1844].
Dimanche 25 août.

Vous ne sauriez imaginer, chère, quelle est mon inquiétude, car voici bien du temps que je n'ai de vos nouvelles, et aussitôt qu'il y

à le plus léger retard, vous ne savez pas combien ma tête travaille. Je vous vois malade ou j'imagine quelqu'un de ces hasards mauvais : les lettres interceptées, etc. Je suis alors à la torture.

Depuis ma dernière lettre, les affaires m'ont absorbé ; mais à travers les courses, les conférences, les ennuis de la vie littéraire, les traités à faire, votre nom, votre cher souvenir, arrivaient comme un chagrin cruel à cause de ces mots : « Pourquoi pas de lettres? » quand, rentré chez moi, je disais à la Montagnarde : « Y a-t-il une lettre? » Mon Dieu, je suis bien soigneux de vos inquiétudes ; quand je prévois un retard, je vous en préviens, comme dans les derniers mots de ma lettre dernière.

Eh bien, je ne me mets au travail que dans deux ou trois jours. Il n'y a rien encore de placé aux journaux. Si l'affaire Loquin est arrangée, je n'ai pas encore touché *les effets*; je crois que tout sera fini cette semaine, et que j'aurai mes quatre mille cent francs.

Mes affaires, si tout se termine, seront dans un état satisfaisant. Toutes les créances hypothécaires dues par Claret seront payées, et j'aurai payé les cinq mille francs de dettes très criardes. J'aurai fini tout chez *ma Tante*, et j'aurai l'argent de mon voyage en ne devant rien chez moi, et [en] laissant de quoi vivre à la Montagnarde. Quel beau résultat !

A mon retour, j'ai de l'ouvrage fait ou à finir pour plus de trente mille francs et, une fois ces trente mille francs payés, je n'aurai plus que quatre ou cinq créanciers amis, excepté ma mère, qui continue à me tourmenter comme Shylock. Vous ne sauriez imaginer les torts affreux que me fait ma mère. Ah ! mon père a été le plus triste prophète qu'il y ait eu, car il m'a dit que ce serait ma plus grande, ma plus habile et ma plus mortelle ennemie. Enfin, il faut souffrir et se taire. Soyez tranquille, ma femme ne la verra jamais!

Nous fêtons aujourd'hui la pauvre Montagnarde ; elle a nom Louise, et elle a, de moi, de magnifiques chemises, et une montre.

J'ai fait, pour *le Diable à Paris*, pour trois mille francs de petits articles très drôles. C'est cela qui me permet d'arriver pour le payement Claret, car l'affaire Loquin ne sera consommée que cette semaine, et il n'est pas facile d'avoir l'argent de billets de libraires, à sept, huit, neuf et dix mois d'échéance. Mais, en ce moment, je fais des miracles.

Mercredi prochain, je me mets à travailler, à raison de dix-sept heures par jour, afin de pouvoir être libre dans les premiers jours d'octobre.

Je n'ose vous rien dire de vous, car tout ce que j'ai dans le cœur se résume par : « Où est-elle, que fait-elle, souffre-t-elle, qu'y a-t-il pour que je n'aie pas de lettre ? »

A mardi ; mes affaires seront peut-être finies.

Ma santé est admirable, de corps et de cervelle. J'ai broché mes articles du *Diable* [*à Paris*] en un moment, et je vais voir si je ferai, en dix jours : *la Dernière Incarnation de Vautrin*. Que Dieu m'aime assez pour que j'aie de vos nouvelles, et que tout aille bien chez vous, chère comtesse de *louloup* aimé.

Vendredi 30 [août].

J'ai reçu enfin votre lettre, et, ce que je rêvais, est le réel ; je disais depuis cinq jours : « Elle ou Anna est malade ! » Grâce à Dieu, tout est fini ; Anna va bien. J'ai peur qu'elle ne mange trop de *confitureries* et de dragées. Le principe de ces choses est le sucre, qui est un excitant, et il ne faut pas le prodiguer, sans qu'il rencontre d'autres aliments. La fièvre gastrique est une indication suffisante pour une mère comme vous.

L'affaire Loquin est finie. Dans deux mois, toutes mes affaires seront bien changées. J'ai la certitude d'avoir liquidé toute ma position d'ici à la fin de l'année prochaine, et vous ne sauriez croire avec quelle fierté je me regarde moi-même. Nous n'avons plus qu'un plat, une théière et un couvert chez *la respectable parente* que vous savez, et dans quelques jours tout sera retiré. Je vais faire mieux ; je vais faire les fonds de toute une année d'existence à l'avance, entre les mains de la Montagnarde. Ainsi, je n'aurai plus à penser à de l'argent pour la maison pendant l'année où j'achèverai le payement de mes dettes.

Si je ne voyage pas (hélas ! vous ne me dites rien de Dresde), j'attaquerai les petits créanciers, et je finirai tout cette année et, une fois délivré d'eux, je solderai ma mère, qui est bien, à elle seule, pire que tous.

Mon rêve est une belle maison, entre cour et jardin, à Paris, dans un quartier tranquille. Je l'ai trouvée. Il faudrait cent cinquante

mille francs pour l'avoir, et où prendre cent cinquante mille francs !... C'est une occasion à saisir, et on ne m'attendra pas. Ainsi, belle *louloup*, mes affaires vont admirablement bien. Encore un mois de travail, et je respirerai. Encore un an, et pas de maladie, et je serai quitte. La Montagnarde redouble d'activité, d'économie et de dévouement en voyant ces beaux résultats.

Rien ne peut changer ces [combinaisons] ; il n'y aurait que la guerre, et elle n'est pas possible. Ainsi, pensez en rose quand vous penserez à Noré.

On met en vente aujourd'hui [*Esther*], l'ouvrage du procès, sous le titre de *Splendeurs et Misères des Courtisanes.*

La *Philosophie de la Vie conjugale à Paris* vient d'obtenir un très grand succès [dans les premières livraisons du *Diable à Paris*]. Je viens de faire en huit jours pour trois mille francs d'articles [pour ce même] *Diable à Paris*, tous spirituels et comiques, sur Paris. Ils sont bien supérieurs à celui qui tapage dans les quatrièmes pages des journaux.

J'ai glorieusement fini *Madame de la Chanterie*, dans le *Musée des Familles.*

Enfin, dans ce mois de septembre, je vais faire *la Dernière Incarnation de Vautrin*, puis *les Malices d'une Femme vertueuse*. L'un est la fin de *Splendeurs et Misères* [*des Courtisanes*]; l'autre est la fin de *Béatrix*

J'attends une réponse catégorique, l'ultimatum du *louloup*, pour savoir si je dois reprendre de plus belle mes travaux, ou prendre mon vol et du repos. — Y a-t-il un bulletin plus complet que ceci?

Venons maintenant à votre lettre. Chère, votre sœur C[aroline] joue la comédie, et je ne sais quoi j'ai le plus [à] admirer de votre admirable simplicité dans votre confession, ou de sa duplicité. Vous avez bien fait pour votre autre sœur. Ne vous laissez plus prendre à rien. [Quoi] que vous fassiez, [quoi] que vous ne fassiez pas, leurs discours et leurs intentions seront les mêmes.

Vous avez bien fait de visiter Son Excel[lence]; mais vous devriez y aller pour lui mettre dans l'âme, et dans la tête à défaut d'âme, quelques précautions en cas d'ordre de départ subit pour l'enfer [1].

1. Allusion à un rappel possible de madame Hanska en Russie, pendant son séjour projeté à Dresde.

Quant au rejeton de tant de splendeurs, je ne vois pas comment vous arrangeriez cette affaire, au point de vue affaire. De quelle manière tireriez-vous votre épingle du jeu? *N'ayez aucune collision d'intérêt avec vos enfants*, est une parole axiomatique à ne pas perdre de vue. Or, si pour liquider votre usufruit vous grevez les terres d'A[nna] ou celles de votre gendre, vous les mettriez dans la nécessité, au début de la vie, d'être des gens fort économes. Si, sous ce rapport, A[nna] et lui étaient d'une certaine force, tout serait pour le mieux. Mais vous parlez de grande fortune et de grands embarras. Quelque belle que soit la position d'A[nna], elle est embarrassée, par rapport à vous. Néanmoins, dans les circonstances où se trouve votre pays, un jeune homme du caractère dont vous peignez celui-là, vous offre de grandes garanties pour l'avenir moral, politique et conjugal d'A[nna]. Ce qui reste à voir, c'est sa force en économie, en constance, en activité, pour la gestion de tant de biens, et de tant de natures, en tant de pays. Sur tant de terres ce ne serait rien que de payer un million de France, en dix ans, à la Banque, et cela vaudrait mieux que de vous payer un usufruit pendant trente ans; mais, pour opérer cette affaire, il faut beaucoup de sagesse et il faut qu'Anna et son mari soient bien instruits de cette condition de leur vie conjugale. Aussi, disais-je à Pétersbourg, que, pour vous, les qualités morales chez un gendre sont beaucoup plus qu'une fortune. C'est l'histoire de ceux qui ont un établissement commercial à vendre, et qui le donnent à un premier commis actif et capable, sans argent, préférablement à un nouveau venu qui a quelque argent et peu de capacité. C'est pour cela que je trouvais le protégé du vieux comte P[otoçki], un parti à considérer, surtout ayant une famille qui pouvait faire des sacrifices.

Ceci me fait pleurer par moments de ne pas avoir liquidé mes affaires. L'année prochaine je gagnerai cent mille francs avec ma plume et nous verrons!

D'ailleurs votre lettre, à part les sentiments, est un chef-d'œuvre littéraire. Vous y avez peint tout votre monde, votre sœur, l'[oncle] athée, vos hôtes, à rendre l'écrivain inquiet sur cette Sévigné du Nord. Gloire à vous, madame; vous avez réveillé l'esprit, blasé sur la littérature, de celui qui vous lisait. C'est charmant, mais charmant à étourdir un tiers, si jamais on commettait le crime de dire

à un tiers : « Voyez s'il y a des étrangers en P[ologne], et si nous ne devons pas nous agenouiller devant de telles perfections »?

Hugo fut beaucoup frappé, dans *la Muse du Département*, de cette idée plaisante de Lousteau sur madame de la Baudraye : *Cette femme est née pour faire de la copie*, car il n'est pas gâté sur cet article par sa femme. Et moi, j'ai dit : *Ce serait de ma meilleure copie*, en forme d'éloge (le fat !), en lisant votre bijou de récit. Puis le cœur est venu, jaloux, grondant et se disant : « Il n'y a que ces quelques lignes pour moi ! »

Cher m[inou] aimé, je vais mettre cette lettre à la poste ce matin, (enveloppée d'un autographe que vous m'avez demandé depuis longtemps), car je ne veux pas que vous connaissiez les souffrances que j'ai eues à travers mes affaires. C'était le roi des soucis ; le vautour me rongeait le cœur. Datez-moi donc toujours vos lettres à notre calendrier. Je ne sais pas si le 1er août est le nôtre ou le vôtre. Si c'est le vôtre, votre lettre, partie notre 12 (votre 1er), est arrivée ici le 30; cela fait dix-huit jours [de route].

Vous ne savez pas à quel point les Jardies me sont odieux. Bonheur, fortune, aisance, considération, tout retardé, dans ma vie, de cinq ans et de cent mille francs par cette affaire-là ! Donc, voici ma proposition. Si avec le prix des Jardies je retrouve une maison de la même valeur, à Passy par exemple, et que je paye les seize mille francs de M. Gavault, j'aurai fait une bonne affaire. Pardonnez-moi, chère, non pas ma défiance, mais ma prévoyance. Il me faut encore *trois ans* pour achever : *Primo*, le payement de ce que je dois ; *secundo*, pour aquérir une maison à Paris, car cela constitue trois cent mille francs. Une fois la maison achetée, il faut la meubler, s'y installer ; cela fait encore un an. Or, pour rester quatre ans encore là où je suis, c'est impossible. La propriétaire nous a mis cinq ménages de prolétaires, avec enfants de prolétaires, qui font un tel tapage que j'y perdrais trente mille francs par an en copie. *Mon état* exige travail, silence, solitude. Or, si je puis me mettre, en vendant les Jardies, chez moi, et que je paye Gavault j'aurai fait un excellent virement. J'agis comme si je n'avais rien à attendre du *louloup*, et j'ai raison. Vous voyez que nous ne pouvons pas profiter des occasions qui se présentent. Il faut un an pour arranger convenablement une maison, et, une maison arrangée, c'est pour

moi comme une machine à vapeur dans un bâteau : c'est ma condition de travail, c'est l'élément de ma tranquillité. Je vis quatorze heures par jour dans mon cabinet. Puis, je perds vingt mille francs par an à ne pas avoir une maison, un domicile et les apparences de la fortune. Je suis forcé d'aller chez les libraires, au lieu de les voir venir chez moi; ainsi des journaux. Je ne supporte pas l'idée de ces pertes-là. Je suis encore séparé de cette phase heureuse par trente ou quarante mille francs à payer. C'est quatre ouvrages à faire.

Voilà pourquoi j'insistais tant sur la réalisation d'Odessa, sur [celle de la créance sur] votre frère, etc. C'était de l'argent qui, ici, rapporterait cent pour cent dans le ménage *louloup*. Mais comme ce virement ne peut pas avoir lieu sans un voyage où les deux *louloups* se rencontreraient, à cause de la difficulté des moyens d'envoi, je me suis creusé la tête, et j'ai dit : « Faisons de la copie, quitte à m'y ébrécher. »

Or, j'ai dans l'idée de faire un *Tableau de Paris* qui va peut-être me liquider, à lui seul, ma position. Cela joint à une pièce pour Frédérick [Lemaître]. Mais l'exécution de ces deux *remorqueurs* est soumise à votre réponse sur le voyage à D[resde].

Ah! chère, vous devriez bien inventer des ressorts pour vous raccommoder avec votre G[énéral] G[ouverneur]; car on ne peut pas vivre avec cette inimitié-là dans vos pays.

Adieu pour aujourd'hui; je suis heureux de vous savoir belle et bien portante; vous ne me gâtez pas en fait de descriptions de votre chère personne, et il n'y a rien au monde qui me fasse plaisir comme ces détails personnels, surtout donnés de ce style moqueur que vous prenez pour parler de vos agréments.

Je vous écrirai tant que je ne recevrai pas d'ordre de ne plus adresser de lettres à W[ierzchownia]. Mais calculez bien toujours les distances d'aller et de retour.

J'ai manqué à gagner cinq mille francs par la rapidité de la mise en vente de *Splendeurs et Misères* [*des Courtisanes*], et, dans l'affaire de cette réimpression dans un journal, Cristina Trivulzio m'a rendu gracieusement beaucoup de services.

Oh! chère minette, aimez bien le Noré! Si vous saviez quels efforts de géant je fais pour avoir l'indépendance et offrir une fortune à

Votre Excellence, vous connaîtriez ce que c'est que ce cœur soupçonné! Vous autres femmes, vous avez une tendance illogique à mêler les appétits naturels avec le cœur. Ceci dit à propos de cette piqûre qu'il y a dans votre lettre, à propos de *Béatrix*. J'ai d'ailleurs reconnu votre sublime caractère et votre religieuse affection, dans ce que vous me dites du jeune homme. Je suis plus fier de cela que de vingt succès, et cette page me ferait oublier les fatigues de dix ans de travaux, ou celles des affaires compliquées que je viens de finir! Quel baume il y a dans une phrase de ma petite fille chérie !...

Quand vous tiendrez ce papier, j'aurai passé vingt nuits, j'aurai fini mes deux ouvrages et terminé toutes mes affaires avec les libraires et les journaux. J'aurai un an devant moi, et la liberté, à consacrer à de nouveaux travaux, ou à mettre à vos pieds !

Ah ! si vous aviez vu la maison qui est à vendre rue de Ponthieu 76, et qui est annoncée dans *les Débats* tous les huit jours, vous en seriez devenue folle, comme moi, d'ailleurs. C'est un chagrin de renoncer à cela. J'ai quarante mille francs aux Jardies; si j'avais eu du secours, cela pouvait s'arranger. Mais on ne fait ces sortes de coups qu'avec son argent à la main.

Adieu, bien chère et bien-aimée Linette. J'irai voir pour vous Lirette, et vous en donnerai des nouvelles par ma prochaine lettre. Adieu. Soignez-vous, soignez Anna, pensez que votre santé est celle d'un pauvre garçon qui se croit exilé en France, parce qu'il est loin de vous, à qui vous avez fait trouver mieux qu'une patrie sur les rives de granit de la Néva, et les plus beaux ombrages à côté des bâtons de chaises et des manches à balai de ce nouveau jardin, où nous tournions, en époussetant avec ces fallacieuses tiges nos projets, et les donnant pour tuteurs à nos espérances! Soignez-vous, vous mon orgueil et ma belle vie.

La première fois [que je vous écrirai], je vous envelopperai mes tendresses dans une autre lettre ostensible; en cas de sœur C[aroline] ou autres.

Si je ne voyage pas jusqu'en Saxe, ce qui dépend de mon colonel n jupe, j'irai, dans les premiers jours d'octobre, à Bury, chez madame [de] Bocarmé, avec la Montagnarde, à qui, pour récompense, je ferai voir les bords du Rhin. Ce petit repos me sera nécessaire. Ma *Bettina* a déjà trompetté dans les journaux belges l'honneur que je

fais à sa résidence. Madame Chl[endowski] y est déjà. Je serai payé, contre vos prévisions; mais, je ne ferai plus rien avec ce libraire. Il est faux, difficultueux, cauteleux, et il n'a pas d'argent. Souverain vient de lui vendre deux [anciens] romans [de moi, tout] fabriqués, ce qui assure mon payement. Je me suis interdit de mettre en vente aucun roman d'ici octobre 1843. Ainsi, je vais faire le *Tableau de Paris*, illustré, et une pièce de théâtre, outre les publications dans les journaux, si je ne vais pas à Dresde, d'octobre prochain à avril prochain.

Quand je vous dis adieu en lettres, c'est comme quand je me levais [de mon fauteuil] à Pétersbourg pour partir le soir. Il y avait une demi-heure de cette promenade dont le souvenir me donne au cœur un coup violent, comme quand il nous arrive un bonheur inattendu dont on désespérait. L'adieu fait toujours quatre pages. J'avais à finir deux articles pour *le Diable à Paris*, et voici le jour qui se lève. Cette lettre et la lecture de la vôtre m'ont pris, de trois heures, heure de mon lever, à cinq heures qui sonnent aux horloges de Grenelle et de Paris. Mais en me lisant, si vous vous dites que je vous ai donné le temps dû au *Diable*, vous verrez bien que je ne lui ai pas volé son esprit, car il me semble qu'en réponse à votre lettre, niellée de grâce et d'esprit, je vous en réponds une bête comme chou ! Mais vous vous direz aussi que j'avais le cœur plein de joie, hébété de bonheur.

Enfin, adieu, ma chère étoile du *virens, sequar*; adieu, pour dire que je cesse d'écrire, de prouver que je m'occupe activement de celle qui remplit ma pensée, qui est la pensée même, le lien de toutes mes idées et de [toutes] mes actions, le sens secret de ma vie, l'explication de ma force, de mes efforts continuels, renaissants, enfin, qui est plus que tout cela, car elle est l'élégance de mon âme, et l'inexplicable source de ce que je suis, de tout ce que je vaux. Dites-vous, redites-vous à vous-même tout ce que je ne peux pas mettre ici de tendresses, de chatteries. Je voudrais éclairer ces dernières lignes de la lueur de mes yeux, qui voient en ce moment ma Line comme elle est, et qui la bénissent. Merci du jasmin. Ce matin, mes fleurs sont trop mouillées pour en mettre une ici. Le b[engali] dit bien des tendresses à son ami le m[inou]; il plaide p[our] D[resde]. Ayez pitié de lui, belle dame! dirait Prudhomme.

LXXVII

A MADAME HANSKA, WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

[Passy, 17-20 septembre 1844].

9. [Mardi] 17 septembre.

Je reçois aujourd'hui, Dieu sait après quelles inquiétudes causées par le retard, la lettre que vous avez mise à la poste de Berditcheff le 1er de ce mois. (Comptons toujours à la française, pour les dates, afin de ne jamais avoir d'erreur.) Je me suis dit ce qui a été : « Elle est malade ! », en ne recevant pas de lettres, et quand je suis victime d'une interruption, par prudence, moi, je n'écris pas.

Vous ne pouvez pas savoir, chère petite fille, quelle importance avait pour moi une réponse claire et décisive sur ce que je vous demandais. Les p[asse]p[orts] sont ce qu'il y a de plus fantastiques chez vous, et je vois que le mieux est de regarder le voyage projeté comme impossible. Laissez-moi vous expliquer mes affaires, et, quel que soit le chagrin que vous en ayez, il faut bien vous le dire, pour que vous compreniez les dangers de ma situation.

Si j'étais parti pour six mois, personne ne me demandait rien; je n'avais qu'à travailler pour avoir l'argent de mon voyage, et celui nécessaire à P[assy] pour madame de B[rugnolle] en mon absence. Si je reste, il faut me plonger dans des travaux affreux, car je suis dans un moment critique, et vous déplorerez cette phase de ma vie en en voyant plus tard les tristes effets. Pardonnez-moi, ma chère *louloup*, de me répéter, si je me répète.

D'abord, vous savez que j'ai quarante-cinq ans, hélas! et je vous assure que de nouveaux tours de force menacent mon avenir de santé. La maladie qui, cette année, a interrompu mes travaux pendant deux mois, m'a donné l'un de ces avis que Dame Nature, en bonne mère, nous flanque, comme les fessées d'une mère dans l'enfance. Malgré cela, je dois, sous peine de bien des malheurs, me jeter dans les enfers et les brasiers de travaux plus considérables

que ceux de 1836 et 1837. Quand vous me parlez de ma négligence (vous y revenez toujours) pendant cette période, et que vous l'attribuez à des causes *juponesques*, vous mériteriez que je vous prie de copier les dates de mes œuvres, dans *la Comédie Humaine*, et d'y penser une demi-journée!... Je vous ai pourtant dit toutes ces choses à Pétersbourg, et que je voyais jusqu'à dix épreuves d'une [même] feuille. (Je réimprime *un Début dans la Vie*, et je viens de lire la quatrième épreuve des six dernières feuilles, et tout y est démoli chaque fois.) Je reprends. D'abord, chère, le malheur de ma position est triple : *Primo*, je suis mal et à l'étroit ici; *secundo*, l'obligation de tenir ma demeure cachée a des inconvénients qui deviennent trop onéreux, à la longue, et que voici. Mes ouvrages, au lieu d'être humblement *demandés*, sont *offerts* par moi. Il en résulte deux dommages : dommage d'argent, qui frappe la marchandise *offerte*, dommage de considération et perte de temps. On va chez E. Sue; on trouve un homme dans sa maison, on fait antichambre, on est frappé de son luxe, on subit ses conditions. [Moi], je vais chez les consommateurs, j'attends leurs heures, je fais antichambre, on me marchande; les rôles sont intervertis. J'estime cette perte à plus de douze mille francs par an, et je ne suis pas dans la posture qui convient à ma valeur. Je perds mon temps en courses, en rendez-vous. On me sait gêné et besogneux.

Donc, sous peine d[e n]'arriver à rien, il faut être chez moi, dans ma maison, et y être, comme j'étais rue Cassini, luxueusement. Le luxe est là du bon marché.

Pour arriver à ce résultat, qui se traduit par cent mille francs de gain, au lieu de cinquante mille, pour une même quantité de travail, il faut payer toute la partie de dettes qui m'empêche d'être visiblement propriétaire, d'être chez moi, etc. Cette dette est de quarante mille francs. Il faut donc gagner cette somme par ma plume, et gagner ce que doit coûter mon déménagement et mon installation, qui représentent dix ou douze mille francs.

Je ne peux pas être [installé de nouveau] aux Jardies. Outre les anciens souvenirs, il faudrait compléter les Jardies, ce qui coûterait encore vingt-cinq mille francs. Les Jardies sont un cheval à l'écurie; on ne les loue pas, et il faut payer mille francs par an en concierge, impositions et réparations. Je les vends, et les vendrai

à tout prix. Mais, en les vendant, j'en emploierai le prix à l'acquisition d'un immeuble à Paris qui puisse un jour me représenter tout ce que les Jardies ont coûté. J'ai déjà jeté les yeux sur un terrain dans *l'Allée des Veuves*, aux Champs-Élysées, d'une valeur de trente mille francs, qui, dans dix ans, en vaudra cent mille. En m'y faisant construire, pour dix ou douze mille francs, une espèce de chalet au milieu de ce beau jardin, je ne dépenserai que ce que mon installation et mon changement de domicile me coûteraient. Claret, mon prête-nom des Jardies, me rendra ce service.

Me voici donc dans l'obligation de payer quarante mille francs de dettes, trente mille francs pour acquérir le terrain et douze mille francs au moins, pour la maisonnette ! En tout, quatre-vingt-deux mille francs. Si les Jardies en donnent trente mille, reste cinquante-deux mille.

Eh bien, les calculs et les considérations que je vous soumets sont si impérieux, qu'il faut ou perdre cinquante mille francs par an pendant encore deux ans, c'est-à-dire cent mille francs, ou gagner ces cinquante mille francs d'ici au 30 décembre prochain ! Et c'est si urgent, que je vais demain voir Dujarier, le gérant de *la Presse*, pour lui vendre *les Paysans*, et m'engager à les faire en un mois !... Cet ouvrage représente dix-huit mille francs. *Les Petits Bourgeois*, aux *Débats*, en représentent autant; total : trente-six mille francs. Enfin, j'ai deux autres ouvrages, la fin de *Béatrix* et la fin de *Vautrin*, dus à Chl[endowski], qui font cinq mille francs, et qui doivent être livrés avant la fin de décembre. Voilà quarante et un mille francs à gagner, mais douze volumes à faire ! Et, chère petite fille, je les ferai ! car je ne veux pas, je ne peux pas, je ne dois pas rester trois mois de plus dans la position honteuse où je suis, dont je vous ai peint les inconvénients sous le rapport financier et moral.

Rien de tout cela n'avait lieu, moi à Dresde, car tout pouvait attendre et, au retour, j'espérais que mon *louloup* m'aurait mis à même de réaliser ce que mon écritoire, mon sang, ma plume, ma cervelle, et des fatigues inouïes, vont accomplir. En voyage, le créancier ne me suit pas et toutes les questions brûlantes sont *in statu quo*,

De plus, je ne peux pas, je ne dois pas, je ne veux pas subir la dépréciation qui pèse sur moi par les marchés de Sue et par le tapage que font ses deux ouvrages. Je dois faire voir, par des

succès *littéraires*, par des chefs-d'œuvre, en un mot, que ses œuvres en détrempe sont des devants de cheminée, et exposer des Raphaël à côté de ses Dubufe. Vous me connaissez assez pour savoir que je n'ai ni jalousie ni aigreur contre lui, ni contre le public! Dieu merci, mes rivaux sont Molière et Walter Scott, Lesage et Voltaire, et non pas ce Paul de Kock en satin et à paillettes. Mais, *mio tesoro*, il s'agit de payer cent vingt mille francs de dettes, d'avoir sa case et une vie décente, ce qui, pour un homme comme moi, à quarante-cinq ans, est une nécessité, et si je n'envie rien de ce triomphateur à mirliton, vous me permettrez de déplorer qu'on lui paye ses volumes dix mille francs, tandis que je n'obtiens que trois mille des miens. Or, en frappant deux grands coups, en étant littéraire, de grand style et plus intéressant, en étant vrai, si j'éteins à mon profit cette *furia francese*, qui se porte aux *Mystères* [*de Paris*] comme à *la polka*, comme à *la Grâce de Dieu*, je puis trouver deux cent mille francs pour dix volumes de *Scènes de la Vie militaire*, et j'ai du pain.

Vous voyez que tout se réunit pour m'engager dans une lutte affreuse et où je puis laisser la vie, car détruire sa santé, c'est ne plus vivre, et je sais bien en quel état je suis. La vie en se transportant dans le cerveau déserte les autres organes, et j'avoue que j'aime mieux le bonheur que la gloire. Si je perds de ce capital précieux, le soleil s'éteint pour moi, la vie est sans prix, quelque chaleur d'affection, quelque tendresse que je me sente au cœur pour mon È[ve]. Vous ne savez pas ce que c'est que cette vie déserte, pour un homme qui n'a eu ni enfance, ni bonheur autre que celui de madame de B..., et celui si traversé, si troublé, que nous avons. Est-ce vivre que de n'avoir jamais eu à soi cinq francs, depuis l'âge de sept ans, d'avoir eu tous ses petits plaisirs empoisonnés par le défaut d'argent et la dette, depuis sa naissance!...

Je vais donc travailler dix-huit heures par jour, d'ici au 1er janvier. Si je sors de là malade, ou perclus pour l'amour, que la volonté de Dieu soit faite à mon endroit!... Le chagrin me consumera. Tout ce que je vous dis ici est à l'état de *rapport* sur nos finances. Dans quel cœur jetterais-je ce *pianto*, si ce n'est dans le vôtre. *Les miens* n'ont ni affection ni délicatesse, ni rien de ce qu'ils me doivent, et je me regarde comme sans famille. Je n'en reçois

que des blessures, des désagréments ou du mal. Ne voyez dans cette âpre et amère confidence aucune plainte du *louloup* à sa *louloup* Les circonstances sont contre nous, et vous n'y pouvez rien; car il fallait voyager pour changer ces conditions, qui sont miennes et non pas vôtres. Poser les termes du problème que ma misère me force à résoudre, n'est pas une accusation contre votre impuissance. Ne faut-il pas que vous sachiez pourquoi vous ne recevrez pas de lettres de moi, d'ici à un mois, car il me sera impossible de vous écrire, quand, en vingt-cinq jours, il me faudra écrire seize mille lignes de *la Presse* et les corriger dix fois !...

[Vendredi] 20 septembre.

Tout est fini ; le contrat est signé. *La Presse* achète *les Paysans* à soixante centimes la ligne, et vous verrez l'annonce de ce fait dans la presse, sous dix jours. Le gant est jeté ! Cet ouvrage, conçu depuis huit ans, va paraître, et si vous avez *la Presse,* vous le lirez. C'est plus vaste, plus intéressant que *le Médecin de campagne.* Mais je suis tout tremblant de ce que je dois faire en vingt-cinq jours.

Un bon notaire me négocie à la fois l'acquisition du terrain Allée des Veuves (trois cents toises à cent vingt francs), et la vente des Jardies.

Les *Débats* veulent *les Petits Bourgeois* pour le 15 décembre. J'ai vu Bertin ; il y compte. *Les Petits Bourgeois* et *les Paysans* font chacun six volumes de librairie-Souverain, ou trois volumes comme ceux des *Mystères* [*de Paris*]. Tout est dit ; je serai sans vous écrire d'ici au 1er novembre au moins ; si je vous écrivais ce serait pour vous dire quelque chose de neuf, et je ne vois rien de neuf dans les travaux que j'entreprends.

On met à mes ordres onze hommes à *la Presse,* et onze chez Plon, pour faire aller tout de front. Ainsi, j'entretiendrai d'ouvrage vingt-deux compositeurs pendant deux mois, sans compter ceux de *la Comédie Humaine*, et mes petits travaux au *Diable à Paris*.

Maintenant, chère chérie, je réponds à votre lettre que je viens de relire pour me donner du cœur ; c'est mon eau-de-vie à moi, que votre écriture.

J'ai vu Lirette; elle se porte admirablement bien, elle se trouve très heureuse à son couvent et elle y prie pour nous tous. Nous nous sommes beaucoup plus entretenus de vous que de Dieu, des projets pour Anna, de sa santé, de vous surtout. Pendant mes travaux, c'est madame de B[rugnolle] qui ira la voir. Je ne sortirai pas de mon cabinet.

J'ai, cher ange, le chef-d'œuvre des Christ. Un Christ en bois [sculpté], de Bouchardon, estimé trois mille francs, et que madame de B[rugnolle] a eu, par hasard, pour cent cinquante francs.

Enfin, quand vous tiendrez cette lettre dans vos mains, et que ce papier sera plus heureux que mes lèvres, nous n'aurons plus rien *du tout* chez *notre respectable parente*. Oui, les deux derniers objets confiés à sa garde seront rentrés [au bercail]. Enfin, le dessin des meubles paraîtra dans le *Musée des Familles*, et nous espérons agir [ensuite] en Angleterre et les vendre. Enfin, madame de B[rugnolle] aura dans sa caisse des fonds pour vivre une année, et n'en lâchera pas un centime que pour les besoins du ménage. Vous comprenez qu'en voulant faire des exercices d'Hercule littéraire, il ne faut pas avoir de soucis pour la vie journalière.

J'ai l'espoir de vendre sept cents francs à Dujarier la pelisse achetée par Léone-Léoni, et l'on aura du bric-à-brac à la place, car, plus tard, pour sept cents francs, j'aurai une pelisse en renard bleu, à Leipsick.

Le salon de Pétersbourg est magnifiquement encadré et va se pendre sous la vue de W[ierzchownia]. Enfin, j'ai trouvé dans Paris un piédestal qui ne coûtera que trois cents francs, pour le buste de David, et celui que nous projetions en eût coûté trois mille, et n'eût pas été si beau que celui que j'ai trouvé.

Allez, belle châtelaine, promenez-vous dans votre Ukraine; on se promène dans Paris, et on y arrange une magnifique et splendide demeure. Ah! quel changement j'eusse opéré, si Dieu nous eût regardé d'un œil favorable et que l'Ernest et l'Odessa eussent pu se capitaliser dans notre capitale!

Ah çà, *mio tesoro*, les blés manquent en Pologne, et comme vous en avez, ainsi que messieurs vos frères, d'énormes quantités amoncelées, il me semble que vous voilà richissimes! Ce que vous me dites de Paulowska me fait bien du chagrin. Comment affermer un

bien, qui peut donner trente mille francs, pour quinze mille ! Il est donc impossible de bien administrer une terre à deux pas de chez soi ? Je conviens que quinze mille francs valent mieux que des papiers, mais c'est affreux de dépréciation; si vous aviez réemprunté dessus deux cent soixante-dix mille francs, vous auriez eu ici des chances de fortune. Il y a certitude, par exemple, que la toise de terrain qui vaut cent vingt francs Allée des Veuves, en vaudra trois cents dans cinq ans. La folie est aux Champs-Élysées. Girardin a acheté rue de Chaillot, bien au-dessus de l'Allée des Veuves, et compte gagner deux cent mille francs. Il est dans le temple bâti par M. Choiseul-Gouffier à son retour de Constantinople, et l'a payé deux cent cinquante mille francs, avec moins de terrain que j'en aurai.

Vous ne me dites plus rien du comte M[niszech][1], ni d'Anna, dans votre si bonne longue lettre, charmante d'ailleurs. Vous ne me contez pas vos affaires comme je vous conte les miennes; vous avez un petit plaisir de chatte à *m'égratigner* le cœur avec des *secundi*, des *patiti*, comme pour venger quelques passés, comme la belle du Russe, etc. Ne vous fâchez pas, je plaisante. Hélas ! il faut bien me permettre un rire innocent avant de me jeter dans la fournaise de mes travaux !

Je crois que demain je ferai affaire avec *l'Illustration* pour la fin de *Béatrix*. J'ai vu Paulin[2] en sortant de chez Dujarier, et je lui ai pris la lettre de Thiers qui enveloppe mon paquet. Elle est curieuse, et je me suis souvenu que vous n'aviez de lui qu'une signature. Vous voilà avec un autographe considérable.

Morituri, Cesar, te salutant ! Avant d'entrer dans l'arène et d'y combattre les bêtes et mes propres bêtises, je vous salue, *belle dame*, et j'incline à vos pieds mes armes, ma plume !...

Adieu, chère. Je descends aujourd'hui dans Paris pour la dernière fois, jusqu'à la fin de mes travaux, et j'y jette votre lettre, comme toujours, moi-même [à la poste]. Nulle ne vous sera parvenue chargée de plus de tendresse continue, de plus de souhaits pour que tout aille bien dans vos États. Écrivez-moi bien régulièrement;

1. Le comte Georges Mniszech, qui épousa plus tard mademoiselle Anna de Hanska.

2. A cette époque, directeur de *l'Illustration*.

dites-vous : « Il travaille; mais, au milieu de ses travaux, il pense à moi ; j'en suis le but et la cause, le principe ! » Dites-vous surtout que je vous regarde comme la plus grande récompense humaine, et qu'un mot de vous me paie bien des angoisses, des mécomptes. Oh ! je ne veux pas que celui que vous couvrez de votre affection comme d'un manteau d'azur céleste, ait des taches ou de la boue, et j'ai soif, voyez-vous, de ma libération. N[otre] roi [Louis]-Philippe a fait déborder de son trône de pièces de cent sous, l'estime des choses matérielles sur toute la France ; on ne considère [plus chez nous] que celui qui fait bien ses affaires. C'est ignoble, mais c'est ainsi. Donc, *il faut hurler avec les loups*, dit Mistigris, et je vous vois de cette école avec vos ventes de fruits. Bien, cher *louloup*, je sais d'où vous vient cette ardeur d'*harpagonnerie* : vous en serez récompensée ici, quand vous verrez vos privations métamorphosées en jouissances que vous ne soupçonnez pas.

Si j'avais su que Viardot retournait à Pétersbourg (je ne le savais pas venu à Paris), je lui aurais donné, pour Anna, la plus délicieuse *châtelaine* en or, montée d'un émail ravissant, qui représente une bergère faisant boire ses moutons, un morceau du plus grand prix, et que je puis avoir pour cent francs. L'émail, à lui seul, vaut six cents francs. Paris est pavé d'occasions semblables. Mais Viardot partait le soir même ; il n'y avait ni le temps, ni les cent francs ! Anna, de longtemps, n'aurait eu de bijou de ce prix-là.

Enfin, adieu, bien-aimée adorée et qui tient ma vie et mon bonheur entre ses mains, comme les *Vierges* de l'Italie tiennent le globe entre les leurs, ou *il Bambino !*

Adieu, songez à votre pauvre. Voilà *Splendeurs et Misères* [*des Courtisanes*], parues ; *le Martyr calviniste*, paru ; *Modeste* [*Mignon*] va paraître, et aussi *Honorine* et [les *Fantaisies*] *de Claudine*. Je fais avalanche.

Gavault part pour l'Italie. Il est ruiné, si les mines ne le rétablissent pas. Il ne s'occupe plus du tout de mes affaires. Me voilà avec un monde de plus sur les bras et dix-sept mille francs à rendre, car ceci est comme une dette d'honneur. Et je ne puis rien encore pour lui. Il a bien des chagrins, allez ! il s'est dévoué à Sophie Koslowski, qui l'a tout à fait désaffectionné de moi. Ceci est un effet de Vers[ailles]. La haine la plus violente bout par

là à gros bouillons depuis longtemps, et ceci est un des éclats [de cette haine].

Allons, après tout, si je ne dois pas voir mon cher cœur, il vaut mieux que je me jette dans les brasiers du travail. Mille caresses, chère idole.

LXXVIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

[Passy, 5 octobre 1844].

Chère comtesse,

Je suis au quart environ de mon travail pour *les Paysans*; j'ai passé par la rude épreuve d'une névralgie à la tête produite par un coup d'air, qui vient de céder à l'emploi de l'opium extérieur. J'ai eu des maux de dents affreux, par suite de cette révolte de nerfs, et je travaillais tout de même! Je m'élance dans l'autre quart, et j'espère, le 20 de ce mois, être au milieu. Là, je serai sauvé. L'ouvrage a l'étendue des *Illusions perdues*. Jugez quelle gigantesque entreprise, d'autant plus qu'il faut, en novembre et décembre, achever *les Petits Bourgeois*.

Je vous écris ces lignes à la hâte, la tête jaune d'opium, et les épreuves des *Paysans* devant moi. Je ne serai pas en janvier dans la position humiliée où j'ai trop croupi. Mais l'hiver s'opposera sans doute à ce que je déménage, et puis quand on est limité pour trouver sa maison, il faut chercher pendant longtemps.

Je vous avais dit que je ne vous écrirais pas pendant tout ce travail, mais je n'ai pu résister au plaisir de vous envoyer quelques lignes. Il y a tant de consolations pour moi à penser que ce papier ira dans vos mains, chargé de toutes les pensées que je n'ai pas le temps d'exprimer, qu'entre deux épreuves je vous ai griffonné ceci, qui doit vous en dire plus long que les plus longues lettres. Si vous saviez que j'ai sur mon bureau, depuis huit jours, des épreuves au *Musée des Familles* et à Hetzel, que je n'ai pas le temps de lire!

Adieu, mille tendresses, et pensez à cet hiver, si l'hiver est

possible, car au mois de février je serai bien abattu, bien faible. J'aurai plus qu'à aucune époque [de ma vie] outrepassé les forces humaines. On se demande, dans la littérature, si je soutiendrai ce fardeau. Mais ne plus devoir, être ostensiblement chez soi ! C'est mon cri du moment. Je puis supporter bien des maux, hormis l'humiliation ; car je suis à vous, et peut-être vous ; c'est [donc] s'attaquer à vous [que d'accepter cette souffrance-là.]

Mille tendresses encore. Si je le puis, je vous écrirai encore un mot au milieu de cette bataille, et vous, vous, qui ne m'écrivez pas !... Oh ! c'est bien mal ! C'est me donner une inquiétude au milieu de toutes mes angoisses ?

Mille caresses du *louloup* au m[inou].

LXXIX

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

[Passy, 11 - 17 octobre 1844].

[Vendredi] 11 octobre.

Chère, je reçois votre lettre du 25 [septembre]. Elle est venue hier au soir, cela fait quinze jours seulement [de route].

Je ne vais pas très bien. Hier, je suis allé chez le docteur ; il faut attaquer la névralgie par les sangsues et une petite mouche volante. Cela va prendre trois à quatre jours. J'ai fait *César Birotteau* les pieds dans la moutarde, et je fais *les Paysans* la tête dans l'opium. J'ai peur qu'il ne déteigne. En dix jours, j'ai fait six mille lignes de *la Presse* ; il faut que j'aie fini le 30 octobre. Votre lettre est encore une raison de me hâter, car si vous voyagez, je veux être prêt.

Mes souffrances sont au comble. Cette inflammation de l'enveloppe des nerfs, bien décidément occasionnée par un coup d'air, produit des effets de douleur comme les décorateurs font des effets à la scène. Voici quinze nuits passées à *paysanner*, malgré mes douleurs. Ainsi, vous voyez qu'il n'y a pas eu de voyage de Belgique, et, soyez tran-

quille, chère, vos recommandations, quant à la voyageuse, sont inutiles. Je m'étais dit déjà que, pour vous, je devais obéir aux sottises de l'opinion publique. Nous avons, comme toujours, pensé de même.

Madame de B[rugnolle] ira voir Lirette demain.

Il est quatre heures du matin; il va falloir me recoucher pour les sangsues à l'oreille droite, et je n'ai pas voulu que ces trois jours de plus fussent ajoutés à votre attente.

Nous avons en caisse quatre mille deux cents francs pour les dépenses de l'année. Le 17, nous retirons les deux derniers objets des mains crochues de *notre parente*; mais il me faut deux mille francs de plus dans un coin pour les frais d'un voyage, s'il devenait possible, et cinq cents francs pour madame de B[rugnolle], et douze cents pour moi, c'est-à-dire encore trois mille sept cents francs.

Mais *les Paysans* en font douze mille, rien qu'à *la Presse*. Je pourrai payer quatre à cinq mille francs de dettes, et, peut-être, tout ce qui me gêne le plus.

Avant le départ de Gavault, on était arrivé à trente mille francs pour les Jardies; mais le terrain de l'Allée des Veuves augmente, et j'ai donné l'ordre au notaire de revenir sur les offres. Est-ce être sage? J'attendrai. Peut-être trouverais-je une maison toute bâtie et à bon compte.

Cette névralgie me dérange beaucoup, car j'ai à faire encore un ouvrage pour Chl[endowski], qui est très chicanier; vous aviez raison. Je serai payé, mais je ne recommencerai pas d'affaires avec lui.

Vous avez bien fait de me rendre de l'espoir pour D[resde] ou F[rancfort], car, ces jours derniers, je me *mourais* de chagrin tout en travaillant. Je voulais tout quitter pour aller à W[ierzchownia]. Laissez-moi l'espoir! C'est pour moi tant!

Ah! si vous avez entendu les tendresses que je vous ai dites, vous devez vous regarder dans une glace avec orgueil. La grandeur de mon amour a rendu toutes les difficultés petites. Je surprends tout le monde en disant que je ferai les vingt mille lignes des *Paysans* dans le mois d'octobre. Personne n'y a cru, même au journal. Mais, quand ils m'ont vu faire six mille lignes en dix jours, ils ont été vraiment épouvantés. Ce qui n'arrive pas une fois sur cent, *les compositeurs* lisent l'ouvrage, et il s'est répandu une rumeur d'ad-

miration, et c'est d'autant plus beau que c'est dirigé contre le peuple et la démocratie.

Votre lettre a bien tardé. Nous avons demandé la tête de tous les Rzewuski. Mais le travail, mais la souffrance!...

Je suis assez content que vous ayez vu clair sur la pauvre religieuse. Elle est sèche; mais elle se plaît là où elle est. Elle espère être reçue novice. A ce propos, chère, vous lui devez deux mille et quelques roubles. J'espère que, s'il lui faut quelque chose, vous vous servirez de moi pour le lui payer. Je puis lui remettre très bien pour vous cinq à six cents francs sans me gêner le moins du monde. Je suis un riche malaisé, voilà tout. J'espère surtout que vous n'aurez pas plus de fierté avec moi, que moi avec vous. Autrement, je ne vous le pardonnerais pas.

Vous me dites que vous avez encore le temps de recevoir une lettre de moi. Je me hâte, vous le voyez, de vous envoyer de mes nouvelles et de corps et d'esprit. Je ne suis pas sorti de chez moi depuis vingt jours. A la lettre, je vis dans *l'hébétation* que produit un travail si forcé, car j'ai [en surplus] mes petits articles [pour] Hetzel, etc... Le pauvre garçon a besoin que *le Diable à Paris* se vende à vingt mille exemplaires, et le voilà qui tire à quinze mille. Votre serviteur y a contribué; j'y ai mis toute cette fine bêtise qui plaît à la masse.

Avoir payé pour quinze mille francs de dettes, et me trouver, en décembre, sur la route de D[resde], *les Paysans* finis, voilà mon rêve, et ce rêve se réalisera, il le faut. Je ne sais pas comment je traverserais 1845 [sans cela]! Il y a un moment où l'on a *la folie* de l'espérance, et j'en suis là. J'ai tellement tendu toute ma vie vers ce but, que je sens tout craquer en moi. Je voudrais ne pas penser, ne pas sentir. Oh! qui vous peindra les heures où je suis resté, pendant ces vingt jours, le coude appuyé, regardant le salon de Pétersbourg et W[ierzchownia], ces deux pôles de ma pensée, dont le midi (le Daffinger), était là dans sa monture! Espoir et réalités, le passé, l'avenir, tout se heurtait. C'était une mêlée de souvenirs qui me donnait le vertige. Oh, vous êtes bien debout dans ma vie, dans mon cœur et dans mon âme! Il n'est pas un mouvement de ma plume, de mon être ni de ma pensée, qui ne soit un des rayons dont le centre est vous, vous la trop aimée, quoi que vous en disiez!

La mort de Thaddée, que vous m'annoncez, m'a fait du chagrin [1]. Vous m'en aviez tant parlé, que j'aimais qui vous aimait ainsi, *quoique !* Vous avez bien deviné pourquoi j'avais appelé Paz Thaddée [2]. Pauvre chérie, je vous aimerai pour tous ceux qui vous manqueront !

Pauvre minette, la situation où vous êtes et que vous me dépeignez si bien m'a fait sourire, car j'étais ainsi, avant votre dernière lettre : « Ferais-je ou ne ferais-je pas *les Paysans* ? Partirais-je, ne partirais-je pas ? Que devenir ? Faut-il m'engager à un travail ? Faut-il le refuser ? etc. » J'ai coupé le nœud ; je me suis mis à l'ouvrage, en me disant : « Si je pars, je finirai tout comme à Lagny, en 1843. » M. Nacq[uart] me disait hier, en m'écrivant son ordonnance : « Vous y crèverez. — Non, lui ai-je dit ; j'ai pour moi un Dieu particulier, un amour plus fort que toutes les maladies. — J'espère que si vous vous mariez, m'a-t-il dit, vous vous reposerez deux ans. — Deux ans, docteur, je me reposerai jusqu'à mon dernier soupir, si par repos vous entendez être heureux ! »

Mercredi 16 octobre.

Cette interruption, ma bonne *louloup*, a été prise par l'exécution des remèdes ; je n'ai pas quitté le lit. Il a fallu sangsues et vésicatoire volant pendant trois ou quatre jours. Mais, de ce matin, tous les symptômes et toutes les souffrances atroces de cette inflammation ont cessé. Dans trois jours, au plus tard, je reprendrai mes travaux. Ces quelques jours donnés à la médecine sont des jours de plaisir pour moi, car lorsque je ne travaille plus avec cette absorption de toutes les facultés physiques et morales, je ne cesse de penser à 1845, et, alors, j'arrange des maisons ; je m'y vois avec le *louloup* ; je repasse tous les moments si rares où nous avons été ensemble, et je me querelle d'avoir dormi à Pétersbourg !

Chère, vous remarquerez ma persistance à vous satisfaire sur le petit désir des autographes. Je vous envoie aujourd'hui celui de

1. Le comte Thaddée Wylezyuski.

2. Dans *la Fausse Maîtresse* où Balzac avait donné à Paz les sentiments et le caractère d'un cousin de madame Hanska.

Peyronnet, et je vais m'arranger pour que vous ayez l'écriture de tous les ministres qui ont signé les ordonnances de Juillet.

Vous êtes donc bien contente de ce jeune homme ? Examinez-le bien, car la fortune d['Anna] contribue étrangement à rendre un prétendu parfait. Enfin, je ne sais pas comment je recommande la finesse à celle qui a volé tout l'esprit des Rzewuski, et qui a des petites pattes de taupes, au bout desquelles il y a des yeux. Chère petite fille, faites bien vos affaires, et, surtout, adoucissez le g[énéral] g[ouverneur].

Je suis exactement comme l'oiseau sur la branche. Il est nécessaire que je quitte la rue Basse, et que j'aille ailleurs où je puisse être plus convenablement. Je suis comme ma minette avec ses paquets et ses provisions : je n'ose rien faire, car, si je vais quatre mois à Dresde, j'ajournerai toutes les dépenses. Et puis, je préfère les faire définitivement, à les faire provisoirement encore. Ma nature abhorre le changement. C'est une face de mon caractère que vous ne voulez pas reconnaitre et que vous verrez. Vous l'admirerez même, et puis vous finirez peut-être par ne plus m'en savoir gré pour les choses du cœur, en trouvant cette constance énormément justifiée par l'esprit total des Rzewuski, par l'attachement, par le charme et les grâces de la personne que vous voyez dans votre miroir en vous y regardant.

Comment me recommandez-vous vos odeurs ! Je ne pense qu'à cela. J'ai maudit Viardot de ne pas m'avoir averti de son arrivée ; vous les auriez déjà. Mais, si nous nous voyons à D[resde], vous aurez, belle dame, des parfums pour le reste de vos jours. Nous avons donc aussi les mêmes vices, car je porte la passion des fines odeurs jusqu'à en faire un défaut.

Allons, il faut vous dire adieu. Mais souvenez-vous que vous m'avez laissé près d'un mois sans lettres, et que vous n'avez pas Paris et les feuilletons à faire pour excuse !

A propos, je suis allé déjà trois fois à l'Arsenal et [je] n'ai pas encore l'autographe de Nodier. Mais je l'aurai.

On m'a dit que David a terminé le marbre [de mon buste], et que le marbre n'est pas moins beau que la terre ; ce sera à la prochaine Exposition, sans doute ; aussi vous ne sauriez croire combien je regrette de ne pas avoir le vase en malachite. J'ai trouvé, pour

trois cents francs, un piédestal magnifique, qui évitera les folles dépenses de celui en malachite, avec des bronzes. Ah ! si j'avais pu avoir la maison ! Avec quelle joie j'arrangerais le nid des *louloups* et quelle économie !

Je souffre beaucoup ; je suis obligé de m'arrêter et je vous finirai mes tendresses ce soir.

[Jeudi 17 octobre].

Tout va bien ; les douleurs névralgiques ont disparu comme par enchantement, et si je n'ai pas fini ma lettre hier, c'est que j'ai dormi douze heures de suite en retrouvant la tranquillité de la non souffrance.

Adieu, chère minette aimée ; examinez bien le comte M[niszech], car il s'agit de toute la vie d'A[nna]. Je suis bien heureux que vous ayez trouvé [chez lui] ce premier point si nécessaire à votre liberté, à votre avenir. Mais soyez sévère, comme s'il ne vous plaisait pas. Il s'agit surtout du caractère, de la fermeté.

Je reprends demain mes travaux, et j'aurai fini, je l'espère, pour le mois de décembre, en travaillant avec activité.

Allons, adieu. Je ne puis pas vous donner des nouvelles de Lirette, car madame de B[rugnolle] n'a pas pu y aller au milieu de mes ordonnances à exécuter. Mais ma première lettre vous en donnera.

Devinerez-vous que je vous aime davantage aujourd'hui, après avoir passé quelques jours dans mon lit, à penser à vous, à votre cher esprit fraternel et enfantin ! Aussi, vous ai-je tant dit de choses, que j'imagine qu'il vous en sera arrivé quelque nouvelle à l'oreille, qui vous aura tinté. Vous aurez eu quelque étoile à votre bougie, un fil se sera cassé soudain sans cause, et vos oreilles auront entendu ces bruits étranges que font les ailes des idées en voulant se reposer, fatiguées d'un si long voyage. Mais rien de tout cela ne vaut à mes yeux cette page sur laquelle je vous mets toutes les fleurs de mon âme et de mon cœur, en la regardant avec une curiosité dévorante. Je ne suis pas encore fait à cette idée que ce papier sera dans dix-huit jours entre vos mains, et que moi je reste ici, maugréant et malheureux, oh ! oui, bien malheureux. J'ai soif de la

chère petite fille, et soif du m[inou] ch[éri], qui peut-être pense à moi quelquefois.

Mon Dieu, vous m'avez bien peu écrit ces derniers jours, et je suis d'un noir en pensant que vous, vous ne pouvez pas me donner un souvenir au moins tous les deux jours, dans ce désert, dans cette solitude absolue ! Je suis là-dessus incorrigible ; moi, si occupé, si pris par tant de travaux, je vous écris plus souvent. Ah ! je suis bien chagrin de cet oubli. J'ai bien souffert de l'intervalle d'un mois [entre vos dernières lettres], et quelles idées me travaillent [alors] ! Enfin, quand la lettre arrive, tout est oublié. Je suis comme un père qui revoit son enfant.

Allons, adieu ; que ceci ne finisse pas par des reproches d'amoureux. Trouvez ici tout mon cœur, chère idole aimée, et bien des caresses d'âme et toutes mes tendresses les plus vives.

LXXX

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

[Passy, 21 octobre 1844].

Je vais tout à fait bien et j'ai repris mes travaux. C'est une bonne nouvelle, qui vaut bien la peine que je vous écrive un mot.

Oh ! chère mignonne, un an est un an, voyez-vous ! Le cœur ne se trompe pas ; il souffre toutes ses douleurs, malgré les faux remèdes de l'espérance. L'espérance est une douleur déguisée. J'ai beau regarder le salon [Koutaïsoff], de Colmann, chaque regard est un coup de poignard ; la pensée entre dans mon âme comme une lame. Entre cette gouache et [le grand paysage de Wierzchownia], ce tableau ukrainien, il y a la porte de mon cabinet, et cette porte représente les espaces infinis qui sont entre le bonheur que rappellent ces meubles et cette tenture bleue [de la gouache], et [la vue de] Wierzchownia. « Nous étions là, elle est là ! » tel est mon cri, et chaque meuble le redouble. Pourquoi Colmann n'a-t-il pas fait le

second côté du salon ? Pourquoi ne pas avoir fait faire le poêle et la petite table qui était devant ce poêle et que je payerais de la moitié de mon sang ? Voilà tout ce que bavarde mon cœur, ce matin.

[Madame de] Bocarmé est revenue. *Bettina* adore en tout bien, tout honneur, votre esclave, et elle m'a dit que les vingt et une aquarelles de Colmann [que Lirette m'a apportées], étaient des chefs-d'œuvre[1] ; c'est, [dit-elle], à la Russie, ce que les Pinelli étaient à Rome.

J'ai fait ma première sortie avant-hier. J'ai acheté pour notre salon une pendule d'une magnificence inouïe, et deux vases en céladon grenat qui ne sont pas moins magnifiques. Tout cela, pour presque rien. Une grande nouvelle ! Rothschild a envie de mes meubles florentins ; il va venir sans doute les voir chez moi. J'en veux quarante mille francs. Autre nouvelle ! Le *Christ* de Girardon, acheté cent cinquante francs, est estimé cinq mille francs, et vingt mille francs avec le cadre [de Brustolone]. Et tu grondes, ô *louloup,* [à propos de] mes affaires dans le royaume de *Bricabraquie !* M. Nacquart s'opposait, avant-hier, violemment, à ce que je vendisse, même à ces prix-là, ces magnifiques choses. Il disait : « Vous allez, dans quelques mois, sortir de votre position par quelques travaux obstinés. Ces magnificences seront vos rayons ! » J'aime mieux l'argent. Cet Harpagon faisait le poète et le poète faisait l'Harpagon !

Chère, je ne puis pas vous attendre encore un an, songez-y ! Quand *les Paysans* seront finis, ainsi que les articles dus à Ch[endowski], je réclame un mot de vous qui me permette de venir, si vous n'avez pas de passeport.

Avant-hier, les deux derniers gages d'amour que notre *respectable parente* avait dans son sein sont rentrés et nous n'irons plus jamais implorer sa bienfaisance.

J'ai trouvé le plus splendide des piédestaux pour le buste de David, qu'on dit d'un *réussi* étonnant. Cette belle gaine n'a coûté que deux cent quatre-vingts francs, et feu Alibert, pour qui elle a été faite, a dû la payer au moins quinze à seize cents francs.

1. Sans doute les dessins et les couleurs des uniformes de l'armée russe, que Balzac avait demandés, on s'en souvient, en vue des *Scènes de la Vie militaire.*

Ma chérie, je voudrais bien avoir votre avis sur ce que je veux faire. Il m'est impossible de rester où je suis. Or, à quatre pas de mon logis actuel, il y a une maison qui coûtera douze à quinze cents francs de loyer, et où l'on peut vivre, aussi bien avec six mille francs de rente qu'avec soixante mille. Je voudrais la louer pour six ans et m'y établir. *Dans le cas où...*, nous pourrions très bien économiser là la valeur d'un joli petit hôtel à Paris, et n'y aller que la sixième année. On va et on vient, de Passy à Paris, comme on veut, avec sa voiture, et au moins, les *louloup* seraient convenablement logés. Mais l'installation va coûter six mille francs, au moins, et je ne voudrais pas faire cette dépense pour le roi de Prusse. Vivre là cinq ans, c'est un premier quartier de lune de miel. Mais les six mille francs, [où les prendre], quand il me faut payer vingt mille francs de dettes d'ici au 1er de janvier ! Tout serait aplani si je vendais les [meubles] florentins. Le *Musée des Familles* ne publiera les gravures et l'article de Gozlan qu'en décembre, et ce n'est qu'en janvier que l'attention publique sera réveillée à ce sujet. L'enchère aura lieu entre les souverains, quand on saura ce que c'est.

Le projet d'aller [vivre six ans] dans la maison modeste, qui, d'ailleurs, a remise et écurie, etc., m'agrée beaucoup. Voyez-vous, *louloup*, la meilleure Suisse, la meilleure patrie des *louloups*, est l'espace entre le mur de l'octroi et les fortifications de Paris. Oh ! vie aimée, trésor à moi, chère petite fille, travaille de tes petites pattes de taupe pour élargir le trou de ta geôle et que l'heure décisive de notre belle et adorable existence ne tarde plus. J'en vivais, de cet espoir ; maintenant, j'en meurs ! J'ai des impatiences fébriles, des doutes. Je crains tout : la guerre, la mort de notre L[ouis]-P[hilippe], la maladie, les obstacles, renaissent dans mon imagination. Je vois les affaires étreignant et lassant mon cher compagnon, et sa constance se lassant aussi. Ne pensons plus à cette triste fortune. Je ferai fortune, moi ! J'ai trouvé, pour donner un morceau de pain à la Montagnarde, une affaire où il n'y a que dix mille francs à risquer, et qui peut devenir colossale. Il s'agit de publier et de vendre un livre encyclopédique pour l'instruction primaire. Rien qu'à le confectionner, il y a la gloire d'un Parmentier à récolter, car c'est un livre qui est comme la pomme de terre de l'instruction, une nécessité,

un bon marché fabuleux, etc. J'ai foi dans cette affaire et je m'occupe en ce moment du manuscrit. Cet ouvrage aura le prix Montyon, bien certainement.

Ah ! si j'avais mon *louloup* là, près de moi, comme tout irait bien, quel nouveau courage j'aurais, quelles nouvelles sources jailliraient !

Que M[niszech] vous plaise, qu'il aime Anna. Mais son indigence m'inquiète. Le jeune Z... valait mieux. Mais j'imagine que M[niszech] est au moins aussi riche que Z... Le papa viendra-t-il à W[ierzchownia] ? Oh ! chère, tenez-moi bien au courant de tout cela. Et l'oncle à la caserne de mougiks, qu'en faites-vous ?

Au nom du ciel, écrivez-moi bien régulièrement trois fois par mois ! Songez à tous mes travaux, et voyez comme vous êtes debout dans mon cabinet. Il m'est impossible, quand je donne un regard au Daffinger, de ne pas prendre la plume [et de ne pas] griffonner quelques paroles pleines d'autant de tendresses que de murmures. Oh ! pendant dix ans au moins, je te dirai comme l'enfant, je te dis : « Donne-m'en trop » !

Si nous voyions Dresde [ensemble], j'ajournerais la maison ; mais cette incertitude tue tout. Je voudrais être tsar pendant quarante-huit heures pour faire aller les gouverneurs généraux à ma fantaisie et pendre quelques intendants.

Allons, adieu, ma bien-aimée È[ve] du ciel. Décidément, je vais faire encadrer les deux vues de Colmann, du quai de la Cour, pour les mettre de chaque côté du salon Koutaïsof, ce quai que nous avons tant de fois arpenté.

Allons, adieu. Mille pensées et mille caressantes choses à mon m[inou] chéri. J'ai voulu, ma chère idole, que la première page écrite en santé fût pour celle qui aurait dû avoir tous les prémices de mon âme, de ma vie, de ma pensée, de tout ; et c'est un de mes regrets.

Allons, adieu. Soignez bien votre santé, votre Anna, et vos biens.

LXXXI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

[Passy, 3 novembre 1844].

Ma chère aimée, voici bientôt un mois que je suis sans nouvelles de vous, et Dieu seul sait ce que j'en ai souffert, car, si vous le saviez, vous ne m'auriez pas laissé sans un seul mot de vous. Cela m'est d'autant plus pénible, que je suis tombé d'une maladie dans une autre; après la névralgie, j'ai eu une inflammation des bronches, du côté gauche, qui a gagné le poumon. Je suis resté dix jours au lit, avec un accès de fièvre, et si vous saviez ce que je suis au lit, sans occupations, seul, avec une tête chargée de travaux auxquels il ne faut pas penser, à me dévorer moi-même ! Enfin, j'ai lu douze volumes par jour.

Hier, je me suis traîné chez les Dames de la Visitation (car la Montagnarde a une inflammation d'estomac qui dure depuis un an), et j'ai vu Lirette. Elle me croyait en Touraine. Elle m'a donné de vos nouvelles, car elle en avait reçu d'Anna avant-hier. J'étais comme un fou, ne sachant que penser; je rêvais de vous toutes les nuits.

Elle vous aime, Lirette ! Ça m'a fait du bien de voir une personne qui vous connaissait, qui a tant de votre âme dans ses souvenirs. Elle est très heureuse; elle se porte à merveille; elle se regarde [comme étant] dans le paradis.

J'étais venu pour veiller à ses intérêts matériels. Il lui faut, à la fin de cette année, *primo* : deux cents francs pour sa pension; ses actions de la Banque les lui donneront. [*Secundo*] : quatre ou cinq cents francs pour son noviciat, qui va commencer. Or, comme il serait *absurde* de penser à lui envoyer cela de Berditcheff, il est convenu que, quoiqu'elle vous les ait demandés, c'est moi qui les lui remettrai, et nous en compterons, tous les deux, [le chiffre à votre premier compte avec moi, car,] *primo* : les fonds n'arriveraient pas à temps; *secundo* : nous sommes en compte; *tertio* : c'est vous don-

ner un immense embarras pour peu de chose. N'oubliez pas que les cinq cents francs de M. de Hanski ne sont venus de Berditcheff à Paris, pour Boulanger, qu'au bout d'un an. La Banque a intérêt à aller comme une tortue.

Ainsi, voilà qui est entendu. Ne vous donnez nul souci de ces quatre cents francs ; je les donne[rai] le mois prochain à Lirette, et, à notre première rencontre, nous en compterons. Elle va vous écrire dans ce sens, de son côté.

Je me remets à travailler aujourd'hui, car voilà mes engagements devenus pressants, par suite de ces deux retards forcés. J'ai toujours deux *Nouvelles* à faire pour Chlendowski, et *les Paysans*. Mais, d'ici le 1er janvier, tout sera terminé.

Il y a trois jours, il y a eu un an, que je suis revenu triste chez moi, croyant difficilement que je passerais un an sans vous voir. Aussi, le souvenir de mon retour m'a-t-il jeté chez Lirette. J'avais tant vécu de vous et avec vous pendant ces dix jours de solitude, car il a fallu ne pas quitter la chambre et même le lit, pour plus de sûreté. Je n'ai eu de soulagement qu'en me couvrant beaucoup, et [en] provoquant des sueurs très fortes.

Je suis de plus en plus en perte à cause de ma situation ténébreuse, et j'ai hâte de me mettre au grand jour. Malheureusement, l'acquéreur qui se présentait pour les Jardies est allé en Italie, et ne revient que dans trois mois. Ainsi, voilà trente mille francs qui voyagent. Rothschild craint de venir voir mon meuble, et voilà quarante mille francs en échec. Aucun bonheur d'argent ne m'arrive.

Dutacq compte faire *le Soleil*. Il a, dit-on, les douze cent mille francs tout trouvés, et il arrange, d'ailleurs, mon affaire au *Siècle*. Je ne serais pas étonné de me voir arriver des capitaux, car il n'est question que de spéculations sur les romans. Dujarier, de *la Presse*, veut éteindre la contrefaçon en monopolisant le roman et en donnant, sur tous les points de l'Europe, nos ouvrages à meilleur marché que les Belges. Enfin, la nécessité du feuilleton va faire renchérir notre prose. J'ai vu venir cela. Je ne suis pas prêt. Ces mécomptes-là me tuent. Vous ne savez pas tout ce que je perds. Je n'ose pas me demander à moi-même si mes trois inflammations successives du foie, de la tête et des bronches n'ont pas une grande irritation intérieure pour cause. Mais j'ai une constitution de fer et.

dans ce moment, j'ai repris, sauf une toux, suite naturelle de l'accident, toute ma vigueur devant les nécessités de ma situation. En quarante-cinq jours je finirai ces trois choses-là, et comme il le faut.

Ma foi, je vous dirai que *Splendeurs et Misères des Courtisanes* a arraché, dans un journal hostile à votre Noré, un cri, un feuilleton d'admiration, et qu'on s'est écrié : voilà le maître. Il est vrai que je persiste à croire que c'est une comédie de Molière écrite [en roman], et le plus *spirité* de mes tableaux, sans exclure ni la force des situations, ni la vérité. Je ne sais pas si cela vous est déjà arrivé.

Allons, adieu ; mille caressantes fleurs de cette amitié dévouée et de cette âme, de laquelle on ne vous offre rien qui ne soit à vous. Vous recevez quatre lettres de moi, contre une de vous pour moi, pauvre souffrant ! Et pourquoi : adieu ? Nous sommes plus près de : à bientôt ! Comment ose-t-on faire attendre des p[asse]p[orts] à des femmes ! pour leur santé ! Décidément, je suis pour le mot du soldat [français] pataugeant dans vos marais : « Et ils appellent cela une patrie ».

Comme Lirette vous souhaite ici ! C'est à son regard que j'ai vu qu'elle vous aimait. Tout ce que nous disions d'elle à Genève est vrai. Moi, je serais femme, je vous aimerais encore, je crois !

Allons, il faut écrire des gentillesses avec la mort dans l'âme, car il y a un mois que votre écriture n'a fleuri mon cœur, n'a rayonné sur mon intelligence, ne m'a donné la vie et la santé !

LXXXII

A MADAME HAŃSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

[Passy, 8 novembre 1844].

Je reçois à l'instant, mon aimée, votre numéro vingt-sept, daté du 12-23 octobre et je n'y puis répondre que par quelques mots,

car *la Presse* commence *les Paysans* le 25 de ce mois[1]; mes deux maladies successives m'ont dévoré vingt jours, et je suis obligé à faire un tour de force dans mes tours de force, c'est-à-dire que, d'ici au 25, il me faut écrire sept mille lignes du feuilleton [de *la Presse*], ou deux volumes in-octavo, en dix-huit jours. Cela se fera; il le faut. Soyez tranquille, je vais en ce moment parfaitement bien. J'étais encore indisposé quand je suis allé voir Lirette; mais les derniers vestiges de la bronchite ont disparu. Je vais vous répondre succinctement, car c'est des lignes volées à mes sept mille!

D'abord, chère petite fille, votre sermon sur le terrain est une adorable preuve de tendresse, mais les dispositions du vendeur ont changé. Je suis si peu curieux de *faire des folies*, que, quand il n'a pas eu accepté mon prix, j'ai rétrogradé de moitié. Claret, l'ami qui me prête son nom pour les Jardies, est un architecte, celui de Rothschild, et je ne ferai rien sans son conseil. Mais il me paraît démontré qu'il faudra bâtir. C'est moins cher, vu l'état des maisons à Paris.

Nous sommes d'accord sur E. Sue, et vous avez fait un très beau feuilleton, mon *louloup* chéri. Mais le soin de ma considération n'en reste pas moins, avec ses exigences, et l'année 1845 ne se passera pas sans que je sois chez moi, avec ou sans votre aide, car mon courage redouble à mesure que j'avance. D'ici à la fin de janvier, sauf le voyage, s'il a lieu, j'aurai gagné de quoi payer quarante-cinq mille francs de dettes, et j'ai, en expectative, les quinze mille francs de solde de *la Comédie Humaine*, ce qui fait soixante mille francs. Vos méditations et lamentations m'ont donné la résolution de ne compter que sur mon encrier.

L'acquéreur des Jardies est allé, comme Gavault, en Italie, et la vente est ajournée; mais, dès que j'aurai vendu les Jardies, le prix en sera employé en acquisition du fortuné terrain où nous finirons nos jours. Claret me bâtira notre cage, et nous ne dépenserons pas plus à la bâtir, qu'à l'arrangement d'une maison toute bâtie. Ceci est inébranlable.

Les Paysans sont arrivés à vingt-quatre mille lignes, ou huit

1. A cette lettre était jointe l'épreuve de la dédicace des *Paysans*, dédiés, on le sait, à M. Gavault.

volumes comme [ceux de] *David Séchard*. C'est quatorze mille francs que m'en donne *la Presse*, et douze mille francs la librairie, en tout vingt-six mille francs. *Les Petits Bourgeois* en donneront quinze mille en tout ; voilà quarante et un mille francs d'assurés. Maintenant, Dutacq va commencer son journal, et me donnera vingt mille francs pour que je l'inaugure par une histoire attachante. C'est, [au total], soixante et un mille francs, ce qui, joint aux quinze mille francs de *la Comédie Humaine*, donne soixante-seize mille francs, et [ajoutez-y] quatre mille francs p[our] la librairie, [le total général est] quatre-vingt mille francs. Voilà mes dettes payées à trente mille francs près. Donc, je puis mettre le prix des Jardies en terrain. Claret me donne trois ans pour lui payer la maison, en lui payant cinq pour cent d'intérêt [sur le prix]. *Tel est, jeune et belle Émilie, à quel point*, etc... Aussi n'ai-je aucune inquiétude sur l'avenir.

Maintenant, pourquoi faire *les Paysans?* D'abord, voilà sept ans qu'ils sont sur mon bureau. Puis, il me faut un éclatant succès. Enfin, et vivre, *louloup* ?... Et payer ses dettes ?... Et continuer et achever la *grrrrande Com*[*édie*] *Hum*[*aine*] ? Mes deux maladies finies j'ai retrouvé ma verve, mes facultés de travail, d'invention, etc. *Les Paysans* doivent être et seront un chef-d'œuvre, comme *César Birotteau*, comme *Splendeurs et Misères des* [*Courtisanes*], dont on s'émerveille, et avec raison.

J'ai toujours deux *Nouvelles* à faire pour le libraire Chl[endowski]. Mais cela fait, nous ne ferons plus rien ensemble. Il est encore plus tourmentant, plus vétilleux, que Souverain.

Quels amoureux que ces deux *louloups* !... Ils s'écrivent des lettres farcies de chiffres, hérissées d'affaires !... Mais, *louloup*, les chiffres sont les assises de notre bonheur. Allez, tant que les journaux auront besoin d'imagination au bas de leurs colonnes, je n'ai rien à craindre. C'est cent mille francs de rente que j'ai sur le feuilleton. Que je sorte de mes derniers embarras, que je vive au grand jour, et vous verrez ce qu'est ma fortune ! Seulement, si j'avais eu du secours, elle serait arrivée un an plus tôt. Le reste de mes dettes n'est rien, comparé à ce que j'ai payé. Seulement, je ne peux plus rester ici ; je suis trop à l'étroit. Il est venu neuf enfants et des blanchisseurs. J'allais aller dans une maison seule, et je vous en

parle dans ma dernière lettre; mais je me suis épouvanté de dix mille francs à dépenser, et j'attends que vous ayez décidé, d'ici à deux mois, de mon sort. Si je voyage, madame [de] B[rugnolle] peut rester ici. J'ai deux mois à travailler jour et nuit; je ne peux pas perdre quinze jours à m'installer ailleurs. Je reste dans le provisoire, quelque désastreux qu'il soit.

Je fais, à ce qu'il paraît, des pas de géant, pendant que la Linette patauge dans ses affaires. Ce que vous me dites me désole; il vous faudrait une tête d'homme, une tête de fer. Mais, au nom de *nous*, ne me parlez jamais *couvent*; vous me donnez le frisson. D'abord, ce n'est pas loyal. Vous avez juré, à Pétersbourg, de ne plus revenir à cette idée, et de n'en [plus] jamais parler. Linette ne tient pas sa parole!... Ensuite, je vous le répète, c'est me passer des fers rouges dans le cœur. Enfin, sachez que je me moque complètement de vos finances, que je crois la Pologne rimant tellement avec Gascogne (non, vous ne vous figurez pas toutes les vanteries des Chl[endowski] à Paris, et autres de vos compatriotes. C'est des scènes dignes de Molière! Je ne vous fais pas l'injure de vous mêler à ça), que je m'arrange pour vous faire riche, *de mon chef*, comme disent les notaires. Ne vous donnez donc pas de soucis. Soyez riche si vous pouvez, très riche, et ne vous désolez pas si vous êtes pauvre. Celui qui aura su payer quatre cent mille francs de dettes, et vivre, saura bien les gagner pour sa belle, et son cher minou! Ah! chère, vous savez si j'ai eu de l'orgueil avec vous! N'ai-je pas été d'une grandeur...? Enfin, n'en parlons pas. Mais vous ne pouvez pas savoir quelle est ma joie en voyant mon horizon s'éclaircir.

Mon pauvre m[inou], ah, j'ai bien prévu ce que l'amoureux fait! J'ai dit : « Il suivra ma Linette jusque dans les petits coins des jardins les plus sauvages et nous l'aurons!... » Cela m'a fait bondir, mais ne m'a pas surpris.

Je m'étonne que le *louloup*, trouvant tant de plaisir à écrire à son *louloup*, l'ait laissé *un mois* dans les tortures. Mais que ne peut faire un minou aussi aimé! Les dernières lignes, où le minou m'a dit quelques paroles, m'ont fait venir les larmes aux yeux. Je suis pour cette fleur comme un Hollandais pour sa tulipe : il y a passion dans la passion.

Pauvre, pauvre petite fille! Il y a des passages dans la lettre qui

m'ont bien ému ; il n'y a pas jusqu'à la colère à propos du terrain, qui ne m'ait touché profondément, malgré la menace de : « Il y a soumission et soumission, comme il y a fagot et fagot ». Soyez tranquille, chère ; dites-vous bien qu'après les seize ans que je viens de passer, on ne fait plus de fautes, et que je n'en ferai plus. Mettez dans votre belle tête ceci : qu'une fois sans dettes, je ne devrai jamais un liard ; que je ne ferai rien qui ne soit examiné par des conseils, et que je veux une vie heureuse, matériellement parlant, surtout la tranquillité. Une fois *garni de mon louloup*, je serai comme au couvent avec lui. Je n'ai besoin ni du monde, ni de succès, ni d'ambition. Je ne désire que l'affection de ma Line, et un intérieur calme. Malheureusement, tout ceci ne peut arriver qu'en 1847, vous savez pourquoi.

J'ai fini par brûler la copie exécrable du Daffinger, que je conservais en mémoire des bonheurs [d'autrefois]. Mais en présence du [chef-d'œuvre] viennois, c'était insupportable. Le salon de Saint-Pétersbourg, entre les deux vues de la Néva, l'île [Saint]-Pierre, Wierzchownia, le petit profil, Daffinger, voilà ce qui m'entoure. Je cherche mes mots et mes corrections dans ces chers souvenirs. Il me manque Anna, mais mademoiselle Lirette a dû lui demander la permission de me donner le portrait qu'elle a d'elle. Et mes dieux seront [alors] au grand complet !

Allons, adieu. Je vous ai donné trois heures de ma nuit ; vous ne saurez jamais ce que coûtera la lettre que vous lisez ! Trois heures, en ce moment, c'est une carafe [d'eau] dans le Sahara ! Mais vous avez mon âme et ma vie ; on peut bien vous le *reprouver* encore une fois, comme si vous en doutiez. Oh, *en pour*, comme disent les enfants, que le m[inou] me dise toujours un petit mot, qu'il va bien, qu'il est soigné, etc. ! Et vos maladies ?... C'est donc en *louloupie*, partout, de même ! Sois tranquille, à Paris, l'amour et les soins du loup ôteront à octobre et novembre leurs funestes influences. L'automne ne sera plus un passage difficile ; on redoublera d'amour en automne ! On trouvera des fleurs, des plaisirs, des chatteries, pour cette saison ! Ça vaudra le printemps, et la tête ne dira plus rien tant le cœur parlera. Pour le moment, nous souffrons ensemble, voilà notre seule consolation.

Si cette séparation durait encore, j'irais à Pétersbourg, et

je dirais à votre auguste empereur : « Voilà un Russe de plus, mais je veux ma mie, ô gué ! » Allons, il vaut mieux souffrir, et vivre un jour dans ce délicieux Paris, où l'on admire le *Juif-Errant*, et où l'on jette de la boue à *Jeanne* de G. Sand, qui certes est un chef-d'œuvre. Lisez cela ; c'est sublime !... Je [vous] envoie *Jeanne* ; je ne ferais pas *Jeanne*. C'est d'une perfection, le personnage s'entend, car il y a bien des ridiculités ; c'est mal composé ; les accessoires sont (quelques-uns) indignes de cette magnifique page. Le paysage est touché de main de maître.

Oh, mon étoile chérie, ma jolie grondeuse, ma pauvre malade, mon enivrante fleur, adieu. Voici le jour et je n'ai pas fait le chapitre des *Paysans* qu'on va venir chercher à neuf heures ! Pauvre moi !

Mille tendresses à Anna ; je lui souhaite un beau renouvellement de naissance, car ceci vous arrivera en décembre. Et vous, chère Line, je vous crois née aussi dans ce mois. Vous me cachez votre fête ; est-ce avec dessein ?

Allons, adieu, ou, plutôt, à bientôt. Les p[asse]p[orts] viendront, mais s'ils viennent en hiver, en janvier, attendez quelques jours ; n'exposez pas des têtes si chères, si précieuses, si aimées.

Votre M[niszech] m'a l'air de Ralph[1]. Mais je fais comme les vieilles duchesses, je dis : qu'a-t-il ? car, quant au : qu'a-t-elle ? je suis tranquille. Allons, s'il a de l'esprit, il nous laissera bien quelques os à ronger. S'il n'en a pas, nous lui en donnerons.

A bientôt. Oh ! combien de choses le pauvre bengali envoie à son m[inou] ! Cent mille baisers !

LXXXIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, PAR BERDITCHEFF (UKRAINE).

[Passy, 11 novembre 1844].

Post-scriptum.

Chère comtesse, j'ai, dans la lettre partie avant-hier, oublié de vous dire de vous soigner, de penser exclusivement à votre santé, de

1. Dans *Indiana*.

ne vous donner aucun souci qui puisse altérer votre front, et j'ai oublié de vous dire que, des vingt mille lignes de feuilleton dont se composent *les Paysans*, quand vous recevrez cette lettre douze mille seront faites. C'est cette ardeur de travail qui m'a peut-être altéré la santé. Mais j'ai retrouvé toute ma vigueur des premiers jours.

En relisant votre lettre, j'ai vu que vous étiez dans une grande erreur. Tous ceux que vous m'avez indiqués comme riches : M. de Custine, M. d'Arlincourt, etc., sont entièrement ruinés; puis, ils n'ont aucun retentissement dans le public ; aucun journal ne voudrait d'eux, même s'ils payaient pour être insérés. Enfin, madame Sand, qu'on sait très bien où prendre et qui est réellement riche, a eu [pour *Jeanne*] dix mille francs par volume, de même que Sue, ce qui fait tomber toute votre argumentation. Le génie a un côté lisse par lequel le vulgaire l'aborde. Chez Sue, il y a un *plat* qui permet au public de l'aborder, et je suis de votre avis sur lui. Mais il n'en est pas moins vrai que les trois cent dix mille francs que lui valent *les Mystères* [*de Paris*] et *le Juif*-[*Errant*] eussent été tout aussi bien chez moi, pour me mettre à flot, tandis qu'il n'en avait pas besoin. Je ne suis jaloux de rien, pas même de l'argent, car Paul de Kock ne fait pas envie à Hugo, quoiqu'il gagne plus d'argent que lui, et [se vende] à un nombre supérieur. Je n'ai regretté qu'une seule chose, et qui est entièrement [de] ma faute : c'est de ne pas m'être trouvé dans des conditions à donner la loi au lieu de la recevoir. Mais je suis rassuré sur l'avenir à cet égard. J'ai devant moi une recette de soixante-quinze mille francs, au moyen des *Paysans*, des *Petits Bourgeois*, des *Scènes de la Vie militaire*, qui payeront toutes les créances dont je m'inquiète. Il ne me restera que trois créanciers, et j'aurai converti les Jardies en un terrain dans un quartier où je me plairai. Grâce à Claret, je pourrai avoir une maison moderne, pour le prix que coûterait l'arrangement d'une maison vieille, où je croirai faire un bon marché. Tout cela sera réalisé pour l'année 1846, par la seule puissance de mon travail et de ma plume, et si j'ai pu payer en dix ans cinq cent mille francs et vivre, je pourrai bien amasser cinq cents autres mille francs dans les dix dernières années de ma vie littéraire. Or, comme *la Comédie Humaine* en vaut autant, je n'ai pas la moindre inquiétude pour l'avenir. Seulement, j'aurais

voulu l'avancer d'un an ou deux et travailler moins, plus à cause de la Line que de moi. Or, vous voyez que tout le changement de ma position tient à soixante-quinze ou quatre-vingt mille francs.

Ne vous en voulez pas de m'avoir grondé pour le chalet. Tout cela était basé sur un bon marché qui n'a pas pu se faire, et c'était inspiré par l'idée que pour changer d'ici, aller ailleurs, il faut dépenser dix mille francs environ, et que rien ne me répugne comme de faire des dépenses qui ne profitent pas à l'avenir. Il va falloir prendre une autre maison à Passy, pour trois ans ; j'y serai donc cloué jusqu'en 1847. Si la maison coûte quinze cents francs de loyer, et que j'y dépense six mille francs, ce sera [y compris cet argent], un loyer de trois mille cinq cents francs par an [pendant ces trois ans], et comme il me faut six mille francs pour vivre, je m'effraie de ces dix mille francs dépensés par an pour moi. Vous ne savez pas ce que coûtent aujourd'hui les appartements à Paris. Ce n'est rien que cinq mille francs de loyer. Il y a des boutiques de trente mille francs de loyer. Aussi, n'est-ce pas cher que d'avoir une maison à soi, entre cour et jardin, pour quarante mille francs de terrain et quatre-vingt mille de bâtisse. C'est cent vingt mille francs, ou quatre mille francs d'intérêts, cinq avec le portier et les impositions. C'est être logé pour moitié moins qu'à loyer ; on n'aurait pas cela, [en le louant], pour vingt mille francs par an. *Mon état* veut du silence à l'intérieur et à l'extérieur. Il faut subir les conditions de la littérature, comme le limonadier subit la nécessité de son loyer de trente mille francs. J'ai cru que vous apercevriez ces raisons comme moi, sans que je vous les répète, car je vous en avais parlé à Pétersbourg. Aussi, quoique je ne doive plus que cent vingt mille francs, me regardai-je comme ayant deux cent mille francs de dettes, à cause des quatre-vingt mille francs à employer, *à perdre*, dans une maison. Une fois installé chez moi, ne devant rien à personne, j'en ferai plus rapidement fortune. *Ecco, signora.*

Si j'ai comparé très irrévérencieusement la Pologne à la Gascogne, c'est que vos terres sont menteuses, très fertiles, et irréalisables. Vous ne pourrez les rendre fructueuses qu'en les habitant et consommant sur place ; tandis que nos biens ici produisent peu de revenu, mais sont d'un capital énorme. Rothschild, à Ferrières, a une

terre de douze millions de francs, qu'il réaliserait en vingt-quatre heures, s'il le voulait, et qui lui rapporte deux cent quarante mille francs.

Vous allez m'en vouloir, mais je pense que ce qu'il vous manque à vous autres, propriétaires du Nord et surtout de Pologne, c'est l'art de vous remuer, de placer les produits [du sol]. Vous faites du blé à bon marché, vous en avez des masses, et la France, l'Angleterre, l'achètent à des prix trois fois supérieurs à votre [prix de] production. Pourquoi ne l'envoyez-vous pas ? Les *Débats* vous disent assez les quantités qu'il en faut à Toulon ; il y a par an des fournitures de quinze cent mille kilogrammes. Un grand propriétaire est un commerçant, un fabricant, aujourd'hui. Je ne dis pas cela pour vous, qui êtes une femme ; il faut un homme et un homme actif [pour faire cela]. En revenant de Pétersbourg, j'ai rencontré le jeune Komar, le frère de la princesse de Beauvau, et je lui disais cela. Il m'a dit que je paraissais avoir habité la Pologne. Mais il m'a avoué que ses chers compatriotes manquaient de *cet esprit de suite*, de cette *persistance*, qui réalise de tels projets. Vous, vous ne pouvez vous sauver que par l'économie, vous faire avare, et je parle ici surtout pour Anna. Ne dépenser que le dixième ou le quart des revenus, et capitaliser le reste, par des placements à P[aris], c'est ce que je disais au feu comte, à Genève. S'il avait envoyé cent mille francs par an [à placer] dans les fonds étrangers, vous auriez aujourd'hui une fortune-argent égale à votre fortune territoriale.

Vous parlez de l'administration ; le génie de l'intérêt personnel est plus fort que l'administration, car elle est collective, et l'intérêt individuel est un. Dieu est plus fort que celui qui dit : je m'appelle *légion*, parce qu'il est un. En France, on a voulu abattre le sucre indigène ; on l'accable d'impôts, et avec raison. Eh bien, il lutte contre tout avec avantage. La fiscalité stimule l'imagination, ainsi, ne vous laissez pas abattre. Il n'est pas plus difficile, dit un proverbe persan, d'administrer mille tomans que dix. Vos affaires sont simplifiables pour une tête organisée comme l'est la vôtre. Seulement, ne vous irritez pas ; faites-vous un raisonnement d'avoué français ; voyez tout froidement. Si l'on vous donne peu de Pau-[lowska], profitez-en pour vendre.

Allons, adieu ; je ne vous écrirai plus que je n'aie une lettre, car vous pourriez être en route. Mais, en route par de tels froids, faites bien attention à vos chères santés. J'ai peur que M[niszech] ne soit épris de la Line, par ce que vous m'en dites, et c'est bien ce qui m'arriverait à sa place en pareil cas. Je retourne à mes *Paysans*, et vous dis un : « A bientôt », car, moi, je me mets en mesure d'être libre de trotter, à D[resde] ou ailleurs, vers le 10 ou le 15 de janvier.

Mille gracieusetés à la petite comtesse, et, à vous, tout ce que vous savez, c'est-à-dire moi-même tout entier.

LXXXIV

A MADAME HANSKA,
PAR M. BASSANGE, BANQUIER, A DRESDE

[Passy, 7 décembre 1844].

Chère, je reçois à l'instant votre chère lettre de Brody. Quel courage ! J'en suis étonné, confondu ! Mon Dieu, vingt ans d'affection ne solderont pas ces vingt jours de voyage !

Écoutez, Linette, vous m'avez écrit, du 23 octobre dernier, une lettre, numéro vingt-sept, à laquelle vous m'avez dit de répondre, et il y a deux lettres de votre Noré qui doivent être à Berdidtcheff. Il n'y a pas de ma faute. J'espère que vos fidèles vous les renverront ou vous les garderont saines et sauves. Ce numéro vingt-sept, je l'ai reçu le 7 novembre. J'ai sur-le-champ écrit. Dans une lettre se trouve la dédicace des *Paysans* (en épreuve), et dans l'autre l'avis que je vous donne du payement que je fais à mademoiselle Borel pour vous en éviter les ennuis. Donc, écrivez à vos nièces de sauvegarder de toute inquisition les lettres de France. Voyez dans quelle inquiétude vous vous mettez, ainsi que moi ! Si vous m'écrivez du 26 novembre, à Brody, vous ne pouvez pas avoir reçu mes lettres avant votre départ.

Hélas ! me voici dans la situation où j'étais l'an dernier ! Nous

sommes obligés tous deux à faire des miracles. *Les Paysans* font dix volumes. *La Presse* a engagé un combat contre tous les journaux, et *les Paysans* paraissent! Je suis obligé de les finir avant de partir! *Idem*, l'ouvrage de Chl[endowski]. Et, comme je veux vous saluer le jour de l'an, le vôtre, le 12 de janvier, je n'ai plus que trente jours pour faire ces formidables travaux.

Écrivez-moi aussitôt que vous serez arrivée à Dresde ; mais peut-être aimerez-vous mieux Berlin, car à Berlin il y a un théâtre français, et je ne crois pas qu'il y en ait un à Dresde. Dresde est une ville à cancans, une petite ville dans la force du terme. J'ai su cela depuis [peu].

Écrivez-moi quels sont les volumes de *la Com*[*édie*] *Hum*[*aine*] que vous n'avez pas. Je vous apporterai des gants, des rubans, une robe de soie pour vous et une pour Anna. Vous savez que je suis votre banquier ; dites-moi ce que vous voulez de Paris. J'apporte à Anna ses étrennes, et à vous une *cave* de parfums, que vous garderez dans votre chambre, comme un ornement que rien n'effacera. C'est un cadeau de nez à nez. Mais dites-moi ce qui vous ferait plaisir d'objets de toilette. Nous sommes dans un [moment de] bon marché dont il faut que vous profitiez, *cara sposa*.

Vous ne savez pas dans quelles affaires je suis! Je vends les Jardies! Je les remplace par un arpent de jardin de Monceau, et j'ai l'espoir d'avoir une belle maison, au milieu d'un beau jardin, *gratis*. Mes pertes des Jardies seraient réparées. Vous verrez le plan de la maison, afin que vous l'approuviez.

Lirette a pris l'habit le 1er décembre ; elle est novice. Je n'ai pu y aller, car la cérémonie était à huit heures, auprès de l'Observatoire, et il aurait fallu partir à la nuit. Ses actions de la Banque gagnent neuf cents francs, comme je le lui avais dit.

De grâce, un mot quand vous serez à Dresde, car votre bain de boue m'inquiète, et je suis dans une anxiété sans égale. Nos lettres iront [de Dresde à Paris, et *vice versa*], en cinq ou six jours au plus.

Toutes mes espérances se réalisent. Le meuble [florentin] paiera peut-être la maison. Les Jardies payent le terrain, et il en restera de quoi vendre pour cent cinquante mille francs dans quelques années. Enfin, mes dettes seront éteintes dans un an, par mon travail. Mais je suis devenu blanc. Les fatigues m'ont donné dix ans [de plus

en quelques mois]. Vous me dites la même chose; nous faisons nos provisions, comme deux amants qui vont se revoir.

J'ai cinq volumes à écrire en trente jours, et ce sera fait, et vous entendrez gratter à votre porte le 1er janvier. Si vous êtes gentille, vous viendrez me chercher à Leipsick; je vous écrirai de Mayence quand j'y serai.

Votre lettre, quoi qu'elle accusât de fatigues, a rayonné dans mon âme comme un soleil! Ça m'a rendu les forces pour faire ma tâche et vous apporter une œuvre colossale, en même temps que ma tête par David. J'attends votre adresse pour vous écrire confidentiellement et à cœur ouvert. Mais répondez-moi pour vos commissions et ce que vous voulez.

Soyez bénie, chère comtesse-*louloup*! Oh! quel plaisir de vous voir, de causer, de retrouver notre bonne vie, quand, ici, on se chamaillera dans les Chambres, et que *les Paysans* paraîtront! J'arriverai comme une hirondelle venant à son midi. N'êtes-vous pas le Midi, ô m[inou] chéri!... Vous, vieille! A d'autres. Vous êtes trop fraîche, trop spirituelle. Et puis, après?

Adieu; il faut dormir seulement quatre heures, et travailler dix-huit heures [par jour], jusqu'à la fin de l'année. J'apporterai des confitures de chez moi à la friande Anna. Chère petite! Dites-moi ce qui lui ferait le plus de plaisir. Quant à la Line, elle verra comme fructifie l'argent confié aux poètes.

Encore un mois! Voilà ma folie de Lagny qui me reprend. J'étais [logé] à Dresde à Stadt-Rome, sur la place du Marché. Si vous restez à Dresde, prenez votre appartement par là. Dans tous les cas, retenez-moi une chambre, *pas chère*, près de votre maison. Si c'est Berlin que vous choisissez, on y vit peut-être meilleur marché. Si vous avez [aussi] permission pour Francfort, ce serait mieux. Je vais m'informer s'il y a [là un] théâtre français. Oh! si vous aviez du courage, en se mettant dans un coin, comme Hombourg, et [en y] faisant les malades, on pourrait voir Paris *incognito*.

Je ne vous dis rien de ce qu'il y a dans mon âme et dans mon cœur; c'est une ébullition, une rage, pire que celle d'août 1843. Mille tendresses néanmoins, et surtout à mon cher minou et à cette âme que *j'idole*, car il faut faire des verbes, [pour me faire comprendre]!

LXXXV

A MADAME HANSKA,
PAR M. BASSANGE, BANQUIER, A DRESDE

[Passy], 16 décem 1844.

Chère, nous allons donc nous revoir tous deux déguisés en vieillards, car ces quatorze mois ont fait le même effet sur moi, dont le travail a été celui d'un géant. J'ai pondu dix-huit volumes, et mes affaires sont dans une situation d'avenir supportable, car je vous apporterai le plan de votre maison. Vous voyez que je réponds à vos tristesses de Breslau par des sourires, comme naguère à Pétersbourg. Vous, que j'ai trouvée encore si jeune et si fraîche, devenue une petite vieille?... Non, non.

J'admire votre courage. Il m'a fait venir des larmes aux yeux.

Je vous écris, et je ne devrais pas divertir une seconde de mes travaux. Pour pouvoir vous embrasser, votre 1er de janvier polonais ou russe, il faut partir d'ici notre 7 de janvier. Nous sommes au 16 [décembre]; il me reste vingt et un jours pour écrire six volumes : trois pour *les Paysans*, et trois pour cet affreux Chlend[owski]. Jugez de ma position. Ce sera fait, grâce aux ouvriers de Paris. qui sont des géants.

Vous recevrez, trois jours après cette lettre, tout ce qui a paru des *Paysans*, et vous frémirez de la lutte que j'ai engagée! Si ces paroles peuvent vous rajeunir, je vous dirai que le succès est immense, général, complet. Mais quels travaux! Pour conquérir trois mois de liberté, quels autres labeurs!... J'aurai *les Petits Bourgeois* à finir, et la dernière partie des *Paysans*. Quel travail je serai forcé de mêler à ma chère oisiveté!

J'attends votre adresse de Dresde pour vous envoyer *les Paysans*, et vous écrire à cœur ouvert. Aussitôt arrivée, jetez-moi un mot à la poste, et surtout dites-moi ce qui peut le plus plaire à Anna pour ses étrennes. Toi, tu as un royal cadeau. C'est un coffret en porcelaine, que la duchesse d'Angoulême a fait faire pour la duchesse de Berry,

qui a été vendu à sa fameuse vente, et qui porte les armes royales. Il y aura dedans trois flacons d'odeurs!... Puis, tout une caisse d'iris en [poudre], puis, etc. Mais Anna? Je me tourne la tête.

Ne [vous] faites plus de ces tristesses. C'est moi qui vous manque, voilà tout. Je m'occupe de notre bonheur. En 1846, nous aurons une des plus délicieuses maisons de Paris, je n'aurai plus un sou de dettes, et j'ai pour cinq cent mille francs de travail, à peu près, à faire dans *la Com*[*édie*] *Hum*[*aine*], sans compter l'exploitation de cette affaire, qui représente au moins cela. Je suis donc, *belle dame*, un parti d'un million et plus, si je ne meurs pas. Si je n'épouse pas, selon votre mot, une pauvresse, vous n'épouserez pas non plus un pauvre. Nous serons deux charmants vieillards, mais, par l'amour, comme Sismondi et sa femme. Malheur à qui restera le dernier! La vie lui sera bien amère.

Eh bien, chère Linette, soyez bénie pour les quelques lignes que vous avez écrites à Breslau, en parlant d'un souvenir (si tant est que ce qui reluit à toute heure sur notre cœur, puisse s'appeler un souvenir!) éternel. Chère minette, je n'aurais pas aimé comme un fou, que cette prière à la Vierge (ah! je l'entends toujours) t'aurait concilié l'éternel amour d'un Henri VIII, d'un Barbe-Bleue!... Jamais, dans ma vie, il n'y aura rien de pareil! Comment m'en parles-tu, à dix ans de distance, à Breslau, toi qui n'en as rien dit jamais? Chère beauté céleste, vieillit-on jamais dans l'âme! On est toujours vu ainsi; pour moi, tu n'es pas changée.

S'il n'y a pas de spectacle français à Dresde, pensez à Berlin. Dites-moi ce qui plairait à Anna surtout, car si tu me la donnes pour rival, il faut que je l'apaise. J'ai dans mes intentions une boîte Louis XV d'une magnificence royale; mais, aimerait-elle une boîte? Puis, je veux que ce que je donne, ou ce que *nous donnons*, car c'est l'argent de Pétersbourg que j'emploie à cela, soit sans rivalité possible dans l'avenir. J'ai fait venir une bijoutière, pour une *châtelaine*, car Lirette, en voyant la mienne, m'a dit que cela plairait à Anna.

D'heure en heure le froid que nous avons ici me fait penser douloureusement à vous. J'ai peur que vous ne soyez malades, et te voilà enrhumée, comme un *loup* que tu es. Soignez bien cela, je vous en supplie, une fois à l'Hôtel de Saxe. Je connais l'Hôtel

de Saxe. Je logeais en face, à l'Hôtel de Rome. C'est là que j'ai laissé un des boutons en cornaline, et, en m'habillant, je regardais l'Hôtel de Saxe. Je crois que vous trouverez facilement des petites maisons meublées, et que vous n'aurez aucun des soucis que vous prévoyez. Dites-moi surtout quels sont les volumes de *la Com*[*édie*] *Hum*[*aine*] qu'il vous faut, et tout ce que vous désirez de Paris.

Allons, mille tendresses, chère *louloup*. Guérissez le rhume ; rien n'est plus fatal, et vous avez ce que nous appelons la poitrine grasse. Il faut vous faire suer beaucoup et vous donner une boisson adoucissante. Il n'y a rien qu'il faille plus soigner qu'un rhume pris, comme celui-là, dans un bain de boue, car il date de là sans doute.

Adieu, chère aimée ; mille gracieusetés à *mon petit* Anna, et vous savez tout ce qu'il y a pour vous dans ce bas de lettre ; il y a toutes les fleurs d'âme qui vous sont toujours nouvelles, fraîches ! Mais il y a aussi toutes les impatiences et les millions d'élans d'un pauvre poète qui soupire après son m[inou] et sa Linette, âme et corps, les deux créatures les plus parfaites qu'il ait rêvées.

Adieu ; à bientôt. Outre mes occupations, je corrige et réimprime *les Chouans*, pour *la Com*[*édie*] *Hum*[*aine*]. Juge si je pense à toi ! Chaque : *Marie de Verneuil* [qui me passe sous les yeux] est une aspiration vers la Line. C'est un superbe ouvrage d'ailleurs ; vous serez étonnée de le relire dans sa nouvelle toilette.

LXXXVI

A MADAME HANSKA, HOTEL DE SAXE, A DRESDE.

[Passy], 23 décembre 1844.

Ma chérie, je reçois ta première lettre de Dresde. Aujourd'hui je fais mettre à la poste toute la première partie des *Paysans*, qui a fini avant-hier samedi.

Ah, tu crois, Linette, que j'aurai fait en six semaines huit volumes

in-octavo, que j'aurai huit fois risqué ma vie pour aller respirer ton air, et que je vais, bonnassement, rester là? Non, non. Toutes mes mesures sont prises pour saluer mon cher bien le 12 janvier de notre calendrier, le 1er de votre année. Mais j'avoue que je ne voudrais pas te voir recommencer un mois aussi *cher* à l'Hôtel de Saxe, et tu devrais en partir le 10, et venir tout bonnement à Aix-la-Chapelle. Il y a des eaux [minérales], et je serais en si rapide communication avec Paris, que mes travaux n'en souffriraient pas. Il faut cinq jours, au plus, pour y aller de Dresde. Voilà mon avis. Du reste, [je suis] entièrement soumis aux ordres de Votre Hautesse adorée.

Je n'ai pas encore donné d'argent à [mademoiselle] Borel, car elle a gagné, selon mes prévisions, onze cents francs en six mois sur ses actions de la Banque. Elle va les vendre, et je lui ferai replacer son argent en quatre pour cent, en lui laissant prendre ce dont elle a besoin.

Il faut que j'achève la deuxième partie des *Paysans* avant de partir. C'est le succès dont vous parlez, étourdissant, inespéré. Je viens de faire, en sept jours, la fin de *Béatrix*. J'ai encore six feuilles de *la Com*[*édie*] *Hum*[*ain*]*e* à faire pour en finir avec Chlendowski. Oh, fuyez vos compatriotes, je vous supplie; ils préparent des folies. Je vous parlerai de cela. C'est la peste.

Je t'ai bien écrit que D[resde] était une ville à cancans. Il est impossible d'y rester. J'ai pris des renseignements. Ils sont mauvais. J'avais pensé à Francfort, mais les Rothschild sont là. Aix-[la-Chapelle] est ce qu'il y a de mieux. Nous n'y connaissons personne, et c'est un prétexte que les eaux. Si tu restes en Saxe, il faut me le dire, et peut-être Leipsick vaudrait-il mieux pour nous revoir immédiatement.

Je suis accablé. J'ai fait deux fois, et en moins de temps, ce que j'ai fait en 1843 à Lagny!... Je ne sais pas comment cela s'est fait. Le désir de revoir ma bien-aimée a conduit ma plume. Je suis encore si accablé d'ouvrage (trois volumes de *la Comé*[*die*] *Hum*[*aine*] en train, les six feuilles à faire, la deuxième partie des *Paysans* à terminer), et je n'ai plus que quelques jours (car il m'est impossible, à quatre jours de distance, de ne pas courir à toi), que je barbouille à la hâte cette lettre. J'ai tant à te dire. L'affaire de Mon-

ceau est superbe. Tout va bien pour moi. Je payerai ce qui me reste de dettes, dans l'année 45, et, en 46, notre charmante maison sera prête, au milieu d'un arpent de jardin avec de beaux ombrages. Dans quinze jours, au plus tard, je te verrai donc, je panserai tes douleurs, je chasserai la fièvre, je soufflerai de l'air de France dans tes poumons, je te donnerai la vie que j'ai en trop!

Voici quatre heures que je travaille. Je me suis levé à deux heures du matin. Il faut travailler dix-huit heures par jour. Hier, je ne me suis pas levé de mon fauteuil [pen]dant dix-huit heures! Et tu voudrais que tout cela ne me servît à rien! Madame Kisseleff est établie à Hombourg; elle y a fait bâtir. C'est à considérer. Si tu as la permission d'aller à Bruxelles, ce serait la seule ville où Anna aurait des théâtres [français].

Chère, j'attends une réponse du duc de Devonshire pour le meuble florentin. Si cela réussissait, oh! quel changement!

Allons, adieu. Je ne veux pas laisser ta lettre sans réponse. Ne te tourmente par pour [mademoiselle] Borel; elle aura de l'argent. Quelle fille sans âme; elle a depuis dix-huit jours une lettre d'Anna; elle offre à Dieu la douleur de ne pas l'ouvrir! Sa bêtise est sans égale. Elle est horrible avec l'habit [des novices]. Chaque fois [que je la vois], je suis épouvanté quand je pense qu'elle était la gouvernante d'Anna et que c'était la seule confidente de mon È[ve].

Enfin, tout va bien. Ma santé n'est pas altérée. Elle a grandi dans le travail, mais le bengali est mort!... S'il allait être atteint par le froid!...

Adieu, mon amour; à bientôt. Le roman qui me reste à faire est ce que je destine à mon cher voyage. Quant à vos recommandations, chère Linette, relatives à mes petits cadeaux, elles viennent trop tard. Vous serez toutes les deux si joyeuses, que vous me gronderez si vous pouvez.

Ah! Polonaise, c'est ainsi que tu voyages! Tu te laisses attraper par l'homme de l'Hôtel de Saxe! Il fallait voir l'appartement, faire un prix, et dire : « Ce sera cela, ou je vais ailleurs! » Dissiper notre argent, madame la ménagère!! oh! oh! ah! ah!...

Soigne-toi bien, ma petite fille chérie. [Prends] du repos jusque dans les premiers jours de janvier, et [va] à Leipsick, ville de commerce, ville peu garnie de compatriotes, je crois, et attends-y ton

pauvre Noré, qui a bien gagné de t'y voir. Si tu pars le 10 janvier, tu peux y être installée le 12. Tu peux y aller t'arranger *una casa* dans un faubourg. Cela vaudrait mieux que Dresde. Enfin, sur les lieux, tu te conduiras pour le mieux. Moi, je t'aime et je ne verrai personne là où tu seras. Je plaide pour Aix-la-Chapelle à cause du voisinage, et de la grandeur de la ville.

A l'immensité de mes travaux, ma minette, tu reconnaîtras l'immensité de mon amour, et s'il a faibli ! Mille tendresses. On vient chercher la copie pour *le Messager*, que je ne t'enverrai pas, car je t'apporterai le volume [de *la Comédie Humaine*] où sera la fin de *Béatrix* et *Modeste Mignon*.

Adieu, à bientôt. Soigne-toi. Mille baisers au m[inou].

LXXXVII

A MADAME HANSKA, HÔTEL DE SAXE, A DRESDE.

Passy, 28 décembre [1844].

Mon ange bien-aimé, voici l'état de mes travaux. J'ai à terminer la deuxième partie des *Paysans*, et, sur treize chapitres, je n'en ai que quatre de faits. J'en ai donc neuf à écrire. C'est environ quatre-vingt-dix feuillets de mon écriture, soit deux feuillets pleins, comme les deux premiers de cette lettre. On ne peut pas en écrire plus de dix par jour, en moyenne. J'en ai encore vingt à écrire pour l'ouvrage du *Messager*, en tout cent dix [feuillets]. Ce serait onze jours de travail ; puis, une moyenne de onze jours pour la correction des épreuves, c'est vingt-deux jours. Je serai donc très heureux si j'ai fini ces deux rudes travaux le 20 janvier, et si je pars du 20 au 25. Pour avoir toute ma tranquillité, il faudrait même faire le dernier ouvrage dû à Chl[endowski], pour me débarrasser de toute obligation.

J'emporterai à faire la troisième et la quatrième partie des *Paysans* et [je finirai] *les Petits Bourgeois*.

Je suis au désespoir de ce contretemps ; mais je travaille dix-

huit heures tous les jours. J'ai trois volumes de *la Com[édie] Hum[aine]* à corriger pendant tous ces travaux de choses nouvelles, ce qui me prend au moins trois heures par jour. J'en aurai trois autres sous presse pendant mon absence.

Tu peux donc bien quitter Dresde et aller ailleurs, venir au-devant de moi, pour les premiers jours de février. Je tiens toujours pour Aix-la-Chapelle, si cela vous est possible, ou Francfort. Francfort est une grande ville. Nous y déciderions si nous ne ferions pas bien d'aller dans une petite ville de Suisse. Francfort est tout aussi près de mes travaux qu'Aix-la Chapelle. Je suis d'une excessive impatience d'avoir de tes nouvelles et de connaître mon sort. Si j'avais su l'affaire du passeport obtenu, je ne me serais pas embarqué dans cette galère des *Paysans*. Mais il faut finir, et il est impossible que ce que j'ai à faire ne se ressente pas de la situation d'esprit où je suis. Je suis au désespoir des jours que je perds. Tant de travaux m'ont épuisé d'ailleurs; je me sens fatigué de tête.

La Presse a gagné trois mille abonnés de plus avec *les Paysans*. C'est un grand succès, mais chez les gens qui n'applaudissent pas et qui n'achètent pas. Il y a eu vingt-deux mille ouvriers qui ont souscrit aux *Mystères de Paris*. Si l'on illustre *les Paysans*, je vous déclare qu'il n'y aura pas vingt-deux mille riches pour y souscrire.

Je t'en supplie, ma chérie, ma Linette, écris-moi, toutes les semaines au moins, jusqu'à ce que je parte; il n'y a que cela pour me faire prendre patience. Je t'écris toujours plus que tu ne m'écris. Je suis inquiet de ce rhume, de cette fatigue surtout. Ne m'écris que de toi, que sur toi, que de nous, et rien de Dresde, que je connais.

Je vous ai écrit que mademoiselle Borel gagnait, en six mois, douze cents francs sur douze mille francs, et, remarquez-le, sans chances de pertes, et outre ses intérêts. Jugez, chère, si vous aviez eu des fonds à Paris ! Paris est le seul lieu du monde où il y ait, ainsi qu'à Londres, des placements sûrs, réalisables à toute heure, et sur lesquels il n'y a rien à perdre, tout en profitant des variations. Ainsi, notre trois pour cent est à quatre-vingt-six ; il y a donc encore quatorze pour cent à gagner avant qu'il atteigne le pair, puisque notre cinq est à cent vingt francs. Je vais faire repla-

cer à Lirette [ses fonds] en trois pour cent. Si tu savais comme je regrette que tu n'aies pas eu tes fonds ! Rien qu'avec les débris des Jardies, quand je te verrai, j'aurai réparé mes petits désastres de fortune. J'aurai un arpent à moi dans Monceau, rue de Chartres, en haut de la rue de Courcelles, et cette propriété représentera un jour tout l'argent que m'ont coûté les Jardies, plus les intérêts, et celui que j'y aurai mis. Et j'aurai la plus délicieuse habitation du monde. Sans spéculer, en m'en tenant à l'acquisition de mon arpent et à la construction de la maison, cela ne dépassera pas cent mille francs. J'en ai déjà vingt-huit mille des Jardies et vingt-deux mille des *Paysans*. Cela fait déjà cinquante mille francs. Avant l'année 1846, époque où la maison sera terminée, j'aurai gagné cinquante autres mille francs, et payé trente mille francs de dettes. Victor Hugo et Dumas achètent l'un un arpent, l'autre un demi.

Claret et moi nous ferons peut-être la spéculation d'acheter quatre arpents pour les revendre. Mais il s'agit d'avoir des aquéreurs, avant d'acheter.

J'attends une réponse pour la vente des fameux meubles florentins. Si je les vends, j'entrerais décidément dans une veine de bonheur que je n'ai connu qu'une fois, dans les régions autres que celles de la finance, quand j'ai eu le bonheur d'aller à Neuchâtel et d'y trouver mon Ève !

Soigne-toi, ma chère petite fille, et pense à m'écrire un mot sur la décision que vous prendrez. J'espérais vous souhaiter votre jour de l'an du 12 janvier; mais, c'est impossible. Tout au plus finirai-je alors mon manuscrit de la deuxième partie [des *Paysans*].

Linette, tu as dû recevoir *les Paysans* et les avoir lus, au moment où tu tiens cette lettre, car ils ont été envoyés. Tu dois trouver facilement à Leipsick le tome XI de *la Com*[*édie*] *Hum*[*aine*], ou troisième volume des *Scènes de la Vie parisienne*, où se trouve *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. Il ne faut lire que là cet ouvrage-là, de même que je ne veux pas que tu lises *Modeste M*[*ignon*] ailleurs que dans le tome IV de [*la Comédie Humaine*] que j'achève [de corriger].

Allons, adieu. Voici deux feuillets de volés aux cent dix que je dois faire, si toutefois ce n'est pas cent soixante-dix, car il en faudrait cent soixante-dix pour finir mon traité avec Chl[endowski].

C'est bien le dernier traité que je ferai. Désormais je ne vendrai plus que les ouvrages parus dans les journaux, sans traités, ni obligations.

Voilà pourtant bientôt huit jours que j'ai reçu la lettre de Dresde, et pas un mot [depuis], et tu es malade ! Il faut avouer que sans ce voyage, je douterais de la Linette. Oh, moi qui me suis bêtement fait mettre : « Pense à ta Line, » sur le canif ! J'aurais dû [faire] graver sur un peigne : « Pense à Noré ! »

Allons, mille tendresses au m[inou] chéri, et aussi à Line. Il m'est arrivé hier de me casser, à la même heure qu'à Pétersbourg, un morceau de la même dent, et en mangeant, comme à Pétersbourg, de la salade !... Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous est-il arrivé quelque chose ? De grâce, une lettre !

Je ne me pardonnerai jamais de ma vie de m'être fourré dans *les Paysans*. Mais, chère adorée, il faut que je paye mes dettes ! Il faut se loger au grand jour !

Allons, adieu. Écris-moi toutes sortes de gentillesses pour me consoler. Je suis capable de brocher ma littérature avec plus de rapidité qu'à Lagny et de faire, en dix jours, l'ouvrage d'un an. Aime bien ton pauvre Noré. Oh, la misère, la pauvreté, voilà où elle mène : à être à P[assy] quand *elle* est à Dresde ! C'est une ode que je varie à toute heure. Tu avais parlé, dans une de tes lettres, de Francfort. Une réponse, et adieu, car on attend de moi des feuillets *paysanesques*.

Mille adorations, mon cher m[inou], et mille tendresses à ma chère È[ve]. Bien des choses gentilles à Anna. Vois par la lettre ci-incluse comme on me tourmente [pour finir *les Paysans*] !

FIN

DU TOME DEUXIÈME

TABLE DU TOME DEUXIÈME[1]

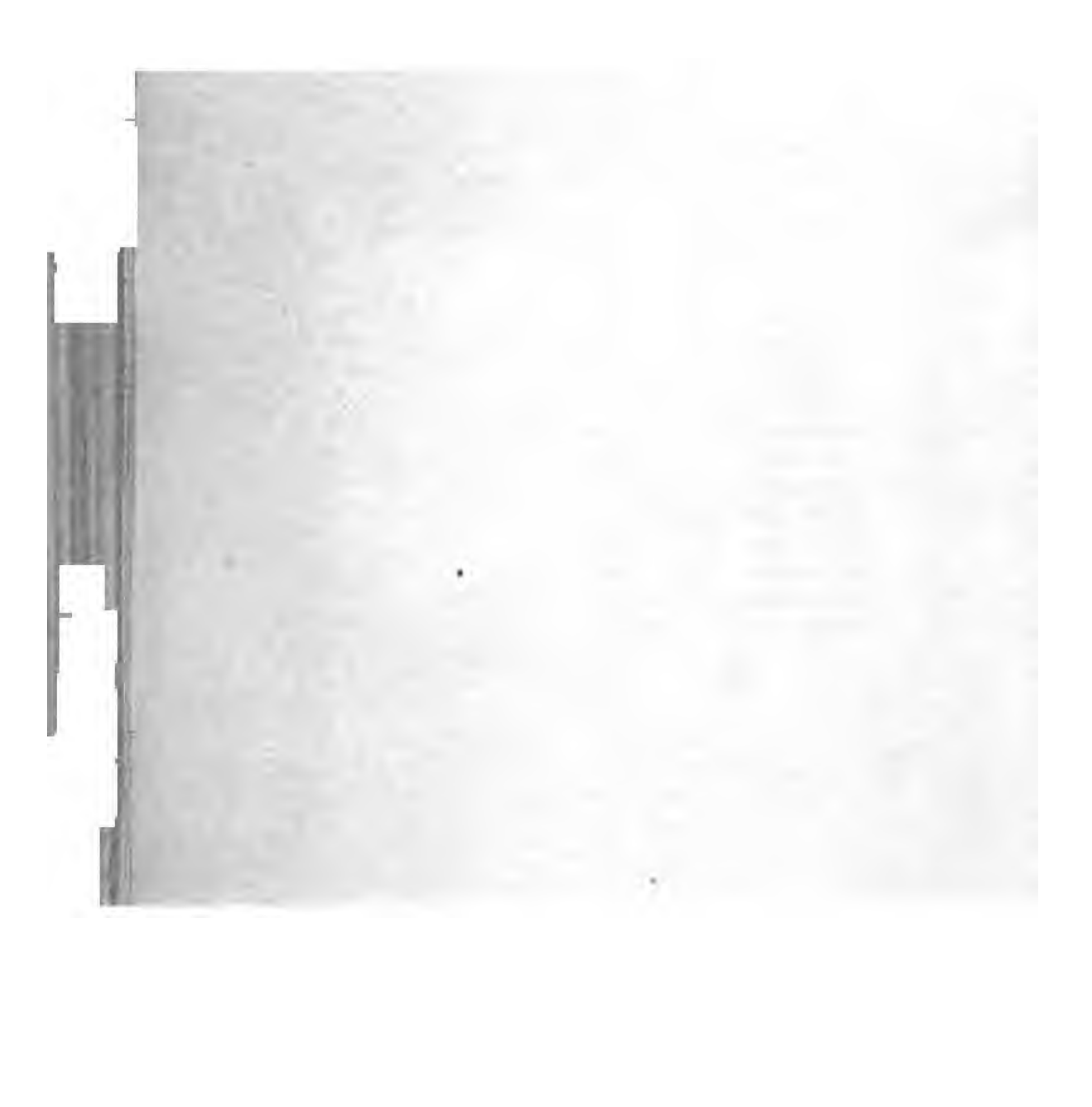
1842

1843

1. Quelques-unes des *Lettres à l'Étrangère*, ont déjà paru dans *la Correspondance* de ilzac, avec des variantes et parfois des dates inexactes.

1844

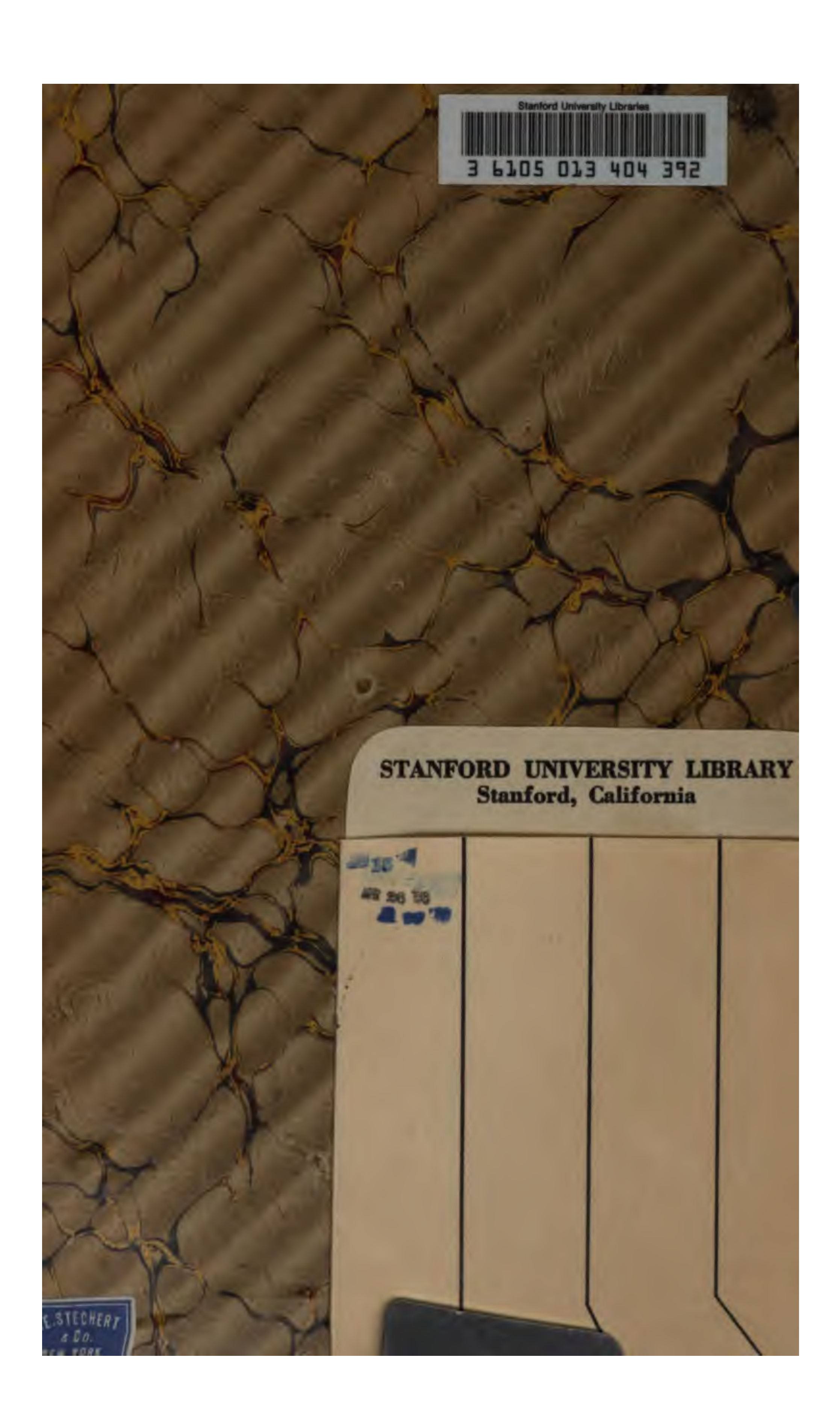
IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE 20, PARIS. — 21276-9-99. — (Encre Lorilleux).










Stanford University Libraries
3 6105 013 404 392
STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
Stanford, California
E. STECHERT
& Co.

